


NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI


CHISWICK
BOOKCASE
SHELF



VOYAGE

EN ITALIE.

TOME CINQUIÈME.

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description ; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités ; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME CINQUIÈME.



GENÈVE.

1790.




Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

Des revenus de la cour de Rome, & de la politique des derniers papes qui ont régné.

LES revenus du pape passoient pour être de deux millions de scudi, ou dix millions de France; mais plus de la moitié étoit déjà affectée au paiement des dettes de l'Etat. Ces dix millions se levoient sur les terres, sur le bled, sur le sel & sur les douanes de l'Etat Ecclésiastique; il y a dans la seule ville de Rome trois douanes différentes: cependant le baril de vin, qui est de soixante-deux pintes de Paris; ne paie que vingt cinq sols pour les trois douanes, si c'est le vin d'un particulier; & trois livres, si c'est celui d'un cabaretier; tandis qu'à Paris le vin y coûte plus de trois sols la pinte pour les seuls droits d'entrée, & en Angleterre plus de trente. Cela prouve bien la modération du gouvernement ecclésiastique pour les impôts.

En 1782, on a mis un impôt d'un million & demi d'écus romains ou huit millions de France, & l'on travaille à un cadastre pour en faire une juste répartition.

Les émolumens du palais sont affectés à un hôpital de pauvres invalides aussi bien que ceux de la douane de terre; le produit des dispenses est aussi affecté à un autre hôpital : c'est ainsi que les revenus du pape, quoique médiocres, sont encore en partie consacrés à de pieuses destinations.

Parmi les dettes de l'Etat sont les *Luoghi di Monti*, lieux de Monts, ainsi appelés à cause de la banque du mont de Piété; ils sont à-peu-près comme les rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris ; ce sont les actions ou les billets de l'Etat, que les papes ont créés lorsqu'ils ont eu besoin d'emprunter de l'argent.

Le pape Sixte-Quint qui, pour être plus absolu, s'étoit allié les familles des Colonnes & des Ursins qui divisoient la ville de Rome, imagina pour avoir tout l'argent de l'Etat d'introduire le papier monnoie, qui subsiste encore actuellement, & il créa les lieux des Monts.

Ces rentes furent d'abord établies à cinq pour cent d'intérêt; elles furent ensuite réduites à quatre; enfin sous le pape Innocent XI, Odescalchi, qui mourut en 1689, la chambre étant chargée de plusieurs millions d'écus romains, pour les seuls intérêts de ces Monts, & le pape ayant des sommes considérables dans son épargne, on proposa aux porteurs d'actions de recevoir leur remboursement, à moins qu'ils ne voulussent réduire l'intérêt à trois pour cent au lieu de quatre; ou, ce qui étoit encore plus onéreux, payer trente pour obtenir la continuation de leurs intérêts. Comme il n'y a point de commerce dans l'Etat, & que les terres sont embarrassantes, les propriétaires des actions ne voyant pas un grand avantage dans ce remboursement, consentirent à la réduction, & la chambre gagna tout d'un coup plusieurs millions de revenu; elle emprunta de l'argent des Génois à un intérêt plus bas, pour rembourser ceux qui vouloient l'être; la

valeur de ces actions a encore augmenté, car les lieux de Monts, qui sont de cent scudi, se vendent cent vingt-cinq, quoiqu'ils ne produisent que trois scudi d'intérêt. Les vacables sont des effets qui rendent le double ; mais on le perd si on ne les vend pas pendant sa vie, & même vingt jours avant la mort.

On compte ordinairement pour beaucoup le produit des bulles & des annates, qui font passer à Rome l'argent de la France ; mais les personnes les mieux instruites assurent que cela ne va pas, année commune, à quatre cent mille livres monnoie de France : j'ai vu un relevé fait à la daterie, de cinq années, qui faisoit monter à trois cent soixante-seize mille livres par an, tout l'argent payé par la France, pour bulles & dispenses de toute espèce, y compris même les fraix des banquiers expéditionnaires de Rome.

Benoît XIV fut obligé de faire avec la cour d'Espagne, en 1753, un concordat portant abolition des annates, moyenant une somme de cinq millions & deux tiers, qui fut payée tout à la fois. Cela fit tort à la ville de Rome, où huit à dix mille personnes étoient occupées des affaires relatives aux bénéfices d'Espagne. On cria beaucoup à ce sujet contre le cardinal Valenti, qui conduisit cette affaire : on prétendit qu'il en avoit profité ; mais eût-il été maître de refuser ? Il y a sur ce sujet une dissertation de Napodani. La cour de Rome sait bien au reste que ces sortes de revenus sont très-casuels, & peuvent manquer à la première occasion.

Le produit des postes dans l'État du pape n'est que de quarante-cinq mille écus romains, ou deux cent ving-cinq-mille livres.

Le papier timbré, *Carta bollata*, avoit été établi à Rome sous le pape Lambertini, par le cardinal Aldrovandi ; mais il fut aboli quelques années après. Le même pape supprima la ferme du tabac,

Appalto del Tabaco, & en plaça l'impôt ſur le ſel. Quoique le ſel ait été chargé de ce nouveau droit, il ne revient cependant pas à Rome à quatre ſols la livre, poids & monnoie de France. En général, tous les impôts dans l'Etat Eccléſiaſtique ſont très-médiocres. Cependant avec ſi peu de revenu, le pape eſt obligé de payer encore les intérêts des anciennes dettes de ſes prédéceſſeurs, & d'envoyer de l'argent dans le pays étranger pour l'achat du bled.

Des cinq millions d'écus romains que Sixte-Quint dépoſa au château S. Ange, on en a diſtrait un demi-million pour la famine de 1764, & peut-être ne ſera-t-on pas en état de long-temps de le remplacer. Le pape a acheté, en 1764, les biens allodiaux que l'empereur poſſédoit dans le duché d'Urbin, ce qui a fait ſortir une ſomme prodigieuſe de l'Etat Eccléſiaſtique. L'achat des grains, en 1765, a achevé d'épuiſer l'Etat, & l'argent eſt devenu ſi rare à Rome, qu'on a vu, en 1766, des étrangers qui ne pouvoient partir, faute de pouvoir convertir leurs papiers en ſequins : cela n'eſt plus au même degré, mais il s'eſt établi un commerce onéreux pour les étrangers : les banquiers ſe font donner cinq pour cent quand vous leur demandez de l'argent pour du papier, & cette eſpèce d'uſure eſt publique depuis 1784.

La dépenſe énorme pour les grains, dont nous avons parlé, étoit une ſuite non-ſeulement de la diſette, qui fut générale en Italie, mais auſſi de l'anéantiſſement où eſt tombée l'agriculture dans la campagne de Rome ; cet inconvénient eſt venu, ſelon tous les politiques, de la mauvaiſe police qu'il y avoit pour les grains, mais à laquelle on commence à remédier.

Donna Olimpia, qui étoit toute puiſſante à Rome ſous le pontificat du pape Pamfile, Innocent X, mort en 1655, fut cauſe des premières taxes ou impôts ſur le bled, & d'un réglement qui a été

ruineux pour tous les possesseurs des fonds, dont le revenu est en bled; les papes qui ont succédé à Innocent X ont trouvé que cet établissement leur étoit trop avantageux pour pouvoir l'abandonner. Suivant cette ancienne loi, personne ne pouvoit vendre du bled à qui que ce fût; mais tous ceux qui en avoient recueilli étoient obligés de le vendre à la chambre apostolique, à un prix fixe, beaucoup au-dessous de sa valeur, au moyen de quoi la chambre y gagnoit quelquefois la moitié. Il n'étoit permis, ni à Rome, ni dans la campagne, de faire du pain chez soi, il falloit l'acheter des boulangers établis par la chambre; ils devoient acheter le bled, & vendre le pain au prix qu'elle fixoit.

Au commencement de chaque année, les boulangers étoient obligés de prendre une quantité de bled pour toute l'année, quand même ils en auroient eu de reste; dans ce cas-là, ils étoient obligés de le vendre à la chambre, pour le prix qu'elle y avoit mis, & elle le leur revendoit ensuite comme elle vouloit; on assure même que la mesure avec laquelle la chambre vendoit étoit plus petite d'un cinquième que la mesure avec laquelle elle achetoit; le monopole des gens en place augmentoit souvent cette calamité, c'est probablement là une des causes qui ont diminué la population dans l'état ecclésiastique. On prit ensuite un parti différent : comme on manquoit de cultivateurs dans la campagne de Rome, on fut obligé d'avoir recours à des entrepreneurs, marchands ou fermiers, qui se procuroient des travailleurs à force d'argent. Pour encourager ces marchands, on établit un prix fixe qui faisoit leur sûreté; on craignoit que sans cela ce prix venant à baisser trop dans les années d'abondance, ils n'abandonnassent une culture qui ne rendroit pas les fraix, ce qui produiroit ensuite la disette. On avoit évalué à trente-six écus les fraix

de culture d'un rubio de terre, & l'on trouvoit que pour avoir un intérêt de douze & demi pour cent de ses avances, il falloit que le bled se vendît entre six ou sept écus & demi le rubio; ce systême paroissoit convenir à l'état de dépopulation de la campagne de Rome, il n'a cependant pas empêché la ruine de l'agriculture & les disettes, parce que les fraix ayant augmenté au point de revenir à cinquante écus le rubio, les marchands n'ont plus trouvé leur compte à faire travailler la terre, & le paysan découragé a négligé la culture; d'ailleurs, sa paresse naturelle fait qu'il ne cultive qu'autant qu'il a besoin pour sa subsistance; vient-il une mauvaise année, la famine est générale; c'est ce qu'on a éprouvé en 1764. Les récoltes des années précédentes avoient été déjà très-médiocres; celle de 1765 ne fut pas meilleure, & il fallut pendant cinq ans tirer du bled de l'étranger.

Les réflexions des économistes, des politiques, des écrivains, des gens de lettres, ont déterminé le ministère en France, en 1764, à permettre l'exportation des bleds; on a compris, que pour encourager l'agriculture, il falloit en faire une profession utile, & que le bled devoit avoir un prix suffisant pour dédommager le laboureur de ses travaux. Mais dans l'état du pape, c'est l'agriculture qui est la plus mauvaise de toutes les professions; en sorte que là où la terre n'est pas d'une extrême fécondité, elle est presque déserte. Un voyageur qui passoit dans les terres d'un prince romain, en revenant de Naples, lui proposoit de lui envoyer des gens pour faire valoir ses fonds, persuadé que les landes incultes qu'il voyoit, n'annonçoient que le manque de bras. Le prince lui répondit, qu'on ne manqueroit pas d'habitans, si ce n'étoit qu'étant obligés de vendre leur grain à la chambre à un trop bas prix, ils ne trouvoient pas leur compte à le faire croître.

Mais actuellement les cultivateurs ont droit de vendre leurs grains comme ils veulent, & même de l'exporter, moyennant une permission qui coûte un ſcudo par rubio. Le cardinal ſecrétaire d'état, qui accorde ces permiſſions, a intérêt à l'exportation; auſſi l'on a vu exporter juſqu'à trois cent mille rubi par année, du moins ſuivant M. de Félice, dont le père a eu l'inſpection des bleds pendant trente-cinq ans.

La chambre a des grains qui proviennent de ſes terres ou de ſes dîmes, qu'elle vend aux boulangers à ſix écus le rubio, ſoit qu'il y ait abondance ou diſette; les boulangers ſont obligés de donner du pain blanc à raiſon de huit onces, pour une bajoque; ils font du pain commun, *pane a peſo*, pour les gens du peuple, & ils ne ſont point obligés d'acheter le grain de l'*Annona*, lorſque le prix qu'elle y met ne leur convient pas.

Les habitans ſont libres de faire du pain chez eux, & les gens raiſonnables en profitent; les boulangers vendent même une farine commune, appelée *Tritello*, que les pauvres achètent pour faire leur pain. Le pape Ganganelli, en 1769, fit une ordonnance pour remédier aux abus dans le commerce des grains.

L'Italie eſt le pays où l'agriculture devroit être le plus encouragée, à cauſe de l'indolence qui eſt naturelle dans un pays chaud, & qui a beſoin d'être excitée fortement. Il en eſt de même en Eſpagne, à en juger par un trait qui m'a été raconté à Naples. Le roi de Naples arrivant en Eſpagne dans ſes nouveaux états faiſoit une partie de chaſſe, dans un temps où l'on avoit moiſſonné partout; il vit un champ où le bled étoit encore ſur pied, & commençoit à dépérir : on fit venir le cultivateur pour ſavoir d'où venoit une ſemblable négligence; il répondit tranquillement, qu'il avoit moiſſonné tout ce qui lui étoit néceſſaire, & qu'il avoit aban-

donné le reste pour n'avoir pas la peine d'aller le recueillir. Ce trait suffit pour caractériser l'indolence de ces climats.

Je sais bien qu'en Hollande l'impôt sur le bled que l'on va moudre est si fort, qu'il excède la valeur principale du bled; mais le commerce, l'émulation & l'activité qui règnent parmi ce peuple industrieux remédient au moins à l'inconvénient de cet impôt. En Espagne, non plus qu'en Italie, on ne peut trouver un semblable remède.

L'impôt sur le bled est peut-être une des imperfections du gouvernement de la Hollande, à plus forte raison à Rome. Comme les gens les plus pauvres sont ceux qui mangent le plus de pain, cet impôt les charge plus que les gens riches; s'il est permis au souverain de partager le superflu de ses sujets, peut-il leur demander une partie du nécessaire absolu? C'est par ces considérations que la France & l'Angleterre ont évité de mettre sur le bled des impôts qui blessent l'humanité, & peuvent nuire à la population. Tous les objets dont on peut se passer, le vin même, les marchandises les plus communes, mais qui ne sont pas de première nécessité, peuvent être chargées de taxes; mais le pain & le bled doivent être offerts & distribués à tous sans obstacle & sans réserve.

Les observations que je viens de faire sur la mauvaise politique d'Innocent X me conduisent à dire un mot du caractère de ses principaux successeurs.

Chaque nouveau règne amène de nouveaux principes & un nouveau plan de conduite (1): un pape tâche toujours d'éviter les excès qui ont déplu dans son prédécesseur; mais il ne peut guères éviter de tomber dans quelqu'autres.

(1) La durée moyenne de leurs règnes a été de sept ans jusqu'à présent.

Le pape Rofpigliofi, Clément IX, épuifa l'état par fa profufion & fa magnificence, quoiqu'il n'ait régné que vingt-neuf mois. Son fucceffeur, Altieri, Clément X, en 1669, ne fit tort à l'état que par fa foibleffe; il fut élu dans un âge très-avancé; il étoit incapable de gouverner par lui-même; fes neveux régnèrent fous fon nom, & le pape ignoroit même ce qu'ils faifoient. Ils firent bâtir le fuperbe palais Altieri. J'ai ouï dire que quand le palais fut achevé, les neveux engagèrent le pape à l'aller voir; auffitôt qu'il fut arrivé fur la place, & qu'il eut apperçu l'immenfité de l'édifice, il fut confterné de cette déprédation; les larmes lui vinrent aux yeux, & il s'en retourna, pour n'être pas témoin plus long-temps d'un tel abus de confiance & de pouvoir.

Il fut remplacé en 1676 par Odefcalchi, Innocent XI, qui ne fongea qu'à épargner & à accumuler; il n'enrichit pas fa famille, mais il ne foulagea pas le peuple; il ne vouloit, ni magnificence, ni bâtimens; il laiffoit les chapeaux vacans pour mettre les revenus de côté; fa fobriété perfonnelle étoit exemplaire. Burnet dit que la dépenfe de fa table n'alloit pas à un écu par jour; imitant prefque Sixte-Quint, qui avoit ordonné à fon maître-d'hôtel de ne jamais dépenfer plus de quinze bajoques pour fa table; il étoit auffi régulier dans fes mœurs que modéré dans fa table; & les vices publics n'ofoient fe montrer; mais fon économie ayant refferré la circulation de l'argent, le peuble ne pouvoit ni vivre ni payer les taxes, & cela fit déferter un quart du peuple de Rome fous fon pontificat. On difoit ouvertement que le règne de l'églife & du pape étoit plus dur que celui des Turcs & des barbares. D'ailleurs, il fupprima plufieurs charges qui coûtoient beaucoup à la chambre; il fut en état de donner des fubfides confidérables à l'empereur Léopold I, au roi de Pologne Jean III,

& à la république de Venise, qui eurent la guerre contre les Turcs, & l'on assuroit que ce n'étoit pas la trentième partie des trésors qu'il avoit accumulés. Il mourut en 1689.

Innocent XIII, qui fut élu en 1721, & qui étoit de la maison Conti, l'une des quatre premières de Rome, passe pour avoir été le meilleur souverain de ce siècle-ci. Les Romains ont été bien des années à ne cesser d'en faire l'éloge, & de regretter le peu de durée de son pontificat qui ne fut que de trente-quatre mois. On dit que tout commençoit à reprendre vigueur sous son pontificat; l'abondance étoit générale, la police exacte; les grands & le peuple également contens. Il n'a jamais fait que deux cardinaux : le cardinal Alexandre Albani, & le cardinal Dubois; on prétend qu'il eut tant de regret de ce dernier, lorsqu'il le connut, que ce chagrin avança beaucoup ses jours. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à sa mort il laissa plusieurs chapeaux vacans, qu'il ne voulut jamais remplir, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, disant qu'il n'avoit fait que trop de cardinaux. Il ne fit rien de particulier pour sa famille.

Le pape Orsini, Benoît XIII, succéda en 1724 à Innocent XIII. Il a été fort célébré en France; c'est de lui que Voltaire dit dans sa Henriade :

Des Ursins de nos jours a mérité des temples.

Il avoit une piété tout-à-fait monastique; & l'ordre des Dominicains, dans lequel il avoit vécu, pourra bien le faire canoniser un jour. Le père Brémont, Dominicain, qui a écrit sa vie, homme d'ailleurs de très-bon sens, a assuré lui avoir vu faire des miracles de son vivant : il se mettoit à genoux par humilité, dans son cabinet, quand il écrivoit à son général. D'un autre côté, le père Cloche, général des Dominicains, qui l'avoit bien connu, disoit de lui : *Il cardinale Orsini è come il*

corno da caccia, *è duro*, *torto*, *e voto*, c'eſt-à-dire, que ſon caractère étoit opiniâtre, ſon extérieur ſans dignité, & ſon eſprit ſans connoiſſance. On eut bien de la peine à l'empêcher de faire mettre un enduit au Vatican ſur les belles peintures de Raphaël, pour y faire peindre l'hiſtoire de la Vierge, par un barbouilleur de Bénévent.

La ſplendeur de la cour de Rome avoit été preſque réduite à rien ſous ſon pontificat; il avoit retranché toutes les dépenſes qui lui étoient perſonnelles, & vivoit preſque à la manière de Sixte-Quint; mais ce qui répond à tout, l'abondance régnoit dans ſes états; ce fut lui qui réunit au S. Siége la ville de Commachio, qu'on n'avoit pu faire rendre par les Allemands, depuis qu'ils s'en étoient emparés.

Malgré ſon humilité chrétienne, il avoit un peu l'orgueil de la naiſſance : étant archevêque de Bénévent, il ne ceſſoit de déclamer contre les déſordres de Rome; mais, ajoutoit-il, les méchans n'oſent ſe montrer ici où commande un homme de mon nom. Il alloit, depuis qu'il fut pape, ſe faire donner la diſcipline dans ſon couvent par un petit frère, en récitant les ſept pſeaumes; mais il laiſſoit vendre publiquement les grâces & les bénéfices par le cardinal Coſcia; & quand on lui faiſoit voir le ſcandale de la conduite de ce miniſtre, il répondit froidement, *ah che queſto è niente*. Rien ne put jamais le faire revenir de ſa prévention, que le cardinal avoit ſu établir par toutes ſortes d'adreſſes: on dit qu'un jour il fit donner avis au pape, qu'il étoit enfermé dans ſa chambre avec des filles, (choſe qui, dit-on, lui arrivoit quelquefois) le pape y courut bien vîte; mais ayant regardé par le trou de la ſerrure, il vit le cardinal C. proſterné aux pieds d'un crucifix, & s'en retourna dans ſon appartement en pleurant de tendreſſe & d'édification. Un trait auſſi adroit pouvoit ſuffire pour

fermer à jamais les yeux de ce bon pape à toutes les lumières qu'on auroit pu lui donner sur la conduite de son ministre. Lorsque le pape mourut en 1728, le soir du Mardi-gras, on vint annoncer sa mort à l'opéra; sur le champ on baissa la toile, & le peuple après s'être écrié, *bon, il n'y a plus qu'à aller brûler C.*, sortit du théâtre en foule pour aller exécuter son projet. Sa maison fut pillée, & il auroit été mis en pièces, s'il ne se fût sauvé par une porte de derrière. Mais le pape étoit de bonne foi, & malgré ces inconséquences attachées souvent à la nature humaine, il me semble que les Romains n'ont pas eu, dans ce siècle-ci, de règne plus heureux que celui de Benoît XIII.

Le pape Corsini, Clément XII, qui lui succéda en 1730, étoit vieux & presqu'aveugle dès le commencement de son règne; il avoit été très-considéré & très-digne de l'être, par sa naissance, son esprit, & la noblesse de ses manières. Etant cardinal, il étoit le plus magnifique seigneur de Rome, & tenoit un plus grand état qu'aucune autre personne du sacré collége. On dit qu'il s'affligeoit souvent de l'impuissance où il se voyoit de remettre les affaires sur un meilleur pied, & de ce que plus il étoit devenu grand seigneur, plus il s'étoit trouvé mal à son aise: *Son stato*, disoit-il, *un ricco Abbate, un commodo Prelato, un povero Cardinale, e un Papa spiantato.* Il ne laissoit pas encore, malgré ses infirmités, de travailler du mieux qu'il pouvoit, même à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Le ministre alloit plusieurs fois la semaine, entre six & sept heures du matin, lui porter les requêtes & les affaires; & quand il avoit donné sa décision, on mettoit en marge dans la requête, *annuit Sanctissimus*, & on lui mettoit la main sur l'endroit où il falloit signer. Dès le temps même où il étoit dans le conclave, il voyoit si peu qu'il signa une fois au travers même de l'écriture qu'on lui présentoit: son conclaviste

s'appercevant

s'appercevant que cet accident alloit déceler une incapacité abſolue pour ſon élection, eut la préſence d'eſprit de renverſer l'écritoire ſur la ſignature, & par-là de faire recommencer l'acte qu'il s'agiſſoit de ſigner.

Dans cet état, il ne pouvoit que ſe laiſſer conduire par ſes neveux. M. de B. étoit un jour chez le cardinal Paſſionei, ſecrétaire des brefs, lorſqu'il vint un meſſage de la part des neveux, pour quelque choſe qui apparemment ne plaiſoit pas au cardinal; il diſputoit, enfin il s'écria bruſquement, comme à ſon ordinaire : *oh bien, qu'ils faſſent donc comme ils entendront, puiſqu'auſſi bien ils ſont les maîtres.*

On avoit mis ſur la monnoie, la dernière année de ſon règne, cette légende : *non pax eſt;* (on change ſouvent à Rome ces deviſes de la monnoie) celle-ci vouloit dire que ſous ce règne il n'y auroit point de paix pour l'iniquité. Les faiſeurs de paſquinades prétendirent que cela ſignifioit, il n'y a plus de pape, comme ſi l'on eût écrit, P. A. X. *non eſt papa, anno X.*

Le pape Lambertini, Benoît XIV, élu en 1740, étoit d'un âge plus convenable; il avoit une meilleure ſanté, un caractère plus ferme, & ſon règne n'a point été fâcheux pour l'égliſe ni pour l'état. On fut étonné de ce que ſon humeur libre & enjouée ne lui avoit point occaſionné l'excluſion; on prétend qu'il diſoit aux cardinaux, en badinant : *ſe volete un buon coglione, pigliate mi.* Il n'y a eu perſonne de ſon temps dont les bons mots & les reparties plaiſantes aient eu plus de réputation : on en a fait des recueils, & on les raconte encore à Rome tous les jours. Au reſte, il avoit le diſcours libre, mais les mœurs pures & la conduite très-régulière, ſemblable en cela au célèbre cardinal Camus, évêque de Grenoble. Benoît avoit plus

d'agrément dans l'esprit que d'étendue dans le génie; plus porté à s'amuser d'études littéraires dans son cabinet, qu'à s'occuper d'affaires publiques; il aimoit mieux faire des contes avec quelques amis que de se fatiguer avec des projets politiques. C'est le jugement qu'en portoit, dans le temps même de l'élection, un magistrat célèbre, dont j'ai eu les lettres entre les mains, & l'on a vu ce jugement confirmé par la conduite qu'il a tenue sur le trône pontifical.

Le cardinal Valenti, qu'il a eu long-temps pour secrétaire d'état, & le cardinal Passionei, secrétaire des brefs, étoient savans, pleins de mérite & dignes de son choix. Lui-même a travaillé beaucoup; il dictoit continuellement aussitôt qu'il étoit seul, & même pendant son règne il a composé plusieurs volumes *in-fol.*

Clément XIII, Rezzonico, élu en 1758, étoit d'un caractère à ne donner jamais prise à la critique la plus attentive & la plus sévère; ses mœurs ont toujours été irréprochables, sa piété édifiante, sa douceur au-dessus de tout ce qui peut donner de l'humeur; ses larmes étoient la seule manière dont il soulageoit sa douleur, quand les malheurs de l'église & de l'état parvenoient jusqu'à lui. J'ai admiré avec la plus tendre émotion son zèle, son inquiétude, sa vigilance sur tout ce qui intéressoit l'un ou l'autre, & surtout la modération exemplaire avec laquelle ce père commun des fidelles parloit de ceux qui méritoient le moins ses ménagemens & ses égards; la manière aimable dont il recevoit les étrangers marquoit la bonté de son cœur, & les distinctions qu'il témoignoit à ceux dont le savoir ou la réputation lui étoient connus faisoient honneur à son esprit. Sa piété lui avoit fait retrancher à Rome non-seulement les abus, mais même les plaisirs; les *Festini*, ou assemblées de danses & de plaisirs, qui étoient de coutume

parmi la nobleſſe, les veillées de la place Navonne; le carnaval même avoit été ſupprimé en 1767.

Il avoit le ſang ſi ſujet à la raréfaction, que ſon médecin le faiſoit ſaigner à tout moment, & avoit peine encore à éviter les accidens. Le 19 Août 1765, on le crut mort; on lui faiſoit la recommandation de l'ame pendant le temps qu'on le ſaignoit, & l'on remarqua avec édification, que le premier mot qu'il prononça en revenant à la vie, fut le nom de la Ste. Vierge; il profita de ces premiers inſtans de connoiſſance pour faire venir ſes neveux; il leur adreſſa le diſcours le plus affectueux & le plus pathétique. Il fit venir des cardinaux pour leur recommander de ne ſonger dans le conclave qu'à réparer, diſoit-il, les maux qu'il avoit cauſés à l'égliſe. Enfin, il ſe diſpoſoit à la mort de la manière la plus édifiante; mais il en revint, & au bout de quelques jours, il fut entièrement rétabli.

Je fus ſcandaliſé de voir ce jour-là combien l'on étoit occupé à Rome du nouveau gouvernement dont on ſe croyoit proche, & combien l'on y étoit peu ſenſible à la perte d'un ſi bon prince; mais dans un pays où l'on change ſi ſouvent de maître, où le changement livre tout le monde à l'eſpérance, où l'on attend tout de la ſollicitation & de l'intrigue, où preſque tout le monde a des vues, & où perſonne ne ſonge à reſter dans ſon état, on ne peut manquer de ſoupirer après un nouveau règne. Les petites charges du palais qui ſe vendent à chaque règne, & qui ſont extrêmement lucratives, la protection utile de tous les cardinaux qui entreront dans le miniſtère, les promotions de prélats, ſont autant de motifs d'eſpoir & d'impatience qui mettent toute la ville dans l'agitation, au premier danger du ſouverain.

Nous avons parlé de Clément XIV & de Pie VI, à la fin du tome précédent.

CHAPITRE II.

De la population & des usages de la ville de Rome.

ROME ne ressemble plus à ce qu'elle étoit il y a 1800 ans, quand les quatre parties du monde y envoyoient leurs trésors, leurs habitans, leurs soldats, leur commerce & leur luxe; elle avoit alors plusieurs millions d'habitans. Elle déchut par la suite, jusqu'au point de n'en avoir que quelques mille; mais elle s'est accrue continuellement depuis trois siècles, jusqu'à contenir environ 170000 habitans.

En prenant un milieu entre les dénombremens de vingt-quatre années, depuis 1723 jusqu'en 1746, on trouve 145500 personnes; 4802 naissances par année, & 5844 enterremens; mais si l'on prend le milieu entre les années 1740 & 1763, on trouve 152528 habitans, 5034 naissances & 6192 morts. Ces détails s'impriment chaque année dans le *Chracas*, espèce d'almanach, qui porte le nom de l'imprimeur qui l'a imaginé, comme on appelle Colombat à Paris le calendrier de la cour. Son véritable titre est *Noticie per l'anno*, &c.

Il faut ajouter au nombre d'habitans, que je viens de citer, environ 12000 Juifs & beaucoup d'étrangers qui échappent au dénombrement, ainsi Rome peut contenir environ 170, ou tout au plus 180000 habitans.

Il paroît que le nombre des naissances y est la trentième partie de celui des habitans, quoique suivant Messance il doive aller dans les grandes villes à la vingt-huitième partie; mais on ne doit pas être étonné de cette différence dans une ville consacrée à l'état ecclésiastique, & par conséquent au célibat, où se rendent & vivent beaucoup de

gens qui n'y ſont point nés, & qui n'y contribuent point à la population.

Sur ce nombre de 170000 mille habitans il y a environ 7000 eccléſiaſtiques (1), tant ſéculiers que réguliers, c'eſt-à-dire, un ſur vingt-cinq; on conclut de-là que ce n'eſt pas le célibat des eccléſiaſtiques qui cauſe la dépopulation de l'Italie; c'eſt plutôt l'indolence & le luxe, le défaut d'émulation & d'encouragement, enfin les vices d'adminiſtration (2).

Les Romains modernes n'ont plus le gouvernement des anciens Romains, & cela ſeul peut faire toute la différence. Un peuple pauvre qui s'étoit formé les armes à la main, & qui pendant ſix ans ne les avoit pas quittées, s'étoit fait une habitude de frugalité, d'auſtérité, de fierté, de conquête. Il dégénéra dès que les conquêtes eurent procuré des jouiſſances, dont le goût ſe prend avec facilité, & ne peut plus ſe perdre quand on l'a pris.

Burnet, dans la relation de ſon voyage d'Italie, compoſée vers 1688, remarquoit dans l'état eccléſiaſtique un défaut de population, qu'il rendoit encore plus frappant en le comparant avec ce qu'il

(1) Il y a des perſonnes qui ſoutiennent qu'il doit y en avoir davantage.

(2) Les Italiens ſoutiennent que l'Italie eſt plus peuplée que la France, à proportion de ſon étendue, n'ayant que onze vingtièmes en ſurface, tandis qu'elle contient quatorze millions & demi d'habitans, ſuivant Buſching; il ne lui en faudroit que douze & deux tiers pour être auſſi peuplée que la France, en ſuppoſant qu'il n'y ait en France que vingt-trois millions d'habitans, comme je l'ai ſuppoſé dans le Tome III; mais M. Necker en compte 24577600 dans ſon livre de l'*Adminiſtration des finances de France*, 1784. Si la ſurface de la France eſt de 24960 lieues quarrées, comme je l'ai ouï aſſurer, d'après une meſure priſe ſur la carte, cela fait 985 pe ſonnes par lieue. Suivant M. Carouge, il y a 27100 lieues, ce qui réduit le nombre des habitans à 907; par le calcul de Buſching, il y a 1057 perſonnes par lieue en Italie, ce qui eſt un peu plus fort. M. Groſley compte vingt millions d'habitans en Italie, (I. 256.) mais il ſe trompe certainement.

avoit obſervé ailleurs. M. Tronchin, dit-il, qui étoit profeſſeur en théologie à Genève, eſt mort à ſoixante-ſeize ans, ayant cent & ſeize enfans, petits enfans ou autres, qui par des alliances l'appeloient du nom de père. M. Calandrini, qui deſcendoit de celui qui avoit quitté Lucques pour cauſe de religion en même temps que les Turretini, les Diodati & les Burlamachi, avoit à l'âge de quarante-ſept ans cent & cinq neveux ou nièces, qui deſcendoient de ſes frères & ſœurs, ou qui étoient mariés à ſes neveux ou nièces. On ne voit rien de ſemblable en Italie, moins encore dans l'état eccléſiaſtique.

Les quatre maiſons les plus illuſtres de Rome ſont celles des *Colonna*, *Orſini*, des Urſins, *Conti & Savelli*; celle ci vient d'être fondue dans la maiſon *Sforza Ceſarini*; il ne reſte que les trois premières de celles qui ont eu à Rome, il y a pluſieurs ſiècles, de l'autorité & un rang ſupérieur, & qui peuvent peut-être ſe prétendre deſcendues des anciens Romains (1).

Dans le ſecond rang des grandes maiſons on compte les *Santa Croce*, qui prétendent deſcendre de Valerius Publicola, *Barberini*, *Borgheſe*, *Chigi*, *Roſpiglioſi*, *Creſcenzi*, *Juſtiniani*, *Altieri*, *Albani*, *Bracciano*, *Buoncompagni*, *Corſini*, &c. qui ont été pour la plupart illuſtrées & enrichies par les ſouverains pontifes qu'elles ont donnés à l'égliſe.

La magnificence de ces grandes maiſons conſiſte principalement à avoir de vaſtes palais, beaucoup de pages, de coureurs, de laquais, de chevaux, de carroſſes; des tableaux précieux, & de belles ſtatues antiques & modernes. Ce n'eſt ni dans la

---

(1) La maiſon *Doria* prétend deſcendre des anciens comtes de Narbonne, & comme par la ſucceſſion de la maiſon Pamfili, elle ſe trouve établie à Rome, & l'une des plus riches du pays, elle ſe regarde comme la première de toutes. Nous en parlerons à l'article de Gênes.

bonne chère, ni dans le luxe des habits que leur somptuosité se déploie. On ne donne à manger que rarement & dans de grandes occasions; il faut en excepter les villégiatures, ou parties dans les maisons de plaisance; l'on y invite des amis, & l'on y fait quelque dépense.

Ces maisons riches sont très-rares, même parmi les princes; les autres n'ont qu'un superflu qui se peut consumer aisément par deux ou trois fêtes d'appareil : quelque noce, quelque baptême, la fondation de quelque chapelle, l'entretien de quelque couvent, peut-être celui d'une maîtresse. Mais les femmes entretenues ne font point un ordre à part; ce sont ordinairement des personnes qui ont un état; des femmes mariées, & à qui les bienfaits d'un amant ne servent qu'à donner plus d'aisance ou de magnificence.

Dans ce sens-là on prétend dans toute l'Italie qu'il est très-aisé d'en avoir, c'est-à-dire, de trouver des maris qui ne soient pas portés à soupçonner le mal, ni à gêner leurs femmes dans leurs sociétés.

Ce n'est qu'à Venise où les courtisanes, c'est-à-dire, les femmes publiquement entretenues, font un ordre à part, comme à Paris, & sont quelquefois opulentes; encore cet usage commence à se passer même à Venise depuis bien des années; mais à Rome on n'en voit presque pas. La bienséance de l'état ecclésiastique ne permet pas même qu'il y ait à Rome des filles de théâtre. Il ne paroît dans les rôles de femmes que de jeunes garçons, que l'on prendroit véritablement pour des filles par leurs voix & leurs figures, qu'ils ont achetées au prix de leur virilité.

La ville de Rome, quoique très-grande, n'offre point l'aspect tumultueux d'une capitale; les habitans y mènent une vie assez uniforme. Rome ressemble plutôt à nos grandes villes de province qu'à celle de Paris, où tout est en mouvement, & où

l'on vit ſans ſe connoître & ſans ſe ſoucier les uns des autres. A Rome l'on ſe voit & l'on ſe connoît comme dans nos villes de provinces ; l'on ſait toutes les allures de chacun, & tout eſt matière de gazette ; mais on en eſt quitte pour laiſſer parler ; & une perſonne qui aime la tranquillité, avec une ſociété douce & agréable, préférera Rome à toute autre ville (1). Il eſt vrai que les Romains ne donnent point à manger aux étrangers. Le cardinal duc d'Yorck eſt le ſeul chez lequel il m'a paru qu'on pouvoit aller manger, quand on y avoit été préſenté. On mange chez d'autres cardinaux, mais rarement, & par des invitations faites long-temps d'avance. Au reſte c'eſt la même choſe dans bien d'autres endroits de l'Italie. Les nobles Vénitiens, les plus riches, & à qui l'on eſt le mieux recommandé, ne vous traitent preſque jamais ; je crois cependant que les étrangers ne doivent pas s'en plaindre ; car s'il étoit d'uſage d'inviter & de traiter familièrement tous les étrangers, on y regarderoit de plus près ; on feroit des connoiſſances moins facilement ; on recevroit avec plus de circonſpection, comme il arrive à Paris ; & en général les étrangers auroient moins d'agrément. Dans les grandes converſations ou aſſemblées on préſente des confitures & des glaces : dans les viſites du matin on préſente auſſi communément le chocolat, de même que le thé en Angleterre ; cet uſage qui ſe conſerve encore vient de la rareté des viſites, dans un temps où l'Italie n'étoit pas auſſi ſociable qu'elle l'eſt actuellement.

L'uſage des cuiſiniers François n'a pas encore percé juſqu'à Rome (2) ; cela n'empêche pas qu'on

(1) La liberté de ſe montrer & de reſter inconnu, ſi l'on veut, eſt un grand attrait pour certaines perſonnes, & fait un des grands agrémens de Paris, de Londres & de Veniſe.

(2) Depuis mon voyage, on m'aſſure que les grands ſeigneurs ont des cuiſiniers François, & qu'on en trouve même dans certaines auberges.

n'y ſoit très-bien traité quand on mange chez les gens riches ; mais les apprêts ont toujours quelque choſe de doucereux ou de ſucré qui ne plaît pas à tous les étrangers ; l'on y emploie cependant beaucoup d'épices, comme dans tous les pays chauds, où l'on aime les choſes fortes.

Les grands ſeigneurs ont peu beſoin de ces cuiſiniers recherchés, dont on fait grand cas à Paris, parce qu'ils ne donnent point à manger, & vivent très-ſimplement ; il y a des perſonnes fort à leur aiſe qui ſont abonnées avec un aubergiſte ou avec leur cuiſinier pour quelques paules par repas.

Le peuple, qui vit encore plus frugalement, n'a ſouvent point de table, ni de cuiſine montée ; il n'y a que très-peu d'auberges, de traiteurs ou de rôtiſſeurs ; mais beaucoup de mauvais fricaſſeurs, qui font ſur de grandes poëles, au coin des rues, des ragoûts communs, où le fromage domine ſurtout ; & des macaroni que tout le peuple achète pour une couple de bajoques, de même que du poiſſon & des œufs durs. Il y en a beaucoup qui ne ſe mettent jamais à table chez eux, qui ſe contentent de manger un morceau les uns après les autres à la dérobée, & qui rentrent dans la converſation.

Un étranger d'un certain état ne peut guère vivre à Rome ſans louer un appartement à dix ſequins par mois, & un carroſſe de remiſe qui coûte quinze ſequins par mois, & deux ſequins de *bonne-manche* ou d'étrennes. Il eſt obligé d'acheter une petite batterie de cuiſine, & de s'abonner avec un cuiſinier qui vient lui faire ſes repas au moins à quatre paules par tête, & deux pour les domeſtiques, & il faut fournir le pain, le vin & le bois.

Il y en a qui font venir leurs vivres de l'auberge, à trois ou quatre paules par tête ; mais ils ſont très-mal. Le mieux eſt de ſe mettre en penſion chez une famille Italienne ; ſans y être chèrement, on y eſt bien ſoigné, on mange avec les gens de

la maison ; cela ne coûte pas plus cher, & l'on a l'avantage d'y apprendre facilement la langue.

On mange à Rome d'excellens esturgeons, qui sont fort au-dessus de ceux de Paris, quoiqu'en général les poissons de la Méditerranée ne valent pas à beaucoup près ceux de l'Océan. Pline, L. IX, Ch. 54., convient que les huîtres du lac Lucrin n'avoient eu tant de réputation chez les anciens, que parce qu'on ne connoissoit pas celles d'Angleterre ; mais quant aux esturgeons du Tibre, les anciens avoient raison d'en faire cas : nous les trouvons encore délicieux. Il y a d'autres poissons fort estimés, tels que l'*Ombrina*, dont la grosseur est monstrueuse, & la chair à-peu-près comme la morue ; le *Pesce spada*, qui est très-long, & qui a le bout du museau comme une épée, & le *Rombo* ou *Turbot*.

On dit souvent en France que les Italiens sont avares & mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient l'air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillans, des meubles, des bijoux, des parures de goût, &c. On répond d'abord à ce reproche que le luxe en France est spécialement occasionné par les grandes fortunes des financiers, qui n'ont pas lieu en Italie, & que souvent leur exemple ruine les grands seigneurs. S'il n'y a pas en Italie des fortunes si extraordinaires, si rapides, de ces inégalités prodigieuses & accablantes pour le public, c'est un bien réel pour l'état. D'ailleurs les étrangers qui ont lieu de mettre en parallèle le genre différent du faste des deux nations Françoise & Italienne disent que celui des Italiens paroît souvent plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique. Ce que l'on appelle assez communément en France faire une grande figure, c'est tenir une grande table. Un

financier opulent, & qui repréſente, a de bons cuiſiniers, force ſervices d'entrées & d'entremets, des fruits montés d'une manière très-élégante, dont l'uſage nous vient d'Italie ; la profuſion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives ; il raſſemble le plus de gens qu'il lui eſt poſſible pour conſumer ſes apprêts, ſans ſe beaucoup embarraſſer s'ils ſont de ſes amis, s'ils ſont gens aimables, s'ils ſont faits les uns pour les autres, ni même s'ils ſont honneur à ſa table. On raconte quelquefois à Paris qu'un chevalier d'induſtrie alloit manger preſque tous les jours, ſans que perſonne le connût, chez un riche financier qui tenoit table ouverte ; le maître de la maiſon ſuppoſoit que c'étoit une connoiſſance de Madame, & Madame le ſuppoſoit invité par Monſieur ; on n'avoit pas le temps de s'en informer. Au reſte, il ſuffit à un homme de cette eſpèce qu'on voie qu'il fait la chère du monde la plus délicate ; mais avec cette profuſion il devient mal-aiſé malgré ſes richeſſes, & il eſt peu conſidéré même de ſes convives. Un Italien après avoir ramaſſé par une vie frugale un grand argent comptant, le dépenſe ſouvent à la conſtruction de quelque grand édifice qui, ſervant à la décoration ou à l'utilité de ſa patrie, fait paſſer à la poſtérité, d'une manière durable, ſon nom, ſa magnificence & ſon goût (1). Ce genre de vanité italienne eſt, ce me ſemble, mieux entendu que l'autre. Si l'on meſure le faſte par la dépenſe, comme cela eſt juſte, celle de l'Italien eſt beaucoup plus grande ; il répand ſon argent parmi les métiers de première néceſſité, encore plus que parmi les métiers du luxe, au lieu que chez nous c'eſt le contraire. Quant au plaiſir qu'on peut prendre ſoi-même à ces ſortes de dépenſes, n'y en a-t-il

(1) Cependant on commence à reprocher même aux Italiens, qu'ils ne bâtiſſent plus tant, comme nous le dirons dans le Chapitre des Arts.

pas autant à voir croître ſous ſes yeux des ouvrages qui reſteront à la poſtérité, qu'à voir l'arrangement d'un feſtin qui va diſparoître. Les Italiens, quand ils veulent ſe moquer de notre genre de faſte, diſent que *Tutto ſe ne va al catajo.* En Italie, où l'on eſt naturellement très-ſobre, la table eſt la dernière dépenſe ; on y ſoutient que l'objet de la magnificence des François eſt fort mal choiſi, qu'ils feroient mieux pour eux & pour les autres de donner de petits ſoupers, & de conſtruire de grands édifices, d'avoir des berlines ſans vernis & ſans dorure, & de faire faire de belles ſtatues de marbre de Carrare.

Les Romains ont l'eſprit très-délié & très-enclin à la ſatyre. Paſquin & Marforio font ſouvent ſur les gens les plus diſtingués les épigrammes les plus ſanglantes. J'en ai raconté une ſur le pape Albani, à l'occaſion de Paſquin ; j'ai vu un ſonnet fait ſous le règne du pape Lambertini, où il y avoit dix-huit perſonnes peintes en quatorze vers, il commence par le pape ; *Paſſegia Lambertin*, &c. Il y en a eu de ſi violentes & de ſi injuſtes, qu'elles ont conduit quelquefois le plaiſant à l'échafaud ; mais on n'eſt pas toujours auſſi rigoureux, & celui qui avoit fait la plus violente ſatyre dans le conclave de 1774 n'a pas perdu la vie.

On a débité long-temps une gazette manuſcrite, qui, quoique défendue, ſe trouvoit partout, & qui contenoit les ſatyres les plus déſobligeantes ſur les perſonnes en place, les anecdotes les plus ſecrètes de l'intérieur des maiſons, les parties de plaiſir, les intrigues en matières de bénéfices ou de places ; tout y étoit démaſqué & exagéré : c'étoit pis encore que les *Nouvelles Eccléſiaſtiques* à Paris. On vendoit cette gazette avec autant de myſtère, & on l'avoit avec autant de facilité.

On parle encore ſouvent en France de la jalouſie italienne, mais c'eſt ſans doute par une ancienne tradition ; car depuis quelques années,

on ne s'en apperçoit pas. Les sociétés sont devenues plus générales & plus faciles; on dit même que les religieuses s'en plaignent, parce que les grilles & les parloirs n'y sont plus si fréquentés.

Burnet écrivoit déjà de Rome, sur la fin du dernier siècle, que les femmes commençoient à se prêter un peu à la conversation & à la société, quoique la jalousie des maris restraignît beaucoup leur liberté; dans ce temps-là, on avoit été scandalisé à Rome de la manière dont on vivoit au palais du connétable de Naples, & cela avoit fait resserrer davantage la conduite de bien des personnes; mais la duchesse de Bracciano, qui étoit Françoise, contribuoit au contraire à établir des mœurs douces & honnêtes tout à la fois: & sa cour étoit toujours l'assemblée la plus agréable de Rome, surtout pour les étrangers.

La duchesse de Bracciano, que j'ai vue en 1765, étoit de la maison Corsini; son esprit & ses connoissances la faisoient respecter, autant que sa modestie la rendoit aimable. Les auteurs grecs & latins, les mathématiciens, les philosophes, ne lui étoient point étrangers, & elle avoit un savoir aussi varié que rare dans une femme de son rang.

L'usage des Cicisbés ou Sigisbés est ordinaire à Rome, comme dans presque toute l'Italie, mais moins rigoureux cependant qu'à Gênes. A Rome, une dame ne paroît guères en compagnie sans un écuyer ou *cavalier servente*, qui lui donne la main; chacune a le sien, & on les voit presque toujours arriver ensemble dans les assemblées; ils se promènent ainsi deux à deux le long des appartemens, jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer. Le cavalier est obligé d'aller, dès le matin, entretenir sa dame: il reste dans le sallon jusqu'à-ce qu'elle soit visible; il sert à sa toilette; il la mène à la messe, & l'entretient, ou

fait sa partie jusqu'au dîner. Il revient bientôt après, assiste à sa toilette, la mène aux quarante-heures, & ensuite à la conversation, & la ramène chez elle à l'heure du souper. Cette assiduité rend les Sigisbés plus incommodes pour des étrangers, que ne le sont en France les maris; on ne peut faire sa cour que de concert avec eux.

On se pique de constance en fait de sigisbéature, tout comme dans les choses les plus sérieuses : c'est une société presqu'aussi durable que celle du mariage, & presqu'aussi autorisée par l'usage. Ces liaisons durent vingt ans & plus; on n'est point dans l'usage de changer. La coquetterie de nos Françoises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les hommes, & à se faire suivre d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée en Italie comme le comble de l'indécence & des mauvaises mœurs : car l'on prétend mettre beaucoup de décence dans le commerce des Sigisbés; leur constante assiduité n'est, dit-on, qu'un usage reçu de politesse & de société, & ils n'ont aucune autre prétention; on n'en convient pas généralement.

Les étrangers se persuadent, au contraire, qu'une occasion perpétuelle de se voir doit nécessairement amener la séduction; ils ne font pas attention que l'habitude & l'usage d'un pays mettent de très-grandes différences dans les mœurs. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on distingue très-bien en Italie le Sigisbé qui est de convenance d'avec celui qui est amoureux; celui-ci déplaît quelquefois au mari; il occasionne des querelles, l'on veille sur sa conduite, & l'on restraint ses fonctions aux bornes étroites de l'usage. Les autres ont une liberté entière, & peut-être ce sont ceux qui sont le moins dangereux; ils sont souvent les gardiens & les surveillans d'une femme, au lieu d'en être les séducteurs; mais dans tous les cas

ils n'empêchent point que le mari ne vive avec sa femme; car les plus grands seigneurs sont encore, à cet égard, sur le ton qu'on appelle bourgeois à Paris, ils n'ont ni deux appartemeus, ni deux lits.

Ce n'est pas par la durée de ces liaisons que je les suppose innocentes; car en Italie, dans les liaisons les plus amoureuses, on se pique encore de constance. On est persuadé en France qu'une honnête femme est totalement asservie à celui pour qui elle a eu de l'amour, & qu'il n'y a qu'une effrontée qui puisse congédier son amant; mais en Italie, les mœurs sont différentes : une femme conserve son empire malgré ses foiblesses, & si elle est mécontente, elle congédie fièrement celui qui cesse de lui plaire; les droits qu'il croit avoir acquis ne lui servent de rien, & son indiscrétion, à cet égard, ne lui attireroit peut-être qu'un coup de stilet de la part d'un rival heureux. Cette fierté des femmes leur est très-avantageuse; elle retient dans leurs chaînes ceux que les faveurs en auroient dégagés; elle assure la constance, & par conséquent diminue le désordre des mœurs. S'il n'est pas possible qu'une femme fixe son mari, il vaut mieux qu'elle ait un Sigisbé amant, que d'en avoir cinquante, & une inclination fixe & durable vaut mieux qu'une licence indéfinie, qui dure autant que les passions ou la beauté. Ce n'est pas que je prétende justifier ce désordre, je veux dire seulement qu'il est peut-être moins dangereux que celui des nations qui le condamnent, & que la dépravation des mœurs n'a pas encore assez gagné, pour introduire la légéreté avec le libertinage. Cependant comme les hommes tendent tous à s'affranchir de l'esclavage, & que la liberté tend naturellement au désordre, je ne doute pas que les mœurs italiennes ne se rapprochent insensiblement dans la suite de celles de la France.

Les divorces, pour cauſe d'impuiſſance, ont lieu quelquefois chez les Italiens, même parmi les gens de diſtinction; fort différens en cela des François, qui n'en ont pas donné d'exemple depuis l'affaire du duc de Gêvres, arrivée vers 1712. On dit que la mode en eſt venue des Gênoiſes; elles appellent *Babilan*, les maris contre leſquels on porte plainte, & qui ſont rire à leurs dépens; mais il y en a qui ne ſe défendent point, & qui ſont peut-être bien-aiſes d'avoir un moyen de ſéparation qui leur ſoit ouvert par les lois, ainſi qu'on ſe ſert quelquefois en Allemagne, par convention, de l'adultère du mari pour caſſer le mariage; du moins on en trouve un exemple dans la vie du maréchal de Saxe.

Le caractère des Romains eſt fort doux; il eſt humaniſé par l'habitude que tout le monde a de faire ſa cour à un plus grand que ſoi, & par la ſociété continuelle d'étrangers qui y viennent de tous côtés. Ils ſont pleins de cordialité & de prévenance, plus obligeans & de plus facile accès qu'en aucun autre endroit de l'Italie. L'uſage eſt même de prévenir & d'aller voir les étrangers qui arrivent, lorſqu'ils ſont annoncés par des lettres.

Les aſſemblées, appelées *Converſazioni*, ſont à Rome la principale reſſource des étrangers, & le principal amuſement dans une ville où il n'y a de ſpectacle que pendant une fort petite partie de l'année. Les converſations, qui commencent à l'*Ave Maria*, ou à vingt-quatre heures, c'eſt-à-dire, à la nuit tombante, s'appellent de *Prima-Sera*, ce ſont celles des cardinaux, & celles des dames qui ne ſont pas de la première nobleſſe, *mezzedame*, mais chez qui vont cependant quelquefois les cardinaux & les perſonnes du premier rang.

A deux heures de nuit commencent les grandes converſations: les plus nombreuſes étoient celles de la princeſſe Borghèſe, de la princeſſe de Paleſtrine,

trine, ou Barberini, de la comtesse Bolognetti; elles durent jusqu'à cinq heures de nuit.

Il y avoit des conversations moins nombreuses dans les maisons Bracciano, Borghèse, Altieri, Chigi, chez la marquise Boccapaduli, qui donnoit dans les sciences, & recevoit les gens de lettres, & dans plusieurs autres maisons où je n'ai point été; c'est ordinairement chez une personne jeune ou aimable, que la compagnie se rassemble, & que la conversation se forme, aussitôt qu'il y a un jour marqué où l'on est sûr de la trouver chez elle. Les étrangers y sont reçus très-facilement, y jouent le jeu qui leur plaît, y font des connoissances qui leur rendent le séjour de Rome agréable; ils ne sont jamais embarrassés de savoir où passer la soirée; il est rare qu'ils soient invités à souper; mais ils peuvent dans l'espace de quinze jours être présentés partout, & connoître toute la ville, ce qui forme le principal agrément des voyageurs.

J'ai vu des conversations qui se tenoient au niveau des jardins, dont l'illumination & les fontaines rendoient le salon même plus délicieux: il se trouve aussi des pièces dans lesquelles il y a des fontaines jaillissantes qui y répandent une fraîcheur admirable. Le pavillon de l'isle d'Amour à Chantilly n'est pas aussi frais, quoiqu'il y ait huit fontaines en-dedans, & que le canal passe dessous le pavé, parce qu'étant isolé & échauffé du soleil pendant la journée, il n'a pas le soir la fraîcheur de ceux de Rome: j'en dirai de même du pavillon qui est à Berni, quoiqu'il ait l'agrément rare d'une rivière qui coule, toute entière, immédiatement sous le marbre dont il est pavé.

On cultive la politique à Rome plus qu'on ne feroit tenté de le croire. L'habitude des négociations les plus adroites & de la politique la plus raffinée, accoutume les Romains à s'occuper sé-

rieusement de toutes les affaires des pays étrangers. On est aussi agité à Rome qu'à Londres & à Paris, quand il y a guerre entre les Anglois & les François. On y prévoit les révolutions; on y critique les généraux; on y condamne les souverains; on y parie sur les événemens.

Cette fermentation des esprits conserve à Rome la politique qu'on y admiroit dans les derniers siècles; beaucoup de cardinaux & de prélats y font, comme autrefois, une étude sérieuse des intérêts des nations, & seroient très-propres à les régler, s'il étoit possible que le pape fût encore le médiateur & l'arbitre des différends, comme il l'a été plus d'une fois.

Les plus belles assemblées qu'on puisse voir à Rome, sont celles qui ont lieu à l'occasion d'un mariage (1). On choisit un jour, quelque temps après la célébration, pour faire le *Ricevimento*, c'est-à-dire, pour recevoir les visites. Tout le monde s'y rend sur le soir, & un étranger peut y voir passer en revue, dans l'espace de quelques heures, tout ce qu'il y a de plus élégant dans la ville, tous les diamans de Rome & tout l'art des plus belles toilettes; c'est presque la seule circonstance où les dames portent des paniers (2); car d'ailleurs elles se sont affranchies de ce gênant attirail.

Quand il est mort une personne de qualité à Rome, tous les parens & toutes les parentes, quoiqu'éloignés, sont obligés de s'absenter pendant huit jours de toutes les conversations; la mort même d'un ami suffit quelquefois pour imposer cette bienséance. Au contraire, quand il arrive quelque personne de distinction que l'on veut amuser, on fait

---

(1) Ou quand il y a des princes étrangers, comme l'empereur & le roi de Suède, en 1784.

(2) Nous parlerons du carnaval & des spectacles dans le Chapitre suivant.

une invitation en règle, & cela rend la converſation beaucoup plus nombreuſe.

Les femmes d'un certain âge ne vont point dans les grandes aſſemblées & dans les belles converſations, on n'y voit preſque jamais que la jeuneſſe, ce qui rend ces aſſemblées beaucoup plus agréables & plus vivantes; les dames qui n'y vont pas ſe raſſemblent en petites ſociétés pour y faire leur partie.

Les François ſont quelquefois choqués, dans les commencemens, de voir que les dames ne ſe lèvent point quand ils entrent dans une compagnie; en effet, elles ſe ſont affranchies en Italie de ce petit cérémonial; en général, elles ſe gênent peu, & ſouvent même la maîtreſſe de la maiſon ne fait à ceux qu'on lui préſente qu'une légère attention; mais puiſque c'eſt un uſage, il n'eſt pas naturel de s'en plaindre.

Il n'en eſt pas de même lorſqu'il entre une dame qui eſt annoncée à haute voix & de loin par les pages de la maiſon; la maîtreſſe ſe lève, & elle va toujours la recevoir dans la pièce qui précède celle de l'aſſemblée.

Les Italiens ſe ſaluent quand ils ſe rencontrent, & ſaluent même les étrangers, ce qui devient quelquefois incommode. On ſalue les cardinaux, & ils rendent le ſalut; ſi l'on rencontre le pape, il faut deſcendre d'équipage & ſe mettre à genoux; il répond à cette génuflexion par une bénédiction.

Il y a des choſes dans le langage & dans les manières de Rome qui me paroiſſent avoir beaucoup de grâce; par exemple, le ton gracieux avec leqùel on répond *Padrone*, à celui qui demande quelque petit ſervice, ou qui fait un remercîment; le geſte ou le mouvement de la main avec lequel on ſalue: il reſſemble au mouvement par lequel nous appelons quelqu'un, mais il eſt plus expreſſif & plus reconnoiſſable que l'inclination par la-

quelle on ſalue à Paris, & à laquelle on ſe trompe ſouvent, ſurtout quand des voitures ſe croiſent. Les Italiens ont en général le geſte gracieux & expreſſif. Leur ſigne d'approbation conſiſte, comme chez nous, à incliner la tête ; mais s'ils refuſent, ils ſe paſſent la main à revers deux ou trois fois ſous le menton, ou font ſigne de deux doigts joints enſemble, en faiſant aller la main de droite & de gauche ; c'eſt ce qu'on nomme le geſte napolitain, & qu'on pourroit également nommer le geſte turc, comme le ſavent ceux qui ont voyagé en Turquie.

Le cérémonial & les complimens vont toujours en croiſſant, à meſure qu'on avance en Italie ; dans la Lombardie, le peuple, pour dire ouï Monſieur, ſe contente de dire *Signor ſi*, ou *Padron ſi* ; à Rome il répond toujours *Illuſtriſſimo ſi* ; à Veniſe, *per ſervirla*, (on ſous-entend *ſua Signoria* ou *ſua Eccellenza ;*) à Naples, on dit toujours *Eccellenza ſi*, & tout le monde y a le titre d'excellence, ſurtout s'il eſt étranger, ou qu'il ait un air un peu diſtingué.

Dans les ſociétés d'un certain ordre, le titre d'excellence eſt réſervé aux princes, aux ducs, aux gentilshommes titrés, & à leurs femmes, aux prelats, & aux étrangers qui ſont annoncés avec diſtinction ; mais ſouvent pour éviter le mot on ſe ſert de la troiſième perſonne, qui paroît le ſous-entendre, & l'on dit *Ella* ou *Lei*, au lieu de dire vous, c'eſt comme ſi l'on diſoit *ſua Eccellenza* ou *ſua Signoria*, chacun l'entend comme il juge à propos.

On nous dit ſans ceſſe en France que notre langue s'entend partout, & qu'on peut voyager en Italie ſans ſavoir l'italien ; cela eſt vrai à quelques égards : il y a dans toutes les villes des perſonnes qui parlent françois tant bien que mal; les gens de lettres les perſonnes de la cour le ſavent preſ-

que toujours ; cependant on eſt ſouvent embarraſſé ſi l'on ignore la langue du pays, & l'on ſe prive de beaucoup d'agrémens qu'on auroit, ſoit dans la route, ſoit dans les villes ; on ne peut aller voir les curioſités ſans avoir un interprête, & il eſt rare que l'interprête vous ſatisfaſſe ; beaucoup de perſonnes intéreſſantes pour un étranger l'évitent par la difficulté de s'expliquer avec lui, & les entretiens ſont plus courts, moins inſtructifs & moins fréquens que s'il ſavoit la langue. Au reſte, leur langue vaut bien la nôtre.

Le pape Rezzonico avoit la complaiſance de nous adreſſer la parole en françois, mais c'étoit une peine pour lui que de ſuivre la converſation, & il étoit charmé qu'on le prévînt en parlant italien, quand même on eſtropioit cette langue, comme cela nous arrive aſſez ordinairement. Mais le pape régnant parle françois avec aſſez de facilité, & paroît même aimer notre langue.

Les Anglois jouiſſent en Italie d'une grande conſidération ; en général, ils font plus de dépenſe que les François qui voyagent, parce que les Anglois trouvent de l'économie à voyager en Italie, où tout eſt moins cher qu'à Londres ; d'ailleurs, étant plus éloignés & moins curieux, ils ne ſortent de leur pays que quand ils ont la facilité de dépenſer conſidérablement, & de faire leur voyage avec beaucoup d'aiſance ; au lieu que les François, qui ſont plus allans, plus légers, vont ſouvent en Italie avec peu de reſſources, & n'y donnent pas une grande idée de la France ; les vagabonds & les gens expatriés y vont chercher un aſyle à cauſe de la proximité, & ils achèvent d'y décrier la nation.

D'ailleurs, les François préſomptueux, dédaignant toujours ce qui n'eſt pas de leur pays, & le diſant avec hardieſſe, entreprenans auprès des femmes, & inconſidérés avec les hommes, doivent être moins eſtimés ; les guerres fréquentes

qu'ils ont faites en Italie y ont laiſſé une impreſſion déſavorable, & ils ont beſoin de plus de circonſpection, de politeſſe & de prudence pour y être vus de bon œil; mais quand une fois ils ſont annoncés d'une manière diſtinguée, ou qu'ils ſe ſont fait connoître avantageuſement, ils s'apperçoivent d'ailleurs qu'on aime l'eſprit des François, leurs manières agréables, leur langage, leurs livres, leurs modes, & que l'on a ſur tous ces points une prévention qui leur eſt favorable.

On joue en Italie le quadrille, le reverſis & le piquet, auſſi bien qu'en France; les Anglois y ont porté le wisk, même plutôt qu'à Paris; mais on a de plus le treſſette & le minchiate, qui ſont particuliers à l'Italie : ce dernier eſt celui qui règne le plus depuis trente à quarante ans; car les Italiens ſont moins légers que nous à cet égard : c'eſt un jeu de cartes fort extraordinaire, tant pour le grand nombre de cartes que pour leurs figures & la manière dont il ſe joue; il paroît très-myſtérieux, ſurtout aux étrangers, lorſqu'ils voient combien ceux qui le jouent en ſont occupés, mais dans le fond, il eſt plus difficile à bien jouer qu'à comprendre. Ce jeu eſt au moins auſſi ſavant, auſſi vif & auſſi piquant que le reverſis, le plus beau de nos jeux; mais d'un autre côté, il n'a pas la ſimplicité du reverſis, étant au contraire très-compliqué. Il ſe joue à quatre, deux contre deux, les deux aſſociés vis-à-vis l'un de l'autre, comme les partenères le ſont au wisk. Il y a quatre-vingt-dix-ſept cartes, grandes & épaiſſes du double des nôtres; ſavoir cinquante-ſix des quatre couleurs ordinaires : car les Italiens ont quatre figures, au lieu que nous n'en avons que trois. Plus, quarante figures ſingulières numérotées, & le fou ou *matto*, qui tient lieu du zéro, en augmentant la valeur des autres. Ces figures portent le nom des étoiles, du ſoleil, de la lune, du pape, du diable, de la

mort, du pendu, du bateleur, de la trompette, du jugement dernier, & autres objets bizarres. Les unes ont une valeur intrinsèque, qui varie entr'elles ; d'autres n'en ont point; mais le numéro supérieur, qui ne vaut rien, ne laisse pas de couper l'inférieur, qui vaut des points. Le tout consiste à avoir dans son jeu au moins trois numéros de suite, ayant une valeur qui se puisse compter d'entrée en tierces ou, comme ils l'appellent, en *versicules ;* il faut aussi les conserver en jouant les cartes ou s'emparer de ceux de son adversaire, à la fin du coup où les versicules se rencontrent. Tout cela est accompagné de circonstances intéressantes ; le décompte est long à la fin de chaque coup ; le coup est pareillement long à jouer, les cartes se jouant jusqu'à la fin, & le jeu devenant plus difficile, à mesure que le nombre diminue. On ne joue que trois tours, faisant douze coups, après quoi l'on change de place & d'associé ; tout l'artifice du jeu paroît consister dans la cinquième couleur, qui est toujours la triomphe, (les autres ne servant que de remplissage nécessaire,) & dans la manière dont on est placé entre ses deux adversaires, qui vous voient toujours venir. Ce jeu a été inventé à Sienne par *Michel-Ange*, à ce qu'on pretend, pour apprendre aux enfans à compter de toutes sortes de manières ; mais il paroît qu'il n'a été mis en vogue à Rome qu'au temps du pape Innocent X, *Pamfili*; car le pape des *minchiate* ressemble assez aux portraits d'Innocent X. Le jeu va tout au plus aux écus la fiche ; ordinairement il ne va qu'au teston, qui fait à-peu-près trente-deux sols de notre monnoie ; on se sert souvent de jetons d'ivoire ou de cuivre, parce qu'on craint de perdre les jetons d'argent ; en effet, on prétend que M. le duc de Nivernois en perdit quatre à cinq cent pendant son ambassade. L'on ne paie jamais les cartes ; mais on en change moins souvent. Il y a bien des maj-

fons en France qui ne s'accommoderoient pas de cet ufage ; on y fait fouvent un commerce de cartes, qui, pour être fous le nom des domeftiques, n'en eft pas moins bas & méprifable aux yeux d'un Italien. Il eft comiqne de voir à Rome les dames mêler un gros volume in-8°. de cartes appuyées contre leur eftomac, & d'entendre le jargon que l'on y tient ; au refte, le jeu de minchiate eft fort joli, & tout le monde l'aime à Rome.

On joue beaucoup dans toutes les converfations, mais affez petit jeu pour n'incommoder perfonne ; fouvent un étranger aimeroit mieux entendre parler que de voir jouer. J'ai été quelquefois chez une perfonne de confidération, qui paffoit pour avoir tout l'efprit imaginable, & chez qui alloient beaucoup de gens de mérite ; mais il ne m'a pas été poffible d'en goûter l'agrément ; la maitreffe ne quittant pas les cartes, chacun s'empreffoit à lui plaire, en imitant fon exemple.

Dans les converfations où l'on parle plus que l'on ne joue, il y a beaucoup de liberté, même en parlant des affaires de Rome, encore plus fur celles des pays étrangers ; tout le monde y donne dans la politique, & y prend parti pour la France ou pour l'Angleterre, pour l'Autriche ou pour la Pruffe, pour les Moliniftes ou pour les Janféniftes ; car il y a de ceux-ci jufques dans le palais pontifical.

La médifance y a lieu plus qu'en aucun pays du monde ; on peut en juger par le goût de la fatyre qui règne à Rome, & dont j'ai parlé à l'occafiou du caractère des Romains ; ainfi les femmes, les prélats, toutes perfonnes connues qui donnent prife à la malignité, font sûrs de faire parler d'elles dans toutes les converfations, avec la plus grande liberté.

Le nombre des belles femmes n'eft pas plus grand à Rome qu'à Paris, je n'y ai rien trouvé de remarquable à cet égard ; deux ou trois belles

perſonnes ſeulement faiſoient l'ornement des converſations, & l'empreſſement de la jeune nobleſſe (1): auſſi l'on dit en Italie que les dames Romaines ſont peu jolies, & que le ſang n'y eſt pas beau; mais les peintres, qui doivent le mieux s'y connoître, diſent qu'on y trouve les plus belles formes, tant en hommes qu'en femmes.

Les femmes ne mettent point de rouge en Italie non plus qu'en Angleterre, ou du moins elles cherchent à le rendre imperceptible; d'ailleurs, elles s'habillent à la françoiſe; elles ſuivent à-peu-près les modes de France pour la coëffure & pour les ajuſtemens. Elles ſont toujours lacées & ſerrées dans des corps de balaine, qui leur donnent un air contraint & gêné; on les plaindroit volontiers d'être aſſervies à un uſage ſi incommode; mais elles y ſont parfaitement accoutumées; en général les femmes en Italie ont un air affecté & empeſé, & les femmes de diſtinction qui veulent avoir un air libre & aiſé donnent dans un air qu'on appelleroit chez nous indécent; mais tout cela eſt relatif à l'uſage. Il y en a beaucoup qui ſont friſées ſur les côtés, comme les hommes le ſont chez nous, & portent des bonnets en papillon, qui avancent exceſſivement des deux côtés.

Les dames Romaines mettent en général peu de ſoin à leur toilette, ce qui a produit le reproche du peu de propreté dont on les taxe dans les autres villes; on prétend qu'elles ſont un peu ſujettes aux cheveux gras. On fabrique à Rome les meilleures pommades du monde, car elles ſont plus douces & plus ſuaves que celles de la fonderie de Florence, mais les femmes ont une répugnance invincible pour les odeurs; elles prétendent que l'uſage en eſt pernicieux dans leurs cli-

(1) En 1784, c'eſt la nièce du pape, de la famille Falconieri, la Signora Vittoria, les marquiſes Teodoli & Lepri.

mats, & les peut faire tomber en ſyncope. Elles n'en uſent point, & ont remis à la mode le goût d'Henri IV. Cette répugnance me paroît une mignardiſe, ou du moins un préjugé : il y a telle femme qui vous voyant un cédra dans la main vous fuiroit avec effroi, & qui ne s'en appercevra pas le moins du monde ſi vous avez ſoin de le cacher.

Quoiqu'on ſoit fort jaloux à Rome de l'étiquette, & de ce qu'on appelle la *dignità*, on n'eſt point étonné de voir une perſonne de marque ſe promener à pied le matin ; mais quand l'heure du dîner eſt paſſée, & que l'on commence à ſe promener en carroſſe dans la rue du Cours, il ſeroit tout-à-fait de mauvais air d'aller à pied.

Les dames ne ſortent jamais ſeules, elles ſont ordinairement précédées de leurs domeſtiques lorſqu'elles vont à la meſſe ; elles ont une coëffe de gaze rabattue juſque ſur le milieu du viſage, cependant cela ne les met que plus à leur aiſe ; lorſqu'on les regarde, on ne leur fait point baiſſer la vue, & elles fixent les yeux ſur les hommes avec la dernière aſſurance. Souvent celles qui n'ont point de domeſtiques en louent un, pour un paule, qui vient les chercher & marche devant elles pour les mener à la meſſe, & va enſuite, lorſqu'il les a reconduites chez elles, en chercher d'autres.

Une fille ne peut aller ſeule, elle va toujours avec ſa mère ou une parente, & elle ne marcheroit jamais avec un homme dans une rue, à moins que ce ne fût ſon père ou ſon frère ; celles qui ont des intrigues ſe font même accompagner quelquefois par leur mère : le luxe & la misère parmi les gens du peuple font que le ménage eſt fréquemment fondé ſur les charmes de leurs filles ; mais tant qu'elles ſont avec leur mère, il n'eſt pas permis d'en gloſer.

Les femmes du peuple ſont glorieuſes, volon-

taires, fainéantes ; cela vient en partie de la facilité qu'elles ont à trouver des dots pour se marier ; cette facilité occasionne le peu de soin que l'on se donne pour les élever au travail.

Après les Mahométans, je crois qu'il n'y a point de nation au monde plus charitable que la nation italienne. Il y a des fondations dans plusieurs églises, pour distribuer à chaque fête solemnelle des dots aux pauvres filles, soit pour prendre le voile, soit pour se marier, selon leur goût : nous en avons parlé à la fin du Tome IV. Ces charités si fréquentes & faites souvent mal-à-propos, sont un des vices du gouvernement, où elles entretiennent la fainéantise. Quand une fille du commun a la protection des gens d'un cardinal, elle se fait assurer cinq ou six dots dans cinq ou six églises, & ne veut rien apprendre ; elle passe son temps à la fenêtre à regarder les passans. Les marchandes même ne sont pas plus actives : un François est étonné de s'entendre dire dans une boutique, lorsqu'il y demande quelque chose : Monsieur, nous en avons, mais cela est placé si haut ! Revenez une autrefois s'il vous plaît. J'ai vu des portefaix couchés dans la rue à cinq heures du soir en été, ne vouloir pas se lever pour une commission lucrative ; il falloit attendre vingt-trois heures, ou même l'*Ave Maria*, c'est-à-dire, la chûte du jour pour pouvoir être servi.

Il n'y a presque point de jour où, dans quelques-uns des principaux couvens de religieux, on ne distribue de la soupe à la porte, à tous les pauvres qui viennent la demander ; le grand nombre d'hôpitaux qu'il y a dans Rome, & l'habitude d'avoir le pain, la soupe & l'aumône dans les couvens, y entretient la mendicité. C'est une chose bien incommode que le grand nombre de mendians dont on est assailli dans les rues de Rome, & plus encore dans celles de Naples ; on y regrette

ſans-ceſſe la bonne police de Londres, d'Amſterdam, & même de Paris, où l'on a ſu débarraſſer totalement les rues & les égliſes de ces importunités fatigantes pour les citoyens, & honteuſes pour l'état; le grand nombre de domeſtiques des grands ſeigneurs, dépeuplant les campagnes, affame la ville & contribue auſſi à la fainéantiſe & à la mendicité. Au reſte, c'eſt au climat qu'il faut certainement imputer la principale cauſe de cet inconvénient, & il faudroit de la part du gouvernement bien plus de ſoins que dans le nord pour y remédier.

Le luxe & l'oiſiveté ſont une ſource de corruption pour les mœurs, & les étrangers en profitent; il y en a qui louent un appartement dans une maiſon bourgeoiſe, dont le maître a de jeunes perſonnes; huit ou dix ſequins par mois, en faiſant grandement les choſes, ſuffiſent pour en être réputé le bienfaiteur.

Le peuple qui habite au-delà du Tibre a conſervé un caractère de ruſticité & de rudeſſe, qui en fait pour ainſi dire une nation à part, chez laquelle on retrouve auſſi les mœurs romaneſques des ſiècles paſſés; l'amour s'y traite encore comme l'affaire la plus grave; l'on y voit des amans paſſer les jours & les nuits à ſoupirer ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes, & les infidélités ſe punir par des aſſaſſinats. Mais cela devient plus rare de jour en jour. La populace de Traſtevère étoit en poſſeſſion, le jour de la mort du pape, de faire une ſédition dans la place d'Eſpagne; mais il s'eſt déjà paſſé bien des conclaves ſans qu'il y en ait eu. Cependant le préjugé reſte, & on a ſoin, dès que le pape eſt à l'extrémité, de transférer tous les priſonniers dans le château S. Ange, & de renforcer les corps-de-garde. On prétend que ce peuple vouloit prendre pour chef un ambaſſadeur de France, qu'il trouvoit digne de lui commander. On eſt ſurpris de voir que

plusieurs siècles d'indolence & de paix n'aient point encore subjugué le caractère guerrier de cette populace.

Dans les villes éloignées & dans les villages qui sont situés dans les montagnes, la rudesse & la férocité sont encore plus sensibles ; les mœurs ne s'y adoucissent pas aussi promptement, il y a trop peu de société & trop peu d'étrangers ; j'ai ouï dire à un prélat de la Consulte, qu'il y avoit souvent dans le cours d'une année deux mille assassinats dans l'étendue de l'état ecclésiastique.

A Rome même les rixes y sont si fréquentes, qu'au mois de Mai 1784 on écrivoit que dans un seul jour on avoit porté dans les hôpitaux dix personnes blessées à coups de couteau. Un étranger m'a raconté qu'à son arrivée à Rome on lui disoit : N'ayez de querelle avec personne, ou n'allez pas la nuit dans les rues : pour un paule on vous fera donner un coup de couteau ; car ce n'est ici qu'un jeu.

En général on vole moins en Italie qu'en Angleterre. Si les Italiens assassinent, ce n'est que pour satisfaire leur vengeance, encore ont-ils soin d'avertir celui à qui ils en veulent de changer de conduite, par exemple, de ne pas voir telle femme ; s'il continue de donner le même sujet de mécontentement, il court risque d'être assassiné ou dans la maison ou dans la rue, peut-être même dans l'église. De peur de se méprendre, un assassin a l'attention d'appeler la nuit celui à qui il veut porter le coup ; quelquefois cependant il se trompe à la voix ; il en est quitte pour lui dire : *Padrone mio, è uno sbaglio.* L'homme n'en muert pas moins ; ceux qui passent ne le secourent pas ; la vue d'un homme mort ne fait pas tourner le pied à un Italien ; il passe enveloppé de son manteau, comme s'il n'avoit rien rencontré. La justice fait enlever le corps, & tout est dit. On ne se mêle jamais de la querelle de deux hommes qui se battent à coups de couteau ou autre-

ment. Les batteries ne ſont pas communes parmi les gens du peuple, ſi ce n'eſt dans le temps du vent de chiroque, où ils ſont ivres, & deviennent comme fous quand ils ont bu. Dans une circonſtance pareille, il y a quelques années, on vit à Rome quatorze hommes de tués, dont cinq ſur la place d'Eſpagne. Les franchiſes & les immunités des égliſes contribuent beaucoup à autoriſer ces déſordres, comme nous l'avons déjà remarqué à la fin du volume précédent.

Il eſt rare qu'on voie à Rome pendre ou mazzoler (1) : quelquefois on condamne aux galères; mais le ſupplice le plus commun conſiſte à donner la corde, c'eſt-à-dire, l'eſtrapade, en ſuſpendant un homme par les bras liés derrière le dos. Ceux qui ſavent bien prendre l'eſtrapade, en tenant leurs bras roides, riſquent peu; on en a vu un qui, après avoir été ſecoué trois fois, offrit de recommencer pour cinq bajoques; il y en a cependant qui en meurent.

Il n'y avoit point de patrouille à Rome pendant la nuit; on ne balayoit que les rues où paſſoit le pape; mais depuis quelques années M. Spinelli, gouverneur de Rome, a établi de l'ordre dans cette partie : l'on fait la ronde pendant la nuit, & l'on balaie le matin. D'ailleurs les rues ſont larges, nettoyées par beaucoup de fontaines, & pavées avec des morceaux de lave, rangés en loſange, à la manière des anciens, & de manière à faciliter l'écoulement (2).

Dans un état où le prince eſt eccléſiaſtique, il eſt très-naturel que chacun veuille en avoir l'apparence. Le petit manteau & le rabat ſont l'habit ordinaire des *Curiali*, ou gens de robe, des médecins, de

(1) Supplice qui conſiſte à aſſommer le criminel avec une maſſue.

(2) Le pavé de Florence eſt cependant plus beau que celui de Rome, & celui de Luques l'emporte encore.

tous les gens d'affaires. Les jeunes gens qui n'ont point de ressource, & qui servent dans les églises, dans les couvens, chez les cardinaux, souvent même ailleurs, ont aussi le même habit. Cela ne fait pas honneur à l'état eccléfiastique : les étrangers sont scandalisés de voir un abbé qui demande l'aumône, un autre qui leur propose de leur faire faire des connoissances agréables; mais il faut distinguer à Rome le caractère d'avec l'habit eccléfiastique.

Les Italiens sont dans l'usage de dormir après leur dîner; ils se mettent au lit pendant deux heures; & ceux qui ne le font pas risquent d'être malades.

Il n'y a point à Rome de promenades publiques, comme sont à Paris les jardins des Tuileries, du Palais-Royal, du Luxembourg, de l'Arsenal, de l'hôtel de Soubise. On n'entroit dans les jardins du pape & des grands seigneurs qu'en donnant un paule au portier, & cela faisoit qu'on n'y trouvoit jamais un rendez-vous général de beau monde, comme dans nos promenades. On va quelquefois faire des parties au parc de la ville Borghèse, mais cela est rare; il n'y avoit que la *Villa-Medici* près de la Trinité du Mont, que M. le comte de S. Odil avoit rendue publique. Actuellement on m'assure que la plupart des jardins sont ouverts aux honnêtes gens, & qu'on ne paie rien, à moins qu'on ne demande à voir les appartemens, comme dans les autres pays. Les femmes n'y vont point, mais on y voit beaucoup d'hommes qui prennent des glaces en quantité; l'on y parle de politique & de nouvelles, comme dans ceux de Paris.

Quelquefois quand la nuit est arrivée, les Italiens se promènent dans les parties les plus élevées de la ville, sur l'escalier de la Trinité du Mont, & sur les éminences qui sont hors de la ville; tout une famille, quelquefois deux vont ensemble. Les amis se rassemblent, mais par petits pelotons; ils jouent entr'eux, dansent, jouent des instrumens,

& ramènent leurs filles & femmes sous le bras : elles sont habillées à la légère, & la nuit les dispense de se faire suivre de leurs domestiques, d'avoir la coëffe rabattue sur le nez, ou d'être accompagnées d'une Duegne.

Il y a très-souvent les soirs, au mois d'Août, de petits feux d'artifices, soit dans un quartier, soit dans un autre ; cela supplée aux spectacles, & se fait à peu de fraix. La moindre fête de patron ou de saint auquel on ait dévotion suffit pour en occasionner. On fait mettre devant la porte des tapisseries, jeter des fleurs dans les rues : ce même usage de jeter des fleurs se pratique dans les églises. Quelquefois on a une chapelle domestique, où l'on vient donner des sérénades & faire d'excellente musique. Dans les nuits d'été il est fort ordinaire d'entendre des concerts, des voix, des chœurs, des tambours de basques, & des joueurs de mandoline dans les rues ; ce qui rend fort gaies les promenades du soir.

Il y a aussi un jeu particulier dans les environs de Rome, on l'appelle *Mangana* ; c'est un disque de bois de hêtre, enveloppé d'une courroie qui a environ une aune, & que l'on retire avec force pour faire tourner le cercle de bois. Voyez M. Pingeron dans l'*Avant-Coureur* de 1772, P. 100.

Il n'y a point de lanternes à Rome pendant la nuit ; il n'y en avoit pas même à Naples de mon temps, ni dans les autres grandes villes d'Italie ; les rues n'y sont éclairées que par les cierges & les lampes qui brûlent devant les Madonnes. Les mœurs italiennes semblent même s'opposer à l'établissement des lanternes ; chacun aime à s'y promener, soit seul, soit en compagnie, sans être vu. On ne souffre qu'avec peine les étrangers, qui quelquefois font porter des flambeaux derrière leurs carrosses ; chacun fait porter devant soi ou derrière son carrosse une petite lanterne, qui ne répand sa lumière

lumière que d'un côté, & ceux qui paſſent ont la liberté de dire à celui qui la porte, *volti la lanterna*, ſuppoſé qu'elle les incommode.

Mais l'uſage des torches eſt réſervé dans l'intérieur des maiſons, pour accompagner le long de l'eſcalier & juſqu'à leurs voitures les dames qui s'en retournent; car l'uſage eſt que les hommes ne ſe laiſſent pas accompagner juſqu'au bas de l'eſcalier, & qu'ils renvoient les domeſtiques & les torches.

Les étrangers ſe plaignoient beaucoup en Angleterre de l'uſage des domeſtiques, qui après dîner ſe rangeoient à la porte pour recevoir chacun une étrenne de tous ceux qui avoient mangé chez leur maître. Cet uſage a été ſupprimé depuis quelques années. En Italie il y a quelque choſe d'approchant, mais cependant moins onéreux : quand un étranger a été préſenté dans une maiſon, même ſans y avoir mangé, un des domeſtiques vient au nom de tous les autres lui faire ſon compliment le lendemain matin, & l'uſage eſt de lui donner au moins un teſton (trente-deux ſols) ou davantage, ſuivant le rang de la perſonne qui a été préſentée. Les domeſtiques même du pape viennent faire la même cérémonie, quand l'on a été admis à ſon audience; mais comme il y en a de pluſieurs ordres, il y a pluſieurs teſtons à donner dans ce cas-là.

Au jour de l'an, dans le mois d'Août, & lorſqu'on eſt prêt à partir, on reçoit de ſemblables complimens, & l'on donne de ſemblables étrennes. Avec tout cela il en coûte bien moins qu'en Angleterre. Les eſpèces étant rares en Italie, on y fait beaucoup de choſes à peu de fraix, & l'on peut y être magnifique avec l'argent que coûteroit une vie bourgeoiſe en Angleterre ou en Hollande.

CHAPITRE III.

Des ſpectacles de Rome ; des courſes de chevaux.

LES ſpectacles durent à Rome depuis Noël ou les Rois juſqu'au mercredi des cendres excluſivement ; ils commencent à deux heures de nuit, & durent pendant quatre ou cinq heures. Dans les autres temps il n'y a pour ſpectacles que des marionettes, & en carême il n'y en a point du tout.

Les principaux acteurs de l'opéra ſont des caſtrats (1), il n'y a jamais d'actrices ; & ce ſont les mêmes caſtrats déguiſés qui jouent les rôles de femmes, quelquefois d'une manière à faire illuſion tant pour la voix que pour la figure. Il en eſt de même des danſes ; elles ſont exécutées par de jeunes acteurs habillés en hommes ou en femmes. Leur goût eſt de ſauter beaucoup & de danſer preſque toujours des pantomimes, ſouvent avec peu de grâces. Ordinairement les opéra ſont de trois actes, il y a ſeulement des ballets placés à la fin des deux premiers, & jamais de danſes mêlées dans le courant des actes.

Quoique pendant la plus grande partie de l'année il n'y ait point de ſpectacle à Rome, on ne laiſſe pas d'y compter juſqu'à huit théâtres différens : 1°. *Argentina*, ſitué près S. André della Valle, vis-à-vis le palais Céſarini ; 2°. *Aliberti*, près de la place d'Eſpagne ; 3°. *Tordinone*, près le pont S. Ange, mais depuis il a été brûlé ; 4°. *Capranica*, ſur la place de même nom, près le café de Monte Citorio ; 5°. *La Valle*, entre S. André & la Sapience ; 6° *Granari*, près de la Paix ou de la place Na-

(1) Le pape Ganganelli les avoit défendus.

vonne ; 7°. *Palacorda*, dans le quartier de Campo Marzo ; 8°. *La Pace*, près de l'églife du même nom.

Le théâtre d'*Argentina*, l'un de ceux où fe repréfente l'opéra, eft le plus fréquenté de tous ; c'eft auffi un des plus beaux théâtres de l'Italie, & M. Patte en a donné le plan. Il comprend fix rangs de trente-trois loges chacun. Les féparations des loges font toutes murées comme dans tous les autres théâtres, afin que chacun puiffe être ifolé & inconnu ; trois perfonnes tiennent facilement fur le devant de chaque loge. Il n'y a point d'amphithéâtre, & l'on eft affis dans tout le parterre. On ne voit point de loges fur le théâtre. Toute la falle eft éclairée par un feul luftre de quinze torches, & il n'y a point de bougies dans les loges. La manière dont on affifte à ce fpectacle eft fort décente ; il y a des gardes pour le bon ordre : l'on n'y joue point, l'on y reçoit feulement quelques vifites, & l'on n'y fait pas autant de bruit que dans les autres fpectacles d'Italie.

Les décorations de ce théâtre font mauvaifes, & il n'y a point de machines ; beaucoup de théâtres d'Italie font dans le même cas.

Le théâtre d'Aliberti eft auffi deftiné aux grands opéra, & il eft fouvent en oppofition & en rivalité avec celui d'Argentina. On l'appelle auffi *Teatro alle Dame* ; il y fut élevé par le comte Aliberti, gentilhomme françois, au fervice de la reine Chriftine ; c'eft un des plus grands & des plus beaux de Rome. Il a fix rangs de trente-fix loges, fa forme eft un triangle, dont les angles font tronqués, & dont un des angles pourroit aller jufqu'au fond du théâtre. Il y a peu de courbure dans la forme de cette falle, ce qui fait que la voix gliffe fur toutes les loges, & fe ramaffe foiblement dans chacune d'elles ; la décoration eft auffi très-mauvaife, y ayant trop de petits reffauts dans la forme extérieure.

Ce théâtre appartient à quatre entrepreneurs de l'opéra, qui quelquefois le louent à d'autres entrepreneurs pour sept à huit cent *scudi* par année; ils ont des acteurs qui leur coûtent jusqu'à dix mille livres pour leur carnaval, mais en petit nombre, sans quoi il seroit impossible que les entrepreneurs y trouvassent leur compte : au reste, l'empressement incroyable que tout le monde a pour le spectacle, pendant le peu de temps qu'il a lieu, suffit pour soutenir tous les théâtres de Rome. On juge d'après cela que le peuple dut voir avec bien du regret qu'on eût défendu, en 1767, les spectacles & les plaisirs du carnaval, par un esprit de religion & de pénitence; la politique temporelle eût peut-être cherché à augmenter les plaisirs qui attirent les étrangers, qui font verser de l'argent dans l'état, & qui souvent étourdissent le peuple sur la misère de sa situation; *panem & circenses*, disoient les anciens; un plaisant de nos jours ajoutoit :

> Mais au François plus que Romain,
> Le spectacle suffit sans pain.

Le peuple pense à-peu-près de même partout, mais surtout à Rome.

On donne environ trente représentations d'un opéra, depuis le lendemain des Rois jusqu'à la fin du carnaval; quelquefois beaucoup moins, car on ne joue ni les vendredis, ni le jour de la Purification. Les loges du théâtre Aliberti coûtent de cinquante à soixante-dix scudi pour ce temps-là; & comme une loge suffit à quatre ou cinq personnes, cela ne va pas à trois livres par tête; mais pour ceux qui ne sont point abonnés, les billets se commercent quelquefois le jour de l'ouverture, mais le prix fixe est de trois paules (trente-deux sols) par place, dans le parquet, *Platea*. Je n'entrerai ici dans aucun détail sur la nature de l'opéra italien, j'en parlerai à l'article de Naples, où est

le centre de la bonne musique & la source des grands opéra.

Le troisième théâtre étoit celui de *Tordinone*, qui a été brûlé en 1780, & que l'on reconstruisit en 1784; c'étoit le plus beau de Rome, après ceux d'*Argentina* & *Aliberti*, il avoit cinq rangs de vingt-six loges : la forme de cette salle étoit un œuf tronqué, mais trop évasé par le plein; d'ailleurs, les loges ne suivoient pas exactement le mouvement du ceintre, ce qui faisoit autant de pans que de loges. Cette salle fut bâtie à l'occasion d'un différend élevé entre l'ambassadeur de France & celui de l'empereur : le cardinal de Polignac, alors ambassadeur de France, en allant à une répétition d'opéra au théâtre d'*Aliberti*, s'apperçut que l'ambassadeur de l'empereur avoit pris deux loges, que sur l'une il avoit mis les armes de l'empire, & sur l'autre les armes d'Espagne : le cardinal de Polignac crut devoir en demander aussi deux, une où il mettroit les armes de France, & l'autre où il mettroit celles de Navarre. Le pape Benoît XIII lui dit, que partout il lui feroit rendre doubles honneurs, qu'à la Chandeleur il auroit doubles cierges, &c. mais que puisqu'il n'alloit pas à l'opéra, cela lui devenoit assez indifférent de n'avoir qu'une loge; & le différend en demeura là. M. de S. Agnan fut ensuite nommé ambassadeur de France, & ayant conduit sa femme à Rome, il renouvella la querelle; il fit mettre sur la loge les armes de France, & sur une autre dont il s'empara, celles de Navarre : Madame de S. Agnan alla se placer dans la loge où étoient les armes de France, & M. de S. Agnan dans celle où étoient celles de Navarre; il eut soin d'y faire apporter beaucoup de rafraîchissemens, & de ne laisser ignorer à personne l'exercice de son droit; la difficulté ainsi engagée fut cause que le pape Benoît XIII fit fermer le spectacle, & pendant cet hiver il n'y eut point d'opéra : cependant

D iij

toute la ville fe plaignoit beaucoup. Pour faire ceffer ces plaintes, le pape imagina de rendre à la ville un opéra, & fit faire le théâtre de Tordìnone, qui fut conftruit en vingt jours de temps. Comme ce théâtre lui appartenoit, il accorda à chacun des miniftres étrangers une loge, & voulut qu'il n'y eût plus d'armoiries, mais que toutes les années ces loges fe tiraffent au fort, fans avoir égard au rang des ambaffadeurs entr'eux : tous les ambaffadeurs y ont foufcrit, & les loges font tirées au fort; le gouverneur, qui a le département des fpectacles, envoie à chaque ambaffadeur la clef de fa loge. Cependant M. le comte de Stainville, qui étoit ambaffadeur en 1755, s'étant apperçu que dans l'arrangement des loges on l'avoit placé mal, s'en plaignit vivement; & comme on différoit à lui rendre juftice, il dit qu'il feroit mettre les armes de France fur une loge qu'il choifiroit lui-même, & qu'il ne croyoit pas que qui que ce foit fe préfentât pour les ôter : là-deffus le pape fit interrompre pendant quatre jours le fpectacle, & lui donna la liberté de choifir la loge qu'il voudroit. M. l'ambaffadeur ayant choifi celle du gouverneur, qui eft celle du fond, elle lui fut accordée fur le champ, avec la liberté de choifir à l'avenir une loge dans tous les fpectacles, telle qu'il la voudroit.

Le théâtre de Tordinone ayant été bâti par le pape, il appartenoit à la chambre, à la différence de tous les autres fpectacles de Rome, qui appartiennent à des particuliers, lefquels cependant ne peuvent faire repréfenter qu'avec un privilége du pape. On jouoit à Tordinone des comédies & des tragédies; on y a vu, par exemple, Radamifte & Zénobie, en italien; mais comme il faut pour les Italiens un peu d'héroï-comique, la pièce commence par un combat de plus de cent perfonnes : on voit revenir fouvent les combattans fur le théâtre, ils font même un fiége & emportent une place d'af-

faut; & quoique la pièce soit en tout du plus tragique, elle est mêlée du rôle de polichinel, qui, effrayé des combats, fait des lazis, & parodie souvent l'acteur principal de la pièce. On y est aussi beaucoup amusé par la nourrice de Zénobie, qui est une vieille, représentée par un homme à barbe noire, avec une perruque blanche de peau d'agneau, qui parle de la crainte où elle est qu'on ne fasse outrage à ses charmes, & qui prend toutes les précautions possibles, de peur de rencontrer des insolens. Je ne cite cette pièce que comme un exemple du peu de goût que le peuple italien a pour la bonne tragédie.

Le théâtre de *Capranica* est situé près du Panthéon; il a six rangs de vingt-huit loges chacun, peintes grossièrement, sans sculptures ni saillies. On y représente des opéra bouffons ou des comédies, mêlées d'intermèdes. Dans le temps où M. de Stainville étoit à Rome, on représenta pour intermède d'une comédie la *Cafetiera astuta*, qui fut dédiée à Madame l'ambassadrice.

La salle de la *Pace* n'est pas belle, mais celle de la *Valle* a été reconstruite d'une manière fort élégante; on y représente des comédies italiennes, où le peuple s'amuse beaucoup de *Policinella* & de *Coviello :* nous en parlerons à l'occasion de la comédie de Venise.

On a aussi des marionnettes à Rome, *Fantoccini* ou *Burattini ;* la salle est passablement décorée; mais comme elle a été construite dans un jeu de paume, elle a l'air d'une galerie : les deux loges du fond occupent toute sa largeur. Il y a quatre rangs de vingt loges chacun. Le petit théâtre où sont les marionnettes est assez bien entendu; il est élevé en retraite, de quelques pas, sur un grand théâtre, ce qui produit un bon effet. Les marionnettes y sont conduites avec intelligence : elles jouent de véritables pièces italiennes, dans le goût

de celles qu'on appèlle *Burlette*; quelquefois même on y donne des tragédies. Le tout est mêlé de petits intermèdes en musique; il y a dans les coulisses des castrats qui exécutent ces morceaux, & la musique en est ordinairement assez bonne.

Tous les billets de parterre & les clefs des loges qui ne sont pas louées se vendent le matin, pour le compte des entrepreneurs des spectacles, au plus offrant & dernier enchérisseur. Ceux qui s'en sont rendus adjudicataires, vont ensuite les crier sur les places, & courent le hasard d'y perdre ou d'y gagner.

Celui qui reçoit les billets à la porte est toujours masqué, c'est lui qui fait placer les spectateurs; il est plus libre sous le masque pour juger les différends qui peuvent naître sur les places, & n'être exposé au ressentiment de personne.

Nous avons dit que l'on étoit assis au parterre dans tous les spectacles d'Italie; ajoutons que les places y sont séparées par des montans de bois terminés en pointes, afin que l'on n'anticipe pas les uns sur les autres, & que le nombre des places soit toujours le même. Les femmes y sont avec les hommes; & attendu le carnaval, elles y sont habillées en amazones, ou bien elles portent seulement des chapeaux d'hommes; il y en a même qui en ont d'aussi grands que ceux des militaires.

A la fin du carnaval, on permet à polichinel & aux marionnettes de mêler dans leurs jeux des parodies, des plaisanteries, des impromptu, sur les autres spectacles de Rome, dont ils travestissent le jeu & les pièces, à-peu-près comme cela se fait quelquefois dans nos parodies sur le théâtre italien de Paris.

Quoiqu'il n'y ait point à Rome d'opéra pendant les trois quarts de l'année, on n'y manque pas de musique; toutes les églises en ont la veille & le jour de leur fête; chaque musicien fait une *Acadé-*

mia chez lui de temps en temps, aux dépens de ceux qu'il invite. Les grands ſeigneurs donnent très-ſouvent auſſi des concerts chez eux. Dans les égliſes nationales, telles que S. Louis des François, S. Jacques des Eſpagnols, S. Jean des Florentins, on diſtingue ſurtout les fêtes par une grande & belle muſique, & elle coûte fort peu de choſe. La muſique d'égliſe n'eſt point grave & ſérieuſe; la ſymphonie qui ſuit toujours les trois premiers Pſeaumes des vêpres, ſe termine fort bien par un menuet, & quelquefois l'on diſtingue peu la muſique ſacrée d'avec celle du théâtre.

LE CARNAVAL de Rome commence à Noël ou aux Rois; s'il y a quelques exécutions à faire, on les garde pour ce temps-là, afin d'intimider le peuple, & de l'avertir d'éviter les déſordres auxquels peut conduire la licence du carnaval. Lorſqu'il y a une exécution le premier jour du carnaval, on voit dès le matin tous les pénitens en camails bleus, blancs, noirs & bruns, qui ſont eux-mêmes de véritables maſques, quêter dans toutes les rues, afin de faire dire des meſſes pour le patient; l'exécution ſe fait ſur les onze heures, au bout du pont S. Ange. Environ une heure après-midi, on ſonne la cloche du Capitole; alors il eſt permis à tout le monde de ſortir en maſque de ſa maiſon; l'on ſe rend à la rue du Cours, & là les maſques ſe promènent le plus ſouvent conduiſant une dame maſquée par la main. Les carroſſes forment deux files de chaque côté de la rue, dont l'une va & l'autre revient: on n'y voit jamais d'embarras. Le capitaine des cuiraſſiers ſe promène ſans ceſſe d'un bout du Cours à l'autre, & les ſoldats ſont placés en différens endroits, pour empêcher le déſordre. Les carroſſes ſont ordinairement attelés de deux chevaux, ornés de rubans & de grelots; les cochers ſont maſqués, & les laquais, pour la plupart, vêtus en arlequins; les carroſſes ont des impé-

riales qui s'ouvrent & se rabattent en avant & en arrière, pour laisser jouir plus facilement du coup-d'œil. Les masques les plus communs sont les polichinels ; on voit quelquefois un prince assis en polichinel à côté de sa femme, habillée en bergère, la gorge découverte, qui reçoit les dragées qu'on lui jette de dessus les balcons, & qui en jette d'autres aux mêmes personnes, d'un petit panier qu'elle porte à la main. Les masques qui se rencontrent en font quelquefois autant, & toutes les querelles & les disputes des polichinels finissent ordinairement par des poignees de dragées que l'on se jette au visage.

Les mascarades y sont quelquefois fort brillantes : on y voit des chars très-galans & ouverts entièrement des deux côtés, comme les chars antiques, chargés de masques en domino, escortés de beaucoup de domestiques habillés uniformément, tantôt en esclaves Asiatiques, marchant de chaque côté du char de triomphe, quelquefois en bacchantes, qui environnent le char de Bacchus. Souvent aussi ce ne sont que des troupes de polichinels & d'arlequins, comme au fauxbourg S. Antoine à Paris.

La rue du Cours est bordée alors de deux rangées de masques, qui sont assis ou sur des pierres formant des trottoirs, ou sur de petits échafauds de bois devant les maisons.

Pendant le temps du carnaval, on voit aussi des processions de pénitens qui vont prier Dieu dans les églises où sont les quarante-heures, pour obtenir la rémission des péchés commis pendant ce temps de licence ; cela n'empêche pas les masques de courir dans les rues, où l'on les voit souvent se croiser avec les pénitens ; les masques passent d'un côté de la rue & les pénitens de l'autre, sans qu'on soit blessé du contraste.

Le carnaval de Rome se distingue par des courses de chevaux qui se font pendant huit jours dans

la rue du Cours, excepté le vendredi. On avertit les masques par le bruit de plusieurs boîtes, pour qu'ils aient à se ranger; les chevaux sont placés derrière une grosse corde tendue vers l'obélisque de la porte du Peuple; il y a quatre hommes, quelquefois six, pour contenir un cheval, encore n'en est-on pas maître. Aussitôt que les chevaux apperçoivent le capitaine des cuirassiers qui doit donner l'ordre pour le départ, il n'est plus possible de les retenir; ils attendent à peine que la trompette sonne & qu'on lâche la corde devant eux. Ils courent alors en liberté; personne ne les monte; on leur attache sur la croupe des plaques de cuivre, garnies de pointes, qui se faisant sentir à chaque instant, les forcent de précipiter leur course. Il n'y a ordinairement vis-à-vis de la corde d'où partent les chevaux, que trois cent pas de libre, tout le reste de la rue est rempli de monde, & ce sont les chevaux eux-mêmes qui, en courant, se font faire place; mais ils ont peine à aller de front. Il arrive toujours quelqu'accident, comme des postillons blessés par les ruades, des hommes culbutés au passage. Des masques se promènent tranquillement enveloppés dans un manteau, & ne se rangent qu'au moment qu'ils voient passer les chevaux. Il faut environ deux minutes vingt-une secondes, pour parcourir huit cent soixante-cinq toises, suivant l'observation de M. de la Condamine (1). Quand un cheval peut atteindre celui qui le devance, il le mord, le frappe, le pousse, & emploie toute sorte de stratagêmes pour le retarder dans sa course. On est averti du départ & de l'arrivée par deux coups de canons. Pour les arrêter, il n'y a autre chose qu'une toile tendue au bout de la rue, où ils s'arrêtent tout court; alors celui qui peut se

(1) C'est trente-sept pieds par seconde : dans les courses d'Angleterre, ils font jusqu'à cinquatre-quatre par seconde. Voyez ci-devant Tome II.

jeter dessus, & s'en saisir, gagne un teston. Le prix est toujours une pièce d'étoffe fournie par les Juifs de Rome. On rapporte cette pièce à cheval au bout d'une pique & au son des trompettes; lorsqu'il y a la moindre supercherie, ou que la victoire est douteuse, on envoie le prix à l'église de S. Antoine.

Il est permis à tout le monde de faire courir des chevaux; c'étoient ordinairement les princes romains qui avoient les leurs; actuellement ce sont les maquignons.

Pendant le temps des courses, l'ambassadeur de France va au palais de l'académie (1), où il reçoit les cardinaux & toutes les personnes de qualité qui veulent voir la course de dessus les balcons de l'académie, & il y fait servir des glaces & des rafraîchissemens à tout le monde. Les Anglois ne font pas grand cas de ces courses, ils trouvent les chevaux communs, les palefreniers mal-adroits, & ne voient dans ceux qui gagnent, que l'avantage de courir moins mal que les autres.

Dès les six heures du soir, tous les masques sont obligés de se retirer, sous peine de prison.

Les bals publics, dans le goût de nos bals d'opéra, qui avoient lieu à Rome sous le règne du pape Lambertini, s'appeloient *festini*; ils étoient en petit nombre: quelquefois il n'y en avoit que quatre ou cinq pendant tout le temps du carnaval. Le palais *Coramboni* étoit loué pour cent sequins à celui qui avoit obtenu la permission de donner le bal; les billets se vendoient six paules le matin, le soir on les agiotoit, & ils se vendoient quelquefois plus d'un sequin; il y avoit trois grandes chambres où l'on dansoit; dans chacune on avoit placé un orchestre, des gradins tout autour & des bancs

(1) Actuellement M. le cardinal de Bernis loge dans le Cours.

pour s'asseoir ; presque tout le monde y alloit masqué, on voyoit très-peu de personnes autrement ; tout se passoit avec tranquillité, on y cherchoit peu à s'intriguer ; si quelqu'un contrefaisoit sa voix, on le prenoit pour un François, les Italiens étant très-peu dans cet usage-là ; ces bals, quelqu'innocens qu'ils fussent, avoient été défendus sous le règne du pape Rezzonico ; mais actuellement ils sont permis. On en donne dans le théâtre d'Aliberti, qui est le plus vaste ; l'entrepreneur se charge de décorer le théâtre avec des lustres & des glaces, d'ôter les banquettes, & d'arranger les décorations.

CHAPITRE IV.

Des poids, mesures & monnoies, & du commerce de Rome.

LA livre de Rome pèse onze onces, un demi-gros & quatorze grains, ou 6638 grains de France, suivant la comparaison exacte que M. Tillet a faite du poids de Paris avec celui qu'avoit envoyé de Rome l'ambassadeur de France. (*Essai sur le rapport des poids étrangers*, *Mém. de l'Ac.* 1767.) J'ai trouvé exactement le même résultat avec une once romaine que j'avois fait vérifier à Rome, à la *Dogana di Terra*, où sont les matrices ou étalons de poids, & que M. Tillet a vérifiée à Paris sur le poids de Charlemagne, déposé à la monnoie. La livre de Rome se divise en douze onces, une once en vingt-quatre deniers, le denier en vingt-quatre grains.

La livre ancienne des Romains étoit de dix onces, cinq gros, vingt-quatre grains, ou 6144 grains. Voyez M. Leblanc, *Traité historique des monnoies de*

France, & M. de la Nauze, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Tome XXX.

Le palme dont on se sert à Rome dans la plupart des mesures, est appelé le palme des architectes, *palmo da muratore;* il est de huit pouces trois lignes & un trentième de ligne, suivant la comparaison exacte que le Père Boscovich en a donnée dans son grand ouvrage sur la mesure de la terre. M. de la Condamine a placé sur le balcon de l'académie de France à Rome, un modèle exact de la mesure françoise. Le palme romain se divise en douze parties, qu'on appelle *once* au singulier *oncia*, & chaque *oncia* en cinq *minuti*.

Le pied romain moderne, dont on se sert quelquefois, est d'un palme & un tiers, ou un peu plus de onze pouces de France. Cinq pieds romains font le pas commun, *Passo*, qui est par conséquent de six palmes & deux tiers, ou quatre pieds sept pouces. On se sert aussi quelquefois à Rome des mots *Braccio*, ou *Passeto*, pour exprimer trois palmes.

Quelquefois aussi le pas commun se prend pour la millième partie de l'ancien mille, qui étoit de 758 toises, ou du mille moderne. A Florence, c'est quelquefois la millième du mille de Florence, ou trois bras; cela exige toujours qu'on s'explique. Le pas géométrique, suivant le Père Riccioli, est de cinq pieds antiques, ou quatre pieds sept pouces & demi. *Geographia reformata*.

Les milles romains modernes, employés sur les grands chemins des environs de Rome, & indiqués par les pierres milliaires, sont de mille pas géométriques, ou de 764 toises, & il y en a par conséquent soixante-quatorze & demi dans un degré de la terre, qui est de 57000 toises en Italie. Voyez Tome II.

Le pied romain antique étoit un peu moindre que le pied dont on se sert actuellement; il en

exiſte quelques modèles au Capitole, mais ils ne ſont point exactement d'accord; le ſentiment le plus probable eſt que le pied romain antique étoit de dix pouces onze lignes. Les anciens donnoient à leurs ſtatues ſix fois la longueur du pied de la figure, ſuivant Vitruve & Winkelmann. Ainſi la hauteur moyenne étant de cinq pieds deux pouces de France, le pied naturel devroit être de dix pouces & un tiers de notre meſure; cela n'eſt pas bien éloigné de dix pouces onze lignes que trouve M. de la Condamine pour l'ancien pied. *Mémoires de l'Académie* 1757. Le Père Boſcovich, & pluſieurs autres ſavans, donnent à-peu-près la même longueur pour le pied, c'eſt celle du pied appelé Capponien, & du pied Statilien. Ceux qui s'en éloignent le plus, ſont celui de Lucas Pœtus, (*de ponderibus & menſuris*) qui a une demi-ligne de moins; celui de Coſſutius, qui a une demi-ligne de plus, & le pied des Paſſets, le ſeul qui aille à onze pouces, moins un dixième de ligne. Voyez *Lucas Pœtus* & la *Métrologie* de M. Paucton, 1780, in-4to.

M. l'Abbé Barthélemi & le Père Jacquier ayant meſuré, en 1757, trois pieds anciens, égaux entre eux, les ont trouvés de dix pouces dix lignes & trois cinquièmes. Ainſi je le ſuppoſerai en nombres ronds, de dix pouces onze lignes.

Le ſtade Romain, qui étoit de 625 pieds, ſuivant le témoignage de Pline, Liv. II. Chap. 23. revenoit donc à quatre-vingt-quinze toiſes environ; & le mille, qui étoit de huit ſtades, revenoit à 758 toiſes: ainſi les milles anciens étoient de ſoixante-quinze au degré; car le degré de la terre eſt de 57000 toiſes.

Le *jugerum* étoit de 240 pieds antiques ſur 120, Pline, Liv. XVIII. Ch. 2, ce qui fait 724 toiſes: cela approche de l'arpent de Paris, qui a trente toiſes en tous ſens, ou 900 toiſes quarrées, & qui

eſt à-peu-près la valeur d'un journal ou de ce qu'un homme peut labourer en un jour. L'arpent des eaux & forêts en France eſt de $1344\frac{4}{9}$ toiſes quarrées.

Le palme des marchands à Rome eſt plus grand que celui des architectes, dont nous venons de parler, il contient un & demi onciâ de plus, ce qui doit faire neuf pouces trois lignes & quatre dixièmes; il ſe diviſe ſeulement en tiers & en quarts.

Sur un marbre, qui eſt dans la cour du Capitole à gauche, on trouve ce palme gravé, & il y paroît de neuf pouces deux lignes & demi.

On y voit auſſi la canne des marchands, de huit palmes. Le bras des marchands, quatre palmes; mais ce palme du bras eſt égal à ſept pouces dix lignes de France. Le bras de toile a trois palmes, & vaut ſept pouces dix lignes; enfin, le pied romain y eſt marqué de dix pouces onze lignes, & le pied grec de onze pouces quatre lignes.

La canne romaine des architectes eſt de dix palmes, ou ſix pieds dix pouces ſix lignes & un tiers, meſure de Paris.

On m'a dit auſſi qu'il y avoit une canne appelée *de l'Ara*, qui vaut trois pieds cinq pouces ſept lignes.

Le ſtajolo eſt une meſure de cinq palmes & trois quarts. La chaîne, *catena*, dont ſe ſervent les arpenteurs à Rome, eſt de dix ſtajoli ou de cinquante-ſept palmes & demi, c'eſt-à-dire, trente neuf pieds cinq pouces ſix lignes. Il en faut cent & ſeize pour le mille romain.

Une chaîne quarrée fait environ quarante-trois toiſes quarrées de ſuperficie; il en faut trois & demi pour faire le *quartuccio*, ſept pour faire le *ſcorza*, vingt-huit pour la *quarta*, & cent & douze pour le *rubio*, au pluriel *rubi;* ainſi le rubio doit être de 4866 toiſes quarrées, ou un peu moins de cinq arpens & demi.

Le *rubio* de vignes ſe diviſe en ſept *pezze* ou ſept pièces, la pezza a vingt-trois cannes en tout ſens, &

& seize chaînes de superficie, ou 695 toises; c'est toujours cent & douze chaînes quarrées, ou 4866 toises pour le *rubio*.

Dans la carte des environs de Rome, de Cingolani, publiée en 1692, on voit l'évaluation des fiefs & l'explication des mesures des arpenteurs; mais cette carte est très-rare actuellement.

Le bled se vend avec une mesure appelée aussi rubio, qui pèse 640 livres romaines, ou 443 livres poids de marc; la *rubiatella* est la moitié du rubio.

L'on divise le rubio en douze *stari*, ou vingt-deux *scorzi*, ou en soixante-quatre dixaines, *diecine*; mais du côté de Sezze, on le divise en huit *quartarelle*; le scorzo de Rome ne sert guère qu'à mesurer les haricots, les fèves & autres légumes semblables.

Le Père Jacquier ayant voulu comparer les mesures des grains & des fluides que l'on emploie à Rome avec celles de France, fit faire en 1765 un pied cube d'un bois très-dur, qu'il remplit d'eau autant de fois que cela fut nécessaire pour remplir les vases de la douane, & il trouva que la *rubiatella di grano* étoit de cinq pieds & un dix-huitième; d'où il suit que le *rubio* contient 17472 pouces cubes, ce qui fait vingt-six boisseaux & demi de Paris, ou deux setiers deux boisseaux & demi, chaque boisseau étant de 661 pouces cubes. Le prix du bled est quelquefois de quatre scudi le *rubio*, ce qui revient à neuf liv. treize sols le setier; mais en 1765, il valoit le double, sans compter quarante-trois sols par setier pour l'impôt appelé *Macinatura*.

Le *rubio* qui sert à mesurer l'avoine, *rubio da biada*, a $9\frac{51}{162}$ pieds cubes, ou 15605 pouces cubes; ce qui fait vingt-trois boisseaux & demi de Paris, ou environ deux setiers.

Le baril de vin, *barile*, a $1\frac{13}{18}$ pied cubes, ou 2976 pouces cubes; ce qui revient à soixante-deux pintes de Paris, chacune de quarante-huit pouces.

Le baril se divise en trente-deux *bocali*, chaque bocale en quatre *fogliette;* ainsi la *foglietta* est à-peu-près la chopine, ou demi-bouteille de Paris.

La *botte* est de seize barils.

Le vin ordinaire vaut quatre sols la bouteille; mais on en a pour deux sols. Le vin choisi de Gensano, de Naples & d'Oriette, vaut jusqu'à huit sols la bouteille.

Le baril d'huile, *barile da oglio*, a $2\frac{1}{108}$ pieds cubes, ou 3472 pouces cubes, c'est-à-dire, soixante-douze pintes & un tiers de Paris: il se divise en vingt-huit *bocali;* ainsi le *bocale da oglio*, est au *bocale da vino*, comme vingt-sept est à trente-deux, à très-peu près.

La mesure des eaux s'appelle à Rome *oncia d'acqua*, comme nous disons en France un pouce d'eau; c'est ce qui peut couler par une ouverture circulaire dont la surface est de douze minutes quarrées, ou vingt-cinquième de palme quarré, le diamètre d'environ trois minutes & demi du palme, ou de cinq lignes & demi de France. Une ouverture rectangle de trois lignes & demi sur dix lignes a également douze minutes quarrées de superficie, & produit le pouce d'eau; mais l'on suppose que la hauteur de l'eau au-dessus du centre de l'ouverture soit d'un palme & un quart, ou dix pouces quatre lignes, & qu'il ait à l'ouverture un ajutage ou tube de la même longueur. Quand on double la surface de l'ouverture, en conservant la même hauteur de l'eau, & la même longueur du tube, on a la mesure de deux pouces d'eau.

Le diamètre de l'ouverture est de cinq lignes & demi pour l'*acqua Paola*, qui vient de Bracciano, (à S. Pietro in Montorio) & l'*acqua Felice*, (à Termini) mais il est de sept lignes quand il s'agit de l'*acqua Vergine*, (à Trevi) & même de huit lignes & demi, suivant M. l'abbé Foucher; ce trou donne deux pouces quand on ne fait pas remonter

l'eau à ſon niveau, mais qu'on la laiſſe tomber dans un tuyau, comme on l'a fait à l'acqua Paola. La chambre apoſtolique a vendu autrefois le pouce de l'eau Vierge juſqu'à ſix cent écus; mais ce prix eſt fort diminué. Voyez le Mémoire du Père Jacquier ſur les anciens aqueducs. (Gazette Littéraire, Tome VI.) Actuellement l'eau de Trevi ſe vend cinq cent écus romains le pouce; mais l'eau de Termini & celle de S. Pierre in Montorio n'en coûtent que trois cent.

L'eau de la fontaine de Trevi coule avec peu de pente, c'eſt pour cela que les tuyaux dont on ſe ſert pour la diſtribution des eaux ont un diamètre un peu plus grand lorſqu'on applique ces tuyaux à la meſure de l'eau de Trevi, que lorſqu'il s'agit de la fontaine de Termini ou de celle de S. Pierre in Montorio.

Fontana trouva le 12 Septembre 1696, qu'il y avoit 1080 pouces dans le réſervoir de l'*acqua Felice*, au-deſſus de Rome, à Torre S. Giovanni, qui n'eſt pas loin des murs de la ville. *Relazione dello ſtato vecchio e nuovo dell' acqua Felice.*

Pour s'aſſurer qu'il ſort du tuyau d'une fontaine la valeur d'un pouce d'eau, on y place un vaſe de bois, ou une caiſſe qui a ſur le côté l'ouverture de cinq lignes & demi de diamètre, & le tuyau qui règle la dépenſe du pouce d'eau; on préſente ce vaſe au tuyau de la fontaine, & l'on examine s'il reſte conſtamment plein, en ſorte qu'il s'écoule autant d'eau par l'ouverture latérale, qu'il en tombe dans le vaſe par le tuyau de la fontaine; on eſt sûr alors qu'il coule un pouce d'eau; & l'on a ainſi la meſure exacte des pouces d'eau, ſuivant l'uſage de Rome. A Paris, le diamètre de l'ouverture eſt d'un pouce, & fournit quatorze pintes d'eau par minute.

La meſure du bois, qu'on appelle *paſſo di legno*, & qui eſt la charge d'une charette, a environ

onze palmes & demi de long, trois & demi de large & six de hauteur, c'est-à-dire, deux cent quarante-un palmes & demi cubes, ou soixante-dix-huit pieds & demi cubes; la voie de bois à Paris est de cinquante-six pieds cubes, ainsi le *passo di legno* contient presqu'une voie & demie.

Les sacs de charbon qui se vendent à Rome au port de Ripetta, ont six palmes de hauteur & autant de circonférence, ce qui fait à-peu-près quarante-six boisseaux de Paris; le sac revient à quarante-cinq sols rendu à Rome chez l'acheteur. La voie de charbon à Paris, qui ne contient que seize boisseaux, y coûte quatre liv. dix-huit sols.

La monnoie de Rome est subdivisée par fractions décimales, d'une manière très-commode, & qu'il seroit à souhaiter de voir adopter en France; le *scudo* contient dix *paoli*, & le *paolo* dix *bajocchi*; on subdivise encore la bajoque en cinq *quatrini*, mais c'est une basse monnoie dont on fait peu d'usage. Ainsi quand on écrit treize, soixante-dix-sept, cela veut dire treize écus sept paules & sept bajoques, ou soixante-dix-sept centièmes d'écus. Cet usage des fractions décimales a aussi lieu dans la monnoie de Naples.

Les louis-d'or passent à Rome pour quarante-quatre paules, mais les marchands chez qui l'on achète en donnent quarante-cinq paules; ainsi le paule vaut dix sols huit deniers, & le *scudo*, ou l'écu romain, cinq liv. six sols huit deniers, en supposant que le louis vaille quarante-cinq paules. C'est sur ce pied que j'ai évalué tous les objets de commerce dont j'ai parlé.

Le *testone* ou teston est de trois paules, ainsi il vaut trente-deux sols.

Le sequin de Rome vaut deux écus cinq bajoques, ou vingt paules & demi, ce qui revient à-peu-près à onze liv. de France.

Si l'on veut connoître le pair du change entre

Rome & Paris, il faut considérer, que suivant le tarif de 1726, le prix du marc d'argent fin est de cinquante-une liv. trois sols trois deniers & trois onzièmes (1), & qu'à Rome le prix légal de la livre d'argent en écus romains est de treize, soixante-dix-sept. Le marc de France est à la livre romaine, comme 6638 grains sont à 4608. Il ne s'agit que de faire deux règles de trois, & elles se réduisent à diviser le produit de cinquante-une liv. trois sols, & de 6638 par celui de 4608 & de 13, 77, on aura cinq liv. sept sols; c'est la valeur de l'écu romain, tirée du prix de l'argent. On peut rechercher de même la valeur du pair par le moyen du prix de l'or; le prix du marc d'or est de sept cent quarante liv. neuf sols un denier & un onzième à Paris; le prix de la livre à Rome, exprimé en écus & en fractions décimales d'écus romains, est 199, 6294; ce qui donne cinq liv. six sols dix deniers & trois dixièmes, qui est le pair du change. Ce résultat n'est pas exactement conforme au précédent, parce que le rapport qu'il y a entre le prix de l'or & de l'argent n'est pas tout-à-fait le même à Rome & à Paris (2). Il y auroit encore une plus grande différence si l'on employoit le prix de l'or & de l'argent chez les marchands de Paris.

Pour avoir d'une autre manière le rapport des monnoies idéales de Rome & de Paris, j'ai pesé

(1) Cependant on le paye toujours un peu plus, même aux hôtels des monnoies & surtout dans le commerce; en 1773, le marc d'argent coûtoit cinquante-quatre livres, & le marc d'or sept cent quatre-vingt-dix-huit livres; en 1784, le marc d'argent coûtoit cinquante-cinq liv. dix sols, & le marc d'or huit cent & dix livres dans le commerce; mais les directeurs des monnoies le payent un peu moins.

(2) Voyez le tarif intitulé: *Bando in cui si prescrive la bontà e il prezzo dell' oro e argento lavorato*, &c. 1755. *Nella stamperia della Rever. Camera Apostolica.* Je suppose la monnoie de Rome à onze deniers de fin, comme nos écus de six francs.

un grand nombre de louis déjà usés par le frottement, j'ai trouvé cent cinquante-deux grains & un dixième; mais en supposant qu'on a profité du remède de fin, il ne doit y avoir que cent trente-sept & quatre dixièmes en matière pure. Le prix de l'or dans le commerce à Paris est de sept cent quatre-vingt-dix-huit livres en temps de paix, ce qui fait vingt-trois liv. seize sols pour la valeur de nos louis; on les vend à Rome quarante-quatre paules & demi, plus ou moins, dans le commerce; ainsi le paule vaut dix sols huit deniers de France.

Si l'on ne veut faire entrer que le poids de l'or du sequin, on supposera qu'il contient soixante-trois grains, suivant M. de Richebourg; ainsi, prenant le louis pour vingt-quatre livres, le paule vaut dix sols & soixante-treize centièmes, ce qui fait encore dix sols huit deniers.

Le pain commun, appelé *misticanza*, se vend au peuple en pagnotes de huit onces; elles coûtoient, en 1765, une bajoque, cela revient à deux sols trois deniers la livre, poids & monnoie de France. Le pain blanc se vend en pagnotes de six onces, & coûte le même prix. Dans le temps de cherté, on fait les pagnotes plus légères. On m'écrit en 1784, que le pain blanc coûte deux bajoques la livre de Rome, ce qui fait trois sols la livre de France. On fait à la boulangerie du pape un pain plus délicat, qui coûte trois bajoques.

Le prix de la viande en 1765 étoit pour le mouton de deux bajoques & trois cinquièmes, ce qui faisoit trois sols dix deniers la livre de France. Le bœuf trois bajoques deux cinquièmes, ou cinq sols la livre. On payoit cinq bajoques pour le veau blanc, *vitella campareccia*, ce qui fait sept sols cinq deniers la livre, & le double, ou quatorze sols dix deniers pour le veau rouge, *vitella*

mongana, qui eſt beaucoup plus délicat en Italie qu'on ne ſauroit le croire en France, & qui eſt en effet extrêmement recherché.

On m'écrit, en 1784, que le mouton vaut quatre bajoques, faiſant cinq ſols onze deniers de France.

Le bœuf ſix bajoques, ou huit ſols onze deniers de France; le veau commun dix, la mongana quinze bajoques, ou vingt-deux ſols trois deniers, poids & monnoie de France.

Le ſel coûtoit trois ſols onze deniers la livre; les confitures communes dix-huit ſols.

Le commerce de Rome eſt très-borné : voici à quoi il ſe réduit.

On y fait beaucoup de vaſes ſacrés, comme calices, oſtenſoirs, &c. & ſurtout des reliquaires; on y fabrique des chapeaux de caſtor & de ſoie, que l'on fait très-bien; des peaux d'agneaux paſſées en alun, des gants blancs & brodés; il ſe fait des cordes à boyaux à la manufacture di Pica-Tofani, des perles fauſſes, à la manufacture Pozzi; on y vend des terres colorées pour la peinture de la poterie, qu'on envoie en Corſe, en Sardaigne, & juſqu'à Naples.

Le pape régnant encourage beaucoup la fabrication des toiles & des étoffes, mais il faudra du temps pour que ces fabriques puiſſent devenir floriſſantes.

On exporte, par le Tibre, des grains, des laines, des ſoies, des eaux-de-vie, de l'alun, du nitre, de la manne, du ſoufre en pains, de la pouzzolane, des bois de conſtruction; tout cela contribue un peu au commerce de Rome. En 1765, on avoit acheté dans les états du pape deux cent mille pieds cubes de bois de chêne pour la marine de Toulon. Le plus bel échantillon étoit de quatre livres le pied, mais on avoit beaucoup de peine à trouver des beſtiaux pour le

faire charrier jusqu'au rivage, & c'étoit des Génois qui venoient le chercher pour le conduire par mer à Toulon.

La poudre s'y fait d'une manière très-agréable; on l'appelle *cyprio*, parce que c'est de l'isle de Chypre que le secret en est venu; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'elle reçoit son odeur d'un *lychen*, ou d'une mousse fort commune, qui vient sur les arbres, & qui, par la macération dans l'eau, prend une odeur délicieuse.

La pommade à odeurs qui se fait à Rome est recherchée comme une des meilleures qu'on puisse avoir. Le parfumeur, *profumière*, qui étoit près de la fontaine de Trevi, & qui s'appeloit *Vandini*, étoit le plus accrédité; trente petits pots de pommades assorties, placés dans une boîte à trente loges, *vasetti di manteca*, & pesant deux livres & demie, y coûtoient cinquante-cinq paules, ou vingt-neuf liv. sept sols.

Les fleurs artificielles de Rome sont des plus estimées, quoiqu'il s'en fasse aussi de très-belles à Gênes, à Pise, à Vicence. On en fait à Rome, soit avec les cocons, *fiori di bozzi*, soit avec des plumes de vieux pigeons; on fait bouillir ces plumes dans diverses teintures, on les peigne, & on les arrange avec beaucoup d'art; c'est à *S. Cosimate*, au-delà du Tibre, & chez la nommée *Virginia Massi*, dans *Piazza di Pietra*, vis-à-vis la douane, que j'ai vu les plus belles.

J'ajouterai à cette occasion, en faveur de ceux qui aiment les fleurs d'Italie, qu'on y célèbre beaucoup les fleurs artificielles qui se font au couvent de Ste Claire de *Nola*, près de Naples. Les fleurs de plume de *Pistoia;* celles qu'on fait à S. Matthieu à Pise; celles de S. Vincent à Mantoue, & celles de Vicence. A *Chiavari*, qui est à huit lieues au levant de Gênes, on fait des fleurs qui coûtent soixante, ou soixante-dix livres Gênoises

chaque branche. Enfin dans la ville même de Gênes, les couvens de *la Neve*, des *Rozine*, de S. Nicolas, de S. Barthelemi, du S. Eſprit, ſont renommés pour les belles fleurs ; ce commerce eſt conſidérable, comme nous aurons lieu de le dire en parlant de cette ville.

Il ſe fait à Rome un commerce de tableaux, d'antiques, de médailles, de pierres gravées & d'empreintes ; il y a des colporteurs qui raſſemblent les médailles des papes ; mais il faut être averti qu'il n'y en a de véritables que depuis le pape Colonne, Martin V ; celles des papes antérieurs ont été frappées d'après les portraits des papes trouvés dans un ancien palais ; il en eſt de même des autres ſortes de médailles, il faut être ou connoiſſeur ou dupe. M. *Bellotti*, au palais Borghèſe, faiſoit un commerce d'antiques ; l'état n'empêche pas l'exportation des objets peu conſidérables.

En 1769, le général Shwallow acheta pour l'impératrice de Ruſſie des ſtatues, des marbres, &c. qu'on évaluoit ſix à ſept cent mille livres ; les Anglois en enlevèrent beaucoup.

A Rome, tout le monde s'occupe de tableaux, & prétend s'y connoître, beaucoup de gens vivent du commerce qui s'en fait, ſurtout avec les étrangers ; & comme il y a de l'arbitraire & de la fantaiſie dans le degré de valeur qu'on leur attribue, un étranger ne doit faire ces ſortes d'emplettes qu'en conſultant pluſieurs perſonnes, & ſouvent au tiers du prix qu'on lui aura demandé de prime-abord. Il en eſt de même des médailles, des pierres gravées, de leurs empreintes ou de leurs ſoufres : on trouve des gens de qualité qui en font une eſpèce de commerce ſous le nom de leur valet-de-chambre, & l'on a vu de très-grands ſeigneurs ſe défaire ſecrètement de leurs plus beaux originaux, pour y ſubſtituer des copies, pour que

la réputation de leurs palais, & les profits de leurs domestiques n'en fussent pas diminués.

On fait aussi à Rome un commerce de marbres d'Italie, & même de marbres antiques & orientaux. Souvent un curieux rapporte une table d'échantillons, *Studiolo*, où les marbres les plus précieux sont rangés par petits échantillons de deux pouces en quarré; on peut avoir aussi des pièces beaucoup plus considérables. On voit des tables de cent soixante-dix sortes de marbre, qui ont huit palmes de long sur quatre de large, qui sont bordées de marbre fleur de pêcher, très-agréable à la vue; elles ne coûtent que vingt-cinq sequins, ou deux cent quatre-vingt livres de France.

Un marbrier a fait pour M. Cotel de Grand-Maison, une table en pièces rapportées, dans le goût de celles qui se font en pierres dures à Florence, elle ne vaut que cinquante sequins; je crois qu'il ne sera pas inutile de donner à cette occasion une petite notice des marbres & des pierres que le voyageur a occasion de remarquer à Rome, avec l'explication de quelques noms qui sont peu connus parmi nous.

Le beau marbre, connu sous le nom de verd antique, se tiroit, suivant Strabon, du mont *Taygeta*, dans la Laconie, & suivant Pausanias, dans un village appelé Crocei; le marbre de Thessalie en approchoit beaucoup. Voyez CARPOPHILUS, *de antiquis marmoribus*, 37, 41, & MERCATO, *degli obelischi.* Je n'en connois point à Paris ou dans les environs, si ce n'est à Montmorenci au tombeau du connétable, où il y en a quatre grandes colonnes; mais elles ne sont pas du plus beau, non plus qu'un bénitier qui est à Angers. Au reste, il n'y a que Ste. Sophie de Constantinople, où les colonnes de verd antique soient communes; elles sont en si grand nombre, & d'une si grande hauteur, qu'on ne peut rien trouver ailleurs qui en

approche. Quoique le verd antique soit assez rare, on en trouve cependant à acheter à Rome; on peut avoir une table de six palmes sur trois, pour vingt-cinq écus romains, ou cent trente-trois livres. On peut y avoir aussi des tables de porphyre & de granite; il y en a chez M. de la Reinière, fermier-général, & chez M. Bergeret, receveur-général des finances à Paris, qui sont précieuses, de même que des vases de porphyre verd, & autres objets semblables de la plus grande rareté.

L'albâtre se tiroit des carrières de Thèbes; cependant l'Isis de la Villa Albani est la seule statue égyptienne d'albâtre que l'on connoisse, suivant Winkelmann, Histoire de l'Art, Tome I, page 103.

Le Chipolin, *Marmo Cipollino*, est un marbre blanc tacheté, qui se fend comme par écailles, à-peu-près comme un oignon, d'où il a tiré son nom.

Le *Porta-Santa*, est un marbre parsemé de lignes & de taches rouges; son nom vient sans doute de quelque porte sacrée qui en aura été décorée. Montfaucon, Journal d'Italie, 1702, page 167. Le *Marmo bigio*, est un marbre de couleur plombée, parsemé de veines blanches. Le *Bigio morato* a le fond plus obscur que le *Bigio* simplement dit. Le *Marmo Pidocchioso*, est de couleur cendrée, parsemé de petites taches blanchâtres, que l'on compare à des poux. Le *Pavonazzetto* a un fond blanc, avec des taches violettes. Le *Marmo salino* est un marbre blanc, parsemé de points brillans comme de petits grains de sel; le beau marbre de Carrare, & surtout le marbre de Paros, ont à-peu-près cette qualité. Le *Pecorella* est mêlangé de taches rouges & blanches, qui forment comme des nuages, & sont entrelacées à-peu-près comme de la laine sur le dos d'une brebis; c'est de-là qu'est venu son nom de *Pecorella*.

Le granite dont les obélifques font formés, eft une pierre plus dure que le marbre, d'une nature vitrifiable, & non calcaire comme le marbre, parfemée de points blancs, noirs & rouges, ou d'autres couleurs; il eft formé en général de quartz, de feld-fpath & de mica.

Les carrières de la haute Egypte, où l'on tailloit ces blocs énormes de granite, font fituées à fix ou fept degrés de l'embouchure du Nil, du côté de Syene & d'Eléphantine; on y trouve des granites, des bafaltes & des marbres noirs de la plus grande dureté: ces carrières ou ces montagnes font pleines, on n'y apperçoit ni bancs ni lits, & l'on y peut tailler des blocs de la plus grande étendue; il y en avoit auffi vers Memphis, beaucoup plus près du Delta. On ouvroit ces montagnes par le flanc, & l'on y travailloit à découvert, comme on en peut juger par la montagne qu'on appelle à Syracufe, l'oreille de Denys le Tyran, qui n'eft autre chofe qu'une carrière prodigieufe, d'où l'on a tiré beaucoup de pierres très-dures. On a reconnu qu'il y a en France & en Italie du granite qui eft à-peu-près de la même qualité: une partie des montagnes de la Bourgogne font formées de granite, comme M. de Buffon & M. d'Aubenton l'ont reconnu. On dit qu'il n'eft pas fufceptible du même poli, mais j'en doute. J'ai fait polir un petit morçeau de granite que j'avois détaché de l'obélifque du champ de Mars, qui eft rompu. Je l'ai comparé à ceux de Bourgogne au cabinet du roi, & je n'y ai pas vu de différence.

Le granite fe trouve en général au fommet des hautes montagnes, avec les matières fchifteufes, c'eft-à-dire, qui fe fendent en larmes, & qui font réfractaires, ou qui réfiftent au plus grand feu, tandis que les marbres font dans des montagnes moins élevées, & les pierres à chaux avec les

marnes dans la partie inférieure des chaînes de montagnes. Voyez la Minéralogie de l'Italie, dont j'ai donné l'essai dans ma Préface.

Le porphyre est une matière plus dure & plus précieuse que le granite; c'est une pâte de jaspe, dans laquelle sont semés de crystaux de feld-spath; il est ordinairement rouge, parsemé de points blancs. Il y a aussi du porphyre verd, mais il est très-rare; on en voit deux colonnes à l'église des trois fontaines, *alle tre fontane*, & deux dans l'église de S. Laurent, hors de Rome. Winkelmann, Tome I, page 106. Il y a même du porphyre noir, comme je l'ai remarqué dans trois endroits de cet ouvrage. Le vrai porphyre se trouvoit en Egypte, en Numidie, en Arabie, suivant le témoignage de Pline, L. VIII. Ch. 18.; mais M. Winkelmann dit que le porphyre n'est point une pierre d'Egypte, qu'elle est d'Arabie, comme l'a reconnu le chevalier Montagu, qui en a vu une montagne entière, dans son voyage du Caire au mont Sinaï, Hist. de l'Art, Tome I, page 108, & Tome II, page 286. On trouve en France & en Italie des pierres que l'on regarde comme de véritable porphyre, quoiqu'un peu moins dures. M. Angerstein en a observé près de Fréjus, voyez les *Mémoires présentés à l'Académie*, Tome II, page 557. M. de Barral en Corse, M. Targioni en Toscane, voy. Tome II. M. de Sivry en a trouvé en Lorraine.

Le basalte est encore une pierre antique, très-estimée & très-rare, dont on trouve un grand nombre de belles statues à Rome, surtout des statues égyptiennes; il faut bien le distinguer du marbre noir, même le plus dur & le plus fin, qui s'appeloit ordinairement Paragon, ou pierre de touche. Les Centaures de Furietti, l'Aventinus du Capitole, & l'Apollon de la galerie Farnèse, sont de cette espèce de marbre; mais le basalte est une sorte de lave, qui ressemble à celle du Vé-

ſuve, dont la ville de Naples eſt pavée, ainſi que les anciennes voies romaines. Le baſalte noir eſt le plus commun, le verdâtre eſt le plus rare : les lions qui ſont à l'eſcalier du Capitole, & les ſphynx de la Villa Borghèſe, ſont de baſalte noir ; le baſalte eſt plus ſouvent gris de fer noirâtre, ſon grain eſt très-ſerré ; il réſiſte à l'acier trempé, ainſi que l'agathe, le cryſtal de roche & les autres pierres dures. Quand on le caſſe, il s'éclate au lieu de s'égrener ; quelquefois on trouve des blocs de matière, qui ſont granite d'un côté & baſalte de l'autre, ce qui a fait croire à quelques naturaliſtes, que le baſalte eſt du granite altéré par le feu des volcans.

Pline dit que le baſalte venoit de la haute Egypte ou de la Thébaïde ; mais M. Deſmareſt, dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie en 1766, ſur cette matière, aſſure qu'il a trouvé en Auvergne une pierre toute ſemblable au baſalte, & qui paroît être un produit de volcans.

Le baſalte eſt ſouvent par priſmes ou par colonnes ; il y en a de très-beau à S. Tibery, près d'Agde, dont les colonnes ſont bien formées. La chauſſée des Géans, *Giant's cauſway*, qui eſt dans le comté d'Antrim en Irlande, paroît n'être compoſée que de vrai baſalte, enſorte que ces énormes priſmes, qui ſemblent avoir été travaillés de mains d'hommes, ſont l'ouvrage des volcans. Voy. la figure de ces priſmes de la chauſſée des Géans, gravée en 1743, par Drury, à Dublin, & copiée dans les planches de l'encyclopédie d'Yverdon.

Agricola & Geſſner, qui parlent du baſalte, diſent auſſi qu'il affecte la figure de priſmes, c'eſt-à-dire, de colonnes à pans coupés. On en trouve en Italie du côté de Padoue, qu'on avoit pris pour des monumens étruſques ; il y en a auſſi à Marienbourg, en Allemagne, au Puy de Domme, près de Clermont, dont les priſmes ſont réguliers,

articulés, & de toutes ſortes de groſſeurs; on le trouve ſurtout à l'extrémité des matières fondues, & dans les endroits où il y a des indices de volcans éteints & des laves très-reconnoiſſables. Voyez le grand ouvrage de M. Faujas de S. Fond, ſur les volcans éteints du Vivarais.

Le travertin de Rome, *Lapis Tiburtinus*, ou pierre de Tivoli, eſt une pierre calcaire, blanche, dure, tirant un peu ſur le jaune, qui renferme des coquilles; quelques auteurs ont dit que c'étoit une concrétion ſulfureuſe, parce que ſouvent elle donne une odeur de ſoufre quand on la travaille; mais cela n'eſt pas vraiſemblable. Elle ſe tire au bas de Tivoli; elle eſt tendre au ſortir de la carrière, mais elle devient enſuite fort dure. C'eſt la plus belle des environs de Rome; le Coliſée, le théâtre de Marcellus, tous les temples anciens & les égliſes modernes en ſont bâtis. Ce nom de *Travertino* ſe donne même dans le reſte de l'Italie à la plus belle pierre-de-taille. Le travertin de la Toſcane, que décrit M. Targioni, Tome III, page 23, paroît avoir été fluide, comme un dépôt formé par les eaux. On y trouve des empreintes de plantes & des corps marins; il y en a qui eſt très-blanc, très-dur, & qui a un grain auſſi fin & auſſi uni que le marbre.

La pierre appelée *Peperino*, eſt une pierre griſe ou couleur de cendre, moins belle, moins homogène, plus poreuſe que le travertin; mais elle coûte moins, & on l'emploie beaucoup auſſi dans les grands édifices. Elle eſt tendre quand on l'exploite; mais elle durcit auſſi avec le temps; on y voit des taches brunes & des partcules brillantes; elle fait feu avec l'acier, & reſſemble beaucoup à une production de volcan, comme l'obſervent M. de la Condamine, *Mémoires de l'Académie*, 1757, & M. de Sauſſure, *Journal de Phyſique*, *Janvier*, 1776.

On trouve des laves dans les carrières qui ſont près de S. Marino & près de Fraſcati, & à la porte même de Fraſcati, l'on voit des ramas de lave pareille à celle du Véſuve; on en prend encore beaucoup ſur la voie Appia, & à *Capo di Bove*, qui n'eſt qu'à deux milles des murs de Rome.

Le *Selcio*, qui eſt le plus compact, & qui ſert à paver les rues de Rome, ſe tire de Fraſcati & de Capo di Bove, & c'eſt une véritable lave.

La pierre de Marino eſt une eſpèce de *Peperino*, d'un bleu cendré, plus compacte, & d'un grain plus uni que la pierre blanche ou travertino; on l'emploie pour les eſcaliers & les cheminées de beaucoup de maiſons, pour les fours & pour les grands chemins. On la tire près du ruiſſeau qui ſépare Marino de Monte - Albano, au - deſſus de Grotta - Ferrata.

Le grand égout, *Cloaca-Maximà*, conſtruit par Tarquin le Superbe, eſt bâti d'une pierre blanche à grains fins, qui ſe trouve à Paleſtrine, à Piperno, & au mont Caſſin; elle eſt moins belle que le travertin; elle ne ſe travaille pas ſi aiſément ni ſi bien, mais on prétend qu'elle réſiſte davantage : on la fait entrer dans les fondations.

Les Romains furent heureux d'être ſi bien ſervis par la nature; l'arc de triomphe de la porte S. Denys, érigé en 1672, après le paſſage du Rhin & de la conquête de la Hollande, eſt déjà dégradé en pluſieurs endroits, parce que la pierre d'Arcueil & de S. Leu, & même notre belle pierre de Liais, ne valent pas le travertin des environs de Rome; d'ailleurs, le climat de Paris, & la violence des gelées, ſont pour nos monumens une cauſe de deſtruction que les Romains n'avoient point à craindre pour les leurs.

La Pouzzolane, qui eſt un gravier excellent pour faire du mortier dans l'eau, ſe trouve près de Rome, auſſi-bien qu'à Pouzzol, d'où elle a tiré ſon nom; mais

mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'au-deſſous de la Pouzzolane, qui a ſoixante ou quatre-vingt pieds de profondeur, on trouve une terre qui contient des parties animales, de même qu'on trouve des coquilles foſſiles au-deſſus de *Monte Mario*, & non ailleurs. Cette montagne auroit-elle été ſoulevée par un volcan, poſtérieurement à l'extinction de tous les autres ? Quoiqu'il en ſoit, la Pouzzolane préſente des indices de volcans, & paroît devoir la dureté qu'elle procure dans le ciment aux parties brûlées qu'elle renferme.

M. Faujas de S. Fond a fait en France, en 1782, des expériences qui prouvent que les volcans éteints du Vivarais produiſent de très-bonne Pouzzolane.

M. le docteur Lappi m'a fait voir des pierres-ponces trouvées près de S. Paul, qui prouvent auſſi l'exiſtence des volcans aux environs de Rome. M. de la Condamine a remarqué des rochers de lave qui ſont à main droite en ſortant de Rome pour aller à Fraſcati ; & M. de Sauſſure donne diverſes preuves des volcans de Rome, dans le Journal de Phyſique, Janvier 1776.

Je terminerai ce qui concerne le commerce de Rome par une obſervation ſur la manière de voyager.

Il n'y a point à Rome de voiture publique, comme en France & en Angleterre, dont le départ ſoit réglé ; mais il y a beaucoup de voituriers qui, avec des chaiſes légères, conduiſent les voyageurs dans toutes les parties de l'Italie.

Le courrier de France part de Rome le mercredi, arrive le dimanche au ſoir à Gênes ; le lundi de la ſemaine ſuivante, ou le treizième jour, les dépêches arrivent à Paris. Pour aller de Florence à Gênes, il paſſe d'abord à la *Laſtra*, qui en eſt à une poſte & demie, de-là il paſſe à *Montelupo*, *le Scale*, *Caſtel del Boſco*, *Furnacetto*, *Piſa*, *la Torretta*, (on paſſe le Serchio) *Viaregge*, où l'on peut

s'embarquer; *Pietra-Santa*, *Massa*, *Lavenza*, (ces deux endroits sont dans l'état du duc de Modène,) *Sarzana*, *Lerici;* le courier s'embarque à Lerici pour aller jusqu'à Gènes, & ensuite à Antibes.

Les dépêches pour Rome partent de Paris le mardi à trois heures après midi; le courier de Rome part de Lyon le vendredi à trois heures après midi, il arrive le mercredi suivant à Gènes, & le lundi matin à Rome; c'est l'onzième jour à compter de Lyon, & le quatorzième en comptant de Paris. Ainsi le courier emploie deux jours de plus pour revenir de Rome que pour y aller.

CHAPITRE V.

Etat des sciences & des arts à Rome.

Nous avons observé à l'article de Florence, Tome II, que les premiers poëtes de l'Italie, le Dante, Pétrarque & Bocace, prirent naissance en Toscane; mais Rome ne tarda pas à suivre cet exemple, les académies consacrées à la poésie fleurirent surtout à Rome.

L'académie des Humoristes s'y forma comme par hasard, aux noces de Laurent Mancini, gentilhomme romain; quelques beaux esprits qui étoient du repas firent des *impromptu* pour les dames, d'autres composèrent des sonnets; cet exemple donna de l'émulation, il en résulta une assemblée de poëtes qui prirent d'abord un nom relatif à leur institution, & s'appelèrent *Belli Humori*, & dans la suite *Humoristi :* ils prirent pour devise une nuée, qui provenue de l'eau de la mer, qui est âcre ou amère, retombe en une pluie douce & menue; ils y ajoutèrent ces mots de Lucrece, *Redit agmine dulci.* (*Giov. Bat. Alberti*, *discorso dell' academie.*) Ce

nom plaisant étoit une suite de l'usage établi dans toute l'Italie, où les académies avoient des noms mystérieux, allégoriques ou singuliers, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de celles de Florence.

L'académie des *Infecondi*, fut établie à Rome en 1613, d'abord sous le nom d'*Imperfetti;* son objet étoit principalement la poésie sacrée: elle fut moins une académie qu'une confrérie dévote. Voyez la *Gazette Littéraire*, Tome III. pag. 200.

L'ACADÉMIE DES ARCADES de Rome est la plus célèbre de toutes celles qui ont eu la poësie italienne pour objet; elle a contribué à en soutenir le goût, & elle subsiste encore avec distinction.

Le nom & l'établissement de cette académie est entièrement pastoral; il est tiré des Arcadiens, peuples qui habitoient dans l'intérieur du Péloponèse, & qui furent célébrés par les Grecs comme un modèle pour les agrémens & le bonheur de la vie champêtre. La douceur du climat de l'Arcadie, l'agréable diversité des montagnes, des bois, des fleuves & des prairies dont elle est parsemée; l'abondance des troupeaux qu'on y voyoit, le goût des Arcadiens pour la tranquillité, l'éloignement pour la guerre, la simplicité des mœurs, le goût de la musique champêtre, sont les traits agréables sous lesquels Polybe nous les dépeint. Les poëtes les plus célèbres nous en ont donné la même idée; & Virgile même, dans le huitième livre de son Enéïde, ne tarit point sur leur éloge; Sannazar, un des plus estimés de tous les poëtes modernes qui ont écrit en latin, rappelle dans son Arcadie le goût & la manière de ces anciens bergers, & il ennoblit leur élégante simplicité par les pièces de vers les plus naturelles & les plus ingénieuses tout à la fois.

Tel fut le modèle que se proposèrent dans le dernier siècle ceux qui donnèrent naissance à

l'académie des Arcades. Le ſiècle de Léon X avoit été le plus brillant & le plus fécond en écrivains ſages & agréables tout à la fois. Arioſte, Sannazar, le Taſſe, Bembo, furent des modèles que chacun s'efforça de ſuivre; mais l'envie de ſe diſtinguer, qui conduit les grands génies vers les choſes ſublimes, ne ſert qu'à rendre extravagans ceux qui manquent de talens. Marino avoit commencé à donner dans le ſtyle empoulé : il eut une foule d'imitateurs qui devinrent bourſoufflés; c'étoit à qui s'éloigneroit le plus du vrai, du ſimple & de la belle nature; les allégories ſingulières, les métaphores outrées, ſurtout les jeux de mots, *concetti*, étoient applaudis dans les académies, & les écrivains ſages qu'il y avoit dans le dernier ſiècle étoient les moins récherchés & les moins applaudis, ainſi que Pradon parmi nous fut pendant quelque temps préféré à Racine.

La reine Chriſtine, retirée à Rome en 1658, à l'âge de trente-deux ans, y porta le goût qu'elle avoit pour les ſciences; elle annonçoit pour les gens de lettres une inclination ſi marquée, qu'il ſe forma bientôt autour d'elle une aſſemblée littéraire, où l'on traitoit toutes ſortes de matières ſolides & agréables. Les aſſemblées ſe tenoient ſouvent en ſa préſence, dans ſon palais, qui étoit celui de la maiſon Riario, où l'on a bâti enſuite le palais Corſini. Cette reine s'attachoit par des penſions ceux qui auroient pu être diſtraits des belles-lettres par d'autres occupations; tels que Bernard Menzini & Alexandre Guidi, poëtes italiens; le premier d'un goût ſage & meſuré; le ſecond d'une vivacité hardie & plus conforme au goût du ſiècle, qu'il déſaprouva cependant par la ſuite. L'abbé Cappellani & le père Carrara, Jéſuite, furent choiſis pour la poëſie latine; c'eſt ce dernier qui donna ſur la fin de ſa vie le poëme de Colomb, en douze chants, dont l'invention & la diſpoſition ont reçu des éloges.

Dans le même temps *Leonio* qui, quoique jurisconsulte, trouvoit encore des momens pour la poësie, travailloit dans le goût le plus sage ; il attiroit près de lui une société de jeunes gens qui avoient de l'esprit, & qui s'assembloient le soir dans quelque lieu écarté pour y réciter leurs compositions, & converser à leur aise. Leonio, qui avoit un goût formé sur le modèle des anciens, l'inspiroit à ses amis, & leur en faisoit sentir l'excellence ; les petites assemblées qui se tenoient près de lui s'accrurent peu-à-peu, & acquirent de la considération. La reine Christine vouloit qu'on préférât ses jardins aux champs écartés qu'on avoit été chercher jusqu'alors de côté & d'autre. Le cardinal Azzolini, qui étoit plus lié avec elle que les autres gens de lettres, se servit de Guidi pour cette négociation. Ces propositions n'eurent point d'effet, à cause de la mort de la reine ; mais elles donnèrent à ces petites assemblées plus de réputation & de consistance qu'elles n'en avoient eu auparavant. Elles continuèrent de se tenir dans des endroits champêtres & retirés, & l'on y choisissoit volontiers le genre de la poësie pastorale, pour s'éloigner davantage du faux sublime, après lequel tant d'autres courroient, & qu'ils prenoient pour le genre héroïque.

Un jour cette société étoit rassemblée en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, dans les prés qui sont derrière le château S. Ange, & sur les bords du Tibre, en 1690 ; on y récita une pastorale si naturelle & si touchante, qu'un des assistans s'écria, dans une espèce d'enthousiasme, qu'il lui sembloit voir renaître les beaux jours de l'ancienne Arcadie ; on applaudit à cette comparaison, mais Crescimbeni fut celui sur qui elle fit le plus d'impression ; il étoit un de ceux qui prenoient le plus d'intérêt à ces assemblées, & il étoit le plus lié avec Leonio. Il conçut aussitôt l'idée d'une aca-

démie qui porteroit le nom d'Arcadie, *Paftori Arcadi;* il en fit part à Leonio, & tous deux réfolurent de propofer à leurs affociés cette union paftorale fous le nom de Bergers d'Arcadie. Ils formèrent le plan de la nouvelle république, & ils le portèrent à l'affemblée qui fe tint le 5 Octobre 1690, dans un pré qui eft au bout du jardin des pères de S. Pierre *in Montorio*. Il y avoit ce jour-là quatorze perfonnes à l'affemblée; tout le monde fut enchanté de la nouvelle idée, & on la reçut avec acclamation. On choifit auffi-tôt quatorze noms de bergers; on les tira au fort, & chacun prit le nom qui lui échut. Crefcimbeni eut celui de *Alfefibeo*, l'abbé Maillard, de Nice, qui fut enfuite le cardinal de Tournon, eut celui de *Idalgo;* les autres étoient *Elpino*, *Uranio*, *Opico*, *Tirfi*, *Aleffi*, *Montano*, *Siringo*, *Dameta*, *Mirtillo*, *Carino*, *Palemone*, *Silvio*.

Ils choifirent pour le gardien de cette union paftorale Crefcimbeni, fous le nom de *Cuftode dell' Arcadia*; ils donnèrent au lieu d'affemblée le nom de *Bofco Parrafio*, qu'ils empruntèrent de l'ancienne Grèce; mais il fallut en changer la fituation bien fouvent, jufqu'à l'année 1726, où Jean V, roi de Portugal, acheta l'emplacement actuel fur le Janicule, & y fit bâtir le théâtre des affemblées, que nous avons fait remarquer dans la defcription du treizième quartier de Rome, Tome IV.

La nouvelle affemblée des bergers fit enfuite la répartition des campagnes que chacun adopteroit; on les tira au fort, auffi-bien que les noms. Les règles que les bergers fe prefcrivoient tendoient toujours vers le plus naturel & le plus fimple, de même que le ftyle de leurs ouvrages. Ces règles ayant été formées fucceffivement, & difcutées fuivant les occafions, furent au bout de quelques années en état d'être rédigées dans la forme de la loi des douze tables; on les confirma le 20 Mai

1696, dans l'assemblée tenue aux jardins Farnèse, sur le mont Palatin, & elles furent gravées sur le marbre par les soins du duc de Parme, qui étoit alors à Rome, & qui étoit un des Arcades sous le nom de *Carisio*. Ces loix étoient simples, républicaines, & propres à conserver le genre naturel dont les bergers font profession; il faut les voir dans l'Histoire que M. Morei a donnée, en 1761, de la naissance & des progrès de cette académie (1); le célèbre Gravina les étendit & les expliqua.

Les Arcades prirent pour armoiries la flûte à sept tuyaux, *Syringa*, que l'on voit encore sur le portail du *Bosco Parrasito*; c'est le symbole de la musique champêtre (2): & comme on avoit donné le nom de pasteur au secrétaire de l'académie, on donna le nom rustique de *Serbatojo* à ses archives, ou au dépôt de ses productions & de ses registres. Ce dépôt étoit entre les mains de Crescimbeni, qui fut le *Custode* ou le pasteur jusqu'en 1728; l'abbé Lorenzini lui succéda; il fut remplacé, en 1743, par M. Morei; actuellement c'est l'abbé Pizzi.

La réputation qu'eut bientôt la nouvelle académie, & le grand nombre de personnes qui demandèrent à y entrer, rendirent ses assemblées nombreuses & intéressantes; on y lisoit continuellement des pièces ingénieuses & d'une élégante simplicité. Manfredi, aussi bon poëte qu'il étoit grand astronome, forma le projet de publier les principales pièces qui avoient été lues dans les assemblées des Arcades; il présida au choix, & le premier recueil fut donné par Gobbi en 1708. Il y en a eu depuis ce temps-là plus de vingt volumes, sans compter les pièces d'un grand nombre d'assem-

(1) *Memorie Istoriche dell' Adunanza degli Arcadi*, 1761, in-12.

(2) La flûte à sept tuyaux est l'emblême du souffle qui anime l'univers; il se divise en sept tons, qui forment l'harmonie des sept sphères. *Astronomie*, Tome IV. page 508.

blées tenues dans des occasions particulières, qui ont été imprimées séparément; & beaucoup d'ouvrages où les auteurs ne sont désignés que par les noms qu'ils avoient reçus dans l'académie des Arcades. Non-seulement on a donné aussi les vies des plus illustres académiciens, mais on a élevé des monumens à leur honneur, dans le lieu d'assemblée; il y a déjà soixante-onze inscriptions en style lapidaire, où l'on voit le nom pastoral & la date par olympiades, à la manière des Grecs.

Les colonies arcadiennes se sont répandues dans toute l'Italie, & elles y ont répandu le goût dont leur métropole avoit produit à Rome le rétablissement. On en compte jusqu'à cinquante-huit. On reproche souvent à l'académie des Arcades le trop grand nombre & le peu de choix de ses associés; on prétend que le dernier custode faisoit un commerce des patentes de cette académie. Quoiqu'il en soit, il n'y a guère de personnes d'un mérite distingué, qui n'ait voulu en avoir; & parmi les têtes couronnées, on compte encore plusieurs associés de cette académie.

On a imprimé en 1764, à Rome, la séance qui fut tenue pour la réception de l'empereur, alors roi des Romains; on y voit des sonnets italiens, traduits en latin, grec, hébreu, arabe, & un discours prononcé par le jeune prince Sigismond Chigi; il y a un grand nombre de volumes semblables qui ont été imprimés en divers temps (1).

L'érudition, les langues, les antiquités, les monumens, les médailles, ont été cultivés de tout temps, beaucoup plus à Rome que dans tout autre pays; tout le monde connoît les ouvrages célèbres de Flaminio-Vacca, Baronius, Kircher, Panvinius, Fulvius, Marlianus, Ligorius, Donati,

(1) *Notizie Istoriche degli Arcadi morti; in Roma*, 1720 & suiv. *Prose, Rime, degli Arcadi, in Roma*, 1718 & suiv. in-8.

Nardini, Venuti, Piranesi, Assemauni, Winkelmann, Norris, Fabretti, Ficoroni.

Quoique la poësie & l'érudition ancienne aient été à Rome les genres de littérature les plus cultivés, après la théologie, les sciences n'y ont point été oubliées. On en a vu sortir des ouvrages célèbres en histoire naturelle, tels que ceux de Paul Jove, de Salvien, de Donati, de Lancisi, de Baglivi. On peut citer de même dans les mathématiques ceux de Clavius, de Bianchini, du père Boscovich, & plusieurs autres.

Ce fut à Rome que se forma l'académie des *Lincei*, ou savans aux yeux de Lynx; le prince Frédéric Cesis en fut le premier instituteur, le 24 Septembre 1603. On y parloit de philosophie, d'histoire naturelle; & elle devint si célèbre, que Galilée prit toujours le titre de Linceus dans ses ouvrages: cette académie fut la première pour les sciences, & servit de modèle au reste de l'Europe; elle fut illustrée encore par Fabio Colonna, Stelluti, Fabricio di Aquapendente, Malpighi, Poli, Eustachio Campani.

Rome, qui est à plusieurs égards la première ville d'Italie, l'est surtout actuellement par le nombre de gens de lettres & des auteurs qu'on y trouve; la plupart sont des théologiens ou des auteurs qui ont écrit sur l'histoire sacrée; mais il y en a aussi d'autres genres, & j'en donnerai un catalogue complet après que j'aurai parlé de quelques-uns avec un peu plus d'étendue.

Le plus grand mathématicien que j'ai connu à Rome est M. Boscovich, alors Jésuite: il est né à Raguse en 1711; mais il vint à Rome étant encore fort jeune, & après avoir long-temps professé les mathématiques au collége romain, il fut fait professeur à Milan, & ensuite à Pavie; mais l'on voyoit avec peine des talens supérieurs comme les siens, concentrés dans cette dernière ville; non-

seulement il n'y a personne en Italie dont les ouvrages soient aussi célèbres dans toute l'Europe que les siens, mais je ne connois pas de géomètre plus spirituel & plus profond que lui. Sa mesure de la terre, son beau traité sur la loi de la pesanteur, ses découvertes sur la lumière & sur diverses parties de la physique, de l'astronomie, de la géométrie, son poëme sur les éclipses, imprimé à Londres, à Venise & à Paris, peuvent donner une idée du nombre & de l'étendue de ses talens; mais il faut l'avoir connu particulièrement, pour savoir combien il a de génie, combien son caractère est aimable, sa conversation intéressante, & ses idées sublimes dans tous les genres. En 1773 il a été appelé en France, & naturalisé François. Il est actuellement (1784) à Bassano, occupé à faire imprimer ses nouveaux ouvrages, en cinq volumes in-4to.

Le plus habile antiquaire qu'il y eut à Rome au temps de mon voyage étoit Winkelmann, fils d'un cordonnier de Stendahl, dans la vieille Marche de Brandebourg. Il étoit à Dresde en 1754; le nonce du pape, Archinto, lui inspira le désir d'aller à Rome, & lui fit faire abjuration. Il entra, en 1758, chez le cardinal Alexandre Albani en qualité de bibliothécaire, & il n'eut plus à s'occuper d'autre chose que des antiquités qu'il aimoit. En 1760, il publia la description des pierres gravées du baron de Stosch, en françois. En 1761, ses remarques sur l'architecture des anciens, en allemand. En 1764, une lettre sur les découvertes d'Herculanum, en françois, & la première édition de son histoire de l'art, en allemand, à Dresde; il y ajouta, en 1767, des remarques ou additions: la seconde édition a paru à Vienne en 1776. En 1767, Winkelmann publia ses *Monumenti antichi inediti*, en deux volumes in-folio; le troisième est resté avec ses autres manuscrits entre les mains

du cardinal Albani, où se trouvent entr'autres une description des galeries de Rome & d'Italie, & un ouvrage sur l'état actuel des arts & des sciences en Italie. Dans ses *Monumenti inediti*, il explique, avec une érudition immense, des bas-reliefs qu'on croyoit inexplicables.

Il fut assassiné le 8 Juin 1768 par son domestique à Trieste, à l'âge de cinquante-un ans. M. Huber a donné sa vie très au long, à la tête de l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité*. Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°. A Paris, chez Belin.

De tous les poëtes italiens, le plus spirituel, le plus harmonieux, étoit sans contredit l'abbé Metastasio, né à Rome le 3 Janvier 1698, & élevé à Frascati, comme nous le dirons ci-après. Il fut long-temps attaché à la cour de Vienne, où il composoit presque toutes les années des opéra, même dans sa vieillesse, avec tout le feu & la fécondité qu'auroit pu avoir un jeune poëte. Il est mort depuis mon voyage, & M. Piccini a fait imprimer son éloge à Paris en 1782, chez Delalain, rue S. Jacques. M. Pezzana vient de donner une belle édition de ses œuvres, en douze volumes, imprimés chez la veuve Hérissant, avec des gravures.

Les poëtes les plus distingués à Rome étoient M. Pizzi, secrétaire du cardinal Colonne, Golt qui étoit attaché au cardinal Rezzonico, Petrosellini qui avoit la charge de Bussolante du palais pontifical; on le disoit aussi improvisateur; & Gavazzi, qui est secrétaire du cardinal duc d'Yorck. On cite actuellement l'abbé Gaudard, & l'abbé Monti, secrétaire du comte Braschi.

Voici maintenant tous les auteurs qui étoient connus à Rome en 1765, ou qui se sont fait connoître depuis : j'ai suivi l'ordre alphabétique, afin d'éviter les préférences involontaires, ou mal fondées, & j'ai marqué d'un astérique * ceux qui sont morts actuellement, Mai 1784.

* Acami, (le comte Jacques) antiquaire.

* Albani, (le cardinal Alexandre) habile antiquaire.

* Alticozzi, (le père Laurent) Jésuite, théologien; il a fait une Somme de S. Augustin.

Amaduzzi, (l'abbé Jean-Christophe) directeur de l'imprimerie de la Propagande; il a publié le *Museo Mattei*, avec des notes savantes.

Ambrogi, (Antoine-Marie) ex-Jésuite, a écrit sur les belles-lettres, & a fait une belle traduction de Virgile.

* Andreucci, (le père Jérôme André) a écrit sur la théologie morale.

* Antonelli, (le cardinal Nicolas) a donné les œuvres de S. Jacques de Nisibe, en Mésopotamie.

Arbusti, cordelier conventuel, a écrit sur la théologie.

* Asclepi, (l'abbé comte Joseph) ex-Jésuite, non-seulement habile astronome & mathématicien, mais très-savant dans l'histoire & la philosophie. Il avoit succédé au père Boscovich dans la place de professeur de mathématiques au collége romain.

* Assemanni, il y avoit trois prélats du même nom, distingués dans les langues orientales & les antiquités sacrées: Giuseppe Evodio Assemanni, qui a fait la bibliothéque orientale; Giuseppe Luigi Assemanni, & Giuseppe Simonio Assemanni.

Audifredi, (le père Jean-Baptiste) Dominicain, bibliothécaire du couvent de la Minerve, habile astronome. Il a publié des observations & des dissertations astronomiques en 1754, 1762 & 1770.

Becchetti, (le pere Philippe-Ange) Dominicain, garde de la bibliothéque Casanate, continuateur de l'histoire ecclésiastique du cardinal Orsi.

* Benedetti, (Antoine) ex-Jésuite, étoit substitut d'Italie, c'est-à-dire, secrétaire du général pour les affaires d'Italie. Il a fait des commentaires

fur Plaute, & des poëfies latines : il a écrit fur les antiquités, & a formé un cabinet de médailles.

Blafi, avocat, a écrit fur l'érudition.

Bonafede, (le père Appiano) Céleftin, a donné une hiftoire de la philofophie; il a fait auffi des ouvrages de littérature agréable.

Bongiochi, Scolopie, a donné des ouvrages d'érudition.]

Borgia, (Monfig. Etienne) fecrétaire de la congrégation de la Propagande, a publié en 1781 un fragment en langue copte, des actes de S. Coluthus, martyr, d'après des manufcrits du cinquième fiècle, avec la traduction latine. Il a donné d'autres ouvrages d'érudition.

* Bottari, (Monfig. Giov.) a écrit fur les antiquités, l'hiftoire, & autres matières d'érudition; il a donné entr'autres le *Mufœum Capitolinum.*

* Buonamici (Philippe), il a écrit en latin avec la pureté & l'élégance du fiecle d'Augufte, de même que Caftruccio Buonamici, fon frère, qui avoit écrit la guerre de Velletri, & qui étoit mort avant celui dont nous parlons.

* Cacciari, (le père Pièrre Thomas) Carme, éditeur de S. Léon.

Calandrelli, (M. l'abbé) habile géomètre.

Cancellieri, (M. l'abbé) a écrit fur la littérature.

* Catalani, (le père Jofeph) oratorien; il a écrit fur la liturgie & les antiquités facrées.

Cavalli, (le père) profeffeur de phyfique à Rome, connu par des expériences curieufes fur l'évaporation caufée par les rayons de la lune.

Cerboni, Dominicain, a écrit fur la théologie.

Cordara, (Giulio Cefare) ex-Jéfuite, excellent écrivain en latin & en italien; il a fait des hiftoires, des poëfies, des fatyres.

Criftianopulo, Dominicain, a écrit fur la théologie & fur l'érudition.

Cunich, (Raymond) ex-Jéfuite, a écrit fur les belles-lettres; il a fait des poëfies.

* Danzella, (le père Fabio) Jésuite, a écrit sur les sciences & l'antiquité sacrée.

Devoti, (M. l'avocat Jean) habile jurisconsulte & poëte.

Dinetti, Dominicain, a écrit sur la théologie.

Dionisi, (M. l'abbé Philippe-Laurent) bénéficier de S. Pierre, a donné un volume in-4°. sur les grottes de cette église; il est un des auteurs du *Bullarium* de l'église du Vatican.

Eximeno, (Dom Antoine) Espagnol, auteur d'un bon traité sur la théorie de la musique.

Fabrici, (Dominicain) a écrit sur la théologie.

Faletti, (le père) Rocchetin, sur la philosophie.

Fantoni, (M. l'abbé) mathématicien du pape, a donné sur l'hydrostatique des mémoires estimés.

* Fassoni, (le père Liberato) Scolopie, théologien.

* Favre, (Jean-Baptiste) ex-Jésuite, théologien; il a écrit aussi sur l'électricité.

Fea, (M. l'abbé) sur des objets d'érudition.

Fonda, (le père) Scolopie, sur la philosophie.

* Fuggini, (l'abbé Pierre-François) antiquaire, dont j'ai cité un savant ouvrage sur le calendrier romain. Il est mort en 1782.

Fuggini, (le chanoine Nicolas) bibliothécaire de la maison Corsini, qui travaille à la continuation du *Musæum Capitolinum*.

Gabrini, (le père Thomas) a écrit sur la philosophie.

Galletti, (le père Pierre-Louis) Bénédictin, antiquaire.

Garampi, (cardinal) savant antiquaire, ci-devant nonce à Vienne.

Garratoni, (M. l'abbé) a donné des ouvrages de littérature.

Gaudio, (le père) Scolopie, mathématicien.

Gerdil, (le cardinal) dont nous avons parlé dans le Tome I.

Giacomelli, (Monſignor Michel-Angelo) ſecrétaire des brefs aux princes, très-habile dans le grec & le latin, paſſoit pour un génie univerſel.

Giorgi, (le père Antoine) Auguſtin, ſavant dans les langues orientales, a publié un alphabet du Thibet.

Giovenazzi, ex-Jéſuite, célèbre antiquaire, auteur de pluſieurs ſavans ouvrages, & en partie de la découverte du fragment de Tite-Live, qui a été publié à Rome, & enſuite à Leipzig, en 1783, avec de ſavantes notes.

Godard, (M. l'abbé) a fait des ouvrages d'agrément.

Golt, (M. l'abbé) a écrit ſur la littérature.

* Guaſco, (le marquis Eugène) préſident des antiquités du Capitole, en a publié les inſcriptions en trois volumes.

Jacquier, (le père François) Minime François, à la Trinité du Mont, célèbre par le commentaire qu'il a fait conjointement avec le père le Sueur, ſur le fameux livre des principes de Newton, & par beaucoup d'autres ouvrages de mathématique & de phyſique.

Lacchini, (l'abbé) a écrit ſur l'érudition.

* Lagomarſini, (Jérôme) ex-Jéſuite, diſtingué par ſes connoiſſances en grec, latin, italien, & par des écrits ſur divers genres d'érudition; il travailloit à une édition de Cicéron en cinquante volumes. Il paſſoit pour le meilleur latiniſte qu'il y eût à Rome.

Lapi, (le docteur) phyſicien; il a écrit ſur les volcans & ſur le climat des environs de Rome.

Lazzari, (Pierre) ex-Jéſuite, très-verſé dans l'hiſtoire eccléſiaſtique.

De Magiſtris, de l'oratoire, a écrit ſur la théologie.

Magnan, (le père) Minime, a donné en 1773, un volume in-folio, ſur les médailles de Calabre, & pluſieurs autres ouvrages.

Mamachi, (le père Thomas) Dominicain, a écrit sur l'antiquité sacrée, *Origines Christianæ;* il a donné le traité *De' Costumi de' Primitivi Cristiani*, in Venezia, 1757, 3 vol. in-8°. & d'autres ouvrages très-savans.

Marchetti, (l'abbé Jean) a écrit sur l'érudition.

Marcucci, (Monsignor) a écrit sur la théologie.

Marini, (l'abbé Gaetano) sur l'érudition.

Massimi, de l'oratoire, *Idem*.

Mazzei, avocat, *Idem*.

Mazzolari, (le père Joseph-Marie) ex-Jésuite, qui étoit préfet des classes au collége romain, a fait des ouvrages de belles-lettres latines, & il préparoit un ouvrage sur l'électricité.

Metesca, avocat, sur l'érudition.

Micheli, de l'oratoire, a écrit sur la théologie.

Migliavacca, (Dominicain) a écrit sur la théologie. Prédicateur célèbre.

Milizia, (M. François) mathématicien.

Monsagrati, de l'ordre de S. Roch, a écrit sur la théologie.

Monti, (M. l'abbé) sur la littérature.

Morcelli, (l'abbé) a écrit sur l'érudition.

* Morei, (l'abbé Michel-Joseph) poëte, Custode général de l'académie des Arcades, a fait l'histoire de cette académie, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Mozzi, (M. Barthélemi) gentilhomme de Macerata, connu dans l'histoire naturelle.

Nerini, de l'ordre de S. Jérôme, a écrit sur la théologie.

* Nocetti, ex-Jésuite, physicien, a fait deux poëmes, sur l'aurore boréale & sur l'arc-en-ciel, où il y a des notes de M. Boscovich.

Oderico, (Gaspard Louis) ex-Jésuite, antiquaire.

Oglio, (M. l'abbé Joseph Dell') a écrit sur la littérature.

Paoli,

Paoli, de la congrégation de la mère de Dieu, a écrit sur l'érudition.

Passionei, (Monsignor Benedetto) a écrit sur l'érudition.

Pessuti, (M. l'abbé) sur la philosophie.

Petrosellini, (M. l'abbé) a fait des ouvrages d'agrément.

Pignoni, (le père) Augustin, a écrit sur la théologie.

* Piranesi, célèbre antiquaire, architecte, graveur, a donné les monumens de Rome en plusieurs volumes in-folio.

Pizzi, (M. l'abbé) poëte, actuellement custode de l'académie des Arcades.

Polidori, Dominicain, a écrit sur la théologie.

* Pozzi, (le père) littérateur, il avoit soin de la bibliothèque impériali; il a justifié la littérature italienne contre M. Délaire, qui avoit imprimé une lettre peu obligeante pour les Italiens.

* Petri, (l'abbé Louis) a écrit en prose & en vers.

Raffei, (l'abbé) a écrit sur l'érudition.

Renazzi, (l'avocat Philippe) a écrit sur le droit criminel.

* Rezzonico, ex-Jésuite, célèbre prédicateur. On en citoit à Rome quelques autres, comme le père Venini, le père Vannini, le père Scafa, qui avoient beaucoup de réputation, mais dont les domiciles n'étoient pas assez fixes pour que j'aie pu les indiquer en parlant des différentes villes d'Italie. Ils sont morts actuellement.

Rossi, (l'abbé Nicolas) a écrit sur l'érudition.

Saccarelli, (le père Gaspar) est auteur d'une histoire ecclésiastique.

* Sarti, (le père abbé) Camaldule de S. Romuald, a fait imprimer l'histoire de l'université de Bologne; il est mort en 1767.

Scarlatti, (M. Marianna) a écrit sûr la littérature.

Seraſſi, (M. l'abbé) a donné deux volumes des lettres de Caſtiglione; il fait imprimer actuellement une vie du Taſſe, très-détaillée.

M. le duc de Sermonetta, a fait conſtruire à Londres en 1784, un cercle mural de ſix pieds de diamètre pour ſon obſervatoire; Ramsden, le plus habile ingénieur que l'on connoiſſe pour les inſtrumens d'aſtronomie, préfère les cercles entiers aux quarts des cercles muraux, & celui dont je parle eſt le premier qu'il ait fait d'un auſſi grand diamètre.

* Le Seur, (le père Thomas) Minime François, à la Trinité du Mont; il a travaillé de concert avec le père Jacquier, dont nous avons parlé ci-devant.

Soldati, (le père) Dominicain, a écrit ſur la théologie.

Spalletta, (l'abbé) a écrit ſur l'érudition.

Stay, (Monſignor Benedetto) ſecrétaire des lettres latines à la cour de Rome; il a fait d'excellens poëmes latins ſur la philoſophie de Deſcartes, & ſur celle de Newton, auxquels M. Boſcovich a joint de ſavantes nôtes.

Tamagna, (le père) Cordelier conventuel, a écrit ſur la philoſophie.

Teſta, (M. l'abbé) *Idem*.

Todeſchi, (Monſignor) a écrit ſur l'érudition.

Vernazza, (l'abbé) de l'isle de Chio, fort ſavant dans le grec; il travailloit à donner les ouvrages inedites de ſon compatriote Léon Allatius.

* Vettori, (le commandeur) paſſoit pour un habile antiquaire; mais je ne connois de lui aucun ouvrage imprimé.

* Vezzoſi, (le Père François-Antoine) Théatin, avoit été général de ſon ordre; il devoit être

cardinal ſuivant le bruit public : il a écrit ſur la liturgie, il étoit en même temps phyſicien.

Viſconti, (Monſignor Ennio) a écrit ſur des matières d'érudition.

* Winkelmann, célèbre antiquaire dont nous avons parlé.

Zaccaria, (François-Antoine) ex Jéſuite, autrefois bibliothécaire du duc de Modène, ſavant bibliographe & philologue.

Zacchiroli, (M. l'abbé) a fait des poéſies italiennes.

* Zamagna, (Bernard) ex-Jéſuite, a fait des poéſies latines.

Zanchi, avocat, a écrit ſur des matières d'érudition.

On voit par le catalogue des auteurs qui ſe ſont fait connoître à Rome depuis quelques années, combien les lettres y ſont cultivées. On y publie un Journal, intitulé : *Efemeridi letterarie*, & un autre appelé *Antologia*.

Les médecins les plus eſtimés à Rome étoient MM. Baſſani, Zannettini, Ginauneſchi, Salicetti, Tonchi, Bonelli : les trois premiers ſont morts. On doit y ajouter actuellement MM. Martelli & Maſſimi ; & pour la chirurgie M. Maſſimini.

Pour les arts, on a vu à Rome dans ces derniers temps un génie auſſi rare que ſingulier, qui s'eſt long-temps diſtingué dans les méchaniques, & dont nous avons rapporté l'épitaphe dans le Tome IV. C'eſt Nicolas Zabaglia, auteur de beaucoup de machines, qui eſt, comme le dit M. de Caylus, dans les Mémoires de l'académie des inſcriptions, *l'homme qui a le plus approché des anciens, par la ſimplicité de ſes moyens.*

Zabaglia n'étoit point en état d'écrire, mais on a fait imprimer, en 1743, le recueil de ſes machines, dans leſquelles il y a des penſées auſſi ſimples qu'ingénieuſes. Nous remarquerons ſeule-

ment que M. Bottari, qui en a été l'éditeur, y a inféré quelques articles révendiqués par d'autres, comme la machine exécutée en 1701 par Carlo Fontana, autour de l'aiguille de S. Pierre, & les échafauds que Vanvitelli fit faire à S. Pierre pour décorer les tribunes, vers 1760.

On voit encore à Rome des machines ingénieuses, qui ne sont pas usitées en France, & dont peut-être la plupart ont été de l'invention de Zabaglia : des échelles qui s'allongent & se diminuent à volonté ; un moyen pour transporter le bois à l'aide d'une grande fourche ; une machine pour raper le tabac d'une manière ingénieuse & commode ; une machine pour trouver l'endroit où un tuyau de fontaine est crevé ; des instrumens pour prendre ce qui est tombé dans une rivière ou dans un puits ; un petit métier pour faire les boutons ; un tour pour tourner en ovale ; un panier pour prendre les poissons ; un tombereau particulier pour transporter les terres par le moyen des bœufs ; une pelle mécanique pour travailler les jardins ; un tourne-broche dans la cuisine des Augustins, qui va par le moyen de l'eau ; & même le mécanisme ingénieux de leur marmite, qui avertit lorsqu'elle bout trop vîte, ou qu'on y met trop d'eau.

L'horlogerie n'est pas fort cultivée à Rome, ni même dans le reste de l'Italie ; à peine voit-on quelques pendules médiocres dans les plus beaux palais de Rome. Il y en a une au palais Justiniani, qui est renfermée dans un globe de bronze, supporté par trois belles figures, au-dessus de laquelle on voit le temps qui marque les heures : elle est bien composée & bien exécutée, mais c'est l'ouvrage d'un François ; & depuis long-temps elle étoit arrêtée, parce qu'on n'avoit pas trouvé d'horloger à Rome capable de la racommoder. Il en est de même d'une pendule de Julien le Roi, à

verge composée, qui est au palais Farnèse, & d'une plus ancienne qui est au palais Altieri. Celle-ci est un présent de Louis XIV : le mouvement est placé dans l'intérieur d'une figure de cerf en argent, garnie de pierres précieuses, sur laquelle Diane est assise : le groupe est au-dessus d'un cabinet d'ébène, enrichi de petites figures d'argent, dans lequel est un clavecin & un orgue : on ne trouve plus personne à Rome qui s'occupe dans ce goût-là ; & M. de Rochechouard, évêque de Laon, qui étoit ambassadeur de France, il y a quelques années, faisoit venir à Rome des pendules de M. Lepaute horloger du roi à Paris.

Dans la partie des beaux-arts, Rome a été réellement la capitale du monde : en fait de peinture, l'école romaine reconnoit, il est vrai, pour chef Raphaël, qui étoit d'Urbin, aussi-bien que les Zuccheri & le Baroche ; mais le plus grand nombre avoit pris naissance à Rome même : Jules Romain y nâquit en 1492 ; André Sacchi, en 1599 ; Dominique Feti, en 1589 ; Michel-Ange des Batailles, en 1602 ; Ciro Ferri, en 1634 ; Brandi & Lauri, en 1623.

Rome a été le centre des efforts & de la réputation des plus grands peintres, même de ceux que l'on ne compte point parmi les maîtres de l'école romaine, tels que Michel-Ange, les Carrache, le Guide, le Dominiquin, & le Guerchin.

Quant à l'architecture, l'église de S. Pierre a occupé seule tout ce qu'il y a eu de plus célèbre dans les deux derniers siècles, le Bramante, Michel-Ange, Fontana, le Bernin.

Pour la gravure, on doit citer Marc-Antoine, qui travailloit sous la direction de Raphaël, & de Jules Romain, qui excella le premier dans cet art. On a eu ensuite Pietro Santi Bartoli & Frey.

Depuis Carle Maratte, la peinture est fort dé-

chue à Rome. Pompeo Battoni étoit même le seul en Italie qui eut encore de la réputation (1); il peignoit également l'histoire & le portrait, & travailloit beaucoup pour les Anglois. J'ai vu chez lui un grand tableau qui représente Alexandre dans la tente de Darius, fait pour le roi de Prusse, tableau de mille sequins; Hercule entre le plaisir & la vertu, de sept cent sequins.

Il ne faisoit pas de portraits à moins de cinquante sequins pour une tête, & cent sequins quand on demandoit le corps & les mains; aussi sa fortune étoit-elle très-considérable.

On estimoit encore parmi les peintres de Rome M. *Corvi*, M. *Pozzi*, & M. *Monaldini*, qui fait des bambochades où il y a du feu & de l'expression. MM. Conca, Trevisani, Corrado, Costanzi, &c. M. Panini, célèbre peintre d'architecture & de ruines, étoit mort.

Parmi les sculpteurs, je n'ai ouï citer à Rome, en 1765, que les *Colin* piémontois, qui sont retournés à Turin, *Bracci* & *Valle*; il y a maintenant M. Canova, vénitien.

Les François se distinguoient à Rome autant & plus que les Romains eux-mêmes. M. Volaire, élève de M. Vernet, y faisoit des marines de la plus grande beauté; il est allé à Naples. M. Blanchet, qui a passé sa vie à Rome, & qui y est mort, dessinoit supérieurement. M. Pescheux de Lyon, savant peintre d'histoire, travailloit à Rome depuis dix-sept ans, & y faisoit un commerce de peintures; il est directeur de l'académie de Turin. M. Guiard, sculpteur, élève de notre célèbre Bouchardon, étoit à Rome depuis quatorze ans, & je l'ai ouï appeler le Phydias de Rome: Il faisoit des copies en marbre de l'Apollon du Belvédère, du Gladiateur de la ville Borghèse, & du groupe

(1) Mengs n'y étoit pas alors.

de l'Amour & Psyché, qui est au Capitole, aussi grandes que les originaux, & destinées pour M. Bouret; mais il est allé s'établir à Parme.

Les Romains même emploient nos artistes François. M. le Brun a fait pour *S. Carlo al Corso* une grande figure de Judith, dont on dit beaucoup de bien; & M. Houdon, une statue de S. Bruno, pour les Chartreux.

C'est ainsi que le Poussin étant resté à Rome, où il étoit allé se former vers l'an 1620, devint un des plus grands peintres de l'Italie. On compte encore quelques-uns de ses ouvrages parmi les premiers tableaux de Rome; tels sont, par exemple, l'Extrême Onction & la Confirmation, qui sont au nombre des sept Sacremens qu'il a peints au palais de Boccapaduli, & dont nous avons parlé.

M. Volaire avoit un élève de seize ans, né auprès de Lorette, qui sans avoir jamais eu de maître dessinoit supérieurement; on espéroit de lui les plus grands succès. Comme il étoit sans fortune, M. Volaire lui donnoit un asyle: il étoit beau qu'un François fût ainsi le restaurateur de la peinture en Italie, en protégeant des talens qui étoient sans ressource.

Parmi les pensionnaires ou élèves de l'académie de France, en 1765, il y en avoit qui se distinguoient déjà, tels que M. Poussin & M. Julien, peintres d'histoire, & M. Houdon, sculpteur, devenu célèbre à Paris; il fit en 1767 une figure d'écorché, grande comme nature, qui passoit pour un chef-d'œuvre. M. Monot, autre pensionnaire de France, actuellement de l'académie, fit une copie de l'Hercule Farnèse, qui a environ trois pieds de haut, dont les plus habiles gens recherchent les plâtres, & il étoit chargé de copier ainsi les plus belles figures de Rome, pour M. Barbault de Belle-fontaine, qui vouloit en former une galerie à Paris. M. Monot est revenu en France.

Après avoir vu tout ce qui reste actuellement de peintres & de sculpteurs en Italie, on ne peut s'empêcher de convenir que Paris l'emporte sur l'Italie, comme sur tout le reste de l'Europe ; il y a bien des personnes même qui croient que l'école françoise peut soutenir le parallèle avec les écoles anciennes. La collection des maîtres françois, formée par M. de la Live, l'un des amateurs de l'académie de peinture, pouvoit servir de preuve à qui auroit pris la peine d'en faire un examen approfondi & discuté ; mais cet examen n'est pas de mon sujet.

Piranèse, d'abord architecte & graveur, ensuite antiquaire & homme de lettres, étoit connu depuis long-temps par ses belles estampes des monumens de Rome & de ses antiquités, & il continuoit à en tirer beaucoup d'argent ; Volpato & Cunego étoient distingués pour la gravure, considérée comme telle. Actuellement on cite *Morgen*, gendre de Volpato, & qui travaille avec lui à donner les gravures des peintures de Raphaël & autres grands maîtres de l'école romaine. Il y avoit des graveurs en pierres dures, tels que Sirleti & Pikler, Vedor, Pazzaglia & Costanzi, qui s'occupoient à copier des pierres gravées antiques ; c'est une branche de commerce à Rome.

Depuis le départ de Vanvitelli on n'avoit pas à Rome d'architecte d'une grande réputation.

On y bâtit peu à présent : la *Villa Albani* est presque le seul édifice de quelqu'importance qu'on puisse citer depuis plusieurs années ; cependant la bonté des matériaux invite, pour ainsi dire, à la construction ; mais on donne beaucoup plus à l'extérieur qu'à la commodité, à la décoration qu'à la distribution ; & cependant on ne fait point de grands édifices : nous avons vu que la sacristie de S. Pierre a eu peu de succès.

M. Clérisseau, architecte François, qui depuis

vingt ans a étudié son art à Rome, passoit pour un des meilleurs architectes que l'on y connût; on a gravé des vues de Rome qu'il a faites, & qui surpassent tout ce que l'on a dans ce genre; il est actuellement de retour à Paris.

CHAPITRE VI.

De la campagne des environs de Rome & du climat.

LES deux tiers de l'espace renfermé dans l'enceinte des murs sont occupés par des jardins, des vignes & des maisons de plaisance; on appelle *Villa*, une maison de campagne, quand elle est considérable: & *Vigna*, quand elle est petite. Nous avons décrit celles de Borghèse, Pamfili, Medici, Mattei, Farnèse, Barberini, Ludovisi; il nous reste à dire un mot de la campagne en general, & du climat des environs de Rome.

On est étonné de voir à quel point sont abandonnées & incultes les vastes plaines qui sont autour de Rome, autrefois si florissantes & si peuplées. Depuis Rome jusqu'à Frascati, qui est à quatre lieues au S. E., on ne voit qu'une plaine aride & brûlante; pas un seul bosquet pour tempérer la chaleur du climat; pas un village pour féconder la terre; pas un pré, ni naturel, ni artificiel, du moins de quelqu'étendue, pour fournir des pâturages aux troupeaux. Cela vient du défaut de population & de travail, & non pas du vice de la nature; elle y est au contraire pleine de force & de vigueur (1), mais on n'ensemence les ter-

(1) On peut voir dans M. Vénuti, le discours qu'il donna en 1750 sur la nécessité de rétablir l'agriculture dans la campagne de Rome. Il est à la fin de l'édition qu'il a donnée du livre d'Eschinardi.

res que tous les trois ou quatre ans, &. il y en a beaucoup d'incultes.

Le défaut de culture dans un pays entraîne ordinairement le défaut de salubrité de l'air (1); aussi le climat des environs de Rome passe-t-il pour être mal-sain. Les étés y produisent souvent des fièvres tierces, putrides, ardentes; mais il arrive aussi quelquefois que l'été, quoique très-chaud, se trouve coupé par des pluies, de la grêle, des tourbillons & des vents de nord : tel fut l'été de 1764, dont le Père Jacquier a donné les observations dans la Gazette Littéraire, Tom. III, pag. 132. Le 4 Juillet il plut dans toute la campagne de Rome, & il tomba beaucoup de neige sur les montagnes de la Sabine; ces pluies diminuèrent la chaleur, & le thermomètre de Farenheit ne fut qu'à soixante-cinq degrés de chaleur sur le thermomètre de Réaumur. Il ajoute que le 11 du mois d'Août, le thermomètre monta à quatre-vingt-quatre degrés, ou vingt-trois de Réaumur, & qu'il ne l'a jamais observé plus haut à Rome, même dans les chaleurs excessives; cependant ces vingt-trois degrés n'approchent pas des chaleurs de Paris, qui vont souvent à vingt-huit & vingt-neuf. Mais j'ai ouï dire à d'autres personnes, qu'à Rome on a eu quelquefois trente degrés de chaleur.

Le froid de Rome va quelquefois à douze degrés au-dessous de la congélation, mais seulement pendant la nuit & dans les grands hivers. Au mois de Janvier 1767 il y eut beaucoup de neige dans la ville même de Rome.

C'est moins la grande chaleur qui incommode à Rome que sa longue durée; encore l'ai-je trouvée très-supportable. Il y a presque toujours, sur

(1) Voyez M. de Buffon, Histoire naturelle, &c. Tome XII. De la nature. Première vue.

le midi, un vent rafraîchissant & agréable, qui soulage & renouvelle la nature. On dort après-midi, à l'heure de la grande chaleur, & la fraîcheur de la nuit dédommage de ce qu'on a pu souffrir pendant le jour; mais il tombe sur le soir du serein, & l'on ne se promène guères pendant les deux premières heures de nuit; le serein cesse ensuite, & tout le monde est dehors. Les promenades, les visites, les conversations, les spectacles, tout est réservé pour la nuit.

Le tonnerre est fréquent, on l'entend même au mois de Janvier, & il est beaucoup plus fort qu'à Paris; les montagnes & les exhalaisons sulfureuses y contribuent.

On est convaincu à Rome que l'air de la campagne est extrêmement dangereux au mois d'Août, si ce n'est sur les hauteurs; les religieux même des environs quittent leurs maisons & viennent s'établir à Rome dans les parties élevées, où l'air passe pour être meilleur; le préjugé est au point que personne n'ose coucher à la campagne, ni même y dormir pendant le jour; on assure aussi qu'il ne faut pas changer de domicile pendant la saison de l'*aria cattiva.* M. Lappi a écrit une dissertation contre ce préjugé (1), que le célèbre Lancisi paroissoit déjà ne pas adopter (2). Il prouve dans un ouvrage fait exprès, que l'air de Rome est naturellement salubre, quoiqu'il puisse devenir quelquefois dangereux par des causes accidentelles, comme les eaux stagnantes, les neiges trop constantes & les vents du nord trop violens. Il

(1) *Ragionamento contro la volgare opinione di non potere venire à Roma, nel' estate. Doct. Lappi, in Roma nella stamperia de' Rossi*, 1749, in-4. 95 pages.

(2) *Joannis Mariæ Lancisii intimi cubicularii & Archiatri Pontificii dissertatio de nativis deque adventitiis Romani cœli qualitatibus, cui accedit Historia Epidemiæ Rheumaticæ, quæ per Hyemem anni* 1709 *vagata est, Romæ*, 1711, 258 *pag. in-4.*

y parle beaucoup de ce *Scirocco*, (*Euronotus*, ou *Vulturnus*; les François disent chiroque, ou sud-est.) Il avoue que le vent est nuisible, surtout à cause des exhalaisons des marais Pontins qui viennent à Rome par le sud-est. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer tout ce qu'il y a de réel dans le péril du mauvais air en été. L'intempérie, ou l'*aria cattiva*, commence, suivant l'opinion des Romains, le 22 Juillet, comme dans nos almanacs les jours caniculaires; c'est le jour où le soleil entre dans le signe du lion, c'est-à-dire, un mois après le solstice d'été; le mauvais air finit lorsque les premières pluies d'Octobre, entraînant & condensant les vapeurs, ont nettoyé l'atmosphère.

Le scirocco est regardé à Rome comme la cause des chaleurs accablantes qu'on éprouve dans certains jours, où il semble qu'on ait les bras & les jambes rompus, avec des tiraillemens dans les nerfs, une lassitude & un abattement universel; & l'on est persuadé que dès que ce vent cesse on est délivré de cet abattement: on prétend même avoir remarqué que le chiroque rend bien des gens fous; qu'il y en a beaucoup à Rome, & que les chevaux même le deviennent.

Il ne pleut ordinairement à Rome que dans les mois de Novembre & de Décembre, mais la pluie est alors presque continuelle & très-abondante; la quantité moyenne de pluie est de trente pouces & demi de France, au lieu de dix-sept que l'on observe à Paris. Passé ces deux mois, le temps est fort doux & presque toujours beau, au chiroque près; encore a-t-on remarqué que ce vent ne règne guère plus de deux ou trois jours de suite.

Le climat de Rome est sensiblement plus hâtif que celui de Paris. Dès le premier Avril on y mange des petits pois. La verdure des arbres y paroît aussi plutôt qu'en France; mais ce n'est que

d'une quinzaine de jours tout au plus pour les arbres qui perdent leurs feuilles. Cette verdure des environs de Rome est plus foncée que celle de France. Les artistes prétendent que cela vient de son opposition avec les terres, qui sont d'un ton rougeâtre.

Les chevaux sont très-beaux à Rome, étant presque tous de race napolitaine, quoiqu'à Naples l'exportation des chevaux soit défendue. Les animaux tels que les chiens & les chats, &c. y sont doux, ainsi que dans toute l'Italie. Les bœufs dans la campagne de Rome sont plus grands & plus forts que les nôtres, ils ont les cornes beaucoup plus longues & plus torses, on les prendroit pour une espèce différente; tous les charrois se font avec des bœufs dans presque toute l'Italie.

Il y a encore dans la campagne de Rome une autre espèce d'animal de même genre, qui est le buffle, *bufalo;* il est plus noir que le bœuf, plus gros, plus pesant, & il tire avec plus de force, comme cela doit être; car c'est en mettant en action sa propre pesanteur qu'un animal peut tirer.

Les buffles coûtent moins, parce qu'on ne mange pas leur chair, du moins cela n'est pas d'usage parmi les gens d'un certain ordre; d'ailleurs ils vont moins vîte, & font moins d'ouvrage quand il s'agit de labourer; un buffle ne coûte que soixante à quatre-vingt livres, & un bœuf coûte le double. Le lait de buffle est plus léger que celui de vache, & plus agréable, du moins au goût du plus grand nombre; mais il n'est pas si bon pour le beurre & le fromage. Les buffles aiment les marécages, & ils se vautrent dans la boue, comme on le voit surtout dans les marais Pontins, où ils paissent en grande quantité.

On rencontre aux environs de Rome un nombre prodigieux de lésards verds. Ils partent à chaque pas que l'on fait; on les craint beaucoup, cependant ils ne sont aucunement dangereux; c'est un

préjugé de l'enfance, qui est de même espèce que l'horreur des araignées ou des crapauds.

CHAPITRE VII.

Solfatare de Tivoli.

POUR aller à Tivoli, qui est à six lieues de Rome vers l'orient, on sort par la porte S. Laurent; on traverse deux fois le Téverone, autrefois l'Anio, fleuve célèbre dans l'histoire romaine; il y a même quatre ponts sur cette rivière; savoir *Ponte Salaro*, sur l'ancienne *via Salaria; Ponte Lamentana*, autrefois *pons Nomentanus*, sur la *via nomentana*; *Ponte Mamolo* & *Ponte Lucano*, qui sont l'un & l'autre sur la *via Tiburtina*, ou sur le chemin de Tivoli.

Le ponte Salaro fut rebâti par Narsès, comme on le voit dans les vers d'une inscription en marbre sur le côté gauche du pont; mais on croit qu'il y avoit là un pont dès le temps où les Gaulois vinrent assiéger Rome; c'est ce qui paroît dans ce passage de Tite-Live: *Eo certè anno Galli ad tertium lapidem Salaria via trans pontem Anienis castra habuere.*

Le pont Mamolo, qui est à quatre milles de la porte S. Laurent, est ainsi appelé par corruption de *Mammeo*, parce qu'il fut rétabli par *Mammea*, mère de l'empereur Alexandre Sévère.

Le Ponte Lucano, qui est à quinze milles de la porte S. Laurent, tire son nom de ce qu'il fut bâti après une victoire des Romains sur les Lucaniens; il fut rétabli par *Tiberius Plautius*, qui accompagna l'empereur Claude dans son entreprise sur la Grande-Bretagne, & dont on trouve une inscription dans le recueil de Gruter.

Du côté de l'histoire naturelle, le Téverone est remarquable par la propriété qu'il a d'incruster tout

ce qu'il arrofe ; on montre dans la *Villa d'Efte* à Tivoli, des groupes de feuilles d'arbres qui font devenus comme des pierres par le dépôt des eaux du Tévérone, dont les eaux fourniffent à ces jardins. Nous en parlerons encore à l'occafion de la cafcade qu'il fait à Tivoli.

Lorfqu'on eft à huit milles de Rome fur le chemin de Tivoli, on laiffe fur la gauche le hameau de *Marco Simone*, à droite ceux de *Cavaliere* & de *Longhezza*, & à quatorze milles on trouve la Solfatare de Tivoli, où il y avoit autrefois un oracle fameux dont parle Virgile à l'occafion du roi *Latinus* :

At Rex follicitus monftris, oracula Fauni,
Fatidici genitoris adit ; lucofque fub alta
Confulit Albunea (1), *nemorum quæ maxima facro*
Fonte fonat, fævamque exhalat opaca mephitim,
Hinc Italæ gentes, omnifque Œnotria tellus,
In dubiis refponfa petunt.
Æn. VII. 81.

La Solfatare de Tivoli, *acqua Zolfa*, en latin *aqua Albulæ*, eft une fource dont l'eau blanchâtre a l'odeur & la couleur du foufre, ce qui lui a fait donner ce nom-là, quoiqu'elle foit bien différente de la fameufe Solfatare de Naples, qui eft une efpèce de Volcan. L'abbé Nollet en a fait une defcription dans les Mémoires de l'académie pour 1750. M. l'abbé Mazeas qui l'avoit examinée en 1758 en a parlé dans le cinquième volume des Mémoires préfentés à l'académie, de même que de celle qui eft près de Viterbe. Enfin, M. Fougeroux a décrit auffi celle de Tivoli dans les Mémoires de 1770. Elle eft à deux milles au nord, ou fur la gauche du chemin de Tivoli.

Lorfqu'on eft arrivé à deux milles de Tivoli, on paffe le canal de l'eau bleue ; c'eft un ruiffeau qui

(1) La Nymphe Albunea étoit la Sibylle Tiburtine, fuivant Lactance.

a quatre ou cinq pieds de largeur & autant de profondeur, & que le cardinal d'Est fit creuser pour conduire au Tévérone les eaux de la Solfatare, & pour dessécher le marais : l'eau y coule assez rapidement, & exhale une odeur de foie de soufre qui lui a fait donner le nom d'*acqua Zolfa*. Cette odeur hépatique se répand assez loin aux environs, & l'on assure que le vent la porte quelquefois jusqu'à Rome ; elle dépend d'un fluide élastique, que les chymistes modernes appellent *gaz hépatique*, & qui se dégage d'un foie de soufre terreux. La vapeur pénétre insensiblement les pierres, elle les divise en sorte que le dessous de la plaine qui est entre le ruisseau & la montagne en a été miné. On en juge par le retentissement qu'on y entend ; la terre même s'y est éboulée en plusieurs endroits, & il s'y est formé plusieurs soupiraux, d'où l'on voit sortir une vapeur épaisse, & dans lesquels on trouve des fleurs de soufre sublimées. Les grottes qui sont du côté du Tévérone renferment aussi des incrustations singulières, produites par ses eaux sulfureuses. L'*acqua Zolfa* n'a que peu de chaleur : le thermomètre de l'abbé Nollet, qui étoit à seize degrés à l'air libre, ne monta qu'à vingt degrés dans l'eau ; elle est bien différente de celle qui est à une lieue de Viterbe, & dont la chaleur égale celle de l'eau bouillante ; le bouillonnement qu'on voit à celle de Tivoli ne vient pas de la chaleur, mais des bulles de gaz hépatique qui s'exhalent. La source qu'on appelle proprement la Solfatare, & qui est à deux milles du chemin, est un petit lac de trente à quarante toises de diamètre ; il est extrêmement profond vers le milieu. M. Fougeroux a trouvé plus de soixante-dix toises assez près des bords ; on y voit de petites isles flottantes assez singulières ; elles paroissent avoir été formées par le terrain que les eaux ont miné, & qui s'est détaché du rivage : il en est parlé dans le voyage de Spon en Italie.

Il

Il y a d'un côté de ce lac un endroit où l'on prend quelquefois les bains pour les rhumatifmes & la gale ; il eft parlé de ces eaux dans Galien, (*Methodus medendi*, *L. VIII de fimpl. medic.*)

On voit près de-là des mafures, que les antiquaires croient avoir été les thermes d'Agrippa, & qu'on appelle *bagni della Regina*. On y a trouvé deux colonnes de verd antique.

Cette eau contient non-feulement du foufre, mais encore, fuivant quelques phyficiens, un peu de fel marin à bafe terreufe, & même des parties de fer; elle dépofe & forme une incruftation qui eft une véritable pierre-de-taille ; c'eft le *Travertino* dont on bâtit à Rome, & qui donne en effet une odeur de foufre ; la carrière, *cava di Travertino*, eft peu éloignée de-là.

Il y avoit dans les environs plufieurs maifons de campagne des anciens Romains, en particulier celle du jurifconfulte Regulus, où il y avoit de vaftes portiques ; il en eft parlé dans Pline & dans deux épigrammes de Martial. On peut voir de longs détails fur ces anciennes maifons dans l'ouvrage du père Volpi (1).

Quand on eft à Ponte Lucano on trouve fur la gauche des ruines appelées *Villa di Mecenate*, au travers defquelles on trouve des veftiges d'un chemin confulaire qui alloit à Tivoli, en paffant par Paterno, le pont de l'Accoria, Ponticelli, & Porta Obfcura. Il y a auffi fur la droite des veftiges d'un autre chemin antique, près de S. Marc & de via Peretta.

(1) *Vulpius*, *Vetus Latium.* Voyez auffi *Vetus Latium profanum & facrum*, *Petri Marcellini Corradini. Romæ*, 1704, 2 vol. *in*-4. *Defcrizione di Roma e dell' Agro Romano dal. P. Efchinardi*, *accrefciuta dall' Abbate Venuti.* 1750. Découverte de la maifon d'Horace, par M. Chaupy, 1767. 3 vol. in-8.

Il y a près de Ponte Lucano une grosse tour antique semblable à celle de Capo di Bove ; c'étoit le tombeau de la maison *Plautia*, qui y avoit aussi une belle maison de campagne dont il est beaucoup parlé dans Ovide. Il ne reste de ce tombeau qu'une tour ronde, bâtie en pierres-de-taille : le revêtissement de marbre & les statues ont été enlevées. Le bas de cette tour est antique, & le haut a été restauré du temps des Goths pour servir de fortification ; le massif de cette tour est de pouzzolane, & le revêtement de pierre tiburtine avec des refends légers. Sur le devant de la tour & du côté du chemin il reste des troncs de six colonnes ; elles étoient posées sur des piédestaux, & ses piédestaux sur un soubassement continu. Dans les entre-colonnemens, au milieu & à droite, sont deux inscriptions sur deux grandes tables de marbre. La principale inscription, qui étoit du côté du chemin, étoit écrite sur cinq larges dalles de marbre ; mais il n'en reste plus que deux. Voici l'inscription du milieu : *M. Plautius m. f. an. Silvanus cos. VII. vir Epulon. huic Senatus triumphalia ornamenta decrevit ob res in Illyrico bene gestas. Lartia gn. f. uxor. A Plautius M. F. Virgulanius. vixit an. IX.* L'autre inscription qui est proche de celle-là du côté de Tivoli est difficile à lire ; mais elle est dans le *Latium* du père Volpi. Il est à présumer qu'il y en avoit dans tous les entre-colonnemens de cet édifice, qui formoit un quarré, circonscrivant la tour, suivant les arrachemens & les parties du piédestal continu qui y restent. Cette tour m'a paru un peu moins grande que celle de Capo di Bove ; mais elle étoit plus considérable par les colonnes & les tables d'inscriptions dont je viens de parler.

Après avoir passé *Ponte Lucano*, on tire sur la droite pour aller voir les ruines de la *Villa d'Adriano*, avant que d'aller à Tivoli ; elles sont à deux milles du pont & à deux milles de Tivoli.

CHAPITRE VIII.

Maiſon d'Adrien.

VILLA D'ADRIANO, ou *Villa d'Adriana*, aſſemblage conſidérable de ruines, de maſures & de débris d'un palais magnifique, bâti par l'empereur Adrien au pied du Tivoli; on l'appelle quelquefois l'ancien Tivoli, *Tivoli Vecchio;* les maiſons qu'on a bâties ſur ſes ruines appartenoient principalement à M. le comte Fede & aux Jéſuites, qui avoient près de-là une maiſon appelée *Roccabruna:* l'on y trouve continuellement des reſtes de l'étonnante magnificence que cet empereur y avoit miſe; les Centaures de Furietti qui ſont au Capitole, pluſieurs ſtatues qui ſont à la *Villa d'Eſte*, au palais Farneſe, ou Capitole, chez le cardinal Albani, & mille autres choſes précieuſes que l'on admire dans Rome, en ont été tirées; auſſi le proverbe vulgaire dit, qu'il y a un tréſor entre Ponte & Roccabruna, *che comprarebbe Tivoli e Roma.*

On peut voir une idée de l'immenſité de cette maiſon & de ſes dépendances, en voyant le plan & la deſcription qu'en ont donnés Ligorius, le Père Kircher, un architecte nommé François Contini; le cardinal Valenti en fit lever le plan, il y a quelques années, par Joſeph Pannini; M. Cleriſſeau m'a dit auſſi qu'il avoit envoyé à M. Adam, architecte du roi d'Angleterre, des plans détaillés de la *Villa d'Adriano*, & des thermes de Rome, qui doivent être publiés. Le Père abbé Revillas, Jéronimite, en avoit fait une deſcription qui accompagnoit une grande hiſtoire manuſcrite de Tivoli, & dont on déſireroit beaucoup la publication. (Venuti ſur Eſchinardi, pag. 242.) La plus grande

description imprimée est celle que donna, dans un ouvrage à part, le savant Pirro Ligorio, elle est accompagnée d'un plan détaillé; mais le plan & les raisonnemens de cet auteur étant visiblement défectueux dans certaines parties, Piranèse fit un autre plan. Enfin, trois pensionnaires de l'académie de France à Rome, qui sont actuellement architectes du roi, savoir MM. Peyre l'aîné, Moreau & de Wailly, entreprirent d'en lever un plan général, il y a quelques années, & ils y travaillèrent avec une assiduité incroyable pendant plus de quinze jours. M. Peyre m'a montré une ébauche de ce plan, faite sur une échelle d'environ une ligne par toise; il comprend une étendue de six cent vingt-cinq toises de long sur trois cent vingt-cinq de large, qui étoit remplie de bâtimens de toute espèce, dont plusieurs étoient d'une étendue & d'une magnificence extrêmes. Mais soit que les différentes parties en eussent été faites à différentes reprises, indépendamment les unes des autres, soit qu'il ait été trop difficile d'en retrouver les liaisons, on n'a pu parvenir à les concilier & en faire un tout; c'est ce qui a empêché à M. Peyre de publier ce plan. Il voudroit qu'une personne du pays voulût s'occuper à faire la recherche des fondations dans lesquelles on retrouveroit les documens nécessaires pour completter cette description.

Les auteurs disent que l'enceinte de cette maison & de ses dépendances avoit trois milles de longueur, & que sa largeur en étoit la cinquième partie; mais ce que l'on peut examiner actuellement n'a pas le quart de cette longueur. On reconnoît aux extrêmités de ces ruines deux théâtres en demi-cercles, dont l'un avoit trente-quatre toises de diamètre, & l'autre vingt-quatre; le premier est le plus éloigné de Rome, il n'est pas loin de la Palestre, dont nous parlerons bientôt.

Dans un de ces théâtres on apperçoit encore le

portique extérieur, les salles qui servoient aux acteurs, les six escaliers par lesquels on montoit au théâtre, la porte de la scène, les portiques latéraux du *proscenium* ou de l'avant-scène, l'orchestre & la place des instrumens ; c'est le théâtre le plus entier qui nous soit resté des anciens : on y a trouvé les fragmens de quarante-huit statues dont il étoit décoré.

La palestre, qui est près de-là, formoit une grande cour de cent & dix-sept toises de long sur cinquante-quatre de large, autour de laquelle, suivant les débris qui en restent, il y avoit des portiques en arcades : dans le fond est une grande niche, où l'on croit que l'empereur se plaçoit pour faire la revue de ses troupes.

L'on voit aussi près de-là des ruines d'un autre petit édifice, dont la tour est chantournée.

Un peu plus loin un autre édifice, qui est presque en son entier, & qui paroît avoir servi de bain : toutes les pièces en sont fort petites & presque toutes éclairées par en haut ; les formes de ces pièces sont toutes différentes les unes des autres, & il y en a quelques-unes qui sont assez singulières.

On reconnoît aussi un emplacement rond de vingt-deux toises de diamètre, qui paroît avoir été une ménagerie ; ensuite une naumachie de quatre-vingt-cinq toises de longueur, qui se remplissoit avec les eaux de l'Anio & l'*aqua Martia* ; elle se terminoit à un temple.

Une cour quarrée de trente toises en tout sens, ornée de colonnades & de portiques ; un pan de mur de cent & quatre-vingt toises de long, percé d'arcades, à l'extrêmité duquel est une petite rotonde de neuf toises de diamètre, dont la circonférence est formée par trois arcs concaves & trois arcs convexes, placés alternativement.

Un autre édifice peu endommagé, dont plusieurs pièces sont belles, grandes & bien proportion-

née, & dont les formes sont sagement variées. D'un côté sont plusieurs petites pièces qui servoient probablement pour la commodité de la distribution, & de l'autre, les pièces de parade. Dans une de ces pièces est une voûte en arrête, décorée d'ornemens en arabesques & de petites figures en en stucs, assez bien conservées, aussi légères & avec aussi peu de relief que les ornemens de nos plafonds; ils n'en diffèrent que par le choix. Dans deux autres pièces, il y a des restes de peintures & de décorations, partie en arabesque, & partie en petits bas-reliefs feints.

Les couleurs des ornemens qui sont dans la première de ces deux pièces, sont dures & tranchantes les unes par rapport aux autres; celles de la seconde sont mieux d'accord : on y reconnoît le modèle de quelques arabesques, qu'on a peints ensuite au Vatican, en particulier les aîles de chauve-souris, qui y font un bel effet.

On remarque surtout les débris d'un autre édifice, appelé Canope; il est situé sur une colline, & forme un grand bassin, que l'on prétend avoir été une naumachie; au fond on trouve une très-grande niche. Tout le devant de cet édifice est tombé, à moins que ce ne fût un temple demi-circulaire, ou en forme de coquille : c'étoit le temple de Neptune que les Egyptiens révéroient sous le nom de Canope, & qui donna son nom à cette partie de la ville Adrienne. On y a trouvé le cheval marin consacré à Neptune, Isis, Osiris, Orus, l'oiseau Ibis, & d'autres hyéroglyphes, qui font voir que c'étoit-là le Canope. Le Père Kircher y observa des escaliers à vis, par lesquels on montoit & l'on descendoit par deux routes différentes. Dans le fond est une espèce de grande niche, qui renferme d'autres petites niches quarrées & rondes, ayant sur le derrière des chambres voûtées, & sur le devant des degrés, l'un desquels est revêtu de marbre

blanc. Dans le fond de ces niches, il reste des ornemens faits avec des pétrifications. Dans le fond de la plus grande est une longue allée, de laquelle il n'y a qu'environ le tiers de voûté. Des deux côtés sont de petites niches quarrées & rondes, & dans le fond, il y en a une plus grande, ornée de pétrifications; il y a un trou par où l'on voit une chambre, qui semble avoir servi de réservoir d'eau; à côté sont des pièces éclairées par en haut & peintes à grands compartimens de différentes couleurs, sans moulures dans les panneaux. Par ce qui reste de cet édifice, on juge que c'étoit une grotte ornée de cascades, qui étoient dans les niches quarrées dont on a parlé ci-dessus; la lumière y est repartie de façon à faire beaucoup d'effet, & cette partie, avec la naumachie qui étoit devant, devoit former un bel ensemble.

Dans l'emplacement où est la *Roccabruna*, maison qui appartenoit aux Jésuites, on croit qu'étoient les endroits appelés les champs Elysées & le royaume de Pluton. On y avoit pratiqué des canaux pour représenter le Léthé, le Cocyte & le Phlégéton: des sculptures y représentoient les supplices d'Ixion, de Prométhée, &c. Dans d'autres endroits on apperçoit encore quelques salles presqu'entières, une surtout qu'on appelle *Stanza d'Adriano*; des restes de grands escaliers, des cours, des colonnades, des temples, des aqueducs; mais tout est ruiné de manière qu'on ne peut que deviner avec peine la forme & les usages de chaque chose. On distingue une grande place de cinquante-neuf toises de long sur quarante-deux de large, qui, suivant Ligorio, étoit un hippodrome.

Du côté du nord on trouve une autre place qui a cent & vingt-cinq toises de long sur cinquante-six de large; un portique circulaire avec des colonnes de quatorze pieds, auquel est joint un temple quadrangulaire, qui a cinquante-trois pieds sur qua-

rante-quatre, avec son hémicicle ou tribune circulaire, qui a trente-six pieds de large, & sept niches quarrées.

Plusieurs restes de corridors, de péristiles & d'un grand nombre de portiques, parmi lesquels on observe principalement un péristile ou espace rectangle, qui étoit environné de colonnes corinthiennes de marbre, il a deux cent trois pieds sur cent cinquante-huit. Un autre portique sur le bord de la colline, qui avoit quatre-vingt-douze toises de long, étoit orné par des colonnes de marbre, cannelées, de seize pouces de diamètre, dont on voit des tronçons brisés & épars sur la terre.

Un corridor souterrain qui a trente-une toises & demi de long sur treize pieds de large, où il y avoit des grotesques, actuellement presqu'effacés par l'humidité qui a fait tomber l'enduit; mais on y a trouvé, en creusant plus bas, des peintures qui avoient conservé sous terre leur fraîcheur & leur beauté.

Il y avoit aussi plusieurs aqueducs, dont il reste une partie de cent trente-sept toises, élevée sur des arcs & sur un gros mur, traversant par le milieu tout l'emplacement de la maison: on reconnoît les conserves d'eaux.

Spartien nous apprend qu'Adrien avoit rassemblé, ou du moins imité dans ce palais, tout ce que l'antiquité avoit eu de plus célèbre: le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Portique, le temple de Thessalie, le pécile d'Athènes, &c. Ce pècile étoit un double portique d'une très-grande longueur, avec un mur très-élevé dans le milieu, qui garantissoit du soleil à toute heure du jour; ce mur existe entier, & se dirige d'occident en orient, il avoit huit cent pieds de long, & étoit garni de portiques, de colonnes & de peintures, comme le pécile d'Athènes.

La bibliothéque étoit près du pécile; il en reste

un mur fort élevé avec vingt-cinq niches pour des ftatues. Enfin l'empereur avoit fait transporter d'Afie, d'Afrique & de la Grèce, toutes les fculptures & les raretés qui pouvoient embellir fes édifices, & dont une partie fe trouve actuellement à Tivoli, au Capitole, dans le palais Maffimi, & chez le comte Fède. On y remarque furtout un groupe admirable de Caune & de Biblis, où le frère femble repouffer fa fœur qui le tient embraffé. Un enfant dont l'air riant eft des plus naturels; des tables de marbre & d'albâtre, & autres raretés.

Tout ce vafte emplacement occupe le haut d'une éminence, qu'on a foutenue de tous côtés par des fubftructions immenfes, dont il refte encore de très-grandes parties, à l'occident ou du côté de Rome. On les appelle dans le pays *cento Camerelle.*

On reconnoît dans les ruines de la *Villa d'Adriano*, des appartements qui étoient diftribués avec le plus grand art; des bains où toutes les commodités étoient ménagées de la manière la plus induftrieufe & la plus recherchée; des pièces d'une bonne grandeur, éclairées d'une façon très propre pour le climat & les heures du jour où l'on y reftoit; des pièces de plain-pied où toutes les portes font en enfilades; enfin les plus habiles architectes y trouvent de quoi juger, que les Romains avoient pouffé l'art de la diftribution & le luxe des commodités plus loin qu'il ne l'eft même parmi nous. Quant à la décoration, on y trouve des entablemens très-riches, de beaux profils, des corniches admirables, furtout vers le côté de la maifon du comte Fède; & M. Peyre avec fes collégues en ont deffiné plufieurs. On voit un morceau de plafond d'ordre dorique, fur la terraffe du comte Fède, que MM. Moreau & Wailly avoient deffiné dans une étude particulière qu'ils ont faite de la ville Adrienne, & M. le Roy l'a fait graver pour fervir à décider une queftion entre Perrault & Blondel,

ſur la forme du plafond dorique de Vitruve (*Monument de la Grece*, IIe. part. pag. 11.) Il paroît que ces diverſes pièces étoient ou peintes ou décorées en ſtucs, avec des ornemens légers & peu différens des nôtres.

Pour ce qui regarde la conſtruction, elle eſt bonne & bien faite; il ne paroît pas qu'il y ait eu pluſieurs étages dans ces bâtimens, ni aucune pièce de charpenterie, pas même pour former les toits; car on remarque en pluſieurs endroits, que le deſſus des voûtes prend une forme triangulaire, en s'inclinant ſuivant la pente qu'exige la chûte des eaux, & il paroît qu'on y avoit poſé immédiatement le maſtic ou les tuiles. Il y a des murs qui n'ont ſouffert aucune atteinte, & il paroît que ceux qui ſont ruinés ont été détruits exprès. Ces murs ſont de briques, ſeulement le milieu eſt de pouzzolane, ou ſeule ou mêlée avec des cailloux, & le dehors eſt en forme réticulée, c'eſt-à-dire, revêtu de petites briques taillées en pyramides, dont la baſe fait le dehors du mur, & préſente à l'extérieur un lozange de deux pouces en tous ſens: *opus reticulatum.* Il y a de diſtance en diſtance des lits de briques qui lient toute la conſtruction, & qui ſont aſſez près les uns des autres pour fortifier les liaiſons du mortier; tous ces murs ſont recouverts de ſtucs en dedans. Il ne paroît pas qu'on eût pris grand ſoin pour la régularité extérieure de ces différens bâtimens; car ils avancent, reculent, hauſſent & baiſſent, ſuivant que la hauteur des pièces, leur grandeur, & la façon de les éclairer l'exigeoit. Peut-être que ſi l'on y perdoit pour la régularité, on y gagnoit du côté de la variété, en formant des points de vues plus pittoreſques, & des diſtributions plus commodes.

Cet immenſe édifice ne dura pas long-temps; il y avoit à peine quatre-vingt ans qu'il étoit achevé, lorſque Caracalla en tira pluſieurs ſtatues;

les autres empereurs imitèrent son exemple, & il fut bientôt abandonné.

En allant à Tivoli, on passe près des *Pisanetti* & de *Carciano*, dont les noms paroissent venir des maisons de plaisance que les Pisons & les Cassius avoient sur ces collines; la première à droite est celle de Cassius, où se trama la conjuration contre César; les Pisanetti sont un peu plus bas, entre la *Villa d'Adriana* & la maison de Cassius.

Au bas de Tivoli est un très-petit édifice qui est à pans quarrés & circulaires au-dehors, & tout-à-fait rond au-dedans, avec des grandes niches & un trou dans le milieu, par où entre le jour : la voûte est sans ornement, ainsi que tout le reste de l'édifice, à l'exception d'une corniche au-dehors où il y a des modillons : le couronnement extérieur peut avoir été comme celui du Panthéon, mais il est couvert de ronces & presque ruiné : la porte d'entrée est du côté du chemin de Tivoli; il semble par les arrachemens qu'il y ait eu un portique de ce côté-là. On voit aussi dans le pourtour de l'édifice des arcades, dans lesquelles sont des croisées & abajours pour éclairer l'intérieur; on peut douter si c'étoit un petit temple, ou une sépulture.

CHAPITRE IX.

Description de Tivoli.

TIVOLI, en latin *Tibur*, en grec Τίβυρις, est une ville de six à huit mille ames, située à six lieues de Rome vers l'orient, sur une hauteur agréable, dont toutes les vues sont belles, par le mélange singulier des eaux, des arbres, des bâtimens modernes & des ruines.

Les environs sont remplis de maisons de campagne, comme ils l'étoient du temps des anciens Romains. Cette ville étoit plus ancienne & plus célèbre que Frascati, dont nous parlerons bientôt; mais aujourd'hui elle est moins fréquentée, parce qu'on n'y a pas une si belle vue, & qu'elle est d'ailleurs plus éloignée d'Albano, de Marino, & de Castel Gandolfo, qui est pendant l'automne le séjour de la cour : voilà pourquoi Frascati paroît avoir la préférence. Les rues de Tivoli sont irrégulières, étroites; la ville est mal bâtie, mal pavée, & ne ressemble qu'à un village : mais il y a dans les environs beaucoup de choses dignes d'attention.

La fondation de Tivoli remonte à plus de mille cinq cent ans avant Jésus-Christ. Denys D'Halicarnasse l'attribue aux Aborigènes, L. I. Ch. 16, & Horace dans son ode à Septimius l'attribue à une Colonie Grecque, venue d'Argos dans le Péloponnèse :

Tibur Argeo positum Colono,
Sit mihi sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris & viarum,
Militiæque.

L. II. Ode 4.

Virgile nomme les frères de Tibur, fondateur de cette ville, parmi ceux qui vinrent au secours de Turnus, & il la compte parmi les grandes villes du Latium :

Quinque adeo magnæ positis incudibus urbes,
Tela novant : Atina potens, Tiburque superbum,
Ardea, Crustumerique & turrigeræ Antemnæ.

VII. 629.

Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus

VII. 670.

. . . . *Jam mœnia Tiburis udi*
Stabant, Argolicæ quæ posuere manus.
Ovid. Fast. IV. 71.

Strabon, L. V., & Martial, L. IV. 57, parlent aussi de la fondation de Tivoli, & l'attribuent à des Colonies Grecques; la Sibylle Tiburtine ou Albunée, qui étoit la dixième des Sibylles, étoit honorée à Tibur comme la divinité du lieu : les auteurs disent qu'on avoit trouvé sa figure, ayant un livre à la main, dans le gouffre de l'Anio. Le bois d'Albunée étoit célèbre chez les Romains; il y avoit un oracle de Faunus, comme nous l'avons dit en parlant de la Solfatare de Tivoli.

Cette ville étoit déjà très-peuplée, lors de la fondation de Rome, sept cent cinquante-quatre ans avant Jésus-Christ. Ses habitans fiers & belliqueux résistèrent long-temps aux Romains; situés presqu'à leur porte, ils les incommodèrent souvent : quelquefois aussi ils les aidèrent dans des circonstances périlleuses; mais Camille les subjugua l'an 351 avant Jésus-Christ. Toujours fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains, ils reprochèrent un jour au sénat les obligations qu'il leur avoit : on traita les députés d'arrogans : *superbi estis*, & voilà pourquoi Virgile donne la même épithète à leur ville, *Tiburque superbum.*

Les Romains faisoient le plus grand cas du bon air que l'on y respiroit. Martial le prend pour exemple de la salubrité, il s'étonne que Curiace y soit mort.

Cum Tiburtinas damnet Curiatius auras,
Inter laudatas ad Stiga missus aquas,
Nulla fata loco possis excludere : cùm mors,
Venerit, in medio Tibure Sardinia est.
Mart. IV. 60.

Il dit dans un autre endroit, que l'air de Tibur

rendoit à l'ivoire sa pureté & sa blancheur. Pline, Properce & Silius Italicus en disent autant.

Quale micat semperque novum est quod Tiburis aura.
Pascit ebur.
Sil. Ital. L. XII.

Auguste s'y retiroit souvent, & quelquefois il rendoit la justice dans les portiques du temple d'Hercule, qui étoit à Tibur, où il y avoit une bibliothéque considérable, suivant Aulugelle, Liv. XIX, Ch. 5, & qui fit nommer Tibur la ville d'Hercule.

Curve te in Herculeum deportant esseda Tibur.
Prop. L. II. Eleg. 23.

Quosque suo Herculeis taciturno flumine muris,
Pomifera arva creant Anienicolæque Catilli.
Sil. Ital. L. IV.

On voit dans ces vers que Tivoli s'appeloit aussi Catillus, du nom d'un frère de Tibur; ce qui paroît encore par ces vers d'Horace :

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem,
Circà mite solum Tiburis & mœnia Catilli.
L. I. Ode 16.

Manlius Vopiscus avoit à Tivoli une maison, dont Stace fait une belle description. M. Chaupy croit que ce sont les ruines qui se voient au-dessous de S. Antoine. Cetronius en avoit encore une qui étoit si belle qu'elle surpassoit le temple d'Hercule.

Ædificator erat Cetronius & modo Curvo,
Litora Cajetæ, summa nunc Tiburis *arce,*
Nunc Prænestinis in montibus, alta parabat,
Culmina villarum, Græcis longeque petitis,
Marmoribus vincens Fortunæ atque Herculis ædem.

La maison de Properce, celle de Quintilien

& de Plancus, la retraite de Zénobie (1), illustrèrent Tibur ; mais rien ne l'a rendu plus célèbre que les vers d'Horace, qui paroît avoir eu sa maison au-delà de Tibur, & qui en parle sans cesse dans ses ouvrages. Suétone dit en parlant de ce grand poëte : *Vixit ut plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburtini lucum.* Horace nous dit lui-même, que les villes les plus célèbres de l'Asie, de la Thessalie & de la Grèce ne l'intéressoient pas autant que les bords de l'Anio.

Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, & Tiburni lucus & uda,
Mobilibus Pomaria rivis.

L. I. Ode *6*.

Totila, roi des Goths, ayant saccagé Rome l'an 445, prit Tibur ; & Procope dit que la plupart des habitans furent passés au fil de l'épée. Fréderic Barberousse la rétablit, & en fit rebâtir les murailles. Pie II y fit bâtir un château. Voy. *Corradini*.

Tivoli est aujourd'hui une ville épiscopale, où il y a sept paroisses & plusieurs couvens ; la cathédrale est bâtie dans l'endroit où étoit le fameux temple d'Hercule. On voyoit sur la place deux belles figures égyptiennes, de dix pieds & demi, adossées contre un mur ; mais elles sont actuellement au Vatican. Elles avoient été tirées de la Villa d'Adriano.

Le monument le plus remarquable de Tivoli est un temple rond, qui paroît avoir été bâti dans les plus beaux siècles de Rome. Quoiqu'il soit appelé dans le pays le temple de la Sibylle, on croit que c'étoit un temple de Vesta. Plutarque dit que Numa Pompilius donne une forme ronde

(1) Elle étoit vers les ruines qui sont sur le chemin de Ponte Lucano à Monticelli. *Chaupy. II.* 447.

au temple de Veſta, pour repréſenter la figure de l'univers. Ovide parle auſſi de la rondeur de ces temples.

> *Par facies Templi, nullus procurrit in illos*
> *Angulus, a pluvio vindicat imbre tholus.*
>
> Ovid. Faſt.

Cependant M. Chaupy prouve que c'étoit ici le temple de la Sibylle Tiburtine dont parle Lactance, L. 1. C. 6.

Ce temple eſt placé ſur l'extrémité d'une colline, ayant d'un côté les maiſons de Tivoli, & en face la grande caſcade. Il eſt du nombre de ceux que Vitruve appelle *diptères*, c'eſt-à-dire, ayant des colonnes autour de la nef. Il n'en reſte que dix colonnes corinthiennes cannelées, c'eſt à-peu-près le quart de celles qui exiſtoient autrefois; mais le mur de la nef eſt encore preſque tout entier. Le haut du temple, où étoit la partie du couronnement, ne ſubſiſte plus. Les colonnes ont une hauteur égale au diamètre de la nef; elles ont des baſes dont le plinthe ou le ſtylobate eſt ſupprimé, & ſont poſées ſur un ſoubaſſement régnant ſous la totalité de l'édifice. Les chapiteaux des colonnes ſont d'une bonne hauteur, ſeulement le choix des feuilles en eſt ſingulier: elles tirent ſur l'artichaut; les Italiens appellent cela en fleurs d'olive; elles ſont diviſées de manière qu'elles ne forment aucune maſſe où la vue puiſſe s'arrêter. On en peut voir la deſcription & la figure dans Palladio.

L'entablement a dans la friſe des guirlandes ſoutenues par des têtes de bœuf; les ſofites du portique ſont ornées de petits caiſſons continus: on a évité de mettre des diviſions dans les caiſſons, comme on en voit dans les autres édifices antiques.

On entre dans la nef par une grande porte, à

à côté de laquelle ſont deux croiſées ; toutes les parties du plan fort bien proportionnées, comme la largeur du portique & des entre-colonnemens avec celle de nef. Les parties de la décoration ſont auſſi très-bien proportionnées entr'elles, quoiqu'elles aient des rapports différens de ceux qu'on remarque dans les édifices antiques & modernes, ſurtout les rapports de l'entablement aux colonnes ; celles-ci ſont un bon effet, quoiqu'elles n'aient environ que huit diamètres & demi, au lieu de dix qu'on leur donne ordinairement. Les colonnes ſont inclinées en-dehors de toute leur diminution ; *leurs baſes* avancent & portent entièrement ſur la corniche du piédeſtal, afin que les parties vues d'en-bas ne fuſſent pas cachées les unes par les autres ; il a obſervé la même choſe dans tout l'édifice. Il règne dans ce monument une élégance mâle, qu'on ne trouve pas dans les autres antiquités de Rome.

Tout cet édifice eſt de pierre tiburtine, que le temps a rendu d'une belle couleur, & il eſt revêtu de ſtuc ; c'eſt la première choſe que les architectes, les antiquaires & tous les curieux vont voir à Tivoli ; cependant on laiſſe tomber ce temple en ruine : on ne ménage pas même ce que le temps a reſpecté ; il ſert de bûcher pour la maiſon, dans le jardin duquel il eſt ſitué, & on le remplit de fagots. Il y avoit au milieu du temple un grand amandier, dont le feuillage, joint à l'architecture du temple, avoit quelque choſe de pittoreſque, mais il n'exiſte plus.

A côté du petit temple rond de Tivoli ſont pluſieurs colonnes ſur un ſoubaſſement, qui ont fait partie d'un temple quarré long. Il ne reſte aucun veſtige de l'entablement, ni des chapiteaux, & les pierres des colonnes ſont toutes feuilletées. Il y en a qui prétendent que c'étoit le temple d'Her-

cule; mais d'autres le mettent à la cathédrale, comme nous l'avons remarqué.

La Cascade de Tivoli eſt vis-à-vis de ce temple; elle eſt formée par les eaux du Tévérone; il prend ſa ſource au mont de Trévi, vers les frontières de l'Abruzzo, ou de l'ancien pays des Herniques, & ſépare la Sabine du Latium, ou de la campagne de Rome. Arrivé au-deſſus de Tivoli, il ſe rétrécit entre deux collines, & trouvant un rocher qui eſt taillé à pic, il ſe précipite dans un vallon qui a près de cinquante pieds de profondeur. La chûte de ce torrent fait un bruit qui retentit dans tous les environs; elle remplit l'air d'une vapeur qui donne le ſpectacle de l'arc-en-ciel, toutes les fois qu'on a le ſoleil derrière ſoi. Le pape Sixte V fit faire, à grands frais, une groſſe muraille pour régler le cours de l'eau, & pour en rendre la chûte plus belle. Il y a encore quatre autres petites chûtes ſur la droite, qui mêlent leurs eaux avec grand fracas à l'énorme bouillon que forme la grande nappe, & vont ſe précipiter auſſitôt, par un ſentier étroit, deſſous des rochers où elles paſſent avec beaucoup de rapidité pour aller former plus loin ce qu'on nomme les caſcatelles; celles-ci font mouvoir des moulins & des uſines pour des papetiers, ferruriers, maréchaux & couteliers.

Il n'y a rien de ſi pittoreſque & de ſi majeſtueux que le ſite de la grande caſcade : le Tévérone ſemble avancer gravement, en laiſſant ſur ſa gauche les maiſons de Tivoli, & ſur la droite une belle rive; un grand lavoir public, qui eſt au-deſſus des quatre caſcatelles du côté de la ville, rend cet endroit plus vivant, & des roches ſonnantes & mouſſeuſes, qui ſont de l'autre côté, en augmentent la ſingularité.

Tout le rivage dont on vient de parler eſt dégagé; les troupeaux qui y paiſſent viennent ſe

déſaltérer au-deſſus de la caſcade, & donnent encore beaucoup d'agrément au payſage, par la variété des aſpects & des mouvemens qui s'y ſuccèdent.

Pour voir les caſcatelles, on ne peut pas deſcendre dans le vallon, & faire le tour de la colline en paſſant au-deſſous de *S. Angelo*, couvent de Camaldules, ſitué ſur le bord du Tévérone, oppoſé à Tivoli, où l'on croit qu'étoit la maiſon de Properce, pour aller juſqu'au couvent de *S. Antonio*, où quelques antiquaires placent la maiſon d'Horace; mais nous en parlerons plus bas. Il eſt plus probable que c'eſt celle de Vopiſcus, qui étoit à S. Antoine. M. Chaupy croit que celle de Catulle étoit à S. Angelo. Voyez Tome II.

Près de S. Antonio ſont quantité de chambres ſouterraines voûtées, avec de longues galeries. Les murs ont encore leur enduit antique. On voit auſſi le *Quintiliolo*, dont le nom ſemble indiquer la maiſon de Quintilius; c'eſt un reſte de *Trizonium*, ou une eſpèce de tour à trois étages, qui font retraite l'un ſur l'autre, & vont en diminuant de diamètre. On dit que c'étoit la maiſon de ce Quintilius Varus, à qui Auguſte redemandoit ſes légions.

Il y a encore dans la même plaine quelques ſubſtructions de la maiſon de campagne de Mécène, au-deſſus deſquelles eſt l'ancienne *via Tiburtina*; cette maiſon de Mécène s'étendoit juſqu'à la porte de Tivoli, à gauche, & la voie Publique paſſoit ſous les arcades qu'on y voit encore. Il faut, pour bien voir tous les reſtes de ces bâtimens, demander la clef d'une vigne voiſine, & entrer dans une cour qui faiſoit partie de la maiſon de Mécène (1).

On y trouve un reſte d'édifice quarré, ayant des colonnes doriques & des arcades, le tout bâti à la

(1) M. Chaupy croit que ces vaſtes ruines ſont celles d'une baſilique & d'un *Forum*.

rustique avec de petites pierres quarrées enfoncées dans la pouzzolane : ces arcades sont l'entrée d'un portique en équerre ; dans l'un des bouts est une petite cascade, qui en fait une retraite fort pittoresque & fort gracieuse. Derrière ce portique sont des chambres, après lesquelles est un second portique, donnant sur le côté du Tévérone, avec des arcades & des colonnes doriques.

Ces portiques & les chambres dont nous avons parlé, sont bâtis au-dessus d'une grande galerie, ou espèce de salle sonterraine, qu'on appelle communément les écuries de Mécène : toute cette partie est d'une disposition qui ne peut convenir à des écuries ; mais qui feroit plus convenable à des bains. Quelques-uns prétendent que ce n'étoit autre chose que de grands réservoirs, où les Romains rassembloient l'eau de la montagne, pour la distribuer dans leurs maisons de plaisance, qui étoient sur la côte ; les entrées des arcades qui sont dans la galerie ne répondent point les unes vis-à-vis des autres.

Dans un côté de cette galerie on a creusé un canal où passe un torrent rapide, qui coule à grand bruit, & se décharge par une arcade, d'où il tombe au bas de la montagne ; sa chûte forme une très-belle nappe d'eau.

Au sortir des bains de Mécène, on descend la montagne pour gagner celle qui est vis-à-vis, & en se promenant sur un petit sentier à mi-côte, on jouit encore du coup-d'œil des cascatelles.

Les trois premières cascatelles que l'on rencontre forment trois grandes nappes, dont l'une tomboit par des arcades des bains de Mécène (1), comme nous venons de le dire, & coule dans la grande galerie ; les deux autres passent un peu au-

(1) On l'a détournée par un moulin.

deſſous des arcades. Ces trois caſcatelles tombent de plus de cent pieds de haut, en ſuivant la pente de la montagne, qui eſt preſque droite; elles ſont plus hautes que la grande caſcade, mais bien plus étroites; elles reſſemblent à trois nappes d'argent, qui, jointes à la verdure des environs, à la beauté des ruines des bains de Mécène qui couronnent la montagne, forment un ſpectacle majeſtueux & ſingulier.

Quand on arrive vers le fond du vallon, on découvre la grande caſcatelle; elle eſt formée par une large nappe d'eau qui paſſe entre des arbres, & tombe d'environ cinquante pieds de haut au milieu de la montagne; trois petites caſcatelles ſur la gauche, mêlant leurs eaux ſur un terrain fort étroit, forment une autre grande nappe, qui tombe de près de cent pieds de haut, & vient ſe briſer ſur les rochers, où elle donne auſſi, quand il fait du ſoleil, des couleurs, ou même un arc-en-ciel régulier. Des deux côtés de la grande caſcatelle, outre les trois petites dont on vient de parler, il en ſort encore deux autres petites, qui filent entre les rochers & les buiſſons. Au bas de la montagne à gauche de la grande caſcatelle, c'eſt-à-dire, à gauche du ſpectateur, un torrent roule entre les rochers, & groſſit ſes eaux par la réunion de celles de la grande caſcatelle.

On préfère à la caſcade même, la grande caſcatelle pour la beauté; en effet, ſon aſpect eſt admirable, en même temps qu'il eſt des plus champêtres. On ne peut rien voir de plus ſingulier que ce mêlange éclatant des eaux avec les rochers couverts de mouſſes, & que ces campagnes dont la verdure eſt auſſi variée que leur ſite eſt agréable, par les effets des arbres dont il eſt parſemé. Ceux entre leſquels la grande caſcatelle paroît tomber, en s'iſolant ſur le ciel, font encore un effet charmant : en un mot, tout ce vallon eſt admirable,

& l'on découvre auſſi, par-deſſus & dans une échappée, la mer dans le lointain.

On peut remonter à Tivoli par un petit ſentier fort eſcarpé, qui eſt vis-à-vis la grande caſcatelle : cette montagne eſt couverte de très-beaux oliviers, ainſi que les campagnes voiſines, où il y en a une grande quantité; les huiles qu'on y fait ſont des plus eſtimées qu'il y ait aux environs de Rome. Lorſque l'on eſt parvenu au ſommet, on rencontre un grand chemin qui reconduit à Tivoli, par un côté tout-à-fait oppoſé à celui que nous avons pris en ſortant. On a dans toute cette promenade la vue la plus intéreſſante. Si l'on regarde du côté de Rome, on apperçoit très-diſtinctement le dôme de S. Pierre, quoiqu'à dix-huit milles; & ſi l'on jette les yeux ſur Tivoli, il préſente un amphithéâtre de maiſons modernes, qui, jointes aux beaux effets des fabriques anciennes & du temple de la Sibylle, arrêtent agréablement la vue. Ce temple, malgré ſa petiteſſe, commande tous les environs, & paroît une fois plus grand qu'il n'eſt réellement, tant il eſt bien entendu de perſpective.

VILLA ESTENSE, belle maiſon de campagne ſur la hauteur de Tivoli; elle fut bâtie avec une magnificence royale, par le cardinal Hypolite d'Eſt II, fils d'Alphonſe, duc de Ferrare, & de Lucrèce Borgia, vers l'an 1542. Sa ſituation élevée, la multitude de terraſſes, de fontaines, de baſſins, de jets-d'eau, de parterres, de labyrinthes, d'orangers, de fleurs, de fruits, de ſtatues, forment un aſſemblage des plus agréables & des plus rares.

Le caſin ou bâtiment, n'eſt pas remarquable du côté de l'architecture; on y voit dans pluſieurs ſalles intérieures de mauvais plafonds de Zuccheri, en arabeſques & en tableaux, où il a beaucoup imité Raphaël, & l'a totalement défiguré; il paroît qu'il a ſurtout pillé dans ſon repas des Dieux, qui eſt à la Farnéſine.

Ce bâtiment eſt élevé ſur des terraſſes, bordées de charmilles, qui ſuivent le penchant de la montagne, avec des pentes douces; au-bas de ces terraſſes ſont des pièces de verdure bordées auſſi de charmilles, & dans le milieu il y a un groupe de grands cyprès d'un bon effet; à l'un des bouts de cette partie, & vers Tivoli, eſt une chûte d'eau très-abondante, & qui deſcend d'aſſez haut. Au haut de cette chûte eſt une grotte conſtruite par Guillaume della Porta, élève de Michel-Ange, & qui cependant n'eſt point bonne. Il y avoit au-dedans des orgues à eaux qui ne jouent plus; elles ſont placées dans une décoration d'architecture, où il y a des figures perſanes qui ſervent de pilaſtres.

Au milieu des terraſſes il y a des eaux, entr'autres une gerbe appelée girande, elle eſt vis-à-vis le caſin; l'effet en eſt beau, elle hauſſe & elle baiſſe à volonté, & fait un bruit qui reſſemble, pour ainſi dire, à celui de l'artillerie.

Les fontaines portent les noms de la Licorne, de Thétis, d'Aréthuſe, de Pandore, de Flore, de Pégaſe, de Bacchus, d'Eſculape, de l'Anio & des Nymphes, de Diane, de Pallas, de Vénus, de Neptune, & d'Apollon ou de la Nature.

Dans une grande allée, terminée en forme de théâtre, il y a plus de trois cent filets d'eau qui ſortent, ou de différens vaſes, ou des becs des aigles, formant les armoiries de la maiſon d'Eſt. Ce ſont des eſpèces de guéridons d'eau, d'où partent ces petits jets, entre-mêlés de ſoleils d'eaux; ils fourniſſent à des robinets qui viennent ſe décharger dans des cuvettes, poſées ſur les tablettes d'un gradin inférieur, à-peu-près comme celles qui ſont autour du fer-à-cheval du Luxembourg; l'effet général de cette allée d'eau eſt aſſez beau, excepté celui des ſoleils.

A l'un des bouts de la même allée du côté de

Tivoli, eſt une caſcade en demi-cercle, décorée de petites niches, avec des figures & des arcades, qui laiſſent voir un portique : toute cette décoration eſt petite & meſquine ; mais au milieu eſt un gros guéridon d'eau qui fait très-bien. Au-deſſus de cette partie ſont des rochers, au milieu deſquels il y a une grande figure de femme aſſiſe dans un renfoncement, ce qui eſt cauſe vraiſemblablement qu'on appelle cette caſcade l'antre de la Sibylle ; au-deſſus de cette figure, & dans le milieu des rochers, eſt un percé de montagnes feintes, ſur leſquelles ſont des arbres, & dans le plafond eſt un Pégaſe : cette caſcade eſt en général d'un bel effet, qui eſt encore augmenté par les arbres touffus dont elle eſt garnie, mais les parties en ſont mauvaiſes. On voit ſur le côté une ſalle où ſont des ornemens en moſaïque, & une grotte avec cinq niches ; dans celle du milieu il y a un Bacchus, figure médiocre.

A l'autre bout de l'allée, formée par les guéridons d'eau dont on a parlé, eſt ce qu'on appelle fontaine de Rome, où l'on voit une quantité de temples & autres édifices en ſtuc, qu'on a placés les uns auprès des autres, pour donner une idée des anciens monumens de Rome. Ces petits édifices ſont mauvais, & leur petiteſſe les rend peu propres à la décoration ; parmi ces petits modèles on voit une caſcade repréſentant le Tévérone, qui forme le point de vue de l'allée d'eau dont on vient de parler. Enfin l'eau qui eſt très-abondante ſur cette montagne, comme on en peut juger par la caſcade de Tivoli, a été diſtribuée dans ces jardins avec beaucoup d'agrément, & il n'y a guères d'endroit au monde où l'on ait une auſſi belle vue au-deſſous de ſoi, avec des jets-d'eau immenſes au-deſſus : j'en excepte Marly, où les jets-d'eau dépendent de l'entretien d'une énorme machine, tandis qu'à Tivoli la nature a pourvu à

leur durée. Il y a différends endroits où le fontainier a ſoin d'arroſer ceux qui ne ſont pas ſur leur garde ; on aime beaucoup en Italie ces petites attrapes, & dans les grandes chaleurs elles ne ſont pas fort à craindre. Il y a du grand dans ce jardin, par le ſite & la hauteur des arbres, mais il n'y a aucun bon parti de pris dans les plans, & l'on auroit pu y mettre plus de variété. On y fait remarquer quelques ſtatues antiques, tirées de la *Villa d'Adriano.* Voyez Monſignor Franceſco Maria Suareſio, (*Præneſtes antiquæ, Lib. II. Romæ*, 1655.) Burmann, Tom. VIII. N°. 28, & Hubert Foglietta qui a donné une deſcription poétique de cette belle maiſon d'Eſt. Elle appartient au duc de Modène; mais elle eſt abandonnée, & par conſéquent en mauvais état. Les neveux du pape Rezzonico, & l'envoyé de Modène y alloient quelquefois en villegiature ; mais cela ne ſuffiſoit pas pour qu'elle fût entretenue & réparée.

Au-deſſus de la hauteur qui domine la Villa Eſtenſe, il y a trois autres maiſons fort grandes & dans une belle expoſition, qui appartenoient aux Jéſuites ; ce ſont les plus apparentes & les mieux ſituées de tous les environs.

On trouve dans l'intérieur de la montagne des canaux, qui avoient été creuſés pour conduire les eaux de Subiaco, qui eſt ſix lieues plus loin, & les diſtribuer en différends endroits de la côte de Tivoli.

CHAPITRE X.

Environs de Tivoli. Paleſtrine.

AU-DESSUS de la montagne à la droite du Tévérone, dans l'endroit appelé Arci, l'on voit les aqueducs de l'eau Claudia & de l'eau Martia. La

première qui fut amenée à Rome par les ordres de l'empereur Claude, avoient des aqueducs de quarante-six milles de longueur, dont plus de dix étoient formés par des arcs élevés quelquefois de plus de cent pieds.

Il y avoit daus ces environs une maison de campagne de Néron, où le Tévérone retenu en forme de lac, comme à *Subiaco*, faisoit trois belles cascades; cette maison occupoit toute la plaine des deux côtés du Tévérone, depuis l'endroit appelé Mandra, jusqu'à celui où sont la papéterie, l'église de S. Antoine, le jardin qui est au-dessous de Ste. Marie *della Neve*, l'église de S. André, & jusqu'au pont de S. François; elle contenoit, suivant les règles de Columelle, trois parties qui étoient appelées *Urbana*, *Rustica*, *Fructifera*; il y avoit un palais, un temple, un cirque, & d'autres bâtimens dont on voit quelques restes au couvent de Ste. Scolastique, & dont les ruines ont servi à bâtir l'ancien couvent de S. Clément. Il y a dans l'église de Ste. Scolastique, au-dessous de l'orgue, deux très-belles colonnes.

Nerva avoit aussi une maison de campagne à une lieue de Tivoli, sur l'autre montagne appelée Arcinazzo, là où reste encore une vieille tour de Pio di Campi; on y voit des ruines considérables & deux grosses colonnes enterrées.

Vers le château d'Empolo, qui est à une lieue de Tivoli, étoit une ancienne ville que les habitans de Tivoli détruisirent en 1125, & dont les habitans allèrent s'établir sur la colline du Castel Madama.

La *Mentorella* est un fief de la maison Conti, avec une église bâtie à l'endroit où S. Eustache vit le crucifix sur la tête d'un cerf. Toute la description de Tivoli & de ses environs se trouve avec un grand détail dans le Latium du père Volpi.

MONTE SPACCATO, près de Tivoli, est une

montagne ſingulière, qui paroît s'être fendue par quelque tremblement de terre; le père Kircher croyoit que c'étoit le jour de la mort de Jéſus-Chriſt.

Au-bas du *Monte Gennaro* qui n'en eſt pas éloigné, M. l'abbé Mazeas obſerva l'arbriſſeau appelé *Stirax folio mali cotoni*, qui donne par inciſion le ſuc réſineux appelé *Storax* en larmes; il en parla dans ſon Mémoire ſur les Solfatares, & il attribuoit cet effet à la force des rayons du ſoleil, réfléchis dans une petite plaine par les montagnes voiſines. Un voyageur moderne a pris ce ſtorax pour du baume de la Mecque, mais il en diffère beaucoup; cela vient peut-être de ce que M. Mazeas, dans le même endroit, citoit un paſſage de Pline ſur le baume de Judée, que Titus rapporta à Rome lors de ſon triomphe ſur les Juifs; mais il ne faut pas que la mépriſe tombe ſur le naturaliſte. Au reſte, on ne trouve cet arbriſſeau dans aucun autre endroit des environs de Rome, ſi ce n'eſt à la ville Adrienne; il donne une odeur très-ſuave & l'on en brûle à Rome pendant l'hiver dans les appartemens où il n'y a point de cheminée : on en porte une poignée avec un réchaud de feu, & l'on ne fait, pour ainſi dire, que traverſer l'appartement pour l'échauffer & l'embaumer tout à la fois.

L'on tire auſſi de la manne aux environs de Rome, par des inciſions faites aux frênes; du côté de Fraſcati, on voit preſque dans tous les frênes des inciſions faites à l'écorce pour faciliter l'écoulement de la manne.

Les montagnes de Tivoli ſont ſéparées de celles de Fraſcati, & ſont auſſi d'une terre différente; on y voit des veſtiges du ſéjour de la mer, des pétrifications & des poudingues d'une groſſeur extraordinaire, dont les petits cailloux ſont liés par un ciment très-dur; on les trouve ſurtout en

allant de Tivoli à *Subiaco*, qui est à six lieues à l'orient de Tivoli ; c'est un endroit célèbre par la retraite de S. Benoît; il est situé sur le haut de la montagne voisine des Apennins; on y trouve aussi des bois pétrifiés. Le nom de Subiaco, *Sublacus*, est venu d'un lac formé par le Tévérone, que les Romains retinrent par de superbes ouvrages, dont on peut voir les restes entre deux montagnes escarpées, où il coule.

On trouve au-bas de ces montagnes des concrétions pierreuses d'une forme singulière, & presque toutes les pierres y sont en filigrane ; on y voit aussi des roseaux pétrifiés ou incrustés, qui sont très-singuliers, on s'en sert pour faire des grottes. On en tire aussi de la pouzzolane, ce qui est un indice de volcans.

En remontant du Tévérone, deux lieues au-dessus de Tivoli, on trouve Vicovaro, & une demi-lieue plus loin la *Licenza*, autrefois *Digentia*, dont parle Horace, Liv. I, Ep. 18. C'est sur le bord de cette rivière, à deux lieues de son embouchure, que M. l'abbé Cap-Martin de Chaupy place la maison d'Horace, que ce grand poëte a célébré si souvent dans ses poësies, & dont il parle avec tant de complaisance. M. de Chaupy a publié en 1767, un ouvrage en trois volumes in-8°. que nous avons déjà cité, dans lequel il parle aussi de tous les environs de Rome. Tous les antiquaires plaçoient à Tivoli la maison de campagne d'Horace, parce qu'il parle souvent de *Tibur* dans ses ouvrages ; mais M. de Chaupy ayant discuté à fond cette matière, & ayant parcouru tout ce canton avec M. le baron de Saint-Odil, a reconnu que quand Horace parle de Tibur, c'est de la maison de Mécène, ou de quelqu'autre qu'il veut parler; mais que quand il s'agit de sa propre maison, il parle de la *Digentia*, du mont Lucretile,

ou des vallons de la Sabine, dans lesquels par conséquent il faut en chercher la situation.

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugosus frigore Pagus,
Quid sentire putas, quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus, & mihi vivam,
Quod superest ævi.
L. I. Epist. 18. v. 104.

Velox amenum sæpe Lucretilem,
Mutat Licæo faunus, & igneam
Defendit æstatem capellis,
Usque meis . . . . . .
L. I. Ode 17.

Vester, camenæ, vester in arduos,
Tollor Sabinos, seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquid placuere Baiæ.
Liv. III. Ode 4.

Cur invidendis postibus & novo,
Sublime ritu moliar atrium?
Cur valle permutem Sabina,
Divitias operosiores?
Liv. III. Ode 1.

. . . . *nihil suprà*
Deos lacesso nec potentem amicum,
Largiora flagito,
Satis beatus unicis Sabinis.
Liv. II. Ode 18.

On trouvera dans l'ouvrage de M. de Chaupy beaucoup d'autres passages, qui prouvent que la maison d'Horace n'étoit point à Tivoli, & plusieurs recherches intéressantes & pleines d'érudition sur les maisons de Cicéron, & sur divers objets semblables d'antiquité.

PALESTRINA est une petite ville située à sept lieues de Rome, & à quatre lieues de Frascati & de Tivoli. C'étoit autrefois la ville de Préneste,

célèbre dans l'hiſtoire romaine, & digne par cela même de la curioſité des voyageurs. Son origine remontoit bien au-delà de la fondation de Rome, à en juger par ces vers de Virgile :

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agreſtia regem,
Inventumque focis omnis quem credidit ætas,
Cæculus.

VII. 678.

Cæculus, fondateur de Paleſtrine, prétendoit qu'il étoit fils de Vulcain, & que ſa mère l'avoit conçu ayant été frappée par une étincelle ſacrée; il avoit attiré autour de lui pluſieurs peuples voiſins, par la renommée d'un prodige : il invoqua ſon père, qui, pour lui rendre témoignage, environna d'un tourbillon de feu ceux qui doutoient de ſon origine.

Suivant Solin & Zénodore, le fondateur de cette ville fut Préneſte, fils de Latinus, & arrière-petit-fils d'Ulyſſe. Voyez Suareſio, *Præneſtes antiqua*, de même que les deſcriptions du Latium, de Kircher & de Volpi.

Cette ville fut gouvernée long-temps par des rois, l'un deſquels eut une fille connue en France, du moins par un des contes moraux de M. Marmontel; ce conte auſſi tendre qu'il eſt pathétique & ſublime, eſt celui de Lauſus & Lydie.

La ſituation de Préneſte étoit beaucoup plus forte que celle de Tibur, étant ſur une montagne iſolée, d'un abord difficile, & garnie de grottes propres à des embuſcades. Feſtus croit que ſon nom vient de *preſtante*, parce qu'elle dominoit ſur toutes les montagnes voiſines. Biondo dit que le ſommet de rocher qui eſt décrit dans Strabon, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la *Rocca delle Cave*, *altum*, (7, 682) & Horace *frigidum Præneſte* (3, 4.) Strabon obſerve que la force de ſa ſituation fit

ſouvent ſon malheur. Les factieux, & les mécontens de Rome s'y retiroient; on les y forçoit avec beaucoup de peine, & par conſéquent avec beaucoup de dommage pour les habitans; il y en eut beaucoup qui abandonnèrent leur ville dans le temps des guerres civiles.

Tite-Live parle ſouvent de Préneſte; il célèbre ſurtout la fidélité que ſes habitans conſervèrent aux Romains après la bataille de Cannes. Le ſénat récompenſa les ſoldats de Préneſte par une double paie & une exemption de milice pendant cinq ans.

Marius, neveu & fils adoptif du célèbre Marius, ayant été défait par Sylla à *Sacro Porto*, fut aſſiégé dans Préneſte, trente-huit ans avant Jéſus-Chriſt. La ville étant priſe, il ſe réfugia dans une des cavernes de la montagne; mais voyant qu'il lui étoit impoſſible d'échapper à ſes ennemis, il réſolut, avec Pontius Téléſinus, de mourir enſemble en courant tout à la fois l'un ſur l'autre l'épée à la main; Téléſinus mourut ſur le coup, Marius ne fut que bleſſé, & fut obligé d'avoir recours à un de ſes eſclaves pour l'achever. (Tite-Live, L. 87 & 88.) Sylla fit maſſacrer tous les habitans de Préneſte; il fit mourir un autre Marius de la manière la plus horrible, en lui faiſant couper les bras, les jambes, le nez & arracher les yeux; tous ceux qui furent exceptés de cette horrible boucherie furent vendus à l'encan comme des animaux, auſſi-bien que les habitans de Spolète & Florence. Lucain fait mention de ces horreurs :

Vidit fortuna colonos,
Prænestina ſuos, cunctos ſimul enſe reciſos,
Unius populum pereuntem tempore mortis.
. . . .
Jam quod apud ſacri cecidere cadavera portum.
Pharſ. L. II.

Cette ville étoit auſſi remarquable par ſes eaux,

dont les ſources fourniſſoient même à la ville de Rome; elle étoit fréquentée du temps des empereurs Romains, à cauſe de ſa ſituation & de la pureté de l'air. Antonin le Pieux y étoit, lorſqu'il perdit Vérus âgé de ſept ans; Jules Capitolin parle de la douleur amère qu'éprouva ce reſpectable empereur, qui pleura ſon fils pendant ſept jours.

Préneſte fut la patrie d'Ælien, qui enſeigna l'éloquence à Rome vers l'an 222, & dont il nous reſte une hiſtoire des animaux, & des mêlanges grecs fort eſtimés.

C'eſt à Paleſtrine que S. Agapet, citoyen de la même ville, fut martyriſé à l'âge de quinze ans, ſous le règne de l'empereur Alexandre.

Dans le temps des guerres civiles, les Colonnes étant maîtres de Paleſtrine, Boniface VIII la ruina une première fois; enſuite le pape Eugène IV envoya le cardinal Vitelleſchi, en 1432, qui détruiſit la ville en entier, & en fit bâtir une autre dans le voiſinage, qu'il appela *Città Papale;* mais cela n'empêcha pas que dans la ſuite on ne rebâtît Paleſtrine à l'endroit où elle avoit été dans le principe, & les anciens murs ſubſiſtent en partie.

L'évêque de Paleſtrine eſt un des ſix cardinaux évêques.

Ce qu'il y avoit de plus fameux à Préneſte, étoit le temple de la Fortune, dont il reſte encore des veſtiges.

Hinc Tibur Catille tuum ſacrisque dicatum,
Fortunæ Prœneſtæ.

Sil. Ital. L. VIII.

Ce temple fut bâti par Sylla avec la plus grande magnificence. On y voyoit une ſtatue de la Fortune, qui étoit dorée avec tant d'art, qu'il étoit paſſé en proverbe d'appeler les plus belles dorures dont on vouloit faire l'éloge, dorure de Préneſte.

Ce temple étoit elevé ſur le haut de la montagne,

le

le long de laquelle règne maintenant la ville de Paleſtrine, bâtie ſur les débris même du temple; auſſi la ville moderne embraſſe bien moins de terrain que l'ancienne Préneſte. C'étoit en montant cette hauteur aſſez rude, qu'on arrivoit au temple proprement dit. De diſtance en diſtance on trouvoit ſept plate-formes, dont les places ſpacieuſes étoient ſur de longues maçonneries de pierres-de-taille, à l'exception de celle d'en-bas, qui étoit bâtie de briques polies & ornées de niches. Dans les eſpaces de toutes ces plate-formes il y avoit de belles pièces d'eau & de ſuperbes fontaines, dont on reconnoit encore la ſituation. La quatrième plate-forme étoit le premier périſtyle du temple; il reſte encore ſur pied une grande partie de la façade, avec des cippes ou des demi-colonnes. La place qui eſt au-devant forme aujourd'hui le lieu du marché de Paleſtrine; c'étoit dans ce périſtyle que Sylla fit faire le fameux pavé de moſaïque dont nous allons parler. Enfin le temple de la Fortune étoit ſitué ſur la dernière terraſſe, & c'eſt cet eſpace qu'occupe le château moderne du prince Barberini, ou prince de Paleſtrine.

Kircher, Suarez & Volpi ont fait de grandes & belles deſcriptions du temple de la Fortune; ils y mettent pluſieurs édifices les uns au-deſſus des autres, & même un phare ou canal qui ſe voyoit, dit-on, depuis la mer; mais Vénuti eſt perſuadé qu'il n'y a pas grand fondement dans toutes ces deſcriptions. Quoiqu'il en ſoit, il en reſte un fragment précieux, qu'on a toujours regardé comme un des beaux monumens de l'antiquité; il eſt connu ſous le nom de moſaïque de Paleſtrine. Elle eſt ſi célèbre, que nous croyons devoir en parler un peu en détail. Cette moſaïque, placée au fond du veſtibule du palais du prince de Paleſtrine, dans une eſpèce de niche dont elle couvre le pavé, a dix-huit pieds de long ſur quatorze de large. Elle fut décrite

en 1655, dans le *Prænestes antiqua* de Saurefio, d'après les deſſins qu'en avoit fait faire le commandeur *del Pozzo*. Elle fut gravée en 1671, dans l'ouvrage de Kircher, intitulé *Latium vetus*; & en 1690, dans l'ouvrage de Ciampini, *Vet. Monum.* Tom. I, P. 81. Le cardinal François Barberini la fit graver plus en grand en 1721. Le comte de Caylus en joignit la gravure à celles des peintures antiques. Enfin M. l'abbé Barthélemi en a donné une figure encore plus exacte & une explication plus détaillée dans le trentième volume des Mémoires de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, imprimé en 1764. Cette moſaïque eſt composée de fragmens de marbre de trois à quatre lignes en quarré; on voit dans ce monument beaucoup de figures, d'animaux & de plantes; une tente avec des ſoldats, une galère, des prêtres qui forment un chœur de muſique; des perſonnages occupés de travaux ruſtiques, des tours, des obéliſques, des temples, des cabanes, des barques, figures détachées, dont on a tâché de faire un corps ou un ſyſtême lié.

Kircher y trouvoit l'image des biens & des maux que la nature diſpenſe à l'humanité. L'opinion la plus commune, celle entr'autres du cardinal de Polignac, eſt qu'on y a exprimé l'arrivée d'Alexandre à Memphis; M. l'abbé du Bos la regardoit comme une eſpèce de carte géographique de l'Egypte. Le père Volpi penſa qu'elle ſe rapportoit à Sylla; le père de Montfaucon l'explique par les ſpectacles du Nil, de l'Egypte & de l'Ethiopie, que Sylla y avoit fait exprimer en moſaïque; & M. Bartoli, ſavant antiquaire du roi de Sardaigne, croit en effet que c'eſt Sylla qui alla mettre Ptolémée X ſur le trône d'Egypte. M. Chaupy (II. 300.) y trouve l'Egypte dans une heureuſe inondation du Nil. M. l'abbé Barthélemi établit avec beaucoup d'érudition que cette moſaïque repréſente le voyage de l'empereur Adrien en Egypte, dans les environs

d'Eléphantine, & qu'elle appartenoit à un temple de Sérapis, bâti par Valérius Hermaiscus, l'an 157 de Jésus-Christ. Enfin Winkelmann remontant beaucoup plus haut croit que c'est l'arrivée de Ménélas & d'Hélène en Egypte.

Ménélas lui paroît être le héros qui boit dans une corne; Hélène feignit que son mari étoit mort; qu'elle vouloit faire ses obsèques. On y voit en effet une espèce de cercueil porté par quatre personnes. La figure de femme qui est assise à terre devant cette espèce de procession paroît être Hélène. Pour faire ces obsèques, Théoclyménès lui avoit donné un vaisseau équippé, qu'on voit aussi près du rivage. Cependant le roi d'Egypte avoit ordonné à ses sujets de célébrer d'avance la fête de ses noces avec Hélène, & de chanter les airs joyeux de l'hyménée; fête qui est représentée par les personnages qui boivent & qui se divertissent dans un berceau ouvert. *Hist. de l'Art.* III, 147.

Le mémoire de M. l'abbé Barthélemi est remarquable par l'explication des noms de tous les animaux & de toutes les plantes, d'après le célèbre Bernard de Jussieu, qui se fit un plaisir de contribuer aux recherches de cet habile antiquaire. Telle est, par exemple, la plante fameuse du Lotus, Λωτός, que les Egyptiens regardoient avec tant de vénération, parce qu'elle sembloit avoir des rapports avec le soleil, s'ouvrant le matin & se fermant le soir, & s'enfonçant dans l'eau pendant la nuit, Téophr. L. IV. M. le comte de Caylus nous apprend que ce n'étoit autre chose que le Nymphæa ou Nénuphar, extrêmement commun dans nos étangs, qui par ses larges feuilles en couvre quelquefois la surface, & dont on prétend que la racine est employée comme anti-aphrodisiaque.

COLONNA, à deux lieues de Frascati, du côté de Palestrine, passe pour avoir été l'ancienne ville de Gabies, détruite par Tarquin, ou l'ancien *Co-*

lumen. Près de Colonna est la source de l'*Acqua Felice*, ou de la fontaine des thermes de Dioclétien, à laquelle Sixte-Quint donna son nom de religieux, *Felix*.

L'ancienne ville de Collatia n'étoit pas loin de-là; mais on ignore sa véritable position. Les antiquaires la mettent à l'endroit appelé *Osteria dell' Osa*; mais il paroît plutôt qu'elle étoit dans la montagne, puisque Virgile dit :

Hi Collatinas imponent montibus arces.

Fabretti la met entre Lunghezza & le lac de Pantano, sur le bord du fleuve Osa. Cela s'accorde avec la position de la via Collatina, qui étoit entre la Preneſtia & la Tiburtina.

CHAPITRE XI.

Description de Frascati.

FRASCATI, en latin *Tusculum*, petite ville à quatre lieues de Rome vers l'orient, dans le Latium ou la campagne de Rome près de l'ancienne ville d'Albe. Elle est le siége d'un des six cardinaux évêques, rempli actuellement par le cardinal duc d'York. Silius Italicus & Eusèbe disent que Tusculum avoit été fondée par Télégone, fils d'Ulisse & de Circé. On prétend que son nom venoit d'un mot grec, qui signifie se fatiguer, à cause de la difficulté qu'on trouvoit à y parvenir; mais Annius dans le septième livre de ses commentaires, dit qu'elle fut ainsi nommée à cause des Toscans qui en étoient les fondateurs. Denys d'Halicarnasse parle beaucoup des divisions qu'il y eut entre Rome & Tusculum dans le commencement de la fondation de Rome. Mais Tarquin le superbe ayant besoin, pour maintenir son autorité, de s'assurer

le secours & l'amitié de ses voisins, donna sa fille en mariage à Octavius Mamilius de Tusculum chef des Latins, & qui passoit pour être descendu de Télégone. Tite-Live nous apprend que Porsenna ayant fait sa paix avec les Romains, Tarquin se retira chez son gendre à Tusculum, cela occasionna une guerre entre les Latins & les Romains, qui finit par la bataille donnée près du lac Régile, qu'on croit être le *laghetto*.

Dans le temps où cette ville étoit en guerre contre Rome, Lucius Furius mécontent de sa patrie la quitta, se retira dans Rome, y fut fait consul, défit les habitans de Tusculum, & triompha d'eux dans la même année où il les avoit commandés.

Lorsque les Romains eurent subjugué Tusculum, ils en firent une ville municipale; Cicéron en parle avec distinction, il l'appelle *clarissimum municipium.* (Pro Fonteio, 31.)

Cette ville n'a rien de plus remarquable dans l'antiquité, que d'avoir été la patrie de Caton le censeur ou l'ancien, né 234 ans avant Jésus-Christ, qui fut le bisayeul de Caton d'Utique, & le chef de la maison Porcia. Cet illustre Romain se distingua par son courage, par son savoir, & par le mépris des richesses & des plaisirs; au retour de ses victoires il labouroit ses terres avec ses esclaves, habillé comme eux, & mangeant à sa même table. Il fut en même temps orateur, historien, jurisconsulte. Cicéron dit de lui qu'il n'y avoit rien dont il ne fût instruit: *Nihil in hac civitate temporibus illis sciri discive potuit quod ille non tum investigarit & scierit, tum etiam conscripserit.* (De Orat. L. III.)

L'austérité avec laquelle il exerça dans Rome la charge de censeur lui fit tant d'ennemis, qu'il fut accusé en justice quarante-quatre fois, mais toujours absous (1).

(1) Pline L. VII. Chap. 27. La vie de Caton est dans Plu-

Caton d'Utique, arrière petit-fils de Caton le censeur, eut une vertu aussi austère & aussi exposée à la jalousie. Ce fut lui qui ayant épousé Marcia, fille de Marcius Philippus, & en ayant eu trois enfans, la céda volontairement à Hortensius, qui la lui demanda dans le temps même qu'elle étoit grosse; elle eut aussi des enfans de ce second mari, après la mort duquel elle demanda que Caton la reprit:

Liceat tumulo scripsisse Catonis,
Marcia, nec dubium longo quæratur in ævo,
Mutarim primas expulsa an tradita tedas.
Lucanus II. 343.

César reprochoit à Caton qu'il avoit donné sa femme pauvre pour la reprendre riche. On prétendit aussi qu'il étoit sujet au vin. On lui reprochoit d'avoir reçu un soufflet sans en tirer vengeance; mais il répondoit qu'il ne s'en tenoit pas offensé, & que l'injure ne pouvoit venir jusqu'à lui. On ne croira pas que c'étoit par lâcheté; l'on sait comment il mourut, l'an 47 avant Jésus Christ.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Cicéron illustra aussi Tusculum par la maison célèbre qu'il y eut; elle a donné le nom aux Tusculanes, dissertations philosophiques sur la vertu, les passions, les chagrins, & le mépris de la mort; il les composoit dans cette retraite.

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain sauva la république,
Fortifioit son cœur dans l'étude des lois,
Ou du Lycée ou du Portique.
Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du Consulat laissoit flotter les rênes,
Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.
Rousseau.

tarque, & dans le Dictionnaire de Bayle, où son article est très-curieux. Voyez aussi Tite-Live, Liv. XXXIX. ch. 60 & 61.

Cicéron parle dans vingt endroits de ses ouvrages des différentes maisons que les Romains avoient à Tusculum, des temples, des eaux; de l'académie, de la bibliothéque, & des agrémens de ce séjour. Dans une lettre de l'an 48 avant Jésus-Christ l'on voit avec quel soin il y faisoit préparer tout ce qui étoit nécessaire à l'agrément & à la santé : *In Tusculanum nos venturos putamus aut nonis aut postridie, ibi ut sint omnia parata. Plures enim fortasse nobiscum erunt & ut arbitror diutius ibi commorabimur : labrum si in balneo non est, ut sit ; item cætera quæ sunt ad victum & ad valetudinem necessaria. Vale. Kal. Oct. de Venusino.*

A la chûte de l'empire, la ville de Tusculum continua d'être considérable & puissante ; ses habitans remportèrent plusieurs victoires sur les Romains vers l'an 1180, spécialement sous la conduite de Rainon, qui étoit leur souverain, & qui défit l'armée de l'empereur Fréderic Barberousse ; il y eut tant de Romains tués dans cette affaire, qu'on la comparoit à la bataille de Cannes. Les Romains furent long-temps à s'en remettre ; mais sept ans après ils reprirent courage & attaquèrent Tusculum avec tant de violence, qu'ils s'en rendirent les maîtres, & la ruinèrent de fond en comble. Cette ville fut dès-lors déserte & inhabitée, & du temps de Léandro Alberti qui écrivoit vers 1550, on n'y voyoit que des ruines & des broussailles, & c'est de-là qu'est venu le nom de *Frascati.* Le même auteur dit que Frascati est à l'endroit où avoit été bâtie la maison de campagne de Lucullus, & que le pape Paul III y en avoit fait bâtir une très-belle, où il alloit souvent dissiper ses ennuis. M. Chaupy prouve que Tusculum étoit sur le sommet de la montagne, Tom. II, pag. 204. On y remarque encore des vestiges de murailles, d'amphithéâtre, & d'aqueducs souterrains.

La nouvelle ville est dans une position heureuse,

ſur le penchant de la montagne. Quand on la voit d'en bas, on y découvre une vue très belle & très-variée par les différens plans de la montagne, & les différentes maiſons qui ſont deſſus, dont les arbres font un très-bel effet. La ville eſt environnée de murs, dont quelques parties ont une forme de baſtions; aſſez près de la porte eſt une grande place, ſur laquelle eſt l'égliſe cathédrale, & une fontaine de trois jets-d'eau, qui jouent dans trois niches; cette fontaine eſt très-mauvaiſe de compoſition. On eſt toujours étonné de voir qu'en Italie on ait une ſi grande quantité d'eau, & qu'on ſache ſi rarement en tirer parti quant à la perfection de l'art.

Fraſcati paſſe pour la patrie de Métaſtaſio, parce qu'il y avoit été élevé : l'abbé Gravina l'avoit pris chez lui; enchanté des diſpoſitions qu'il lui trouvoit, il cultiva ſes talens, & il eut la gloire de donner à l'Italie le plus grand poëte lyrique qu'elle ait jamais eu. Nous en avons parlé au commencement du volume, & nous aurons occaſion d'en parler encore quand il ſera queſtion des opéra de Naples.

VILLA ALDOBRANDINI, appelée auſſi *Villa Pamfili & Belvedere*, à cauſe de la beauté de ſa ſituation & des embelliſſemens dont elle eſt décorée, eſt ſituée au-deſſus de Fraſcati; il y en a des gravures qui furent dédiées à Louis XIV. Cette maiſon fut bâtie en 1603 par le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, après la priſe de Ferrare. On arrive par de belles avenues à une grande fontaine, près de laquelle ſont deux eſcaliers qui ſe replient pour conduire à une terraſſe, où eſt une autre fontaine; de-là on monte à la terraſſe où eſt placée la maiſon.

Ce bâtiment fut le dernier ouvrage de Jacques della Porta; il n'y a cependant rien de fort curieux à l'extérieur; mais le ſalon du milieu & les deux appartemens qui ſont ſur les côtés ſont remarquables

par la beauté des marbres dont ils ſont ornés, & par de belles peintures.

Dans une chambre à coucher, à main droite du grand ſalon, on voit au milieu du plafond une freſque de Joſeph d'Arpino, repréſentant David & Abigaïl. Ce tableau eſt bien composé ; le mouvement de David eſt un peu manqué ; il eſt mal ſur ſes jambes. Abigaïl n'a point de nobleſſe, mais les hommes qui ſont derrière David ſont bien. Ce tableau tient de Raphaël, quoiqu'il ſoit peint ſéchement.

Dans le plafond de la petite galerie ſont trois tableaux à freſque du même Joſeph d'Arpino. 1°. Le père éternel défendant à Adam de manger le fruit. 2°. Adam tenté par ſa femme. 3°. Adam & Eve chaſſés du paradis terreſtre par un ange. Les deux premiers ſont médiocres ; le dernier eſt le meilleur.

Dans le plafond d'une chambre à coucher, David qui tue Goliath ; tableau du même maître, mal composé.

Dans le plafond d'une autre chambre, Judith ſuivie de ſon eſclave, rapportant la tête d'Holopherne ; la Judith eſt belle, le nud eſt bien indiqué : les draperies ſont bien jetées & d'une aſſez belle couleur, mais le mouvement de la figure n'eſt pas aſſez décidé : on ne voit pas ſi elle marche.

La diſpoſition des jardins eſt belle du côté de l'entrée, & il y a une partie qui reſſemble beaucoup à des jardins de le Nôtre, quoiqu'ils aient été deſſinés également par Jacques della Portà. Ils ont l'agrément de n'être pas tous en arbres noirâtres, comme la plupart des jardins d'Italie ; il y a des allées de platanes, qui forment une ombre délicieuſe pendant la plus grande partie de l'année. Ils ſont ornés de fontaines, de caſcades, & de jets-d'eau diſpoſés avec art. Les eaux amenées du *Monte Algido*, qui eſt à deux lieues de-là, y paroiſſent ſous mille formes différentes : des tuyaux d'air ra-

fraîchiſſent les appartemens, en ſoufflant par le moyen de l'eau qui met l'air en mouvement ; Il y a auſſi une imitation du tonnerre que l'eau fait aller.

Quand on eſt ſur les terraſſes, on a une vue très-belle & très-étendue ; on découvre même jusqu'à la mer. Dans une de ces terraſſes, il y a une grotte formée par une grande niche, ornée de congélations ou de ſtallactites, ſur leſquelles il eſt venu beaucoup d'herbages qui font un bon effet. Dans le bas de cette niche eſt une grande gerbe, qui monte juſques dans la naiſſance du cul de-four, & la remplit entièrement. Ces eaux jointes à celles qui tombent d'en-haut, font très-bien. La niche eſt décorée d'un ordre ionique ; mais elle ſeroit mieux s'il n'y avoit point d'architecture. Derrière le caſin eſt un édifice adoſſé contre la montagne, formant des caſcades, lequel eſt décoré de pilaſtres ioniques & de colonnes corinthiennes avec de grandes niches où ſont des ſtatues, parmi leſquelles il y a un Centaure qui ſonne de la trompette ou de la cornemuſe, & qu'on entend de fort loin ; le dieu Pan joue auſſi de ſa flûte à pluſieurs tuyaux ; c'eſt un véritable orgue, qui va par le moyen des eaux ; mais toute cette niche eſt mauvaiſe, de même que les bas-reliefs & les ſtatues antiques de la décoration.

Au-deſſus de cet édifice, on découvre la montagne couverte d'arbres, du haut de laquelle tombe une ſuperbe caſcade à trois chûtes, qui vient de l'*acqua Agida*, & qui s'entend de très-loin ; elle ſe précipite dans la grotte qui eſt au milieu de l'édifice dont on vient de parler, & paſſe ſous un globe porté par un atlas aidé d'Hercule, & accompagné de figures allégoriques : l'eau ſe rompt en-bas ſur des rochers. Toute cette caſcade eſt décorée de petite manière ; mais l'effet des eaux, des arbres & de la montagne eſt très-pittoreſque, & forme un beau point de vue pour le grand ſalon du caſin,

qui a la cascade d'un côté, de l'autre la vue de Rome & de la mer.

Il y a sous un sallon à côté de la cascade une figure antique, représentant Silène assis, qui tient une outre; elle est d'un beau marbre.

La cour & les degrés du grand sallon, vis-à-vis de la grande cascade, sont pleins de petits jets-d'eau qui en ferment l'entrée quand on veut; il y a encore aux environs de la cascade d'autres jets cachés, avec lesquels on peut surprendre & arroser les curieux.

Dans une salle voisine de la grande cascade est un Parnasse, exécuté en mauvaises figures coloriées, placées sur un rocher qui jette de l'eau; cette salle est décorée en mosaïque, formant des panneaux & des ornemens, au milieu desquels il y a des peintures du Dominiquin, qui ont été gravées. La plupart des sujets sont tirés de la fable; le principal est sur la face d'entrée, il représente Apollon qui écorche le satyre Marsyas en présence de trois femmes, d'un satyre & d'un jeune prêtre, qui pleurent à ce spectacle; le tableau est foible de composition, il a beaucoup souffert, mais il devoit être très-bien colorié; on y trouve une grande expression; la figure du Marsyas est bien dessinée; la tête en est fort belle. Dans les autres neuf tableaux, les paysages plaisent plus que les figures.

VILLA LUDOVISI, située aussi tout près de la ville de Frascati, étoit autrefois une maison de campagne du pape Grégoire XV Ludovisi; elle a passé ensuite dans la maison Conti. On y voit de vastes jardins & jets-d'eau, qui sont les plus considérables de Frascati. La girandole est surtout une des plus belles qu'il y ait; la cascade est fameuse: le labyrinthe des eaux est aussi une chose unique; l'exposition de cette maison est vers le midi.

VILLA BORGHÈSE, ou *Villa Taverna*, une des

plus belles des environs de Rome, est située au-dessus de Frascati, vers le nord. Le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, qui se distingua par beaucoup de pieux établissemens à Rome, voulut aussi déployer sa magnificence, en faisant bâtir une belle maison pour sa sœur Hortense Borghèse; il n'y épargna rien de tout ce qui pouvoit la rendre agréable & magnifique; le pape, son oncle, y alloit souvent se récréer; le casin n'a rien de remarquable pour un architecte. On voit dans les appartemens une belle tête de S. Jérôme, par le Guerchin; il y a un sallon d'où l'on apperçoit des allées superbes au levant & au couchant.

On va sans interruption des jardins ou des allées de la *Villa Borghèse* à ceux d'une autre maison de campagne plus élevée & plus belle, qu'on appelle *Mondragone*, située à une demi-lieue de Frascati sur la hauteur, & qui appartient encore à la maison Borghèse. La grande allée est d'yeuses, les autres sont mêlées de lauriers-tins. C'est dans ces deux maisons que les princes Borghèse reçoivent la plus grande & la plus nombreuse compagnie dans le temps de villégiature, au mois de Mai & au mois d'Octobre; c'est le rendez-vous de la première noblesse, & l'endroit où il se fait le plus de dépense.

MONDRAGONE est une maison qui fut bâtie par le cardinal *Marco Sitico*, de la maison d'Altems, neveu de Pie IV, par Claire Médici sa mère, sœur de Pie IV, qui étoit de Milan. Après sa mort, le cardinal Scipion Borghèse fit achever & agrandir les bâtimens avec toute la magnificence dont il étoit capable. On y compte trois cent soixante-six fenêtres; cela peut faire juger de la grandeur du bâtiment, qui d'ailleurs n'a rien de fort remarquable. Le parterre n'est pas très-agréable; il y a seulement un portique de Vignole, qui est à l'un des bouts du parterre, & qui est composé de

cinq arcades, décorées de colonnes & de pilastres ioniques, dont la disposition est fort bonne, quoique l'exécution soit lourde : ce portique est exécuté en pierre, appelée *di Perone*, qui est de couleur de bistre, & qui fait un très-bon effet. Le cardinal Albani a imité ce portique dans sa maison auprès de Rome. A l'extrêmité orientale du portique de Vignole, on voit, en ouvrant une fenêtre, le *Monte Porcio*, & à droite les Camaldules. Au-dessus de la fenêtre, on lit ces vers :

Prospicis hinc Tibur colles & rura Catonis.
Pulchrior aspectu quae tibi scena subit.

C'est effectivement un point de vue très-intéressant, sur des colines couvertes de vignes & de bois.

A l'autre extrêmité du parterre, & au-dessus d'un grand perron, sur lequel on monte par une double rampe fort large, il y a un grand fond d'architecture dans le goût antique, sur un plan circulaire, avec six niches en perspective dans les entre-colonnemens; des six figures, il y en a cinq tant mauvaises que médiocres ; la sixième, qui est une figure de femme, est bien proportionée, bien drapée & d'un grand caractère. Dans la niche du milieu, qui est beaucoup plus grande que les six autres, il y a un dragon sur un rocher, pour exprimer sans doute les armes de la maison Borghèse.

Au milieu de la terrasse, qui est au-devant des six niches, on a construit un bassin & une demi-lune avec une grande gerbe d'eau; une balustrade règne tout autour, & il y a des guéridons d'eau dessus la balustrade.

Lorsqu'on entre dans les appartemens de Mondragone, on remarque dans la galerie une tête colossale de Faustine, femme de Marc-Aurèle, trouvée à Tivoli; elle est médiocre. Au fond de cette galerie, un grand tableau de Paul Véronèse, représentant Salomon qui adore les idoles à la sol-

licitation de ses femmes: ce tableau est bien colorié, il y a des finesses, mais il est médiocrement composé, & d'une manière un peu sèche.

Au-dessous est un buste colossal d'Antinoüs, dont il n'y a que la tête d'antique. Elle fut trouvée à Tivoli; elle est d'une conservation si parfaite, que l'on diroit qu'elle ne fait que sortir des mains de l'ouvrier; elle est conçue dans les grands principes de l'art, & d'une si grande beauté, que Winkelmann ne craint pas de dire que cet ouvrage, après l'Apollon & le Laocoon du Belvédère, est une des plus belles choses que l'antiquité nous ait transmises; s'il étoit permis de mouler cette tête pour en prendre le plâtre, nos artistes pourroient l'étudier comme un modèle de beauté. Cette tête, avec un buste d'Antinoüs en demi-bosse à la Villa Albani, fait la gloire de l'art pour le temps de l'empereur Adrien, Winkelmann, Tom. III, p. 228. On trouve seulement que les cheveux en sont traités avec sécheresse.

On remarque encore douze Césars par le Bernin, ainsi qu'un buste du Scipion Borghèse; un Cicéron trouvé à Monte Porcio; un Orphée de Joseph d'Arpino, peint au fond de la galerie; des portraits des hommes illustres.

Dans la Sala Regia, beaucoup de portraits de cardinaux, de généraux, d'hommes célèbres.

Dans une autre salle, deux fontaines de stuc en façon de porphyre qui sont devant deux niches; dans l'une est une Vénus dans le goût de celle du Capitole, très-inférieure, & avec beaucoup de restaurations; dans l'autre un mauvais Bacchus, dont la tête a été restaurée par le Bernin.

La terrasse du jardin est de l'architecture de Vignole; sa position est admirable: l'on voit toute la plaine de Rome qui s'étend à gauche jusqu'à la mer; à droite Monte Porcio; plus loin le village de la Colonne, dont nous avons parlé. On voit

aussi l'endroit où étoit le temple de la Fortune, dans lequel les triomphateurs venoient sacrifier, & le lac de Castiglione, vers Gabino. Tout le territoire des environs dépend de la terre des princes Borghèse ; leurs possessions s'étendent jusqu'à la porte Majeure ; les redevances sont très-fortes ; un rubio de vigne paie dix scudi, ou vingt-cinq livres de France. Dans le quartier de Frascati, on paie quatorze scudi ; dans celui de Grotta Ferrata douze.

LA RUBINA, maison des Falconieri, fut bâtie en 1714 par Alexandre Falconieri ; on y voit des plafonds de Carle Maratte & de Ciro-Ferri ; des tableaux de Titien & de Carle Maratte ; Actéon & des Nymphes dans le bain, de l'Albane ; Caïn & Abel, un cabinet peint en verdure, avec une belle table de verd antique au milieu.

VILLA BRACCIANO, autrefois Montalto, est située plus au midi. Le bâtiment est petit, & tout le reste médiocre. On y arrive par une très-longue allée tournante, dans des bois frais & touffus, garnis de plantes, dont la plupart ne viennent pas naturellement en France. On y va voir diverses peintures, & surtout un plafond fait par des élèves du Dominiquin dans l'appartement d'en-bas, où est représentée la course du soleil dans ses trois points principaux, le commencement du jour, le milieu & la fin. Au premier étage, une galerie de Jean-Paul Pannini ; tous ces ouvrages sont médiocres. Quand on est au balcon de ce casin, l'on a une très-belle vue ; le jardin est vaste, mais n'a rien de remarquable, si ce n'est de grandes allées dont les palissades ou charmilles sont formées de lauriers-cerises ou lauriers-amandes. La *Villa Scarcelli* est située un peu plus haut ; la vue en est encore plus belle que toutes les précédentes. Plus bas on trouve la *Villa Rospigliosi*, & la *Villa Conti*, remarquable par un beau bois. La *Villa Spada* l'est par les peintures des plafonds ; celle de *Pallavicini* par

l'enſemble de la maiſon & du jardin. Ces belles maiſons de Fraſcati ſont mal entretenues : ce défaut eſt commun en Italie, même chez les plus grands ſeigneurs.

En montant ſur les hauteurs qui ſont à l'orient de Fraſcati, on trouve le couvent des Capucins, où il y a un crucifix du Guide. Plus haut eſt la *Rufinella*, maiſon de campagne où les Jéſuites venoient paſſer l'automne; on croit que c'étoit l'emplacement de la maiſon de Gabinius; mais M. Chaupy la place entre la Rufinella & l'ancien Tuſculum. Il y a un Belvédère, d'où l'on voit Rome en entier; ſur la gauche Oſtie & le rivage de la mer, & plus haut le temple de Jupiter Latial, occupé par les miſſionnaires de la paſſion. On voit encore ſur la gauche Marino, Caſtel-Gandolfo, Albano; & ſur la droite on apperçoit Tivoli. La moſaïque de Méduſe & du Zodiaque, trouvée ſur la hauteur de la Rufinella, eſt un reſte précieux de l'ancien bâtiment : le Père Boſcowich obtint du pape Benoît XIV qu'on y bâtît un pavillon pour la conſerver, & il en a donné une deſcription imprimée en 1746, dans le *Giornale de' Litterati di Roma*, en même temps que celle d'un ancien cadran ſolaire, fait à la manière de Béroſe & de Vitruve. Cette moſaïque ſera employée au Muſée du Vatican.

C'eſt auprès de la Rufinella que le Père Zuzzeri ſoutient qu'étoit la maiſon de Cicéron, & Vénuti, ſur Eſchinardi, p. 125, paroît être du même avis, ainſi que M. l'abbé Chaupy, quoique la plupart des antiquaires la placent beaucoup plus bas, vers l'abbaye de Grotta Ferrata; mais de groſſes briques, où ſont les lettres M. TVLL. & ſa poſition ſur le penchant de la montagne, ſemblent prouver contre l'opinion commune, que c'étoit la maiſon de Cicéron.

Les ruines de l'ancienne ville de Tuſculum ſont ſur la même colline; le vulgaire les appelle auſſi grottes

grottes de Cicéron ; l'on y apperçoit les restes d'un amphithéâtre qui est dans une position fort élevée, ce qui répond à l'épithète que lui donne Horace :

Superni villa candens Tusculi.

L'hermitage des Camaldules, qui est au-dessus de Frascati, mais du côté du nord, mérite aussi d'être vu ; c'est-là que le célèbre cardinal Passionei s'étoit formé une habitation agréable ; il avoit rassemblé dans cet hermitage un grand nombre d'inscriptions antiques, grecques & latines, dont M. le prélat Benoît Passionei son neveu, a publié le recueil à Lucques en 1763. Après la mort du cardinal Passionei, les religieux ont détruit cet hermitage, qui leur avoit été un peu à charge, & il n'en reste aucun vestige ; on a prétendu que c'étoit une suite de la haine des Jésuites.

Les inscriptions ont été données par M. Passionei au pape Clément XIV, qui les a fait placer dans le corridor de la Cléopatre.

On peut voir dans le *Latium* de Kircher, le dessin du tombeau de Furius, découvert chez les Camaldules en 1655.

Les Frascatanes ne m'ont pas paru jolies, non plus que les filles de Tivoli, quoiqu'elles en aient la réputation parmi nos artistes. Les paysannes ou contadines des environs portent des manches liées avec des rubans en rosettes ; elles ont des cheveux tressés, & portent sur la tête un voile ou mouchoir empesé, & ployé par bandes ; il est de forme quarrée par devant, & leur tombe très-bas par derrière ; ce voile est quelquefois garni de dentelles sur les bords, & il y en a surtout parmi les vieilles qui le font tomber sur les côtés.

MONTE PORZIO, qui tire son nom de la famille Porcia, est à une demi-lieue de Frascati, en tirant vers Palestrine. Le château est moderne, & fut fait à l'occasion d'une chapelle de S. An-

toine, qu'un hermite François fit élever en 1560. Grégoire XIII y fit bâtir une église, qu'il dédia à S. Grégoire le Grand, & qui a été reconstruite par les princes Borghèse, à qui cette terre appartient. Le territoire est très-fertile en vins.

Le Borghetto, qui n'en est pas éloigné, est l'endroit où sont les ruines du Tusculanum de Scaurus, suivant M. l'abbé Chaupy.

Les pâturages voisins portent encore le nom de *Prati Porcii ;* il paroît que c'étoit des dépendances de la maison des Catons, qui possédoient un vaste territoire dans les environs de leur ancienne patrie.

Dans l'endroit appelé *Osteria dell' Aglio*, vers la forêt des *Algeri*, un peu au-delà des ruines de la Molara, étoit l'ancienne ville d'*Algidum*, dont le territoire séparoit le Latium d'avec le pays des Eques, des Volsques & des Herniques. Cependant la situation de cette ville a été fixée par l'abbé Chaupy, au pied du mont Artémise, au-delà de l'*Osteria Nuova*. La ville d'*Algidum* étoit petite, mais dans une assiette très-forte ; elle tiroit son nom du froid qu'on éprouvoit sur les montagnes voisines, qui étoient entre celles d'Albe, de Tusculum & de Velletri. Les uns croient que le mont *Algidus* étoit l'endroit appelé *Rocca Priora*, d'autres croient que c'est *Monte Fiori*. Ce fut le théâtre d'une longue guerre entre les Romains, les Eques & les Volsques. Il y avoit dans le même canton un temple de Diane qui étoit célèbre.

Le Père Kircher prétend que Lucullus avoit une maison de campagne qui s'étendoit depuis *Monte Porzio*, jusqu'à *Marino*, & même dans la plaine jusqu'aux *Centroni* & aux *Morène*, sur un espace de près de deux lieues. On voit en effet dans Pline, L. IV, C. 6, que Lucullus avoit une étendue si prodigieuse de terrain, que suivant ses expressions *Villa carebat agro*, bien différente de

celle de Scévola, dont il dit que *fundus villâ carebat*. Le Père Kircher ajoute que les restes de substructions que l'on voit aux *Centroni*, ou les *Grottoni d'Amadei*, étoient les caves de Lucullus, proportionnées à l'étendue de ses vignes. D'autres croient que ces bâtimens étoient ceux de *Centronius*, dont parle Juvenal dans sa quatorzième Satyre. Le Père Kircher en a donné des dimensions & la figure, aussi-bien que *Mattei* dans son *Tusculum*; il y a un corridor de quatre cent pieds de long & trente pieds de haut, d'où sort une source de très-bonne eau; il est probable que ces bâtimens étoient un corps de casernes, *Castrum Prætorium*, avec des écuries & des retranchemens, où l'on pouvoit se défendre. Le prélat Ciampini, à qui ces masures appartenoient, les a decrites fort au long. M. Chaupy croit que c'étoit la maison de Crassus, Tom. II aux add. de la pag. 253, & que la maison de Lucullus étoit à l'endroit où est maintenant Frascati; le tombeau antique, placé au haut de la rue qui est à côté de l'église de Ste. Marie in Vivario, lui paroît celui de Lucullus.

Le lac Régile, actuellement le lac de Sainte-Praxède, que l'on voit aussi dans la plaine au-dessus de Frascati, étoit fameux par le gain de la bataille dont on prétendit que Castor & Pollux avoient apporté la première nouvelle à Rome, & qui donna aux Romains la supériorité sur tous les Latins; mais M. Chaupy croit que c'est le *Laghetto* qui étoit autrefois le lac Régile.

GROTTA FERRATA est une abbaye située à une petite lieue de Frascati, à laquelle on arrive par une grande & belle allée. Elle est dans l'endroit où l'on croit communément qu'étoit le Tusculum de Cicéron, que nous avons placé à la Rufinella. Cette abbaye est occupée par des religieux Grecs de l'ordre de S. Basile. Le cardinal Rezzonico, qui en est abbé commendataire, tire quatre-vingt-

dix mille livres de rente de cette abbaye. On voit çà & là dans les cours des colonnes de granite, des chapiteaux, &c. Il y a un appendis dans une des cours qui eſt ſoutenu par quatre colonnes de granite. L'égliſe eſt très-ancienne, tout l'annonce, juſqu'au pavé, qui eſt d'une ancienne moſaïque. Dans une chapelle qui eſt à côté de l'égliſe, on va voir ſix grands tableaux à freſque du Dominiquin : ils repréſentent l'hiſtoire de S. Nil; ce fut vers l'an 1000 qu'il vint s'y établir pour fuir les Arabes qui déſoloient la Calabre.

Le plus remarquable eſt le quatrième tableau, où l'on voit un exorciſme; c'eſt un enfant en convulſion que le ſaint guérit, en lui mettant dans la bouche une goutte d'huile de la lampe qui eſt devant un petit tableau de la Vierge. Ce morceau eſt célèbre; on y trouve une expreſſion étonnante, tant dans les religieux, que dans l'enfant; les têtes ſont bien coloriées; la mère de l'enfant & un autre moine priant la Vierge ſont de belles figures; le deſſin en eſt correct & la compoſition parfaitement liée; il y a ſeulement un peu de ſéchereſſe dans l'exécution.

Dans le cinquième tableau, Othon III embraſſe le ſupérieur de la maiſon, qui le reçoit avec la croix à la tête de ſa communauté; il y a de grandes beautés de détail dans ce tableau. Le Dominiquin s'eſt peint lui-même, tenant le cheval près du roi. Il y a peint ſa maîtreſſe déguiſée. Le ſixième a pour ſujet S. Nil en prière dans le déſert, au pied d'un grand crucifix.

Dans le petit cul-de-four qui eſt ſur l'autel on remarque trois petits ovales, & un rond dans le milieu où eſt le Père éternel, le tout peint à freſque par le Dominiquin; les ovales ſont remplis par des figures allégoriques de femmes. Le Père éternel eſt beau & bien drapé; il y a une

femme vêtue de blanc, aussi fort belle & à l'imitation de celle qu'on voit dans la noce Aldobrandine; elle est fameuse sous le nom de la Frascatane; les caractères de têtes des autres femmes sont très-gracieux.

Une belle urne de marbre, que l'on révère comme ayant opéré des guérisons.

On reconnoît autour de l'abbaye l'enceinte d'un ancien château fort, bâti dans le temps des guerres des Goths ou des Lombards.

Au-dessous de l'abbaye est un vallon qui s'étend du côté de Rome & de la mer, & au fond du vallon coule la Marana, que l'on croit être l'*aqua Crabra* de Cicéron; elle prend sa source une demi-lieue plus haut, & va entrer dans Rome vers le grand cirque. Cependant M. Chaupy croit que l'aqua Crabra étoit le ruisseau qui fournit des eaux à la Villa di Belvédère à Frascati.

Ce ruisseau fait aller les maillets d'une papeterie & les marteaux d'une forge, *Ferriera* (1). La mine se tire de Portoferrario, & vient par mer jusqu'à Rome, & de Rome on l'amène avec des chevaux; quand le fer est façonné en carillon, on le porte à la filière, *Filatorio*, qui est établie à Rome sur le Janicule, au-dessous de S. Pierre in Montorio, comme nous l'avons dit. Dans la forge de Grotta Ferrata, il y a un tuyau comme dans celles du pays de Foix, avec cette différence qu'il est plus éloigné de la forge, où le vent est conduit par un canal renfermé dans la maçonnerie, & par un robinet: on peut donner autant d'air que l'on veut à une autre petite forge qui sert à différens usages.

(1) Cette forge n'alloit plus en 1775.

CHAPITRE XII.

Description de Marino, Albano, Castel-Gandolfo & des environs.

MARINO est une terre de la maison Colonne, située un peu au midi de Grotta Ferrata, à une lieue de Frascati & de Castel-Gandolfo. Son nom vient probablement de quelque maison de campagne de Marius. Dans le temps des guerres entre les papes & la maison Colonne, elle fut désolée plus d'une fois; elle fut brûlée encore sous Clément VII. C'est actuellement une petite ville, dans laquelle il y a beaucoup de maisons, où les habitans de Rome vont en villégiature.

La rue de Marino présente une grande file de maisons sur le haut d'une montagne, dont le coup-d'œil est agréable. On va voir dans la collégiale, dédiée à S. Barnabas, un tableau très-médiocre du Guerchin, qui représente le martyre de ce saint qu'on approche du feu; il est placé sur le maître autel.

A l'autel gauche de la croisée, le martyre de S. Barthélemi, autre ouvrage assez bien composé; cependant on n'aime pas l'intervalle des jambes qui laisse voir le fond. Le S. Barthélemi qu'on écorche a peu de noblesse, mais il est d'une très-belle couleur; ce tableau est en général bien colorié, mais d'une manière sèche. L'ange qui est dans la gloire, est une réminiscence des anciennes Renommées; les petits anges qui sont posés en groupe font un fort mauvais effet.

Dans l'église de la Ste. Trinité, au fond & derrière l'autel, on voit un tableau du Guide, représentant la Ste. Trinité. Le Père éternel a son

fils mort sur ses genoux, & le S. Esprit descend de sa barbe; la tête du Père éternel est sans noblesse; le Christ est beau, mais trop gris. La gloire d'anges est en camayeu rouge. Ce tableau a le caractère original; c'est un double de celui que l'on voit à Bologne, mais que l'on croit cependant plus beau.

Les acqueducs, qu'on apperçoit le long de la plaine qui est entre Rome & Marino, sont ceux de l'eau Claudia & de l'eau Martia, qui avancent parallèlement au nord de la voie Latine, qu'ils traversent à quatre milles de Rome, & ils s'enterrent à moitié chemin de Marino à Rome.

CASTEL-GANDOLFO, village bâti sur une hauteur, d'où l'on a une très-belle vue, près du lac appelé *Lago Castello*, avec un château pontifical, où le pape va passer ordinairement la villégiature d'automne; c'est la seule maison de campagne qu'il ait. Benoît XIV y alloit fort souvent, & s'en trouvoit à merveille, l'air y étant bien meilleur qu'à Rome.

En entrant à Castel-Gandolfo, on voit la *Villa Barberini*, dont les jardins renferment les ruines de la maison de campagne de Domitien; il en reste des fragmens considérables, sur lesquels on peut conjecturer que cette maison étoit régulière & formée sur un plan général. On voit en différens endroits des chambres voûtées, un grand mur avec de grandes niches de distance en distance, & de petites niches dans leur pourtour. Il est à présumer que ce mur pouvoit faire le côté d'une galerie; il y a actuellement au-dessus une rangée de gros arbres, dont les racines ont pris dans la pouzzolane, & dont les têtes font saillie sur une allée où ils portent un bel ombrage; ces arbres sont taillés quarrément en massif, comme tous ceux de ce jardin.

On trouve du grand dans la distribution gé-

nérale de ces jardins : les allées en font plantées de *leccini* (le *leccino*, ou petit *leccio*, *ilex* eſt le chêne verd ;) on les taille en maſſifs & en paliſſades quarrées, comme nous l'avons déjà dit : il y a auſſi de belles charmilles. Le plan de ce jardin eſt formé de trois allées fort longues, dans l'intervalle deſquelles il y a des allées de traverſe qui entourent de grands quarrés de verdure ; l'allée ſur la droite en entrant forme une longue & belle terraſſe, portée ſur une ſuperbe voûte antique, encore très-bien conſervée & très-longue. La vue s'étend ſur la campagne, & ſe termine vers la mer ; cette vue eſt très-étendue & fort agréable, quoiqu'elle ne ſoit pas fort meublée ; quelques perſonnes la trouvent un peu sèche. L'allée à gauche règne le long de ce grand mur antique, dont j'ai déjà parlé.

LE CHATEAU de *Caſtel-Gandolfo* n'a rien de remarquable ; c'eſt une ſimple maiſon dénuée de toute décoration ; on y trouve beaucoup de logemens & pluſieurs galeries ; mais tout eſt d'une ſi grande ſimplicité, que l'on prendroit plutôt cette maiſon pour la retraite d'un ſupérieur d'ordre, que pour la maiſon de plaiſance d'un ſouverain. La chambre du pape eſt meublée très modeſtement d'un ſimple lit de damas, avec de groſſes chaiſes de bois qui ſont peintes.

Il n'y a de remarquable que ſeize cartons de différens peintres, qui ne ſont pas mauvais. Quatre tableaux de fleurs par Criſtiani, qui ſont d'un coloris un peu bleu. Deux tableaux d'animaux de Roza, repréſentant des chèvres & des moutons, aſſez bien touchés, mais très-maniérés, & un tableau où il y a des coqs, des poules d'Inde & un lapin blanc.

L'égliſe de Caſtel-Gandolfo eſt du *Bernin* ; ſa forme eſt une croix grecque, ſur le milieu de laquelle eſt une coupole ; la décoration extérieure

n'a point de relief & peu de caractère; elle est ornée de pilastres doriques.

L'intérieur est aussi décoré de pilastres d'ordre dorique; & cette décoration est plus sage & de meilleure proportion que celles des autres églises qu'a fait le Bernin.

Au maître-autel est un tableau ovale de Pierre de Cortone, porté par des anges de stuc, & au dessus un Père éternel en stuc, enchassé dans une mauvaise architecture; c'est une idée du Bernin, qui a été mal rendue.

Dans la chapelle à main gauche, une Assomption de Carle Marrate, tableau très-suave de couleur, sagement & gracieusement composé; ce tableau est gravé. Les jardins du pape sont fermés par des murs fort élevés; ils sont très-simples & formés de lauriers & de chênes verds. La vue sur le lac d'Albano ou Lago - Castello est belle, mais ne vaut pas celle des Capucins d'Albano. Clément XIV acheta des jardins dans le voisinage, & fit adoucir les avenues du château.

On va voir aussi à Castel - Gandolfo la *Villa Cibo*, où il y a de grands jardins & beaucoup de statues de marbre. On fait remarquer près de Castel - Gandolfo l'endroit où Milon allant à *Lanuvium* sa patrie, dont il étoit dictateur, fut attaqué par le tribun Clodius, qui revenoit à cheval d'Aricia, & que Milon tua, cinquante-deux ans avant Jésus-Christ. Milon, exilé pour ce meurtre, donna lieu à la plus belle harangue de Cicéron, M. Chaupy croit que ce fut vers l'église de S. Sébastien, où la *Buona madre del Viaggio*, autrefois le temple de la bonne déesse, à un mille d'Albano.

De Castel-Gandolfo à Albano il y a un mille; on va à Albano par deux allées: l'une, qui règne le long du lac & conduit au beau couvent des Capucins; l'autre, qui est à droite, passe au pied

des jardins Barberini, & conduit au tombeau d'Afcagne, au bas de la ville d'Albano. Ces deux allées font fuperbes, & formées prefqu'entièrement par des chênes verds d'une groffeur prodigieufe. Il y a auffi des chênes ordinaires.

L'avenue qui eft fur le bord du lac eft admirable, le couvert en eft très-gracieux; comme l'air de cet endroit eft très-bon, le pape vient s'y promener fouvent lorfqu'il eft à Caftel-Gandolfo. Tous les villages dont nous venons de parler communiquent auffi entr'eux par des avenues bien plantées & en bon air; les payfages qu'on y voit font très-propres aux études des peintres, y ayant des hauts & des bas, & la nature y étant très-belle & très-variée.

ALBANO, petite ville fituée auprès du lac du même nom; elle eft le fiége d'un des fix cardinaux évêques, dont le diocèfe s'étend à Marino, Caftel-Gandolfo, la Riccia, Genfano, Cività Lavinia, Nettuno, Nemi, Andrea, Pratica & Aftura.

L'ancienne & fameufe ville d'Albe la longue, de laquelle les Romains tiroient leur origine, & qu'ils détruifirent l'an de Rome 88, étoit fituée entre la montagne, appelée aujourd'hui Monte Cavo & le *Lago-Caftello*. Le Père Kircher & plufieurs autres antiquaires croient qu'elle s'étendoit depuis Palazzolo jufqu'à Caftel-Gandolfo; mais Efchinardi & Vénuti la placent feulement à Palazzolo, maifon du connétable Colonne, où il y a auffi un couvent d'Obfervantins. M. Chaupy, Tom. II, pag. 19 & 65, fait voir que l'ancienne & la nouvelle ville d'Albe n'ont rien de commun; celle-ci fut bâtie à l'occafion des cafernes, ou du *Caftrum Prætorium*, qui étoit dans le canton, où les vivandiers & autres fortes de marchands s'établirent peu-à-peu, à caufe du commerce qui fe faifoit avec les troupes.

Cette nouvelle ville d'Albe, différente de l'an-

cienne, commença dès le temps de Pompée, suivant M. Chaupy, du moins dès le temps de Néron; car il en eſt parlé dans Suétone. On voit auſſi qu'il y avoit un évêque d'Albe, lors du concile de Milan tenu ſous Conſtantin. Dans le temps que les papes, étant en guerre contre les habitans de Tuſculum ou Fraſcati, détruiſirent cette ville; celle d'Albano, qui avoit pris le même parti, éprouva le même ſort. Ce fut au temps d'Urbain VII que les Romains recommencèrent à fréquenter ſes environs, & à y bâtir des maiſons de campagne; elles y ſont aujourd'hui en très-grand nombre.

En entrant à Albano, on voit à gauche un ancien mauſolée dépouillé de ſes ornemens, & qui reſſemble de loin à la tour-magne de Nîmes; le peuple l'appelle tombeau d'Aſcanius, fils d'Enée. M. Chaupy croit que c'étoit le tombeau de Clodius, Tom. II, pag. 93.

Vers l'autre porte d'Albano, du côté de la Riccia, près des Carmes de la Stella, on voit un grand mauſolée de quarante-cinq pieds en quarré, où il y a cinq pyramides de dix pieds de diamètre; le peuple l'appelle le tombeau des Horaces & des Curiaces; Vénuti croit que c'eſt celui du grand Pompée; ce ſentiment eſt bien plus probable: Plutarque dit que les cendres de ce héros furent apportées d'Egypte à ſa veuve Cornélie, & qu'elle les plaça dans ſa maiſon d'*Albanum*. On voit dans le même auteur que la famille Pompeia avoit ſon tombeau vers Albe, & que Julie, fille de Céſar, y fut enterrée. Ligorius croit que ce monument fut élevé à la mémoire de Pompée par l'empereur Adrien, & que les cinq pyramides, ſymbole de l'Egypte, ſe rapportoient à cinq victoires célèbres qu'il remporta avant ſon premier conſulat. Ce monument eſt d'un goût très-mâle, & il eſt très-remarquable: de ces quatre tourelles

en forme de cônes ou de pyramides, il en reste encore deux sur pied, elles sont revêtues de pierre pépérine sur un côté; le noyau de la pyramide du milieu est de cailloux mêlés avec la pouzzolane; celui qui reste à l'un des coins est plus détruit que celui de la pyramide du milieu. Une des pyramides des angles est totalement détruite, les autres le sont en partie. Ce tombeau devoit être d'un très-bel effet; dans l'état où il est, ses ruines, qui se confondent avec les ronces, font d'un pittoresque admirable.

La villa Pamfili & la villa Lercari à Albano sont bien bâties & fort propres, mais il y manque des jardins, qui sont toujours la partie essentielle d'une campagne. La villa Corsini, bâtie en 1774, est aussi fort belle.

L'empereur Domitien avoit un palais considérable au pied de la montagne d'Albe, dont les bâtimens avoient renfermé ceux de Clodius & ceux du grand Pompée. On sait qu'il s'y plaisoit beaucoup; qu'il y donnoit des combats de gladiateurs, des spectacles, des jeux; qu'il y rassembloit des gens de lettres, & qu'il prenoit intérêt à leurs disputes littéraires. On voit encore les ruines d'un amphithéâtre & une conserve d'eau dans les jardins de l'abbaye de S. Paul, qui passent pour être les restes du palais de Domitien; mais que Piranesi croit être d'une plus haute antiquité, & qu'il rapporte à un camp des premiers Romains. M. Mariette, très-versé dans l'antiquité, n'est point de son avis. (Gazette Littéraire, Tom. V, pag. 203.) Suivant M. Chaupy, le palais de Domitien étoit sur une des montagnes d'Albe, ves les Capucins, & la villa Barberini est sur les ruines du palais de Clodius. Il met la maison de Stace aux Jésuites d'Albano, entre celles de Clodius & de Gallus; & le tombeau qui est derrière l'église de S. Sébastien, lui paroît être celui de la maison de Gallus.

Les conſerves d'eau conſtruites ſous terre ſuppoſent naturellement de grands palais; on les conſtruiſoit, ſoit pour des bains dont les Romains faiſoient un uſage continuel, ſoit pour l'entretien des pièces d'eau qui étoient dans les jardins. Celles d'Albano ſont encore entières, on y reconnoît la manière dont l'eau y arrivoit, & les iſſues qui ſervoient à les vuider; elles ſont revêtues d'un enduit auſſi poli & auſſi dur que le marbre, & qu'on appeloit *opus ſegninum*, en ſorte qu'il paroît probable à M. Mariette que c'étoit là le palais de Domitien.

Le jardin des Capucins eſt ſur une belle terraſſe, & dans une ſituation admirable; il y a ſur la terraſſe une crêche où l'on voit un petit Jéſus en marbre, couché ſur une couverture, & fait par le Bernin; ce n'eſt pas une excellente choſe, mais on ſent toujours qu'il part de la main d'un bon maître; dans le fond eſt une bambochade de bergers & de bergères qui viennent à la crêche, ils ſont peints à freſque; le tout eſt ſur les deſſins du Bernin: la couleur en eſt crue, mais ils ont de bons caractères.

La verdure des arbres de cette terraſſe forme un payſage très-agréable, qui a été deſſiné par M. Boucher, en retranchant ſeulement la crêche & la charmille quarrée d'en-bas, à laquelle il a ſubſtitué des terrains.

Quand on eſt ſur cette terraſſe des Capucins d'Albano, on découvre le lac d'Albano, dont la vue eſt très-belle: il a ſept à huit milles de circuit, ſa forme eſt plus longue que large, & très-irrégulière; il eſt environné de montagnes aſſez eſcarpées; le château de Caſtel-Gandolfo paroît à gauche ſur des montagnes qui environnent le lac; à droite & à mi-côte, on découvre le couvent de Palazzolo, où il y a des religieux d'Araceli de Rome.

Piraneſi a découvert ſur le bord du lac deux

grottes qu'il fait voir être des nymphées, espèce de monumens dont il est parlé dans Homère & Virgile, mais qu'on avoit point décrit avant lui. On croit que les nymphées étoient des salles où se faisoient les noces, ou bien des salles ornées de statues de nymphes, & destinées à prendre le frais; ceux d'Albano sont creusés dans la montagne; l'un des deux est taillé régulièrement & décoré d'architecture; on y voit encore les niches où devoient être les statues des nymphes, & les bancs destinés à se reposer. Le terrain forme dans le milieu comme une espèce de bassin, que peut-être on faisoit remplir d'eau pour y prendre le bain, *Piranesi Antichità d'Albano, e di Castel-Gandolfo, &c. Roma* 1762-1764. Un de ces nymphées dépendoit de la maison de Clodius, où est située la villa Barberini. *Chaupy.*

Le canal du lac Albano est un des ouvrages les plus anciens & les plus singuliers des Romains; c'est un déchargeoir ou *emissario*, par lequel les eaux du lac vont se rendre dans la plaine qui est au-delà de la montagne, lorsqu'elles sont trop hautes. C'est ce que rappelle Cicéron quand il dit: *ex quo illa admirabilis à majoribus Albanæ aquæ facta deductio est.* Il fut fait suivant Piranèse (1) trois cent & quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ, à l'occasion d'une crue extraordinaire & subite des eaux du lac, arrivée dans le temps même que les Romains étoient occupés du fameux siége de Veies; les eaux élevées de trois cent & neuf pieds au-dessus du niveau ordinaire, menaçoient Rome d'une inondation terrible: le siége traînoit en longueur; on envoya des députés à Delphes pour y consulter l'Apollon Pythien, l'oracle répondit que les Romains prendroient la ville de Veies quand ils auroient fait écouler les eaux du lac, en empêchant qu'elles ne

(1) Quand on considère la hauteur des bords du lac, son évasement & la petitesse du canal, on est tenté de croire que celui-ci ne fut fait que pour donner de l'eau à des jardins.

priffent leur cours vers la mer. Il fe trouva qu'un Veien pris par des foldats Romains, & qui fe difoit infpiré, avoit fait la même réponfe & répandu le même bruit dans les efprits crédules des Romains; on ne douta pas de la néceffité de ce travail, on l'entreprit avec tant de vigueur qu'il fut exécuté dans le cours d'une année. On perça la montagne qui borde le lac à l'endroit où eft le château de Caftel-Gandolfo, on y creufa dans la longueur de 1260 toifes un canal qui a trois pieds & demi de large fur environ fix pieds de hauteur au-deffus du fond, mais il n'y a que trois pieds d'eau. Piranefi nous a donné une ample defcription de ce canal & des deux châteaux-d'eau; l'un eft à l'entrée du canal vis-à-vis du lac, & l'autre à l'iffue du canal dans la plaine. Cet ouvrage étonnant fut conftruit avec tant de folidité & tant d'exactitude, qu'il fert encore au même ufage fans avoir eu befoin de réparation; on croit voir un monument égyptien, c'eft le même goût d'architecture, la même façon de conftruire : les Romains travailloient pour l'immortalité. On ne fauroit concevoir comment on a pu percer, en fi peu de temps & au travers du rocher, un canal fi étroit, où l'on ne pouvoit, ce femble, placer que deux ou trois ouvriers; Piranefi penfe que cette excavation fe fit par ftations, & qu'on avoit percé des puits de diftance en diftance pour defcendre fur la ligne du canal, & le travailler tout à la fois en plufieurs endroits; mais on a bien de la peine à imaginer comment on a pu ouvrir ce canal jufqu'au lac, dans le temps même où les eaux le furpaffoient à une fi grande hauteur; il faut voir dans Piranefi les moyens qu'il croit qu'on auroit pu employer. Cet ouvrage fait bien voir qu'on favoit dès-lors l'architecture hydraulique & le nivellement, & qu'il n'eft pas néceffaire de recourir à des temps antérieurs à la fondation de Rome, pour expliquer le grand égoût de Rome,

fait ſous le règne des premiers rois, & d'autres ſemblables conſtructions. Il y a un canal encore plus conſidérable au lac Fucin, ou *Lago di Celano*, qui eſt à l'orient de Rome, mais il eſt d'un travail moins ancien. Voyez Chaupy, Tom. III, p. 229. M. Piraneſi promettoit d'en donner auſſi la deſcription : il étoit perſuadé que les Romains avoient excellé dans l'architecture, & qu'ils ne l'avoient point reçue des Grecs; mais les Etruſques s'étoient déjà diſtingués par des conſtructions qui étoient d'un ſtyle noble & d'une belle ſimplicité, & les Romains ont pu y apprendre l'architecture, avant que d'être en relation avec les Grecs. On trouve des ouvrages étruſques où l'ordre toſcan eſt employé dans toute ſa pureté, ſans les altérations que Vitruve paroît y avoir faites; & Piraneſi annonçoit qu'il étoit prouvé, par un grand nombre d'exemples, que le goût d'architecture de cette nation étoit digne de ſervir de modèle.

MONTE-CAVO, autrefois *Mons Albanus*, tiroit ſon nom de l'ancienne ville d'Albe, dont nous avons parlé. Le nom moderne de Monte-Cavo vient de ce qu'il forme, du côté de Rome, une eſpèce d'enfoncement ou de concavité.

C'eſt au ſommet de cette montagne qu'étoit le fameux temple de Jupiter Latial, dont il ne reſte aujourd'hui preſqu'aucun veſtige. Le couvent des *Paſſionanti* eſt ſur les ruines de ce temple, & M. Chaupy a reconnu la voie antique par laquelle on alloit, depuis le temple juſqu'à la voie Apienne, vers la colline qui eſt au-deſſus de la Riccia, & qui s'appeloit *Mons Virbius*. Tom. II, pag. 115. Ce fut Tarquin le Superbe qui fit bâtir ce temple, plus de cinq cent ans avant Jéſus-Chriſt. Les Romains avec les habitans du Latium y célébroient les féries latines; les triomphateurs étoient obligés d'y aller ſacrifier quelques jours après leur triomphe; & les conſuls y alloient prendre poſſeſſion de leur

leur nouvelle dignité. On voit encore une multitude de grands blocs de pierre, qui viennent, ſelon Piraneſi, ſoit du temple, ſoit des fortifications dont la montagne étoit munie. On y trouve des reſtes de colonnes, de corniches, des piédeſtaux, qui prouvent que cette ancienne architecture étoit déjà très-correcte.

Cette montagne d'Albano, ſi célèbre par les événemens de l'hiſtoire romaine, eſt remarquable encore par ſa formation & les phénomènes qu'elle préſente à un naturaliſte; c'eſt une éminence preſque détachée des autres montagnes du Latium, couverte de matières qui ſont tantôt homogènes, tantôt hétérogènes; on y trouve des blocs de pierres qui renferment des minéraux & des matières vitrifiées; on y reconnoît des pierres-ponces & des laves, ſemblables à celles du mont Véſuve.

Le lac d'Albano a un ſable noir & blanc, qui contient des débris de mica noir & de quartz. On trouve ſur la montagne, près des Capucins, une terre cendrée & des morceaux conſidérables de mica noir, mêlés dans cette cendre, M. Guétard, pag. 380. Sur le chemin de Grotta Ferrata à Paleſtrine, on voit des terres cendrées, des pouzzolanes, des pierres calcinées avec des brillans noirs, qui ſont des eſpèces de ſchorls.

Le lac d'Albano & le lac de Nemi ou *Lago Nemorenſe*, renfermés dans le ſein de cette montagne, ſont environnés de rochers fort élevés; le premier a huit milles de tour, & le ſecond quatre milles; ils reſſemblent l'un & l'autre à des entonnoirs de volcans, comme M. de la Condamine l'obſerva en 1755. Tite-Live dit que la terre s'ouvrit autrefois près du mont Albano, & forma un gouffre horrible, Dec. III, L. X, que ſur la montagne même il tomba des pierres du ciel en forme de pluie, Dec. I, L. I, & qu'au temps du ſiége de Veïes, après une grande ſéchereſſe, le lac d'Albano s'enfla,

ſurmonta les bords du baſſin, & inonda les campagnes juſqu'à la mer. Dec. I, L. II. On peut voir à ce ſujet les réflexions de M. Fréret, ſur les prodiges rapportés par les anciens. Mémoires de l'académie des belles-lettres, Tom. IV, pag. 44. L'hiſtoire ne nous a pas conſervé la date ni même le ſouvenir des événemens qui étoient arrivés dans les ſiècles antérieurs; mais on en reconnoît la trace en voyant les bords de ces lacs formés d'une eſpèce de lave ferrugineuſe & moitié vitrifiée; elle eſt diſpoſée par lits inclinés du côté extérieur, c'eſt-à-dire, vers les campagnes où elle a dû couler; & les collines qui partent du lac d'Albano, comme autant de rayons, ſont elles-mêmes formées de lits diſpoſés de la même manière.

Une autre lave plus légère & moins homogêne, qui ſe trouve en abondance du côté de Marino & de la Riccia, paroît mêlée de différentes ſubſtances minérales; c'eſt une eſpèce de *peperino* ou pierre propre à bâtir, que les anciens appeloient *Lapis Albanus*. Cette lave ſe trouve, non dans l'intérieur de la montagne, mais à la ſurface de la terre, & diſpoſée par lits, comme ſi elle ſe fût répandue par deſſus les bords du baſſin lorſqu'elle étoit coulante, & qu'elle ſe fût condenſée enſuite par le refroidiſſement; on trouve dans l'intérieur de cette pierre du talc, des pirytes en forme de priſmes à huit & à douze faces, un charbon foſſile, du bitume, des fragmens de cailloux, de marbre & des ſcories ou écumes: toutes ces ſubſtances ſont empâtées & incruſtées dans cette pierre; mais il y a moins de matières ferrugineuſes dans la première lave dont nous avons parlé; elle reſſemble aſſez à la cendre du Véſuve, à cette eſpèce de pouzzolane qui a recouvert Herculanum & Pompeia; mais qui au lieu d'avoir été diviſée & diſperſée par une éruption plus forte, eſt reſtée en maſſe; elle devoit avoir un peu plus de matière glutineuſe que celle du Véſuve, parce qu'elle

n'avoit pas été torréfiée par un feu aussi violent.

Les environs de la montagne sont remplis de pierres qui paroissent brûlées, & de gros sable, qui est une véritable pouzzolane ; il a la propriété de faire un ciment de la plus grande dureté ; cela vient des parties métalliques qui s'unissent avec la chaux ; ainsi le peperino & la pouzzolane paroissent ne pas différer essentiellement, mais seulement par le degré de vitrification.

On trouve encore des vestiges semblables de volcans près des lacs *Regilla*, *Sabatino*, *Cimino*, *Volsiniese*, au rapport de M. de la Condamine & de M. le docteur *Girol. Lapi* ; celui-ci est persuadé que la vallée d'Aricie & le *Monte Cavo* sont également des restes de volcans ; que les villes d'Albe, de Lanuvium, d'Aricia, de Tusculum, & Rome même ont été bâties sur des masses de laves, de verre, de bitumes, de cendres, de pierres-ponces, & autres matières brûlées. On en retrouve des vestiges jusqu'à Radicofani, qui est à trente lieues au nord de Rome ; & voilà pourquoi M. de la Condamine, qui savoit joindre les idées plaisantes aux considérations philosophiques, disoit au pape Benoît XIV, que l'Italie étoit un chapelet de volcans, dont il ne restoit que les *Pater*.

On trouve aussi à Albano un silex noir qui paroît différent des laves.

Il croît aux environs d'Albano un champignon à tête ronde qui a souvent un pied de diamètre, dont la texture est si délicate & le goût si agréable qu'on le réserve pour la table des princes. Par un droit seigneurial, les habitans sont obligés de faire garder nuit & jour un de ces champignons, quand on l'apperçoit avant sa maturité. L'embarras que peut causer une semblable garde, qui pourroit durer quelquefois pendant quinze jours, fait qu'on a grand soin de les écraser lorsqu'on ne craint pas d'être découvert.

CHAPITRE XIII.

Suite des environs de Rome, depuis Genſano juſqu'à Civita Vecchia.

GENSANO eſt un bourg ſitué à une lieue d'Albano & de la Riccia, à ſix lieues de Rome vers le S. E.; il y a beaucoup de ruines de tombeaux le long de la route de Rome à Genſano. Quelques-uns ſont de forme circulaire, d'autres ſont quarrés & ſemblablés à de petits temples faits en briques, & décorés de pilaſtres avec des ordres d'architecture; la figure de la plupart de ces monumens ne ſe reconnoît plus & ne mérite aucune deſcription particulière; il faut obſerver ſeulement que cette manière de décorer les chemins, quoique triſte, avoit quelque choſe de majeſtueux.

On va voir à Genſano les ruines des anciens édifices qui ſont ſur le bord oriental du lac, & la maiſon de Carle Maratte, qui eſt un réduit aſſez ſimple; mais dans lequel on voit ſur la muraille quelques deſſins de cet habile peintre.

On trouve auſſi à Genſano quatre allées qui ſe réuniſſent en croix & forment une belle promenade; l'une conduit aux Capucins, & une au château du duc Sforza Ceſarini. C'eſt une maiſon très-ordinaire; mais où l'on a la vue du lac de *Nemi*, qui eſt au bas des fenêtres. Tout autour ſont des collines plantées de vignes, dont le vin eſt très-eſtimé à Rome, ſurtout celui de *Monte Giove*.

Le lac appelé *Lago di Nemi*, qui eſt à côté de Genſano, a quatre milles de tour; il donne ſon nom au château qui eſt de l'autre côté du lac, & qui s'appelle auſſi *Nemi*. C'eſt l'endroit dont parle Virgile quand il dit:

Contremuit Nemus & ſylvæ intonuere profundæ,
Audiit & Triviæ longe lacus audiit amnis.

Ce lac de Nemi étoit aussi appelé *Aricinum*, *Albanum*, *lacus Triviæ* & *Speculum Dianæ*; il étoit remarquable par le temple de Diane & par les fêtes qu'on y célébroit en l'honneur de cette déesse; aussi voit-on près de là un endroit appelé *Cinchiano*, par corruption du mot *Cyntianum*; ce nom lui avoit été donné à cause de la beauté de ces campagnes, qui sont en effet très-agréables.

L'empereur Trajan avoit fait construire dans ce lac une maison de plaisance sur une barque qui existe au fond du lac, suivant Marchi, cité dans le Journal de Paris du 11 Juillet 1784.

Le lac de Nemi a aussi un canal d'écoulement, *Emissario*, mais il n'est pas de la grandeur & de la beauté de celui du lac Albano dont nous avons parlé.

Ce lac n'est qu'à deux lieues de Velletri, dont nous parlerons en décrivant la route de Naples.

Strabon L. V, dit aussi que vers cet endroit, à gauche de la voie Appia, en allant d'Aricia vers la via Aricina, il y avoit un bois consacré à Diane, & un temple de Diane de Tauride, élevé par Oreste & par Iphigénie, où l'on observoit une coutume barbare d'immoler des victimes humaines, lorsqu'on faisoit le choix des prêtres. On arrêtoit quelqu'homme fugitif & vagabond, on lui mettoit à la main un poignard pour se défendre; tous ceux qui aspiroient au sacerdoce l'environnoient chacun avec un poignard; tous s'efforçoient de le tuer, & celui qui en venoit à bout, étoit préféré pour la prêtrise. *Leandro Alb.* fol. 155, édit. 1558.

Dans l'endroit appelé *Villa del Duca*, on trouve des ruines qui passent pour être de la maison des Antonins, que l'on fait avoir existé dans ces environs; d'ailleurs on y a trouvé plusieurs bustes de la même famille, qui sont actuellement au Capitole dans la salle des empereurs.

Leandro Alberti dit que c'est dans ce vallon, entre la Rizza & Cinthiano, la Riccia & Gensano,

que Numa Pompilius supposoit des conversations avec la nymphe Egérie, & qu'Hypolite y fut transporté après avoir été ressuscité, & nommé *Virbius*, c'est-à-dire, deux fois homme.

> *Ibat & Hypoliti proles pulcherrima bello,*
> *Virbius, insignem quem mater Aricia misit*
> *Eductum Ægeriæ lucis humentia circùm*
> *Littora, pinguis ubi, & placabilis ara Dianæ.*
> Æn, VII. 761.

Il en est parlé de même dans le troisième livre des Fastes d'Ovide.

On y voit une fontaine & un moulin avec des ruines, qui sont celles du temple de Diane. M. Chaupy, Tom. II, pag. 120.

Au sortir de Gensano l'on va à la Riccia, qui en est à deux milles. Sur le chemin, & à un demi-mille de Gensano, l'on rencontre la *Madona di Gallora*, petite église sur un plan en croix, avec une coupole au milieu, qui est assez bien.

LA RICCIA, gros bourg situé à quatre lieues de Rome, fort près d'Albano; c'étoit autrefois *Aricia*, dont il est parlé dans la cinquième satyre du premier livre d'Horace; elle est sur l'ancienne voie Appia.

La place est décorée de deux fontaines: on y voit le palais du prince Chigi, & une église en forme rotonde, bâtie par le Bernin, avec un portique en avant qui est dorique, mais dans lequel il y a beaucoup à critiquer, & deux corps de bâtimens aussi avec des portiques.

Cette rotonde est ornée au-dedans de pilastres cannelés d'ordre corinthien, avec des arcades formant huit renfoncemens, où sont les sept autels, & la porte qui est vis-à-vis de l'autel du milieu. Sur les pilastres s'élèvent des arcs doubleaux qui se réunissent sous la lanterne, & entre ces arcs doubleaux sont de petits caissons; tous ces dedans de

l'église sont une des jolies choses qu'ait fait le Bernin ; non-seulement il y règne tout le goût possible, mais la composition en est sage : l'œil est tranquille en les regardant, & l'exécution en est admirable. On auroit cependant voulu un peu plus de repos dans la décoration de la coupole.

En allant de la Riccia à *Città Lavinia*, vis-à-vis la maison des *Manganoni*, à droite de la voie Appia, on trouve des restes du temple de Junon Lanuvine, Argive ou protectrice, célèbre du temps des Romains, & dont la statue est au Capitole ; c'est celle dont les brodequins sont en croissant. On y célébroit des mystères comme ceux d'Eleusine, & les consuls, en prenant possession de leur dignité, venoient y faire des sacrifices. Le père Kircher avoit imaginé de faire de ces ruines le palais d'Evandre ; mais, comme l'observe Vénuti, Evandre habitoit fort loin de-là ; d'ailleurs, c'étoit un roi qui n'avoit point de palais, qui logeoit dans de fort petites maisons, *Angusti subter fastigia tecti*, ou qui couchoit sur des feuilles sèches, comme font aujourd'hui les chiens de nos basses-cours. Cela se voit par le huitième livre de l'Enéïde.

CIVITA LAVINIA autrefois *Lanuvium*, qui fut une ville célèbre dans l'ancienne histoire de Rome, n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais château, à une lieue de Gensano, & à deux lieues d'Albano. Il y en a qui croient que c'étoit plutôt la ville de Lavinium ; mais Vénuti est d'avis que Lavinium étoit plus à l'occident du côté de la mer, & que la Cività Lavinia moderne est le *Lanuvium* des anciens. Quoiqu'il en soit, il ne reste sur la colline où étoit bâtie Lanuvium, que quelques débris de ses anciens murs près d'un hermitage, avec des ruines de temples & de monumens auxquels on ne distingue rien.

ARDEA est un petit village, situé près du bord de la mer, à trois lieues d'Albano & de Cività

Lavinia ; c'étoit la capitale de Turnus & l'ancienne ville des Rutules, que Pline dit avoir été fondée par Danaé, mère de Perſée :

Audacis Rutuli ad muros, quam dicitur urbem,
Acriſionæis Danaë fundaſſe colonis,
Præcipiti delata noto, locus Ardea quondam,
Dictus avis, & nunc magnum manet Ardea nomen.
Æn. VII. 409.

Mais Denys d'Halicarnaſſe l'attribue au fils d'Ulyſſe & de Circé.

C'eſt aujourd'hui un endroit qui eſt à peine habité, à cauſe du mauvais air.

LAVINIUM, ſuivant Vénuti, étoit dans l'endroit où eſt *Pratica*, ferme du prince Borghèſe, ſur un ruiſſeau qui a deux lieues de cours, & qui deſcend de *Monte di Leva* ; c'eſt-là qu'il place le fleuve célèbre, appelé *Numicus*, dont parle Virgile :

. . . . . *Urbem & fines & littora gentis,*
Diverſi explorant : hæc fontis ſtagna Numici.
VII. 149.

Hinc Dardanus ortus,
Huc repetit : juſſiſque ingentibus urget Apollo,
Tyrrhenum ad Tybrim & fontis vada ſacra Numici.
VII. 240.

Qui ſaltus Tyberine tuos ſacrumque Numici,
Littus arat.
VII. 797.

Cependant quelques auteurs croient que le *Numicus* de Virgile eſt un autre ruiſſeau, appelé *Rivo di Nemi*, qui paſſe près d'Ardea, dont nous avons parlé à l'article précédent.

C'eſt-là qu'Ænée aborda en arrivant en Italie, 1182 ans avant Jéſus-Chriſt.

Italiam fato profugus Lavinaque venit,
Littora.
Æn. I. 5.

Ce fut-là que mangeant avec ſes compagnons

les pains qui leur avoient servi de table, ils accomplirent l'oracle qui le leur avoit annoncé.

Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames nostræque injuria gentis,
Ambesas subigat malis absumere mensas.
Æn. III. 255.

Il y a des auteurs qui disent que la ville de Lavinium existoit déjà sous le nom de Laurentum avant l'arrivée d'Ænée; mais la plupart des savans ont distingué ces deux villes. Voyez Leandro Alberti, fol. 132. Celle de Lavinium fut bâtie par Ænée, & prit son nom de Lavinie, fille de Latinus, qu'Ænée épousa. Denys d'Halicarn. Liv. I.

LAURENTUM, citadelle du roi Latinus, passe pour avoir été vers l'endroit où est *Torre Paterno*, deux lieues à l'occident de Pratica ou Lavinium, & à trois lieues d'Ostie, qui est au N. O.; c'est cette ville dont Virgile raconte l'origine sacrée.

Laurus erat tecti medio, in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu servata per annos,
Quam pater inventam, primas cùm conderet arces,
Ipse ferebatur Phœbo sacrasse Latinus,
Laurentisque ab ea nomen posuisse colonis.
Æn. VII. 59.

Virgile parle de *Laurentum* en vingt endroits de l'Ænéïde, on peut voir à ce sujet Cluvier, *Antiqua Italia*, L. III. Chap. III.

Félibien, historiographe des bâtimens du roi, & garde des antiques, nous a donné en 1699, *les plans & descriptions des deux plus belles maisons de campagne de Pline le consul, ou Pline le jeune.* L'une étoit le *Laurentum*, L. II. Ep. 17, situé sur le rivage de la mer dans le *Latium*, entre Ostie & *Laurentum*, qu'il croit être *San Lorenzo*; cette maison étoit, selon Félibien, à l'endroit où est *Torre Paterno*, L. II. Ep. 17, quatre lieues au-dessus de *Fiumicino.* Mais Vénuti la met à *Torre*

di S. Lorenzo, qui eſt à cinq lieues de *Torre Paterno* (1).

Tous ces lieux ne ſont à préſent que de petits villages, & n'étoient peut-être rien de plus autrefois; mais quand on a lu, dès ſon enfance, le ſeptième livre de l'Æneïde, on ne peut manquer de prendre intérêt à ces villages. S'ils ne ſont pas curieux par eux-mêmes, ils le ſont du moins par le ſouvenir des anciens événemens qu'ils rappellent à l'eſprit, par la beauté des images ſous leſquelles on nous les a préſentés, par la grandeur des caractères des héros, avec leſquels le ſouvenir en eſt lié; enfin par la réputation que leur ont donné tant de célèbres écrivains : on va voir avec plaiſir les endroits même que la fable a conſacrés, *& campos ubi Troja fuit;* les anciens y trouvoient le même agrément que nous : Salluſte diſoit en pareil cas, *Minores fuerunt quam fama feruntur, ſed quia provenere ubi ſcriptorum magna ingenia, ita eorum virtus tanta habetur quantum verbis ea potuere extollere præclara ingenia.*

Quand on a vu Albano & Genſano, il reſte encore ſix lieues à faire vers le midi pour aller à *Nettuno*, qui eſt l'ancienne ville d'Antium; mais nous en parlerons à la ſuite des marais Pontins.

Au ſud-oueſt de Rome, on doit voir dans une autre excurſion, *Oſtia* & *Porto;* la première eſt une petite ville, ſituée à cinq lieues au ſud-oueſt de Rome, près de l'embouchure du Tibre. Ce fut le premier établiſſement que firent les Romains ſur le bord de la mer, ſous Ancus Martius qui, vers l'an de Rome 132, voulut s'ouvrir le commerce au-dehors, & ſe frayer une nouvelle route de conquêtes & de richeſſes; il fit auſſi creuſer des ſali-

(1) L'autre maiſon de Pline, qu'il appeloit *Tuſci*, étoit en Toſcane, proche du village de Settignano, aux environs de *Ponte di San Stefano*, & trois lieues au nord de *Borgo di San Sepolcro*. (L. V. Ep. 6.)

nes, dont le premier produit fut diſtribué au peuple gratuitement ; il fit entourer cette ville de murs, (Tit. L. I.) & lui donna le nom d'Oſtia, comme étant la porte du Tibre & de Rome.

Le territoire d'Oſtie étoit déjà très-marécageux, & le Tibre y étoit peu navigable ; les bâtimens venus par mer s'arrêtoient à l'embouchure du fleuve, l'on mettoit les marchandiſes dans de plus petites barques, qui remontoient juſqu'à Rome, ou par le moyen des rames, ou par le tirage des chevaux. Rome étant devenue la capitale du monde, Oſtie devint une ville très-grande & très-ornée ; ſes habitans, à cauſe de l'importance de leur commerce, étoient exempts d'impôt. L'empereur Claude y fit conſtruire un port de mer l'an 42 de Jéſus-Chriſt, & le chemin d'Oſtie devint ſi peuplé, qu'il ſembloit n'être qu'une continuation de la ville de Rome.

Mais à la chûte de l'empire, cette ville fut ruinée par les Sarrazins ; le pape Léon IV voulut la rétablir, & il y plaça une colonie de Corſes. Martin V y fit conſtruire une tour pour défendre le port & contribuer à la ſûreté de Rome. Jules II la fortifia encore davantage ; mais tout cela n'a pu faire revivre Oſtie, ni la peupler. Du temps de Léandre Alberti, qui écrivoit il y a deux cent ans, on n'y voyoit plus rien des édifices ſomptueux dont elle avoit été décorée. *Deſcrizione di tutta Italia*, 1568, *fol.* 129. On juge bien qu'il n'y a plus aujourd'hui que des ruines ; à peine y voit-on quelques reſtes de colonnes & d'entablemens, qui marquent la ſituation de ſes anciens édifices, les veſtiges d'un port comblé depuis long-temps, & une fortereſſe à moitié ruinée ; c'eſt un bourg preſque déſert, dont l'air eſt très-mal ſain, dans lequel il y a des ſalines qui appartiennent à la chambre apoſtolique. Les malfaiteurs qu'on y laiſſe travailler n'y vivent pas long-temps.

PORTO eſt un petit village, très-peu habité, ſitué à une lieue d'Oſtie, de l'autre côté du Tibre, où l'on va facilement à pied en paſſant le Tibre dans un bâteau; l'on y voit les reſtes d'une ville conſidérable, que l'empereur Claude & l'empereur Trajan y avoient fait conſtruire, mais dont le terrain eſt devenu aquatique & mal-ſain. L'on y voit auſſi le baſſin d'un ancien port de Trajan, où il reſte quelques colonnes de marbre enfoncées dans la terre, qu'on dit avoir ſervi à arrêter les vaiſſeaux.

A un mille plus loin de l'embouchure du Tibre, qui fait une eſpèce de canal depuis Porto juſqu'à la mer, les eaux de ce côté-là ſe ſont retirées de beaucoup par les aterriſſemens & les dépôts que le fleuve y a formés, & la mer eſt éloignée de plus d'un mille & demi de l'endroit où étoit le port.

Tous ces environs, & même le terrain qui de-là s'étend juſqu'à Rome, étoient couverts de maiſons & de jardins, on n'y voit aujourd'hui que des bois, des marais & des champs incultes & déſerts; les montagnes ſont couvertes de bois; dans le bas il n'y a que des pâturages; les propriétaires aiment mieux les affermer dans cet état que de les faire cultiver, mais cela nuit à la population.

FIUMESINO, ou *Fiumicino*, eſt un gros bourg, ſitué à l'embouchure du Tibre, ſix lieues au ſud-oueſt de Rome, où l'on fait un commerce conſidérable pour l'approviſionnement de cette capitale; il eſt fort près de l'ancien port de Trajan, qui a été comblé par des aterriſſemens du Tibre. Fiumeſino eſt à l'embouchure ſeptentrionale du Tibre, la ſeule qui ſoit navigable aujourd'hui; celle d'Oſtie eſt trop enſablée.

L'ancienne tour, qui eſt près de Fiumeſino, s'appelle *Torre Aleſſandrina*. On voit beaucoup d'autres tours le long de cette côte; il y en a cinq depuis Fiumeſino juſqu'à *Capo d'Anzo* & Nettuno,

douze lieues au ſud-eſt de l'embouchure du Tibre.

Il nous reſte à dire un mot des environs de Rome, du côté du nord-oueſt ; le principal endroit de cette partie eſt Cività Vecchia, qui eſt encore un petit port de la même côte ſervant au commerce de Rome. Il y a quinze lieues de Rome à Civita Vecchia ; ſavoir, de Rome à *Caſtello Guido*, trois lieues & demie ; de Caſtello Guido à *Torimpietra*, une lieue & demie ; de Torimpietra juſqu'à *S. Severa*, *S. Marinella*, deux lieues & demie ; de S. Marinella à Civita Vecchia, deux lieues.

CIVITA VECCHIA, ville & port de mer de l'état eccléſiaſtique, eſt à vingt-neuf degrés dix-ſept minutes de longitude, à quarante-deux degrés cinq minutes de latitude, à quinze lieues au nord-oueſt de Rome, & à quatorze lieues d'Oſtie. Son ancien nom étoit *Centum Celle*, & il venoit peut-être de ce que le port avoit cent arcs ou cales pour abriter les barques ; il y en a encore actuellement pluſieurs que les papes ont fait faire. Pline le jeune nous a laiſſé la deſcription d'un beau port que l'empereur Trajan y faiſoit conſtruire de ſon temps.

Cette ville fut priſe par Totila, & repriſe enſuite par Narsès l'an 553. Le pape Grégoire III releva ſes murs qui avoient été ruinés dans ies guerres, & la rétablit l'an 731. Les Sarrazins l'ayant encore ſaccagée, Léon IV fit rebâtir une autre villle dans une poſition plus sûre, l'an 854. Ce fut alors que l'ancienne ville prit le nom de *Civita Vecchia*, qu'elle porte encore actuellement. Le cardinal Aquilano y bâtit une fortereſſe en 1464 ; le pape Paul III, élu en 1534, fit bâtir celle qui exiſte, & Michel-Ange en eut la direction. Elle eſt bien entendue, mais dans le goût du temps. Sixte V en 1589 y fit conduire des eaux. Paul V en 1608 fit reconſtruire la lanterne du port. Benoît XIV le déclara port franc, ſupprima les droits qui en gênoient le commerce, & fit conſtruire de nou-

veaux magasins, qu'il alla même visiter en personne. Cela fit un grand bien au commerce : les bâtimens étrangers y abordèrent en plus grand nombre, & l'exportation des marchandises du pays devint plus considérable.

Le port est fréquenté, les Anglois y portent de la morue, les Marseillois y viennent chercher du grain quand l'exportation est permise ; les Suédois y viennent charger de la pouzzolane pour bâtir dans l'eau.

La ville est fortifiée ainsi que le port, & le pape y entretient une bonne garnison ; il y a une ouverture qui communique à la Darse, où sont six galères & deux frégates. A côté de la Darse on a élevé des bâtimens destinés aux hôpitaux & aux magasins pour les galères.

On y compte près de six mille forçats ; il en meurt huit à neuf cent chaque année, & ils sont remplacés par de nouveaux. La chambre leur fournit des caleçons, & une espèce de manteau à capuchon, rayé de jaune & de rouge ; mais la plupart sont presque nuds, parce qu'ils vendent ce qu'on leur donne ; ils ont trois livres de pain par jour, & des fèves deux fois la semaine.

La machine à curer le port est simple & peu dispendieuse.

L'arsenal pour la construction des navires & des galères est grand & commode, il fut bâti sous la direction du Bernin.

On remarque dans la ville l'église de S. François, bâtie dans ce siècle-ci sur les dessins du cavalier Navona, & dans laquelle est une Nativité du Dominiquin. On va voir aussi l'église des Carmes, & le palais du gouverneur.

La grotte des serpens est à quelque distance de *Civita Vecchia* ; il s'y fait quelques guérisons. Elles viennent sans doute d'une vapeur sulfureuse qu'on y respire, & non pas de ces prétendus serpens qui

venoient lécher les plaies des malades, au rapport du père Labat.

Dans les montagnes voisines de Civita Vecchia le terrain est glaiseux, il renferme des schites & même des ardoises pures d'un assez beau noir.

La célèbre mine d'alun, *Alumiere*, qui est à trois lieues au nord-est de Civita Vecchia près de la Tolfa, est la plus abondante de l'Italie : les travaux en ont été décrits par M. Geofroy dans sa matière médicale, & dans les Mémoires de l'académie pour 1702. On les trouve dans le Voyage d'Italie par M. Audebert, imprimé à Paris en 1656 ; dans l'Encyclopédie d'Yverdon, au mot *alun ;* dans le Mémoire de M. l'abbé Nollet sur l'Italie, à l'occasion de la Solfatare, Mémoires de l'académie pour 1750. Dans le premier volume des Mémoires de M. Guétard, & dans un Mémoire de M. Mazeas, lu en 1766, & qui fait partie du cinquième volume des Mémoires présentés à l'académie. M. Fougeroux qui avoit aussi examiné ces travaux a donné de nouveaux détails à ce sujet, dans les Mémoires de l'académie pour 1766.

On coupe la montagne à pic, on arrange les pierres sur des fourneaux qui ont environ six pieds de diamètre & autant de hauteur ; on les dispose de manière que la flamme les traverse & les calcine pendant douze heures. On met ensuite ces pierres sur le terrain en plusieurs tas ; on les humecte avec de l'eau trois ou quatre fois par jour, pendant quarante jours, en rejetant toujours la même eau par-dessus. Quand les pierres sont bien décomposées & couvertes d'une efflorescence rouge, on les porte dans des chaudières pour les faire bouillir ; l'eau décantée ayant encore bouilli séparément, on la laisse reposer, & l'alun s'y cristallise contre les bords des vases dans l'espace de huit jours. C'est ce qu'on appelle *alun de Rome*, dont il se fait pour la France une exportation considérable. On a établi

près de Paris, à Javelle, vers 1780, une manufacture d'alun artificiel pour tâcher d'y suppléer.

CORNETO est à quatre lieues au nord de Civita Vecchia, à neuf lieues de Montefiascone & autant de Viterbe; c'est une petite ville de l'Etat ecclésiastique, remarquable par des restes curieux d'antiquités Etrusques, qui en sont peu éloignés; l'on en a parlé en 1765 dans le cinquante-troisième volume des Transactions philosophiques de la société royale de Londres. A une lieue au nord de Corneto est une colline appelée *Civita Turchino*, où l'on croit qu'étoit autrefois la ville célèbre de *Tarquinia* ou *Tarquinium*, une des douze villes capitales des Etruriens; ce n'est plus aujourd'hui qu'une vaste campagne; on y a trouvé en différens temps des inscriptions, des médailles, & autres restes d'antiquité.

Plusieurs petites éminences appelées *Monti Rossi* sont entre cette colline & la ville de Corneto, à une lieue de la mer; on en a ouvert une douzaine, & l'on y a trouvé des chambres souterraines de vingt à trente pieds, taillées dans le tuf, revêtues de stucs, garnies de vases étrusques de différentes formes, & de plusieurs tombeaux de pierre remplis d'ossemens, avec des inscriptions étrusques & des peintures, dont quelques-unes sont supérieures à tout ce que l'on connoissoit de la manière étrusque.

M. Jenkin, Anglois, qui a visité ces souterrains, a fait graver une partie de ces figures dans les Transactions philosophiques. Il reste un grand nombre de ces tombeaux qui n'ont point été ouverts. Il est à souhaiter que quelque curieux aille y faire une excursion avec assez de secours, de temps & de lumière, pour faire jouir les amateurs d'antiquités de tous ces trésors enfouis. Winkelmann parle de ces peintures trouvées dans les tombeaux de Tarquinia. *Histoire de l'art*. Tom. I. P. 167.

CHAPITRE XIV.

Voyage de Rome à Naples par Velletri & Terracina.

LA diſtance de Rome à Naples eſt de quarante-quatre lieues. On compte cent cinquante-cinq milles, & l'on paie dix neuf poſtes ; la route la plus ordinaire, c'eſt-à-dire, celle de la poſte, paſſe à *Terracina* & à *Gaëte ;* mais il eſt aſſez ordinaire aux voyageurs de vouloir faire la route du mont Caſſin, elle eſt plus courte de vingt-cinq milles que celle de Gaëte. Les voituriers vous mènent en cinq jours ; on couche à l'Oſtelleria Bianca, à Ceprano, à S. Germano au pied du mont Caſſin, & à Toricelli. Je parlerai de celle-ci au retour de Naples ; je vais commencer par la plus commune & en même temps la plus célèbre.

La lecture des auteurs claſſiques, l'intérêt qu'ils nous font prendre aux lieux que ces grands hommes ont habités, eſt une des choſes qui augmentent le plus la curioſité & le plaiſir d'un voyage en Italie. J'avois lu, comme tout le monde, la cinquième Satyre du premier livre d'Horace, dans laquelle il décrit ſon voyage de Rome à Brindes ; mais je ne pouvois prendre grand intérêt à cette géographie. C'eſt en allant de Rome à Naples que j'ai relu avec plaiſir le voyage d'Horace : en parcourant une partie des lieux qu'il y décrit, j'aimois à comparer leur état actuel avec la narration d'Horace, & les noms qu'ils portent aujourd'hui avec ceux qu'ils avoient de ſon temps. L'an 713 de Rome, ou quarante-un ans avant Jéſus-Chriſt, Antoine venoit de quitter Cléopatre pour s'oppoſer au progrès d'Octave, à qui rien ne réſiſtoit en Italie ; Domitius Ænobarbus ſe joignit à Antoine, &

celui-ci vint mettre le siége devant Brindes, tandis que Sextus Pompée faisoit une descente ailleurs. Les amis communs, Mécène, Pollion, Cocceius, allèrent à Brindes pour négocier l'accommodement d'Antoine avec Octave, qui eut lieu en effet, aussi-bien que le mariage d'Antoine avec Octavie, sœur d'Octave; Horace fut du voyage; mais il partit d'abord de Rome avec Héliodore, pour aller attendre Mécène à Terracine. La première station fut *Aricia*, qui est aujourd'hui *la Riccia*, dont nous avons parlé. Ce n'est pas la route actuelle de Naples, mais elle en est peu éloignée.

Egressum magna me accepit Aricia Roma,
Hospitio modico: Rhetor comes Heliodorus.
Græcorum longe doctissimus: inde forum Appî
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

La ville ou le bourg, appelée *Forum Appii*, étoit selon quelques auteurs à l'endroit où est le hameau ou auberge appelé *Case Nuove;* mais celui-ci n'est point tout-à-fait sur la voie *Apia;* il est plus probable, comme d'autres l'ont dit, que c'est *Casarillo di Santa Maria*, à quatorze lieues de Rome dans les marais Pontins, où se perd la voie *Apia;* car on voit près de-là des restes d'une ancienne ville: elle avoit été fondée par Appius Claudius Cæcus, sur le grand chemin qu'il fit construire vers l'an 313 avant Jésus-Christ.

Horace marchoit comme l'on voit à petites journées, on croit même qu'il fit la route à pied depuis Rome jusqu'à l'endroit dont nous parlons; cela arrivoit souvent aux Romains, à ceux même qui étoient très-riches, & l'histoire en fournit plusieurs exemples. Horace paroît l'indiquer dans ces deux vers:

Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos
Præcinctis unum: minus est gravis Appia tardis.

D'ailleurs, il faut convenir que, surtout pour des

voitures, la voie *Apia* devoit être fort incommode: l'on étoit obligé d'y aller très-lentement.

Cette ville appelée *Forum Appii* étant située sur le bord des marais Pontins, il n'est pas étonnant que l'eau y fut mauvaise. Horace qui la craignoit ne voulut point y souper:

> *Hic ego propter aquam, quod erat deterrima, ventri.*
> *Indico bellum, cœnantes haud animo æquo*
> *Expectans comites.*

Je passe la description du voyage qu'il fit sur les marais Pontins, depuis *Forum Appii* jusqu'à une lieue de Terracine, & de la mauvaise nuit qu'il passa; il en partit le lendemain, quatre heures après le lever du soleil.

> . . . . *Quartâ vix demum exponimur horâ,*
> *Ora, manusque tuâ lavimus Feronia, lymphâ.*
> *Millia tum pransi tria repimus, atque subimus*
> *Impositum saxis late candentibus Anxur.*
> *Huc venturus erat Mæcenas.*

Le temple & le bois sacré de la déesse *Feronia* étoient à une lieue d'Anxur ou Terracine, dont nous parlerons bientôt, qui est à vingt-une lieues de Rome & vingt-trois de Naples.

De Terracine Horace passe à Fondi, qui est à quatre lieues plus loin, & dont nous parlerons également. C'est-là qu'il eut la scène plaisante de ce Juge de province qui portoit la robe bordée de pourpre, & qui se faisoit rendre tous les honneurs de sa charge avec pompe & avec cérémonie.

> *Fundos aufidio Lusco prætore libenter*
> *Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,*
> *Prætextam & latum clavum, prunæque batillum.*

De-là il arriva à *Formie*, Molo di Gaëta.

> *In Marmurarum lassi deinde urbe manemus.*

Du moins on croit communément que Formie étoit

appelée aussi *urbs Marmurarum* ; mais il y a des auteurs qui croient que c'est la petite ville d'Itri. Horace continuant son voyage rencontra à *Sinuessa* Virgile, Plotius & Varius, ses amis intimes ; il témoigne toute la joie qu'il ressentit à cette entrevue :

> *Postera lux oritur multo gratissima, namque*
> *Plotius & Varius Sinuessæ, Virgiliusque*
> *Occurrunt ; animæ quales neque candidiores*
> *Terra tulit, neque quis me sit devinctior alter.*
> *O qui complexus & gaudia quanta fuerunt!*
> *Nil ego contulerim jocundo sanus amico.*

La ville où il eut tant de plaisir, & qu'il appelle *Sinuessa*, étoit la dernière ville du Latium ajouté, bâtie dans l'endroit où l'on croyoit qu'avoit été l'ancienne ville grecque de Synope, sur le *Liris* ou *Garigliano* ; c'est actuellement *Rocca di Mondragone*, à l'extrêmité du mont Massique près de Rome. Les eaux chaudes qui sont près de-là, à *Torre de' Bagni*, étoient célèbres chez les anciens, on les appeloit *Sinuessanæ aquæ* ; elles passoient pour guérir la stérilité des femmes, & la folie.

Le terroir célèbre des vins de Falerne étoit auprès de cette ville, du côté de Falciano, au-dessous du mont *Massicus* ; car le même Massique s'appeloit quelquefois aussi *Mons Falernus*, comme dans ce vers de Martial.

> *Nec in Falerno monte major autumnus.*
> L. XII. Epig. 57.

C'est le territoire de Falerne que l'on appeloit aussi *Minea Regio* (1).

> *Sunt & Amyneæ vites, firmissimæ vina.*
> Virg. Geog. II. 97.

Le vin de Falciano a encore l'apreté qu'on attribuoit au vin de Falerne.

---

(1) Voyez le père Briet, *Italia recentior*.

De Formie jusqu'à Capoue, il y a quatorze lieues,

Proxima Campano ponti quæ villula, tectum
Præbuit, & parochi quæ debent ligna salemque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.

La troisième journée fut donc employée à aller de Formie à Capoue; il paroît qu'on dîna dans une maison de campagne, près du pont de Campanie, assez près de Capoue. Aucun auteur n'a assigné la situation de ce pont; mais probablement il séparoit le Latium de la Campanie. Voyez la carte de la campagne de Rome de Magini. Nous parlerons bientôt de Capoue.

La voie Apia retournoit à l'orient de Capoue du côté de Bénévent, & passoit à Caudium.

Hinc nos Coccei recipit plenissima villa
Quæ super est Claudi caupones. . . .

Cette ville de Caudium est célèbre par la défaite des Romains, arrivée l'an de Rome 432, trois cent vingt-deux ans avant Jésus-Christ, dans les défilés appelés les fourches Caudines; les Romains furent surpris par les Samnites, vaincus, obligés de passer sous le joug avec ignominie. Cette défaite causa dans Rome une si grande consternation, qu'on ferma les tribunaux & les marchés, comme dans la dernière disgrace: on livra aux ennemis les consuls & les autres officiers qui avoient eu part à la reddition de l'armée; mais les Samnites, qui ne vouloient pas que les Romains pussent être par-là dégagés de leur parole, renvoyèrent à Rome tous ces prisonniers volontaires. Tite-Live, Liv. IX. Ch. 2. (1). Il y a encore deux villages appelés *Furchi* & *Gaudiello*, ou *Forchia* & *Gaudello*, à deux lieues au midi de Caserte & au nord de Nola; ils semblent par leurs noms avoir con-

(1) M. Daniele a publié un ouvrage considérable *in-fol.* sur ce sujet.

ſervé la mémoire de ce fameux événement. Ce n'eſt pas loin de la ſource des eaux de l'aqueduc de Caſerte, dont nous parlerons dans le volume ſuivant, & la ville elle-même s'appelle *Arpaja*.

De Caudium Horace paſſe à Bénévent, ville qui appartient actuellement au pape, quoiqu'enclavée dans le royaume de Naples, puis à *Canuſium*, ou *Canoſa*, qui eſt à l'extrêmité de la Pouille. Le village de Cannes, célèbre par une autre défaite des Romains, l'an 217 avant Jéſus-Chriſt, étoit ſur l'*Oſanto*, une lieue au-deſſous de *Canuſium*.

> *Sanguineus tumidis in campos Aufidus undis*
> *Ejectat redditque furens ſua corpora ripis.*
> Sil. Ital. L. 10. v. 320.

Mais nous ne le ſuivrons pas plus avant, nous parlerons du reſte de ce royaume à la ſuite de Naples, & nous allons reprendre plus en détail la route que l'on ſuit pour aller à cette capitale. Le chemin actuel de Rome à Naples n'eſt pas tout-à-fait le même que la voie Apia; on laiſſe *la Riccia* deux milles ſur la droite pour paſſer à *Marino*. Voici l'état des poſtes, avec leur prix en bajoques romaines: on paie à chaque poſte ſoixante bajoques, ou ſix paules, ſoit trois liv. quatre ſols argent de France, pour une chaiſe à deux roues, & l'on donne trois paules au poſtillon, comme nous l'avons dit dans le Tom. II, mais les poſtes ne ſont pas égales.

De Rome à Torre di Mezza Via, deux lieues, poſte royale, 120

De Torre di Mezza Via à Marino, deux lieues, une poſte, 80

De Marino à Faiola, une lieue & demie, trois quarts de poſte, 60

De Faiola à Velletri, une lieue & demi, trois quarts de poſte, 60

On paie un cheval de plus en revenant.

De Velletri à Cisterna, deux lieues & demie, une poste & un quart, 80

De Cisterna à Sermoneta, trois lieues, trois quarts de poste, 80

De Sermoneta aux Case Nuove, trois lieues, une poste, 80

Des Case Nuove à Piperno, une lieue & demie, trois quarts de poste, 60

De Piperno à gli Maruti, deux lieues & demie, une poste, 80

On prend un cheval de plus en revenant.

De Maruti à Terracina, deux lieues & demie, une poste, 80

VELLETRI est une petite ville, située à vingt-trois milles de Rome, sur une colline agréable; c'étoit autrefois une des principales villes des Volsques; les Romains s'en emparèrent dans le cours de leur guerre contre ce peuple: mais on voit que trois cent quatre-vingt-deux ans avant Jésus-Christ, elle avoit secoué le joug; & quoique les Romains eussent remporté près de la ville une victoire mémorable, ils ne parvinrent à la prendre que quatorze ans après. Ce fut le dernier exploit de Camille, qui ayant été fait dictateur à l'âge de quatre-vingt ans, défit les Gaulois, déjà parvenus jusques sur les bords de l'Anio, & s'empara de Velletri. Cette ville est remarquable encore pour avoir été la patrie d'Auguste, ou du moins celle de sa famille.

On va voir sur une des places de Velletri la statue d'Urbain VIII, le palais Ginnetti, qui appartient actuellement au prince Lancelotti, & le *Palazzo della Communità*, ou *della Corte*, qui est bâti sur une éminence, & qui domine toute la campagne.

Le palais Genneti fut bâti par le célèbre architecte Martin Lunghi; on y voit un des beaux escaliers de marbre qu'il y ait en Italie, & trois étages

de portiques ornés de bas-reliefs & de ſtucs, avec trois grands appartemens, où il y a des peintures & des ſtatues antiques & modernes.

Les jardins paſſent pour avoir deux lieues de tour, ils ſont ornés de jets-d'eau & de fontaines, où l'eau a été amenée à grands fraix depuis la montagne du Faiola, qui eſt à cinq milles de diſtance, & par des aqueducs dont une partie a été creuſée dans la montagne.

C'eſt dans le palais Ginnetti que Don Carlos, actuellement roi d'Eſpagne, logea en 1744, pendant quelques mois, lorſque les armées de Naples & de l'Empire étoient aux environs de Velletri (1). Les Eſpagnols qui étoient en Italie ſous les ordres du comte de Gages, ayant été affoiblis par la bataille de Campo Santo, & voyant que le prince Lobkowitz avoit amené aux Impériaux de nouveaux ſecours, ſe retirèrent dans le royaume de Naples, où regnoit depuis dix ans le ſecond fils du roi d'Eſpagne : cette retraite y attira les Impériaux, qui ſuivirent le comte de Gages juſqu'à Velletri. Le 10 Août 1744, le prince Lobkowitz ſurprit pendant la nuit la gauche du camp du roi, qui étoit près de la ville, & la maiſon même où le roi étoit couché. Ce prince fut obligé de fuir avec la plus grande précipitation ſur la hauteur des Capucins, où les Eſpagnols étoient campés. Cependant les Impériaux n'ayant pu pénétrer au-delà de Velletri, & la ſaiſon étant avancée, le prince Lobkowitz partit le 31 Octobre, & repaſſa ſous les murs de Rome. Le roi de Naples l'y pourſuivit; les deux armées campèrent aux portes de Rome, & ſe canonnèrent à pluſieurs repriſes, mais les maladies firent plus de mal que le canon. On dit que le peuple de Rome étoit porté pour les Autrichiens, & que la cour

(1) L'Eſpagne & la France étant en guerre avec la maiſon d'Autriche, Philippe V envoya une armée en Italie, pour y procurer un établiſſement à Don Philippe ſon ſecond fils.

paroiſſoit incliner pour les Eſpagnols. Le roi de Naples alla voir le pape Benoît XIV; les officiers avoient la permiſſion d'entrer à Rome, & cette campagne fut pour eux une partie de plaiſir; enfin l'on ſe ſépara ſans avoir rien fait d'important. Le prince Lobkowitz décampa le premier; le roi de Naples chargea le comte de Gages de le pourſuivre, & retourna dans ſon royaume. Nous avons une relation intéreſſante de cette guerre, écrite en latin, dans le meilleur ſtyle, par Bonamici, qui y ſervoit lui-même (1).

Il y a une académie à Velletri dont le comte Tonezzi eſt ſecrétaire; elle s'appelle *Acad. de' Volſci;* elle a donné un recueil en 1775, à l'occaſion de l'exaltation du pape, qui étoit membre de cette académie.

M. le prélat Etienne Borgia a auſſi formé à Velletri un cabinet curieux d'antiques, dont une partie a été publiée en 1782. C'eſt le *Muſeum Cuficum* des anciens Arabes. (Journal des Savans, Septembre 1782.) Il y a quatre-vingt antiques égyptiennes en bronze, marbre, &c. pluſieurs idôles étruſques & grecques; des monnoies antiques & des médailles, dont pluſieurs ne ſont pas connues. Il y en a de frappées à Velletri même, où l'on voit le mot *Velathri;* pluſieurs inſcriptions grecques ſur des lames, une entr'autres que l'on croit être de ſix à ſept cent ans avant Jéſus-Chriſt, & qui eſt peut-être le plus ancien monument grec qui ſoit en Italie. Beaucoup de maſques, de patères, de lampes, d'anneaux : beaucoup de vaſes étruſques, enfin plus de quatre cent inſcriptions grecques & latines, ſacrées & profanes.

A deux lieues à l'occident de Velletri eſt Civita

---

(1) *Caſtruccii Bonamici de rebus ad Velitras geſtis anno* 1744 *Commentarius*; 110 pages in-8. *Caſtr. Bonamici commentariorum de bello Italico libri III.* 1750. in-8.

Lavinia, ou l'ancienne Lanuvium, deux lieues au midi d'Albano. Nous en avons parlé ci-devant.

CORÉ, petit bourg à trois lieues de Velletri, du côté de Naples, & à deux lieues de Cisterna, étoit autrefois une ville du *Latium* qui étoit habitée par les Volsques; Piranèse y a observé des restes précieux d'antiquité : (*Antichità di Cora*, 1764.) les murailles anciennes embrassent la montagne depuis le bas jusqu'au sommet : on y voit de distance en distance des plates-formes d'où les assiégés pouvoient se défendre, & l'on y arrivoit par des conduits souterrains taillés dans le roc. Les murs sont formés de grands blocs de pierre placés à joints incertains, c'est-à-dire, dont les bases ne sont point placées horizontalement, mais taillées en polièdre & emboîtées les unes dans les autres, comme dans quelques chemins antiques. Vitruve, qui parle de cette manière de bâtir, convient qu'elle n'est pas la plus agréable à la vue, mais elle est la plus solide; les Etrusques la pratiquèrent autrefois, à l'imitation de la nature, qui offre dans certaines carrières, surtout auprès du lac de Bolsène, des blocs de pierre ainsi rangés.

On voit au-dessus de la montagne de Coré, les débris d'un temple que l'on croit avoir été consacré à Hercule; il reste huit colonnes doriques du *Pronaus* ou vestibule, avec le mur qui séparoit le temple d'avec ce vestibule : il y a sur la frise une inscription, qui parle des magistrats qui eurent part à l'édifice; l'orthographe de cette inscription a fait juger à Piranèse que ce temple fut bâti du temps de l'empereur Claude. Il discute à ce sujet les règles d'orthographe qu'a données Antoine Augustin, évêque de Tarragone, & il n'est point de son avis au sujet de celle-ci. On remarque aussi à Coré un temple de Castor & de Pollux, dont il ne reste que deux colonnes corinthiennes, & une inscription sur la frise.

En faiſant cette route le 5 Octobre, nous rencontrions des troupeaux immenſes de moutons, qui deſcendoient des montagnes où ils paſſent l'été, pour aller dans les maremmes, c'eſt-à-dire, dans les plaines qui ſont ſur le bord de la mer, où ils paſſent l'hiver entier.

An allant de Velletri à Sezze, l'on paſſe la *Torre dell' Acqua Puzza*, où il y avoit autrefois une compagnie de ſoldats pour la garde du chemin; il en a réſulté une eſpèce de péage, que l'on fait encore payer aux voyageurs.

Près de Sermoneta il y a des ruines, que l'on croit être celles des *tres Tabernæ*, dont S. Luc parle dans les Actes des Apôtres. Vénuti croit que c'eſt à *Ciſterna* qu'il faut rapporter cet ancien nom des trois tavernes.

Quand on veut aller à Sezze, on quitte le grand chemin de Rome à l'*Aqua Viva*, qui eſt à quarante-ſix milles de Rome, à ſix & demi de la poſte de Sermoneta, & à trois & demi de celle de Caſe Nuove.

SEZZE, en latin *Setinum*, eſt une ville de ſept à huit mille ames, ſituée ſur la hauteur, en face des marais Pontins, à ſeize lieues de Rome. Elle eſt très-ancienne. Tite-Live en parle à l'occaſion d'une révolte d'eſclaves Carthaginois, & Martial célèbre la bonté de ſes vins.

Setinum, dominæque nives, denſique trientes (1)
Quando ego vos Medico non prohibente bibam.
Mart. VI. 86.

Non Hybla, non me ſpecifer capit Nilus
Nec quæ paludes delicata pomptinas
Ex arce clivi ſpectat uva Setini;
Quid concupiſcam, quæris ergo? dormire.
Mart. X. 74.

Et lato Setinum ardebit in auro.
Juven.

(1) Triens étoit un verre de neuf pouces cubes, contenu trois fois dans le Sextarius, & qui renfermoit trois Cyatos.

Martial citoit ce territoire de Sezze, comme l'un des plus fertiles & des plus riches.

Vos nunc omnia parva qui putatis,
Centeno gelidum ligone tibur
Vel præneſte domate, pendulamque
Uni dedite Setiam Colono.

Mart. IV. 64.

On y voit des reſtes conſidérables d'un ancien temple de Saturne, *Saturno profugo Sacrum;* (Voyez *Latium vetus*) l'entrée en eſt fermée par des ruines; mais étant au-deſſus de la voûte & y jetant une pierre, j'ai reconnu qu'il y avoit environ cent trente-cinq pieds de hauteur, car la pierre mettoit trois ſecondes à tomber.

Il y a derrière la ville une fente de rocher, qui forme un précipice très-dangereux, on l'appelle *Oſo;* le peuple dit qu'il n'a point de fond, mais on trouve dans les archives de la ville l'hiſtoire d'une perquiſition qui fut faite juſqu'au fond, à l'occaſion d'un meurtre.

Une éminence voiſine de Sezze, appelée *Monte delle Muſe*, eſt l'endroit le plus commode pour voir dans toute leur étendue les marais Pontins.

L'égliſe des Franciſcains réformés, qui eſt auprès de la ville, eſt remarquable par un tableau de Lanfranc, dont on fait le plus grand cas : c'eſt un ſonge ou une viſion de S. François; les pères diſent qu'on a offert de leur en donner ſoixante mille livres, & une copie de la main de Carle Maratte.

Il n'y a point de ſources à Sezze, on n'y boit que de l'eau de citerne; le peuple a l'air d'être pauvre, & cependant l'on y a beaucoup d'enfans; les femmes ne travaillent point, elles ſont extrêmement fécondes, elles ont les mamelles d'une groſſeur ſingulière; on croiroit que c'eſt-là où Michel-Ange avoit pris ſon modèle quand il a fait la figure qui eſt ſur le tombeau du duc de Némours à S.

Laurent de Florence. M. le docteur Marzi me dit que les fièvres d'automne y sont communes, surtout pour ceux qui ont affaire dans la plaine. Il n'y a pas de cheminée dans les maisons des gens du peuple; la fumée leur gâte beaucoup la vue.

La communauté de Sezze paie dix-sept mille livres d'impôt à la *Camera*, qui lui donne un droit de pêche dans les marais, le droit de pâturage dans les montagnes incultes, & qui lui abandonne l'impôt sur le vin. Lorsqu'on défriche quelque nouveau terrain dans les marais, on paie un rubio de grain pour chaque rubio de terrain, ce qui fait quatre boisseaux par arpent.

Le principal impôt est celui du bled, qu'on appelle *il Macinato;* il revient à treize sols par setier, du poids d'environ deux cent quarante livres.

Le sel, quoiqu'on le tire de Rome, & que Rome le tire des salines d'Ostie, ne coûte que cinq sols & demi la livre, le fermier demande qu'il lui soit permis de le tirer de Sicile, cela lui feroit plus commode, mais on feroit tomber par-là les salines de l'état ecclésiastique.

L'impôt sur le vin étranger, qui se vend dans les cabarets, est de six deniers par pinte; c'est la communauté qui le perçoit en déduction de ce qu'elle paie à la Camera.

La dîme est chez nous un droit général au profit de l'église, fixé à environ un dixième du produit de la terre en bled, plus ou moins selon les provinces, & il se perçoit sur le lieu même de la moisson; dans l'état écclésiastique, du moins dans le canton dont je parle, la dîme n'est qu'une contribution volontaire, qui souvent n'est que d'une poignée de bled, toujours très-modique en comparaison du dîme de la moisson, & cette espèce de dîme se partage entre le curé & l'évêque.

PIPERNO n'est qu'à deux lieues & demie de Sezze, sur la hauteur & sur le chemin de Terracine. Une

inſcription placée ſur la porte nous apprend que cette ville eſt l'ancienne *Privernum*, capitale des Volſques; on y voit auſſi un médaillon qui repréſente une tête de femme, avec cette inſcription: *Camilla Virgo*, *Metabi filia*, *Volſcorum Regina.* C'eſt celle dont il eſt parlé dans un bel endroit de Virgile, que nous citerons bientôt.

De Piperno à Terracine il y a cinq lieues. Avant que d'arriver à Terracine, on traverſe un bois qui eſt preſque tout planté de liéges.

TERRACINA eſt une ville épiſcopale, ſituée à vingt-une lieues de Rome & à vingt-trois lieues de Naples, bâtie autrefois par les Volſques, & qui fut enſuite colonie romaine. C'eſt la dernière ville de l'état eccléſiaſtique, où l'on paſſe en allant à Naples, & l'on trouve les confins à deux lieues de Terracine.

Cette ville s'apperçoit de fort loin, comme le d t Horace:

Impoſitum late ſaxis candentibus Anxur.

Mais ces rochers ſont ternis depuis long-temps, & n'ont plus cette blancheur que des excavations récentes leur avoient donnée du temps d'Horace.

La pierre blanche qui forme la montagne de Terracine reſſemble beaucoup à celle de Toulon & du reſte de la Provence; il ſemble que toute cette chaîne de montagnes ſoit de la même nature, ſi ce n'eſt en quelques endroits, où l'on trouve des ſchiſtes, des ardoiſes, comme auprès de Gênes, ou des pierres bleuâtres, comme à Naples; peut-être que les différences ne viennent que des accidens cauſés par les volcans, les torrens, le roulement des pierres briſées & réduites en des graviers qui ſe feroient réunis. M. Guettard, p. 366. On retrouve cette pierre blanche au-delà même de Naples, comme à Salerne, dans l'endroit appelé la *Cava*, auquel on arrive par un chemin magnifi-

que taillé dans le vif de la montagne, & garni de parapets de la même pierre.

La chaîne de montagnes où Terracine est placée, est comme séparée de l'Apennin par la grande vallée du mont Cassin; elle est remplie de sources qui sortent du pied de la montagne, & dont une partie va former les marais Pontins, dont nous parlerons bientôt; le voisinage de ces marais y rend l'air dangereux, du moins à la partie basse de la ville, car on ne croit pas qu'il y ait de danger sur la hauteur.

L'église de Terracine est élevée en partie sur les ruines d'un temple d'Apollon; il y a des colonnes cannelées en marbre, qui ont quatre pieds & demi de circonférence, & non pas cinq pieds de diamètre, comme dit M. Richard d'après M. Cochin. En bas est une inscription à l'honneur de Théodoric; on monte à l'église par plusieurs marches divisées en deux parties : sur le premier repos est un tombeau de granite, avec son couvercle orné de palmes, & surmonté d'une couronne; sur la base est une inscription, où l'on voit que cette urne servit autrefois à tourmenter les chrétiens, & ensuite à se laver les mains quand on entroit dans l'église.

La nef est soutenue par six colonnes de différens marbres. La chaire est quarrée, faite en compartimens de mosaïques, portée par cinq petites colonnes de granite. Le baldaquin de l'autel est porté par quatre belles colonnes cannelées.

Les Romains avoient dans ce canton beaucoup de maisons de campagne très-agréables; l'empereur Galba avoit un palais près de l'endroit où sont d'anciennes grottes ou cavernes creusées dans le rocher.

On apperçoit aussi sur la montagne les ruines du palais de Théodoric, roi des Ostrogots, qui fut le premier roi d'Italie en 489, & en même temps le plus puissant monarque d'Europe. Ce palais

avoit cent cinquante pieds de face ; on voit encore de fort loin les substructions qui soutenoient ses terrasses & ses jardins.

On trouve aussi sur la montagne l'ancienne enceinte d'Anxur en pierres-de-taille, des ruines de plusieurs tombeaux antiques, où les urnes se voient encore & des conserves d'eaux.

Le port de Terracine, construit par Antonin le Pieux, devoit être considérable, à en juger par les restes qui subsistent ; on y reconnoît très-bien la forme du bassin ; les anneaux de pierre qui servoient pour amarrer les vaisseaux s'y voient encore ; mais les aterrissemens qui l'ont rempli ont éloigné la mer du bassin, & l'on voit des rochers au milieu des sables dont il est plein ; la cour de Rome pense à faire nettoyer ce port, & cette idée mériteroit d'être suivie.

On voit un beau reste de la voie Apia au bas de la ville, quand on entre dans les magasins des Chanoines ; ce fragment étant renfermé dans des espèces d'écuries, a été mieux conservé que le reste ; les blocs de pierres, en forme de pentagones irréguliers, y sont encore unis avec toute l'exactitude d'un ouvrage qui seroit neuf. Du côté du corps-de-garde, elle étoit taillée dans le roc vif. Sur le bord de la mer, elle a treize pieds de large, avec des rebords d'environ deux pieds. Ailleurs ils étoient formés par des quartiers de pierre, & derrière ceux-ci, il y avoit de gros blocs, qui du côté d'Albano servoient en même temps de trotoirs.

En sortant de Terracine pour aller à Naples, on voit sur la porte la tête d'un fameux brigand nommé *Mastrilli*, avec une inscription ; les désordres qu'il commit en 1750, dans les environs de Terracine, & l'adresse avec laquelle il sut se dérober aux poursuites de la justice, le rendirent si dangereux, qu'on ne put s'en défaire qu'en mettant sa tête à haut prix :

prix : en conféquence de cette profcription il fut trahi, & tué à la chaffe.

Il y a une autre porte où l'on voit les armes du pape Paul II, avec une infcription en lettres gothiques de l'an 1470, ou environ. Le corps-de-garde qui en eft proche eft creufé dans le roc, de même que des cavernes profondes qui font en plufieurs endroits de la montagne : il y a auffi une échelle de cent vingt divifions, marquées par des nombres qui font gravés fur le rocher ; fans doute pour marquer la hauteur de l'efcarpement qu'on a fait.

Sur le rivage de la mer, près de *Torre Nuova*, on voit les reftes d'un ancien chemin où la mer a gagné, & où elle ronge encore continuellement les rochers. Il fort près de-là une eau fulfureufe, & les pierres détachées du rocher femblent être des matières brûlées comme les fcories du Véfuve. Les rues font pavées de laves, & les maifons en font bâties ; mais il m'a paru qu'on les faifoit venir de Naples dans des bateaux.

Les payfans des environs de Terracine font chauffés dans le goût des anciens Romains ; car quant à la forme, il n'y a pas de différence entre le brodequin d'un empereur, & le morceau de peau crue & non-tannée que le payfan de Terracine lie avec une corde autour de fa jambe.

CHAPITRE XV.

Des Marais Pontins.

POUR aller voir les marais Pontins, nous prîmes à Terracine, le père Bofcovich & moi, un bateau plat, ou *fandalo*, large de quatre pieds, affez groffièrement fait, conduit par trois hommes, dont deux ramoient, & le troifième travailloit à la proue

fur une perche. Ils nous conduifirent en huit heures de temps, en remontant l'Uffente, jufqu'à la poſte de *Caſe Nuove*, qui eſt à ſeize lieues & demie de Rome, & nous allâmes enſuite en deux heures & demie jufqu'à Sezze, où il falloit coucher, pour éviter le mauvais air, qui dans les premiers jours d'Octobre étoit encore à craindre.

En faiſant cette route, on laiſſe ſur la gauche le *Monte Circello*, ou cap de la fameuſe Circé, qui eſt une preſqu'isle formée par un rocher élevé qu'on appelle *Monte S. Felice*; c'eſt-là qu'étoit le palais de la fille du ſoleil, & les priſons redoutables où Homère dit que les compagnons d'Ulyſſe furent enfermés après leur métamorphoſe, mais où ils paſsèrent enſuite une année dans les délices. *Odyſſée*, *L. X.* Le prudent Enée ſut éviter le danger de ce rivage.

Proxima circeæ raduntur littora terræ, &c.
Æn. VII. 10.

Cette preſqu'isle eſt auſſi appelée dans Virgile *Isle de Circé.*

Et ſalis Auſonii luſtrandum navibus æquor
Infernique lacus Ææaque inſula Circes.
Æn. III. 385.

En partant de Terracine nous navigâmes pendant cinq quarts d'heure ſur un canal, & nous entrâmes enſuite dans l'Uffente, fleuve qui deſcend de la partie orientale des marais.

Qua Saturæ jacet atra palus, gelidusque per imas
Quærit iter valles, atque in mare conditur Uffens.
Æn. VII. 801.

Nous y remarquâmes des buffles qui, marchant dans le lit du fleuve plein d'herbes aquatiques & dans les marécages voiſins, le nettoyent en partie, & contribuent à ce qu'on prétend à ſon écoulement.

Peu après nous trouvâmes l'embouchure de l'*Amaseno*, qui tombe dans l'Uffente; ce fleuve est célèbre par le récit touchant que Virgile fait du passage de Métabus, qui chassé de Piperno fuyoit en portant la jeune Camille avec lui.

> *Pulsus ob invidiam regno viresque superbas*
> *Priverno antiqua Metabus cum excederet urbe,*
> *Infantem fugiens media inter prælia belli*
> *Sustulit exilio comitem . . . .*
> *Ecce fugæ medio summis Amasenus abundans*
> *Spumabat ripis.*
>
> Æn. XI. 539.

Près de cette embouchure nous fûmes retardés dans notre route par des batardeaux que les pêcheurs avoient faits tout au travers du fleuve, en réduisant sa largeur de trente ou trente-deux pieds à sept ou huit, pour la facilité de la pêche. A deux lieues de-là nous retrouvâmes encore pareille manœuvre, & des filets qui occupoient la largeur de la rivière; les rivages étoient bordés de treillis faits avec des joncs, destinés à arrêter les anguilles, mais qui arrêtoient l'écoulement, & augmentoient le marécage. Il me parut par la chûte de l'eau dans les endroits où elle étoit retenue, qu'il y avoit assez de pente pour dessécher cette partie des marais, surtout si l'on nettoyoit le lit du fleuve, & que l'on redressât son cours pour lui donner encore plus de pente. Je ne crois pas cependant, comme l'avoit proposé Manfredi, qu'il y eût de l'avantage à conduire l'Amazeno & l'Uffente dans le port de Terracine; peut-être qu'au lieu de le nettoyer ils augmenteroient les aterrissemens.

Nous traversâmes les débris de la voie Apia, qui étoient presqu'ensevelis dans la boue & les joncs, & nous vîmes le grand arc par lequel elle donnoit autrefois passage à l'Uffente. Les bords de ce petit fleuve sont couverts de bois à brûler & de charbon,

destiné pour Naples; j'y rencontrai même des bateaux chargés de bois pour la marine de France & d'Espagne, & qui viennent des forêts qui sont du côté de Frusinone & de Pratica, fief de la maison Colonne; il en vient aussi de la forêt de Cisterna.

LES MARAIS PONTINS, *Paludi Pontine*, sont un espace d'environ huit lieues de long sur deux lieues de large (1), situé dans la campagne de Rome le long de la mer, tellement inondé & marécageux, qu'on ne peut le cultiver, ni l'habiter; on estime la totalité de la surface marécageuse & déserte de 48000 arpens de Paris, chacun de 900 toises quarrées : ces marais sont terminés au midi par la mer, ou par des lacs d'eau salée qui communiquent à la mer; à l'orient par le *Monte S. Felice*, ou *Monte Circello*, le rivage de Terracine, les montagnes de Terracine, de Sonnino, de Piperno, de Sezze & de Sermoneta; au nord, par les collines qui viennent de Velletri, & au couchant, par les campagnes de Cisterna.

Les eaux qui descendent des montagnes & qui coulent avec peu de pente forment ces marécages; le fleuve Amaseno dans la partie orientale, descendant des environs de Piperno, y porte les eaux de plusieurs montagnes; l'Uffente est un autre fleuve qui contribue à ces marais; il prend sa source près du grand chemin de Rome vers *Case nuove*; trois fontaines limpides qui le forment le rendent navigable dès sa source; il va se réunir à l'Amaseno, & se jette avec lui dans la mer après un cours de huit lieues. Je l'ai remonté en venant de Terracine, & j'ai reconnu qu'il avoit assez de pente pour ne point former de marécage, s'il étoit bordé de chaussées, entretenu & nettoyé.

La *Cavatella* est une autre rivière, produite par

(1) La largeur dans certains endroits est de près de quatre lieues, ordinairement d'une ou deux lieues.

différentes sources qui naissent aux pieds des montagnes de Sezze & de Sermoneta, & surtout l'Acqua Puzza qu'on trouve sur le chemin de Rome; cette rivière va du nord au sud presque parallèlement à la voie Apia; c'étoit peut être le canal de navigation dont nous avons parlé à l'occasion du voyage d'Horace; mais les chaussées sont rompues en différens endroits, le lit est exhaussé, & il ne reste plus qu'une partie de cette eau qui aille se jeter dans l'Ussente. La Ninfa, qui prend sa source à la partie septentrionale des marais Pontins, au-dessous des ruines de l'ancienne ville de Ninfa, détruite par les habitans de Gaëte, va se jeter dans la *Cavata*, dont le lit est incapable de la contenir, & qui déborde aux moindres crues. Le torrent appelé *Teppia*, qui est un peu plus au couchant, ne porte ordinairement que des eaux claires, & en petite quantité; mais il devient dangereux dans les grandes pluies, parce qu'il reçoit les eaux de plusieurs montagnes, comme celles de Norma, de Coré, de Rocca Massima, de Monte Fortino, & même de l'Artemisio au-dessus de Velletri; ces eaux qui sont alors pesantes, sabloneuses & troubles déposent beaucoup, remplissent le lit du fleuve, débordent & vont faire déborder la Cavata; c'est la Teppia qui est une des deux principales causes de l'inondation. On passe le pont de la Teppia en allant à Rome, une lieue au couchant de Sermoneta; la Teppia passe ensuite sous le pont de S. Sala après avoir reçu la Ninfa. La Teppia porte dans son état ordinaire un volume d'eau de trente pieds de largeur sur trois de hauteur.

La Cavata qui reçoit la Teppia, la Ninfa, le Fosso S. Nicolo & la Puzza, est un lit qu'on croit avoir été creusé par Auguste, mais qui est aujourd'hui presque comblé, & dont les chaussées rompues entretiennent l'inondation; la Cavata va se jeter en partie dans l'Ussente, & en partie dans le

Fiume Antico, mais sa route est trop longue, & a trop peu de pente pour ne pas causer les débordemens dont on se plaint.

Le *Fosso di Cisterna* est la seconde cause des inondations; c'est un torrent qui prend sa source au pied du mont Artemisio, passe à Velletri, à Cisterna, reçoit les eaux d'une vaste étendue de terrain, & devient extrêmement gros après les grandes pluies. Les eaux troubles & pesantes qu'il charie vont dans le milieu des marais Pontins se perdre en partie dans un ancien lit appelé *Rio Martino*, dont nous parlerons bientôt, & en partie dans un autre appelé *Fiume Antico*, avec lequel il se perd dans les marécages depuis que les chaussées faites par Sixte V ont été rompues.

Une partie de ces eaux doit nécessairement avoir son cours au travers de la plaine des marais Pontins; mais on a senti qu'il étoit possible de leur donner une direction plus naturelle & plus courte, de leur faire un lit plus profond, & de les contenir par des chaussées qui empêchassent l'inondation; c'étoit le projet dont on s'occupoit en 1765 à la cour de Rome pour le desséchement des marais.

Ces marais produisent en été des exhalaisons si dangereuses, qu'on les regarde à Rome même comme étant la cause du mauvais air, quoiqu'elle en soit éloignée de quatorze ou quinze lieues. On étoit déjà dans cette persuasion du temps de Pline: *Ob putridas exhalationes harum paludum ventum Syrophœnicum Romæ summoperè noxium volunt nonnulli. L.* 3, *C.* 5. Martial parlant de l'état où ils étoient avant qu'Auguste y eut fait travailler en donne la même idée.

Et quos pestifera Pontini uligine Campi
Qua Sature nebulosa palus restagnat & atro
Liventes cœno per squallida turbidus arva
Cogit aquas Ufens atque inficit æquora limo.

En traversant les marais Pontins je remarquai sur

la figure du petit nombre de pêcheurs qui y habitent la triste empreinte de ce séjour ; ils ont le teint verdâtre & les jambes enflées ; j'appris qu'ils étoient ordinairement cachectiques, sujets aux obstructions du mésentère & du foie, & leurs enfans écrouelleux & rachitiques ; les fièvres y sont communes en Septembre & en Octobre ; il y en a même alors jusqu'à Sezze, qui est cependant sur la montagne, parce que les chanvres qu'on fait rouir augmentent l'infection.

Les environs de ces marais, qui étoient autrefois couverts de villes & de villages, & qu'on regardoit comme un des cantons les plus fertiles de l'Italie, ont été abandonnés à cause du mauvais air, & cela n'a pas peu contribué à l'appauvrissement de l'Etat ecclésiastique.

Le nom de marais Pontins, ou *Pomptina Palus*, vient de *Pometia*, qui étoit une ville peuplée & considérable même avant la fondation de Rome, située à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Mesa* ou *Mezia*, qui est une pêcherie de la cathédrale de Sezze ; les environs s'appeloient *Ager Pometinus* ; & de-là vient le nom de *Palus Pometina*, *Pomptina*, & enfin *Pontina*.

Denys d'Halicarnasse parle des Lacédémoniens qui vinrent s'établir sur cette côte, & y bâtirent un temple à la déesse *Feronia*, ainsi appelée parce qu'elle présidoit aux productions de la terre, *à ferendis arboribus*, ou parce que les Lacédémoniens y avoient été portés par les dieux. « Cette colonie de Lacédémoniens y vint dans le temps que Lycurgue étant tuteur de son neveu Eunomus, établit des lois nouvelles ; leur sévérité fit qu'un certain nombre de citoyens abandonna la patrie & s'embarqua. Après avoir navigué long-temps, le desir d'aborder enfin sur quelque rivage porta ces Lacédémoniens à faire vœu de s'établir & de fixer leur domicile dans le premier endroit où les dieux les feroient aborder.

Étant arrivés en Italie aux champs Pometins, ils appelèrent *Feronia* l'endroit où ils descendirent, en mémoire de ce qu'ils avoient été si long-temps portés çà & là sur les flots, & ils construisirent un temple à l'honneur de la déesse Feronia. » *Den. d'Hal. L.* 2.

Virgile cite aussi la forêt consacrée à Feronia.

Queis Jupiter Anxuris arvis
Præsidet, & viridi gaudens Feronia luco.
Æn. VII. 799.

Horace parle de la fontaine qui étoit également consacrée à Feronia.

Ora manusque tua lavimus Feronia lympha.
L. I. Sat. 5.

Ce pays devint ensuite si peuplé, qu'on y compta jusqu'à vingt-trois villes, suivant le témoignage de Pline, *L.* 6. *A Circeis palus Pontina est, quem locum viginti trium urbium Mucianus ter consul prodidit.* Du nombre de ces villes étoient *Sulmona* ou Sermoneta, *Setia* ou Sezze, *Privernum* ou Piperno, *Antium* ou Nettuno, & *Forum Appii*, dont nous avons parlé ci-dessus. Independamment de ces villes il y avoit un grand nombre de maisons de campagne qui étoient si considérables, que les noms de quelques-unes se sont conservés jusqu'à présent ; les plus célèbres furent celle de Titus Pomponius Atticus dans les environs de Sezze, celle de la famille Antonia auprès de la montagne appelée *Antognano*, où l'on voit encore des ruines appelées *le Grotte del Campo* ; celle de Mécène près de Pantanello, où il reste de vieux murs ; celle d'Auguste qui étoit près du palais de la maison Cornélia, dans l'endroit appelé *i Maruti* ; celle de la maison Vitellia, qu'on appelle *i Vitelli* ; celle de Séjan à la montagne de Piperno sur le bord des marais Pontins ; celle de la famille Julia autour de Bassiano, fief de la maison des Gaëtani : ce canton étoit délicieux par sa

ſituation, par ſa fertilité en bleds, en huiles & en fruits, par la bonté de ſes vins, & par les plaiſirs de la chaſſe & de la pêche, qui en font encore aujourd'hui une partie des agrémens.

Les Romains dûrent s'occuper à procurer l'écoulement des eaux, pour empêcher les débordemens qui pouvoient rendre l'air mal-ſain, & former des marécages vers leurs plus belles habitations : auſſi voyons-nous qu'ils y travaillèrent beaucoup. *Voyez Cantatori de Hiſtoria Terracinenſi*, & M. Bolognini, *Memoire dell' antico e preſente ſtato delle Paludi Pontine*, *Rimedi e mezzi per diſſecarle*, *in Roma* 1759, 88 *pages in-4°*.

Appius Claudius, trois cent & dix ans avant Jéſus-Chriſt, paroît avoir été le premier qui s'en occupa, lorſque faiſant conſtruire ſa fameuſe route au travers des marais Pontins, il y fit faire des canaux, des ponts & des chauſſées, dont il reſte encore des parties conſidérables. Les guerres qui ſurvinrent détournèrent long-temps les Romains du ſoin & de l'entretien que ce canton exigeoit ; les inondations recommencèrent, & cent & cinquante-huit ans avant Jéſus-Chriſt il fallut y faire de très-grandes réparations, *Pomptinæ Paludes à Cornelio Cethego conſule, cui ea provincia evenerat exſiccatæ, agerque ex eis factus. Tit. Liv. L.* 46. Le ſénat donna même à Céthegus, en récompenſe de ſes ſoins, une partie du territoire qu'il avoit deſſéché, comme on l'a reconnu par une inſcription dont parle Ligorius, trouvée dans la ferme des Maruti.

Ces travaux avoient été long-temps négligés & ſuſpendus, lorſque Jules-Céſar forma les plus vaſtes projets pour la bonification de ces campagnes : il vouloit porter l'embouchure du Tibre vers Terracine, pour rendre le commerce de Rome plus facile, donner un écoulement aux marais Pontins, & deſſécher des campagnes qui occuperoient pluſieurs milliers de laboureurs. Plutarque, Suétone

& Dion parlent de ce dessein dont sa mort empêcha l'exécution. Auguste reprit le projet du desséchement, comme il paroît par ces vers d'Horace :

Regis opus sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit & grave sentit aratrum.
Art. Poët. 65.

Il y a un passage de Dion qui dit que *L. Antonius*, frère de Marc-Antoine, étant tribun du peuple, fit faire à la sollicitation de son frère une loi qui ordonnoit qu'on distribueroit au peuple le territoire des marais Pontins, quoiqu'il ne fût pas encore en état d'être cultivé ; & Strabon qui vivoit du temps d'Auguste en parle en ces termes : « On a creusé » auprès de Terracine & de la voie Appia un » grand canal, qui est rempli par les rivières & » les marais, sur lequel on navigue principalement » la nuit, afin qu'après s'être embarqué le soir, » on sorte le matin pour continuer sa route sur la » voie Appia ; & quelquefois aussi pendant le jour » on fait tirer les bateaux par des mulets. » C'est ce canal dont nous avons parlé en racontant le voyage d'Horace, & nous en parlerons encore à l'occasion des travaux qui se font actuellement.

Acron, sur les vers d'Horace que nous avons cités, ajoute : *Divus Augustus duas divitias fecit ; nam Pontinam Paludem siccavit ut ad mare meatum haberet, ut post arari posset, & portum Lucrinum munivit.* Quand on traverse les marais, soit à pied, soit en bateau, on reconnoît plusieurs canaux anciens dans différentes directions, qui répondent à différens points de la voie Appia ; cette chaussée servoit de digue pour rassembler les eaux dans les canaux d'écoulement, qui les portoient ensuite à la mer ; & l'on s'en sert encore dans les travaux qui s'exécutent actuellement.

L'empereur Trajan fit rétablir le pavé au travers des marais Pontins, Dion, L. 68, & y fit bâtir

des ponts & des maiſons ; on en voit la preuve par l'inſcription qui eſt ſur une pierre au-dedans de la tour bâtie ſur le *Ponte de' tre Ponti*, ſur la voie Appia. Il y a d'autres monumens de cette eſpèce, qui ſont rapportés dans Kircher, Corradini, Ricci, Pratillo, &c.

Du temps de Pline ces ouvrages s'étoient dégradés, & on ſongeoit à un nouveau deſſéchement : *Siccentur hodie Pontinæ Paludes, tantumque agri ſuburbanæ reddatur Italiæ. Plin.* L. 26, C. 4.

L'inondation des marais commença dans le temps de la décadence de l'empire ; on voit dans les lettres rapportées par Caſſiodore, que Théodoric les abandonna à Cecilius Decius pour les deſſécher ; & il paroît que l'entrepriſe de Decius eut tout le ſuccès qu'on pouvoit en eſpérer. L'inſcription qui fut gravée à ce ſujet ſe voit près de la cathédrale de Terracine, & elle eſt rapportée dans l'ouvrage de M. Bolognini que j'ai cité.

Boniface VIII, élu en 1294, fut le premier des papes qui s'occupa du deſſéchement des marais Pontins ; il ordonna que toutes les eaux fuſſent raſſemblées dans des canaux, & il en fit creuſer un très-grand nombre pour porter les fleuves la Ninfa, S. Nicolo & Falcone dans la Cavata, ou canal d'Auguſte, qui conduit les eaux du côté de Sezze ; cela dégagea toute la partie ſupérieure de la campagne, qui eſt encore à ſec entre Sermoneta & Sezze ; mais les eaux de la partie baſſe ayant moins de pente, & les canaux ſe rempliſſant de ſable, l'inondation recommença.

Martin V de la maiſon Colonna, étant encore camerlingue, avoit été chargé en 1417 de viſiter les marais Pontins ; il s'en occupa dès qu'il fut ſur le trône pontifical ; il conſulta les plus habiles ingénieurs, qui après avoir examiné l'état des lieux convinrent que ſi les travaux entrepris juſqu'alors pour le deſſéchement n'avoient eu qu'un ſuccès paſ-

ſager, c'eſt parce qu'on avoit toujours conduit l'écoulement vers la mer par un chemin trop long, & qui avoit par conſéquent trop peu de pente; ils furent d'avis de couper une colline, & d'y creuſer un canal qui ſe dirigeât vers la mer par la voie la plus courte, c'eſt ce qui fut exécuté en grande partie.

Ce canal qui ſubſiſte encore, & qu'on appelle *Rio Martino*, eſt un ouvrage ſi conſidérable, qu'il y a des perſonnes qui n'ont pu croire que ce fût un ouvrage auſſi moderne. Le cardinal Buonacorſi m'a dit qu'il étoit sûr que ce canal étoit ancien, & qu'il portoit le nom de Rio Martino long-temps avant le règne de Martin V. Il eſt digne en effet de la grandeur & de la puiſſance des anciens Romains; c'eſt le plus grand qu'il y ait dans ce genre, il a depuis trente-cinq pieds juſqu'à quarante-cinq de largeur, & quelquefois beaucoup plus à la ſurface, avec trente-cinq pieds de profondeur dans une partie de ſon cours. Il eſt bordé de deux chauſſées qui ont cent & quarante pieds de baſe & quinze à ſeize pieds de hauteur au-deſſus de la campagne; ſa longueur eſt de deux lieues, il va juſqu'au-delà de la colline, & il ne s'en faut qu'un quart de lieue qu'il n'aille juſqu'à la mer. Martin V eſpéroit conduire toutes les eaux dans ce grand réſervoir, & en abrégeant de plus de moitié la longueur de leur cours, augmenter leur rapidité. Cette belle entrepriſe manqua par ſa mort, arrivée en 1431; ſes ſucceſſeurs ne la continuèrent point, ils eſpéroient de pouvoir rétablir les canaux des anciens Romains, ils donnèrent pluſieurs brefs pour y obliger les communautés de Sezze & de Terracina; mais ce fut ſans ſuccès.

Léon X en 1514 donna ces marais à Julien de Médicis en toute propriété, ſous l'hommage & la redevance de cinq livres de cire payables la veille de S. Pierre. Laurent de Médicis fit tra-

vailler au desséchement de la partie la plus basse, où est la ferme des Gavotti, dont le territoire est encore en bon état, & la maison de Médicis posséda pendant soixante-neuf ans toute l'étendue des marais Pontins, sans pousser le desséchement plus loin.

Sixte-Quint, élu en 1585, reprit le même projet pour assainir l'air, & augmenter l'abondance dans l'état ecclésiastique; il laissa à la maison de Médicis toute la partie desséchée qui a environ cinq lieues de tour, & reprit le surplus; il s'y transporta en personne, & logea même dans l'endroit qu'on appelle encore *le Pavillon de Sixte*; il fit faire un grand canal qu'on appelle aussi *Fiume Sisto*, où il rassembla une grande partie des eaux dispersées, & les fit déboucher dans la mer au pied du mont Circello vers la tour d'Oléola; il profita des canaux anciens faits par Appius, Auguste, Néron & Trajan, pour conduire les eaux dans son nouveau canal, & il fit faire des chaussées des deux côtés pour les contenir; ces digues étoient un peu foibles dans les parties supérieures où l'on avoit pensé qu'elles avoient besoin de moins de force; elles se rompirent après la mort de Sixte-Quint, & ce grand homme n'ayant pas eu des successeurs aussi ardens que lui pour suivre de grands projets, son ouvrage devint presqu'inutile; il s'éleva des différends au sujet de la dépense qu'il falloit faire pour rétablir les digues & nettoyer les canaux; les ouvertures ne furent pas bouchées, le volume d'eau diminua, il n'y eut plus assez de force pour nettoyer l'embouchure du canal, & vaincre la résistance des atterrissemens que la mer y produit; & il n'y a maintenant que très-peu d'eau qui débouche par le canal de Sixte-Quint.

Urbain VIII en 1637, Innocent X en 1648, Alexandre VII en 1659, Innocent XI en 1679,

Innocent XII en 1699, Clément XI, Benoît XIII en 1729, firent faire des visites, formèrent des projets, établirent des compagnies, firent des concessions ; mais la grandeur des dépenses, les divisions entre les associés, les oppositions des parties intéressées, empêchèrent le succès de toutes ces entreprises. Il y eut encore des mémoires présentés à Benoît XIV en 1742, par une compagnie, mais les propositions ne furent point acceptées.

Clément XIII, Rezzonico, voulut en 1759 que la congrégation *del Buon Gouverno* s'occupât de nouveau du projet de desséchement ; M. Emerico Bolognini, gouverneur de Frosinone, ou de la province *di Maritima e Campagna*, fut chargé d'examiner la possibilité & les moyens ; il s'y transporta avec un ingénieur nommé Angelo Sani, qui en fit son rapport le 15 Juillet 1759, & M. Bolognini lui-même donna sur cette matière un ouvrage fort bien fait que j'ai cité, & qui a beaucoup contribué à rappeler l'attention du ministère sur cet objet important. Il y rapporte le devis que M. Sani en avoit fait, & le projet de desséchement qu'il avoit dressé après avoir fait toutes les mesures & les nivellemens nécessaires, & discuté tous les projets qui avoient été faits avant lui ; M. Sani pensoit qu'on pouvoit se procurer un desséchement sûr & permanent en conduisant les eaux de la *Ninfa* & de la *Teppia* dans le *Rio Francesco* & dans le *Rio Martino* ; & comme le torrent *Teppia* est le plus dangereux de tous, il proposoit de le prendre depuis la partie la plus septentrionale vers le pont sur lequel on le traverse en allant à Rome, de tirer de-là un grand canal en ligne droite du nord au sud, sur une longueur de huit milles, pour porter ces eaux dans le *Rio Francesco* ; il trouvoit quarante-un pieds de pente sur une longueur de seize milles, ou cinq lieues

& un tiers, quantité bien suffisante pour procurer l'écoulement, au lieu qu'auparavant elle étoit repartie sur une longueur de trente-deux milles qui se termine à *Torre Badino* près de *Terracina*. La Ninfa devoit être reçue dans le même canal, & la Cavata, ancien canal d'Auguste, avec les eaux qu'on y introduiroit, devoit tomber dans le *Rio Martino*, au même endroit que le *Rio Francesco*. Ce nouveau canal devoit avoir jusqu'à vingt sept pieds & demi de profondeur dans certains endroits, & le canal même de Cisterna y pouvoit entrer, quoique situé à la partie la plus occidentale & la plus basse des marais Pontins.

Cet auteur donne le détail de toutes les excavations qu'il falloit faire; elles ne montoient qu'à cent soixante-dix mille toises cubes, & la dépense à cinq cent & vingt-trois mille livres, chaque toise cube ne devant coûter que trois livres à déblayer, par un milieu entre les parties aisées & les parties difficiles. M. Bolognini, en y comprenant tous les frais de bestiaux, de fourrage, de culture, de magasins, de semences, portoit la dépense totale à un million cinquante-neuf mille livres. Cette dépense pouvoit être encore diminuée en y employant des forçats, & M. Bolognini croyoit qu'avec cinq cent hommes l'on pourroit achever l'ouvrage en un an.

Le terrain que l'on pouvoit rendre à la culture étoit, suivant M. Bolognini, trente mille *rubia*, qui font cent soixante-deux mille arpens, qu'il proposoit de céder en toute propriété à une compagnie, sous une redevance d'un rubio de grain pour vingt rubia de terrain, ou d'un boisseau pour cinq arpens. Le Père Boscovich, qui avoit levé la carte générale de l'état ecclésiastique, & qui avoit fait à la suite du cardinal Buonacorsi la visite des marais Pontins, n'évaluoit la partie cultivable qu'à neuf mille rubia, ou quarante-huit mille

six cent & soixante arpens de Paris, actuellement on l'évalue à vingt mille rubia; le terrain qu'on acquerra par le desséchement ne pourra manquer d'être extrêmement fertile, à en juger par celui qui a été desséché du côté de Sermoneta; quoiqu'il soit à une hauteur bien plus grande & dans un terrain bien moins gras, on y sème toutes les années du froment, & après l'on y sème encore du maïs, que l'on recueille trois mois après. Le père maire estimoit que chaque arpent devoit rapporter quatorze setiers par an; mais quand il n'y en auroit que la moitié, & qu'on ne sémeroit la première année que seize mille arpens, ou le tiers du total, on en retireroit deux cent mille livres. Plus on différoit le remède, & plus le mal augmentoit; j'ai vu avec regret que les pêcheurs, en barrant les fleuves & les courans, faisoient refluer les eaux & augmentoient encore l'inondation. M. Sani visita les marais avec un batelier du pays, qui lui montra un canton où il avoit chassé à pied sec trente ans auparavant, & qui étoit devenu un marécage impraticable, parce que le lit de la Cavata s'étoit élevé sensiblement par le sable que charie la Teppia. Les ingénieurs Bertaglia & Rumberti, visitant ces marais par ordre de Benoît XIII, avoient dit la même chose.

Contatori, dans son histoire de Terracine, a fait différens raisonnemens pour prouver l'impossibilité de ce projet; mais les habitans de cette ville sont suspects à cet égard; ils ont fait tous leurs efforts pour contrarier ceux qui ont entrepris ces travaux, par la crainte de perdre les droits de pâturage & de chasse, & quelque bois qu'ils vont couper dans ces marais. C'est ainsi qu'un foible intérêt n'empêche que trop souvent les choses les plus importantes pour le public.

Cet auteur, imbu des préjugés de son pays, soutient qu'il y a dans ces marais des sources qui rendent

rendent le dessèchement impossible, que le fond n'en est pas ferme & solide, que les marécages remués infecteroient l'air, qu'enfin ce seroit un travail continuel, ces sortes d'ouvrages ne pouvant être de durée; mais M. Bolognini a répondu à toutes les objections. Les personnes qui vont à la chasse m'ont assuré que presque partout le terrain est solide, que l'eau & la boue y ont peu de profondeur, & souvent ne vont pas à deux pieds. La principale difficulté venoit du parti qu'on avoit pris de vouloir faire faire ce dessèchement aux frais de la *Camera*, & pour son compte; la maison des Gaëtani, qui tiroit vingt-cinq mille livres de la pêche des marais & qui possédoit une grande partie de ce territoire, craignoit d'en être dépouillée par le dessèchement; elle employoit son crédit pour éloigner l'exécution du projet. La maison Corsini, qui étoit étroitement liée à celle des Gaëtani, & même celle des Albani qui est puissante, contribuoient aux obstacles; la congrégation des eaux, qui tiroit six à sept mille francs de cette pêche, n'étoit pas disposée à perdre ces avantages: la cour de Naples avoit aussi une espèce d'intérêt à retarder une opération qui promettoit tant d'avantages à un état rival & voisin du royaume de Naples, & qui *produisant* vingt-cinq pour un, rendroit l'Etat Ecclésiastique plus indépendant de la Sicile pour les approvisionnemens de bled. Le cardinal Buonacorsi, qui étoit chargé en 1765 de l'entreprise, se regardant comme ministre d'une opération qui pouvoit nuire à quelques particuliers, ne vouloit rien faire de son chef; il étoit rebuté par les obstacles, on disoit même qu'il doutoit de la possibilité de l'exécution, parce que le Père Ximenez lui en avoit exagéré les obstacles; en sorte qu'il sembloit n'avoir qu'un ministère purement passif, tandis qu'il auroit fallu y mettre toute l'ardeur & même l'inflexibilité qu'y avoit mise le car-

dinal Cenci, son prédécesseur dans cette commission, pour vaincre toutes les résistances. Le cardinal Buonacorsi avoit demandé une congrégation qui réglât toutes les contestations qui pourroient s'élever à ce sujet, & une création de lieux de monts, ou un emprunt, pour faire les fonds; tout cela n'avoit point été exécuté; en sorte qu'il avoit lieu de se plaindre aussi de n'être pas assez secondé; enfin l'épuisement des finances de Rome étoit le plus grand obstacle à cette entreprise. On avoit commencé en 1764 à couper des arbres, on discontinua en 1765 à cause de la disette & de la dépense considérable qu'on fut obligé de faire pour l'achat des grains en Sicile; cet objet avoit monté à près de neuf cent mille livres.

Cependant le pape Rezzonico le désiroit personnellement : lorsque je rendis compte à sa sainteté de cette partie de mon voyage, elle y prit un intérêt marqué, & me demanda avec empressement ce que je pensois de la possibilité & des avantages de ce projet; je les lui exposai en détail: mais ayant pris la liberté d'ajouter que ce seroit une époque de *gloire* pour son règne, le pontife religieux interrompit ce discours profane, & joignant les mains vers le ciel, il me dit, presque les larmes aux yeux: Ce n'est pas la gloire qui nous touche, c'est le bien de nos peuples que nous cherchons.

Depuis ce temps-là on a toujours continué d'y penser: le pape régnant, Pie VI, fit faire par M. Gaëtano Rappini, de nouveaux nivellemens de ces marais dans tous les sens; cet ingénieur reconnut qu'on pouvoit rassembler toutes les eaux dans un canal contigu à la voie Appienne qui marquoit leurs anciennes directions, & les faire aboutir dans la mer à Torre di Badino; & c'est ce qu'on a appelé *Linea Pia* du nom de ce pontife, qui en a entrepris l'exécution, & qui à ce qu'on prétend en avoit eu l'idée lui-même. On a trouvé ce projet

préférable à celui du Rio Martino, dont nous avons parlé. La Teppia, la Ninfa, le fosso di Cisterna & les parties supérieures des marais pourront y être conduites plus facilement; la fosse di Badino est à portée des eaux inférieures; le chemin seroit trop long pour l'Uffente, l'Amaseno, & la partie la plus basse des eaux au-dessous de S. Jacques & des ruines de l'ancienne ville de Regeta. L'Amaseno, qui porte des eaux troubles en temps de pluie, s'élèveroit trop, les eaux claires de l'Uffente éprouveroient une trop grande résistance sur un chemin aussi long. Elles surmonteroient dans les marais inférieurs. Ainsi ces eaux iront par une autre route, tandis que celles d'en-haut ont assez de pente pour arriver à la mer. La dépense sera moins considérable : la direction du Rio Martino étoit tortueuse, sa largeur supérieure alloit quelquefois à quatre ou cinq cent palmes, sa profondeur, en quelques endroits, en a plus de quatre-vingt, & cependant il auroit fallu, non-seulement la réparer & l'augmenter encore, mais transporter à grands fraix une quantité immense de déblais.

Le Rio Martino avoit paru assez commode pour les eaux supérieures, du moins à Manfredi, Bertaglia, & au Père Boscovich. Mais le Père Ximénez, qui a beaucoup d'expérience, n'étoit point de cet avis, & il avoit déjà déterminé M. Bolognini à s'en écarter. La qualité des eaux supérieures & leur pente, n'exigeoient point que l'on se servît du Rio Martino, & avec un peu de dépense, on pouvoit porter à Fogliano, les petites rivières troubles qui étoient de ce côté-là; c'est le parti que l'on a pris. Le pape considérant qu'il y avoit à gagner pour l'agriculture vingt mille rubia, dont la moitié étoit toujours inondée & l'autre moitié l'étoit très-souvent, prit à cœur cette entreprise : il dédommagea les propriétaires du profit qu'ils tiroient des bois ou de la pêche, il fit faire une évaluation des autres parties,

pour que les propriétaires contribuassent à proportion de l'avantage qu'ils devoient en tirer, enfin il fit acheter par la chambre dix mille rubia de terrain.

Dès 1778 on commença à nettoyer le lit de l'ancien canal jusqu'à Ponte Maggiore, éloigné de la mer de trois ou quatre milles, où devoit être la dernière partie du nouveau canal, & l'on détruisit la pêche de Canzo, placée au-dessous du pont, où l'on soutenoit les eaux à plusieurs palmes de hauteur, en en rétrécissant le passage.

En 1779 le pape y employa sept à huit mille travailleurs; on prolongea le nouveau canal de neuf à dix milles; on débarrassa la voie Apienne pour rendre aux voyageurs la plus fameuse route qui existe, & la plus courte pour aller à Terracine & à Naples.

Par ce moyen, le Fiume Pio sur une ligne droite de dix-huit milles suit la voie Apienne, & il ne reste plus qu'à faire les ouvrages nécessaires pour y conduire différens ruisseaux; les eaux sont déjà de quatre à cinq palmes au-dessous du niveau de la campagne, & quelquefois du double.

Il y a du côté de Sezze un vaste marais, formé principalement par les eaux de la Cavata; mais heureusement il est plus élevé que la campagne voisine, qui est cultivée depuis long-temps, parce que les habitans de Sezze avoient soin de retenir les eaux par une petite chaussée jusqu'à quatorze ou quinze palmes de hauteur; leur principale fosse d'écoulement, appelée la Cavatella, étoit tortueuse & encombrée; elle ne pouvoit donner passage aux eaux qui venoient d'ailleurs, & les forçoient de se répandre sur de très-bons terrains; mais actuellement on les conduira à Torre de' Treponti, où passe le nouveau canal, dans lequel la vîtesse de l'eau est déjà d'une lieue par heure.

L'Amaseno est le plus grand & le plus trouble de tous les courans que l'on rassemblera dans le

Fiume Pio ; mais on aura soin de le faire tomber dans la partie inferieure, qui est l'ancien écoulement, au-dessous de Ponte Maggiore & près de la mer, & l'on se servira encore de l'Amaseno pour combler aux environs de Terracine des parties de terrain qui sont trop basses.

Les dix mille rubia achetés par la chambre apostolique, ont coûté trois cent mille écus romains ; on comptoit, en 1783, pour les travaux trois cent cinquante mille écus, pour les défrîchemens deux cent, pour les bâtimens cent cinquante, & comme on compte en reprendre environ cent sur les propriétaires des autres dix mille rubia, la dépense pour l'Etat ne devoit être que de neuf cent mille écus, y compris les indemnités & les constructions de maisons ; mais le profit pourra être de trois millions, indépendamment du bien qui en résultera pour l'agriculture & la population, si l'on parvient enfin à l'exécution de ce vaste projet.

Plusieurs propriétaires des terrains voisins tirent dix, douze & quinze écus par rubio ; les terrains nouvellement acquis par le desséchement en rendront encore davantage ; l'expérience a fait voir qu'on y recueille jusqu'à dix-huit ou vingt fois la semence ; mais en ne supposant le produit net que de neuf écus par rubio, l'on aura cent cinquante mille écus de revenu ; ainsi l'on aura gagné un capital de trois millions d'écus romains, ou seize millions de notre monnoie ; mais pour cela il faudra s'en occuper encore long-temps, & surtout entretenir avec soin les ouvrages pour qu'ils ne deviennent pas inutiles ; on m'écrit que les travaux de 1784 ont mal réussi ; qu'on s'étoit trompé dans les nivellemens ; & qu'on ne sait point encore si l'on obtiendra un plein succès, malgré les sommes immenses que le pape a déjà dépensées.

La chasse est très-considérable dans ce marais ; on y trouve des sangliers, des cerfs, des bécasses ;

l'on se sert de petites barques, & l'on descend ou nuds pieds, ou avec des bottes dans les endroits où les barques ne peuvent aller.

Les buffles y pâturent en quantité, & il n'y a guère de pays où cette espèce d'animal soit plus commune ; ils se vautrent dans la fange, & l'on assure qu'un buffle qui est blessé se guérit en demeurant vingt-quatre heures dans cette boue ; il est cependant défendu en certains endroits de les y laisser aller.

Les joncs qui croissent dans ces marais servent à soutenir les vignes des côteaux voisins ; les paysans en font aussi des torches pour s'éclairer pendant la nuit dans leurs maisons.

La partie de ces terrains inondés qui avoisine la montagne de Sezze & de Piperno, reçoit des sources d'une eau sulfureuse, qu'on appelle *acqua Puzza*, comme nous l'avons dit ci-dessus ; elles produisent une espèce de concrétion assez singulière. Il y a un ruisseau considérable qui en est couvert comme d'une voûte d'aqueduc, & on l'appelle pour cette raison *Fiume coperto* ; quelquefois il s'en détache une partie, & cela forme une isle flottante comme celles de la Solfatare de Tivoli ; on y trouve même de certains endroits où le terrain est mobile & élastique comme une peau de tambour, & qu'on appelle *Cuore*, ou *Lucerne* ; l'on en voit près des lacs *Gricilli* du côté de la montagne, mais il n'y a pas de sûreté à y marcher, parce que la croûte s'enfonce quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins (1). La pellicule grasse de ces eaux sulfureuses sert à frotter ceux qui sont atteints de la gale ; on s'en sert aussi pour guérir les chiens.

Dans les champs cultivés qui sont du côté de Sezze, il y a une espèce de tuf ou d'incrustation

(1) M. le comte Sylvestri a donné une dissertation sur les isles flottantes anciennes & modernes, dans le huitième volume du *Giornale d'Italia spettante alla scienza naturale*.

pierreuse, formée sur les racines & les tiges des roseaux & d'autres plantes, qui est assez dure & assez légère en même temps, pour servir à la construction des voûtes; c'est un diminutif de la pierre sulfureuse de Tivoli dont nous avons parlé.

LA TOUR D'ASTURA est à l'embouchure de la rivière du même nom, à l'extrêmité d'un cap qui fait la partie la plus occidentale des marais Pontins. Il y avoit là un petit port, où Cicéron s'étoit embarqué pour aller vers sa maison de Formies, le jour qu'il fut assassiné. C'est aussi-là que fut trahi & arrêté le jeune Conradin, roi de Naples, par un Fraugipani, seigneur d'Astura, chez qui il s'étoit réfugié.

Quand on est à l'extrêmité des marais Pontins, vers *Torre d'Astura*, il ne reste que deux lieues & demie à faire pour aller à Nettuno & à *Capo d'Anzo*, village situé près de l'ancien port d'Antium.

ANTIUM étoit une des principales villes des Volsques; elle tiroit son nom d'un des fils d'Ulysse & de Circé, suivant Denys d'Halicarnasse: elle fut célèbre par les guerres des Antiates & des Volsques contre les Romains, l'an 492 avant Jésus-Christ. Ce fut à Antium que Coriolan fut tué trois ans après. Numicius détruisit le port d'Antium l'an 470 avant Jésus-Christ. On y envoya une colonie deux ans après; mais les Antiates prirent les armes dans l'année 460. Cornelius les subjugua, & les punit par la mort des principaux d'entr'eux. Camille les défit encore l'an 386, & Valerius Corvus en 347; mais ce ne fut que l'an 318 que les habitans d'Antium, à l'exemple de ceux de Capoue, demandèrent des lois à la république, & cessèrent d'aspirer à l'indépendance. Il avoit fallu quatre cent & trente-six ans aux Romains pour assurer leur domination sur cette ville belliqueuse, qui n'étoit pourtant qu'à onze lieues de leur capitale.

Il est parlé de cette colonie d'Antium dans le

huitième livre de Tite-Live, dans Tacite, Ann. L. 13, & 14. Hist. L. 3, dans Appian d'Alexandrie, L. 1, dans Polybe, L. 3. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, L. 8, dit qu'on y conservoit un manuscrit écrit autrefois par Pythagore. Denys d'Halicarnasse, L. 1, dit que ses habitans étoient devenus redoutables à la Grèce par leurs pirateries, aussi-bien que les Etrusques; & Démétrius avoit engagé le sénat de Rome à leur défendre ces brigandages.

Le temple de la Fortune qui étoit à Antium avoit beaucoup de réputation. C'est ce qui paroît dans Horace.

O diva, gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos.
Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus, te dominam æquoris.

Néron fit rétablir Antium, il y construisit un port vaste & commode, où il dépensa des sommes si considérables, qu'il y épuisa, dit Suétone, les trésors de l'empire. Une fille de Néron & de Popæa naquit à Antium.

Il ne reste presque plus rien de ces vastes & somptueux édifices, si ce n'est les restes d'un vaste bâtiment de bains, de grands souterrains voûtés, & des ruines sur le bord de la mer (1). Innocent XII fit travailler en 1700 au rétablissement du port d'Antium, & le pape Lambertini songeoit aussi à reprendre ce projet; il y consacra même l'argent qui fut donné par l'Espagne lors du concordat passé au sujet des élections & des annates; mais cela n'a pas suffi pour en faire un endroit considérable. Le port peut cependant recevoir de gros

(1) Voyez le livre de Philippe della Torre, intitulé : *Monumenta veteris Antii. Romæ* 1700. in-4.

vaisseaux marchands. On y a fait deux jetées, deux petits forts, une tour qui sert de fanal, deux fontaines ; le charbon est un objet de commerce pour ce petit endroit.

On y voit de belles maisons de campagne : Villa Corsini, Villa Costaguti, Villa Pamfili, Villa Albani, & quelques maisons particulières ; on y entretient vingt-quatre hommes de garnison.

Torre d'Anzo, est une tour avec quelques maisons, fort près de Capo d'Anzo & de la Villa Corsini.

NETTUNO est une petite ville maritime de l'Etat Ecclésiastique, située à une demi-lieue de Capo d'Anzo ; c'étoit autrefois un port, mais il est tellement comblé qu'on n'en voit plus aucun vestige. Il y a une centaine de maisons, un petit fort quarré régulier, avec quatre bastions ; une seconde enceinte fortifiée pour la ville, & quelques maisons répandues au-dehors.

CHAPITRE XVI.

Route de Terracine à Naples par Gaëte.

DE Terracine à Naples il y a vingt-trois lieues & dix postes : *Fondi*, *Itri*, *Mola*, *Garigliano*, *Sant' Agata*, *Torre di Francolisi*, *Capua*, *Aversa*, *Napoli*. La première & la dernière se comptent pour une poste & demie. A chaque poste on paie onze carlins, ou quatre liv. treize sols pour les deux chevaux de poste, & quatre ou cinq carlins par bidet. On donne ordinairement trois carlins pour les guides, en tout six livres de France par poste.

On trouve à deux lieues de la ville, du côté de Naples, sur le rivage, une tour appelée *Torre de' Confini*, qui sépare le royaume de Naples du patrimoine de S. Pierre. Depuis *Torre Nuova*, qui est

la plus proche de Terracine, il y a un grand nombre de tours bâties tout le long de cette côte; elles sont ordinairement gardées chacune par un capitaine, appelé *Torriere*, qui est obligé d'y résider, & par un soldat avec deux pièces d'artillerie pour la sûreté de la côte.

En entrant dans le royaume de Naples on passe un corps-de-garde, où il faut montrer ses passeports; on les envoie à l'officier qui est de garde dans la tour *dell' Epitafio*, & qui donne la permission de passer.

On fait ensuite plusieurs lieues sur l'ancienne voie Apia, où l'on est extrêmement cahoté, à cause des dégradations de pavé: bien des voyageurs aiment mieux aller à pied que de rester en voiture.

Les bords du chemin sont couverts en bien des endroits par des buissons de myrthe mâle: cet arbrisseau que les Italiens appellent *mortella*, est toujours verd, sa feuille est alongée & d'un verd tendre, à la différence de celui qu'ils appellent improprement myrthe femelle, dont la feuille est plus courte & d'un verd foncé; son fruit, qu'on appelle *myrtille*, est une petite baye comme celle du genièvre, mais d'un goût plus agréable. On y voit aussi, même à la fin de Décembre, des fleurs de toute espèce, & surtout des narcisses, qui y croissent naturellement en abondance.

Depuis la tour *dell' Epitafio* jusqu'à Fondi, il y a cinq milles.

FONDI est une petite ville, située à trois lieues de Terracine, sur la voie Apia, qui forme elle-même la principale rue de la ville. C'étoit autrefois une des villes des *Aurunci*, peuple du *Latium*. Strabon, Pline & Martial font un grand éloge des vins de Fondi.

Hæc Fundana tulit felix autumnus opimi
Expressit mulsum Consul, & ipse bibet.

Mart.

Ces vins sont encore estimés actuellement, du moins dans le pays.

Ferdinand d'Arragon roi de Naples donna cette ville à Prosper Colonne, grand général de son temps; elle appartient actuellement à la maison Sangro, mais elle fut presque ruinée en 1534 par une flotte de Turcs, qui vouloient enlever Julie de Gonzague, comtesse de Fondi, célèbre par sa beauté. On peut voir *Leandro Alberti*, *page* 137. *M. Richard*, *Tome IV*, *page* 29. Les Turcs ne purent la surprendre, mais ils pillèrent la ville, renversèrent la cathédrale, & firent esclaves beaucoup d'habitans; ils détruisirent les tombeaux de Prosper & d'Antoine Colonne; on les a rétablis dans la suite.

On va voir à Fondi la chambre qu'habitoit S. Thomas d'Aquin, & l'auditoire où il enseignoit la théologie qui sont l'un & l'autre en grande vénération chez les Dominicains.

Le lac de Fondi est très-poissonneux, les anguilles en sont grosses & excellentes. Ce lac est sujet à s'enfler par certains vents, & il rend l'air de la ville mal-sain. Les environs de Fondi abondent en orangers, citronniers & cyprès.

Le village où naquit l'empereur Galba étoit un peu sur la gauche de cette route, au rapport de Suétone; on croit que c'est *Villa Castello.*

ITRI, petite ville, située à trois lieues de Fondi, à deux lieues de Mola & de la mer; quelques auteurs disent que c'est la ville appelée dans Horace *Urbs Mamurrarum*; elle est aussi traversée par la voie Apienne; elle n'est ni riche, ni belle, & l'air en est mal-sain en été; mais elle est située entre des collines, où il croît beaucoup de vignes, de figuiers, de lauriers, de myrthes & de lentisques (1); la position en est si agréable, les cam-

(1) C'est l'arbre d'où coule la résine précieuse du mastic.

pagnes si riantes, les productions si variées, qu'ón ne peut faire cette route sans un extrême agrément.

D'Itri à Castellone il y a sept milles; c'est un gros bourg qui est à un demi-quart de lieue de Mola, autre bourg plus considérable.

En approchant de Mola, on voit sur la droite du chemin une ancienne tour en forme de *Trizonium*, c'est-à-dire, à trois étages en différens diamètres, appelée *Torre di Mola*, qui passe pour avoir été le tombeau de Cicéron; elle appartient à la maison Gaëtano, nous en parlerons encore ci-après. Près de-là, sur le bord de la mer, est une fontaine où l'on croit reconnoître celle d'Artachia, vers laquelle Ulysse rencontra la fille du roi des Lestrigons, suivant Homère.

MOLA, ou *Mola di Gaëta*, est une petite ville, ou un gros bourg, situé à deux lieues & demie d'Itri, près de la mer & du golfe de Gaëta; elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne Formie, ville des Lestrigons, habitée ensuite par les Laconiens, dont parle Ovide, *Métam. L. XIV.* Cette ville étoit célèbre chez les anciens par la beauté de sa situation.

O temperatæ dulce Formiæ litus.
Mart. X. 30.

Horace mettoit les vins de Formie avec ceux de Falerne, au premier rang.

Mea nec Falernæ
Temperant vites neque Formiani
Pocula colles.
L. I. Ode 20.

Cette ville fut détruite par les Sarrazins l'an 856; Grégoire IV en transféra le siége épiscopal à Gaëte, & cette dernière ville s'accrut des débris de la première.

Les sources qui viennent des montagnes voisines de Mola fournissent de l'eau en abondance

dans les maisons. On y trouve dans les environs beaucoup de meûniers, d'où est venu son nom de Mola. La plage est délicieuse : on voit d'un côté la ville de Gaëte qui, en s'avançant dans la mer, forme une perspective charmante ; de l'autre, les isle d'Ischia & Procida, qui sont du côté de Naples.

Les femmes des environs sont grandes, bien faites & ont d'assez belles couleurs, mais il y en a beaucoup qui ont le nez écrasé ; leur coëffure est une des plus galantes qu'on puisse voir à la campagne : elles portent les cheveux nattés & entrelacés avec des rubans qu'elles font passer des côtés au derrière de la tête, où elles les arrêtent en les entrelaçant avec grâce & d'une manière qui leur sied parfaitement. Les femmes & les filles des matelots portent des corsets ouverts, avec des jupes bleues ou rouges ; il y en a même qui portent des fichus brodés en or, & même les jours de fêtes des étoffes d'or qui se fabriquent à Naples.

A Castellone, entre Mola & Gaëte, est une belle maison du duc de Marzano-Lagni : on la voit dans le même endroit que la maison de Cicéron, qu'il appeloit *Formianum*, où Scipion & Lelius alloient souvent se récréer, (*De Orat. L. XII.*) & près de laquelle il fut tué par les émissaires d'Antoine, dans le temps de la grande proscription, quarante-quatre ans avant Jésus-Christ, à l'âge de soixante-quatre ans.

Il y a des ruines sur le bord de la mer, que l'on montre comme le *Formianum* de Cicéron ; mais cette maison étoit plus éloignée de la mer. Plutarque dit que Cicéron sortit par un petit chemin détourné, qui de la voie Apienne conduisoit à la mer. Il étoit dans sa litière, & il alloit s'embarquer lorsque les centurions le rencontrèrent.

Il est vraisemblable que la tour de Mola est le tombeau que les affranchis de Cicéron lui élevèrent dans le lieu où il avoit été tué. C'est une base

quarrée, ſur laquelle s'élevoit une tour ronde. La partie circulaire eſt abſolument dégradée ; l'intérieur a deux étages voûtés, qui ſont portés dans le milieu par un maſſif rond en forme de colonne. La partie inférieure eſt plus conſervée, de même que l'enceinte de ce monument : elle eſt traverſée par un chemin qui pouvoit bien avoir été celui par lequel Cicéron alloit du côté de la mer lorſqu'il fut aſſaſſiné.

GAETA eſt une ville de quatre mille ames, d'autres diſent dix mille, ſituée à ſeize lieues de Naples & à vingt huit de Rome. Elle eſt ſur le penchant d'une petite montagne : le port eſt commode ; il fut conſtruit, ou du moins réparé, par Antonin le pieux : le golfe eſt une eſpèce d'anſe, qui ſert encore pour les vaiſſeaux, & au fond duquel eſt un faux-bourg conſidérable.

Strabon dit que cette ville fut fondée par des Grecs venus de Samos, & qu'ils l'appelèrent Caieta du mot Καιαττα, qui dans leur langue exprimoit la courbure ou la concavité de cette côte. Γαίη, dans les poëtes Grecs, ſignifie auſſi terre, patrie. Virgile ſuppoſe que ce nom lui venoit de la nourrice d'Enée, qui y mourut vers l'an 1183 avant Jéſus-Chriſt.

Tu quoque littoribus noſtris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam Cajeta dediſti
Et nunc ſervat honos ſedem tuus ; oſſaque nomen
Heſperia in magna (ſi qua eſt ea gloria) ſignat.
Æn. VII. 1.

D'autres diſent que ce fut la nourrice de Créuſe, ou celle d'Aſcanius, ou que le mot de Gaëta vient de Καίω, *uro*, parce que la flotte Troyenne y fut brûlée. Voyez Turnebe, Liv. XXVI & Liv. XXX.

Gaëte a été long-temps gouvernée en forme de république : ſes ducs y acquirent la ſouveraineté dans le ſeptième ſiècle, mais ils relevoient du pape.

Didier, roi des Lombards, fit la guerre au duc de Gaëte en 760, parce qu'il refusoit de rendre à l'église de Rome ce qui étoit dans son district dépendant du patrimoine de S. Pierre. Cette ville arma contre les Sarrazins, en faveur du pape Léon IV en 848 : elle battit monnoie, & armoit des galères en 1191, comme on le voit dans un privilége du roi Tancrède. Mais peu après Gaëte fut réunie au royaume de Naples, & en 1450 le roi Alphose d'Arragon y établit un vice-roi.

La ville est isolée & ne tient au continent que par une langue de terre ; on n'y entre que par deux portes, qui sont gardées avec soin.

La tour, appelée vulgairement *Torre d'Orlando*, est le monument le plus remarquable de Gaëte ; il paroît que c'étoit le mausolée de Munatius Plancus, qu'on regarde comme le fondateur de Lyon ; on voit sur la porte l'inscription suivante en abréviation : *Lucius Munatius Plancus Lucii filius, Lucii pronepos, Consul, Censor, Imperator, iterum Septemvir Epulonum, Triumphator ex Rætis. Ædem Saturni fecit de manibus. In Italia agros Beneventi divisit. In Gallia Colonias deduxit Lugdunum & Rauricam.* Ce mausolée doit avoir été fait seize ans avant Jésus-Christ, il est sur la montagne, & on le voit de fort loin.

Le château de Gaëte est très-fort, il fut bâti par Alphonse d'Arragon, vers l'an 1440, augmenté par le roi Ferdinand ; Charles-Quint fit entourer la ville de fortes murailles, & on la regarde comme une des meilleures places du royaume de Naples. Dans le château de Gaëte on voit le tombeau du connétable Charles de Bourbon, qui commandoit les troupes de Charles-Quint ; il fut tué au siége de Rome, qui fut mise au pillage par son armée l'an 1528, après avoir assiégé longtemps le pape Clément VII. Le connétable étant excommunié, ne fut point mis en terre sainte,

mais son squelette fut placé dans le château, où il fut embaumé par ordre du roi d'Espagne, & mis dans une niche à côté de la chapelle. Le prince d'Ascoli, gouverneur de cette forteresse en 1628, le fit placer vis-à-vis de la même chapelle dans une châsse, dont la porte brisée s'ouvrit par le milieu; il étoit habillé de velours verd avec des galons d'or, debout, l'épée au côté, botté & éperonné, ses armes en broderie à côté de lui, avec cette inscription sur la niche:

Francia me diò la leche,
Spagna fuerza y ventura;
Roma me diò la muerte,
Y Gaeta la sepoltura.

On le voyoit encore en 1757, mais depuis ce temps-là, le roi de Naples l'a fait enterrer avec une pompe digne de sa réputation & de son rang: il ne voulut pas qu'un prince de sa maison fût plus long-temps sans sépulture.

Latratina est une tour ronde, mais plus petite que celle de Roland, & située dans le faux-bourg de Gaëte. Gruter estime que c'étoit un temple de Mercure; on sait que cette divinité, qui répond à Anubis, étoit représentée sous la figure d'un chien; ses oracles sortoient d'une tête de chien, ce qui a pu faire nommer son temple *Latratina* (*à latrando*).

L'église cathédrale est dédiée à S. Erasme, évêque d'Antioche, patron de la ville de Gaëte; on y conserve deux tableaux de prix, dont l'un est de Paul Véronèse, & l'étendard que Pie V donna à Don Jean d'Autriche, général de l'armée chrétienne contre les Turcs. Le baptistère est un vase antique, mais grossier & mutilé; il est porté par quatre lions de marbre, d'une seule pièce, avec des bas-reliefs. On y voit Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, assise sur un rocher, qui cache un de ses enfans dans son sein pour le garantir de la fureur

fureur d'Athamas, tandis que des ſatyres & des bacchantes danſent autour d'elle au ſon des inſtrumens; on y lit le nom de Salpion, ſculpteur Athénien. Ce monument fut apporté de Formie ou de *Mola di Gaëta*, après que cette ville eût été détruite. Vis-à-vis de l'autel du S. Sacrement il y a un monument ſymbolique, qui paroît ſe rapporter à Eſculape.

Le clocher de la cathédrale eſt remarquable par ſa hauteur & par ſon travail; on dit qu'il fut fait par l'empereur Fréderic Barberouſſe.

Le couvent de Ste. Catherine eſt extrêmement conſidérable; il eſt placé ſur la hauteur, & ceux qui l'habitent ſont chargés d'allumer le fanal ou la lanterne du port.

Dans le couvent des Récollets, on a repréſenté S. François prêchant ſur le rivage de Gaëte près de la porte de Fer, & les poiſſons qui lèvent la tête pour l'écouter; les phyſiciens qui ſoutiennent que les poiſſons n'entendent pas, trouvent ici un miracle de plus. Près de la porte de terre il y a une plage, appelée *Serapo*, du nom de Sérapis, qui y avoit un temple à l'endroit où eſt l'égliſe de *Santa Pertinaca* : S. Nil, abbé, y fit conſtruire une égliſe en 688.

Il y a une deſcription détaillée de Gaëte par Roſſello, imprimée à Naples en 1683.

La Trinita, eſt l'égliſe la plus célèbre de Gaëta, avec un couvent ſitué près d'un rocher qui, ſelon la tradition, ſe fendit en trois parties à l'honneur de la Ste. Trinité le jour de la mort de Jéſus-Chriſt; un gros bloc tombé dans la principale fente du rocher, & qui s'y eſt arrêté, a ſervi de baſe à une chapelle *du Crucifix*, fort petite à la vérité, mais fort élevée, & ſous laquelle paſſe la mer qui baigne le bas de cette fente de rocher: cette chapelle étoit fort ancienne, mais elle a été rebâtie en 1514, par Pierre Luſiano, châtelain de

Gaëte, comme on le voit par une inſcription qui eſt ſur la porte. On l'appelle communément la chapelle de la Trinité, ainſi que le couvent qui en eſt proche.

Tous les vaiſſeaux qui paſſent devant cette chapelle ſaluent le crucifix avec vénération, & tirent le canon lorſqu'il y en a ſur le navire; on raconte une foule de miracles opérés dans cette chapelle. S. Philippe de Néri, S. François, S. Bernardin de Sienne, y avoient une extrême dévotion: il y a des gens qui y font des ſtations chaque jour pendant un mois, une année, & même toute la vie. Les pélerins y accourent de toute part: il faut convenir que la choſe eſt très-ſingulière, & qu'on ne voit pas d'exemple ailleurs d'une ſituation ſemblable à celle de la chapelle du crucifix. On reconnoît aiſément que cette fente a été faite par une rupture violente, car les angles ſaillans, qui paroiſſent ſur un des côtés, répondent aux angles rentrans qui ſont ſur l'autre; il eſt probable qu'elle eſt arrivée dans le bas âge: du moins les auteurs anciens, qui ont parlé fort en détail de la ville de Gaëte, n'ont pas fait mention de cette ſingularité. Au reſte, cet événement reſſemble à ceux dont nous avons parlé à l'occaſion des Alpes, de Velleia, de Pérouſe, de Ceſi & de la plaine de Narni, dans le Tome I.

Gaëte a toujours paſſé pour être très-fidelle à ſes princes; Charles-Quint & Philippe II lui rendoient ce témoignage; elle ſe ſignala ſurtout en 1707, en ſoutenant un long ſiége de la part des Autrichiens, commandés par le général Daun: elle fut enfin priſe d'aſſaut le 30 Septembre, & fut miſe au pillage après avoir eſſuyé vingt mille coups de canons, & mille quatre cent bombes. Il y avoit deux mille quatre cent hommes de garniſon Eſpagnole, qui tenoient pour Philippe V, & qui furent tués ou faits priſonniers.

La position de Gaëte est sur un golfe dont les bords sont délicieux; il étoit couvert autrefois des plus belles maisons, & l'on apperçoit même dans la mer des ruines d'anciennes constructions, comme dans le golfe de Baïes; cela marque le goût que les Romains avoient pour ces agréables rivages. Aujourd'hui l'on y trouve seulement un grand nombre de pêcheurs.

SESSA, petite ville à six lieues de Mola, est regardée comme l'ancienne *Suessa Auruncorum*, une des principales cités des Volsques, la patrie de Lucilius, qui fut le premier poëte satyrique de Rome. C'est un évêché suffragant de l'archevêché de Capoue. De Sessa à Capoue il y a encore six lieues; on rencontre dans cet espace quelques vestiges de la voie Apienne, & à la moitié du chemin on passe le pont de *la Torre*, en laissant à gauche le village du même nom.

Nous reprendrons maintenant la route de Naples, que nous avions quittée à Mola pour aller à Sessa; le chemin a été fort bien réparé à l'occasion de l'arrivée de la reine de Naples en 1768. Au sortir de Mola, on côtoie la mer sur un mille de chemin, on la perd ensuite de vue pendant le même espace, & on la retrouve à *Scavali*, où elle forme une anse. On fait encore un mille sur le bord de la mer, & à trois milles de-là on voit les restes d'un amphithéâtre, d'un aqueduc & autres ruines qu'on dit être de l'ancienne ville de *Minturnum*. Peu après on passe le Garigliano sur un bac; l'on cesse alors de marcher sur la voie Apia, qui cependant s'étendoit jusqu'à Capoue, mais qui est abandonnée ou ruinée dans cette partie; on trouve des terres fortes, d'où les mules du pays ont beaucoup de peine à se tirer pendant l'hiver.

CHAPITRE XVII.

Description de Capoue.

CAPOUE, en italien & en latin *Capua*, eſt dans une ſituation un peu différente de l'ancienne Capoue, de même que Modène & d'autres villes anciennes, qui ont été ruinées & rebâties. La nouvelle Capoue eſt une ville de 7 à 8 mille ames, ſituée à cinq lieues de Naples ſur le Volturno, à quatre lieues au-deſſus de ſon embouchure (1); elle n'a guères que trois cent toiſes depuis la porte de Rome juſqu'à la porte de Naples, qui eſt la partie que l'on traverſe, mais elle en a ſept cent cinquante dans la partie qui eſt le long du Volturno; elle eſt entourée de fortifications, & l'on y entretient une garniſon conſidérable; les étrangers ſont obligés d'y décliner leur nom, & d'eſſuyer une longue cérémonie avant que le gouverneur leur permette de paſſer outre.

Strabon dit que Capoue fut bâtie par les Tyrrhéniens, chaſſés des bords du Pô par les Gaulois, environ cinq cent vingt-quatre ans avant Jéſus-Chriſt. Tite-Live dit qu'elle tire ſon nom de Capys, général des Samnites, qui vivoit pluſieurs ſiècles auparavant, & qui avoit été l'un des compagnons d'Enée. *Virg.* L. X. Le ſavant Mazzocchi croit qu'elle avoit été fondée par les anciens Etruſques & nommée *Camba*, qui dans leur langue ſignifioit vautour; en effet, on l'appela d'abord *Vulturne*, & enſuite *Capua*. Strabon L. V. dit, que ce nom venoit de *Caput*, parce que c'étoit la capitale des villes. Florus comptoit Rome, Carthage & Capoue

(1) Les voyageurs curieux de géographie doivent avoir la carte du royaume de Naples, en trois feuilles, par Rizzi Zannoni, dreſſée à Paris par les ſoins de M. l'abbé Galliani.

pour les trois premières villes du monde, *Capua quondam inter tres maximas numerata. L. I. C. 16.*

Les Tyrrhéniens furent chassés de Capoue par les Samnites, & ceux-ci par les Romains; elle fut si célèbre de leur temps par les agrémens de sa situation & par le caractère de ses habitans, qu'on l'appeloit *Capua Dives*, Virg. Georg. II. ℣. 224, *Capua Amorosa*. Les soldats romains qui avoient hiverné à Capoue trois cent quarante-trois ans avant Jésus-Christ, étoient si charmés de l'abondance & du luxe de cette ville, qu'ils avoient formé un complot pour s'en rendre maître & y fixer leur séjour; mais les voluptés de Capoue produisirent un événement bien plus important, lorsqu'Annibal y fut retenu pendant l'hiver, deux cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, après la bataille de Cannes, dans le moment où il pouvoit s'emparer de Rome, & mettre fin à ses travaux : les délices de Capoüe sauvèrent la république, & donnèrent des fers à l'univers.

Il faut voir la description que fait de cette ville Silius Italicus, L. II. Sa situation étoit dans une plaine agréable & fertile de Campanie, *Campania felix*, dont elle étoit la capitale, & que Cicéron appeloit le plus beau fond du peuple romain. Florus en parle sur le même ton : *Omnium non modo Italiâ, sed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniæ plaga est, nihil mollius cælo, nihil uberius solo, deinde floribus bis vernat.* L. I. C. 16. Les vins de Falerne & de Massique, dont nous avons parlé plus haut, le *Cæcubum* (1), le *Calenum*, les huiles de Venafre, se tiroient de ces campagnes. Horace dit à Mécène :

> *Cæcubum & prælo domitam Caleno*
> *Tu bibes uvam.*
>
> Hor. I. Ode 20.

(1) Celui-ci venoit des environs de Mola di Gaëta, suivant M. l'abbé Galliani, dans son Commentaire sur Horace.

Polybe, qui écrivoit son histoire cent cinquante ans avant Jésus-Christ, à l'occasion de la guerre d'Annibal, parle ainsi des plaines de Capoue : « Ces campagnes qui environnent Capoue sont la » partie la plus noble de toute l'Italie, la plus » distinguée par l'agrément & la bonté du terri- » toire ; d'ailleurs, elles sont près de la mer, & » l'on y trouve des comptoirs où abordent les » étrangers de toutes les parties du monde, lors- » qu'ils viennent en Italie ; c'est-là que sont les » villes les plus célèbres & les plus belles de l'Ita- » lie : en effet, les côtes de Campanie sont occu- » pées par les habitans de Sinuesse, (*Rocca di* » *Mondragone*) de Cumes & de Pouzol; on y trouve » encore Naples, & Nocera la moins ancienne de » toutes. Dans l'intérieur des terres, du côté du » nord, sont Calène (*Calvi*) & Tiano; à l'orient » & au midi, Ascoli & Nola : dans le milieu de » ces campagnes est située Capoue, plus florissante » depuis long-temps que toutes les autres; ensorte » qu'il y a beaucoup de vraisemblance dans ce » que les fables racontent de cette province, qu'on » a aussi appelée *Phlegræa*, comme les autres pays » les meilleurs & les plus riches; les dieux de- » voient se disputer des campagnes aussi agréables » & aussi distinguées, L. III. Cette plaine fut » occupée autrefois par les Etrusques, qui ayant » eu à combattre grand nombre d'injustes agres- » seurs, se firent connoître des étrangers, & acqui- » rent la plus grande réputation de bravoure, » L. II. »

Annibal, pour attirer à son parti la ville de Capoue, avoit promis à ses habitans d'en faire la capitale de l'Italie.

In primis Capua, heu rebus servare secundis
Inconsulta modum, & pravo peritura tumore.
Sil. Ital. L. VIII.

Les Romains se vengèrent cruellement de ce que

les habitans de Capoue avoient prétendu s'élever ſur les débris de Rome, en prenant parti pour Annibal; car ayant pris cette ville cinq ans après, à la ſuite d'un long ſiége, ils la ſaccagèrent; le peuple fut fait eſclave & vendu à l'encan, les citoyens diſperſés, & les ſénateurs battus & décapités. Vibius Virius, qui avoit engagé les habitans à ſe déclarer pour Annibal, s'empoiſonna avec les principaux chefs de ſon parti, au nombre de vingt-ſept, après un grand repas où il les avoit invités.

Genſeric, roi des Vandales, acheva de détruire Capoue l'an 455, & il n'en reſta plus qu'un village dont Sicon, duc de Bénévent, raſſembla les habitans en 841, ſur le mont Palombara ou Triſliſtius, à l'endroit appelé Sicopolis. Enfin la nouvelle Capoue fut fondée l'an 856 par Landone, neuvième comte de Capoue, & par ſes frères dont l'un étoit l'évêque Landulfe; ils tranſportèrent vers le pont Caſilinus les habitans de Sicopolis, & ils bâtirent la nouvelle ville. L'ancien Caſilinum étoit dans le quartier appelé actuellement Caſtelluccio (1).

L'ancienne Capoue avoit été une dépendance du duché de Bénévent, mais dans le neuvième ſiècle, elle étoit devenue un comté particulier, où Landulfe ſe rendit indépendant par le ſecours des Napolitains, qui ſaiſirent cette occaſion de ſe venger des princes de Bénévent. En 866, Capoue fut priſe par l'empereur Louis; en 969, elle fut aſſiégée

(1) *Apparato alle antichità di Capua, overo discorſi della Campagna felice, di Camillo Pellegrino*, 1651, in-4. C'eſt cet auteur qui défendit le Taſſe contre l'académie de la Cruſca; il étoit de Capoue.

M. Granata, depuis évêque de Seſſa, a donné auſſi une hiſtoire de Capoue, où ſont les plans de l'ancienne ville & de la moderne : on y voit les plans de deux amphithéâtres, dont l'un ſubſiſte encore, comme nous le dirons plus bas. *Storia civile della fedeliſſima città di Capua ſino all' anno* 1750, *opera dell' Arcidiacono Francesco Granata. In Napoli* 1756, 2 vol. in-4.

par les troupes de l'empereur d'Orient pendant quarante jours, mais le général fut obligé d'abandonner le siége. Elle eſt actuellement défendue par un vieux château & des fortifications à la moderne; en 1718, on détruiſit les anciennes pour les rétablir ſuivant les nouveaux principes; au moyen de quoi Capoue devint une place aſſez importante. Auſſi a-t-on vu en 1734 les Eſpagnols y perdre beaucoup de monde avant que de pouvoir forcer le général qui y commandoit à capituler. Capoue a quelqu'apparence au-dehors, mais lorſqu'on y eſt arrivé, l'on ne trouve qu'une ville pauvre, mal bâtie & mal pavée, & dont les rues ſont mal alignées. Le pont qui eſt ſur le Volturne, & qu'on paſſe avant d'y entrer, du côté de Rome, eſt auſſi fort mauvais. Mais le pont qui eſt vers la porte de Naples eſt un pont ancien, aſſez beau, où les Allemands ont élevé une ſtatue en marbre de S. Jean Népomucène.

Les trois principales rues ſont, 1°. celle qui va d'occident en orient, depuis la porte de Rome, ou *Delle Torri*, juſqu'à la porte de Naples.

La ſeconde, qui va vers le nord-eſt, s'étend depuis Ste. Marie juſqu'au palais de l'archevêque; on y voit les palais Azzia, Lanza, & deux des Giugnano.

La troiſième rue, qui va auſſi à-peu-près vers le nord juſqu'à Ste. Catherine, & à l'endroit où étoit l'ancienne porte Fluviale, commence auprès de la verrerie, vers la porte S. Ange; c'étoit la rue la plus fréquentée de la ville. On y trouve les maiſons des Tufo, Feula, Salerno, Ventriglia, Gianfratto, di Domenico, Ceceri, Salzilli, Parigi, Vitale, Imbriani, Pratilli, Sanzo, Uva di Fabrio, Marotta, Lanza di Tommaſo, Cappulli, & Gianfrotta di Curio.

A la partie orientale de la ville, au bord du fleuve, ſont des parapets de faſcines le long du quai

où habitent les Capua Capece, Rosa, Milani, Brelio, Rinaldi, Sanzo, de Francifcis.

Sur la grande place *de' Giudici*, on voit le palais du gouverneur, l'église de S. Gaëtan, occupée par les Théatins, le palais public, ou l'hôtel-de ville, *Udienza*, le tribunal du juge civil, le bureau des notaires, le palais Tabaffi, l'horloge de la ville, & une fontaine remarquable.

Près de-là eft le palais du général, où réfide le commandant de la place; c'étoit le palais de la maifon Pellegrino.

Dans la rue de S. Jean, font les habitations des Granata, Friozzi, Uva di Pompeo.

Vers la fontaine de Neptune eft le palais des comtes de Palena, où logea Charles-Quint.

Le Gefu grande, eft un monaftère de religieufes de l'ordre de S. François, à l'endroit où habitoient les princes de Capoue, & les comtes d'Altavilla Capua.

Le palais de la maifon des Capua, ducs de S. Cipriano, eft celui où loge le roi quand il vient à Capoue; on y voit auffi le fiége de l'ancienne nobleffe de Capoue, appelé Seggio ou Arco di Antignano, l'autre étoit à l'Arco del Olivo.

L'églife de Capoue fut érigée en archevêché par le pape Jean XIII, l'an 968. La cathédrale eft petite, mais jolie : elle a été rebâtie par le cardinal Caracciolo; elle eft foutenue par des colonnes de granite de différentes proportions, & qui ont été raffemblées en divers endroits. Dans la troifième chapelle à droite, il y a un tableau de *Solimène*, repréfentant la Vierge & l'enfant Jéfus, à qui S. Etienne préfente fur un livre les pierres avec lefquelles il fut lapidé. S. Auguftin lui offre fon cœur, & une fainte lui préfente une corde qu'elle a au col, comme l'inftrument de fon martyre. La fainte eft fort belle, les règles de l'art font bien obfervées dans la compofition de ce tableau, les caractères

en sont gracieux, & les figures drapées de bon goût; le pinceau est libre & la touche fière : on y trouve l'intelligence du clair-obscur plus que dans les autres ouvrages de Solimène; les figures du fond sont seulement un peu trop grises, pour être sur un plan aussi peu éloigné.

Le maître-autel est décoré d'une Assomption, du même peintre. La tête de la Vierge n'est pas belle, les figures de devant sont trop petites relativement à celles du fond; l'on n'y découvre que peu d'intelligence du clair-obscur, mais on pardonne tout à ce maître, en faveur de la touche brillante de son pinceau, & du bon caractère de dessin qui domine dans son ouvrage.

Dans l'église souterraine, on voit sur l'autel une demi-figure de Notre-Dame de Pitié, par le Bernin, exécutée en marbre; le caractère en est très-expressif, il y a des traits d'une grandeur & d'une majesté imposante; mais les mains ne sont pas de la même beauté que le reste.

Dans le milieu de l'église est une figure de Jésus-Christ dans le tombeau, par le Berniu; le Christ est en marbre, grand comme nature, couché sur un linceuil, ayant la couronne d'épines à ses pieds; l'attitude en est admirable; la tête est de toute beauté: les mains & les pieds en sont d'une si grande pureté, que l'on croit voir la nature; les jambes & les genoux sont d'un dessin fini & d'un travail délicat. Si l'on avoit quelque chose à reprocher à cet ouvrage, ce seroit que les muscles de l'estomac sont trop prononcés pour un homme mort; il semble qu'ils ont encore de l'action, ce que l'on ne peut supposer : ce tombeau d'ailleurs embarrasse l'église, qui a peu d'étendue.

Derrière le S. Sépulcre, il y a un mausolée où l'on voit un grand bas-relief antique, aussi mauvais que déplacé : il représente la chasse de Méléagre.

L'église *dell' Annunziata* est décorée à l'extérieur

d'un ordre corinthien ; l'architecture en est très-simple : on croit que c'étoit un ancien temple, bâti autrefois à quelque distance de l'ancienne Capoue : mais il n'y a que le socle, ou stilobate, qui soit vraiment antique, les anciens n'ayant point connu les pilastres groupés, tels qu'on les trouve à l'extérieur de cet édifice. Dans l'intérieur, la décoration est très-riche, mais mauvaise.

On rencontre beaucoup de marbres & d'inscriptions de l'ancienne Capoue, qu'on a employés dans les murs des maisons de la nouvelle ville, ainsi que quelques têtes en bas-relief, sculptées sur les clefs des arcades d'entrée ; les bornes même y sont quelquefois de beaux tronçons de colonnes antiques, ou des pierres sépulcrales.

Le 26 Décembre on tient une grande foire à la porte de Capoue, & le long du grand chemin de Rome, dont les marchands occupent un mille de longueur ; on y voit une quantité immense de tambours de basque, parce que les femmes font grand usage de cet instrument dans les campagnes du royaume de Naples.

L'ANCIENNE CAPOUE étoit située à une demi-lieue de l'endroit où se trouve la nouvelle ville, l'on voit encore des restes considérables de l'ancienne au bourg Ste. Marie, entre le Volturne & le Clanio, presqu'à égale distance de l'un & de l'autre, du côté de Caserte, belle maison du roi de Naples, dont nous parlerons dans la suite ; il y en a un plan dans l'histoire de Capoue, par Granata. On y voit deux arcades sur le chemin à la partie orientale, ou du côté de Casilino : on prétend que c'étoit une porte de la ville ; il y a une niche dans la face des alettes, soutenant les arcades, & trois dans le massif en retour sous la porte. L'élévation de ce monument est d'une belle proportion.

Ce que l'on trouve de plus considérable dans ces ruines est un amphithéâtre ovale, appelé *Virilassi* ;

on m'a assuré qu'il avoit deux cent cinquante pieds de long intérieurement sur cent cinquante de largeur, sans compter les bâtimens & les voûtes, qui font plus de cent & trente pieds (1). Il en reste quelques parties assez bien conservées, telles que de grands corridors, des voûtes d'escaliers, & des loges pour des animaux. Ce monument est bâti de briques & revêtu de grandes pierres blanches, qui ressemblent à un marbre aigre. L'arêne est si enterrée, que l'on ne découvre pas même le mur qui, en régnant tout autour, garantissoit les spectateurs des bêtes féroces. Cet amphithéâtre avoit quatre grandes entrées, autant que l'on en peut juger par les parties qui ont échappé à la destruction, & il étoit d'un goût très-mâle : on voit encore les restes d'une de ses portes, dont il subsiste deux arcades égales d'ordre toscan, ayant à leurs clefs une tête de Junon & une tête de Diane en bas-relief très-saillantes, mais mal sculptées. Un chapiteau de colonne dorique tombé dessus cette porte fait présumer que le second ordre qui décoroit l'extérieur de l'édifice étoit dorique. Lorsqu'on est monté au plus haut des ruines de l'amphithéâtre, on découvre une très-belle vue, & l'on apperçoit même le mont Vésuve dans le lointain.

Une route appelée *Via Consularis* alloit à Cumes du côté du midi, & l'on en voit encore les restes au-dessous d'Aversa. La voie Apia passoit aussi à Capoue, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Dans les environs de Capoue on remarque plusieurs villages dont les noms indiquent leur ancienne origine. *Marcianese* étoit un temple de Mars; *Ercole* un temple d'Hercule; *Curtis* un ancien palais ou *Curia*; *Casa Pulla* un temple d'Apollon, mais il n'en reste plus rien, non plus que du temple de

(1) M. Cochin ne lui donne qu'environ cent cinquante pieds de long sur quatre-vingt-dix de large, probablement il ne l'a pas mesuré.

Jupiter Tiphatin, qui étoit vers l'abbaye de S. Pierre sous Caserte, & celui de Diane Tiphatine, dont l'abbaye S. Ange a pris la place. On appelle encore *Monti Tifati* les montagnes des environs de Capoue & de Caserte. Caudium & les fourches Caudines étoient cinq lieues à l'orient de Capoue, du côté de Bénévent ; nous en avons parlé ci-devant.

On a trouvé, vers 1753, à trois lieues de Capoue, une carrière d'albâtre, il est d'un blanc sale, avec des veines de couleur fauve ou isabelle. Le roi en a fait tirer de grandes colonnes pour le château de Caserte, qui mises en place ne reviennent qu'à trois cent livres chacune.

A une lieue & demie de Capoue on passe le *Clanio*, (i Lagni) autrefois *Clanius*, qu'il faut distinguer du *Clanis* qui est auprès de Chiusi en Toscane. Une lieue & demie plus loin on trouve Aversa.

La ville d'Aversa n'est pas loin de l'ancienne *Atella ;* celle-ci étoit vers S. Arpino, à une demi-lieue de-là ; elle fut célèbre chez les Romains par les bons mots & les fines plaisanteries, autant que par ses spectacles obscènes & ses débauches. Cette ville ayant été ruinée dans les guerres des barbares, Aversa fut bâti vers l'an 1130 par les Normands, qui firent la conquête de Naples & de Capoue : on l'appela *Aversa*, parce qu'elle servoit à tenir en respect ces deux villes. Charles I de la maison d'Anjou, roi de Naples, détruisit Aversa de fond en comble, parce que ses habitans s'étoient révoltés, soutenus de la maison de Rebursa, qu'il vint à bout d'exterminer. Mais la ville ne tarda guère à être réparée, à cause de la beauté du climat & de la fertilité du terrain. Ce fut dans le château d'Aversa qu'André, roi de Naples, fils de Charles II, roi d'Hongrie, fut étranglé sous le règne de la reine Jeanne Première, sa femme en 1345.

La ville d'Averſa eſt petite, mais jolie & bien bâtie; elle a le titre de comté, avec un évêché ſuffragant de l'archevêque de Naples. Dans l'égliſe de l'Annunziata il y a un beau tableau de Solimène, qui repréſente l'adoration des Bergers. Cette ville eſt ſituée dans une plaine délicieuſe, & au commencement d'une grande avenue qui conduit juſqu'à Naples.

On arrive dans cette belle capitale par une route charmante, large, droite, bordée de grands arbres, qui font un ombrage agréable, & qui ſont liés par des guirlandes de vignes; on trouve de diſtance en diſtance des villages fort bien peuplés : les derniers ſont *Melito* & *Capo de Chino*. Quand on a deſcendu la colline qui domine la ville, on paſſe le *Borgo S. Antonio*, eſpèce de grand fauxbourg, dont nous parlerons plus en détail dans le cours de notre deſcription.

CHAPITRE XVIII.

Hiſtoire de Naples.

NAPLES, *Napoli*, en latin *Neapolis*, eſt une ville d'environ cinq cent quatre-vingt-dix mille ames, ſituée à quarante minutes de latitude, & à trente-un degrés cinquante-deux minutes de longitude, ou quarante-ſept minutes trente ſecondes de temps à l'orient de Paris, à quarante-quatre lieues de Rome, & à trois cent trente-quatre lieues de Paris (1), en ſuivant la route de Turin, de Milan

(1) En revenant de Naples par Veniſe, on fait environ trois cent ſoixante-ſix lieues; ainſi la totalité de notre voyage en Italie eſt de ſept cent lieues, chacune de vingt-cinq au degré, ou deux mille deux cent quatre-vingt-trois toiſes.

& de Florence, mais à deux cent quatre-vingt-dix lieues en ligne droite.

La ville de Naples eſt ſi ancienne, que ſon origine eſt enveloppée dans l'obſcurité des fables de la première antiquité : on a écrit que Falerne, l'un des Argonautes, en avoit été le fondateur environ treize cent ans avant Jéſus-Chriſt, & qu'elle avoit été enſuite accrue, enrichie & peuplée par des colonies Grecques venant de Rhodes, d'Athènes & de Chalcis. Elle s'appeloit autrefois Parthénope. Un temple fameux de la Sirène, qui y fut bâti dans la ſuite, a donné lieu de dire que Parthénope, l'une des Sirènes qu'Homère chante dans l'Odyſſée, ayant fait naufrage ſur cette côte, y avoit abordé, & avoit formé cette ville en lui donnant ſon nom (1). D'autres ont dit que ce nom de Parthénope, relatif à ſa beauté, lui avoit été donné par les Phéniciens enchantés de ſa ſituation, & on ne peut rien dire de plus naturel; car il n'eſt pas en effet de plus belle ſituation que celle de Naples.

Il y avoit ſur le même rivage une autre ville contiguë, & appelée *Paleopolis*, vieille ville, dont on attribuoit la fondation à Hercule. Strabon dans le cinquième livre de ſa géographie parle des colonies Grecques, auxquelles ces villes dûrent leur première origine : il nous apprend auſſi que les peuples de la Campanie, & enſuite ceux de Cumes s'emparèrent de Naples.

La ville de Cumes étoit bien plus ancienne & plus puiſſante; ſes habitans furent jaloux de la grandeur & de la beauté de Naples, ils la ruinèrent. Mais elle fut bientôt reconſtruite par les ordres même de l'oracle, & ce fut alors qu'on lui donna le nom de *Neapolis*, ou ville neuve, qu'elle a toujours porté depuis; ce fut Auguſte qui réunit ces

(1) *Parthénos* Virgo, c'eſt le nom d'une fille d'un roi de Theſſalie.

deux villes de Néapolis & de Paléopolis en une ſeule.

Dans le temps que Naples étoit encore peu connue, il y avoit dans le royaume dont elle eſt aujourd'hui la capitale, & ſurtout en Sicile, des villes anciennes, des monarques & des tyrans fameux. Phalaris fut brûlé à Agrigente environ neuf cent ſoixante ans avant Jéſus-Chriſt, dans le taureau de bronze qui avoit ſervi à ſes cruautés. Les Carthaginois fondèrent Palerme, l'an 584 avant Jéſus-Chriſt; & Denys le Tyran s'étoit emparé de Syracuſe, l'an 405 avant Jéſus-Chriſt. Mais à cette époque il n'eſt guère parlé de Naples dans l'hiſtoire; on voit ſeulement que l'an 330 avant Jéſus-Chriſt elle fut au nombre des villes confédérées; que l'an 215 elle offrit aux Romains un ſecours d'argent conſidérable, & qu'Annibal entreprit de s'en emparer, mais inutilement, de même que de Nola, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Naples vers l'orient.

Naples n'étoit point alors ſujette, mais alliée des Romains; elle ne reçut même le nom de colonie romaine que ſous les empereurs, & elle ne diſcontinua point d'être une ville grecque dans ſes uſages, ſa religion, & même dans ſon langage; c'étoit alors un lieu de délices & de repos pour les plus riches habitans de Rome, & pluſieurs même s'y établirent. Adrien la fit augmenter vers l'an 130, de même que Conſtantin en 308.

Alaric roi des Goths, l'an 409, après avoir ſaccagé la ville de Rome pendant trois jours, paſſa dans la Campanie : la ville de Nola fut preſque détruite; cependant ces barbares paſsèrent près de Naples, ſans qu'elle reſſentît les effets de leur fureur.

Genſeric, roi des Vandales, y vint en 455. Il détruiſit Capoue juſque dans ſes fondemens, Nola ne fut pas épargnée; les environs de Naples furent dévaſtés, cependant la ville ne fut point entamée.

Mais

Mais en 476 elle eut enfin le ſort de toute l'Italie : elle fut ſubjuguée par Odoacre, roi des Herules, venus du fond de l'Allemagne. Théodoric, roi des Goths, la poſſéda enſuite, & lui donna le titre de comté.

Béliſaire étant venu en Italie avec les troupes de l'empereur Juſtinien, l'an 536, Naples fut la première ville qui lui fit réſiſtance ; il l'aſſiégea par mer & par terre ; ſes efforts furent long-temps inutiles, & il ſe préparoit à ſe tourner d'un autre côté, lorſqu'ayant trouvé le moyen d'y faire entrer des ſoldats par un aqueduc ſouterrain, il la prit & la livra au pillage ; ſes ſoldats y exercèrent toutes ſortes de cruautés & d'horreurs : les femmes, les enfans, les vieillards, les prêtres & les ſoldats, tout fut maſſacré ; & le pape Sylveſtre lui fit les plus ſanglans reproches d'une pareille cruauté.

Béliſaire fut le premier à prendre des meſures pour rétablir Naples & la repeupler, enſorte qu'elle fut en état de ſoutenir un nouveau ſiége contre Totila, roi des Goths, l'an 542. Elle éprouva pour lors toutes les horreurs de la famine. Démétrius, envoyé de Conſtantinople pour la ſecourir, fut battu à la vue de Naples, & les proviſions que portoient ſes vaiſſeaux tombèrent entre les mains des ennemis. Maſſimin, préfet du prétoire, ne fut pas plus heureux, & Naples fut obligée de ſe rendre. Totila, devenu moins cruel par les remontrances de S. Benoît, traita la ville avec humanité, & ſe contenta d'en abattre les murs, pour n'être plus expoſé à la longueur d'un pareil ſiége.

Narsès vint en Italie rétablir les affaires de l'empereur d'Orient ; Totila fut vaincu & tué. Teia, le dernier chef des Goths, fut défait auſſi près de Naples au pied du mont Véſuve, appelé pour lors *Mons Lattarius*, & l'Italie rentra ſous la domination de l'empereur de Conſtantinople. Les exarques de

Ravenne, qui y commandoient pour lui, étendoient leur pouvoir jusqu'à Naples.

Les Lombards, autres habitans du nord venus de l'Autriche, de la Hongrie, &c. firent une irruption en Italie, & y fondèrent, l'an 568, un royaume puissant, qui dura jusqu'au temps de Charlemagne, en 774; mais ils ne possédèrent point la ville de Naples : elle fut assiégée inutilement, & demeura fidelle à l'empereur d'Orient. Elle avoit le titre de duché; elle choisissoit elle-même ses magistrats & ses chefs, & elle jouissoit d'une espèce d'indépendance. *Muratori*, *Diss.* 14. Les ducs de Bénévent, princes Lombards, avoient étendu leur domination jusqu'à Capoue; l'empereur Constant II fit une tentative, l'an 663, pour prendre la ville de Bénévent; il fut obligé de se retirer à Naples aux approches de Grimoald, roi des Lombards, & Bénévent resta entre les mains des princes Lombards. Arigise II, gendre du roi Didier, s'en déclara souverain l'an 786. Ses successeurs assiégèrent Naples plusieurs fois, & parvinrent enfin à la rendre tributaire vers l'an 830.

Les Sarrazins venus en Italie l'an 836, y firent de nouveaux ravages, & y causèrent de nouvelles guerres : ils s'emparèrent de Misène, & la détruisirent; ils dévastèrent souvent les environs de Naples, mais ils n'y entrèrent point; le duc de Naples, Sergius, fit ensuite alliance avec les Sarrazins, il persécuta l'évêque de Naples, S. Athanase, s'empara du trésor de la cathédrale, ce qui lui attira une excommunication, l'an 872, & un interdit sur la ville de Naples. Un autre Athanase, évêque de Naples, lui fit crever les yeux, l'envoya prisonnier à Rome, en s'établissant à sa place l'an 877. Ce nouveau duc & évêque de Naples, continuant l'alliance avec les Sarrazins, fut aussi excommunié, & pour se soutenir il fit venir des Maures de Sicile, en 885. Ce fut alors que le mont

Caſſin fut pillé, & l'abbé Bertaire tué à l'autel même de S. Martin. Les Sarrazins ne furent chaſſés du pays qu'en 914, par le moyen du pape Jean X, qui s'étant lié avec les princes de Bénévent, de Capoue, de Naples & de Gaëte, alla lui-même faire la guerre aux Sarrazins, les battit & les obligea de prendre la fuite.

Nous paſſons toutes les diviſions & les petites guerres qu'il y eut dans ce ſiècle là entre les princes de Bénévent, de Naples, de Capoue, les Grecs, les Sarrazins & les Latins, pour venir au temps où le royaume de Naples commença de prendre une nouvelle forme, par l'arrivée des Normands, dans le onzième ſiècle.

Il n'y a rien de plus ſingulier dans cette hiſtoire, que de voir un nouvel état formé par quarante gentilshommes de Normandie, qui revenoient, l'an 1016, de viſiter l'égliſe de S. Michel du mont Gargan, ſoutenus par d'autres qui revenoient de la Terre-Sainte l'année ſuivante. *Leo Oſt. Chr. L. II. c.* 2. Les Grecs aſſiégeoient la ville de Bari; le célèbre Melon, Lombard de nation, qui vouloit délivrer ce pays de la tyrannie des Grecs, eut recours aux Normands, & avec leur ſecours il en vint à bout; les Normands délivrèrent auſſi Guaimaire III, prince de Salerne, qui étoit aſſiégé par les Sarrazins; cette victoire fit qu'on engagea les Normands à reſter dans le pays, & ce fut eux qui dans la ſuite, aidés des autres Normands qu'ils attirèrent, chaſsèrent les Sarrazins & les Lombards, & y formèrent un royaume.

L'empereur Henri II, qui étoit venu en Italie pour s'oppoſer aux progrès des Grecs, fut reconnu pour ſouverain, l'an 1022, à Naples, à Bénévent & à Salerne, & il donna aux Normands des établiſſemens dans la Pouille, *Puglia*. Ceux-ci aidèrent enſuite le comte de Capoue, Pandolfe, à ſe rétablir dans ſes états : ce comte, pour ſe ven-

ger de Sergius IV, duc de Naples, qui lui avoit été contraire, prit la ville, la ravagea, & pilla jusqu'aux églises : Sergius revint avec le secours des Normands, & reprit sa capitale, l'an 1030. Il leur donna un territoire entre Naples & Capoue, où ils s'établirent, & commencèrent la ville d'Aversa, dont Rainulf fut le premier comte ; le duc de Naples se forma par ce moyen un rempart contre la puissance & les entreprises des princes de Capoue.

Les succès de ces Normands dans leurs nouveaux établissemens attirèrent leurs compatriotes en Italie : trois des douze fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume bras-de-fer, Drogon & Onfroi, y arrivèrent l'an 1038 ; ils se distinguèrent dans toutes les occasions, & furent utiles aux Grecs ; mais l'ingratitude de ceux-ci ayant engagé les Normands à leur faire la guerre, Drogon se fit comte de la Pouille ; le pape S. Léon IX & l'empereur s'unirent pour l'expulser, mais le pape tomba entre les mains de Robert Guiscard, autre fils de Tancrède de Hauteville, qui venoit aussi de débarquer en Italie l'an 1053.

Les Normands rendirent à ce pape, leur prisonnier, toutes sortes de respects : ils le conduisirent dans la ville de Bénévent, qui lui appartenoit depuis l'année précédente ; c'est-là que, suivant les historiens, il donna l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile à Onfroi & à ses successeurs, à la charge de l'hommage au S. Siége. Robert Guiscard prit le titre de duc de Calabre, en 1060, & il continua d'étendre ses conquêtes ; ce fut lui qui délivra ensuite le pape Grégoire VII des mains de l'empereur Henri IV, qui l'assiégeoit dans Rome, mais il causa plus de dommage à la ville que les ennemis qu'il en avoit chassés. Il se préparoit à faire la guerre aux Grecs, lorsqu'il mourut l'an 1085.

Roger, fils de Robert Guiscard, lui succéda &

fut proclamé duc de la Pouille, de la Calabre & de Salerne; Boëmond & Tancrède, son fils & son neveu, partirent en 1096, pour la croisade; c'est ce Tancrède dont les aventures & les amours furent tant célébrés par les poëtes, & surtout par le Tasse.

Dans le temps que le duc Roger étoit prêt à passer en Sicile, à l'occasion d'une conjuration faite par un Grec contre le comte de Sicile, le pape Urbain II, charmé de son zèle pour le bien de l'église, le nomma lui & ses successeurs légats apostoliques dans toute l'isle, l'an 1100; il en remplit très-bien les fonctions; il rétablit la religion en Sicile, il y fonda quantité d'hôpitaux, d'églises, d'évêchés, & ce fut l'origine de ce qu'on appelle la monarchie de Sicile, c'est-à-dire, des droits qu'y exerce le roi en matière ecclésiastique.

Roger, second fils du précédent, ayant été fait comte de Sicile, s'empara dans l'absence de son frère ainé de la Pouille & de la Calabre; le duc de Naples lui fit serment de fidélité l'an 1129; & étant enfin devenu maître de ce qui forme aujourd'hui les royaumes de Naples & de Sicile, il prit le titre de roi, avec le consentement de l'anti-pape Anaclet; il soumit tous ceux qui voulurent s'y opposer, & il força le pape Innocent II, à lui confirmer le titre de roi de Sicile l'an 1139. Il porta ses conquêtes jusqu'en Afrique, se rendit maître de Tripoli, de Tunis, d'Hippone, & il laissa ses royaumes, l'an 1154, à son fils Guillaume le méchant.

1166. Guillaume II, surnommé *le Bon*, succéda à son père.

1189. Tancrède, fils naturel du duc Roger, (fils du roi Roger) fut élu roi de Sicile, à cause de ses grandes qualités, quoique l'empereur Henri VI prétendît à ce royaume, comme ayant épousé Constance, fille posthume du roi Roger,

1192. Après la mort de Tancrède, l'empereur Henri VI, fils de Fréderic Barberousse, s'empara du royaume, & le transmit à son fils.

1197. Fréderic II, si connu par ses démêlés avec le S. Siége, posséda le royaume de Sicile pendant cinquante-trois ans; après sa mort, arrivée l'an 1250, le pape s'empara de Naples, comme étant dévolue au S. Siége. Le fils de Fréderic fut aussi excommunié par le pape Innocent IV, en haine de son père; la ville de Naples lui ferma ses portes, mais il l'assiégea, la prit par famine en 1254, & y exerça toutes sortes de cruautés.

1254. Mainfroi, ou Manfredi, fils naturel de Fréderic II, s'empara du royaume au préjudice de Conradin, fils de l'empereur Conrad IV, qui auroit dû en hériter comme petit-fils de Fréderic.

Le pape Urbain IV donna la Sicile, en 1265 ou 1266, à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frère de S. Louis, & celui-ci s'engagea de payer à la cour de Rome un tribut annuel de quarante-huit mille sols d'or, ou cent cinquante onces. Voyez ci-devant Tom. III. Conradin vint d'Allemagne pour conquérir ses royaumes avec une armée; les Gibelins d'Italie le reçurent avec joie; mais ayant été défait par les troupes de Charles d'Anjou, il fut pris, de même que le jeune Fréderic, héritier du duché d'Autriche, & Charles d'Anjou les fit mourir à Naples par la main du bourreau, en 1268.

La maison de Suabe s'éteignit alors, & Naples entra sous la domination d'une nouvelle race de rois. Charles I établit sa résidence à Naples, cela occasionna une révolution en Sicile; les François y furent passés au fil de l'épée le jour de Pâques, 29 Mars 1282, au moment où l'on sonnoit les vêpres à Palerme. Jean de Procida, qui fut le principal auteur des vêpres Siciliennes, avoit été

dépouillé par le roi Charles d'Anjou de ſon isle de Procida, pour avoir ſuivi le parti de Mainfroi & de Conradin; d'autres ont ajouté que le roi avoit ſéduit ſa femme : les François n'ont que trop ſouvent donné priſe en ce genre aux plaintes des étrangers.

Pierre d'Arragon, qui avoit épouſé une fille de Mainfroi, ſe fit roi de Sicile, & ces royaumes furent ſéparés juſqu'au temps de Ferdinand le catholique, en 1504.

Charles II, ou Charles le boîteux, ſuccéda à ſon père Charles I, & tranſmit le royaume à ſon fils Robert le ſage ou le bon, en 1309. Ce prince avoit des connoiſſances, & ce fut ſous ſon règne que les ſciences & les lettres furent le plus cultivées à Naples.

1343. Jeanne I, petite-fille de Robert, fut reine de Naples après lui; elle épouſa André, fils du roi d'Hongrie; mais il fut étranglé en 1345, probablement de l'aveu de la reine; d'autres diſent que ce fut par les intrigues de Charles de Duras, qui peut-être vouloit avoir une raiſon de faire mourir cette malheureuſe reine comme il le fit en 1382.

Le grand ſchiſme d'Occident ayant commencé en 1378, par la double élection que les cardinaux firent ſucceſſivement d'Urbain VI & de Clément VII, ce dernier fut reconnu par la France & par la reine Jeanne; Urbain excommunia la reine, & la déclarant privée de ſes états, il fit venir de Hongrie Charles de Duras, ou Charles de la Paix, deſcendant de Charles II, & lui donna le royaume de Naples. La reine, pour avoir un défenſeur, appela le duc d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, & ſecond fils du roi Jean, & le déclara ſon ſucceſſeur; mais elle ne put empêcher Charles de Duras d'entrer à Naples le 16 Juillet 1381; la reine aſſiégée dans le château de l'Œuf fut obligée de ſe rendre; Charles de Duras la fit

mourir le 22 Mai 1382, lorſque le duc d'Anjou venoit d'entrer en Italie pour la ſecourir.

Je paſſe ſous ſilence les ſucceſſeurs de Charles III & de Louis d'Anjou; mais j'obſerverai que Sixte IV remit à Ferdinand, roi de Naples, en 1472, le tribut qu'il devoit à l'égliſe romaine, à condition qu'il lui feroit hommage tous les ans d'une haquenée blanche; cela s'obſerve encore à Rome avec une grande cérémonie dans l'égliſe du Vatican, comme nous l'avons dit ci-devant. Tome IV. (1).

Charles VIII, roi de France, s'étant trouvé en paix avec l'Eſpagne, l'Angleterre & les Pays-Bas, en 1493, ſongea à faire valoir les droits de la maiſon d'Anjou ſur le royaume de Naples; il étoit vif & ardent; ſes favoris l'animèrent à entreprendre cette conquête; il en vint à bout: il entra à Naples le 21 Février 1495, il fit même cette entrée avec les ornemens impériaux, & y fut ſalué du nom de Céſar-Auguſte, car le pape Alexandre VI l'avoit déclaré empereur de Conſtantinople à ſon paſſage dans Rome; il eſt vrai que Charles VIII l'avoit aſſiégé dans le château S. Ange, mais il répara tout en lui ſervant la meſſe, en lui verſant de l'eau ſur les mains, & lui rendant ſon obédience filiale de la manière la plus ſolemnelle.

Les Vénitiens, le pape, l'empereur, le roi d'Arragon, s'étant ligués contre Charles VIII, il ne put conſerver ſa conquête, & il auroit eu peine à regagner la France ſans la bataille de Fornoue, qu'il gagna en 1495. Voyez Tom. II.

Ferdinand II revint alors dans ſon royaume de Naples, par le ſecours du roi d'Arragon & de Sicile, Ferdinand le catholique. Il mourut en 1496, ſans enfans.

Louis XII voulut alors faire revivre ſes droits

(1) Il y a des auteurs qui croient que cet hommage eſt plus ancien.

sur le royaume de Naples, comme successeur des anciens rois de la maison d'Anjou, & en particulier de Charles VIII, qui avoit été roi de Naples en 1495; Ferdinand y prétendoit aussi comme neveu d'Alphonse, roi de Naples, qui étoit mort sans enfans en 1458; il envoya, en 1501, Gonzalve de Cordoue, surnommé *le grand Capitaine*, sous prétexte de secourir Fréderic, son cousin, contre le roi de France, mais effectivement pour partager avec celui-ci le royaume de Naples, en vertu d'une convention secrète faite entre ces deux rois. Fréderic III fut obligé d'abandonner ses états; il se retira à Tours, où il mourut en 1504. Louis XII & le roi d'Arragon partagèrent le royaume, mais Naples resta aux François. Ce partage, fait en 1501, occasionna des difficultés; la guerre s'alluma entre les François & les Espagnols, & Ferdinand, au préjudice du traité, parvint à s'emparer du royaume. Gonzalve gagna la bataille de Seminara en Calabre, où il fit prisonnier d'Aubigné, général des François, & celle de Cirignola ou Cérignole, dans la Pouille, où Louis d'Armagnac, duc de Némours, vice-roi de Naples, fut tué le 28 Avril 1503. Il en gagna encore une troisième près du Garillan, & il entra à Naples en 1503. Les François perdirent alors pour toujours le royaume de Naples, & cette ville fut soumise ensuite pendant plus de deux siècles à des princes étrangers, c'est-à-dire, qui ne résidoient point en Italie.

Charles-Quint, devenu roi d'Espagne en 1516, continua d'être roi de Naples, de même que Philippe II & ses successeurs, jusqu'à la conquête de l'empereur Joseph en 1707.

Dans le temps que les rois d'Espagne étoient possesseurs de Naples, ils y tenoient des vice-rois qui profitoient souvent de l'éloignement du souverain pour opprimer le peuple: le duc d'Arcos étoit

vice-roi en 1647, ſous Philippe IV; l'impôt qu'on avoit mis ſur tous les fruits verds & ſecs, même ſur les lupins, devint ſi inſuportable que le peuple en murmura hautement; le vice-roi fut ſouvent importuné par les ſollicitations & les clameurs du peuple, en traverſant le marché pour aller à l'égliſe des Carmes tous les ſamedis, ſuivant l'ancien uſage. Dans le même temps le peuple de Palerme avoit forcé le vice-roi de Sicile de ſupprimer les droits ſur la farine, le vin, l'huile, la viande & le fromage : cet exemple encouragea les Napolitains, & ce fut la cauſe de la fameuſe conjuration dont Maſaniello fut le moteur.

Ce chef de parti, jeune homme de vingt-quatre ans, qui s'appeloit Thomas Annello, que le peuple prononçoit *Mas' Aniello*, étoit né à Amalfi, dans le golfe de Salerne, à neuf lieues de Naples, il étoit pêcheur de ſa profeſſion; le mécontentement général lui échauffa tellement la tête, qu'il réſolut de ſe faire pendre, ou de faire ôter l'impôt ſur les fruits. Le 16 de Juin 1647 il alla dans les boutiques des fruitiers, & leur propoſa de venir le lendemain tous au marché, & de déclarer qu'ils ne vouloient point payer de droit: l'élu du peuple en fut informé, il s'y rendit de ſon côté, & faiſant eſpérer au peuple qu'on ſupprimeroit inceſſamment l'impôt, il parvint à diſſiper le tumulte pour cette fois. Mais le 7 Juillet, le tumulte ayant recommencé, il ne put venir à bout de le faire ceſſer, & il manqua d'être tué par la populace. Maſalnello en profita pour raſſembler les plus déterminés, il les conduiſit à l'endroit où étoient les bureaux & la caiſſe des fermiers, qui furent pillés; on alla forcer les priſons & délivrer les priſonniers, & de-là au palais du vice-roi, qui fut obligé de promettre la ſuppreſſion du droit; il ſe réfugia enſuite dans le château neuf; le peuple l'y aſſiégea, & ne ſe contentant pas de ſes

promſſes, lui fit dire qu'on vouloit qu'il s'obligeât à ſupprimer les impôts, & à maintenir les priviléges & exemptions qu'avoient accordé les rois Ferdinand I d'Arragon, Fréderic & Charles-Quint, au peuple de Naples, & qu'il falloit qne le collatéral ou conſeil qui aſſiſtoit le vice-roi au nom du prince, c'eſt-à-dire, le conſeil d'Etat & toute la nobleſſe s'y engageaſſent.

En même temps le peuple alla piller les maiſons des fermiers & de tous ceux qui avoient quelque part à la *Gabella de' frutti*, & brûler leurs meubles; il alloit faire la même choſe dans le palais de pluſieurs grands ſeigneurs, ſi le cardinal Filomarino, archevêque de Naples, pour qui le peuple avoit du reſpect & de l'amitié, n'eût détourné le coup. Ce fut à lui que l'on dût & le ſuccès des négociations & l'eſpèce de modération des révoltés.

Cependant Maſaniello fut élu capitaine-général du peuple le 9 de Juillet; ſon eſprit, ſa fermeté, ſa bonne conduite rendoient chaque jour ſon autorité plus conſidérable : on lui éleva une eſpèce de trône au milieu de la place du marché, où il montoit avec ſes conſeillers, pour donner audience à tout le monde. Là, avec ſon habit blanc de marinier, il recevoit les placets & les requêtes, rendoit ſes jugemens, & ſe faiſoit obéir ſur le champ. Il avoit à ſes ordres plus de cent cinquante mille hommes armés, ſans compter les femmes & les enfans, qui prenoient part à la révolte, & lui obéiſſoient au moindre ſigne. Le vice-roi entreprit de faire aſſaſſiner Maſaniello, & de faire empoiſonner l'eau de l'aqueduc, mais il ne réuſſit pas; il n'en fut que plus étroitement reſſerré dans le château, & on lui coupa les vivres.

Maſaniello, pour prévenir les ſurpriſes, défendit le 11, ſous peine de la vie, que perſonne ne portât de manteau; tout le monde obéit, & les hommes, les femmes, les eccléſiaſtiques, les

religieux, la noblesse, ne portèrent plus ni manteau, ni ajustement qui pût cacher les armes. Il fixa le prix des denrées, établit une police rigoureuse partout, & fit exécuter avec fermeté tous ceux qui furent coupables.

Si Masaniello en fut demeuré-là, peut-être que son pouvoir auroit duré long-temps; mais son autorité le rendit fier, arrogant, bizarre & même cruel. Cependant le 13 Juillet les négociateurs étant venus à bout de concilier un peu les esprits, le vice-roi alla en grande cérémonie à l'église cathédrale: il y fit lire à haute voix la capitulation que le peuple avoit exigée de lui, signée par tous les conseils: le vice-roi & tous les ministres jurèrent de l'observer, & de la faire confirmer par le roi. Masaniello étoit auprès du trône de l'archevêque, l'épée nue à la main; & tout fier de ses succès, il envoyoit faire au vice-roi, de momens à autres, des propositions ridicules: la première fut de le faire commandant général de la ville; la seconde, de lui donner une garde, avec le droit de nommer les officiers militaires & de donner les congés; par la troisième, il falloit que Son Excellence congédiât tous les gardes qui étoient dans les châteaux, &c. Le vice-roi disoit toujours oui, pour ne point troubler la cérémonie par des refus. Après le *Te Deum*, on reconduisoit le vice-roi au palais.

Le 14 de Juillet, Masaniello continua de faire mille extravagances: il couroit à cheval par la ville, faisant emprisonner, donner la torture, & même couper la tête pour les causes les plus légères; il menaçoit le vice-roi; il prenoit des enfans de la populace qu'il faisoit capitaines & officiers-généraux; il alla prendre le vice-roi, & l'obligea de venir souper avec lui à Pausilipe, où il s'enivra de manière à perdre encore plus la raison. Sa femme faisoit de son côté des folies d'une autre espèce;

elle alla voir la vice-reine avec la mère & les sœurs de Masaniello, vêtues d'étoffes riches & chargées de diamans, dans un superbe carrosse qu'on avoit pris au duc de Mataloni.

Masaniello avoit des intervalles de bon sens; ce fut dans un de ces momens qu'il envoya dire au vice-roi qu'il vouloit abdiquer le commandement. Cependant le 15 il continua ses folies; il fit dire à Don Ferrante Caracciolo, grand écuyer du royaume, que pour n'être pas descendu de carrosse lorsqu'il l'avoit rencontré, il eût à venir lui baiser les pieds publiquement dans le marché. Celui-ci le promit, mais il se sauva dans le château. L'insensé ne ménageoit pas même le peuple à qui il devoit toute son existence, & ce fut la cause de sa ruine; car dès-lors il dût être facile à la cour de se défaire de lui, & Masaniello s'en apperçut d'avance.

Le 16 de Juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est la plus grande solemnité dans l'église des Carmes du marché de Naples, Masaniello y alla pour entendre la messe, & lorsque l'archevêque entra, il alla au-devant de lui, & lui dit: Monseigneur, je vois que le peuple commence à m'abandonner, & que l'on veut me trahir; mais je veux pour ma consolation & pour celle du peuple, que M. le vice-roi & tous les tribunaux viennent aujourd'hui en pompe dans cette église. Le cardinal l'embrassa, loua sa piété, & alla se préparer à dire la messe. Aussitôt Masaniello monta dans la chaire, & prenant un crucifix à la main, se mit à haranguer le peuple qui remplissoit l'église, à le conjurer de ne pas l'abandonner, rappelant tous les dangers qu'il avoit bravés pour le bien public, & le succès qu'il avoit eu. Puis tombant dans une espèce de délire, il fit la confession de sa vie passée avec un ton de fanatique ou de furieux, & exhorta les autres à imiter son exemple: sa prédication étoit si ridicule, & il y mêloit des choses si

peu catholiques, que l'on ne l'écoutoit plus, & l'archevêque engagea les religieux à le prier de descendre. Il le fit, & voyant qu'il perdoit la confiance publique, il alla se jeter aux pieds de Son Eminence, le priant de vouloir bien envoyer son théologien au palais, pour porter au vice roi son abdication. Le cardinal le lui promit, & comme il étoit tout en sueur, on le conduisit dans une chambre du couvent pour changer du linge: après s'être reposé, il se mit à un balcon qui donnoit sur la mer; mais un instant après il vit venir à lui plusieurs gens qui étoient entrés par l'église, & qui l'appeloient; il alla au devant d'eux, en disant: Mes enfans, est-ce moi que vous cherchez? me voici. On lui répondit par quatre coups d'arquebuse, & il tomba mort en s'écriant: Ah, *Traditori*, *ingrati!* On eut bientôt dissipé une populace qui n'avoit plus de chef. L'on porta sa tête au bout d'une lance jusqu'au palais du vice-roi, sans éprouver de la part du peuple la moindre résistance, & l'on jeta son corps dans les fossés, entre la porte de Nole & la porte de Capoue (1).

Il y a cependant des historiens qui disent que l'on n'a jamais su au juste quel avoit été le genre de sa mort, mais qu'on avoit soupçonné seulement le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, de l'avoir fait empoisonner. Quoiqu'il en soit, la mémoire de ce célèbre révolté étoit encore tellement en honneur parmi le peuple, il n'y a pas bien long-temps, que quand les commis vouloient faire quelques vexations, on leur crioit: *i Masanielli non sono morti.*

Le peuple de Naples continua de s'agiter, il publia un manifeste pour obtenir du secours des puissances étrangères. Henri de Lorraine, duc de

(1) Cette émeute a fait la matière du livre intitulé: *Le Rivoluzioni di Napoli descritte del S. Alesf. Giraffi*, *Venezia*, 1732, 257 pages *in*-12. & de l'histoire des révolutions de la ville de Naples, par le comte de Modène, Paris 1665.

Guise, avoit été obligé de quitter la France & s'étoit retiré à Rome au mois de Septembre de l'année 1647; il conçut le projet de profiter des troubles de Naples pour en chasser les Espagnols, y établir la forme républicaine de la Hollande, & s'en faire vice-roi ou stadhouder, en se mettant à la tête du peuple contre les Espagnols (1). En effet, il ne manqua la conquête du royaume de Naples que parce qu'on lui en envia la gloire, & qu'on le traversa par jalousie; malgré cela, il fut quelque temps le général du peuple, après la mort du prince de Massa, arrivée le 21 Octobre 1647. C'étoit dans le *Torrione* des Carmes qu'il logeoit, les autres châteaux étant occupés par les Espagnols; il s'établit & se fortifia aussi devant l'église de S. Jean de Carbonara; il avoit attiré à lui beaucoup de noblesse, & ses affaires étoient très-avancées, lorsque les Espagnols, profitant d'une absence qu'il fut obligé de faire, surprirent le Tourion & les postes du duc de Guise; il fut lui-même arrêté près de Caserte, en se retirant pour aller joindre d'autres troupes qui étoient dans son parti; on le conduisit en Espagne, & tous les troubles finirent.

Les rois d'Espagne ayant continué de posséder ce royaume, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, alla prendre possession de Naples en 1702; il la conserva pendant six ans; mais en 1707, le général comte de Daun s'empara du royaume de Naples au nom de l'empereur Joseph, & la branche de la maison d'Autriche qui régnoit en Allemagne conserva ce royaume, lors même que la maison de Bourbon fut établie en Espagne; car par le traité signé à Bade le 7 Septembre 1714, on céda à l'empereur Charles VI les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas & les duchés de Milan

(1) Voyez les Mémoires de feu M. le duc de Guise, à Paris 1668, *in*-4. Histoire de la révolution de Naples, dans les années 1647 & 1648, par Mlle. de Lussan, 1757.

& de Mantoue, comme partie de la succession de Charles II, roi d'Espagne.

La division régnant toujours entre l'Espagne & la maison d'Autriche, l'empereur Charles VI fut obligé de céder la Sicile, par le traité d'Utrecht, à Victor-Amédée, duc de Savoie. Philippe V, roi d'Espagne, la reprit en 1718 sans beaucoup de peine; mais par le traité qui fut fait en 1720, il céda à Charles VI tous ses droits sur cette isle; l'empereur fut reconnu de toutes les puissances pour roi des deux Siciles, & le roi Victor fut obligé de se contenter de la Sardaigne au lieu de la Sicile qu'il avoit eue.

Lorsque la guerre eut été déclarée entre l'empire & la France, en 1733, à l'occasion de la couronne de Pologne, la France ayant pris le Milanez, Don Carlos, fils du roi d'Espagne, & déjà duc de Parme, s'empara du royaume de Naples en 1734, & il lui fut assuré par le traité de Vienne, fait en 1737, comme le duché de Lorraine à la France, Parme & Milan à l'empereur Charles VI; la Toscane au duc de Lorraine, & les villes de Tortone & de Novare au roi de Sardaigne. Don Carlos obtint aussi la cession de Porto-Longone, place maritime de la Toscane, & d'une partie de l'isle d'Elbe.

Naples commença pour lors à voir son souverain habiter dans ses murs, avantage dont elle étoit privée depuis deux siècles; elle eut lieu de se féliciter de cette nouvelle domination de Don Carlos ou Charles III; il réforma les abus, fit des réglemens sages, établit le commerce avec les Turcs, décora sa capitale, & fit aimer son règne à ses sujets; il a protégé les lettres, comme on peut juger par les travaux faits à Herculanum, & par le soin qu'il a pris d'en conserver les monumens; il a cherché à exercer les artistes habiles par l'entreprise immense du château de Caserte; enfin Naples

Naples a été sous son règne plus tranquille qu'elle ne l'avoit jamais été.

Ferdinand VI, roi d'Espagne, & frère aîné du roi de Naples, mourut en 1759; Don Carlos devant lui succéder de droit, remit le royaume de Naples à son troisième fils Ferdinand IV, réservant le second pour le trône d'Espagne, (l'aîné étant incapable de régner) & il s'embarqua le 6 Octobre 1759 pour l'Espagne, où il règne paisiblement.

L'histoire de Naples a été donnée par *Summonte*, *Angelo di Costanzo Capaccio*, *Capecelatro*, *Tomasò Costo*, &c. mais celle de *Giannone*, en cinq volumes *in*-4. ou dix-sept volumes *in*-8°. est la plus estimée; elle parut, pour la première fois, en 1723, en quatre volumes *in*-4. & fit grand bruit dans le pays; elle fut proscrite sévèrement: mais l'on convient qu'elle est aussi vraie qu'elle est hardie. Le P. S. Félice, Jésuite, en fit une critique, à laquelle l'auteur répondit; le cinquième volume de son ouvrage ne contient que des justifications, des réponses, & une profession de foi. On a fait une traduction françoise de cet ouvrage.

Il y a une description du royaume de Naples, par Mazzella, imprimée en 1586 & 1601. Mais M. l'abbé de Saint-Non, en suivant le plan de M. de la Borde, a en donné une très détaillée, avec des estampes, sous le titre de voyage pittoresque de l'Italie: M. de la Borde avoit annoncé dès 1776 des tableaux de la Suisse & de l'Italie. Il devoit y avoir cinq volumes pour l'Italie seule, & le royaume de Naples devoit en occuper un; mais M. de Saint-Non, qui a resté deux ans en Italie, qui a voyagé avec M. Robert & M. Fragonard, a rassemblé un grand nombre de vues, de dessins & de tableaux; M. de Saint-Non, qui a voyagé ensuite dans la Calabre avec deux dessinateurs, a envoyé beaucoup de choses pour continuer cette collection; M. Watelet a revu la partie des arts; M.

une vaste étendue de fauxbourgs, la domine par des châteaux, l'embellit par des maisons superbes, distribuées en amphithéâtre depuis le plus haut de la montagne jusqu'au bas. Ce développement & ce coup-d'œil sont une des plus belles choses qu'il y ait au monde, & des voyageurs qui ont vu plus de choses rares que moi, conviennent qu'ils ne connoissent rien de comparable à la beauté de cette situation : on ne peut lui comparer que la vue de Constantinople, & celle de Gênes qui en approche le plus. « Constantinople a l'air de la capitale du » monde, dit M. Le Roi, & il n'y a point de » ville sur la terre que l'on puisse lui comparer » pour son assiette.... mais si l'aspect de cette ville » est très-beau, l'intérieur au contraire en est très- » désagréable. » (*Monumens de la Grèce*, *pag.* 5.) C'est du moins une raison pour ne pas lui donner la préférence sur la ville de Naples (1).

C'est surtout du haut des Chartreux qu'il faut voir celle-ci, ou bien de dedans une barque à quelque distance du port, quoiqu'après tout elle soit charmante de quel côté qu'on se place. On trouve à Naples deux grandes estampes, qui représentent les deux vues principales de la ville, & que M. Gravier, libraire François, a fait faire; mais elles répondent très-mal, soit pour le dessin, soit pour la gravure, à la beauté de leur modèle; je voudrois voir les plus habiles peintres y exercer leurs talens: je ne suis point étonné que le peuple de Naples, enchanté de ce séjour, dise dans son langage: *vedi Napoli, e po muori;* c'est par une suite de leur en-

(1) M. de la Condamine, en lisant ceci, m'observa que Constantinople, vue de Pera, étoit une chose encore plus singulière : la pointe du Serrail, le port qui a deux lieues de profondeur, la ville de Scutari au-delà du détroit, la mer de Marmora, qui s'étend à perte de vue, la ville de Burse, les isles des Princes, le mont Olimpe, font un total qui surpasse, à son avis, tout ce qu'on connoît de plus célèbre & de plus grand pour le coup-d'œil.

thousiasme qu'ils disent sans cesse aux étrangers qui ont vu quelque chose de nouveau : *come li piace;* question qui embarrasse, lorsqu'il s'agit des objets dont on n'a pas un grand éloge à faire.

On a sur la description de Naples, quatre ouvrages principaux : *Guida de' Forestieri per Napoli*, *Sarnelli*, 1697. *Notizie del bello di Napoli*, *Celano*, 1725, 3 vol. *Guida de' Forestieri*, *Parino*, 1757, & surtout le *Voyage pittoresque* dont j'ai parlé ci-dessus.

Le bassin de Naples est terminé sur la droite par le cap de Misène, célèbre dans Virgile par la sépulture d'un des compagnons d'Enée; sur la gauche par le cap de Massa, appelé autrefois le cap de Minerve, à cause d'un temple qui y étoit. Entre l'isle de Caprée & chacun de ces deux caps, on voit l'immensité de la mer comme par une échappée; ce coup-d'œil noble & vaste agrandit l'imagination, sans offrir une monotonie ennuyeuse, comme les vues qui n'ont absolument que la mer pour borner l'horizon.

Du côté du nord, Naples est environnée par des montagnes qui forment une espèce de couronne autour de la ville; enfin on y voit l'extrémité de la terre de Labour, *Terra di Lavoro*, c'est-à-dire, de ces campagnes fertiles & célèbres que les Romains appelèrent la Campanie heureuse, & qu'ils regardoient comme le pays le plus riche & le plus beau de l'univers.

LE SEBETO, petite rivière qui descend des collines situées du côté de Nola, fertilise les environs de Naples, & se jette dans la mer sous le pont de la Madelaine, qui est à la partie la plus orientale de la ville.

Le Sebeto étoit célèbre dans l'antiquité, c'étoit une divinité à laquelle on avoit élevé un temple : on en a trouvé l'inscription qui est rapportée dans Falco, *Mevius Eutichius restituit ædiculam Sebeto.* La plus grande partie des eaux qu'il rouloit autre-

fois a disparu dans une éruption du Vésuve; on dit même qu'il étoit resté à sec, & qu'il reparut en partie dans l'endroit qui a conservé le nom de la *Bulla*, ou la *Volla*, qui est une espèce de petit étang à deux lieues de Naples, d'où l'on tire de l'eau pour la ville. Le Sebeto se divise en deux branches, dans l'endroit appelé *Casa dell' acqua*, ou *Criminale* : une partie est portée à Naples dans les aqueducs qui règnent sous la ville, & le reste sert aux moulins, aux bains, à l'irrigation des jardins. La clef est entre les mains des officiers du tribunal de la fortification, qui a soin des eaux & du pavé.

On croit que l'ancienne ville de Partenope, ou *Neapolis*, étoit située dans la partie la plus septentrionale & la plus élevée de la ville actuelle, depuis *S. Agnello in Capo di Napoli* jusques vers S. Georges, S. Marcellin, S. Severin; elle étoit divisée en trois grands quartiers ou places, qu'on appeloit la place haute, la place du soleil & celle de la lune; elle venoit enfin aboutir vers l'endroit où est la porte de Nole, *porta Nolana*, entre la vicairie & le marché. A l'égard de l'autre ville appelée *Paleopolis*, fondée par Hercule, suivant Diodore de Sicile, & qui en étoit très-voisine, on ignore sa situation; les uns la mettent au nord vers *Capo di monte*, les autres au midi vers *Chiaja*, les autres à l'orient, du côté du *Poggio reale*, qui est à une demi-lieue de Naples, & même encore plus loin.

Naples étoit autrefois environnée de très-hautes murailles, puisque nous voyons qu'Annibal en fut effrayé, & n'osa pas en entreprendre le siége. Mais ayant été ruinée, comme nous l'avons dit, elle fut rebâtie presqu'à neuf en 540 par Bélisaire. Conrad ayant abattu les murailles en 1252, le pape Innocent IV les fit reconstruire & agrandir en 1254. Charles I, de la maison d'Anjou, fit construire le château neuf en 1270, & Charles II, son fils, en 1300, fit une augmentation encore plus considéra-

ble à cette ville : il éleva le château S. Elme, fit reconstruire les portes & rebâtir les murs. Une des portes de l'ancienne ville s'appeloit *porta Ventosa*, elle étoit près de la mer & du port, qui dans ce temps-là venoit à plus de deux cent cinquante toises au-dedans de la ville, à compter du port actuel; derrière l'église de *S. Onofrio de' Vecchi*, on montre des restes de l'ancien phare ou de la lanterne du môle; cette porte fut ensuite transférée par Charles II, vers l'an 1300, à l'endroit où étoit le palais des princes de Salerne, qui est devenu ensuite la maison des Jésuites, *Gesù nuovo*, actuellement la Trinité. Enfin Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, fit reconstruire cette porte à l'extrêmité de la rue de Tolède; c'étoit la porte du S. Esprit qu'on a abattue en 1775, ainsi que le bastion, & une partie des murailles pour bâtir des maisons. La porte appelée Donn' Orsa, étoit vers *S. Pietro a Majella*, c'est celle par où entrèrent les Sarrazins en 788, & par laquelle ils furent repoussés; elle s'appelle aujourd'hui porte de Constantinople, à cause de l'église appelée Ste. Marie de Constantinople. Cette porte est presqu'en face du bâtiment des études, sur la place appelée *Largo delle pigne*. La porte appelée *di Santa Sofia* étoit vers l'archevêché, & elle fut transportée plus loin par ordre de Constantin. La porte de Capoue étoit vers *Monte della misericordia*; elle fut transportée vers Ste. Catherine *à Formello*, & ornée de trophées lorsque Charles-Quint fit son entrée solemnelle à Naples par ce côté-là, en 1535; c'est encore par la porte de Capoue que se firent les entrées solemnelles du roi Roger avec le pape Innocent II, de Conrad en 1251, de Charles I d'Anjou en 1265, & de Charles VIII, roi de France, en 1495. Une autre porte est appelée *porta Nolana*, parce qu'elle conduit à cette ville ancienne & célèbre de *Nola*, qui est à cinq lieues de Naples vers l'orient. Il y a encore

plusieurs autres portes qui n'ont rien de remarquable. On montre en quelques endroits de la ville des restes des murs anciens, que les uns disent être de l'enceinte de Naples, & que d'autres attribuent à des temples, à des amphithéâtres, à des bains; telle est l'*Anticaglia*, au-dessous des Incurables, vers la porte de Constantinople, & les restes qui sont à *li Caserti* & à *S. Severo*, église des Dominicains.

Les murs de la nouvelle ville, en commençant depuis le fort des Carmes jusqu'au-dessous de S. Martin, & vers le couvent appelé *SS. Trinità delle Monache*, sont faits en partie d'une pierre dure & noire qui se tire des environs de Naples, & qu'on appelle *Pipèrno*. Ce fut le roi Ferdinand I, vers l'an 1460, qui fit faire ces murs jusqu'à S. Jean de Carbonara, pour défendre la partie septentrionale; on trouve ensuite une partie de murs en pierre tendre, qui fut faite en 1537, sous Charles-Quint, par le vice-roi Pierre de Tolède. Si l'on suit cette enceinte & que l'on revienne le long de la mer, en y comprenant le palais, le château de l'Œuf, Ste. Lucie, Piatamone & la porte de Chiaja, on trouve environ dix milles de Naples, (chacun de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf toises) c'est-à-dire, plus de trois lieues.

Les portes de la ville ne ferment point, on y entre à toute heure; il n'y a comme à Paris que de foibles barrières à l'entrée des fauxbourgs; une capitale est naturellement gardée par le royaume tout entier, & ne doit point être exposée aux dangers d'une défense.

Les fauxbourgs de Naples sont très-grands & très agréables: celui de Ste. Lucie est au midi de la ville; celui de Chiaja est au couchant, c'est le plus décoré par les beaux hôtels & le grand nomnre de gens de la cour qui y habitent; du côté du bord est celui de S. Antoine, par lequel on arrive

de Capoue; celui des Vierges en est voisin, il s'étend au nord de la ville au-delà de la porte du S. Esprit & de la porte Médine, jusqu'à la *Montagnola*, & aux Capucins de S. Eframo nuovo. Le fauxbourg de Lorette est à l'orient de la ville du côté de Portici : nous parlerons de ces fauxbourgs à la suite des quartiers de la ville qui y sont contigus.

La plus grande longueur de Naples du nord au sud, est de deux mille trois cent toises, depuis le château de Capo di Monte jusqu'à la pointe du château de l'Œuf; on trouve même deux mille six cent, en prenant depuis Notre-Dame de *Pié di Grotta*, à l'extrémité de Chiaja, qui est au sud-ouest, jusqu'au point de la Madelaine, qui est sur le chemin de Portici, au-delà du quartier de la cavalerie. Toute la partie qui est depuis la vicairie jusqu'au palais du roi, sur une distance de mille toises, est extrêmement habitée; la seule rue de Tolède, depuis l'endroit où étoit la porte du S. Esprit jusqu'au coin de l'église de S. François Xavier, ou de S. Ferdinand, à l'entrée de la place du palais, a cinq cent quarante toises de longueur en ligne droite, sans compter la place dans laquelle elle finit. La ville est traversée aussi d'orient en occident par une autre rue moins régulière & moins large, mais qui a deux mille trente toises depuis la porte de Nole jusqu'à l'église des sept Douleurs ou des Servites, cent toises au midi de la porte Médine. J'ai pris ces dimensions sur un grand plan de trente-cinq feuilles, qu'a fait lever le duc de Noia vers 1750; il comprend la ville & les environs jusqu'à Portici, & au lac d'Agnano; ce plan a été gravé en 1775, aux frais de la ville, sur une échelle de vingt-deux lignes pour cent toises, & l'on en a fait une réduction en une feuille. Il y avoit déjà un plan de Naples par Petrini, publié en 1748, & un de Jolivet, architecte, publié en 1764, dont je donne un extrait dans cet ouvrage.

On dit communément qu'il y a cinq cent mille habitans à Naples, mais suivant le dénombrement de 1781, rapporté dans le calendrier de la cour, le nombre est de trois cent quatre-vingt-quatre mille, en y comprenant deux mille neuf cent & douze prêtres, quatre mille deux cent quatre-vingt-treize religieux, & six mille trois cent trente-neuf religieuses, mais sans y comprendre les étrangers & les soldats, qui en font autant.

Il paroît que le nombre des habitans a augmenté sous ce règne: suivant un dénombrement de 1742, l'on trouva dans les trente-neuf paroisses de la ville & des fauxbourgs trois cent cinq mille quatre-vingt-onze habitans, parmi lesquels il y avoit quatre mille sept cent cinquante-sept religieux de quarante-cinq ordres différens, trois mille deux cent quatre-vingt-trois religieuses de treize ordres différens; quatre mille huit cent cinquante-cinq personnes dans les hôpitaux & autres communautés, & deux cent quatre-vingt-douze mille cent quatre-vingt-seize personnes dans les maisons ordinaires.

Indépendamment de ces trois cent cinq mille quatre-vingt-onze habitans domiciliés, on assuroit à la fin de ce dénombrement que les trois paroisses destinées aux étrangers, S. George des Génois, S. Jean des Florentins, & S. Paul des Grecs, contenoient bien cent mille ames; qu'il falloit encore y ajouter trente-quatre mille hommes pour les troupes, douze mille pour les habitans des châteaux de Naples, & six cent pour l'hôpital de l'Annonciade qui fait une paroisse à part; cela feroit en tout quatre cent cinquante-un mille six cent quatre-vingt-onze; mais les trente-quatre mille hommes de troupes ne sont pas tous à Naples; ainsi il doit y avoir à rabatre sur les articles qui ne sont pas le résultat d'un dénombrement exact: aussi le cardinal Spinelli, qui avoit été archevêque de Naples, assuroit à un de mes amis, qu'il n'y avoit pas en tout

plus de trois cent cinquante mille ames dans la ville de Naples; il y en a davantage aujourd'hui, à caufe du grand nombre de ceux qui font venus s'établir dans la capitale : le dénombrement de 1781 que j'ai rapporté, ne permet guères d'y fuppofer moins de trois cent quatre-vingt-dix mille habitans de Naples même, & en tout au-delà de fix cent mille, prefqu'autant qu'à Paris.

Il y a cinquante-huit ordres ou congrégations à Naples, & huit mille religieux ou religieufes, c'eft à-peu près la quarantième partie du total des nationaux ; & fi l'on y ajoute les prêtres féculiers, qu'on affuroit être au nombre de douze mille, on aura une portion beaucoup plus forte de la ville confacrée au célibat; mais on doit moins la regretter à Naples que partout ailleurs, puifqu'il y a tant d'autres gens inutiles & oififs, comme nous aurons occafion de le remarquer.

Nous commencerons notre defcription de Naples par le palais du roi, qui eft le plus bel édifice de cette ville. Les anciens rois de Naples habitèrent premièrement dans le château appelé *Caftel Capuano*, enfuite dans le château neuf, & quelquefois dans le château de l'Œuf, où mourut Alphonfe d'Arragon en 1458. Le vice-roi Pierre de Tolède fut le premier qui entreprit de faire bâtir un palais pour la réfidence du fouverain; il fit conftruire ce qu'on appelle actuellement le *palais vieux*, où Charles-Quint logea, & l'on voit encore fur la porte l'aigle à deux têtes.

PALAZZO REALE, palais du roi, grand édifice qui fut fait fous Don Ferdinand Ruiz de Caftro, comte de Lemos, qui étoit vice-roi de Naples en 1600; la conftruction fut dirigée par le cavalier Fontana. Ce palais donne d'un côté fur la mer dont il eft très-proche, & de l'autre fur une place fort grande, d'un plan irrégulier, & environnée de maifons ordinaires, mais qui fe rebâtit & fe décore de jour en jour.

L'architecture de ce palais est bonne & d'un style sage ; la façade a près de cent toises de longueur, & il y a vingt-deux croisées de face avec trois portes d'égale hauteur, ornées de colonnes de granite, portant les balcons du premier étage. Sa décoration consiste en trois rangs de pilastres, doriques, ioniques & corinthiens, placés les uns sur les autres, & le tout couronné d'une balustrade garnie de pyramides & de vases alternativement.

La cour n'est pas grande, mais l'escalier est magnifique, commode, & d'une grandeur prodigieuse. Il conduit à des portiques fort beaux, dont la cour est environnée.

Parmi les grands & beaux appartemens qu'on voit dans ce palais, on remarque la salle des vice-rois, où étoient les portraits de tous ceux qui avoient gouverné le royaume de Naples depuis le grand capitaine Consalve de Cordoue, dont nous avons parlé, qui vivoit en 1500, mais on les a ôtés. La chapelle a été peinte par Nicolas Rossi.

La chambre à coucher du roi a un grand air de magnificence, elle est décorée de pilastres, dont les chapiteaux & tous les ornemens sont dorés, & entre lesquels il y a de grandes glaces ; on voit dans cette chambre trois alcoves ornées de peintures : le plafond de la plus grande est de Solimène, mais c'est un des plus foibles ouvrages de ce maître. L'un des plafonds des petites alcoves a été peint par Francesco de Mura ou *Francischiello* ; il n'est pas mal, quoiqu'il laisse beaucoup à désirer. Lors du mariage du roi on a fait meubler richement le palais. Voici les plus belles choses qu'on remarquoit dans les appartemens en 1765.

Trois grands tableaux d'Ilario Spolvérini : savoir, le passage d'un pont, un port de mer, & une marine ; ils sont ingénieux de composition, & la touche en est fine, mais la couleur en est fausse.

Une Vierge avec l'enfant Jésus, S. Pierre & S.

Charles, tableau de Lanfranc : la Vierge eſt trop petite, l'enfant Jéſus trop grand, & les ſaints un peu lourds, quoique peints d'une grande manière.

Le Lazare reſſuſcité, de Jacques Baſſan : il y a dans ce tableau quelques têtes de femmes très-gracieuſes, mais la figure du Lazare eſt mauvaiſe.

Les trois Graces d'Annibal Carrache, d'un deſſin mâle, mais cependant maniéré, d'une mauvaiſe couleur & ſans effet.

Une Charité, d'Annibal Carrache, d'une couleur aſſez vigoureuſe.

Le mariage de Ste. Catherine avec l'enfant Jéſus, tableau du Corrége : la tête de la Vierge eſt trop petite relativement à celles des anges. Quant aux caractères de têtes, ils ſont en général gracieux.

Dans une chambre où l'on conſerve beaucoup de porcelaine de Saxe, il y a de fort belles tables, dont les deſſins ſont à ramages, exécutés en agathes & autres pierres dures. A gauche du palais eſt une très-grande cour quarrée, à l'extrémité de laquelle eſt la manufacture de porcelaine. Le théâtre de S. Charles, dont nous parlerons plus bas, occupe un des côtés de cette cour ; la partie du palais qui donne de ce côté n'eſt point achevée.

Lorſqu'on va depuis le palais du roi juſqu'à la Darſe, on voit une grande ſtatue de marbre, trouvée à Pouzol au temps du duc de Medina : c'étoit un Jupiter en forme de Terme, auquel on a ajouté des ornemens de ſtuc & un grand piédeſtal ; on l'appelle *il Gigante*.

On deſcend enſuite à l'arſenal de la marine, où eſt le chantier de conſtruction. On pourroit y fabriquer juſqu'à ſoixante galères, & il en peut tenir vingt-cinq dans la Darſe. Il y avoit auſſi une fonderie de canons ſur le bord de la mer. On l'a ſupprimée à cauſe du voiſinage du château, mais on ſe propoſe de la conſtruire ailleurs.

Le palais communique avec l'arſenal par un pont

qui eſt couvert. Le roi y paſſe pour s'embarquer, lorſqu'il va à Pauſilipe, ou qu'il fait quelques promenades ſur la mer; il eſt aſſez d'uſage qu'il en faſſe une le dimanche dans les mois de Juillet & d'Août.

On ſe donne quelquefois à Naples le plaiſir d'aller voir lancer le poiſſon, c'eſt-à-dire, le tuer avec un dard. On y va dans une barque de pêcheur à l'entrée de la nuit; on ſe ſert de la lueur d'un braſier qui, faiſant un feu clair, attire le poiſſon & le fait appercevoir, & l'on jette de l'huile ſur l'eau pour le diſtinguer, en calmant l'agitation de l'eau (1). Les mariniers ont l'adreſſe de ne manquer preſque jamais le poiſſon dès qu'ils l'ont apperçu, comme ils ont celle d'aller chercher un ſequin qu'on leur jette juſqu'au fond de la mer.

Le palais communique auſſi au château-neuf par une galerie portée ſur des arcades, qui traverſe les foſſés, & par-là ce château peut ſervir de retraite en cas d'émeute.

CASTELLO NUOVO, grande forteresſe ſituée ſur le bord de la mer, & vis-à-vis du môle auquel il ſert de défenſe. Le maſſif du milieu & les hautes tours dont il eſt flanqué furent bâtis par Charles I, vers l'an 1280; les fortifications extérieures qui l'environnent, & qui forment un quarré de près de deux cent toiſes en tout ſens, furent commencées par Fréderic d'Arragon vers 1500, continuées par Gonzalve de Cordoue, & achevées par Pierre de Tolède vers 1540. Dans la ſuite trois groſſes tours ont été changées en baſtions. On arrive à ce château par une grande place, appelée *Largo del Caſtello*, dont nous parlerons ci-après.

Après avoir paſſé les premières fortifications du château-neuf, on arrive dans une grande

(1) Cet uſage de l'huile eſt ancien à Naples, quoiqu'on en parle comme d'une invention moderne, à l'occaſion des expériences de M. Franklin.

cour, ou espèce de place d'armes, où le comte de Lémos & le gouverneur Don Antoine Cruz se distinguèrent autrefois par des tournois, des carousels & des combats de taureaux. C'étoit l'endroit où se donnoient toutes les fêtes; il y en a plusieurs de gravées dans l'ouvrage du marquis del Carpio, intitulé *Bando contra i Francesi.*

L'arc de triomphe qui est placé à gauche entre deux tours fut élevé lors de l'entrée du roi Alphonse. Il est tout en marbre, orné de beaucoup de statues; on attribue cet ouvrage au cavalier Pietro Martino de Milan, mais Vasari paroît en douter. Près de-là est une porte de bronze ornée de bas-reliefs, où sont représentés les exploits du roi Ferdinand d'Arragon. On entre ensuite dans une cour intérieure, d'où l'on monte à la salle d'armes, que le vice-roi Don Pierre d'Arragon fit disposer, & qu'il pourvut de toutes les armes nécessaires pour un cas de surprise; on dit qu'elle peut armer cinquante mille soldats: on y a placé les bas-reliefs en marbre des empereurs Trajan & Adrien qui étoient nés en Espagne. C'est dans cette salle que fut faite la renonciation du pape Célestin V, qui consentit à abdiquer le pontificat en 1284 en faveur de Boniface VIII, de qui l'on disoit alors, *Intravit ut vulpes.*

Ste. Barbe, église paroissiale du château-neuf, située vis-à-vis de l'arsenal, a été peinte dans ce siècle par André del Po. La porte est d'un ordre corinthien; on y remarque sur les bases les portraits de *Giuliano da Maiano* & de sa fille; c'est de lui que sont les bas-reliefs dont nous avons parlé plus haut. Le tableau de l'adoration des Mages qui est dans cette église passe pour être le premier tableau peint à l'huile par Jean de Bruges, du moins suivant Vasari, quoique d'autres prétendent que c'est celui qui est à l'église de Sannazar. On fait dans l'église de Ste. Barbe les cérémonies de l'ordre

de Conſtantin, que le roi a établi comme héritier de la maiſon Farnèſe, & auquel eſt attaché le privilége de conférer aux laïcs des bénéfices eccléſiaſtiques. C'eſt dans le château-neuf que furent enfermés le comte de Sarno & Petruccio, lors de la conjuration des barons. On montre dans ce château pluſieurs groſſes pièces d'artillerie, où ſont les armes du duc de Saxe, à qui Charles-Quint enleva cette artillerie. La tour de S. Vincent, célèbre par la vigoureuſe défenſe des François qui dura pendant ſix mois, eſt preſque détruite actuellement.

La tour de S. Sébaſtien, qui eſt ſur le bord de la mer, fut conſtruite ſous le règne de Charles I pour la garde de la côte, auſſi-bien que deux tours qui ſont dans le château; cette tour de S. Sébaſtien ſert aujourd'hui à enfermer les enfans de famille dont les parens ſont mécontens.

Le baſtion du château-neuf qui regarde le port s'appelle vulgairement *Baſtione delle P....*, parce qu'on prétend qu'il fut fait avec le produit d'un impôt mis ſur les filles publiques, mais que la ville a racheté. J'ai ouï dire qu'on y voyoit ſur les pierres des eſpèces d'ovales, qui avoient été faits pour en conſerver le ſouvenir par une repréſentation obſcène, mais relative à l'anecdote; je n'ai point remarqué les pierres dont il s'agit.

LE PORT de Naples, qui eſt à la partie orientale de la ville, eſt un quarré d'environ cent cinquante toiſes en tout ſens, défendu par un grand môle qui le ferme à l'occident & au midi, & par un petit môle qui le défend au nord. Le môle eſt terminé par un petit fort appelé *fortino S. Gennaro*: le petit môle, ou *Braccio nuovo*, a été conſtruit ſous Don Carlos, & il eſt auſſi défendu par un petit fort. Ces deux forts furent conſtruits après que l'amiral Byng eut menacé la ville de Naples dans la guerre de 1745, & forcé le miniſtère à ſigner la neutralité ſans donner même le temps de délibérer.

La lanterne ou le phare du port eſt à l'entrée du môle. La promenade du môle eſt très-agréable & très-fréquentée depuis les 22 heures, & ſurtout à l'entrée de la nuit. On y a bâti un pavillon & une fontaine, où eſt une ſtatue qui tient la corne d'abondance.

Ce port pourroit contenir quatre vaiſſeaux de quatre-vingt canons; mais il ne renfermoit en 1765 que deux frégates, avec pluſieurs tartanes pour le commerce des grains; il y avoit auſſi deux galères dans la Darſe, montées par trois ou quatre cent hommes; les autres galères étoient en campagne. Un conſtructeur Génois étoit ſur le point de faire conſtruire à Naples un vaiſſeau de ſoixante-dix canons, & depuis mon voyage M. Acton s'occupe à augmenter la marine du roi de Naples; mais alors elle conſiſtoit en un vaiſſeau de ſoixante canons, deux frégates de trente & de vingt canons, cinq galères, dont trois étoient en Sicile, & deux dans la vieille Darſe à Naples, quatre galiotes ou demi galères qui étoient en Sicile, ſix chébecs de dix-huit à vingt canons, bâtimens très-façonnés, qui vont à rames, & qui ont auſſi des voiles quarrées & des voiles en tiers-point; enfin une petite galiotelle de trente-deux rameurs, priſe ſur les Turcs. En 1784 il a deux vaiſſeaux de ligne, trois frégates, huit chébecs, trois brigantins & huit galiotes, & l'on conſtruit encore une frégate & un brigantin. Il a envoyé au roi d'Eſpagne, pour ſon expédition contre Alger, les deux vaiſſeaux de ligne, deux frégates, deux chébecs; & les galères du roi ont été protéger les côtes de la Sicile.

On fait conſtruire actuellement à Caſtellamare un grand nombre de barques canonnières, qui ſerviront à défendre les côtes, & qui ſeront plus utiles que les redoutes conſtruites de loin en loin.

L'académie de marine, établie depuis quelque temps à Portici, a excité l'émulation de la jeune nobleſſe,

nobleſſe, & les premières familles du royaume cherchent à y placer leurs enfans.

Je n'ai vu conſtruire à Naples pour le commerce que des tartanes de quatre-vingt pieds, qui peuvent porter quinze cent ſetiers de bled. On y emploie de l'érable du pays, & des mâts qu'on tire de Marſeille & de Livourne; on fait cependant auſſi des tartanes plus grandes, & qui portent juſqu'à ſept mille tomoli de grains, ou deux mille deux cent cinquante ſetiers de Paris. Si l'on conſtruit peu & s'il y a peu de vaiſſeaux à Naples, c'eſt que le commerce y eſt peu conſidérable; cependant il y a tant de peuple & tant de gens oiſifs dans cette grande capitale, qu'on eſt étonné de n'y pas trouver plus de circulation & plus d'activité; mais la tranquillité du caractère, le peu de beſoin, la chaleur, la fertilité du pays, ſont des cauſes phyſiques de cette indolence.

Le port de Naples eſt petit, mais la rade eſt très-bonne vis-à-vis de Ste. Lucie, entre le château neuf & le château de l'Œuf.

Ce port n'a jamais été plus brillant qu'en 1759, au départ du roi d'Eſpagne; il montoit un vaiſſeau de quatre-vingt-dix canons, accompagné de quarante autres, ſans compter tous les bâtimens marchands qui prenoient part à la fête, & qui donnoient à ce départ l'air d'un triomphe. Le roi ſe rendit en neuf jours à Barcelonne.

Il y a dans le golfe ou *Cratère* un courant ſingulier qui vient de Portici, paſſe près du port, & va joindre le Pauſilipe à l'occident de Naples; c'eſt peut-être une ſuite de celui qui fait tout le tour des côtes de la mer Méditerranée. *Mém. de l'Académie*, 1775.

La place appelée *Largo di Caſtello*, par laquelle on revient du port vers le palais du roi, a été formée aux dépens d'un grand nombre de maiſons qui tomboient en ruine; c'eſt ce qui fait que l'égliſe

de l'*Incoronata*, à laquelle on montoit autrefois par plusieurs marches, est actuellement au-dessous du niveau de la place élevée par les décombres. Cette place est ornée de plusieurs fontaines; la plus remarquable est la fontaine de Médine, où sont plusieurs statues. Au milieu d'un grand bassin s'élèvent trois satyres qui portent une grande conque marine, au-dessus de laquelle est un Neptune le trident à la main, jetant de l'eau par les trois pointes du trident. Cette fontaine fut faite dès le temps du comte d'Olivarès, & placée par les vice-rois d'abord à l'arsenal, ensuite sur le bord de la mer. Le duc de Médina Las Torres la fit placer vis-à-vis de la rue de l'Incoronata, où elle est actuellement; il fit faire les ornemens extérieurs & les lions qui l'accompagnent sur les dessins du cavalier Fanzago, & lui donna son nom; c'est la fontaine la plus remarquable de la ville, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre. Les autres fontaines de la place dont nous parlons sont celle des chevaux marins, élevée par le comte d'Ognate, celle qui est devant l'église de *Monserrato*, élevée aux dépens de la ville; la fontaine *Gusmána*, que fit faire le comte d'Olivarès, où deux dragons & un lion jettent l'eau; la fontaine de Vénus, où il y avoit autrefois une très-bonne statue de Vénus, par Jérôme de Ste. Croix, à la place de laquelle on a substitué une mauvaise copie; enfin la fontaine des Miroirs, *degli Specchi*, où il y a des jets-d'eau & des cascades qui forment comme des miroirs.

Malgré toutes ces fontaines, le *Largo di Castello* ne forme pas une belle place; elle n'est point régulière; mais on y bâtit de temps en temps, & bientôt elle sera décorée : les vice-rois n'ont jamais eu qu'une puissance momentanée, ils n'ont pu former des projets un peu considérables d'embellissemens pour la ville de Naples, voilà pourquoi l'on n'y trouve pas de monumens d'une grande impor-

tance; la rue de Tolède est la seule chose qui soit véritablement remarquable par sa régularité, son alignement, & des hôtels qui la décorent.

S. LUIGI DI PALAZZO, église des Minimes, est située à l'orient du palais; on a parlé de l'abattre pour rendre la place plus régulière. C'étoit autrefois une petite chapelle, dédiée à S. Louis roi de France, frère de Charles I roi de Naples. S. François de Paule s'arrêta quelque temps à Naples en 1481, & y jeta les premiers fondemens de l'église & du couvent qui subsistent aujourd'hui. Quelques personnes le blâmoient alors de ce qu'il avoit choisi un endroit si retiré; mais on assure qu'il prédit que ce quartier ne tarderoit pas à devenir un des plus beaux de Naples. L'église de S. Louis est une des plus belles de la ville; elle est ornée de marbres & de peintures. La figure de S. François de Paule se voit sur une agate du grand-autel, sa barbe, son capuchon même avec leurs couleurs naturelles se sont rencontrés, à ce qu'on prétend, dans l'agate; mais on sait aussi qu'il y a des moyens de colorer les matières les plus dures.

Le tableau qui est derrière le maître-autel, de même que la voûte du sanctuaire & les tableaux des côtés du chœur, sont de Jordans, ou *Giordano*; il y en a de Paul de Matteis, dans la même église.

La première chapelle à droite contient des tableaux de *Solimène*, qui sont beaux, mais cependant un peu froids: ils représentent la religion & une vertu. Il y a dans la sacristie de bons tableaux de Giaquinto. On montre dans cette église du lait de la Ste. Vierge, coagulé, dans deux petites fioles, & l'on prétend qu'il se liquéfie dans les fêtes de la Vierge, ainsi que le sang de S. Janvier, dont nous parlerons plus bas. L'apothicairerie des Minimes est une des plus renommées de Naples, par les compositions qu'on y débite, & l'on y voit aussi des peintures de Paul de Matteis.

S. SPIRITO A PALAZZO, église des Dominicains, en face du palais; il y a de bonnes peintures. On admire surtout une Madone du rosaire, par *Giordano*, la Vierge est sous un dais, entourée de différens groupes d'anges de l'effet le plus heureux; on l'a fait graver dans le *Voyage Pittoresque* de Naples, d'après un dessin de M. Cochin; ce tableau est un modèle des perfections qui se trouvent spécialement dans les ouvrages de ce maître, c'est-à-dire, l'harmonie, le ton argentin & suave; enfin le charme du coloris, qui est dans ce tableau au suprême degré.

Le baptême de Jésus-Christ, qui est dans la voûte, est un des meilleurs ouvrages de Paul de Matteis.

S. FRANCESCO SAVERIO, ou S. Ferdinando, est la paroisse royale, qui étoit autrefois un collége des Jésuites, fondé par la comtesse de Lémos, vice-reine de Naples; il est sur la place du château; la façade de l'église fut faite sur les dessins du cavalier *Cosmo*, & l'on voudroit que tout le reste de la place répondît aussi bien à la beauté du château. La voûte & la coupole de l'église sont regardées à Naples comme le plus grand & le plus bel ouvrage à fresque de *Matteis*; la maison des Jésuites a été démolie, & l'on y a fait de belles maisons particulières.

L'église de la Croix, qui est au-bas de la colline de *Pizzo Falcone*, est actuellement une paroisse; elle étoit occupée par des religieux de l'ordre de S. François, qu'on a transférés au Gesù Nuovo, ou Trinità Maggiore. Cette église de la Croix étoit occupée plus anciennement par les religieuses de Ste. Claire, que la reine Jeanne fit transporter à l'endroit où est actuellement le couvent de Sta. Chiara. Celui de la Croix avoit été fondé par le roi Robert, vers l'an 1320; la reine Sancia y fit

profeſſion peu de temps après, & l'on voit encore ſon tombeau dans l'égliſe.

Les bâtimens du couvent ſont occupés actuellement par les cadets, qui forment le bataillon *Royal Ferdinand*; c'eſt une académie ou école militaire, où les jeunes gens ſont élevés avec ſoin, où il y a des profeſſeurs habiles, une bibliothéque & un cabinet de phyſique; M. Poli, qui en eſt profeſſeur, a rapporté d'Angleterre & de France, en 1782, pour plus de cent mille francs d'inſtrumens. Le maréchal Don Fr. Pignatelli, de la maiſon des princes de Strongoli, qui eſt à la tête de cette maiſon, eſt celui à qui l'on a l'obligation de ce bel établiſſement.

M. Acton, miniſtre de la marine, a auſſi établi à Portici une école pour les officiers de marine, que l'on ſoumet à un examen rigoureux, & un conſervatoire à S. Giuſeppiello à Chiaia pour les orphelins qu'on deſtine à la marine.

S. MARIA DELLA SOLITARIA, appelée auſſi la Vierge de la *Soledad*, eſt un couvent de religieuſes Eſpagnoles, qui eſt un peu plus haut; il fut fondé par frère Trigriſſo, capucin, & don Louis Enriquez, officier Eſpagnol, par le moyen des aumônes & des quêtes; on y reçoit les filles d'officiers Eſpagnols, qui ſont orphelines de père & mère. Il y a dans l'égliſe pluſieurs bons tableaux de l'Eſpagnolet, de Giordano, &c.

A la première chapelle à gauche, une Ste. Cécile de M. A. de Caravage; elle eſt repréſentée touchant l'orgue, avec un ange qui fait aller le ſoufflet: la tête de la ſainte eſt très-belle, & tout ce morceau ſeroit regardé comme une fort bonne choſe, ſi les ombres n'en étoient pas ſi sèches.

Au maître-autel, une deſcente de croix, de *Giordano*: les têtes en ſont belles & l'effet en eſt piquant: c'eſt un des plus vigoureux tableaux de ce maître.

Il y a auſſi dans cette égliſe une confrérie de

gentilshommes, qui faisoient le soir du Vendredi-Saint une procession célèbre, appelée *de' Battenti*; mais le roi a défendu ces exercices.

PIZZO-FALCONE, colline qui est en face du palais, & qui s'appeloit autrefois *Lucullanum*, parce qu'elle étoit occupée en partie par les jardins & par le palais de Lucullus; qui étoit proprement à l'endroit où est le château de l'Œuf; mais alors tout cela étoit continu, & la séparation qu'on y voit actuellement a été faite par un tremblement de terre. Le comte André Caraffa fit bâtir sur le sommet de cette colline, une grande & belle maison qui est devenue un corps de casernes, *Quartiere*, que le vice-roi Don Pierre d'Arragon fit fortifier. Un pont de pierre, ou plutôt un grand arc bandé sur la rue fait la communication entre cette colline & la rue du pont de Chiaia, d'où l'on monte vers S. Charles *alle Mortelle*, où il y a beaucoup de palais considérables.

Grotta de' Funajoli, grotte des Cordiers, est un vaste souterrain qui a cent soixante-quinze pieds de long sur cent vingt-cinq de large, & cinquante à soixante de hauteur, dans la montagne de Pizzo-Falcone, qu'on a creusée probablement pour en tirer du tuf.

Le couvent de *Suor Orsola Benincasa*, ainsi appelé du nom de la fondatrice, est un des couvens les plus austères de l'Italie: les religieuses n'y parlent jamais à qui que ce soit; des sœurs du premier cloître font le service. Le couvent est sous la direction spirituelle des Théatins.

PALAZZO FRANCAVILLA, situé au-bas de *Pizzo-Falcone*, vers la porte de *Chiaia*, est un des plus grands palais de Naples; la princesse de Francavilla de la famille Borghèse l'a rendu remarquable par la manière dont elle y a tenu long-temps le plus grand état de maison.

On y voyoit plusieurs tableaux précieux, entr'au-

tres une Madelaine de Paul Véronèse; mais à la mort du prince de Francavilla, le roi s'est mis en possession de ce palais, comme de tous les biens féodaux du prince, & il va quelquefois s'y promener.

Les jardins de ce palais sont en terrasses, & des plus beaux qu'il y ait à Naples; j'y ai vu des ananas en quantité.

La princesse avoit un nain qui lui venoit du cardinal Valenti; il étoit encore vivant en 1784, sa hauteur n'étoit que de trois pieds trois pouces, quoiqu'il eût vingt-sept ans. Cependant il n'est pas aussi singulier, ni d'une forme aussi naturelle & aussi svelte que le comte *Borowlaski*, Polonois, que nous avons vu à Paris en 1759, & qui n'avoit que vingt-huit pouces. Le nain du roi Stanislas, appelé *Bébé*, avoit trois pieds. Quant aux facultés de l'ame, celui de la princesse tenoit à-peu-près un milieu entre les deux autres, dont le premier avoit beaucoup d'esprit & de talent, & le second étoit presqu'imbécille (1).

COLLEGIO REALE, *di S. Carlo alle mortelle*, collége où il y a environ cinquante gentilshommes, sous la direction des Scolopies; le père Carcani qui en étoit recteur, avoit acquis de la célébrité parmi les astronomes; on y montre son quart-de-cercle & sa méridienne.

S. BRIGIDA, entre la rue de Tolède & Largo del Castello, dans la rue appelée *la Galitta*, est une église fondée par Jeanne Quevedo, avec un couvent considérable. Cette église & celle de Sta. Maria in Portico, qui est dans Chiaïa, sont desservies par un ordre de religieux, appelés *Padri Lucchesi*, parce que c'est à Lucques où il a commencé; les Jésuites n'étant point établis dans cette république, on avoit tâché d'en avoir une imita-

(*) Voyez au sujet des Nains les Mémoires de l'académie pour 1764.

tion; les pères dont je parle ont le même habit & une partie de leur règle; une des loix qui sont particulières aux pères de Lucques, est de n'assister aucun malade qui ait un testament à faire, c'est un moyen d'éviter des circonstances délicates; une autre est de ne souffrir dans leur église aucun monument, tombeau ou épitaphe, élevé hors de terre, quoiqu'il y ait des personnes inhumées; le célèbre peintre *Luca Giordano*, qui y est enterré, a peint la coupole de l'église, c'est pour lui un monument qui ne tombe pas sous la rigueur de la règle. On voit dans les quatre angles les femmes fortes de l'Ancien Testament, sujet employé dans d'autres églises, comme dans la sacristie des Chartreux de Naples. Ces peintures sont aussi de *Giordano*.

L'hôpital de *S. Jacques des Espagnols*, près le Largo del Castello, fut fondé par le vice-roi Don Pierre de Tolède; on voit dans l'église le mausolée de ce fondateur, de la main de Jean de Nola; il est grand, de forme quarrée, avec des bas-reliefs & quatre figures aux angles; il y a dans cette église plusieurs autres mausolées, des autels de marbre & des peintures estimées; la banque de cette maison fut fondée par le vice-roi comte d'Olivarès; on y prête sur gages, & l'on y reçoit des depôts.

La confrérie du S. Sacrement, qui est près de l'hôpital de S. Jacques, est une des plus considérables de Naples, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre dans cette ville; on y voit pendant l'octave de la Fête-Dieu une pompe des plus éclatantes: c'est ce qu'on appelle *Fête des quatre autels*, à cause de quatre grands autels que divers ordres religieux font construire, deux dans la rue de Tolède, & deux dans le Largo di Castello, l'un vis-à-vis de l'autre: ces sortes de constructions magnifiques dans les rues de Naples ne sont pas bornées au seul temps de la Fête-Dieu; chaque

confrérie, chaque communauté d'artisans se signale dans quelque fête de l'année par des cérémonies de cette espèce.

C'est auprès de l'église dont nous parlons, que l'on expose le jour de la Fête-Dieu les tableaux des meilleurs peintres de Naples, qui veulent faire preuve de leurs talens, comme on expose à Paris le même jour à la place Dauphine, ceux des peintres qni ne sont pas de l'académie royale.

CASTEL DELL' OVO, château de l'Œuf, qui fait une saillie de deux cent trente toises dans la mer, est joint à la rue Ste. Lucie par un grand pont. On a dit qu'autrefois il y avoit en cet endroit une ville appelée *Megaris*, dans Stace *Megalia*, en italien *Megari*, du nom de la femme d'Hercule; mais ce qui est moins fabuleux, c'est que le célèbre & riche Lucullus y avoit, à ce qu'on croit, une maison de délices, & que le fort même a porté long-temps le nom de *Castrum Lucullanum*. Il y a sur ce sujet une dissertation de Mazzocchi. C'est-là où le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, fut rélégué par Odoacre, roi des Hérules & premier roi d'Italie, l'an 476. Il a été appelé *château de l'Œuf*, non à cause d'un certain œuf enchanté par Virgile, comme l'ont prétendu quelques auteurs, entr'autres Turpin, dans son histoire de Naples, mais à cause de sa forme allongée & ovale. Guillaume premier, qui fut le second roi de Naples en 1154, y fit construire un palais, qui fut ensuite fortifié & mis en état de défense: on y voit une inscription à l'honneur du vice-roi François Bénavidès, qui y fit ajouter quelques ouvrages en 1693.

Au-dessous du quai de Ste. Lucie il y a une source d'eau minérale ferrugineuse, que l'on emploie pour la santé, spécialement dans les obstructions: elle est tout près du bord de la mer; son dépôt contient une terre martiale & une terre

calcaire. Voyez le Traité des eaux minérales de Nicolo Andria. Il y a encore tout près de *Santa Lucia à Mare*, une eau acidule & ſulfureuſe.

PLATAMONE ou *Fiatamone*, près de Ste. Lucie, eſt une promenade ſur le bord de la mer, aſſez élevée pour qu'on y jouiſſe de la plus belle vue. Au-deſſous de ce quai, il y a des veſtiges de grottes anciennes qui portoient le même nom ; il vient d'un mot grec πλαταμὼν, qui exprime, ſuivant Suidas, un lieu parſemé d'écueils au niveau de la mer.

CHIAIA eſt un quai encore plus agréable, plus vaſte, plus dégagé, qui a près de mille toiſes de longueur ; il avoit été pavé, en 1697, ſous le duc de Medina Celi, comme on le voit par une inſcription. On y a planté, en 1779, trois rangées d'arbres en berceaux, défendues par des parapets & des grilles, ornées de foutaines, de ſtatues, de treillages, de gazons, de parterres & d'orangers ; on y a bâti des terraſſes, des caſins, des cafés, des billards ; c'eſt une des plus belles promenades qu'il y ait dans l'univers. La grande rue, qui eſt ſur la droite, ſert pour les carroſſes. La foire du mois de Juillet, qui ſe tenoit ſur la place du château, a été tranſportée à Chiaia, où il ſe fait une illumination, & de la muſique ; on bâtit alors des boutiques ſur la place d'entrée : ce coup-d'œil eſt ſuperbe, & l'on en a fait une gravure.

Les fontaines ſont décorées de figures, tritons, nayades, &c. par San-Marino, mais elles ſont médiocres.

Il y a des palais conſidérables & pluſieurs égliſes le long de la rue qui faiſoit ci-devant le quai, & l'on y fait de temps en temps des courſes de chevaux, ainſi que dans la rue de Tolède.

Santa Maria à Capella, eſt une abbaye poſſédée de tout temps par des cardinaux ; l'égliſe eſt très-ornée : les deux ſtatues qui ſont aux côtés de l'autel ſont du cavalier Coſimo.

Dans la maiſon des Chanoines réguliers de S. Sauveur de Bologne, il y a une grotte ſous la montagne, qu'on a appelée l'*Antre de Sérapis*; c'étoit une des grottes Platamoniennes, dont parle Sannazar.

Æquoreus Platamon ſacrique Serapidis antrum.

L'égliſe de la Victoire, deſſervie par les Théatins, fut bâtie par Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, en mémoire de la victoire de Lépante, remportée le 7 Octob. 1571 ſur les Turcs; deux cent cinq galères chrétiennes battirent deux cent ſoixante galères ennemies d'une manière ſi complète, qu'il périt vingt-cinq mille Turcs, & que cette bataille fut près de cauſer la ruine entière de l'Empire Ottoman: Don Juan d'Autriche avoit donné ſon aîle droite à commander au fameux André Doria, Génois, & ſon aîle gauche à Michel Barbarigo, illuſtre Vénitien.

Les jardins de cette maiſon ſont du côté de la mer, & l'on y a fait depuis peu des bâtimens, des boutiques & un beau quai, qui conduit de Platamone à Chiaia, dans un endroit où le rivage étoit impraticable.

A l'égliſe de Ste. Thérèſe des Carmes Déchauſſés, on voit une belle façade, faite ſur les deſſins du cavalier Coſimo; la ſtatue du grand-autel eſt du même maître; les tableaux des côtés ſont de Giordano.

ASCENSIONE *de' Celeſtini*, égliſe des Céleſtins, dédiée à S. Michel, eſt plus connue ſous le nom de l'Aſcenſion à Chiaia: on a placé au maître-autel un tableau de Giordano repréſentant S. Michel qui précipite les démons: il y a dans cet ouvrage de bons caractères de têtes, & des figures bien coloriées, mais la compoſition en eſt trop éparſe, & la lumière y eſt mal entendue.

Au côté droit de la croiſée, Ste. Anne préſentant

la Vierge au Père Eternel, par Giordano : c'eſt un des plus beaux morceaux de ce maître ; la couleur en eſt très-harmonieuſe, & les enfans qui ſont dans la gloire ſont deſſinés avec des moleſſes & des fineſſes admirables ; mais l'ordonnance en eſt ſingulière : on remarque auſſi que la Vierge ne regarde point le Père Eternel, quoiqu'il paroiſſe que ce fût l'intention du peintre.

STA. MARIA DI PIEDIGROTTA : égliſe ſituée dans Strada di Pozzuoli, ainſi appelée à cauſe du voiſinage de la fameuſe grotte percée au travers de la montagne pour aller à Pouzzol ; cette égliſe eſt occupée par des Chanoines réguliers de Saint Jean de Latran ; elle fut bâtie, en 1351, par la dévotion de trois perſonnes, qui aſſurèrent avoir eu un ſonge miraculeux le 8 de Septembre, dans lequel il leur avoit été ordonné de faire bâtir cette égliſe.

On y fait chaque année, à pareil jour, une proceſſiou, qui eſt la plus célèbre de Naples : j'ai aſſiſté à celle du 8 Septembre 1765 ; le temps étoit très-beau, & tout concouroit à augmenter la pompe de cette fête : on avoit ſuſpendu le deuil de la cour, pour que les diamans & les habits rendiſſent la fête plus brillante : il y avoit ſix mille hommes ſous les armes ; le roi précédé d'une douzaine de carroſſes de parade, & ſuivi de ſes gardes, s'y rendit en cérémonie ſur les vingt-deux heures, ou deux heures avant le coucher du ſoleil, pour aller à l'égliſe de Piédigrotta, rendre hommage à la Vierge. Toutes les fenêtres étoient garnies de tapis, & tout le rivage de Chiaia couvert de peuple. L'on ne peut voir un endroit plus favorable au développement de cette multitude immenſe de peuple & de ſoldats ; les vaiſſeaux qui ſont près du rivage avec leurs flammes déployées & leur artillerie augmentent l'éclat de la fête. Tout le monde s'empreſſe à voir cette cérémonie ; il y a des appartemens qui

ſont loués deux cent liv. pour ce jour-là, & qui n'en coûtent pas trois cent pour l'année entière. Les gens de qualité qui ne logent point à Chiaia donnent à dîner dans des appartemens loués, & l'on prétend à Naples, que les gens de campagne ſe ſont quelquefois engagés par leur contrat de mariage à mener leurs femmes à Naples ce jour-là: le coup-dœil mérite d'être deſſiné, & j'en ai vu en effet un tableau fait par Don Antonio Joly, architecte du théâtre. L'année où j'y étois, la princeſſe de la Torella devoit donner le ſoir un bal dans ſon palais de Chiaia; la mort du duc de Monteleone fit contremander les invitations qui étoient déjà faites.

L'image miraculeuſe qui a fait la réputation de l'égliſe de Piédigrotta eſt ſur le grand autel; la dévotion des Napolitains à cette madonne eſt très-grande, & l'on y va en foule, ſurtout le ſamedi; les vaiſſeaux qui paſſent près de-là ont coutume de la ſaluer; & le dimanche de l'octave, on dreſſe de grands repoſoirs, & l'on fait des feux de joie dans les rues.

Cette égliſe eſt petite; on y remarque des peintures de *Santaſede*, une coupole peinte par Béliſaire, le tombeau de Jean d'Urbin, célèbre général; il étoit autrefois en bronze, mais on en a fait des canons, & l'on y a ſubſtitué un mauſolée de marbre.

A l'extrémité de Chiaia & ſur le bord de la mer, on voit un palais très-conſidérable, mais abandonné, & qui n'a jamais été fini; on l'appelle la maiſon de la reine Jeanne; mais il n'a été bâti qu'à la fin du dernier ſiècle, par une princeſſe de la maiſon Caraffa, nommée *Ogni Anna*, ſur les deſſins de Coſimo; s'il étoit achevé, ce ſeroit un des plus beaux palais de Naples.

CHAPITRE XX.

Quartier des Chartreux.

QUAND on a vu le beau quartier de Chiaia, il n'y a rien de plus intéressant à Naples que la montagne des Chartreux.

Le château S. Elme où S. Erasme, qui est sur cette montagne, domine toute la ville; aussi dès le temps des princes Normands, on avoit fait construire une tour sur cette hauteur, on l'appeloit *Belforte;* on augmenta les fortifications du temps de Lautrec, vers 1525; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une citadelle dans les règles. C'est aujourd'hui un hexagone d'environ cent toises de diamètre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains, & une grande cîterne; on prétend qne les souterrains communiquent jusqu'au château neuf, mais personne ne les a suivis jusques-là. Il en est comme des catacombes, auxquelles les uns donnent deux lieues de longueur, mais que l'on ne peut suivre actuellement que sur un assez petit espace. Philippe V s'étant mis en possession du royaume de Naples en 1702, fit travailler aux fortifications du château S. Elme, & on les répara encore en 1730, lorsque le royaume fut menacé d'une guerre.

SAN MARTINO, couvent de Chartreux, qui est au pied du château S. Elme dans la plus belle exposition. Avant l'année 1333, cet emplacement étoit occupé par une maison de campagne que les rois de Naples y avoient fait bâtir, tant à cause de la beauté de sa situation, qu'à cause de sa commodité pour la chasse; mais Charles, duc de Calabre, fils de Robert d'Anjou, roi de Naples, engagea

ſon père à l'abandonner aux Chartreux, & à leur faire conſtruire un monaſtère & une égliſe. Dans le temps qu'il pourſuivoit avec le plus de vivacité l'exécution de cette pieuſe entrepriſe, il tomba malade; il chargea par ſon teſtament, & du conſentement du roi, Jeanne Première, ſa fille, de faire achever ce bâtiment, & il dota le monaſtère pour l'entretien de douze religieux & de huit Frères convers, évalué à 12000 ducats de revenu, ou 51428 livres, monnoie de France.

Jeanne Première à ſon avénement à la couronne, après s'être acquittée fidellement de cette obligation, y ajouta d'autres marques de ſa généroſité, en accordant à ces Pères quelques fonds de terre & des prérogatives, dont la principale eſt que leur Prieur a droit d'exercer les fonctions épiſcopales dans l'égliſe de l'*Incoronata*, & d'être le ſupérieur né de l'hôpital qui y étoit annexé, mais qui ne ſubſiſte plus aujourd'hui. Comme les Chartreuſes du royaume étoient très-riches, le roi les a aſſujetties à un impôt de cinquante mille ducats par an.

L'égliſe eſt dans le goût moderne; elle a été décorée ſur les deſſins du cavalier Fanzago; le pavé eſt de marbre, la voûte ornée de ſtucs dorés & de peintures, mais trop chargée d'ornemens; ce n'eſt partout que marbres précieux, peintures, dorures & ſculptures, employées avec goût, mais avec profuſion.

Au-deſſus de la porte, on a placé un tableau de *Maſſimo*, où l'on voit Jéſus-Chriſt avec la Vierge, la Madelaine, S. Jean & S. Bruno: le deſſin en eſt d'une grande manière; il a beaucoup d'effet, mais la couleur en eſt idéale & les ombres trop noires.

Aux côtés de ce tableau, il y en a deux autres de l'*Eſpagnolet*; ils repréſentent Moyſe & Elie à mi-corps: ces figures ſont drapées largement, & les têtes en ſont belles.

Les douze prophètes qui forment douze tableaux dans les archivoltes de la nef, ſont encore de l'*Eſpagnolet*, & ce ſont des chef-d'œuvres; les caractères en ſont pleins de variété d'expreſſion, & l'on ne ſauroit trop admirer l'intelligence avec laquelle l'artiſte les a diſpoſés dans des eſpaces auſſi petits; le coloris en eſt admirable. Nous en parlerons encore à l'article de l'Eſpagnolet.

Le ſujet dominant de la voûte de la nef eſt Jéſus-Chriſt montant au ciel : toute cette voûte a été peinte à freſque par *Lanfranc*, & il y a inſéré quelques griſailles: c'eſt dommage que les figures d'une auſſi belle machine ne plafonnent pas, & qu'il y ait dans la couleur un mêlange de tous jaunes & briquetés, mais les douze apôtres du même auteur, diſtribués dans le pourtour du même plafond, ſont drapés d'une grande manière, & ont un caractère de deſſin tout-à-fait noble.

La première chapelle à droite de la nef eſt ornée de deux tableaux, qu'on dit de Vitazoni.

De cette chapelle on paſſe dans une autre, qu'on ne voit pas de la nef, & dans laquelle eſt un beau tableau de *Maſſimo*, repréſentant un Chriſt mort, la Vierge & pluſieurs ſaints & ſaintes au ſépulcre.

Dans la troiſième chapelle du même côté on voit deux tableaux de *Solimène*, mais ils ſont foibles : le ſujet du premier eſt S. Martin, faiſant l'aumône ; celui du ſecond eſt une viſion. L'on voit au plafond de cette même chapelle des freſques aſſez vigoureuſes de couleur.

La ſeconde chapelle à gauche renferme trois beaux tableaux de *Maſſimo*, dont les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire de S. Bruno : l'artiſte n'auroit pas dû faire dans l'habillement des Chartreux des ombres auſſi tranchantes ; celles des draperies blanches ſurtout doivent être préparées par des paſſages de demi-teintes, qui les rendent moins dures.

Le chœur eſt décoré de cinq grands tableaux : dans

dans le premier on voit Jésus-Christ appelant à lui ses apôtres, par Massimo; il est d'un ton rouge, & le bas du tableau est sans effet; dans le haut, il y a de petites figures qui rendent cette partie plus intéressante.

Le second est une Cène, morceau médiocre, qui paroît de l'école de Paul Véronèse.

Le troisième est au fond du chœur; c'est une Nativité du *Guide*, qui n'est pas entièrement achevée; mais le dessin en est fin & les têtes sont belles, gracieuses, & bien variées de caractères: d'ailleurs, il est mal entendu d'effet, & en général d'un ton rouge: ces défauts eussent peut-être disparu, si ce peintre eût mis la dernière main à cet ouvrage: on prétend qu'il l'abandonna pour éviter les effets de la jalousie de plusieurs peintres Napolitains, & singulièrement du Bélisaire, dont il essuya des persécutions violentes. La même chose arriva ensuite au Dominiquin.

Dans le quatrième, on voit Jésus-Christ donnant la communion aux apôtres, tableau de l'*Espagnolet*, d'un bon coloris.

Le cinquième est le lavement des pieds, par le *Caracciolo*: il est peint dans la manière du Caravage.

L'autel est couvert d'argent, d'or & de pierres précieuses, avec une richesse qui répond à celle de l'église.

La sacristie a été peinte par Joseph d'Arpino; la décoration en est riche, & le trésor rempli de vases & ornemens curieux; on y remarque une grande croix d'argent avec des bas-reliefs, d'Antoine Faenza, un tabernacle d'argent cizelé, de Jean Palermo, des statues d'argent, des croix de crystal de roche, & autres ornemens de la plus grande richesse. Mais ce qui la décore le plus est un très-beau tableau de l'*Espagnolet*, représentant un Christ mort, S. Jean qui le soutient, la Vierge fondant en larmes, & la Madelaine qui lui

baiſe les pieds ; c'eſt un des plus beaux ouvrages de l'Eſpagnolet, & il eſt gravé dans le Voyage pittoreſque ; l'expreſſion, le deſſin & le coloris, ou pour mieux dire toutes les parties de l'art concourent à en faire un morceau de la plus grande beauté : le fond en eſt cependant trop noir, ce que l'on peut attribuer à la qualité des couleurs, qui par l'effet du temps ont vraiſemblablement changé : en nettoyant ce chef-d'œuvre, on en a enlevé toutes les fraîcheurs, & l'on y a fait un tort irréparable.

Le plafond de cette ſacriſtie a été peint par Giordane : il repréſente Judith qui montre au peuple de Bétulie la tête d'Holopherne : cet ouvrage a un mérite que l'on trouve aſſez rarement en Italie : les figures y plafonnent aſſez bien, quoiqu'à cet égard il y ait encore quelque choſe à déſirer dans pluſieurs endroits, tant pour la perſpective, que pour les autres parties de l'art. Les peintres italiens ſe ſont pour la plupart ſi peu embaraſſés de faire plafonner leurs figures, qu'un grand nombre de leurs plafonds reſſemblent à des tableaux renverſés, & faiſant un effet faux, manquent dans une des parties de l'art la plus néceſſaire, je veux dire la perſpective. Les coupoles des dômes de leurs égliſes ſont les ouvrages où ils paroiſſent l'avoir négligée, mais on croit chez nous que nos peintres françois l'emportent en général ſur ce point-là.

Dans la ſalle du chapitre eſt un tableau de *Lanfranc*, repréſentant la Vierge, & l'enfant Jéſus qui donne un livre à S. Bruno : ce morceau eſt d'une grande beauté ; l'enfant Jéſus eſt cependant d'un ton un peu rouge.

On a reparti dans le même lieu dix tableaux dans des ceintres. Ils ſont auſſi de *Lanfranc*, & tous fort beaux.

Les noces de Cana occupent le fond du réfectoire : ce grand tableau eſt de Nicolas Malinco-

nico élève de Paul Véronèſe, mais qui n'approchoit pas de ſon maître.

Il y a dans la chambre du Prieur quelques tableaux de différens maîtres, entr'autres de l'Eſpagnolet & de Giordano, qui paſſent pour être fort beaux. On y fait ſurtout remarquer un petit crucifix d'environ un pied de haut, peint par Michel-Ange, d'une expreſſion ſi frappante, qu'une perſonne dans l'admiration diſoit qu'il falloit que Michel-Ange eût crucifié réellement un homme pour lui ſervir de modèle : cette manière de louer le tableau a paſſé de bouche en bouche, & l'on en a fait une hiſtoire poſitive qui eſt rapportée dans beaucoup de livres.

Le cloître des Chartreux eſt beau, vaſte, orné de belles colonnes doriques en marbre, avec des buſtes auſſi en marbre de pluſieurs ſaints religieux, par le cavalier Coſimo.

La bibliothéque, la *Foreſteria*, ou appartement à recevoir les étrangers, l'apothicairerie, méritent également d'être vues, ainſi que les caves qui ſont ſingulières.

Les jardins & ſurtout le Belvédère, qui eſt ſur une petite terraſſe à l'angle des jardins du côté du midi, ſont une choſe unique dans l'Italie : Naples eſt la ville la mieux ſituée de l'Europe, & le jardin de cette maiſon eſt dans la plus belle ſituation qu'il y ait à Naples : on a ſous les yeux tout à la fois les deux parties de cette ville immenſe, dont les plus beaux édifices ſont diſpoſés de manière qu'on ne perd rien de leur aſpect. Les plus grandes places de Naples ſe voient preſqu'en entier de haut en-bas, on y entend le bruit des rues ; on voit le port & le baſſin en entier, le Véſuve, le Pauſilipe ; la vue s'étend même dans la plaine de Campanie juſqu'au château de Caſerte, qui eſt à cinq lieues dans les terres.

Le voiſinage du château S. Elme faillit de nuire

aux Chartreux, en 1730: l'empereur, qui étoit roi de Naples, paroiſſoit craindre une deſcente des Eſpagnols; on avoit raſſemblé ſeize mille hommes dans le royaume, on travailloit aux fortifications de différentes places, & particulièrement à celles du château S. Elme: le maréchal Caraffa, général des troupes du royaume, propoſoit d'abattre, en cas d'attaque, une partie de la maiſon des Chartreux; mais ces Pères proposèrent d'enfermer le couvent dans les fortifications, & de fournir dans l'occaſion une recrue pour ſa défenſe, cela parut ſuffiſant; au reſte, ces bruits n'eurent pas de ſuite pour lors, & quelques années après, le royaume de Naples fut conquis ſans que la capitale fût attaquée.

Au-deſſus des Chartreux & du château S. Elme commence la montagne de Pauſilipe. En allant à cette montagne vers le midi, on voit l'égliſe de *S. Gennarello*, où l'on aſſure que fut faite pour la première fois la liquéfaction du ſang de S. Janvier, qui ſe fait maintenant toutes les années: l'on en célèbre la fête le premier ſamedi du mois de Mai par une proceſſion générale, où aſſiſtent l'archevêque & tout le clergé ſéculier & régulier, & où l'on porte les ſtatues d'argent des patrons de la ville. Ce quartier s'appelle *il Vomero*, parce que les terres y étoient plus labourables que dans les autres parties des environs. Plus bas eſt la *Villa d'Antignano*, ainſi appelée à cauſe du lac d'Agnano, qui en eſt proche.

Le Belvédère du prince Caraffa, qui eſt du même côté, eſt une des maiſons les mieux placées & les plus agréables pour la vue, de même que les Camaldules, qui ſont au-delà, environ douze cent toiſes à l'occident de Naples. Si l'on tourne vers le nord toujours dans la hauteur, on va vers le palais appelé *Capo di Monte*, qui a pris ce nom de la montagne où Don Carlos l'a fait bâtir: c'eſt

la partie la plus septentrionale de la ville, & l'une des plus agréables par la beauté de sa situation & ses jardins, par les choses rares qu'il y a dans ce château, & par la singularité des catacombes qui sont creusées dans cette partie de la montagne : c'est-là que bien des auteurs placent l'ancienne ville qui fut appelée *Neapolis*, d'autres celle de *Palæpolis* : l'on y a trouvé en effet des tombeaux très-anciens, indépendans des catacombes.

CHAPITRE XXI.

Château de Capo di Monte.

CAPO DI MONTE est un château royal, qui fut bâti en 1738, non pas sur les dessins de Vanvitelli, comme on l'a imprimé, mais par deux personnes qui n'étoient point faites pour cette entreprise ; l'un étoit un architecte nommé Ametrani, l'autre étoit un homme singulier, qui de maréchal-ferrant étoit devenu un homme chargé d'affaires & de détails dans la maison du roi ; il se nommoit Angelo Caresale ; il ne savoit pas écrire, mais avec beaucoup d'intelligence & beaucoup d'argent il faisoit des choses très-singulières (1). Il fit à Capo di Monte des fautes considérables ; la principale fut de bâtir, sans s'en appercevoir, sur un terrain creux, miné par des carrières ; il fallut, pour y remédier, faire des substructions si considérables, qu'elles coûtèrent autant que le château. On est étonné, quand on descend dans ces souterrains, de voir l'immensité des travaux & la hauteur des arcs qu'il a fallu exécuter pour soutenir le bâtiment ; & l'on prétend que l'intérêt des architectes a fait augmenter l'ouvrage.

(1) Il est mort en prison ayant encouru la disgrace du roi.

Plusieurs autres inconvéniens, comme le défaut d'escalier convenable, le manque d'eau, la difficulté d'aborder, la situation du chemin qui sépare le château des jardins, ont fait abandonner l'ouvrage. Le château ne sert point à l'habitation du roi, il n'est pas même achevé, mais il est devenu l'endroit le plus remarquable de la ville par une riche collection de livres, de tableaux, d'histoire naturelle & de médailles. Don Carlos les possédoit comme héritier de la maison Farnèse en vertu du traité de Vienne, qui lui donnoit tout le mobilier de cette riche succession. Il les a fait transporter en passant du duché de Parme au royaume de Naples; mais on se propose de les mettre dans le bâtiment des études.

Le château de Capo di Monte a dix-sept croisées de face sur neuf de profil : il est décoré de pilastres toscans & doriques; l'architecture est lourde, le goût est mesquin, mais l'exécution est bonne. Un petit escalier double qui distribue dans ses dedans est disposé d'une manière ingénieuse, & de façon que deux personnes peuvent monter & descendre dans le même instant sans se rencontrer, comme dans ceux des Bernardins de Paris & de la nouvelle halle.

La bibliothéque est au rez-de-chaussée : c'est une des quatre grandes bibliothéques de Naples (1). On en a fait l'inventaire en 1784, & l'on se propose de la transporter au bâtiment des études; du moins on y a réservé un emplacement pour cet effet.

Au premier étage il y a vingt-quatre pièces de plain-pied remplies de tableaux, dont les plus beaux sont ceux qui composoient la galerie du duc de Parme. Les princes de la maison Farnèse avoient été fort curieux de belles choses, comme on en

(1) Les trois autres sont celles du *Seggio* ou de *S. Angelo à Nido*, des Hiéronimites à S. Philippe de Néri, & du prince de Tarsia.

peut juger par le palais Farnèse & la Farnésine à Rome ; le dernier cardinal Farnèse avoit surtout pour les arts beaucoup d'inclination & de goût ; aussi l'on ne peut rien trouver de plus beau que cette collection de tableaux. Voici la note de quelques-uns des plus remarquables.

Un tableau représentant Léon X entre deux cardinaux : il est pareil à celui de Raphaël qui est au palais Pitti à Florence. On croit que c'est la copie si ressemblante à l'original, sur laquelle Jules Romain se trompa ; il la montroit à Vasari qui l'avoit vu peindre à André del Sarto, & cependant il lui assuroit qu'il reconnoissoit les touches originales de son maître, & les draperies auxquelles il avoit lui-même travaillé. Quelques connoisseurs sont encore indécis auquel des deux donner la préférence : les têtes en sont belles, mais les bouches sont dessinées avec sécheresse, & la main du pape qui est de raccourci est d'une manière un peu roide ; les draperies rouges y sont bien traitées : quoique cette couleur soit âcre par elle-même, elle est devenue harmonieuse & légère sous le pinceau du célèbre artiste qui l'a employée. La table & le livre ne sont point en perspective, & les accessoires en sont négligés. Ce tableau est sur bois, mais il paroît que l'impression en étoit blanche, ce qui n'a pas peu contribué à en conserver les fraîcheurs.

Une sainte famille par Raphaël : les figures en sont bien groupées. L'attitude de l'enfant Jésus qui donne la bénédiction à S. Jean est élégante, mais la tête pourroit avoir plus de noblesse : les caractères de la Vierge & de S. Jean sont expressifs & de la plus grande beauté ; les draperies sont traitées d'une manière méplate ; le dessin en général est très-pur, quoiqu'un peu sec, de sorte qu'il semble qu'il y a quelque affectation dans la précision avec laquelle les contours sont tracés : à l'égard de la couleur, elle est agréable sans être d'une exacte vérité. Il y

a encore deux autres Vierges de Raphaël dans les mêmes appartemens.

Huit tableaux d'Annibal Carrache, de grandeurs différentes : un Chriſt mort appuyé ſur les genoux de la Vierge ; ce morceau eſt bien compoſé ; la tête de la Vierge eſt pleine de douceur, ſans rien perdre de ſa nobleſſe : cette figure ainſi que celles des deux anges ne peuvent être mieux penſées ; les expreſſions en ſont pathétiques, le deſſin eſt en tout très-correct, la couleur délicate & d'un très-bon accord, mais un peu ſombre. Ce tableau eſt pareil à celui que l'on voit à Rome ſur l'autel de la chapelle du palais Pamfile dans le cours ; ils ſont l'un & l'autre ſi beaux, qu'on ne ſait lequel des deux eſt l'original.

Une Bacchante du même maître ; elle eſt vue par le dos, un Satyre lui préſente une corbeille de fleurs ; la couleur en eſt fraîche, les formes en ſont grandes, mais deſtituées de grâces ; une des mains eſt mauvaiſe ; quoique ce tableau paroiſſe à bien des caractères être original, il paroît plus foible que celui de la tribune de Florence dont il eſt la répétition.

Une grande Vénus, figure ſans effet, & d'une couleur fauſſe : elle eſt deſſinée dans de grandes formes, mais roides, & a plutôt l'air d'être faite d'après le marbre que d'après nature. Il y a dans ce tableau quantité d'enfans d'une compoſition éparſe. On le montre cependant à Naples comme un de ceux du Carrache dont on fait le plus de cas ; on l'eſtime ſeul plus de cinquante mille écus.

Un Bacchus d'une manière libre & vraie.

Un Satyre où il y a des beautés.

Renaud & Armide : les caractères en ſont gracieux & expreſſifs ; le corps de Renaud eſt un peu rouge, & n'eſt pas ſi beau que celui d'Armide.

Hercule entre le vice & la vertu : les trois figures qui compoſent ce tableau ſont trop iſolées,

& les deux femmes ont des caractères d'hommes; la jambe d'Hercule qui devroit être en raccourci est trop longue : il y a néanmoins dans le total une manière grande de dessiner.

Un petit tableau représentant Ste. Anne qui montre une couronne d'épines à la Vierge ; la couleur en est fraîche. Ces huit tableaux sont d'Annibal Carrache.

Une sainte famille d'Augustin Carrache : les carnations de l'enfant Jésus sont tendres, & il est d'un ton lumineux, mais mou.

Cinq grands tableaux du Schidone ou Schedone, d'autant plus précieux que les ouvrages de ce maître sont d'une très-grande rareté. Il étoit né à Modène en 1564 ; quoiqu'élève d'Annibal Carrache, il cherchoit surtout la manière du Corrége, & il lui doit les grâces que l'on remarque dans ses tableaux. Ayant perdu à Parme une grosse somme d'argent, il en mourut de chagrin en 1616.

Le premier est une sainte famille : c'est un des plus beaux tableaux de ce maître, il est gravé dans le Voyage pittoresque ; on y voit S. Joseph assis au bout de son établi dans son attelier ; Ste. Elisabeth tient l'enfant Jésus debout sur l'établi, la Vierge est près de lui ; S. Jean est assis plus bas ; un ange avertit S. Joseph de fuir en Egypte : le haut du tableau est occupé par une gloire de petits anges. On pourroit reprocher au peintre du côté de la composition d'avoir placé dans la gloire deux têtes d'anges de face à côté l'une de l'autre, & d'en avoir fait culbuter un qui ne montre que les jambes, & dont le corps se perd dans les nues ; il semble que ce groupe auroit pu être un peu mieux remué ; les nuées n'en sont pas assez légères ; dans le bas du tableau le caractère de la Vierge n'est pas beau, il tient de la nature d'un jeune homme ; la tête de S. Joseph a un air un peu bas. On admire d'ailleurs l'ordonnance de ce tableau, dont le dessin & la

couleur femblent fe difputer les fuffrages ; cette dernière partie furtout eft pouffée à une très-grande perfection ; la lumière en eft bien entendue, & le peintre, après avoir tenu fur fon troifième plan des figures très-vigoureufes, comme celle de l'ange, n'a pas craint de traiter le S. Jean qui eft fur ce plan d'un ton très-clair, ce qui lui a mieux réuffi, & n'a fait que rendre plus piquant l'effet de fon tableau : les expreffions en font auffi très-belles ; on eft fingulièrement frappé des têtes de l'ange, de Ste. Elifabeth & de l'enfant Jéfus, où l'on trouve toutes les grâces du Corrége.

Dans le fecond tableau l'on remarque un foldat parlant à une femme qui tient un enfant, & qui en a un autre à terre : près de cette femme eft un autre foldat qui écoute, & plus haut une autre femme qui tient auffi un enfant ; le caractère de la dernière figure eft des plus gracieux. Ce morceau tient encore beaucoup de la manière du Corrége, mais il n'eft pas auffi beau que le précédent.

Dans le troifième tableau fe trouvent réunis S. Jean, S. Etienne, & S. François priant l'enfant Jéfus, la Vierge & S. Jofeph qui font dans la gloire : la figure de S. Etienne eft belle & bien coloriée, le refte fourmille de défauts du côté du deffin, mais le défaut le plus dominant de tous, c'eft que la lumière y eft mal entendue.

Les deux derniers tableaux du Schidone font des animaux que l'on prendroit volontiers pour être de Snyders ; mais l'on affure qu'ils font du Schidone. L'un repréfente un fanglier arrêté par des chiens, & l'autre un ours qui déchire un chien ; ils font tous les deux d'une couleur vraie & vigoureufe.

Deux concerts du Corrége, & une fainte famille du même; les têtes de la Vierge & de l'enfant Jéfus font belles & gracieufes, mais le contour des jambes de l'enfant eft roide, & les deux anges qui font fur le plan reculé, font contre tout principe de perfpective.

La belle Danaë du Titien, copiée tant de fois, & gravée par Strange en 1768 : l'attitude en est belle ; elle a un amour debout à ses pieds, & sur la cuisse une draperie blanche, extrêmement légère & peinte d'une grande vérité ; le drap sur lequel elle est couchée est rendu avec la même perfection ; elle est d'une si belle couleur, que sans le secours d'aucune opposition, & prise de l'air de tout côté, elle fait cependant illusion ; les demi-teintes en sont fines : les rondeurs, les mollesses & les souplesses des chairs y sont rendues avec toute la précision possible ; le caractère de tête en est expressif ; peut-être pourroit-il y avoir un peu plus de grâces.

Une Madelaine, du même peintre : la tête en est belle, mais les bras en sont secs & plats. On voit encore de lui un beau portrait d'un chevalier de Malte.

Une allégorie, de Paul Véronèse ; la scène se passe dans un coin du tableau, & laisse dans le surplus dominer une architecture nue, ce qui ne s'accorde pas avec les bonnes règles de la composition ; mais comme on n'en peut deviner le sujet, on ne sait si le peintre n'a pas été forcé à prendre ce parti : on y voit des caractères de têtes très-gracieux.

On remarque aussi un tableau de Paul Véronèse, dont la toile est faite de six morceaux, quoique dans la grandeur des toiles ordinaires ; parce que ce grand peintre peu intéressé & peu ménager dans ses dépenses, fut souvent réduit à ne pouvoir ni payer ses dettes, ni acheter même ce qui lui étoit nécessaire pour ses ouvrages.

Deux tableaux du vieux Palme ; dont l'un représente Moyse frappant le rocher, & l'autre les eaux changées en sang. Ces deux morceaux sont d'une belle couleur ; les têtes en sont gracieuses, & les formes de dessin plus vraies que grandes.

Les quatre ſaiſons, bons tableaux de Jacques Baſſan.

Pluſieurs autres tableaux du même, où il y a des poiſſons, des viandes, des fruits, quelquefois des figures, mais dont on ne voit preſque jamais les pieds à nud, ſuivant l'uſage du Baſſan, qui ſe défioit de ſon talent pour cette partie de la figure, & qui aimoit à ſe dépêcher.

Un tableau de Ricci, de forme longue, & dont le ſujet eſt une bataille donnée contre les Turcs auprès de Vienne : il y a beaucoup de feu & d'imagination dans ſa compoſition, ſon défaut dominant eſt d'être crud de tons.

Deux tableaux du Ricci, dans l'un Alexandre Farnèſe eſt porté ſous un dais; l'ordonnance en eſt belle, les figures y groupent très-bien, la lumière y eſt bien entendue, mais le deſſin en eſt de petite manière & la couleur griſe. Dans l'autre on voit Alexandre Farnèſe à cheval, qui entre triomphant dans une ville.

Un quatrième tableau, où le même peintre a exprimé un ſujet tiré de la vie d'Alexandre Farnèſe; il y a ſur le devant un ſoldat qui ſonne de la trompette : cet ouvrage pris en général eſt bon, mais les figures du ſecond & du troiſième plan ſont trop petites.

Le combat des Amazones ſur un pont, par le Breſciano; la diſpoſition en eſt bonne & la touche facile, mais le ton en eſt rouge. Une autre bataille du Breſciano, qui eſt auſſi bien compoſée.

Un repos en Egypte, du Parmeſan, d'une couleur fine & d'un deſſin pur & délicat. Deux petits tableaux du même : l'amour dépouillé; l'aſtronomie & la géométrie.

Pluſieurs enfans, dont l'un veut réveiller l'amour, par Mazzola, frère du Parmeſan : le petit enfant qui réveille l'amour a un caractère fin & ſpirituel, mais l'amour eſt d'un ton violet; ce tableau eſt d'ailleurs médiocre.

Une fuite en Egypte, de Carle Maratte, d'une couleur agréable & fraîche; le caractère de la Vierge eſt beau.

Un Chriſt qui ſuccombe ſous le poids de ſa croix, & un autre Chriſt au Calvaire, deux des meilleurs tableaux d'Albert Durer.

La juſtice entre le temps & l'amour, par Luca Giordano : la couleur en eſt vigoureuſe, les formes de deſſin en ſont grandes, & les caractères de têtes pleins d'expreſſion; mais les ombres ſont trop noires.

Notre Seigneur allant au Calvaire, de Jacques Giordano. Le ſujet en eſt bien compoſé; ce peintre l'a traité d'une manière beaucoup plus noble qu'il n'avoit coutume de faire; ce qui eſt cauſe qu'on l'a attribué à Rubens. Ce n'eſt cependant point ſa touche, il s'en faut bien qu'on y trouve la correction de deſſin qu'on admire dans ce grand maître. Les petites figures ſe dégradent auſſi trop par rapport au plan qu'elles occupent, & toutes celles qui ſont ſur le ſecond plan ſont trop rouges.

Un S. George de Rubens; un Ecce-Homo & un S. Jean du Guide; Rachel de l'Albane; des têtes de l'Eſpagnolet.

Un tableau repréſentant le jugement dernier, que l'on croit de Michel-Auge, il eſt du moins dans ſa manière : il eſt correct, bien terminé, & paroît avoir été peint avant celui de la chapelle Sixtine à Rome.

Un beau deſſin de ce tableau, par le même maître. Pluſieurs deſſins de Raphaël. Des peintures antiques tirées du palais des Céſars à Rome. Un carton célèbre de Jules Romain. Des chaſſes de Pietro Tempeſti. De belles vues de Veniſe, &c. Quelques-uns des tableaux de cette belle collection ont été copiés par M. Joly, peintre & architecte du théâtre de S. Carlo.

L'office de la Vierge & celui des morts, ſur ve-

lin, orné de belles vignettes que Clovio fit pour le cardinal Alexandre Farnèse en 1546; plusieurs feuillets contiennent des copies en miniature des tableaux des plus grands maîtres : il y en a un si grand nombre, & elles sont faites avec tant de soin, qu'il ne seroit pas étonnant que l'auteur eût passé la plus grande partie de sa vie à terminer cet ouvrage : c'est ce que l'on peut voir de mieux en ce genre; le dessin en est pur & la couleur gracieuse : l'artiste n'a pas toujours pointillé, il a donné dans certains endroits des coups de pinceau comme s'il eût peint à la gouache, ce qui rend sa touche plus ferme. Les ornemens répandus dans le cours de cet ouvrage sont faits avec tout le goût imaginable : on ne se lasse point de regarder en détail des figures en cariatides, de très-petits bas-reliefs, des camées parfaitement imités, des oiseaux & des fleurs, peints avec toute la légèreté possible : les paysages ne sont pas ce qu'il y a de mieux. A la fin du livre, on lit cette inscription : *Julius Clovius Macedo monumenta hæc Alexandro Farnesio Cardinali Domino suo faciebat MDXLVI.*

On conserve dans les mêmes appartemens une statue égyptienne de basalte, avec des hiéroglyphes, beaucoup de vases étrusques & autres raretés pareilles. Mais on admire par-dessus tout la *Tazza*, qui est une coupe ronde, d'une très-belle agate onix orientale, qui a huit pouces de diamètre, sur un pouce neuf lignes de profondeur; le dedans est un camée célèbre gravé en relief, & qui représente un sujet allégorique. On a cru qu'il y étoit question de Ptolémée Aulète.

M. Bartoli donna en 1769, à Turin, un petit poëme sur cette fameuse tasse, avec un nouveau dessin, & une explication tirée des médailles du cabinet de Turin, où il fait voir qu'elle représente l'arrivée de Trajan en Italie, à son retour de la Germanie l'an 98. C'est peut-être la première fois

qu'on a donné en vers un pareil développement d'antiquités.

Au dehors il y a une tête de Médufe; ce morceau a été décrit fort au long dans le fecond Tome des *Offervazioni Letterarie*, *in Verona* 1738; il furpaffe tous les ouvrages antiques du même genre qui font à Rome, à la fainte chapelle de Paris & à Vienne : la forme en eft d'une belle fimplicité : mais ce bijou eft cependant plus précieux par la difficulté du travail que par la perfection de l'ouvrage.

Une collection de camées & de pierres gravées en creux affez nombreufe, dans laquelle on fait grand cas d'une tête d'Augufte.

Une collection de médailles très-confidérable, qui vient auffi du cabinet Farnèfe, & dont la defcription eft imprimée en deux volumes *in-folio*. Ces médailles font fous verre, mais enchaffées dans des cercles à jour fur plufieurs règles tournantes, par le moyen defquelles on voit comme l'on veut les deux côtés de chaque rangée de médailles. Il n'y a pas de médailler plus rare & plus célèbre en Italie; celui de Florence eft le feul qu'on puiffe mettre en parallèle. Le roi de Naples a acheté la collection de M. le duc de Noia Caraffa (1), pour la réunir à celle de Capo di Monte.

Enfin les appartemens de ce palais renferment plufieurs pièces d'hiftoire naturelle, des morceaux de criftal de roche d'une groffeur extraordinaire, où l'on voit des matières étrangères que le mouvement de la criftallifation femble avoir rejetées de côté.

Un autel, avec l'encenfoir, le calice, l'oftenfoir, &c. le tout en criftal de roche, donnés au

(1) Il y avoit autrefois à Naples le cabinet Pichetti, dont les médailles ont fervi à l'ouvrage intitulé: *Il Regno di Napoli di Calabria, descritte con Medaglie, arrichito d'una descrizionee compendiofa di quel famofo regno* : da Marco Mayer, in Roma 1723, *in-folio*.

pape Farnèſe, Paul III, par la république de Veniſe; une multitude de vaſes de ſerpentine; on y voit auſſi de belles fleurs en bois, &c.

Des inſtrumens de phyſique, entr'autres une machine pneumatique faite à Turin. Des modèles en relief des différens châteaux du royaume de Naples.

Au-deſſous du château de Capo di Monte, on remarque le palais appelé Miradois, (du mot eſpagnol *Miratodos*, qui voit tout) il appartient au prince de la Riccia : c'eſt une des plus belles ſituations des environs de Naples, où elles ſont toutes charmantes.

CHAPITRE XXII.

Quartier des catacombes de Naples.

SAN SEVERO eſt une égliſe des Cordeliers conventuels, ſituée à trois cent cinquante toiſes au midi du château dont nous venons de parler, près de S. Gennaro. On voit dans l'égliſe, du côté de l'évangile, une des entrées des fameuſes catacombes de Naples, connues ſous le nom de *Cimeterio di S. Gennaro*, parce que S. Janvier y fut autrefois enſeveli. Il y a trois autres entrées, qui ſont celles de *Santa Maria della Sanità*, de l'*Oſpizio di S. Gennaro al Cimiterio*, & de *Santa Maria della Vita*, égliſe des Carmélites. La nouvelle égliſe de S. Severo eſt ſur la montagne où étoit creuſée l'ancienne; on y voit près du grand autel le tombeau où fut enſeveli S. Sévère du temps de Conſtantin, avant d'être porté à S. Georges, où il repoſe actuellement.

LA SANITA eſt un grand & magnifique couvent des Dominicains, ainſi appelé non par la ſalubrité de l'air, car c'eſt un quartier bas & reſſerré, mais à cauſe du grand nombre de guériſons miraculeuſes,

ses, attribuées à S. *Gaudioso*, qui avoit été enterré au même lieu. Il y avoit autrefois dans la grotte une écurie & une cave; on y trouva en 1569, une image de la Vierge qui s'y conserve encore, & qui devint célèbre. Le cardinal *Mario Caraffa* donna l'endroit aux Dominicains pour s'y établir; ils y trouvèrent beaucoup de tombeaux antiques & d'inscriptions grecques, & ils y firent bâtir une église de forme ronde, avec une grande coupole. Elle est ornée de tableaux précieux, dont plusieurs sont de Giordano. Le tabernacle est de cristal de roche, orné de bronzes dorés, & il renferme un autre petit tabernacle en-dedans, porté par quatre anges aussi de bronze doré, & douze chandeliers de cristal, travaillés par le frère Marino, du même ordre. Le trésor de la sacristie est extrêmement riche : on y voit un reliquaire, deux croix & des calices de cristal, un bel ostensoir, composé d'une figure de Noé en argent, qui soutient une arche d'or; une colombe qui en sort avec sa branche d'olivier porte le cercle de diamans dans lequel on place la sainte hostie.

L'entrée des catacombes est sous le grand-autel; on l'a ornée de peintures & de stucs dorés, avec douze autels de marbre; mais cette partie des catacombes ne communique plus avec celle de S. Janvier dont nous allons parler.

L'HOSPICE de S. Janvier, *S. Gennaro de' Poveri*, *extra mænia*, ou de S. Janvier *al Cimiterio*, à trois cent cinquante toises au midi de Capo di Monte, bâti dans l'endroit où ce saint fut enseveli, de même que S. Gaudioso & beaucoup d'autres, dont le duc de Bénévent fit ensuite enlever les reliques : l'église paroît très-ancienne; elle fut bâtie par S. Sylvestre, évêque de Naples. S. Athanase en 885 y joignit un monastère, qui depuis a été réuni à l'abbaye du mont Cassin. De pieux Napolitains y firent construire ensuite plusieurs édifices pour servir de laza-

ret dans la peste de 1656. Le vice-roi, Pierre d'Arragon, en augmenta les bâtimens; il y fit faire aussi deux conservatoires pour les filles, & un hôpital pour renfermer les mendians qui troubloient le service divin dans les églises, & qui rendoient les rues impraticables.

Aux deux côtés de la porte de l'église, il y avoit des orangers en pleine terre, d'une grosseur & d'une élévation surprenante, mais ils n'existent plus. Cette église est ancienne, mais elle a été décorée à la moderne, avec une porte de marbre antique & un autel aussi de marbre. Sur un des pilastres de l'église, il y a une inscription à l'honneur d'un boucher, nommé *Marco di Lorenzo*, qui dans le dernier siècle fit une fortune considérable, & laissa la plus grande partie de son bien à cet hôpital.

LES CATACOMBES de S. Janvier, ainsi appelées parce qu'elles ont une entrée dans cette église, sont fameuses; elles sont bien plus grandes & plus belles que celles de Rome, qui sont taillées dans un gravier ou sable tendre, & qui sont basses & étroites. Celles de Naples passent pour avoir deux milles de longueur; on assure qu'elles s'étendent jusqu'à Monte di Leutrecco, mille toises au N. E. de Ponte di Poggio Reale; d'autres disent depuis *S. Efremo vecchio*, église de capucins, qui est du côté de *Capo di Chino*, sur le chemin de Capoue, jusques du côté de S. Efremo nuovo, vers *la Salute*, où elles ont servi de sépulture pour les pestiférés; on a même cru, mais sans aucune vraisemblance, qu'elles alloient jusqu'à Pouzzol, & que c'étoit le lieu des sépultures pour les villes qui étoient sur la côte. Actuellement on ne peut en parcourir qu'une très-petite partie. Ces souterrains ne s'étendent pas sous la ville, ainsi que ceux de Rome; ils sont pratiqués au nord de Naples au travers d'une montagne, & creusés les uns sur les autres; ils ne sont pas, comme on l'a dit plusieurs fois, taillés dans le roc vif, mais

en partie dans la pierre dont on se sert à Naples pour bâtir, & en partie dans une terre compacte, ou, pour mieux dire, dans une espèce de sable d'un jaune roussâtre, ferme, & même dur dans certains endroits, qui est une véritable pouzzolane durcie, qu'on prendroit quelquefois pour du tuf.

Il y a trois ordres de galeries ou trois étages l'un au-dessus de l'autre; on en trouve le plan dans la description de Naples, par Celano, mais les tremblemens de terre en ont fermé les issues; on ne va même plus dans l'étage inférieur.

Depuis l'entrée des catacombes, on marche long-temps par une rue droite qui a dix huit pieds de large, & dont la voûte, dans sa plus grande élévation, peut avoir à-peu-près quatorze pieds de hauteur : cette voûte devient ensuite irrégulière, & semble avoir été percée au hasard dans la montagne, ainsi que diverses autres rues plus petites & plus ou moins élevées, dans lesquelles elle communique de tous côtés. Ces souterrains ressemblent assez pour la distribution aux fouilles de nos carrières; on y trouve des chambres, des culs-de-sacs & des carrefours, au milieu desquels on a laissé des piles ou des massifs, pour empêcher l'éboulement des terres.

Parmi ces différentes salles souterraines, il s'en trouve qui paroissent avoir été des chapelles; selon toutes les apparences elles n'ont jamais été fermées, & attendu l'infection que ces souterrains devoient produire, elles n'ont pu servir probablement qu'à y réciter quelques prières dans le temps qu'on enterroit les morts. Deux de ces chapelles, qui sont les premiers objets qui se présentent quand on est entré dans les catacombes, contiennent des autels de pierre brute, & quelques peintures à fresque très-mauvaises, d'un goût gothique, mais dont les couleurs sont encore assez vives; elles représentent la

Vierge & des ſaints, & paroiſſent être du dixième ſiècle.

Dans toute la largeur des murs, on apperçoit des deux côtés une quantité prodigieuſe de cavités percées horizontalement; on en voit quelquefois cinq, ſix & même ſept, les unes au-deſſus des autres. Ces cavités ſont toutes aſſez grandes pour recevoir un corps humain, mais non pour un cercueil; il paroît qu'on ne les faiſoit que ſur la grandeur de ceux qu'on devoit y mettre, tant les meſures en ſont variées; on en apperçoit pour tous les différens âges, & il s'en trouve de ſi petites qu'elles n'ont pu ſervir qu'à des enfans. Lorſque les corps y étoient dépoſés, on fermoit l'entrée de ces trous avec une longue pierre plate, ou avec pluſieurs grandes tuiles rapprochées & ſcellées à chaux & à ciment. Dans bien des endroits on rencontre des chambres avec des niches où l'on dreſſoit les corps; ces niches étoient peut-être des ſépultures particulières de certaines familles; elles ont preſque toutes au fond & par terre, un ou deux cercueils en forme d'auges. On y voit auſſi des tombeaux, dont pluſieurs ſont revêtus de moſaïques du bas âge; il y en a même qui n'ont point été ouverts.

Les trous ou les niches dont je viens de parler ſont vuides, les cadavres en ayant été enlevés; & ſi l'on apperçoit encore des oſſemens dans certains lieux, on aſſure que ce ſont les reſtes des corps qu'on y mit lors de la dernière contagion.

Les catacombes ont été juſqu'à préſent très-mal examinées par les voyageurs : un lieu qui n'inſpire que l'horreur & l'effroi, un labyrinthe ſouterrain dans lequel on craint de s'égarer, & où l'on ne peut rien découvrir qu'avec des flambeaux, qui peuvent s'éteindre à chaque inſtant; le peu de confiance qu'on a dans les guides, les exemples que l'on raconte de pluſieurs perſonnes qui n'en ſont jamais revenues, ſont des circonſtances qui dégoû-

tent les voyageurs, en ſorte qu'on n'a vu les catacombes que très-ſuperficiellement. Les terres qui ſe ſont écroulées dans une rue d'en-bas, empêchent d'y pénétrer bien avant; il n'en eſt pas de même dans la galerie qui eſt au-deſſus de celle-ci, on peut s'y promener plus long-temps & y pénétrer fort avant; mais il eſt bon de ſe munir d'un briquet, pour le cas où la lumière des conducteurs viendroit à s'éteindre, de porter avec ſoi beaucoup plus de flambeaux qu'il n'en faut pour le temps que l'on veut y reſter, & de ne pas s'en tenir aux flambeaux des conducteurs; ce ne ſont que de vieilles cordes ou des mèches trempées dans de la réſine, dont ils prennent un ou deux paquets, & qu'ils allument ſucceſſivement lorſqu'une eſt prête à s'éteindre.

L'opinion la plus générale ſur les catacombes, eſt qu'elles ont été fouillées par les chrétiens pour s'y retirer dans les temps de perſécutions, y célébrer les ſacrés myſtères en ſecret, & en faire le lieu de leur ſépulture. Mais eſt-il poſſible qu'on eut pu creuſer de pareilles excavations ſans être apperçu? Sous quelle protection les chrétiens auroient-ils pu conduire ces travaux immenſes à leur perfection, ſans être troublés dans leurs entrepriſes, eux qui étoient alors pauvres, mépriſés, décriés & perſécutés? Peut-on imaginer que des milliers de perſonnes ſe fuſſent cachées ſans que le gouvernement parvînt à le ſavoir, & qu'elles euſſent cherché à ſe mettre en ſureté, dans un lieu dont l'entrée ſeule étant fermée, eût pu les faire périr tous enſemble? Enfin les chrétiens des premiers ſiècles étant preſque tous des eſclaves, des gens de la lie du peuple & en butte à la haine publique, comment auroit-il pu ſe faire qu'on n'eût pas découvert le lieu où ils tenoient leurs aſſemblées? ceux qui, abandonnant le chriſtianiſme retournoient à la religion païenne, n'auroient-ils pas donné connoiſſance du lieu de la retraite de ceux dont ils devenoient eux-mêmes les

plus grands ennemis? On dit aussi que les chrétiens avoient creusé ces catacombes pour y faire leur sépulture, afin que leurs corps ne fussent pas mêlés avec ceux des païens : mais ont-ils pu être en assez grand nombre dans une ville telle que Naples? Burnet dans son voyage d'Italie, & plusieurs autres protestans ont réfuté cette opinion avec solidité : ils ont prouvé, ce me semble, que ces souterrains étoient des cimetières publics, dans lesquels on enterroit indistinctement les morts, de quelque religion qu'ils eussent été, parce qu'en effet l'on y trouve des marques fréquentes du paganisme; le fait est constant, quoique M. l'abbé Richard l'ait encore nié dans son voyage d'Italie. Les sépultures étoient hors de la ville suivant la loi des douze tables; on le voit par les cimetières de Rome à Ste. Agnès & à S. Sébastien. (M. Terrasson, Hist. de la Jurisprudence Rom. Part. II. §. 12. Cicéron *de Legibus*, L. II.) Il est vrai que les Romains ont eu pendant quelques siècles l'usage de brûler les corps, mais dans les premiers siècles de Rome on les enterroit, & l'on revint sous les premiers empereurs à cet ancien usage, dont peut-être on ne s'étoit jamais départi pour les gens du peuple; on en peut juger par deux passages de *Festus Pompeius*, où il parle de la sépulture des esclaves : *Puticulos antiquissimum genus sepulturæ appellatos, quod ibi in puteis sepelirentur homines, qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici solent extra portam Esquilinam; quæ, quod ibi putescerent, inde prius appellatos existimat puticulos Ælius Gallus, qui ait antiqui moris fuisse ut patres familias in locum publicum extra oppidum mancipia vilia projicerent, atque ita projecta quod ibi ea putescerent nomen esse factum puticuli..... vespæ & vespillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt..... quia vespertino tempore eos efferunt qui funebri pompâ duci propter inopiam nequeunt.* Ainsi les catacombes furent le lieu de la sépulture

de la plupart des chrétiens & des martyrs, comme des autres gens du peuple.

On y a trouvé des monumens en marbre, avec des inſcriptions grecques & latines : on les a ſciés pour faire le pavé de l'égliſe, que nous avons décrite ci-deſſus ; & Celano dit qu'on ne peut voir ſans verſer des larmes, ce pavé parſemé de caractères antiques, qu'on ne ſauroit plus déchiffrer.

En 1784, on a découvert auſſi de vaſtes ſouterrains près de Palerme, & M. le prince de Torremuzza nous en promet la deſcription. Tout cela n'étoit dans l'origine que des excavations de ſable, *Arenaria*, ou des eſpèces de carrières. Plus on examine ceux de Naples, plus on s'apperçoit qu'ils ne peuvent avoir été creuſés pour d'autres objets : tout l'indique, la nature du ſable que l'on en tire, qui eſt de véritable pouzzolane, les ſinuoſités des routes, qui n'ont été occaſionnées que pour ne pas perdre les veines de ce ſable ſi recherché, à cauſe de ſa dureté dans les conſtructions ſous l'eau. Il eſt vrai que ces ſouterrains ſont bien vaſtes, mais on n'en ſera pas étonné ſi l'on a vu les carrières de l'obſervatoire à Paris, & ſi l'on conſidère la grande conſommation que l'on devoit faire de *pouzzolane* pour les édifices de la ville de Naples, & de tous les lieux circonvoiſins qui furent ſi fréquentés par les Romains, & couverts de tant de conſtructions prodigieuſes. Enfin ces mines étant épuiſées & ces ſouterrains devenant inutiles, pouvoit-on en faire un meilleur uſage que d'y enterrer les morts, & de les faire ainſi contribuer à la ſalubrité de l'air de la ville, en portant les ſépultures hors de ſon enceinte ?

MATER DEI, égliſe où eſt le noviciat des Servites, eſt belle & très ornée ; elle donne le nom à un fauxbourg, appelé *Borgo di Mater Dei*, contigu à celui des Vierges.

Près de l'égliſe des Auguſtins déchauſſés, on mon-

tre la maiſon du célèbre docteur appelé *Mario Schipano*, qui excelloit dans les langues : il étoit ami de *Pietro della Valle*, qui lui adreſſoit les relations de ſes voyages, & il avoit une bibliothéque fameuſe de livres grecs & arabes.

Entre la Sanità & les Auguſtins, on trouve une maiſon de M. Maio, où l'on voit cette inſcription dans la cour :

Hinc ager, hinc urbs eſt ; ſunt ſua faſtidia Cuique.
Cùm placet, hinc agro, cùm placet urbe fruar.

STUDI PUBLICI, bâtiment où étoit l'univerſité, vis-à-vis la porte de Conſtantinople, & ſur la place appelée *Largo delle Pigne* ; il avoit été commencé par le vice-roi comte de Lemos, ſur les deſſins du cavalier Fontana, pour des exercices militaires, mais le manque d'eau fit qu'on ne l'acheva point ; enſuite on l'abandonna pour l'uſage des études : Don Pierre de Caſtro, fils & ſucceſſeur du comte de Lemos, en fit l'ouverture ſolemnelle en *1616*.

Dans la ſuite on ôta ce bâtiment à l'univerſité pour y placer des troupes, & l'on tranſporta les études au couvent de S. Dominique ; car en général les vice-rois Eſpagnols ne firent pas grand cas des ſciences, & elles languirent beaucoup ſous leur adminiſtration. Mais enfin ce bâtiment a été rendu à l'univerſité ſous Don Carlos. La porte du milieu eſt ornée de grandes colonnes, avec les armes du roi & une inſcription en marbre du père Orſo, Jéſuite, qui a été critiquée par Laſena : *Publicæ eruditioni, hominum completrici, Gymnaſia regia.* La façade eſt auſſi ornée de pluſieurs ſtatues antiques tirées de Pouzol. On y voit le ſquelette d'un grand éléphant, que le ſultan avoit envoyé à Don Carlos.

L'UNIVERSITÉ de Naples eſt la ſeule en Italie où l'on jouiſſe d'une véritable liberté, ce qui eſt un effet de la conſtitution du gouvernement : on

y peut avancer, fans craindre, toutes fortes d'opinions philofophiques, pourvu qu'elles ne choquent point ouvertement les lois établies dans le royaume : on y enfeigne toutes les fciences, la théologie, la médecine, la politique, le droit civil, les mathématiques, la philofophie, l'hiftoire, les humanités & les langues orientales (1).

M. le marquis de la Sambuca y a fait établir des chaires de marine, de géographie, de phyfique, d'hiftoire naturelle, d'agriculture, & il a augmenté les revenus de plufieurs autres chaires. Il a fait faire dans ce bâtiment, en 1779, un bel efcalier, & une falle pour la bibliothéque. On fe propofe d'y placer le cabinet de Portici, & celui de Capo di Monte, la bibliothéque des Farnèfe, augmentée de celles des Jéfuites, enfin l'académie de peinture qui eft actuellement a *S. Carlo alle Mortelle* ; ce projet littéraire fait honneur à M. le marquis de la Sambuca.

L'imprimerie qui tient au bâtiment de l'univerfité, *Stamperia Simoniana*, eft une efpèce de rendez-vous littéraire, où beaucoup de gens d'efprit vont caufer fur le foir ; j'y ai vu M. Genovèfe & plufieurs autres gens de lettres dont je parlerai plus bas.

SANTA TERESA *de gli Scalzi*, ou MADRE DI DIO, eft une églife des Carmes déchauffés, placée dans une belle rue derrière le bâtiment des études. Cette églife eft très-ornée, le grand autel eft furtout remarquable par la beauté du travail & la richeffe de la matière; le tabernacle eft en forme de temple, avec des bas-reliefs en bronze doré, & un grand nombre de pierres précieufes. La chapelle de Ste. Thérèfe a été décorée fur les deffins du cavalier Cofmo, & les frefques font de Maffimo; la ftatue de la fainte eft d'argent.

(1) *Iftoria dello Studio di Napoli. Paolino* 1753, 2 vol. *in-4*.

Dans la chapelle de S. Jean de la Croix, il y a un tableau de Jacques del Po, qui repréſente la bataille de Prague, dont le gain fut attribué à l'interceſſion du P. Dominique de Jeſu-Maria. La bibliothéque eſt conſidérable; le bâtiment des religieux eſt très-vaſte; ils ont un grand jardin & des terraſſes, d'où l'on a une très-belle vue.

LA VERITA, Ste. Marie de la Vérité, eſt une égliſe d'Auguſtins déchauſſés, où il y a de bonnes peintures; c'eſt dans la chapelle des *Schipani* où eſt enterré le ſavant Mario Schipano, dont nous avons indiqué la maiſon ci-deſſus.

S. EFREM, *Eframo* ou *Jefremo nuovo*, appelé auſſi S. Euſebio nuovo, ou la Conception, couvent des Capucins, où il y a une bibliothéque vaſte, & des manuſcrits rares qui leur ont été laiſſés par J. B. Centurione. Il y a près de ce couvent pluſieurs palais conſidérables.

En allant du côté de la *Salute*, couvent de Franciſcains, on voit ſur la hauteur la maiſon d'un phyſicien célèbre, Jean-Baptiſte Porta, poſſédée aujourd'hui par la famille des Conſtanzi, qui lui a ſuccédé; ce fut un des plus illuſtres Napolitains. Son livre de la magie naturelle eſt rempli de choſes très-ſingulières pour ſon temps; on y trouve véritablement l'idée de la chambre obſcure & celle du téleſcope, de manière que bien des auteurs l'ont cité comme le premier inventeur des lunettes d'approche, dès l'an 1594, ou quinze ans avant qu'on eût fait de ces lunettes en Hollande & en Italie. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages. La maiſon où il étoit né eſt auprès des *Pii Operarii*, vers la place de la Carità du côté de la rue de Tolède.

IL SACRAMENTO, ou Ste. Magdelaine de' Pazzi, eſt un couvent des Carmélites, dont l'égliſe eſt riche, ornée de tableaux qui ont été laiſſés par Gaſpard Roomer. Le tabernacle eſt de pierres dures, aſſemblées par des bronzes dorés.

En revenant près de *Porta Alba*, on trouve *S. Dominique de Soriano*, église très-ornée; la coupole est du Calabrèse; la chapelle du Rosaire est ornée de marbres, le tableau est de *Giordano*: l'église est très-riche en argenterie; elle est réservée pour les Dominicains de la province de Calabre.

Près de la porte de Médine, il y a un fort beau palais des princes de *Tarsia*, où l'on voit une collection de tableaux précieux. La bibliothéque de ce palais est remarquable par la multitude de bons livres, & même par la richesse & les ornemens des salles qui la contiennent: tout y est sculpté, doré, ou couvert de portraits des hommes illustres. Elle renferme aussi des instrumens d'astronomie; c'est le seul endroit de Naples où j'aie vu un quart-de-cercle; il a trois pieds de rayon, il a été fait en Angleterre, & il est de la meilleure construction; M. Sabatelli y traça, en 1749, une très-bonne méridienne, aussi grande que celle du P. Carcani au collége-royal, & il y a fait plusieurs observations astronomiques. On y trouve encore d'autres instrumens de mathématiques & de physique, une machine pneumatique, un planètaire, des graphomètres, &c. Ce fut Ferdinand-Vincent Spinelli, prince de Tarsia, mort en 1752, qui forma cette bibliothéque: en 1746, il la consacra à l'utilité publique; elle est ouverte trois jours de la semaine, matin & soir; il y a peu de seigneurs qui aient fait un si bel usage de leur fortune, & s'il avoit vécu il auroit été plus loin.

FOSSE DEL GRANO, est un magasin de blé, ou un grenier d'abondance, situé sous les murs de la ville; il fut bâti du temps de Charles-Quint, sur les dessins de Jules-César Fontana; on y rassemble du blé, qui se vend aux boulangers; il en peut contenir deux cent mille *tomoli*, ou soixante-quatre mille setiers; il y a un autre magasin près du port, on l'appelle la Conservazione. On en bâtit un

plus considérable au-delà du pont de la Madelaine, à l'endroit appelé les trois Tours. Cependant la plupart des habitans de Naples achètent du blé & de la farine au marché, ou ailleurs, & font du pain chez eux; la ville en fait distribuer à un prix fixe & invariable, mais dans les temps d'abondance on le trouve trop cher, & on le laisse; dans les temps de disette, elle ne peut fournir assez. Comme la population de Naples a beaucoup augmenté depuis deux siècles, il étoit fort utile d'augmenter ces greniers d'abondance; il seroit à souhaiter qu'on pût former une provision assez considérable pour ne plus éprouver, comme en 1764, toutes les horreurs de la famine, mais cette provision seroit énorme pour une aussi grande ville.

CHAPITRE XXIII.

De la rue de Tolède & des environs.

APRÈS avoir ainsi parcouru toute la partie haute de Naples, nous revenons à la ville basse du côté de la mer; c'est la partie de Naples la plus commerçante, la plus peuplée.

En partant de la place appelée *Largo del Castello*, on trouve la rue des Catalans, *Rua-Catalana*, qui conduit jusqu'au port, & l'église appelée la *Pietà de' Torchini*, c'est-à-dire, l'hôpital des Enfans-bleus; il y a dans l'église une coupole peinte par Giordano, où l'on admire surtout un Christ avec sa croix, vu de bas en haut, dont la perspective est très-savante. Il y a dans l'intérieur de la maison une congrégation qui est ornée de tableaux par Giordano, Vaccaro & Matteis.

Une petite rue conduit à l'endroit où étoit le théâtre S. Barthélemi. Philippe II, vers l'an 1580,

avoit accordé le quart du bénéfice de ce théâtre à l'hôpital des Incurables, comme on le voyoit par une inſcription en marbre qui étoit ſur l'ancienne porte : ce théâtre a été démoli, & l'on y a bâti une égliſe & des maiſons particulières.

La douane conſtruite ſur l'ancien arſenal, eſt un bâtiment remarquable, quoique d'une architecture médiocre; il donne ſur une place où il y a une fontaine de marbre.

Dans une petite rue voiſine on trouve l'égliſe de S. Jacques des Italiens, qui fut bâtie par un vœu des habitans de Piſe, après une victoire ſur les Sarrazins, comme on le voit par une ancienne inſcription ; c'étoit l'égliſe des chevaliers Eſpagnols de S. Jacques de l'épée, avant qu'on eût bâti S. Jacques des Eſpagnols, qui eſt actuellement l'égliſe de cet ordre, ou de cette confrérie, près de *Largo del Caſtello.*

Dans une petite rue qui donne dans la rue du port, en montant vers l'endroit où étoit placé autrefois le *Seggio di Porto*, eſt l'hôpital de S. Onofrio, derrière lequel on voit des reſtes de l'ancienne lanterne du môle qui défendoit le port de Naples.

Parino obſerve que ce quartier du port, le plus ancien de la ville, eſt extrêmement rempli d'égliſes & de petites chapelles, ce qu'on attribue à la jalouſie des Napolitains, qui, du temps des François, ne vouloient pas laiſſer aller leurs femmes bien loin à la meſſe, & communément les y accompagnoient eux-mêmes. Il me paroît tout auſſi naturel de croire que c'eſt un effet de la grande dévotion que les Italiens ont toujours eue, & de leur extrême empreſſement à racheter leurs péchés par les établiſſemens & les offrandes : au reſte, la jalouſie des Napolitains eſt fort diminuée actuellement ; mais il en reſte encore des veſtiges dans l'uſage où ſont les femmes d'une certaine aiſance, de ne ſortir jamais ſeules.

Une belle rue, appelée *Strada de' Lanzieri*, qui est du côté du port, rappelle l'usage où l'on étoit à Naples de faire des jeux de lance & des tournois; cet exercice étoit familier à la noblesse de Naples, toujours guerrière & toujours occupée à se défendre contre ses voisins.

On y voit aussi des rues très-commerçantes, quoique très-étroites, appelées *de' Mercanti*, *degli Orefici*, *de' Spadari*, *de' Ramajuoli*, &c. C'est comme une foire continuelle.

S. PIETRO MARTIRE, couvent des Dominicains, fondé par Charles d'Anjou; il est riche & commode; l'église est ornée à la moderne, avec plusieurs chapelles en marbre; dans le chœur on voit les tombeaux de Pierre d'Arragon, frère du ro Alphonse I, qui fut tué d'un coup de canon, ceux de la reine Isabelle de Clermont, femme du roi Ferdinand, & de Béatrix sa fille. Il y a dans le cloître une source où l'on puise de l'eau pour le roi, dans un réservoir fermé à clef; le reste de l'eau sert au public. Lorsque la cour est à Portici ou à Caserte, on y porte de cette eau tous les jours.

SEGGIO DI PORTO, ou *Sedile di Porto* est le lieu d'assemblée d'un des cinq corps de noblesse; il étoit établi sous la maison des Genuari depuis le temps du roi Charles I, & il y avoit long-temps qu'on souhaitoit de le transporter dans un endroit plus commode; c'est une des situations les plus agréables qu'il y ait à Naples, en face de la belle rue appelée *di monte Oliveto*, qui va depuis la fontaine de Médine jusqu'à l'endroit où étoit la porte du S. Esprit.

L'INCORONATA. Cette église étoit autrefois un palais où l'on rendoit la justice; mais la reine Jeanne I, qui habitoit près de-là, y ayant été couronnée le 23 Mai 1331, avec Louis de Tarente son second mari, convertit ce palais en une église, à laquelle elle donna le nom de *Spina Corona*,

qui depuis a été changé en celui d'*Incoronata*, en mémoire du couronnement de la fondatrice. Ce fut-là où Louis de Tarente institua l'ordre du Nœud en 1352. Pétrarque nous apprend que le célèbre Giotto avoit peint cette église. Voici comme il s'exprime dans une de ses lettres : *Si terram exeas* (1), *Capellam Regis intrare non omiseris in quâ conterraneus olim meus Giottus, Pictor nostri ævi princeps, magna reliquit manûs & ingenii monumenta.* On voit dans la voûte quelques restes de ces fresques de Giotto. Ces morceaux sont précieux par leur ancienneté : on n'y trouve pas à la vérité la composition & l'élégance du dessin ; mais ils ont une certaine vérité, tant dans la couleur locale que dans les caractères de têtes.

Le portrait de la reine Jeanne & son couronnement, par le même Giotto, se voient encore dans la chapelle du Crucifix.

SANTA MARIA LA NUOVA, église des Cordeliers Osservanti, qui fut bâtie en 1268 par Charles I : elle contient des tableaux & des statues que l'on cite à Naples ; mais la chose qui mérite le plus d'être remarquée, est une adoration des Mages, de Giordano, peinte d'une manière très-gracieuse.

On voit dans la chapelle du grand capitaine Gonzalve (2) le tombeau du maréchal de Lautrec, Odet de Foix, mort en faisant le siége de Naples en 1528. Il étoit lieutenant-général de la ligue en Italie contre l'empereur Charles-Quint ; le petit fils de Gonzalve lui fit faire un mausolée, & Paul Jove composa son éloge.

On trouve encore dans cette église le tombeau de Pierre Navarro, qui passe pour avoir inventé l'art des mines.

(1) Cette église étoit alors hors des murs.

(2) Gonzalve rétablit la domination Espagnole à Naples en 1503, au préjudice des François ; il mourut en Espagne en 1515.

En allant de-là au couvent du Mont Olivet, on trouve une fontaine de marbre, qui eſt preſque au-bas des eſcaliers de l'égliſe, avec trois lions qui jettent l'eau dans un grand baſſin, & au milieu la ſtatue en bronze de Charles II, qui fit faire cette fontaine; elle eſt de Dominique-Antoine Caſaro.

Le palais du duc de Gravina Orſini eſt un des plus beaux qu'il y ait à Naples pour l'arcihtecture; mais il n'a point été achevé.

On voit ſur la même place la maiſon qu'habitoit le célèbre botaniſte *Ferrante Imperato*, qui donna en 1599 une hiſtoire naturelle fort eſtimée. Il avoit auſſi formé un beau cabinet d'hiſtoire naturelle à Naples, mais il n'en reſte preſque plus rien.

Près de-là étoit auſſi la maiſon de *Valletta*, célèbre juriſconſulte, très-ſavant dans les langues, & dont on faiſoit grand cas parmi les gens de lettres; il avoit une très-belle bibliothéque.

MONTE OLIVETO eſt un des plus fameux couvens de la ville de Naples; il fut fondé ſous le règne de Ladislas, vers l'an 1400, par Origlia, grand protonotaire du royaume, & enrichi par le roi Alphonſe II. L'égliſe eſt à la moderne: le tableau de la Purification, qui eſt dans le chœur, eſt de Vaſari, qui a peint auſſi la ſacriſtie. Dans la première chapelle à droite du côté de l'évangile, eſt une Aſſomption, de Pinturichio, diſciple du Perugin. On y voit des figures en terre cuite, qui accompagnoient une repréſentation du ſaint ſépulcre; elles ſont remarquables en ce que Joſeph d'Arimathée eſt le portrait de Sannazar, Nicodème celui de Pontanus; les deux autres repréſentent les rois Alphonſe & Ferdinand.

Le tableau de la chapelle du S. Sacrement eſt de *Santa Fede*. Dans la chapelle des Piccolomini eſt le tombeau de Marie d'Arragon, fille de Fréderic I. Dans la chapelle des Pezzo, il y a une ſtatue de la Vierge avec des bas-reliefs, de *Santa Croce*, que

cet

cet habile artiste fit par une espèce de rivalité avec Jean de Nola, qui travailla dans la chapelle des Ligori. Dans une autre chapelle, on a mis le tombeau de Gabriel Correale, jeune homme pour qui le roi Alphonse I fit ces deux vers, qu'on y a gravées :

Qui fuit Alfonsi quondam pars maxima Regis,
Gabriel hac modica nunc tumulatur humo.

Dans la chapelle du B. Jacques Tolomei, le tableau d'autel est de Massimo. La chapelle du B. Bernard Tolomei, fondateur de l'ordre des Olivétains en 1319, est peinte à fresque par Paul de Matteis & il y a deux tableaux en huile qui représentent des actions de sa vie, par François *di Maria*. Dans la chapelle de S. Christophe, il y a un tableau de Solimène.

La bibliothéque du couvent est considérable, aussi-bien que l'apoticairerie, qui donne sur la rue de Tolède, & qui est renommée pour les odeurs, les pommades & les savons parfumés qu'on y débite. Ce couvent est d'une étendue prodigieuse, il y a quatre grands cloîtres & une multitude d'appartemens : j'y ai vu habiter le Nonce de Rome dans le temps qu'on travailloit aux réparations de son palais.

PALAZZO MATALONE, est un des plus beaux qu'il y ait à Naples, par l'architecture & par les ornemens, les statues, la galerie, &c. il donne d'un côté sur la rue de Tolède.

SANTA ANNA DE' LOMBARDI, petite église fondée par la nation de Lombardie, ornée de plusieurs tableaux de prix, qu'on dit être du Caravage, du Bassan, de Jordan & de Lanfranc. On remarque surtout à la croisée à la gauche, un fort beau tableau de Lanfranc, c'est l'enfant Jésus & la Vierge qui donnent le rosaire à S. Dominique : on voit aussi dans ce tableau S. Janvier, qui baise

la main de l'enfant Jésus : la composition & la couleur en sont bonnes ; la Vierge est de la plus grande beauté, & l'enfant Jésus est dessiné avec toutes les graces de l'enfance : il est peint d'une couleur fine, transparente, lumineuse ; la tête de S. Janvier a un grand caractère de vérité, mais le bras de la figure n'indique pas assez le nud. Le S. Dominique n'est pas tout-à-fait de la même beauté ; le grand ange qui soutient la draperie à gauche a l'air d'un terme, & il est d'une proportion trop grande pour la place qu'il occupe ; le groupe des petits anges sur la droite est admirable.

Dans la chapelle du cavalier Fontane, on voit son portrait en marbre.

STRADA TOLEDO, rue de Tolède, la plus belle & la plus grande rue de Naples, est aussi la plus belle de l'Italie, si l'on excepte le cours à Rome, qui cependant n'est point aussi large, aussi peuplé, aussi bien pavé, mais qui contient de plus beaux bâtimens, & qui est plus long. La rue de Tolède est bâtie sur les anciens fossés de la ville ; ce fut Pierre de Tolède qui le fit combler pour y bâtir une rue à laquelle on donna son nom. Elle a cinq cent quarante toises dans un seul alignement ; mais on trouve près de huit cent toises, en y comprenant la place du château & la grande rue qui est au-delà de l'endroit où étoit la porte du S. Esprit. Celle-ci va même jusqu'aux *Fossè del Grano*. On y fait quelquefois des courses de chevaux. Cette rue étoit fort embarrassée par les petites échopes, & par les fruitières qui en faisoient comme une espèce de marché ; mais j'apprends que cela est changé, & rien ne dépare actuellement cette belle rue.

La place qui est au nord de la rue de Tolède s'appelle *Larga dello Spirito Santo ;* elle a été décorée, en 1758, sur les dessins de Vanvitelli, d'un grand corps de bâtiment, appelé *Teatro del Largo dello Spirito Santo ;* on y a placé le modèle en plâtre

d'une ftatue équeftre de Don Carlos, ou Charles III, fait par Thomas Solari, Génois, & qu'on devoit exécuter en bronze fur la même place ; des brouilleries ont retardé l'exécution de ce projet.

SPIRITO SANTO, qui donne fon nom à la porte & à la place dont nous avons parlé, eft une des églifes les plus riches de Naples : elle fut bâtie, en 1563, par une compagnie de pieux Napolitains, qui fe difoient infpirés du S. Efprit : leur zèle échauffé par les prédications du P. Ambroife Salvio Bagnuolo, Dominicain, les porta à y faire bâtir un confervatoire où l'on reçoit les filles des femmes débauchées, afin de les empêcher de fuivre l'exemple de leurs mères, & où l'on place les filles qu'on retire des maifons des femmes publiques. Elles ne font point cloîtrées, elles s'exercent fpécialement à la mufique. On y tient une banque qui fut ouverte en 1594, & qui fe glorifie de n'avoir jamais manqué ; elle eft tenue par de riches négocians, fous la direction d'un magiftrat ; le peuple, même dans les temps de fédition & de difette, a toujours refpecté ces fortes d'établiffemens. L'églife a été décorée depuis peu par Mario Gioffreda, bon architecte Napolitain ; la chaire & le grand-autel font en beaux marbres, la coupole eft belle. Le tableau de la defcente du S. Efprit, qui eft au-deffus de l'autel, eft de Francifchello di Muro. Celui de la croifée à droite repréfente la Vierge avec S. Jérôme & S. Charles Borromée, il eft de Fifchietti ; celui de la gauche eft une Affomption de Celebrano ; ce font deux peintres vivans. Tout autour de l'églife on voit les martyres des douze apôtres. Le tableau le plus remarquable de cette églife eft celui du Rofaire, dans la chapelle de la croifée à droite, il eft de Giordano ; la Vierge eft placée fous un dais, & S. Dominique reçoit le Rofaire de fa main : l'ordonnance de ce tableau s'écarte un peu des principes de la compofition,

mais on ne sauroit trop admirer les grâces du dessin & la beauté de la couleur.

PIAZZA DELLA CARITA est une place triangulaire, qui donne dans la rue de Tolède, où il se tient un marché considérable de fleurs, de fruits & de légumes ; c'est-là qu'on apporte en quantité & dans toutes les saisons les productions des environs de Naples, les plus agréables & pour la vue & pour le goût.

La rue de Tolède est ornée d'une multitude de beaux hôtels, *Stigliano*, *Cavalcante*, *Madalone*, *Giorgi*, & celui qui portoit le nom de *Perelli ;* il appartient au marquis de *Salsa*. L'on y voit une belle bibliothéque ; il y a sur la rue des boutiques, qui ne sont pas un mauvais effet.

Le palais de La Nonciature est aussi dans la rue de Tolède ; c'est-là que le nonce de la cour de Rome réside avec toute sa cour ; il y exerce la jurisdiction qui appartient au pape ; il a ses auditeurs, ou juges ordinaires, avec procureur-fiscal ou promoteur, greffier, notaire, secrétaire, & même des prisons. Cette jurisdiction du nonce est une suite de la suzeraineté du pape sur le royaume de Naples.

Mais il y a en Sicile une singularité d'une espèce toute opposée, c'est le tribunal de la *monarchie de Sicile*, dont nous parlerons dans la suite.

S. Thomas d'Aquin est un collége célèbre de Dominicains, où l'on enseigne la philosophie & la théologie.

S. Jean des Florentins, église nationale, est remarquable par son architecture, qui est d'un Florentin, disciple de Michel-Ange, & par de bonnes peintures. Les plus grandes maisons de Florence ont des chapelles dans cette église, & le consul de Florence en nomme le curé, qui est ensuite examiné par l'archevêque.

Cette église donne le nom à un théâtre qui en est proche, & qui a été refait en 1779 dans un

goût moderne ; j'y ai vu jouer des comédies ; j'en parlerai à l'article des ſpectacles.

MONTE CAVARIO, couvent des Cordeliers obſervantins, eſt à l'occident de la rue de Tolède ; il y a dans l'intérieur une congrégation de gentilshommes, ſous le titre de la Conception, qui s'eſt diſtinguée long-temps par une proceſſion fameuſe, appelée proceſſion des *Battaglini*, du nom du religieux qui en avoit été le premier inſtituteur ; elle ſe faiſoit le Samedi-Saint & la veille de la Pentecôte avec une pompe extraordinaire ; les troupes, la nobleſſe, les muſiciens, le char de triomphe de la Vierge, d'autres grandes machines repréſentant le myſtère de la Nativité, & celui des pélerins d'Emaüs, les chevaliers de S. Jacques, d'Alcantara & de Calatrava en habits de cérémonie, un clergé nombreux, une grande illumination rendoient cette proceſſion une des plus ſuperbes qu'il y eût ; il y avoit une rente de plus de deux milles francs, laiſſée par teſtament pour la proceſſion de la Pentecôte ; mais elle n'a plus lieu depuis 1750, le revenu a été appliqué du conſentement du roi à un nouveau conſervatoire d'orphelines.

LA MADONNA DE' SETTE DOLORI, égliſe des Servites, bâtie dans un lieu élevé, & à l'entrée d'une rue qui a deux mille toiſes de long. Cette rue paſſe devant le Gesù, & va juſqu'à la *Porta Nolana* ; on l'appelle quelquefois *Spacca-Napoli*, c'eſt-à-dire, qui diviſe Naples ; mais les parties de cette rue portent différens noms, & ne ſont pas toutes dans le même alignement ; à l'endroit où elle traverſe la rue de Tolède, près des palais de *Maddaloni* & de *Monteleone*, elle s'appelle *Strada della Quercia*, à cauſe d'un ancien chêne des jardins de ce palais, qui faiſoit ſaillie ſur la rue.

Le troiſième dimanche de Septembre, on célèbre dans cette égliſe des Servites la fête de Notre-Dame de ſept Douleurs, & l'on fait une proceſ-

sion à laquelle assiste le corps de ville en conséquence d'un vœu fait après un tremblement de terre, qui avoit produit des ravages considérables; on assure que depuis ce temps là on n'a pas éprouvé à Naples de semblable disgrace.

Il y a près de cette église une paroisse, appelée *S. Maria d'Ogni bene.*

SANTA TRINITA *del Monte Ermeo*, près de la porte Medina, couvent de religieuses Franciscaines, un des plus beaux & des plus riches qu'il y ait à Naples; il fut fondé en 1620 par Eufrosine de Silva; l'église en forme de croix grecque est de l'architecture du cavalier Cosmo, & fut peinte par Berardino; l'autel est en beaux marbres; il porte un tabernacle de pierres précieuses, orné de statues d'argent, estimé plus de deux cent cinquante mille livres. On conserve dans la sacristie des calices d'or & de cristal de roche, qui sont ornés de diamans, de même que l'ostensoir. Parmi les peintures de l'église, on remarque un S. Jérôme de l'Espagnolet, une Vierge accompagnée de S. Joseph & de plusieurs autres saints, par le même. Le tableau du Rosaire & les portes de l'orgue sont du vieux Palme. On assure que le cloître des religieuses est le plus beau qu'il y ait en Italie, par sa grandeur, sa situation, ses eaux, ses jardins, ses peintures, & tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable dans une maison.

Dans la rue appelée *Vicolo de' Greci*, il y a une église paroissiale, fondée autrefois par un Paleologue en faveur des Grecs, qui après l'invasion des Turcs se retirèrent à Naples; on y fait l'office suivant le rit des Grecs; on y voit plusieurs peintures à la grecque, & des fresques de Bélisaire Corenzio, qui étoit de la même nation.

Revenant à l'orient de la rue de Tolède, on trouve la place du Gesù nuovo. On y avoit élevé une statue équestre en bronze du roi d'Espagne

Philippe V, faite par Laurent Vaccaro, lorſque ce prince fit ſon entrée ſolemnelle à Naples le 20 Mai 1702 ; mais elle fut briſée le 7 de Juillet 1707 par les Allemands, qui couroient dans la ville en criant vive Charles III ; c'étoit l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, & qui fut élu enſuite empereur en 1711, après la mort de Joſeph I ſon frère.

On voit actuellement ſur cette place une aiguille de marbre, que le P. Pepe, Jéſuite, fit élever en 1758. Il jouiſſoit à Naples d'une ſi grande conſidération, que le roi même baiſoit la main de ce religieux, dont il connoiſſoit le crédit ſur l'eſprit du peuple ; le reſpect qu'on lui portoit le rendoit dépoſitaire d'une quantité prodigieuſe d'offrandes & d'aumônes : & comme il avoit une dévotion ſpéciale à la Vierge, il lui éleva le monument dont nous parlons ; la reine Amélie y contribua beaucoup. Il eſt chargé d'ornemens de formes bizarres, chantournées, & tout-à-fait éloignées de la belle ſimplicité des obéliſques de Rome ; une multitude de figures, de bas-reliefs, de groſſes moulures de marbre en ont augmenté la dépenſe, ſans en augmenter le mérite ; quand on vient de Florence & de Rome, on trouve de ſemblables ouvrages auſſi bizarres que ceux des Goths, des Turcs & des Chinois. Cet obéliſque eſt encore pire que celui de S. Janvier dont nous parlerons bientôt. Il eſt ſurmonté par une ſtatue de la Vierge, autour de laquelle on allume des lampes pendant la nuit ; les religieuſes de Ste. Claire en ſont chargées depuis l'extinction des Jéſuites.

GESU NUOVO, ou *Trinità maggiore*, étoit la maiſon profeſſe des Jéſuites ; ils achetèrent, en 1583, le palais des princes de Salerne pour y bâtir leur maiſon.

Elle eſt actuellement occupée par les *Minori Riformati*, qui habitoient celui de la Croix du

palais, où l'on a bâti un édifice militaire & des maisons particulières.

L'architecture de cette église est de *Novello di S. Lucano*; elle est ornée de bossages en pointes de diamans, comme beaucoup de palais à Florence; l'église fut fondée par Isabelle Feltria *della Rovere*, de la famille des ducs d'Urbin, & princesse de Bisignano en 1584. C'étoit la plus belle église de Naples, au jugement de tout le monde; elle est en forme de croix, dont les aîles ont la moitié de la longueur des deux autres parties; il y avoit une grande coupole, qui avoit été peinte de la main de Lanfranc : le tremblement de 1688 renversa la coupole; elle fut refaite & peinte par Paul de Matteis, & il ne restoit de l'ancienne coupole que les quatre Evangélistes des pendentifs, qui étoient au nombre des plus beaux ouvrages de Lanfranc; mais on a été obligé de démolir la nouvelle coupole, & de soutenir le bâtiment par des piliers, parce que les fondations avoient été gâtées par les eaux. On croit même qu'il faudra démolir toute l'église; elle est déjà abandonnée, la pluie y tombe, l'herbe y croît, & bientôt il ne sera plus question des peintures qui la décorent. Sur la porte de la nef est une grande fresque de *Solimène*, qui représente Héliodore battu de verges, & chassé du temple par un ange. Ce morceau a de l'effet, l'ordonnance en est belle, mais le dessin en est un peu lourd. Il est gravé dans le Voyage pittoresque.

La grande chapelle est du chevalier Massimo; celle de S. François est de Bélisaire; la chapelle de la Vierge, qui est à main droite, est de Solimène; la chapelle de S. Ignace est ornée de six belles colonnes de marbre d'Afrique, avec beaucoup de pierres fines, elle est du cavalier Cosmo, aussi-bien que les statues de David & de Jérémie : il y avoit dans cette chapelle trois tableaux de l'Es-

pagnolet, & dans celle de la Ste. Trinité, un tableau du Guerchin.

La facristie renfermoit auffi des tableaux rares, deux de Raphaël, un d'Annibal Carrache, &c. Le tréfor étoit immenfe; on y montroit un devant d'autel d'argent, de grandes ftatues d'argent, un grand oftenfoir de pierres précieufes: à peine le tréfor de la cathédrale pouvoit-il l'emporter fur celui-ci, Mais le roi a difpofé de toutes ces richeffes; une grande ftatue d'argent, qui repréfente la Vierge tenant l'enfant Jéfus, a été donnée au couvent de Ste. Claire.

La maifon eft grande & commode, on y voyoit une des plus belles bibliothéques de Naples: elle a été réunie à celle du Gesù Vecchio, ou du Salvadore, dont nous parlerons bientôt. Il y avoit auffi une apothicairerie fameufe, qui étoit dirigée en 1765 par un Jéfuite François; j'y vis avec plaifir la machine nouvelle qui fert à tirer les fels des plantes à la manière de la Garaye, les meilleurs livres de pharmacie & de chimie, & les drogues les mieux choifies. Cet établiffement ne fubfifte plus. Les jardins font vaftes, il y arrive d'excellentes eaux.

SANTA CHIARA, couvent de Ste. Claire, fitué vis-à-vis le Gesù; c'eft le couvent le plus célèbre de Naples; il fut fondé par Robert, qui fut roi de Naples en 1309, & par la reine Sancia fon époufe; le bâtiment, les cloîtres, les jardins de ce couvent font fi confidérables, qu'on les compare à une ville.

L'églife eft gothique, mais très-ornée, elle a deux cent quarante-trois pieds de long & quatre-vingt dix-fept de large; elle eft fi chargée de dorures & d'ornemens, qu'elle perd à cette profufion. Elle étoit autrefois ornée de peintures du *Giotto* & de *Zingaro*, que le roi Robert fit faire, comme le raconte Raphaël Borghini, dans fon livre intitulé *Il Ripofo*; mais il n'en refte plus que de lé-

gers fragmens; on a recouvert la plus grande partie avec des marbres, des ſtucs & des dorures. La voûte qu'on a faite pour maſquer l'ancienne a été peinte par Sébaſtien Conca, & les peintures ſont très-eſtimées.

La chapelle de la Vierge, appelée *delle Grazie*, renferme une image miraculeuſe, que l'on dit être du *Giotto*, mais qui a été reſtaurée par un pinceau moderne : la chapelle a été ornée de marbre ſur les deſſins du cavalier Coſmo ; on y voit le tombeau de Raymond *Cabano*, qui de la plus baſſe ſervitude parvint au rang de grand ſénéchal du royaume, & qui fut enſuite exécuté avec ſa femme & ſes fils, pour avoir trempé dans l'aſſaſſinat d'André fils du roi d'Hongrie.

La chapelle des Reſaliti, nobles Florentins, eſt toute en marbre blanc; le tableau qu'on y voit eſt un S. Thomas, de Marc de Sienne.

Il y a dans cette égliſe un plafond de quelqu'élève de Solimène, repréſentant Ste. Claire à Aſſiſe, qui, le ſaint ciboire à la main, met l'armée des Sarrazins en déroute; c'eſt une grande compoſition, mais la couleur en eſt trop brillante, ſurtout dans les ombres, & laiſſe partout quelque choſe à déſirer.

On y voit un mauſolée gothique du roi Robert, fondateur de l'égliſe de Ste. Claire, qui étant mort dans la trente-quatrième année de ſon règne, y fut enterré le 16 Janvier 1343. Ce roi fut ſurnommé le bon & le ſage; ſa mémoire eſt chère aux Napolitains : il aima la juſtice, il fit régner les lois, & fit par conſéquent le bonheur de ſes ſujets. Cette égliſe renferme encore le tombeau de Jacques *del Balzo*, qui eut le titre d'empereur de Conſtantinople, celui de ſa ſœur Clémence, ceux de Charles l'illuſtre, duc de Calabre, & de Jeanne I, impératrice de Conſtantinople. Dans la chapelle des *San Felice*, on voit un crucifix de Lanfranc,

& des tombeaux de plusieurs personnes de la maison de *San Felice ;* l'un de ces sarcophages est un ancien mouument du paganisme, le plus entier & le plus beau qu'il y ait à Naples : ce n'est pas le seul exemple qu'on voie en Italie de tombeaux païens transportés dans nos églises, & j'en ai cité plusieurs dans la description de Rome. La même chapelle renferme le portrait & le tombeau d'un médecin, qui a fait un très-bon traité sur les bains d'Ischia.

Au-dessus de la sacristie il y a plusieurs images de saints, qui passent pour être des restes des peintures de *Giotto*, & près de-là une statue de la reine Jeanne. La sacristie est extrêmement riche en argenterie & en meubles précieux; il y a entr'autres un tabernacle d'argent.

Le monastère est composé de plus de deux cent religieuses de la première noblesse; on y en a vu jusqu'à quatre cent. Elles reçoivent la meilleure compagnie daus leurs parloirs.

PALAZZO DELLA ROCCA, palais du prince de la Rocca, situé près de Ste. Claire, renferme une belle collection de tableaux, qui est substituée dans la famille.

Les quatre évangélistes en bustes, par le *Guide ;* ils sont correctement dessinés, bien coloriés & d'une touche facile ; le caractère de tête de S. Jean est le moins beau.

Latone qui métamorphose des paysans en grenouilles, par Annibal *Carrache :* ce morceau n'est pas assez fini, mais la couleur en est bonne, & il est dessiné d'une grande manière ; les deux enfans sont seulement trop petits.

Une Judith, par *Massimo*, tableau vigoureux de couleur, mais qui malheureusement a noirci.

Un tableau ovale de *Pierre de Cortone*, représentant un songe de S. Joseph. Les figures n'y sont qu'à demi - corps & de grandeur naturelle : cet-

ouvrage plaît autant par sa belle disposition que parce qu'il est peint d'une manière large, agréable & vigoureuse; l'ange est heureusement composé; on désireroit que le dessin fût plus correct, surtout dans la figure de S. Joseph. Ce tableau a poussé au noir comme le précédent.

Plusieurs tableaux de Voüet, peintre françois; ce sont des anges à demi-figures & de grandeur naturelle, ingénieusement ajustés, peints facilement & traités d'un grand style, mais avec un peu de sécheresse. Une Nativité du même peintre d'une couleur agréable.

GESU VECCHIO, ou *Il Salvadore*, collége qu'occupoient les Jésuites, dirigé maintenant par des séculiers, il est près de Ste. Claire, il fut fondé par *Roberto Caraffa*, comme on le voit par l'inscription; c'est un des plus beaux bâtimens de Naples; il a été fait sur le palais des ducs de *Madaloni*. La cour des classes est entourée de portiques à deux étages, qui sont très-beaux; l'église est ornée de marbres & de statues de Pierre Ghetti; le tableau du grand-autel est de Marc de Sienne; celui de S. Ignace est de Solimène; le tableau de la transfiguration & celui de S. Ignace évêque, sont aussi de Marc de Sienne.

L'escalier de la maison est très-grand, très-noble, & digne de ce bel édifice; il a été fait sur les dessins du cavalier Cosmo; il conduit à la bibliothéque; c'est le plus beau vaisseau de ce genre qu'il y ait à Naples; on y voit une belle menuiserie en bois de noyer & d'olivier, ornée d'un grand nombre de statues en bois; c'est-là que se tiennent les assemblées de l'académie des sciences de Naples.

La bibliothéque est très-nombreuse, & les Jésuites y avoient rassemblé les meilleurs livres; j'y ai vu de très-beaux instrumens d'astronomie; une machine parallatique en cuivre, avec un grand axe,

faite à Londres, qui porte un secteur de quatre pieds, & qui peut porter une lunette de huit à dix pieds, pour suivre le mouvement des astres dans leur révolution diurne; un télescope à réflexion, garni d'un micromètre objectif pour mesurer les diamètres apparens des planètes, exécuté à Londres; machine alors nouvelle, que je ne m'attendois pas à trouver au fond de l'Italie.

Depuis l'extinction des Jésuites, ce collége a été mis sous la forme d'université, & l'on y trouve des professeurs habiles dans tous les genres. Le colonel Scalfati est gouverneur de cette maison.

Il y a une fondation de plus de quatre-vingt mille livres de rente, faite pour des aumônes, par le prince *Filomarino della Rocca*. On élève des enfans de docteurs aux frais du roi, & l'on y donne une très-bonne éducation, ainsi qu'à la Nunziatella, pour la jeune noblesse, & l'école des cadets pour ceux qui entrent au service.

Il y avoit autrefois dans cet emplacement une église de S. Pierre & de S. Paul, où étoit une inscription à l'honneur de Ste. Hélène, mère de Constantin; on la conserve dans la cour de ce collége. Dans la même enceinte ou espèce d'isle que forment les bâtimens du collége, se trouvoit une ancienne tour de briques, qui servoit de phare pour le port de Naples. On va voir dans la maison des caves d'une étendue singulière, il y tiendroit, dit-on, trente mille tonneaux de vin.

MONTE DELLA PIETA, établissement utile qui fut fait, comme nous l'avons dit dans le premier Volume, pour empêcher l'usure des Juifs, auxquels de pauvres gens étoient souvent obligés d'avoir recours. Ce fut en 1539 qu'on institua à Naples une compagnie pour secourir les prisonniers pour dettes en leur prêtant de l'argent, & l'on attribue la rareté des banqueroutes dans le commerce de Naples, au secours que cet établissement pro-

cure à des négocians dans leurs revers. On y prête sur toutes sortes de gages, ou habillemens de soie, de laine ou de lin, & sans intérêts pendant deux ans, si la somme empruntée n'excède pas la valeur de dix ducats, ce qui revient à quarante-trois livres de notre monnoie. Pour de plus grandes sommes ou pour un temps plus considérable, on exige un intérêt qui est réglé sur l'état actuel du commerce, c'est-à-dire, suivant le taux permis par le prince, qui n'est point fixé précisément à quatre ou cinq pour cent comme ailleurs, mais qui varie selon que l'argent est plus ou moins abondant dans le royaume; en 1784, on paya six pour cent, de même qu'au *Monte de' Poveri*. On est si convaincu à Naples de l'utilité & de la sainteté de cet établissement, qu'on le nomme dans les actes *Sacro Monte :* le peuple dit même quelquefois que les gages qui y sont déposés y sont garantis miraculeusement de toute sorte d'insecte. Le peuple respecte la banque du Mont de Piété au point que, dans les séditions les plus violentes, & dans le temps où l'on pilloit impunément par toute la ville, on n'a jamais fait la moindre entreprise contre cette maison; les séditieux eux-mêmes y mettoient des sauves-gardes, & les ministres du Mont de Piété y remplissoient leurs fonctions avec autant de tranquillité, que si l'on eût été en pleine paix. Les magasins de cette maison sont prodigieux, ils renferment une immensité de choses en fait de meubles, bijoux & habits de toute espèce, comme celui de Paris; on y voit la richesse & la pauvreté d'une ville.

Comme il n'y a point de dépôt plus sûr & plus sacré, bien des particuliers y déposent de l'argent ou des bijoux. La maison fait aussi des aumônes, & marie des filles sur les profits de la banque.

Les gages se vendent au bout de trois ans, si l'on ne fait pas rafraîchir le billet.

Le bâtiment actuel fut fait en 1598 sur les dessins du cavalier Fontana : il y a quelques peintures dans l'église.

On compte encore à Naples cinq autres Monts de Piété, dans lesquels on prête jusqu'à dix ducats ou quarante-trois livres sans intérêt ; mais au-delà de cette somme on paie l'intérêt, comme nous l'avons dit.

Il y a d'autres banques particulières, qu'on appelle aussi *Monti*, ou dépôts, dans lesquels certaines familles placent des sommes à intérêt, mais dont on ne reçoit rien pendant un grand nombre d'années ; chaque année l'intérêt se joint au principal, & porte intérêt à son tour. On dit que dans la maison Caraccioli on fait des dots de cent mille écus avec un fort petit capital oublié pendant un certain nombre d'années. L'effet de ces intérêts accumulés devient prodigieux ; on sait, par exemple, que cent livres mises sur la tête d'un enfant de trois ans, sans rien recevoir jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, lui produiroient huit mille deux cent cinquante-six livres de rente, & à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, plus de six millions le reste de sa vie. M. Déparcieux, *Addition à l'Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine* 1760, page 12.

Près d'un escalier qui conduit à S. Jean le majeur il y a une fontaine où est la statue de Ferdinand I. Les maisons des environs ont des eaux en abondance ; quelques-unes ont des réservoirs très-grands ; c'est ce qui a donné lieu à Célano de croire que c'étoit-là que passoit anciennement le Sebéto.

S. GIOVANNI MAGGIORE, S. Jean le Majeur, deux cent dix toises au nord-est de Seggio di Porto, est la plus étendue des trente paroisses de Naples ; c'étoit autrefois un temple que l'empereur Adrien avoit fait élever à son cher Antinoüs. Constantin & Hélène le consacrèrent à S. Jean-Baptiste ; le

bâtiment a été refait plusieurs fois, & il ne reste que quelques colonnes cannelées antiques fort dégradées.

Il y a vers le grand-autel une épitaphe de Janus Anfinius, grand littérateur, & un fragment d'une grande colonne qui paroît venir de l'ancien temple. Le tableau de l'autel est de Léonard de Pistoia. La chapelle *Ravaschiera* est ornée en marbres, de la façon de Jean de Nola; on y voit une ancienne inscription du temps de la république de Naples, qui commence ainsi : *Verotio A. F. Pal. Severino.*

La grande antiquité de cette église fait qu'on a donné à un vieux tombeau le nom de tombeau de Parthénope, comme on fait voir à Padoue celui d'Anténor; cela sert seulement à rappeler au voyageur que Naples s'appeloit aussi Parthénope, comme nous l'avons dit ci-dessus.

PALAZZO FILOMARINO, qui est près de S. Jean, fut construit aux frais du cardinal *Filomarino*, archevêque de Naples, dont nous avons eu occasion de rappeler le crédit & le mérite en parlant de la révolte de *Masaniello.* Il est occupé par le duc de la Torre qui est de la même maison, & qui a beaucoup de connoissances en méchanique; son frère D. Clémente Filomarino est poëte. Ce palais est un des plus beaux de Naples, quoique la décoration ait quelque chose de maigre; il renferme plusieurs tableaux de prix.

Les saintes femmes au tombeau, par le *Dominiquin :* le Christ est dessiné finement, & les contours en sont coulans; il est représenté mort entre les bras de la Vierge; tous les groupes sont bien pensés, l'effet de la lumière est grand, les têtes de femmes sont gracieuses, elles ont beaucoup de fraîcheur, & sont pleines d'expression; cependant les deux anges qui sont derrière la Vierge ont des têtes trop symétriques, & l'enfant qui est aux pieds du Christ pouvoit être mieux dessiné.

Une

Une sainte famille du *Dominiquin :* on y voit les anges apportant des fruits à l'enfant Jésus qui joue avec des pommes, & S. Joseph avec ses lunettes qui le regarde ; ce tableau est bien composé, rempli de naïvetés, & d'ailleurs dessiné très-savamment. C'est dommage que les lumières en soient trop égales, & que le ton de couleur soit un peu aride.

Une fuite en Egypte de Pierre de Cortone ; le caractère de la Vierge est admirable, mais la lumière de ce tableau n'est pas groupée, & il est foible de dessin.

Une annonciation & une adoration des Mages, du Poussin ; ces deux morceaux sont bien dessinés & bien drapés, mais médiocrement composés, & d'une couleur qui n'est pas séduisante.

Les trois Maries au tombeau, par Annibal Carrache : on y voit l'ange qui leur montra que la pierre étoit levée, en leur disant : *Jésus de Nazareth que vous cherchez est ressuscité, il n'est point ici ;* cet ange est très-lumineux, l'ordonnance du tout ensemble est sage, le dessin correct, les caractères de têtes expressifs, les draperies bien jetées & traitées d'une manière large, la touche nette, la couleur est même assez vigoureuse, le ton en est seulement un peu rouge ; ce tableau a été gravé assez bien par Louis Roullet.

On a fait graver dans le Voyage pittoresque l'annonciation & un repos de la Vierge, du Poussin, & la fuite en Egypte, comme étant remarquables surtout par la composition poétique & pittoresque, la variété dans les caractères & dans l'action, une grande vérité d'imitation, l'esprit & la finesse du sentiment.

CHAPITRE XXIV.

Suite de la partie orientale de Naples ; quartier S. Dominique.

SAN DOMENICO GRANDE, ou *San Domenico maggiore ;* c'eſt la principale maiſon des Dominicains, qui en ont dix-huit dans la ville de Naples. Ce couvent étoit autrefois un hôpital appelé S. Michel de *Marſiſa*, avec une égliſe de Bénédictins qui fut cédée aux Dominicains, & conſacrée par le pape Alexandre IV, lorſqu'il eut été élu à Naples en 1254. Charles prince de Salerne, fils de Charles I de la maiſon d'Anjou, étant priſonnier en Sicile, fit vœu de bâtir une égliſe à l'honneur de Ste. Madelaine. Etant enſuite devenu roi en 1285, il en changea le nom par dévotion pour l'ordre S. Dominique, à qui il laiſſa ſon cœur ; on le conſerve encore embaumé dans une boîte d'ivoire.

Il y a dans cette égliſe une chapelle du Chriſt, faite à l'honneur du crucifix, que l'on a dit avoir confirmé la doctrine de S. Thomas, en lui diſant : *Bene ſcripſiſti de me, Thoma ;* on ne le voit qu'avec une permiſſion expreſſe du prieur, & quatre novices y aſſiſtent ayant un cierge à la main. Dans la même chapelle eſt une deſcente de Croix du Zingaro. Dans la chapelle des Brancacci, un portrait véritable de S. Dominique. Dans celle des Pinelli, une annonciation du Titien. Au-deſſus de cette chapelle ſont les tombeaux des fils de Charles Duras, roi de Naples. Sur l'autel qui eſt en face de la chapelle de Stigliano il y a une ſtatue de la Vierge par Jean de Nola. Dans la chapelle des Franchi eſt une freſque de Béliſaire, & près de-là S. Joſeph de Gordiano.

Dans une chapelle en entrant dans la nef, une flagellation par Michel-Ange de Caravage; ce tableau est si noir qu'on a beaucoup de peine à en découvrir les beautés.

La sacristie est peinte, pavée en marbre, ornée de dorures, & de la plus belle menuiserie. On y remarque une gloire de Solimène : c'est une composition du plus grand genre, l'ordonnance en est admirable, l'invention poétique, l'allégorie très-belle, & le pinceau brillant. On l'a fait graver dans le Voyage pittoresque. On y voit les tombeaux des rois Alphonse I & d'Isabelle d'Arragon sa fille, de Ferdinand II & de la reine son épouse. Ces tombeaux ont été restaurés par le vice-roi comte de Miranda. Le tombeau d'Antoine Pétruccio, secrétaire du roi Ferdinand I, qui fut étranglé pour la conjuration des barons. Celui du marquis de Pescara ou de Pescaire, Ferdinand d'Avalos, qui fut un des grands capitaines de son temps. Il étoit à Brescia, lorsque cette ville fut assiégée par Gaston de Foix, & l'on croit qu'il y fit le premier usage de la poudre pour les mines. Ce tombeau est un coffre couvert de velours, avec les ornemens relatifs à ses dignités, & des inscriptions : il est gravé dans le Voyage pittoresque de Naples, de même que plusieurs autres tableaux de cette ville. Il y a près de celui-ci une belle épitaphe composée par l'Arioste, & une représentation de la mort avec ces mots : *Sceptra ligonibus æquat.*

On conserve dans cette sacristie un buste du pape Pie V, une Vierge du Rosaire en argent, & beaucoup d'autres objets remarquables.

On montre dans l'ancien dortoir du couvent la cellule de S. Thomas d'Aquin, actuellement convertie en une chapelle. C'est aussi dans l'intérieur de ce couvent qu'étoit autrefois l'université fondée par l'empereur Fréderic II, & où Saint Thomas d'Aquin enseigna, y étant attaché par le roi Char-

les I d'Anjou ; on a mis une inſcription à l'endroit où étoit ſa chaire de profeſſeur. L'univerſité y avoit été transférée de nouveau, lorſque les vice-rois Eſpagnols prirent le bâtiment des études pour faire un corps de caſernes. Près de la porte de l'égliſe on a placé une inſcription bizarre en huit vers latins, qu'on a expliquée avec beaucoup de peine, mais qui ne ſignifie pas grande choſe.

La proceſſion du Roſaire, le premier dimanche d'Octobre, eſt une des grandes & belles cérémonies de Naples ; elle ſe fait avec la plus grande pompe ; on y voit les troupes, la muſique, l'artillerie, les magiſtrats ; le vice-roi même y aſſiſtoit, quand il y en avoit un à Naples.

Sur la place appelée *Largo di S. Domenico* on a placé un obéliſque, ou comme on dit à Naples une *aguglia*, où il y a des bas-reliefs en médaillons qui repréſentent pluſieurs ſaints de l'ordre de S. Dominique. Nous avons dit ci-deſſus à l'occaſion de celui du Gêſu ce qu'on devoit penſer de ces monumens ; mais celui-ci n'eſt pas tout-à-fait d'une ſi mauvaiſe compoſition que ceux de S. Janvier & du Géſu.

SEGGIO DI NIDO, preſque vis-à-vis de S. Dominique ; c'eſt un des cinq endroits où la nobleſſe s'aſſemble. Ce ſiége a pour armoiries un cheval noir ſans frein ; il a le privilége de n'admettre perſonne dans ſon corps, à moins que le conſentement ne ſoit unanime ; un ſeul oppoſant ſuffit pour donner l'excluſion, comme le *Veto* de la diète de Pologne. Son nom eſt venu par corruption de celui de *Nilo*, à cauſe d'une ſtatue du Nil qu'on voit encore vis-à-vis ; & l'on a mis une inſcription ſur le piédeſtal ; le peuple l'appelle *Corpo di Napoli ;* c'eſt une figure couchée, ayant à ſes pieds un crocodile. D'autres diſent que ſon nom vient du mot *nido*, qui ſignifioit le réfuge & la demeure des étudians. Le veſtibule qui donne ſur la rue eſt ouvert, de manière que la nobleſſe y eſt aſſemblée à la vue de tout le monde.

Il eſt orné de peintures du Béliſaire, repréſentant l'entrée de Charles-Quint; les ornemens qui ſont de Louis le Sicilien furent plus eſtimés dans leur temps que l'ouvrage de Béliſaire, & c'eſt ce qui ruina les affaires de ce peintre, d'ailleurs plus célèbre que Louis le Sicilien.

Il y a près de-là une bibliothéque publique, unie à l'égliſe de S. Angélo à Nido, fondée par un cardinal *Brancaccio*, ou Brancas; car la maiſon Françoiſe de Brancas paſſe pour être une branche de la maiſon *Brancaccio* de Naples. Les deux cardinaux François & Etienne, après l'avoir enrichie d'une grande quantité de livres, y ont laiſſé un fond de ſix cent ducats par an, environ deux mille ſoixante-dix livres de France. Cette bibliothéque a été augmentée enſuite par un ſavant, nommé Gréco, qui a laiſſé à ſa mort un nombre conſidérable de volumes. C'eſt une des quatre bibliothéques publiques de Naples.

PALAZZO SAN SEVERO, ſitué ſur la place S. Dominique; c'eſt celui de l'illuſtre maiſon des Sangro, & il eſt un des plus ornés de la ville; c'eſt là qu'habita la reine de Pologne Marie Caſimire douairière en 1701, & le comte de Martinitz, général des Allemands, avant que d'être maître des châteaux de Naples.

La chapelle nommée *Santa Maria della Pietetalla* eſt la chapelle ſépulcrale des princes de la famille de Sangro; elle eſt attenante à ſon palais, mais ouverte au public, & l'on y fait journellement le ſervice divin. Elle fut fondée, il y a cent cinquante ans, par Alexandre Sangro, patriarche d'Alexandrie, & c'eſt une des chapelles les plus curieuſes qu'il y ait à Naples; elle eſt revêtue des plus beaux marbres, avec une profuſion & une dépenſe extrêmes. Il ſeroit à ſouhaiter que le prince eût été mieux ſervi pour le goût & la perfection des artiſtes. Dans chaque cintre il y a un mauſolée avec la ſtatue

d'après nature de quelques - uns des ancêtres du prince ; celle de Paul de Sangro, prince de S. Sevéro, est une des meilleures, elle est rendue avec vérité, le costume d'ailleurs y est bien observé. Sur chaque pilastre contigu est le mausolée de la princesse, épouse de celui qui est dans le cintre. Les mausolées des princesses sont ornés chacun d'une statue plus grande que nature, qui exprime quelque vertu remarquable dans la personne. Une des statues les plus singulières est celle qui représente la Pudeur, comme attribut placé sur le mausolée de la mère du dernier prince ; elle est représentée enveloppée dans un voile depuis la tête jusqu'aux pieds, on voit la figure comme au travers du voile, qui seroit assez fin pour en exprimer tout le nud : les grâces de la physionomie & le moëlleux des traits y paroissent encore comme si on les voyoit à découvert. Cet ouvrage est d'autant plus singulier, que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le visage de leurs statues, & que l'habileté du sculpteur en a rendu les effets avec une vérité qu'on aura peine à supposer sans l'avoir vue. Cette figure est d'Antoine Corradini ; mais quant à la perfection de l'art, elle n'a rien de remarquable ; on n'y trouve pas assez d'accord & de noblesse dans les proportions & dans l'attitude.

Le Vice détrompé, *il Disinganno*, est aussi une statue singulière, elle est du Queirolo ; c'est un homme engagé dans un grand filet, & qui travaille à en sortir avec le secours de son esprit, exprimé par un génie qui lui aide ; le filet est travaillé dans la même pièce de marbre, cependant il touche à peine la statue, & le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties : c'est en fait de sculpture un tour de force qui est sans exemple ; mais la grande difficulté du travail & la patience qu'il exigeoit font tout le mérite de ce groupe singulier ;

il eſt ſur le mauſolée du père du dernier prince de San Sevéro, il exprime très-bien ſa converſion; on y a joint des paſſages de l'écriture ſainte qui y ſont analogues.

D'un autre côté on voit un Chriſt dans le tombeau couvert d'un voile, ouvrage auſſi extraordinaire que les précédens, mais qui fait de plus une des plus belles productions de l'art. Il ſemble que le voile ſoit humecté par la ſueur de la mort, & la figure a toute la nobleſſe que pouvoit exiger le ſujet. On convient que l'idée de cet ouvrage étoit de Corradini, qui mourut en 1752 dans le palais même du prince. On prétend que l'exécution eſt de Joſeph San Martino, ſculpteur Napolitain encore vivant, mais ſes autres ouvrages ne permettent pas qu'on lui attribue cette belle figure; il y a apparence qu'elle eſt entièrement de Corradini.

La corniche toute entière de la chapelle & les chapiteaux des pilaſtres ſont faits avec une belle compoſition, imaginée par le dernier prince de San Sevéro, qui étoit fort curieux & fort inſtruit dans les arts, comme on le verra bientôt. Cette compoſition reſſemble à de la nacre de perle, ſurtout quand il y a une grande lumière; elle s'accorde très-bien avec la couleur des marbres jaunes dont les pilaſtres & la friſe ſont revêtus.

Sur le plafond qui eſt au-dedans du cintre du grand autel, on a peint une coupole avec ſa lanterne, (*cupolino*) qui ſemble recevoir la lumière d'en haut & la tranſmettre dans la coupole; l'illuſion de la perſpective y eſt entière; l'on ne peut rien imaginer ſur un plan qui repréſente mieux le concave d'une coupole.

Deux des pièces de l'appartement ſont pavées d'un maſtic particulier que le prince avoit imaginé. On l'emploie clair comme de la bouillie, mais en peu de jours il devient dur comme le marbre; cette compoſition eſt diſtribuée en compartimens de dif-

férentes couleurs qui imitent différentes fortes de marbres, foit par leur couleur, foit par leur éclat. Ce prince croyoit que les anciens compofoient ainfi le granite des obélifques; il ne pouvoit pas s'imaginer qu'il fût naturellement dans les carrières en auffi grandes maffes que ces obélifques & ces colonnes qu'on voit encore à Rome, & que les anciens Romains avoient tirés de l'Egypte. Pour moi j'ai comparé le granite de l'obélifque du champ de Mars avec celui qu'on trouve en France dans nos montagnes, je les ai trouvés d'une fi parfaite reffemblance, que je ne puis croire qu'il y ait aucune compofition auffi conforme à la nature.

Dans un appartement qui eft au rez-de-chauffée, & que le prince habitoit pendant qu'on travailloit aux réparations du bel étage, on voit plufieurs chofes curieufes, qui font le fruit des travaux & du génie inventif de ce prince: il me montra, par exemple, des expériences curieufes fur les *nœuds d'une barre de fer.*

Un tableau de la Vierge avec l'enfant Jéfus dans fes bras, d'après Raphaël, fait avec des laines de différentes couleurs, & qui vu de côté, lorfqu'il eft bien éclairé, paroît une efpèce de velours de laine; un autre qui eft fait avec de la cire colorée & privée de fon huile, qui m'a paru au-deffus des encauftiques qu'on a fait à Paris d'après M. le comte de Caylus. (Voyez les Mémoires de l'académie des infcriptions).

Il y a plufieurs autres effais de cette forte de peintures dans le palais du prince; il me fit voir la cire compofée avec laquelle il mêloit les couleurs deftinées à ces tableaux; cette compofition eft diffoluble dans l'eau, de manière que l'on peut peindre par fon moyen des figures auffi petites que dans la miniature ordinaire. Il avoit même compofé une cire végétale, en faifant bouillir des fleurs & des herbes communes, & en ramaffant

la matière qui furnage : il affuroit que cette matière recuite plufieurs fois prenoit la confiftance d'une cire vierge, que l'on pouvoit blanchir & travailler comme la cire ordinaire.

Le prince de San Sevéro perfectionna auffi la miniature, comme je l'ai vu fur un petit tableau en cuivre, auquel il avoit donné la beauté & la vivacité de couleur qui eft propre à la miniature, avec la folidité d'une peinture à l'huile. Il appeloit cette nouvelle efpèce de peinture du nom compofé *Eloidrica ;* c'eft ainfi que M. de Monpetit, de Bourg-en-Breffe, a appelé éludorique la nouvelle efpèce de peinture, par laquelle il s'eft diftingué depuis quelques années à Paris, & dans laquelle il emploie de l'huile vue au travers de l'eau. Celle du prince fe peut mettre fur toutes fortes de métaux ou d'autres matières, au lieu que la miniature ne peut guère s'appliquer que fur l'ivoire, le parchemin & le papier, matières qui font fujettes à jaunir & à être percées des vers.

L'art d'imprimer des planches en plufieurs couleurs eft encore un de ceux que ce prince avoit perfectionnés; il me fit voir des eftampes fur du papier & fur du fatin blanc, où il y avoit des fleurs de différentes couleurs, imprimées avec un feul cuivre & un feul tour de preffe, de même que des livres en caractères de différentes couleurs imprimés tout à la fois avec une feule forme & d'un feul coup de barreau; il paroît que les planches en couleur que M. Gauthier fait à Paris n'ont pas le même avantage. Ce prince avoit imaginé auffi des pekins jaunes, ou bleus, à fleurs blanches, qui ont cela de fingulier, que les fleurs fe voient de droit & à l'envers, nettes & tranfparentes, de la même manière que fi le fond étoit blanc.

L'art de colorer le verre paffoit pour un fecret prefque perdu; le prince de San Sevéro s'y exerça avec fuccès : il y avoit chez lui des morceaux de

verre blanc, où l'on voyoit différentes couleurs qui pénétroient dans le verre, & qui étoient claires & transparentes comme si le verre fut sorti du fourneau avec ces mêmes couleurs; & il m'a paru que sa méthode devoit être aussi parfaite que celle dont on s'est servi pour ces anciens vitraux, que nous admirons dans les églises du quinzième siècle. Il coloroit également les marbres, & j'ai vu chez lui jusqu'à quatre-vingt-seize échantillons de marbre blanc de Carrare, qui sont tous colorés de différentes manières : on a profité de ce secret pour donner à des bas-reliefs la couleur naturelle des objets qu'ils représentent, ce qui fait un effet très-singulier. Il parvint aussi à imiter le *Lapis Lazuli*, de manière qu'après l'avoir coupé par petites tranches, il paroît impossible de le distinguer du véritable lapis; il a la même dureté, le même poids & les veines dorées du lapis. Le prince me dit que la margrave de Bareith, à qui il en avoit donné une lame, l'ayant fait éprouver par des chimistes à son retour en Allemagne, on avoit reconnu que l'esprit de nitre lui ôtoit le lustre comme au véritable lapis, & qu'il se calcinoit au lieu de se fondre à la lampe de l'émailleur, ce qu'auroit fait du verre coloré. Il étoit parvenu aussi à faire un mastic ou stuc beaucoup plus dur que le *Lastrica*, dont les appartemens & les terrasses de Naples sont pavées, & qui n'est pas sujet aux lézardes & aux crevasses.

Il s'étoit exercé de même sur les pierres précieuses, tantôt en leur ôtant la couleur sans leur ôter la dureté ni la figure, tantôt en donnant une couleur très-vive à celles qui étoient pâles & d'une teinte trop foible; ce qui réussit surtout dans les amétistes.

Ce prince composoit une espèce de porcelaine blanche, à laquelle il donnoit le lustre & le poli, non point avec une couverte émaillée comme on

le fait ailleurs, mais sur une roue comme on le fait aux pierres dures ; cela n'empêche pas qu'elle n'ait une espèce de transparence à la manière des porcelaines.

On avoit essayé en France de filer & de faire servir dans nos étoffes le duvet que fournit l'apocin, mais ces filamens trop courts & trop lisses n'ont jamais pu s'unir assez parfaitement ; le prince trouva le moyen de les unir par des macérations, & d'en faire des étoffes : j'en parlerai ci-après. Il me fit remarquer que cette plante suffit pour habiller une personne en entier, car on la feutre aisément pour en former des chapeaux : il en a même fait du papier qui ressemble à celui de la Chine.

Des semblables préparations lui avoient servi à rafiner des étoupes & des chanvres grossiers, courts, & dont on n'auroit pu faire sans cela que peu d'usage ; ils les rendoit fins, blancs & lustrés comme de la soie, & il croyoit que sur le bord d'une rivière, on pourroit gagner cinquante pour cent par de semblables procédés.

Le roi d'Espagne, lorsqu'il étoit à Naples, & qu'il alloit chasser pendant l'hiver, portoit une redingotte fine & légère, que la pluie, dit on, ne penétroit point, & qui étoit de l'invention du prince de San Sevéro. Il avoit fait aussi des étoffes qui étoient d'un côté drap de laine & de l'autre velours de soie.

En tournant ses vues du côté de l'économie, il trouva le moyen d'étamer de nouveau la batterie de cuisine, sans grater l'étain qui y étoit resté attaché, & par conséquent sans user les pièces, & il pouvoit en étamer plusieurs pièces en un jour.

Je ne dirai qu'un mot de quelques découvertes plus extraordinaires dont le prince me parla, mais sur lesquelles je ne pus avoir d'éclaircissemens satisfaisans pendant le peu de conversations que j'eus avec lui. 1°. Une palingénésie naturelle &

réelle de végétaux & d'animaux, ſpécialement avec des cendres de fenouil, qui, ſelon lui, reproduiſent la plante. 2°. Du bois & du charbon qui étant allumés ne donnent point de cendre, & ſe conſument ſi lentement, qu'après avoir été expoſés pendant pluſieurs heures à la violence du feu, ils ne font que ſe fendre & ſe caſſer. 3°. Une eſpèce de papier pour les cartouches d'artillerie qui ne s'allume point & ne laiſſe point d'étincelles, mais qui ſe réduit immédiatement en charbon. 4°. Une lampe qu'il aſſuroit être inextinguible & perpétuelle, & au ſujet de laquelle on peut lire ſes lettres à l'abbé Nollet, imprimées à Naples en 1753, auſſi-bien que ſa diſſertation ſur une lampe antique trouvée à Munich; elle parut en 1750. Ce prince a fait encore imprimer quelques autres ouvrages, que je paſſe ſous ſilence pour abréger. Il eſt mort depuis mon voyage. Il y a une brochure de 1766 ſur les curioſités de ſon palais. M. Lambert, qui fait voir ces curioſités, prétend avoir tous les ſecrets du prince, mais ſon fils ne s'en occupe point du tout.

Sur la même place de S. Dominique eſt la banque *del Salvatore* & deux beaux palais, Corigliano & Caſacalenda.

PALAZZO CARAFFA, qui eſt dans la rue appelée *Strada di Nido*, appartenoit autrefois à la maiſon des comtes de *Madaloni;* il eſt rèmarquable par beaucoup de monumens d'antiquité; entr'autres la tête d'un grand cheval de bronze, qui étoit autrefois l'enſeigne ou le ſymbole de la ville & de la république de Naples; ce cheval étoit placé devant la cathédrale; le peuple y conduiſoit les chevaux malades, pour les promener tout autour, & l'on prétendoit qu'ils étoient guéris. Cette ſuperſtition détermina la ville à fondre le cheval en 1322 pour en faire une cloche: la tête ſeule avec une partie de l'encolure ſe voit dans le palais Ca-

raffa, & fait encore un très beau reste d'antiquité : Vasari ne croit pas cependant que ce soit un ouvrage des Grecs. Il y a aussi dans ce palais plusieurs bas-reliefs & bustes antiques des empereurs, un Cicéron, un Mutius Scævola, & une statue du roi Ferdinand II, par le Donatello, placée sur une colonne.

Près de-là est un autre palais des *Madaloni*, qui a passé ensuite au marquis d'*Alfedena Gattona* : c'est-là que naquit Pierre Caraffa, qui fut ensuite le pape Paul IV, élu en 1555 ; son pontificat fut troublé par beaucoup de querelles avec le roi d'Espagne & les princes d'Italie, & par l'hérésie de Calvin, qui faisoit alors les plus grands progrès. Ce pape fut recommandable par son zèle, sa charité & la régularité de sa vie; mais il révolta les Romains par l'établissement de l'inquisition : dès qu'il fut mort, le peuple fit sortir les prisonniers, abattit la prison, brisa la statue du pape, jeta sa tête dans le Tibre, & peu s'en fallut qu'on ne brûlât le couvent des Dominicains où résidoit l'inquisiteur.

En revenant un peu vers le nord, on entre dans *Strada della Vicaria*, grande rue qui descend de la rue de Constantinople, & va de la place du S. Esprit jusqu'à la place du palais de la Vicairie ; cette rue est fort ancienne, & s'appeloit autrefois la rue du soleil ; on y voit encore quelques vestiges d'antiquité ; ce sont les plus remarquables qu'il y ait à Naples. Nous en parlerons bientôt.

S. Pietro à Majello, église des Céleſtins, établis par S. Pierre de Murone, Céleſtin V, qui abdiqua la papauté à Naples. Elle avoit été occupée par les Dominicains, & fondée par Pipino da Barletta, qui de simple notaire, fut élevé aux premières dignités par Charles II, & chassa les Sarrazins de Nocera. Il y a dans cette église deux plafonds du Calabrèse, qu'on a fait graver dans le

Voyage pittoresque (1), d'après les dessins de M. Fragonard; la composition en est variée, riche, ingénieuse, originale. Dans l'un la figure du bourreau, qui paroît droite du point de vue, est une composition plus ingénieuse plus attachante, c'est une sainte que les anges portent au ciel; le choix des figures qui l'environnent, est très-heureux : on y trouve plus de grâces que dans les autres ouvrages du Calabrèse; la couleur de ce maître est en général vigoureuse.

SANTA MARIA MAGGIORE, ancien temple de Diane, qui fut consacré à la Vierge en 525; la tradition porte que ce fut à l'occasion d'un diable qu'on y avoit vu sous la forme d'un porc, & qui avoit effrayé toute la ville; du moins on a consacré la mémoire du fait par une figure de porc en bronze, placée sur une petite coupole de l'église. C'est une des quatre principales paroisses de la ville, & on ne l'a accordée aux religieux *Chierici minori* (2), qu'à condition d'y maintenir la paroisse. L'église a été faite sur les dessins de Cosmo; la coupole a été refaite depuis le dernier tremblement de terre, & elle est belle & bien éclairée.

Le petit emplacement qui est devant l'église, avec une pierre & une petite niche en forme d'oratoire, est connu sous le nom de *Pietra santa*, & le peuple va baiser cette pierre avec grande dévotion, pour gagner des indulgences.

S. GIOVANNI *Evangelista del Pontano*, église que fit bâtir, en 1462, Jean *Pontanus*, ou Jovinianus, secrétaire & conseiller d'État du roi Ferdinand I; il fut grand historien, orateur & poëte latin; il y est enterré avec sa femme, ses trois enfans & un ami, pour lesquels il fit des épitaphes aussi bien que pour lui-même; elles sont gravées sur le marbre. Pontanus

(1) Elle y est nommée par erreur *S. Pietro in Macello*.
(2) Nous avons parlé de cet ordre au commencement du troisième volume.

étoit né à Cerretto dans l'Ombrie ; mais après avoir perdu son père dans une sédition populaire, il se retira à Naples, où il dévint précepteur d'Alphonse II, & ensuite son secrétaire intime ; il écrivit l'histoire des guerres de Ferdinand I & Jean d'Anjou ; lorsque Charles VIII eut été à Naples, Pontanus fit son panégyrique. Il mourut en 1509, âgé de soixante dix-huit ans. Près de cette église, on montre la maison où habitoit Pontanus ; on y voit sa figure & plusieurs autres statues.

S. ANGELO A SEGNO, église paroissiale, à soixante-dix toises à l'orient de Ste. Marie majeure, fondée dès l'an 554 à l'honneur de S. Michel archange, comme ayant secouru les Napolitains lorsqu'ils chassèrent de leur ville les Sarrazins qui s'étoient avancés jusqu'à cet endroit, où étoit la porte appelée *Donn' Orsa*. Ils y placèrent un clou de bronze dans du marbre, à la manière des Romains, & l'on y voit actuellement une inscription à ce sujet.

SEDILE DI MONTAGNA, lieu d'assemblée d'un des cinq corps de noblesse, appelé *Sedili*, siéges ; on y a réuni huit autres corps ou siéges, & il a droit d'élire deux députés, mais qui n'ont entr'eux-deux qu'une seule voix. Le lieu de l'assemblée a été peint par Nicolas Rossi, qui a représenté différentes vertus & les armes des principales familles de cette compagnie. C'est-là qu'étoit l'ancien théatre, appelé *Teatro di Montagna*.

S. PAOLO, église des Théatins, près de S. Laurent, le seul reste un peu considérable d'antiquités romaines, est situé sur une petite place de la rue de la Vicairie, appelée *Mercato Vecchio*, qui ne pouvoit guère servir de marché que dans le temps où Naples étoit une forte petite ville, à moins qu'on ne dise que cette place a été diminuée dans sa longueur.

Cette église contient les restes d'un temple antique : on a dit que ce temple avoit été consacré à Apollon ; d'autres ont cru que c'étoit à Auguste ; le

ſentiment le plus accrédité eſt que c'étoit un temple de Caſtor & de Pollux, élevé par Julius Tarſus, affranchi de Tibère. Il en reſtoit encore dans le dernier ſiècle huit colonnes cannelées, avec un entablement ſur lequel il y avoit un fronton chargé de figures. Suivant Parino, il y avoit un Apollon ſur un trépied, avec une figure repréſentant la terre & un fleuve, qui paſſoit pour être le *Sebeto*, appuyé ſur une urne qui verſoit de l'eau, & tenant une corne d'abondance; une figure de Mercure, dont on voyoit le caducée à ſes pieds; celles de Caſtor & de Pollux avoient été peintes ſur un enduit de ſtuc à la place de la ſculpture ancienne. Il y avoit une inſcription grecque, rapportée différemment par les auteurs, qui ne s'accordent pas ſur l'explication; les principaux reſtes de cet édifice furent renverſés dans le tremblement de 1688, qui ne laiſſa que quatre colonnes ſur pied; on a relevé les débris des autres, qu'on a raſſemblés tant bien que mal, en reconſtruiſant l'égliſe avec les mêmes matériaux. Mais on ne voit diſtinctement que deux colonnes cannelées de marbre, & quelques baſes, par leſquelles on peut juger qu'on avoit choiſi l'ordre corinthien pour décorer ce temple. Il fut ſanctifié pour la première fois après la victoire remportée ſur les Sarrazins l'an 574, & conſacré dès-lors à S. Pierre & à S. Paul. Le bâtiment actuel eſt fort orné; on y voit beaucoup de peintures de Maſſimo, de Béliſaire, de Solmène; le tabernacle du grand autel eſt de bronze doré, orné de colonnes de jaſpe, de beaucoup de pierres précieuſes & de ſtatues.

La chapelle de S. Gaëtan eſt toute revêtue de petites tables d'argent, en forme de vœux rendus au tombeau de ce ſaint, qui fut enterré au même lieu en 1547. Il avoit fondé l'an 1524, l'ordre des Clercs réguliers, qui furent appelés enſuite *Théatins*, parce que le pape Paul IV, Caraffa, qui fut leur premier ſupérieur triennal, avoit été archevê-

que

que de Chieti, ville de l'Abruzze, en latin *Teate*, & non *Theate*, comme l'obſerve Fontanini, *Bibliot. dell' eloq. Ital. Tom. II. C.* 4. *p.* 453. Suivant leur inſtitut, ils ne doivent poſſéder aucun bien & ne faire aucune quête. Cet ordre a fourni pluſieurs hommes célèbres, comme on peut le voir dans l'ouvrage du P. Vezzoſi, intitulé : *Scrittori de cherici regolari detti Theatini*, *Roma*, 1780. 2 vol. *in*-4°. On y trouve les éloges de Thomaſi, Scupoli, Gradenigo, Paciaudi, Scarella, & autres célèbres Théatins, parmi leſquels on trouve quatre peintres qui ont eu de la réputation. Cet ordre eſt regardé, ſurtout à Naples, comme un ſéminaire d'évêques & un aſile pour les cadets de la première nobleſſe.

La ſacriſtie de S. Paul, ainſi que celle de S. Dominique, eſt une des curioſités de Naples, à cauſe des peintures de Solimène, où l'on trouve la grâce jointe à la plus grande manière : on a gravé quelques-unes des figures dans le Voyage pittoreſque, mais on admire ſurtout deux grands tableaux qui repréſentent le raviſſement de S. Paul, & la chûte de Simon le Magicien : celui-ci paſſe à Naples pour le meilleur tableau de Solimène; il eſt un peu dans la manière de Pierre de Cortone.

Le couvent eſt un des plus beaux que les Théatins aient en Italie, & un des plus diſtingués par la quantité de prélats qui en ſont ſortis.

Le cloître eſt orné de pluſieurs colonnes antiques; il eſt bâti dans l'endroit même où étoit l'ancien théâtre des Romains, & l'on en remarque encore des veſtiges en quelques endroits. Ce théâtre fut celui où l'empereur Néron ſe montra pour la première fois en public, pour y chanter des vers de ſa compoſition, ainſi que nous l'apprennent Sénèque & Tacite, *Annal. Lib. XV.* c. 33. C'étoit auſſi vers ce théâtre que paſſoit tous les jours Sénèque, pour aller entendre les leçons du philoſophe Métronacte, lorſqu'il ſe plaignoit de voir tant de

monde au ſpectacle & ſi peu dans la maiſon du philoſophe. Sénèque étoit alors avancé en âge, & cependant il ne faiſoit aucune difficulté d'aller dans une école publique : *In theatrum ſenex ibo.... ad philoſophum ire erubeſcam ? Tamdiu diſcendum eſt, quamdiu neſcias, & ſi proverbio credimus, quamdiu vivas ; nec ulli hoc rei magis convenit quam huic : quamdiu diſcendum eſt quemadmodum vivas, quamdiu vivis.* Lettre 76. Il enſeignoit & donnoit en même temps l'exemple de cette maxime, qu'*un vieillard même doit chercher à s'inſtruire.*

Au-devant de l'égliſe on voit une ſtatue de S. Gaëtan, que la ville de Naples lui a érigée, en conſéquence d'un vœu public fait en temps de peſte.

La petite chapelle de S. Pierre-aux-Liens, qui eſt bâtie devant l'égliſe de S. Paul, eſt dans l'endroit où l'on dit que s'arrêta S. Pierre, & d'où il fit tomber les ſtatues de Caſtor & de Pollux qui étoient dans le temple ; on en a conſervé les buſtes, que d'autres diſent être des figures d'empereurs ; on y a mis ces vers :

Audit vel ſurdus Pollux cum Caſtore Petrum
Nec mora præcipiti marmore uterque ruit.

Et dans un autre endroit :

Tyndaridas vox miſſa ferit, palma integra Petri eſt
Dividit at tecum Paule trophæa libens.

S. LORENZO, égliſe que le roi Charles d'Anjou fit bâtir en 1266, ſur les ruines de la Baſilique où la nobleſſe & le peuple de Naples s'aſſembloient, & qu'on appeloit *Baſilica auguſta* ; le roi défendit les aſſemblées, & démolit le bâtiment. L'égliſe eſt occupée par des Cordeliers conventuels ; elle eſt gothique, mais décorée à la moderne, & remarquable par les ſtatues, les colonnes, les peintures & les tombeaux. Le grand autel eſt orné de trois ſtatues de marbre de Jean de Nola : un grand nombre de belles colonnes que l'on voit deux à deux,

ſoit vers les chapelles, ſoit derrière le chœur; viennent de l'ancien palais de la république. La chapelle de la reine ou de S. Antoine appartenoit à la reine Marguerite, femme de Charles III. Elle a été ornée de marbres, ſur les deſſins de Coſmo, & l'on y a placé une image très-célèbre de S. Antoine, qui fut faite par Simon de Crémone, peintre, dont Pétrarque a beaucoup parlé dans ſes écrits.

Dans la chapelle qui eſt près de la grande porte eſt le tombeau de J. B. Porta, célèbre phyſicien, dont nous avons déjà parlé. Près de la ſacriſtie eſt celui de Catherine d'Autriche, fille du roi Albert, ceux de Louis ſon fils, de la fille aînée de Charles III, & pluſieurs autres.

Au-deſſous du clocher de S. Lorenzo eſt un appartement où ſe raſſemblent les députés de la ville ou les officiers municipaux. Le parlement général de la ville & du royaume, quand il ſe tenoit, ſe raſſembloit dans la ſalle qui ſert de réfectoire aux religieux.

En ſortant du cloître on entre dans la maiſon-de-ville, qui tient à la tour ou au clocher de la ville; il y a quelques tribunaux ſubalternes & quelques bureaux dans ce bâtiment, qui eſt deſtiné aux aſſemblées du corps municipal; on l'appelle *Caſa della città.*

En remontant pour aller à la *Summa piazza* & aux SS. Apôtres, au nord de S. Janvier, on trouve deux pans de murs en briques très-anciens, que les uns ont dit être des reſtes de l'enceinte de Naples, d'autres de celle de Palapolis; mais l'opinion la plus commune eſt que ces murs étoient dans l'amphithéâtre ou du théâtre dont j'ai parlé ci-deſſus; on les appelle *Anticaglie*, c'eſt-à-dire, maſures.

GL' INCURABILI, près de la place appelée *Largo della Pigna*, hôpital très-conſidérable, qui contient environ deux mille perſonnes des deux ſexes; l'on y reçoit tous les malades de maladies chroniques,

longues & difficiles à guérir, hommes & femmes; les fous, les filles qui veulent se retirer du monde; les enfans malades de la teigne; on y traite même les maladies vénériennes : il y a des élèves pour la pharmacie, la chirurgie, & des professeurs qui les instruisent.

Cet établissement fut commencé par une femme pieuse qui revenoit de Lorette; il a été augmenté par plusieurs successions, & surtout celle de Gaspard Roomer, riche négociant de Flandres. Les enfans de cet hôpital vont par la ville, habillés de blanc, récitant des prières, & rappelant le souvenir de la mort; objet saint & salutaire, même aux yeux de la philosophie humaine.

Le jour des morts, les capucins & les pénitens vont en procession porter en cérémonie aux Incurables une grande bière, pour conserver la mémoire d'une ancienne institution; elle consistoit à porter ce jour-là aux Incurables les corps des suppliciés qui se trouvoient au pont de la Madelaine; mais actuellement on les enterre à Pietra Santa, aussitôt après l'exécution.

S. FILIPPO NERI, ou l'oratoire, est une des plus belles églises de Naples, & même des plus remarquables que j'aie vues en Italie; elle est sur une petite place, appelée *de' Gerolimini*, dans la *Strada della Vicaria*, du côté du nord-ouest, & occupée par les pères de l'oratoire de S. Philippe de Néri, qu'on nomme improprement à Naples Jérolimites, parce que la maison appartenoit autrefois aux pères de S. Jérôme. Cette église fut commencée en 1586. Denys de Bartholomée en a été l'architecte, ainsi que de la maison habitée par ces pères. La façade est toute en beaux marbres, & faite sur les dessins de Denys Lazari. Le plan de cette église est beau; elle est d'une jolie proportion & richement décorée. Elle est divisée en trois nefs: celle du milieu est portée de chaque côté par six

colonnes corinthiennes de granite, dont le fût eſt d'une ſeule pièce, & dont les baſes & les chapiteaux ſont de marbre de Carrare. Cette égliſe eſt chargée de dorures; les ornemens y ſont prodigués, ſurtout dans la friſe de l'entablement.

La plupart des chapelles ſont ornées de marbres avec des coupoles dorées; il y a auſſi un grand nombre de tableaux eſtimés, mais pluſieurs ſont foibles, & donnent lieu de douter qu'ils ſoient originaux.

On remarque principalement une très-grande freſque de Giordano, qui s'étend au-deſſus de la grande porte, & l'embraſſe des deux côtés : elle eſt gravée dans le Voyage pittoreſque. On y voit Jéſus-Chriſt chaſſant les vendeurs du temple; c'eſt une grande & belle machine, bien imaginée, & dans laquelle le peintre a pris de grands partis, tant pour l'ordonnance que pour la diſtribution des maſſes de lumières & d'ombres : ſa couleur eſt aſſez d'accord, mais ſans être d'une grande vérité : le Chriſt n'a point de nobleſſe, & pluſieurs des figures ſont un peu courtes.

Au cinquième autel à droite, un tableau du même, repréſentant Ste. Thérèſe avec ſes Carmélites, au pied d'un grand crucifix; ce tableau eſt plein de têtes gracieuſes, mais la figure du Chriſt eſt trop maniérée.

De l'autre côté de la nef, dans une chapelle à gauche, un S. François du Guide, qui eſt beau.

Du même côté on remarque la chapelle de la nativité de Jéſus-Chriſt, revêtue de marbres, & dont l'architecture eſt eſtimée.

Entre cette chapelle & le maître-autel eſt la chapelle de S. Philippe de Néri, qui eſt comme une petite égliſe, toute incruſtée de marbres; la coupole eſt de Solimène, elle repréſente le ſaint dans la gloire.

De l'autre côté du maître-autel, c'eſt-à-dire, du

côté de l'épître, Solimène a encore peint dans la coupole d'une chapelle Judith qui présente la tête d'Holopherne à l'armée de ce géneral : on apperçoit dans le haut le Père Eternel environné d'anges.

Le grand autel est tout de pierres dures, ou pierres précieuses opaques, comme agathes, sardoines, cornalines, jaspes, jade, lapis, &c. avec des colonnes du plus beau marbre; les statues qui sont audedans de la coupole sont de Nicolas & Laurent Vaccari; on conserve aussi dans la sacristie des tableaux qui passent pour être du Guide, du Dominiquin, du Palme; le trésor est très-riche, il renferme des statues d'argent, un tabernacle d'argent, des calices d'or, un ostensoir d'or enrichi de pierreries, une croix & des reliquaires de crystal de roche; plusieurs ornemens superbes, & de toute espèce : un, par exemple, qui ne sert que le Vendredi-Saint. Enfin on regarde l'église de S. Philippe de Néri, & tout ce qui en dépend, comme une des choses les plus curieuses de Naples.

Ces pères se distinguent dans le carnaval par une décoration immense, & par les grandes machines qui servent à l'exposition du S. Sacrement dans leur église : S. Philippe fit établir pour les quatre derniers dimanches du carnaval, qui commence le 17 Janvier, les prières de quarante heures qui se font dans différentes églises, de manière à attirer le peuple, & cela fit diminuer beaucoup les mascarades. En général, Naples est de toutes les villes d'Italie celle où l'on étale le plus de pompe dans les fêtes des confréries & des couvens.

La maison des pères de l'Oratoire est grande & belle; le premier cloître est soutenu par des colonnes ioniques en marbre blanc, le second renferme un grand jardin.

La bibliothéque de cette maison est une des quatre bibliothéques publiques; elle est considérable, tant par la quantité que par la qualité des livres,

ſurtout depuis qu'on y a joint la belle bibliothéque de Joſeph Valetta, avocat Napolitain, qui contenoit environ quinze mille volumes choiſis des meilleurs auteurs Grecs, Latins, Italiens, François & Anglois, outre un grand nombre de manuſcrits, & particulièrement ceux de Joſeph Scaliger, de Heinſius & Scioppius.

CHAPITRE XXV.

De la Cathédrale & de ſes environs.

SUR la place qui eſt devant la petite porte de l'archevêché, eſt le *Monte della Miſericordia*, établiſſement très-riche, adminiſtré par ſept gentilshommes; ils entretiennent des lits dans l'hôpital des Incurables; ils envoient les malades de cet hôpital dans l'isle d'Iſchia pour leur faire prendre les bains, & ils exercent toutes les œuvres de miſéricorde. L'égliſe eſt belle, le tableau qui repréſente les ſept œuvres de miſéricorde eſt du Caravage.

On voit encore ſur la même place une aiguille dans le goût des deux dont nous avons déjà parlé; il y a des Napolitains qui trouvent que le cavalier Coſmo Fanzago s'eſt ſurpaſſé lui-même dans cet ouvrage, mais c'eſt tout au plus par la biſarrerie de ſa compoſition : cet obéliſque reſſemble à nos anciens pieds de chandeliers d'égliſe; il eſt d'une forme tourmentée, & du plus mauvais goût; il n'y a que le chapiteau qui ſoit d'une architecture ordinaire; les moulures, les feſtons, les guirlandes, les petites figures & les ornemens de toute eſpèce y ſont prodigués, mais ils ſont également mauvais, quoiqu'en diſent certains voyageurs. Au ſommet de cette aiguille eſt une ſtatue de bronze de S. Janvier, qui eſt du Finelli; quatre enfans en marbre portent

ſes attributs. Une ſirène qui eſt à la baſe porte une tablette où eſt cette inſcription : *D. Januario Patriæ Regnique præſtantiſſimo Tutelari, grata Neap. Civ. optimè merito.* S. Janvier étoit évêque de Bénévent; il fut martyriſé avec pluſieurs autres chrétiens ſous l'empire de Dioclétien, vers l'an 300, à l'endroit où eſt l'égliſe des Capucins de la Solfatare. Les Napolitains le regardent comme leur plus puiſſant protecteur, & ils lui attribuent ſurtout le bonheur d'avoir été préſervés des ravages du Véſuve.

Le 17 Septembre, veille de S. Janvier, & les deux jours ſuivans, on décore cette place comme un théâtre : on y pratique une galerie tout autour, elle eſt illuminée le ſoir auſſi-bien que l'aiguille de S. Janvier, de haut en bas, & l'on y exécute une très-belle muſique, où il y a un concours de monde prodigieux; la place & les rues voiſines ſont ſi petites, que l'embarras y eſt extrême dans ces jours-là; la nobleſſe n'y va plus guères, mais la fête eſt digne de la curioſité d'un étranger.

VESCOVADO, ou la *Vergine aſſunta*, eſt l'égliſe cathédrale de Naples, qu'on appelle quelquefois *S. Gennaro*, S. Janvier, parce que la chapelle de ce ſaint en eſt la partie la plus remarquable. Nous en aurions parlé plutôt, ſi nous n'euſſions mieux aimé ſuivre l'ordre naturel des quartiers de Naples, en commençant par les plus intéreſſans & les plus beaux. Cette cathédrale eſt une vieille égliſe gothique, bâtie ſur les ruines d'un temple d'Apollon, dont on a trouvé beaucoup de débris en creuſant les fondemens du tréſor, & en particulier une colonne que les Théatins de S. Paul ont placée près de la petite porte de leur égliſe. Le bâtiment actuel fut fait ſous les premiers rois de la maiſon d'Anjou, Charles I & Charles II, vers l'an 1280, ſur les deſſins de Nicolas de Piſe, que nous avons cité pluſieurs fois en parlant de Florence; la dévotion que le peuple portoit à S. Janvier, en fit les fonds,

Le tremblement de terre en 1485, ayant beaucoup ébranlé & dégradé le bâtiment, il fut reſtauré ſous Alphonſe I, par la piété de différentes familles nobles, Balzo, Urſina, Caracciolo, Pignatelli, Zurla & Dura, dont on voit les armes ſur les pilaſtres. La grande porte fut faite aux dépens du cardinal Henri Minutolo, archevêque de Naples, comme on le voit par une inſcription en lettres lombardes, qui eſt au-deſſus. Elle eſt ornée de deux colonnes de porphyre, qui portent ſur deux lions de l'ancien temple. On a placé vers la porte trois tombeaux, qui étoient autrefois dans la tribune du grand autel, avant qu'on l'eût refait à neuf : ce ſont ceux de Charles I, roi de Naples, de Charles Martel, roi de Hongrie, & de la reine Clémence d'Autriche ſon épouſe, fille de l'empereur Rodolphe I. On y lit cette épitaphe :

Carlo I. Andegavenſi templi hujus extructori, Carolo Martello, Hungariæ Regi, & Clementiæ ejus uxori, Rudolphi I. Cæſaris F. Regis Neapolitani, ejuſque nepotis, & Auſtriaci ſanguinis Reginæ debito ſine honore jacerent oſſa, Henricus Guſmanus, Olivarenſium Comes, Philippi III. Auſtriaci regias in hoc regno vices gerens, pietatis ergo poſuit. Anno Domini 1599.

On compte dans cette égliſe juſqu'à cent & dix colonnes de granite, ou de marbre d'Afrique, trois à chaque pilaſtre; les ſtucs dorés n'y ſont point épargnés.

Les peintures du plafond de la nef ſont de Santa Fede; on y trouve du coloris, mais les figures n'y plafonnent pas.

Il y a dans les ronds, au pourtour de la même nef, des tableaux de Giordano, où ſont peints les apôtres : la compoſition en eſt bonne, & le pinceau en eſt moëlleux, mais la couleur en général eſt d'un ton tirant ſur le gris; les couleurs en ſont auſſi trop égales.

On voit dans la nef à gauche un vase antique, qu'on dit être de basalte; il n'est peut-être que de pierre de touche; le cardinal Descio Caraffa le fit poser en 1621. Il a quatre pieds deux pouces de diamètre, & deux pieds six pouces de hauteur; il est sur un pied de porphyre, & sert de fonds-batismaux. La sculpture qui l'environne représente les attributs de Bacchus; en sorte que ce vase eut été mieux dans un cabinet, ou dans une salle à manger: j'ai vu un artiste assurer que la sculpture étoit au-dessous du médiocre, ainsi que le couvercle qu'on y a ajouté, & qui est fait avec de petits compartimens de marbre; mais dans le Voyage pittoresque, à l'article de Pouzol, on en donne la gravure, & l'on prétend que c'est un ouvrage grec du plus beau temps des arts, & qu'il est du plus grand prix, par la perfection des ornemens qui le décorent.

A la croisée à gauche, deux tableaux de Giordano, d'une composition peu ingénieuse, & d'un effet qui n'est pas piquant. Ils sont cependant supérieurs à ceux du même maître qui sont dans la nef.

Au-dessus de ces tableaux il y en a deux autres assez beaux, représentant deux évêques; ils sont de Solimène.

A une chapelle de la croisée du même côté, une Madelaine au pied de la croix, & d'autres figures par Giordano. Les têtes des femmes sont belles, cet ouvrage est foible d'ailleurs.

Dans le chœur, un tableau du chevalier Conca, dont le sujet est une procession où l'on porte des reliques: l'ordonnance en est belle, & le pinceau gracieux, mais le tout ensemble est de petite manière.

On remarque aussi deux grands buffets d'orgues, dont l'un a été peint par Vasari, & l'autre par Giordano.

Le tableau du grand autel est une assomption,

du Pérugin. Au-dessous de l'autel reposent les SS. Agripinus, Eutichès & Acutius, compagnons de S. Janvier, qui ont été transférés de Pouzol à Naples.

La confession, qu'on appelle à Naples *Soccorpo*, est une petite chapelle souterraine, revêtue de marbre blanc, soutenue par des colonnes ioniques de marbre, qui passent pour être des restes de l'ancien temple d'Apollon; le dessin de cette chapelle est sage & ingénieux; la voûte est ornée de bas-reliefs en forme d'arabesques, bien entendus, & dans le goût de l'antique. C'est-là que repose le corps de S. Janvier, qui étoit autrefois dans une église hors de la ville, le duc de Bénévent, Sicone, l'ayant enlevé, il fut ensuite donné au célèbre couvent de Monte Vergine, dont nous parlerons dans la suite, qui est à neuf lieues à l'orient de Naples, d'où le cardinal Olivier le fit transporter dans la cathédrale, en faisant faire la chapelle souterraine. La statue de ce cardinal qui est derrière l'autel passe pour être de Michel-Ange; elle est assez belle, mais sans finesse de travail.

Dans la chapelle des Caraccioli, on trouve le tombeau de Bernardino Caracciolo, archevêque de Naples, c'est un ouvrage de Pierre Ghetti; on y voit le portrait du cardinal en marbre, avec un squelète couvert d'un suaire, montrant un sablier; c'est peut-être la première idée de la belle composition que nous avons fait observer à Rome dans le tombeau du pape Chigi.

La chapelle Minutolo est celle dont parle Boccace dans le conte d'Andriuccio; l'on y donnoit le bonnet de docteur, cérémonie qui se fait actuellement dans le palais du prince d'Avellino. On y remarque plusieurs figures de chevaliers, ayant des cornes sur le cimier de leurs casques; c'étoit autrefois un symbole de force, l'ancien proverbe dit: *Fort comme un taureau.*

Il y a aussi une chapelle qui appartient aux *Gal-*

lucci, d'où la maison de l'Hôpital est descendue ; du moins on le lit ainsi sur le tombeau de Mad. de l'Hôpital, ambassadrice de France, qui y fut enterrée en 1742.

Le monument du pape Innocent XII, Pignatelli, n'est qu'un cénotaphe ou sépulcre vuide : c'est un hommage rendu, même de son vivant, à un pape qui étoit Napolitain, & qui avoit été archevêque de Naples. L'on y voit son buste en bronze doré, avec des statues & des ornemens de marbre, travaillés à Rome, & une grande inscription, où l'on parle de ce que ce pontife a fait de plus remarquable ; l'extinction du népotisme, l'érection du conservatoire de S. Jean de Latran, les subsides donnés dans la guerre contre les Turcs ; il mourut en 1700.

Le pape Innocent IV est enterré dans la chapelle du séminaire, ou chapelle de S. Laurent : il mourut à Naples en 1254. Ce fut lui qui détermina S. Louis à passer en Palestine, qui déposa l'empereur Fréderic II, & fit prêcher la croisade contre lui. Ce fut lui encore qui affecta le chapeau rouge aux cardinaux, dans le premier concile de Lyon en 1245.

Une vieille règle de fer enchâssée dans un des piliers de la nef, à gauche derrière le chœur, est le *Passetto*, mesure ancienne & originale de la ville de Naples, dont nous parlerons ci-après ; mais cette règle est tordue, mal terminée, & ne fait qu'un modèle bien grossier & bien imparfait.

Le bénitier qui est de l'autre côté de l'église, passe aussi pour être un monument très-ancien de la mesure des liquides.

Près de la porte de la sacristie est enterré André de Hongrie, mari de la reine Jeanne I, qui fut étranglé à Aversa, comme nous l'avons dit.

Bernardino Rota a fait pour ce tombeau l'épitaphe suivante :

-*Andreæ, Caroli Uberti, Pannoniæ Regis F. Neapolitanorum Regi, Joannæ uxoris dolo, & laqueo necato, Ursi Minutuli pietate hic recondito: ne Regis corpus insepultum, sepultumve facinus posteris remaneret, Franciscus Berardi F. Capycinæ sepulcrum, titulum nomenque P. Mortuo, anno* 1345, 14. *kal. Octob.*

Les Chanoines de la cathédrale jouissent depuis long-temps de diverses prérogatives, comme de porter le rochet, la mitre, la crosse & la chape épiscopale.

SANTA RESTITUTA, église qui tient à celle de S. Janvier, étoit autrefois la cathédrale. Elle fut bâtie du temps de Constantin, & dédiée à cette sainte, lorsqu'on eut transporté ses reliques de l'isle d'Ischia sous l'autel de cette église, où l'on croit qu'elles reposent. On abattit la croisée pour construire la nouvelle cathédrale; il n'en reste que la nef. Elle est soutenue par dix-sept colonnes corinthiennes presque toutes de granite, que l'on prétend avoir été tirées du temple de Neptune. François Moro, élève de Solimène, y a peint les douze apôtres: on y voit aussi un plafond de Giordano, assez foible, & où la lumière papillotte beaucoup.

A l'entrée à gauche on voit le mausolée d'un prince Pignatelli. On fait remarquer aux étrangers une très-ancienne Madonne, faite en mosaïque sur le mur, qu'on assure être la première image miraculeuse de la Vierge qui ait été révérée en Italie.

A droite du grand autel est l'oratoire de S. Aspremo; Ste. Hélène, mère de Constantin, qui le fit faire, y plaça l'image de Ste. Restitute & celle de S. Janvier, qui ayant été faite de son vivant, passoit pour être très-ressemblante. Ce fut d'après cette image que Charles II fit faire la tête d'argent de S. Janvier, dans laquelle est renfermé le crâne du saint, que l'on expose sur l'autel pour la liquéfaction du sang.

Entre cette église & l'archevêché il y a une chapelle appelée *S. Giovanni in Fonte*, qui fut consacrée par Constantin à S. Jean l'évangéliste, & dans laquelle étoit le grand vase de basalte qui sert actuellement pour les fonds-baptismaux dans la cathédrale; la chapelle est décorée en mosaïque, on y a représenté la croix que Constantin avoit prise pour son enseigne après sa conversion.

LE TRÉSOR, ou plutôt la chapelle de S. Janvier, est la plus belle partie de la cathédrale; cette chapelle fut élevée en conséquence du vœu fait par la ville de Naples pendant la peste de 1526; cependant la première pierre ne fut mise qu'en 1608; l'architecture est du Père Grimaldi, Théatin; la ville entretient cette chapelle, & nomme deux députés pour en prendre soin. Le vaisseau est rond, d'une belle proportion & bien décoré; il est porté par quarante-deux colonnes de brocatelle, & environné de niches, dans lesquelles sont les statues en bronze de dix-neuf saints, par Jules Finelli, mais ces statues sont très-médiocres. Au-bas des niches, on conserve les reliques des mêmes saints, dans des bustes ou petites statues d'argent: c'est sans doute la raison pour laquelle on a donné le nom de *Trésor* à cette chapelle, qui est en effet de la plus grande richesse: le pavé est de marbre, l'entablement de stuc, orné de dorures; les ornemens y sont accumulés de manière à ne pas laisser à l'œil le moindre repos.

La coupole est de la main de Lanfranc; elle fut peinte d'abord vers 1635, par le Dominiquin, lorsque ce grand peintre éprouvant des injustices à Rome, se fut déterminé à aller s'établir à Naples. On prétend que la crainte du poison avoit déjà contraint le Guide, Josepin & Gessi, à abandonner cet ouvrage; la jalousie des peintres Napolitains, & surtout de l'Espagnolet, ne pouvoit supporter que des étrangers eussent la gloire d'une pareille entre-

prise : à l'arrivée du Dominiquin, l'on défit l'ouvrage commencé par Bélisaire & par d'autres peintres ; cela ne fit qu'augmenter l'envie des Napolitains ; le Dominiquin éprouva mille disgraces : il s'enfuit à Rome, il revint à Naples ; on corrompit ses domestiques ; on engagea le maçon qui préparoit la chaux à y mêler de la cendre, pour faire tomber l'enduit sur lequel il peignoit : la crainte du poison l'affectoit au point qu'il ne se fioit plus à personne, pas même à sa femme : il préparoit lui-même ses alimens, & en changeoit tous les jours ; le chagrin émoussa toute la force de son imagination, & la coupole n'étoit pas encore terminée, quoiqu'il y travaillât depuis trois ans, lorsqu'il mourut en 1641, non sans quelque soupçon de poison. Ses ennemis firent aussitôt abattre tout son ouvrage, qui fut refait par Lanfranc ; il ne resta du Dominiquin que les angles de la coupole, & des tableaux d'autels, qui ne sont pas de ses plus beaux ouvrages : les figures en sont sagement composées, & correctement dessinées, mais d'une couleur & d'une touche qui sont très-foibles. Dans la coupole de Lanfranc, l'enchaînement des groupes, ou pour mieux dire, toute l'ordonnance est bien entendue ; d'ailleurs, le caractère de dessin en est admirable : il faudroit seulement plus d'harmonie dans la couleur, & plus d'effet dans le total de la machine.

Le grand tableau de S. Janvier sortant de la fournaise est de l'Espagnolet ; celui du miracle de l'énergumène est du cavalier Massimo.

Le trésor que l'on conserve dans cette chapelle & dans la sacristie voisine est immense : on y voit les présens magnifiques faits par le roi & la reine d'Espagne, lors de leur première visite ; en particulier un calice d'or enrichi de diamans, estimé cent mille francs ; il y a des chandeliers d'argent qui ont dix à douze pieds de hauteur, quarante-une

ſtatues de bronze, trente-ſix buſtes d'argent, qu'on y expoſe dans les grandes fêtes, dont pluſieurs ſont ornés de diamans, & ſurtout celui de S. Janvier.

Dans une niche à porte d'argent, qui eſt derrière l'autel, on conſerve précieuſement un oſtenſoire ou reliquaire, dans lequel ſont deux ampoules, ou fioles de verre; elles contiennent du ſang de S. Janvier, qui fut, dit-on, ramaſſé par une dame napolitaine pendant ſon martyre. C'eſt avec ce ſang que l'on fait pluſieurs fois l'année ce qu'on appelle à Naples le miracle de S. Janvier, le ſang qui eſt dur & coagulé devenant fluide; il faut alors qu'un député de la ville apporte une des clefs de ce tabernacle; le *Maeſtro di Caſa* de l'archevêque eſt chargé de l'autre clef; il faut pour ce miracle que la tête de S. Janvier ſoit près du ſang qui doit ſe liquéfier.

J'ai vu cette cérémonie le 19 Septembre 1765, & j'étois à côté même du prêtre qui tenoit le reliquaire; il l'appliquoit ſur ſa poitrine en récitant le *Credo*; il le retourna un grand nombre de fois, & dans l'eſpace de huit minutes, je vis en effet la matière devenir fluide, ſans changer de couleur; les femmes, dont la chapelle étoit remplie, invoquoient le ſaint à grands cris, en ſe frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, pour en obtenir promptement le miracle. Quand il ſe paſſe un peu de temps, on eſt fort porté à l'imputer à la préſence de quelque hérétique. Ainſi le 24 Novembre 1730, le miracle ayant un peu tardé, on penſa que le conſul d'Angleterre, qui étoit préſent, en étoit cauſe, on lui propoſa honnêtement d'aller voir les beautés qui ſont dans le reſte de la cathédrale, & il n'eût pas été sûr pour lui de vouloir s'en défendre; le peuple dit que le miracle ſe fit auſſitôt que l'hérétique fut éloigné.

Dans une autre fête de S. Janvier, ou la veille du premier dimanche de Mai, le miracle ſe fait auſſi

aussi avec beaucoup de pompe devant un des *Sedili;* chacun a son année; on forme dans la rue une espèce d'église que la procession peut traverser : les décorations & les ornemens de l'architecture sont exécutés en bois, avec beaucoup de richesse : on apporte sur le midi la tête de S. Janvier, & sur le soir le reliquaire où est le sang arrive aussi en procession. Tous les couvens de la ville y sont, chacun avec la croix, ornée d'une espèce de bannière; ensuite viennent les curés & presque tout leur clergé, les statues des différens patrons de la ville, au nombre de trente-deux, toutes d'argent, ornées superbement : le miracle se fait ensuite & se continue pendant l'octave tous les jours à la première messe.

Ce miracle est un objet perpétuel de dévotion & d'étonnement pour tous les Napolitains; voici de quelle manière s'exprime François de Pietri, jurisconsulte & poëte Napolitain, au sujet de ce miracle périodique.

Nondum credis Arabs, Scythicis quin Barbarus oris
Confugis ad veræ Religionis iter?
Aspice, palpa hæc: stat longum post Martyris ævum,
Incorruptus adhuc, & sine tabe cruor.
Imo hilaris gliscit, consurgit, dissilit, ardet.
Ocyor, extremæ est impatiensque tubæ.
Perfidus an cernis capiti ut cruor obvius, ante
Frigidus, & durus ferveat & liqueat?
Certe vel asperior vel sit adamantinus Afer
Sanguine quin duro sponte liquente, liques?

Il y a pourtant, même à Naples, des incrédules : Busching dans son excellente géographie cite un ancien Chanoine de Naples, qui assuroit qu'on savoit substituer adroitement un flacon rempli de sang fluide à celui dont le sang est séché; d'autres croient qu'on fait une préparation dans la machine; ils disent qu'on a vu un temps où elle étoit dérangée, & où le miracle ne se faisoit point; que dans

d'autres occasions il se faisoit sans que la tête fût approchée du sang. M. l'abbé de Vougny vit en 1730, que le sang sortit tout liquide de l'armoire où il est gardé, & que le lendemain matin il n'avoit point repris sa consistance. Quelquefois il faut plus d'un jour pour la liquéfaction. Addisson dit « que les Napolitains semblent avoir copié cette » merveille d'une que l'on montroit dans une ville » du royaume de Naples au temps d'Horace: »

. . . . Dehinc Gnatia lymphis
Iratis extructa dedit risusque, jocosque,
Dum flammâ sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Credat Judæus Apella,
Non ego. L. I. Sat. V. v. 97.

Jean Hubner, dans sa géographie universelle, Tom. II. p. 495, assure qu'un savant d'Allemagne a montré à Berlin le secret de composer une liqueur, dont l'effet étoit semblable à celui du sang de S. Janvier; il suffisoit de laisser entrer un peu d'air dans le vase où la liqueur coagulée étoit renfermée, & cela produisoit la liquéfaction.

Le prince de San Sevéro avoit fait faire un ostensoir, ou reliquaire, semblable à celui de S. Janvier, avec des fioles ou ampoules de même forme, remplies d'un amalgame d'or & de mercure avec du cinabre, qui imite par sa couleur le sang coagulé: pour rendre cet amalgame fluide, il y a dans le creux de la bordure, ou de l'entourage du reliquaire, un réservoir de mercure coulant, avec une soupape, qui en retournant le reliquaire, s'ouvre pour laisser entrer du mercure dans la fiole. L'amalgame devient alors coulant, & imite la liquéfaction.

Le sang de S. Janvier qui est dans la cathédrale, n'est pas le seul qui se liquéfie à des temps marqués. On montre encore à S. Jean de Carbonera une fiole où il y avoit du sang de S. Jean qui se liqué-

ſioit ; il y en a de S. Janvier dans les égliſes de S. Etienne, de S. Pantaléon, de Ste. Patrice, de S. Vite, &c. ; il faut voir le Père Piétra Santa, Jéſuite, qui a fait à ce ſujet un ouvrage en trois volumes, qui a pour titre : *Taummaſia*, ou des miracles perpétuels de notre ſainte foi. Voyez auſſi M. Groſley & M. de la Condamine. Mém. 1757.

SANTI APOSTOLI, quatre-vingt toiſes au nord de S. Janvier, grande & belle égliſe, bâtie à l'endroit où étoit autrefois un temple de Mercure ; elle fut conſacrée aux ſaints Apôtres par l'empereur Conſtantin ; c'étoit une égliſe paroiſſiale dès l'an 489, & même une cathédrale, ſuivant quelques auteurs. Elle fut donnée, en 1570, aux Théatins, qui ont été toujours à Naples dans la plus grande conſidération, & qui ont fait bâtir cette égliſe en 1626, aidés des libéralités d'Eliſabeth, ducheſſe de Guercia, & ſur les deſſins du Père François Grimaldi, Théatin. C'eſt une des plus belles égliſes & des plus ornées qu'il y ait à Naples, & même dans toute l'Italie ; la coupole eſt bien priſe & bien éclairée ; la voûte de l'égliſe & celles des grandes chapelles ont eté peintes par Lanfranc, de même que les tableaux du chœur. On a fait graver, dans le Voyage pittoreſque, deux des pendentifs de la coupole, deſſinés par M. Fragonard. « On y admire ſpécialement le feu & la » hardieſſe de la compoſition, qui caractériſent le » Lanfranc ; la manière en eſt fière & grandioſe, » la couleur de l'effet le plus ſéduiſant.

On admire auſſi dans la voûte le feu de la compoſition, un grand caractère de deſſin, & des beautés de détail en grand nombre. Mais ce morceau eſt âcre de tons, & les figures n'y plafonnent pas.

On remarque encore quatre tableaux de Giordano ; le premier dans la croiſée à droite repréſente la nativité de la Vierge ; on l'a fait graver dans le Voyage pittoreſque, comme un des plus

beaux de ce maître ; il renferme les mêmes beautés que celui du Rosaire qui est au S. Esprit, caractères de têtes agréables, dispositions aimables dans les figures & dans les groupes, le tout couronné par une gloire d'une couleur aërienne & céleste.

Le second tableau à l'opposite est la présentation de la Vierge au temple ; il est aussi d'une couleur charmante, & d'un dessin dont le style retrace parfaitement les grâces de Pierre de Cortone ; on y trouve seulement quelques figures trop courtes. Le troisième & le quatrième tableau sont dans la croisée à gauche ; ils ne sont pas de la même force que les deux premiers.

La coupole est de Binaschi ; les lunettes de plusieurs chapelles sont de Solimène, il y a au-dessus de la grande porte une piscine probatique, beau tableau de Viviani.

Le grand autel est en marbre, orné de bronzes dorés, avec un tabernacle dont les colonnes sont de jaspe, & qui est garni d'autres pierres précieuses, avec des statues ; le tout est de la composition du père Anselme Cangiano, Théatin ; les deux grands chandeliers de bronze sont formés par les attributs des quatre évangélistes, l'aigle de S. Jean, le lion de S. Marc, le taureau de S. Luc, l'ange de S. Matthieu (1), qui sont groupés avec art ; l'idée est de Giuliano Finelli ; ils ont été fondus par Bersolino de Florence.

La chapelle de Filomarino, qui est à gauche dans la croisée, a été faite sur les dessins du Borromini ; elle est toute en marbre, avec des vertus en mosaïque, exécutées par Calandra de Verceil, d'après les originaux du Guide que le cardinal Barberini donna au roi d'Espagne. Au-dessus de l'autel est un bas-relief très-estimé, qui repré-

(1) Ces emblêmes sont tirés des quatre constellations qui marquoient les saisons de l'année. *Astronomie*, T. IV, p. 543.

sente un concert d'enfans, par François Flamand; il est très-précieux par le caractère de vérité & les grâces naïves avec lesquelles ces enfans sont rendus, de même que par un beau fini. Il y en a d'autres encore qui rendent cette chapelle de la plus grande beauté; ils ont été faits à Rome par les plus habiles artistes, du temps du cardinal Ascanio Filomarino, qui vivoit en 1650.

La chapelle de la Conception, qui est à droite, est aussi décorée en marbres avec goût & avec noblesse. La sacristie est fort belle, & on y conserve un trésor considérable en argenterie.

Dans les charniers, espèce de grand cimetière, on trouve une chapelle où sont des peintures qui représentent différentes histoires de l'ancien Testament relatives à la mort. C'est-là qu'est enterré le célèbre poëte Marino; son portrait est peint sur le mur; on lui a fait deux épitaphes, dont l'une est sur un marbre, & l'autre sur un mur; voici une des deux épitaphes: (1)

D. O. M. Joannes Baptista Marinus Neapolitanus, inclytus Musarum Genius, elegantiarum Parens H. S. E. (2) *natura factus ad lyram, hausto e Permessi unda volucri quodam igne Poëseos grandiore ingenii vena efferbuit. In una Italica dialecto græcam, latinam, ad miraculum usque miscuit Musam: eggregias priscorum Poëtarum animas expressit omnes; cecinit æquâ laude sacra profana: diviso in bicipiti Panasso ingenio, utroque eo vertice sublimior. Extorris diu patria, rediit Parthenope syren peregrina, ut propior esset Maroni Marinus. Nunc laureato cineri marmor hoc plaudit, ut accinit ad æternam Cytharam famæ consensus.*

L'autre épitaphe, plus courte & plus simple,

(1) Il y a un autre monument élevé à l'honneur de Marino dans la paroisse de S. Anello, qui est près de la cathédrale.
(2) *Hic sepultus est*, ou *situs est*.

fut faite par l'académie des humoristes, dont il avoit été le chef. Le duc de Savoie, Charles Emanuel, avoit fait Marino chevalier des ordres de S. Lazare & de S. Maurice; c'est pour cela qu'il est toujours appelé le cavalier Marino, ou Marini, car les Italiens varient dans leurs terminaisons. On voit par une lettre que le cardinal Bentivoglio lui écrivoit à Paris en 1620, avec quel empressement on désiroit de voir paroître ses poësies, & quel cas on en faisoit : *oh che vena ! oh che purità ! oh che pellegrini concetti !* Mais il lui recommandoit surtout d'ôter les choses trop galantes de son poëme sur la mort d'Adonis; il l'invitoit aussi à ne tenir aucun compte des traits de la malignité & de l'envie qu'il avoit essuyés plusieurs fois, & auxquels il étoit trop sensible. Ce grand poëte naquit en 1589, & mourut en 1625, comme on le voit dans sa vie, écrite par Ferrari. Les Théatins conservent quelques-uns de ses manuscrits; ils faisoient partie d'une collection où il y en avoit beaucoup d'autres en différentes langues, que l'empereur demanda pour son cabinet de Vienne en Autriche, dans le temps qu'il avoit le royaume de Naples : la même chose est arrivée à plusieurs maisons religieuses de la ville.

S. GIOVANNI A CARBONARA, église d'Augustins, située sur une grande & large rue, qui est à la partie septentrionale de Naples, le long des anciens murs; cette rue est appelée *Strada di S. Giovanni à Carbonara*, peut-être parce qu'on y vendoit anciennement du charbon. Pétrarque nous apprend que les jeunes gens s'y exerçoient à des jeux ou combats de gladiateurs en présence même du roi. L'église fut fondée en 1343, par Galeota, gentilhomme Napolitain, homme riche, qui donna son bien aux Augustins, & ils bâtirent une église à l'honneur de S. Jean-Baptiste. Cette église renferme un vaste mausolée gothique, élevé à Ladis-

las, roi de Naples, qui, vers l'an 1400 fut un des bienfaiteurs de cette église; ce tombeau est composé de plusieurs niches, qui contiennent un grand nombre de figures. Ladislas est représenté dans le haut à cheval & l'épée à la main; un peu plus bas, il paroît assis à côté de la reine Jeanne, sa sœur, qui lui éleva ce monument; on y lit deux épitaphes, où l'on a tâché d'exprimer & l'étendue de ses projets, & la rapidité de ses conquêtes; la première, placée dans le lieu le plus haut, est conçue en ces termes :

Improba mors, hominum heu semper obvia rebus,
Dum Rex magnanimus totum spe concipit orbem,
En moritur, saxo tegitur Rex inclitus isto;
Libera sydereum mens ipsa petivit Olympum.

La seconde épitaphe, qui est sous la corniche d'en-bas, est de Sannazar :

Qui Populos belli tumidos qui clade Tyrannos
Perculit intrepidos, Victor terraque marique,
Lux Italum, Regni splendor clarissimus hic est
Rex Ladislaus, decus altum, & gloria Regum;
Cui tanto, heu lacrymæ! soror illustrissima fratri
Defuncto pulchrum dedit hoc Regina Joanna:
Utraque sculpta sedens Majestas ultima Regum
Francorum sobolis, Caroli sub origine primi.

Derrière le grand-autel, dans une belle chapelle gothique, est le monument de Jean Caracciolo, qui étant grand sénéchal de Naples, favori de la reine Jeanne II, & pour ainsi dire maître du royaume, fut assassiné par la duchesse de Sessa, qui étoit de la maison Ruffo, & peut-être par les ordres mêmes de la reine, en 1432; les reines qui ont osé manquer aux bienséances de leur sexe, en ont ordinairement perdu la douceur, & ont été aussi cruelles que débauchées. Ce fut dans le palais de la Vicairie, à l'endroit où est à présent le tribunal de la Zecca, que cet assassinat fut commis,

on peut voir dans *Costanzo* avec quelle pompe le sénéchal fut enterré. Son fils lui fit élever un tombeau, & l'on y mit, après la mort de la reine en 1434, cette épitaphe, qui est de Laurent Valla.

Nil mihi, ni titulus, summo de culmine deerat
(Regina morbis invalidâ & senio)
Fecunda Populos proceresque in pace tuebar,
Pro Dominæ imperio nullius arma timens.
Sed me idem livor qui te fortissime Cesar
Sopitum extinxit, nocte juvante dolos.
Non me sed totum lacerat manus impia regnum,
Parthenopeque suum perdidit alma decus.

Ce tombeau, quoique dans un genre gothique, est remarquable pour le temps où il fut fait.

La chapelle des marquis de Vico est ornée de marbres & de sculptures très-estimées : les quatre statues des niches furent faites à l'envi par Santa Croce, Jean de Nola, Cacaviello, & Pierre della Piata, les plus habiles sculpteurs de leur temps. C'est une des plus belles chapelles de Naples.

La sacristie est ornée de peintures de Vasari; on y conserve une petite chapelle d'albâtre que le roi Ladislas portoit, même à la guerre. On y montroit la liquéfaction du sang de S. Jean-Baptiste, comme celle du sang de S. Janvier à la cathédrale; mais cette relique a été volée. Les Augustins possèdent une belle bibliothéque, donnée par le cardinal Séripand, dans laquelle il y a des manuscrits rares, qui avoient été rassemblés par Antoine Séripand, son frère; celui-ci est enterré dans une chapelle qui est au-dessous de la bibliothéque, avec une épitaphe, où l'on voit qu'il mourut en 1538.

Dans la même rue de Carbonara est le palais du prince de *Santo Buono Caracciolo*, où le duc de Guise habita en 1647, dans le temps qu'il étoit à Naples avec l'intention de se mettre à la tête du peuple. Il y a encore d'autres palais considérables dans cette rue.

SANTA CATARINA A FORMELLO, ou *Formiello*, église des Dominicains de la congrégation de Lombardie; elle est ainsi appelée à cause des conduits ou aqueducs de la ville qu'on appelle *Formali*, qui font à Naples comme une ville souterraine; il y a même assez près de-là une espèce d'abreuvoir pour les chevaux, qu'on appelle *Formello*. L'église de Ste. Catherine fut rebâtie en 1499, aussi-bien que le couvent, sur les dessins d'Antoine de Florence, qui y fit une coupole, la première qu'on ait vue à Naples: car c'est à Florence où ce genre de construction, noble, mais difficile, avoit pris naissance, comme nous l'avons dit dans le Tome II. L'intérieur de l'église est orné de dorures & de peintures de Rossi. Il y a dans le couvent une apothicairerie riche & fameuse, où l'on voit une collection d'histoire naturelle & d'antiquité, qui a été formée il y a déjà long-temps, par le P. *Maurizio di Gregorio*.

LA VICARIA est le palais de justice où s'assemblent les tribunaux ordinaires; c'est un grand bâtiment isolé dont les murs sont très-élevés & très-forts; on l'appeloit autrefois *Castello Capuano*, à cause du voisinage de la porte de Capoue, & *Normannia*, à cause de Guillaume le Normand qui l'avoit fait bâtir; il fut ensuite augmenté par l'empereur Fréderic, sur les dessins de Jean de Pise, vers l'an 1200: ce fut la résidence des rois de Naples jusqu'à Ferdinand I. Le vice-roi Pierre de Tolède, en 1540, y plaça les tribunaux de justice & les prisons.

On y monte par trois escaliers; la grande salle où l'on entre d'abord est garnie de bancs pour les écrivains; c'est le rendez-vous des plaideurs & des gens d'affaires; ils s'y rassemblent tous les matins en si grand nombre, qu'on a peine à traverser cette salle, quoiqu'elle soit d'une grandeur à contenir plus de deux mille personnes. Je n'ai pu m'empêcher

de plaindre une ville où le nombre des plaideurs m'a paru si fort au-dessus de celui de Paris, tandis que la population en est au-dessous de celle de notre capitale. Il faut que l'esprit de subtilité, de chicane, d'obstination, qu'on a reproché aux Espagnols, se soit bien établi parmi les Napolitains. Au reste on a fait depuis quelques années divers réglemens pour épurer le barreau & abréger les procès. Les Napolitains prétendent aussi que cette grande affluence à la Vicairie vient de ce qu'on y fait toutes sortes d'affaires ; c'est un rendez-vous général occasionné par l'ancienne jalousie des Napolitains, qui ne vouloient point qu'on vînt chez eux. On assure qu'il n'y a pas plus de sept à huit cent procès par année venant des deux royaumes.

Il y a ensuite six salles où se tiennent les chambres de justice, *Rote grandi*, composées chacune d'un chef, *Capo di Rota*, & de quatre conseillers ; le premier président, *Presidente*, siége dans celle qu'il juge à propos de choisir.

La Camera della Sommaria, ou la chambre des comptes, a aussi deux tribunaux, *Rota grande*, *Rota mezzana*, où siégent le lieutenant & les présidens qui jugent des affaires de finance. La Vicairie civile où se jugent les affaires en première instance a deux rotes, & la Vicairie criminelle deux autres. Nous parlerons dans la suite de la manière dont on y traite les affaires. Ce bâtiment contient encore plusieurs chapelles & grand nombre d'autres salles pour les greffiers, les archivistes, & le tribunal des monnoies & mesures, ou de la *Zecca*. Dans la cour, au-dessous d'un lion qu'on y voyoit, sont enterrés les originaux des mesures de Naples, afin qu'on ne puisse ni les altérer, ni les enlever ; les copies qu'on en a faites sont entre les mains du Campione, & servent à l'usage journalier de la ville ; mais cette précaution singulière est cause qu'il n'y a rien d'aussi grossier & d'aussi incertain que les

mesures du bled & du vin que l'on emploie journellement à Naples : je rendrai compte des soins que j'ai pris pour avoir quelques notions précises à ce sujet.

L'ANNUNZIATA, grand & bel hôpital, le plus riche du royaume de Naples, fut fondé en 1304 par Nicolas & Jacques Scondito ; la reine Jeanne II l'augmenta en 1343. On y reçoit tous les blessés & les malades des maladies aiguës sans distinction ni recommandation, les enfans-trouvés qu'on y porte dans le tour, les orphelins, les filles repenties, les femmes qui ne peuvent vivre avec leurs maris, *mal-maritate ;* enfin l'opulence de cette maison s'étend à tous les genres de bonnes œuvres ; elle entretient des maisons de campagne où l'on envoie les convalescens, soit pour le bon air, soit pour leur faire prendre des eaux.

Il y a même un revenu consacré à acquitter tous les ans des dots plus ou moins considérables, que cette maison est obligée de payer pour l'établissement d'un certain nombre de filles, en conséquence des dispositions testamentaires de différens bienfaiteurs ; la maison entretient deux chœurs de musique, cent prêtres, trente clercs de chapelle, & paie tous les maîtres convenables pour l'instruction de ces derniers. On lit sur la principale porte de cet hôpital cette inscription :

Lac pueris, dotem innuptis velumque pudicis,
Datque medelam ægris hæc opulenta Domus.
Hinc merito sacra est illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans, Orbis vera Medela fuit.

L'église étoit fort ornée (1) ; mais le feu y ayant pris le 25 Janvier 1757 dans un enterrement, les dames firent une quête générale, & l'on a bâti une

(1) Richard qui voyageoit en 1767, ne laisse pas de décrire cette église avec tous ses tableaux, d'après M. Cochin, & un livre du pays dont on a rajeuni le frontispice.

nouvelle église sur les dessins de Vanvitelli : elle a été finie en 1782. On dit que c'est un chef-d'œuvre d'architecture. La banque de cet hôpital s'étoit déjà obérée par les embellissemens de la première église ; il n'arrive que trop souvent dans les hôpitaux riches qu'on donne dans ce luxe de bâtimens qui épuise une maison, & éloigne le véritable emploi & la juste destination de ses revenus. Il y avoit à l'Annunziata six beaux tableaux de Giordano ; mais les peintures actuelles sont de Francischiello di Muro, & de Boniti.

SAN PIETRO AD ARA, église des Chanoines de Latran, bâtie dans l'endroit où l'on croit que logea S. Pierre l'an 44, en passant à Naples pour aller à Rome ; il y convertit *S. Aspremo & Santa Candida*, & y jeta les premières semences de la religion chrétienne.

CHAPITRE XXVI.

Quartier des Carmes & du Marché.

IL MERCATO, grande place des Carmes ; c'est la plus ancienne de Naples & la plus fréquentée par la populace ; elle a cent & dix toises de long sur quatre-vingt de largeur ; dans le milieu est une fontaine du cavalier Cosmo. C'est-là que se tient le grand marché le lundi & le vendredi ; on y fait les exécutions, & autrefois la potence y étoit toujours plantée : c'étoit une chose utile dans une ville où il y a tant de gens oisifs & pauvres, & sur une place où les séditions ont ordinairement pris naissance ; cependant on a remarqué à Naples qu'elles n'étoient pas meurtrières : actuellement on la plante quand il est besoin, en face d'une petite rue, qu'on a

appelée *del Sospiro*, parce que c'est de-là que le patient apperçoit le gibet.

De toutes les exécutions qu'on y a faites, la plus célèbre, mais la plus révoltante qu'on puisse lire, est celle du jeune Conradin, qui devoit être roi de Naples comme légitime héritier de son père Conrad. Ce jeune prince, excommunié par le pape à cause des démêlés de son père avec le S. Siége, étoit venu à Naples accompagné de Fréderic, duc d'Autriche; mais Charles d'Anjou, frère de S. Louis, les défit. Ils furent trahis & livrés entre ses mains; il leur fit trancher la tête sur la place du Marché en 1268. On a bâti une petite chapelle & placé une croix dans l'endroit même de cette indigne exécution, dont on voit la peinture dans l'intérieur de la chapelle. Il y a sur l'autel une grosse colonne de porphyre de deux pieds de diamètre, où l'on lit ces deux vers écrits en vieux caractères autour du fût de la colonne.

Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum,
Hic deplumavit, acephalumque dedit.

Cela fait allusion à l'aigle impérial & au nom du seigneur d'Astura, qui livra Conradin au roi de Naples. L'endroit où se fit l'exécution est marqué par une plaque de marbre; comme ce lieu est bas, il est humide par lui-même, & paroît presque toujours mouillé : le peuple qui cherche partout du merveilleux dit que c'est un miracle perpétuel, qui prouve l'innocence du jeune prince & le crime de son meurtre. Au reste, en racontant de pareils traits de la crédulité du peuple de Naples, on ne fait aucun tort aux lumières des gens instruits; en France même on entend quelquefois des contes pareils parmi le peuple.

Dans une des rues qui aboutissent au Marché, & vis-à-vis Ste. Marie *dell' Avvocata* est un endroit appelé *Capo di Napoli*, à cause d'une tête de femme

qu'on dit repréſenter Parthénope ; elle eſt élevée ſur un piédeſtal, ſes cheveux ſont treſſés à la grecque ; mais ce buſte ayant été peint & reſtauré, il eſt difficile d'y reconnoître le bel antique.

IL CARMINE, l'égliſe des Carmes avec un couvent, célèbre dans l'égliſe de Naples. L'égliſe eſt la plus fréquentée de la ville, à cauſe de la place, qui eſt toujours pleine de monde, & de l'ancienne dévotion de tout le peuple de Naples. Le roi même y alloit tous les ſamedis, ſuivant un ancien uſage que les vice-rois avoient toujours obſervé, mais qui n'a plus lieu actuellement. Ce fut la première égliſe qu'eurent les Carmes lorſqu'ils vinrent s'établir à Naples ; elle étoit alors très-petite ; elle fut conſidérablement augmentée par l'impératrice Marguerite, mère de Conradin ; quand elle arriva à Naples pour retirer ſon fils des mains de Charles I, l'infortuné Conradin avoit été décapité quelques jours auparavant, elle n'eut plus d'autre conſolation que celle de pourvoir à ſa ſépulture, & d'appliquer à ce couvent les ſommes qu'elle avoit préparées pour la rançon de ſon fils. Elle fit transférer ſon corps de la chapelle de la Croix à l'égliſe des Carmes, où l'on voit ſon tombeau près de la porte de la ſacriſtie, avec une épitaphe très-ſimple : la ſtatue de la princeſſe avec une inſcription ſe voit à l'entrée du cloître du côté de la rue.

Il y a dans l'égliſe des Carmes un tableau digne d'attention : c'eſt une Aſſomption par Solimène, placée dans une chapelle de la croiſée à droite. Quoique ce morceau ne ſoit pas exempt des défauts ordinaires à ce peintre, on trouve peu d'ouvrages de lui auſſi bien coloriés, & où il y ait plus d'accord ; la gloire des petits anges eſt très-aërienne.

Dans la chapelle qui eſt à gauche il y a un tableau de Matteis ; la chapelle du Crucifix a été peinte par Solimène : les peintures des arcs, où l'on a repréſenté la vie de Jéſus-Chriſt, ſont de Louis le Sicilien.

On porte une grande vénération à une image de la Vierge, connue ſous le nom de *Santa Maria la Bruna*, Ste. Marie la Brune, que l'on prétend avoir été peinte par S. Luc; elle eſt placée ſur le maître-autel.

On ne manque pas auſſi de faire remarquer le crucifix placé au milieu de cette égliſe : ſelon la tradition du pays, il baiſſa la tête pour éviter un boulet de canon, qui n'enleva que ſa couronne d'épines; on montre même le boulet ſuſpendu près de-là. C'étoit dans le temps que Naples étoit aſſiégée par les troupes d'Alphonſe I, commandées par Don Piétro ſon frère, qui fut tué enſuite d'un coup de canon dans l'égliſe de Notre-Dame des Graces, peu éloignée de-là. Le tréſor de la ſacriſtie eſt riche; on y conſerve un calice & une couronne d'or entourés de diamans, une belle lampe, donnée par le cardinal Filomarino, & beaucoup d'argenterie.

Le couvent des Carmes eſt très-vaſte; il a ſervi plus d'une fois pour les aſſemblées & les conſultations des magiſtrats & des députés du peuple dans les cas extraordinaires de mécontentement; car les aſſemblées ordinaires ſe tiennent près de l'égliſe de S. Laurent, ainſi que nous l'avons déjà remarqué.

Le principal dortoir des Carmes eſt très-beau, & donne ſur la mer; on y montre l'endroit où Maſaniello fut aſſaſſiné dix-huit jours après l'établiſſement de ſon pouvoir en 1647.

Dans un des cloîtres du couvent, Balducci a peint la vie de S. Elie & de pluſieurs ſaints de l'ordre des Carmes.

La tour appelée *Torrione del Carmine* faiſoit partie du couvent; mais en 1647 les rebelles s'en étant ſervi pour battre les vaiſſeaux du roi qui étoient vers le môle, & le duc de Guiſe s'y étant enſuite retranché, comme nous l'avons dit plus haut, on en a fait une eſpèce de fortereſſe, *Caſtello del Carmine*; on y a conſtruit un baſtion, & l'on a laiſſé

ſubſiſter le couvent preſque dans le milieu des fortifications.

PORTA REALE DELLA MARINA eſt une porte de ville qui donne ſur le rivage de la mer à côté du Torrion, dans le chemin de Portici. Cette plage s'appelle *Marina di Loreto* à cauſe d'une égliſe de Notre-Dame de Lorète, qui eſt près de-là, & qui a donné le nom à tout le fauxbourg appelé *Borgo di Loreto*.

LA CAVALLERIA, grand bâtiment qui ſert de caſerne à la cavalerie, près du pont de la Madelaine. Les chevaux Napolitains étant d'une très-belle race, les étrangers ne manquent pas d'aller voir ces chevaux; mais on doit voir ſurtout aux écuries du palais ceux du roi, qui ſont bien choiſis & bien entretenus. Les académies de manège de Naples & de Turin ſont celles de toute l'Italie où l'on enſeigne le mieux à monter à cheval.

Le pont de la Madelaine eſt un grand & beau pont de pierres-de-taille, ſous lequel paſſe une partie du *Sebéto* pour ſe jeter dans la mer; le reſte ſe perd avant d'y arriver.

Il bel Sebeto accolto in piccol fluvio.
Sannazar.

On y a élevé une ſtatue de S. Janvier, comme ayant arrêté le cours de la Lave en 1767.

LE CONSERVATOIRE de Lorète, qui eſt près de-là, étoit un hôpital pour les orphelins ſous la direction des Somaſques. Actuellement c'eſt une école de muſique, dirigée par des prêtres ſéculiers. C'eſt un des endroits les plus célèbres de Naples par le nombre des muſiciens & des chanteurs excellens qui en ſont ſortis. On y compte juſqu'à deux cent élèves; mais il y en a encore pluſieurs autres, tels que celui de la Pietà, où il y en a cent & trente; celui de S. Onofrio, où l'on en trouve quatre-vingt-dix,

dix, & qui sont célèbres aussi pour la musique (1); nous en parlerons plus bas.

Les autres conservatoires, qui sont au nombre de trente-sept à Naples, sont des espèces d'hôpitaux, où l'on retire des enfans, & souvent des personnes âgées, presque toujours des femmes; on les entretient & elles travaillent pour la maison; on compte jusqu'à mille personnes dans celui de S. Janvier, & quatre cent dans celui de S. Philippe & de S. Jacques, deux cent dans celui de *S. Nicolo à Nido*, & autant dans celui de la Visite des Pauvres; il y en a un qui avoit été spécialement institué pour l'art de la laine, *Conservatorio dell' arte della Lana*, un pour les filles de notaires, un pour les orfèvres. Les Italiens ont toujours poussé à l'extrême les établissemens de piété, mais ils sont encore plus communs à Naples que dans le reste de l'Italie.

La ménagerie du roi est aussi au bout du fauxbourg de Lorette: il y a trente-six loges pour les animaux; mais en 1784, il n'y avoit de remarquable qu'un éléphant. Les maisons de ce fauxbourg règnent le long du rivage, au-de-là du pont de la Madelaine. On y bâtit des greniers d'une longueur immense.

BORGO S. ANTONIO, ou *Borgo del fuoco*, fauxbourg S. Antoine, situé un peu plus au nord que celui de Lorete, du côté de la montagne; c'est l'un des plus grands qu'il y ait à Naples, & c'est celui par lequel on arrive quand on vient de Rome.

L'église de S. Antoine de Vienne, ou S. Antuono, qui donne le nom à ce fauxbourg, est à quatre-cent toises au nord de la porte de Capoue; c'étoit un hôpital fondé par la reine Jeanne I, vers 1377; aujourd'hui c'est une abbaye commendataire réunie

(1) Vinci & Pergolese avoient été élevés aux *poveri di Giesu-Cristo*, conservatoire qu'on a changé en séminaire.

à l'archevêché ; on y conserve un tableau à l'huile, qu'on assure avoir été peint par *Antonio di Fiore* ; vers l'an 1362, ce qui a fait dire que la peinture à l'huile étoit plus ancienne que ne le dit Vasari, qui en attribue l'invention à Jean de Bruges, dont nous avons parlé dans le Tome II.

Les prêtres qui desservent cette église de S. Antoine sont entretenus par l'archevêque ; ils sont en possession de bénir les chevaux, & surtout les cochons de leur fauxbourg, & de les marquer avec un fer chaud ; le cochon béni en se mêlant dans les troupeaux y attire la bénédiction du ciel, & il rend ces animaux respectables à certains égards ; aussi trouve-t-on quelquefois les cochons autour du feu, pêle-mêle avec les enfans & les chiens. Quand le cochon béni est bien gras, on le porte aux desservans qui en marquent un autre. On conduit aussi des chevaux autour de cette église le 17 Janvier, jour de S. Antoine, & pendant la quinzaine, pour les faire bénir.

L'église des Capucins, appelée *S. Jeffremo* ou *S. Effrem Vecchio*, ou S. Eusebio, est placée à l'endroit par où l'on entroit dans les catacombes, comme nous l'avons dit en parlant d'une des entrées qui est à l'hôpital S. Janvier ; celle des Capucins est au nord de Naples vers Capo di Chino, par où l'on peut aller à Rome.

Du côté appelé l'*Arenaccia*, en allant au nord-est vers Poggio Reale & Ste. Marie del Pianto, à un mille de Naples, il y a une colline appelée *Monte dello Trecco*, *Lautrecco* ou *Lottrecco*, depuis que le maréchal de Lautrec, Odet de Foix, y campa, & y mourut en assiégeant la ville de Naples en 1528. Il désiroit beaucoup d'épargner les édifices de la ville & de les préserver du canon ; en conséquence il essaya de forcer les assiégés à se rendre, en détournant les eaux qui alloient à Naples ; mais cela ne servoit de rien, parce qu'il y a beaucoup de

puits & de fources dans la ville ; les eaux qu'il avoit arrêtées s'accumulèrent, formèrent un marécage, qui mit la contagion dans fon camp ; une partie de fon armée y périt ; il mourut lui-même, & fut enfuité enterré à Ste Marie la Neuve. Le peuple de Naples avoit été long-temps perfuadé que les François y avoient enterré de l'artillerie & des tréfors, & l'on y a fouillé inutilement plus d'une fois.

IL SERRAGLIO, grand hôpital que l'on bâtit pour y fervir d'afyle aux pauvres, fuivant l'infcription qui eft fur la porte: *Regium totius regni pauperum Hofpitium.* Charles III, qui l'a fait commencer en 1752, fe propofoit d'y établir des métiers, où l'on occuperoit une partie de ces vagabonds qui font en plus grand nombre à Naples que dans aucune ville d'Europe ; le bâtiment eft de Fuga, habile architecte, mort en 1782 ; il paroît d'une étendue à contenir trois à quatre mille perfonnes, comme nos hôpitaux de la Salpétrière & de Bicêtre. Il y avoit déjà, en 1784, fix cent jeunes gens, mais il n'eft point fini.

Une grande rue du même fauxbourg conduit à *Poggio Reale*, qui eft à mille & trois cent toifes au nord-eft de la porte de Capoue. C'eft un château ou maifon de plaifance, bâti par Ferdinand I, vers l'an 1490 ; on y voit des jardins confidérables ; ce qui refte des bains de ce palais prouve qu'on y avoit mis les recherches de la volupté. Les jardins fervoient à la promenade des rois de Naples, & dans la fuite à celle du public ; la reine Jeanne s'y plaifoit fpécialement ; elle y tenoit une cour brillante, elle propofoit des prix à fes chevaliers, & cette campagne devint célèbre. Mais depuis long-temps cette promenade eft abandonnée, & les jardins incultes ; on prétend que l'air y eft mauvais ; on va maintenant à Chiaia, fur

Môle, & sur le nouveau quai qui conduit au pont de la Madelaine.

Autrefois depuis ces jardins jusqu'à la mer il y avoit un parc, où le roi Alphonse prenoit souvent le plaisir de la chasse; ce sont actuellement des marais ou jardins pour l'usage de la ville.

Le grand chemin qui passe à Poggio Reale conduit dans la Pouille, dans les provinces de *Lecce* & de *Bari*, & surtout au fameux couvent de *Monte Vergine*, qui est à neuf lieues à l'orient de Naples, auquel le peuple de Naples a une grande dévotion, & qui est extrêmement riche. On y conserve une très-ancienne image de la Vierge, qui étoit autrefois dans le palais des empereurs de Constantinople; elle est d'une taille colossale, & on la dit de S. Luc. On assuroit qu'on ne pouvoit porter de la viande, ni aucun aliment gras dans cette église sans que le tonnerre y grondât. M. de Vougny raconte dans un Voyage d'Italie manuscrit, que le 29 Octobre 1730, le vice-roi y étant, il vint à tonner; un homme a sa suite se trouva porter dans sa poche quelque chose de gras, & il courut grand risque de la vie. Les reliques de cette église sont d'un genre également singulier: ce sont, par exemple, les trois enfans de la fournaise.

LA GROTTA *degli Sportiglioni*, la grotte des chauves-souris, est sous la montagne de Lautrec, environ mille toises au nord-est de la porte de Capoue, près du chemin de Poggio Reale; c'est une ancienne grotte creusée sous le roc, sans que l'on sache dans quel temps & à quelle occasion: on assure qu'elle a une demi-lieue de longueur, & sans doute qu'elle a la même origine que les catacombes dont nous avons parlé. Une des branches de cette route souterraine, qui a vingt pieds de large, a été murée depuis la contagion de 1656; on y enterra pour lors plus de 50000 cadavres. Au-dessus

de cette colline, on a bâti une églife, appelée *Sta Maria del Pianto*, où l'on prie fpécialement pour les morts; auffi le tableau du grand hôtel repréfente une Vierge qui prie pour les ames; il eft d'André Vaccaro: on y voit auffi deux tableaux de Giordano, qui font beaux, quoiqu'ils paffent pour avoir été faits en deux jours. Quand on eft devant cette églife, le coup-d'œil eft admirable, l'on voit une grande partie de Naples, & des campagnes charmantes qu'arrofe le Sebeto.

La ville de Naples, ainfi que la plupart des villes d'Italie, eft très-bien fournie d'aqueducs & de fontaines; il y a deux grandes fources qui fe diftribuent dans la ville: l'une s'appelle *Acqua de' Carmignani*, elle a fa fource vers S. Agata, vingtfix milles au nord-eft de Naples, elle paffe à Poggio Reale, & fournit aux fontaines du palais & de Chiaia. La feconde, qui eft appelée *Acqua vecchia* ou *Acqua della volla*, a deux fources éloignées qui viennent fe réunir à la Volla à deux lieues de Naples, & vont de-là au fauxbourg Saint Antoine, au marché, au port, au château & à l'arfenal. Les aqueducs qui règnent fous le pavé des rues de Naples font très-larges & très-beaux; ils ont fervi deux fois à la prife de cette ville, d'abord par Bélifaire, enfuite par Alphonfe premier.

CHAPITRE XXVII.

Du gouvernement de Naples.

LE royaume de Naples contient quatre millions d'habitans, fuivant l'opinion commune, & la Sicile environ trois millions. La furface de l'un eft de

trois mille neuf cent lieues quarrées, & celle de l'autre mille & trois cent (1).

Le gouvernement de Naples est depuis longtemps monarchique, & réputé absolu par droit de conquête; la mauvaise administration des souverains éloignés & des vice-rois mal choisis, a souvent porté le peuple & la noblesse à faire des retours vers leur ancienne liberté: nous en avons raconté quelques traits en parlant de l'histoire de Naples; la rébellion des Machia & d'autres barons du royaume, a eu lieu encore au commencement de ce siècle. Mais depuis ce temps la souveraineté des rois de Naples n'a reçu aucune atteinte: les parlemens de la nation ne s'assemblent plus, les vice-rois avoient cessé peu-à-peu de les convoquer, parce que leur autorité en étoit diminuée, & depuis 1642, il n'y en a point eu; les assemblées des Etats ne se font qu'en Sicile.

Pendant que Naples étoit gouverné, par un prince éloigné, on regardoit ce royaume comme pauvre & foible; mais le peu de ressources qu'on en tiroit, venoit du peu de soin ou du peu de talent des ministres. Les vice-rois étoient hors d'état de faire le bien, ils avoient une existence trop courte; leur ministère se réduisoit à faire passer à la cour l'argent de la nation; ils n'étoient point en état de contribuer au soulagement de l'Etat, non plus que le lieutenant de la chambre, qui, préposé à l'exaction & au recouvrement des impositions, étoit en horreur à la noblesse de Naples.

Les fonctions du vice-roi duroient trois ans, quelquefois davantage, quand la faveur ou la politique s'en mêloit; l'appareil dont il étoit environné ressembloit à celui d'un roi; on lui élevoit un trône dans les cérémonies; son palais étoit gardé par des

(1) S'il y avoit trois millions d'habitans en Sicile, chaque lieue quarrée contiendroit deux mille trois cent personnes, au lieu de neuf cent que l'on compte en France. Voyez Tom. III.

troupes, son cortège toujours formé d'une suite de plusieurs carrosses : un des premiers maréchaux de l'empire alloit prendre l'ordre tous les jours; les dames même lui baisoient la main; quand la partie de la vice-reine étoit finie, toutes les autres cessoient; enfin il jouissoit pour un temps de toute l'autorité & de toute la pompe du souverain.

Tous ces respects, que l'on rend volontiers à un roi, que sa naissance & ses bienfaits rendent cher à la nation, devoient être insupportables à l'égard d'un vice-roi; & je ne suis pas étonné de voir combien les peuples de ces royaumes aiment le jeune roi qu'ils ont vu naître parmi eux, & qu'ils savent être destiné à ne plus les abandonner.

Son éducation avoit été négligée par le prince de S. Nicandre, mais il annonçoit un naturel heureux dès son enfance. Dans le temps de la disette de 1764, il apprit que plusieurs personnes de la cour avoient une grande partie liée pour souper à Pausilipe, & que l'on s'en faisoit une fête d'avance. Il savoit qu'alors le peuple manquant de pain gémissoit dans l'attente des secours qu'on avoit demandés de tous côtés; il ne put s'empêcher de dire à ceux qui étoient près de lui, que c'étoit mal prendre son temps pour des parties de plaisir, & qu'il vaudroit mieux prendre part à la misère publique. Les ministres apprirent avec joie une réflexion aussi pleine d'humanité, & ils firent rompre le projet.

Il avoit été sollicité par un de ses gens d'obtenir du conseil de régence la liberté d'un forçat; le prince de S. Nicandre sachant de quelle conséquence il seroit d'enfreindre l'ordre de la justice pour satisfaire un mouvement de compassion, dit au roi qu'il en feroit la proposition, mais il lui rapporta bientôt une réponse négative : le roi fut touché de ce refus, mais il s'en vengea d'une manière qui faisoit honneur à un enfant : il avoit une

grande volière de ſerins, dont il s'amuſoit volontiers; il en ouvrit les portes, & fit partir tous les ſerins, en diſant : Je n'en puis pas délivrer d'autres.

* Le roi Don Carlos, ſon père, étant réſolu de partir pour l'Eſpagne, de laiſſer à un de ſes fils le royaume de Naples, & d'emmener l'autre en Eſpagne, parut quelque temps très-indécis ſur le choix : avant qu'il eût décidé lequel reſteroit à Naples, les deux princes avoient tous les deux une extrême curioſité de ſavoir l'événement de cette déciſion; & ils s'adreſſoient avec impatience à ceux qu'ils penſoient en devoir être inſtruits : lorſque la choſe eût été réglée, chacun regardoit ſon partage comme le plus agréable. Je ſuis deſtiné, diſoit le prince des Aſturies, à gouverner les plus vaſtes états qu'il y ait dans les deux mondes. Oui, diſoit le roi de Naples, tu ſeras roi peut-être un jour, moi je le ſuis dès-à-préſent.

Pendant ſa minorité, il avoit un conſeil d'état & de régence, compoſé de neuf perſonnes, & quatre ſecrétaires d'état. Le marquis Tanucci étoit le ſeul des quatre ſecrétaires d'état qui fut du conſeil de régence, la confiance qu'avoit toujours eue pour lui le roi d'Eſpagne, avec qui il avoit une correſpondance habituelle, lui donnoit dans les affaires la principale influence. Son mérite l'avoit élevé ſeul à ce degré de faveur : il étoit profeſſeur à Piſe en Toſcane; un criminel s'étoit réfugié dans un couvent, on fit un blocus pour obliger les moines à le livrer; on chargea le profeſſeur Tanucci de juſtifier le gouvernement par un ouvrage ſur le droit d'aſile, & Don Carlos en fut ſi content qu'il voulut ſe l'attacher. Il étoit d'un caractère doux, & fait pour plaire à la cour; mais il n'étoit pas moins laborieux, & dans la première année de ſon miniſtère, il répondit à trente-trois mille placets.

La confiance du roi ne fit qu'augmenter par les services de ce ministre ; il fut créé marquis & même chevalier du grand ordre de S. Janvier. Il étoit désintéressé, modeste & retiré ; il n'avoit qu'une fille, & ne s'occupoit point du soin de lui laisser une grande fortune : ennemi des prétentions de la cour de Rome, il ne s'en cachoit point ; sa sincérité aussi-bien que sa modestie est une des choses que j'ai le plus admirées dans la conversation de ce ministre. Il s'appliquoit de tout son pouvoir à réparer par une sage économie les grandes dépenses qu'on avoit faites, & l'épuisement des finances du royaume ; la noblesse se plaignoit de lui, & ne lui accordoit pas les talens d'un ministre d'état ; peut-être étoit-ce par un préjugé qui est naturel à l'égard d'un étranger ; d'ailleurs, il avoit beaucoup restreint les privilèges des barons.

Après le mariage du nouveau roi, il fut question de l'entrée de la reine au conseil ; le ministre s'y opposa, mais les cours de Vienne, d'Espagne & de France l'emportèrent ; une autre circonstance contribua à la disgrace du marquis Tanucci : la reine avoit été reçue dans la franc-maçonnerie, le roi étoit tenté d'en faire autant ; le marquis Tanucci, pour en empêcher, suscita une persécution contre les francs-maçons, & par l'autorité du roi d'Espagne, il fit proscrire en 1778, la maçonnerie comme un crime de lèze-majesté ; cela causa une indignation générale : la reine soutint les francs-maçons, & c'est par reconnoissance qu'on boit à sa santé dans toutes les loges de France. Bientôt M. Tanucci fut remercié en 1779, & il est mort le 29 Avril 1783. Depuis lors, les principaux secrétaires d'état sont M. le marquis de la Sambuca (1) & M. le chev. Acton. M. de la Sambuca est comme premier ministre ; M. Acton a la guerre

(1) M. le marquis Caracciolí a pris sa place.

& la marine, & c'eſt ſur lui que tout roule actuellement : le conſeil eſt compoſé de ſix conſeillers & de quatre ſecrétaires d'état, mais le roi, la reine & le marquis de la Sambuca décident ſouvent les affaires entr'eux trois.

Nous avons parlé des forces maritimes du roi de Naples à l'occaſion du port; il nous reſte à parler des troupes de terre. Les forces militaires conſiſtent en trente régimens d'infanterie & neuf de cavalerie; on les évalue à trente mille hommes. Il y a vingt-ſept régimens nationaux, les autres ſont des Eſpagnols, des Suiſſes, des Grecs. Il y a quatre régimens Vallons ou Flamands, dont les officiers ſont la plupart François, ou du moins des Pays-Bas. Les capitaines ſont chargés des recrues comme l'étoient les nôtres ci-devant. Ils ont cent & onze livres par mois, & des gratifications qui vont encore à vingt-ſix livres par mois; les lieutenans ont ſoixante-dix-ſept livres; les enſeignes ſoixante; les ſoldats quatre ſols trois deniers par jour, avec une livre & demie de pain. En 1782, l'on a ordonné la levée de quinze mille hommes de milices, pour compoſer des régimens provinciaux.

M. Acton a formé tout à la fois une marine & une armée. Le corps de Liparotes, ou volontaires de la marine, dont le roi porte l'uniforme, contient trente-quatre officiers des premières maiſons du royaume, & qui forment habituellement ſa cour: il paroît qu'auparavant les grands ſeigneurs dédaignoient le ſervice militaire, & c'eſt un trait de politique que de les y avoir attachés.

Pour mettre le militaire ſur un meilleur pied, l'on a accordé des priviléges aux ſoldats vétérans dans leurs paroiſſes, on a aſſigné des penſions ſur les biens eccléſiaſtiques, on a perfectionné l'éducation des jeunes gens qu'on deſtine à la guerre, & nous en avons parlé ci-devant. Le roi a fait bâtir un petit fort dans les jardins de Portici, où

chaque année l'on exerce la jeunesse à l'attaque & à la défense des places, à l'imitation des fameuses manœuvres de Postdam. On a fait venir des inspecteurs habiles : le roi est souvent en uniforme. Il commande l'exercice, & il inspecte les évolutions.

Le principal chef du militaire est le capitaine-général ; il a les plus beaux droits, il préside la junte de guerre & de marine, composée d'officiers-généraux, de chefs d'escadre & de gens de loi, pour veiller à tout ce qui concerne la guerre & la marine, & juger les causes personnelles des officiers supérieurs.

La noblesse de Naples a une espèce d'administration pour l'utilité de la ville, & elle a des assemblées appelées *siéges*, *seggi* ou *sedili*. On donne aussi le nom de *seggi* à ces portiques dont nous avons déjà parlé dans la description de la ville, & qui servent aux assemblées. Ils sont au nombre de six : *Seggio Capuano*, *Seggio di Nido*, *Seggio di Montagna*, *Seggio di Porto*, *Seggio di Porte nova*, *Seggio del Popolo*. Chacun des six siéges a un député, qu'on appelle *eletto*, élu ; celui de Montagna a deux députés, mais ils n'ont qu'une voix. Les élus convoquent les assemblées, & y proposent les ordres du roi : ils portent une robe rouge de moire ou de velours, & le chapeau rouge ; ils se couvrent devant le roi, la ville jouissant du privilége des grands d'Espagne ; ils reçoivent le serment des juges de la Vicairie. L'élu du peuple est le dernier des six, mais il est comme le tribun du peuple étoit dans l'ancienne Rome ; il est chargé surtout de l'approvisionnement des boucheries : c'est pour l'ordinaire un riche marchand, qui, par ses correspondances, peut pourvoir à l'abondance de la ville ; & s'il n'est pas délicat, il peut gagner beaucoup dans cette place. C'est lui qui décide les contestations relatives à l'administration économique de la ville, mais on peut en appeler au *Grassière*.

Les élus tiennent des assemblées dans une salle qui est au-dessous du clocher de S. Laurent, qui leur tient lieu d'hôtel-de-ville ; ils y forment un corps municipal, ou un tribunal qui décide toutes les causes concernant l'économie de la ville, avec l'avis des docteurs en droit, qui sont attachés à ce tribunal.

Le roi envoie à l'assemblée des élus le résultat des délibérations qu'on a prises dans le conseil d'état : il est conçu quelquefois en forme de lettres patentes, & quelquefois en forme d'édit ou d'ordonnance ; les syndics baisent les lettres en les recevant, & promettent de convoquer les assemblées de chaque siége pour un certain jour. Les nobles étant réunis dans leurs siéges, & les députés du peuple dans le leur, les élus exposent la volonté du roi, on va aux opinions, & si le plus grand nombre est pour l'affirmative dans un *seggio*, les membres de ce siége sont censés adhérer à la volonté du roi : il en est de même des autres siéges ; chacun d'eux communique le résultat de ses délibérations à son élu : les six élus s'assemblent ensuite pour comparer & confronter leurs délibérations, & s'il y en a quatre qui soient pour l'affirmative, la volonté du roi est enrégistrée, & elle est revêtue pour lors de l'autorité législative ; s'il y a trois siéges pour l'affirmative & trois pour la négative, on compte alors les voix comme si les six n'en faisoient qu'un, & l'on s'en tient à la pluralité des voix. Dans ce dernier cas, si la pluralité des voix est pour la négative, c'est-à-dire, s'il y a plus de siéges pour la négative que pour l'affirmative, les seigneurs & le peuple ne sont point censés adhérer à la volonté du roi, & l'on arrête des remontrances.

Les membres de chacun des siéges de Naples votent également pour l'élection de divers magistrats municipaux qui forment plusieurs chambres. La première veille à l'entretien des fortifications, à la conduite des eaux, à l'entretien du pavé. Son

reſſort, relativement aux fortifications, n'eſt pas bien étendu depuis que les forts ſont gardés par des troupes royales, & depuis la formation d'un corps d'ingénieurs militaires, qui ne répondent qu'au miniſtre de leurs opérations. La ſeconde chambre eſt chargée ſpécialement de s'oppoſer aux entrepriſes que les religieux pourroient faire pour l'établiſſement de l'inquiſition. La troiſième eſt la chambre de ſanté, elle inſpecte les hôpitaux & les établiſſemens relatifs à la conſervation de la ſanté des citoyens, les paſſe-ports des gens de mer pour prévenir la contagion que pourroient occaſionner les vaiſſeaux venant des pays peſtiférés. Il y a une chambre des arts, qui veille à la police des différens corps d'arts & métiers, & à l'exécution des réglemens qui les concernent. Le tribunal de la Graſſa eſt chargé de l'approviſionnement de la ville; il eſt compoſé des élus de la nobleſſe, de l'élu du peuple & d'un magiſtrat nommé par le roi. Pour les affaires importantes, ils ſe réuniſſent tous dans le tribunal de la ville à S. Laurent. Les députés de la nobleſſe ſont chargés, chacun pendant deux mois, de veiller ſur la vente des comeſtibles, & de juger les procès qui s'y rapportent; mais on peut en appeler au Graſſière.

La Giunta dell' Annona s'occupe de l'approviſionnement du royaume & de la ville; elle eſt compoſée du lieutenant & de deux préſidens de la Camera, de l'élu du peuple & d'un fiſcal de la Camera. Le ſyndic eſt un repréſentant du royaume ou de l'ancien parlement; il intervient dans les grandes occaſions, comme la cérémonie de la ceſſion du royaume que Don Carlos fit à ſon fils; il marche alors avec les élus. Cette charge paſſe alternativement dans les divers ſiéges, & le ſyndic reſte en place juſqu'à ce qu'il ait eu une occaſion d'en faire l'exercice; ſi elle ne ſe préſente pas pendant ſa vie l'élection paſſe au ſiége ſuivant.

La Sicile a conſervé ſes aſſemblées des Etats, qui ſont compoſés des trois ordres : le premier eſt l'ordre des militaires, compoſé de deux cent cinquante-un barons, dont le chef, *primo Barone*, eſt préſident héréditaire des Etats; parmi les archevêques, les évêques, les abbés & les prieurs du clergé, il y a ſoixante-dix membres qui forment l'ordre eccléſiaſtique. Le troiſième ordre eſt appelé *Domanial*, il ſe forme par élection dans les villes royales; chaque propriétaire y a une voix. Le chef de cet ordre jouit de la plus grande autorité; quand le vice-roi eſt abſent, il en exerce les pouvoirs, & il y a des gardes près de lui.

Les états s'aſſemblent annuellement; un des principaux objets de ces aſſemblées eſt de délibérer ſur ce que la Sicile doit demander au roi, & ſur la forme dont doit être reparti l'impôt entre la nobleſſe, le clergé & les villes domaniales. On attribue à cet établiſſement les avantages dont jouit la Sicile d'une adminiſtration beaucoup plus favorable au bien public que celle du royaume de Naples, où des commiſſaires du roi ont envahi tous les pouvoirs & ſe ſont oppoſés à la réforme des abus.

La nobleſſe de Naples eſt tranquille & ſoumiſe, on en jugera par un fait arrivé de mon temps : l'on avoit annoncé en 1766, pour l'ouverture du théâtre de S. Charles, l'opéra de Lucius Verus, avec grande illumination; on prit ce jour-là cinq carlins au parterre au lieu de trois: cependant l'entrepreneur, qui avoit envie d'épargner ſes flambeaux, ne faiſoit point allumer; le public étoit impatient: une dame prit une bougie d'un des luſtres de ſa loge, & alluma le flambeau le plus à ſa portée; chacun ſuivit ſon exemple, & toute la ſalle alloit être illuminée, lorſque le marquis Pirelli, auditeur de l'armee, qui a la police des ſpectacles, fit éteindre les lampions qui étoient au-devant du théâtre, & défendit de jouer; on ne rendit ni billet ni argent;

cependant chacun se retira, & quoique l'on fût outré, la noblesse se conduisit avec toute la prudence & le respect qu'on pouvoit exiger dans le théâtre du roi.

Le gouvernement ecclésiastique a quelques singularités à Naples, comme la jurisdiction du nonce dans les matières temporelles, & celle du roi en matière spirituelle dans la Sicile.

La cour du grand aumônier du roi juge les affaires ecclésiastiques du royaume de Naples, pour les paroisses appartenantes au roi, & elle forme avec les députés des diocèses un tribunal pour celles des autres paroisses. On appelle dans certains cas au nonce du pape, qui a un tribunal & des auditeurs en vertu de la suzeraineté du pape, comme nous l'avons dit.

Le roi, comme légat né du S. Siége en Sicile, a une jurisdiction dans les matières ecclésiastiques & bénéficiales : il excommunie ou absout, il juge & punit, & ses jugemens sont sans appels; la cour de Rome n'a que le droit de prévention, qui jusqu'à présent n'a été exercé que pendant les discussions auxquelles ce droit a anciennement donné lieu. Voyez l'ouvrage intitulé : *Défense de la monarchie de Sicile contre les entreprises de la cour de Rome*, 1716. *in*-12. 408 pages, & M. Grosley, Tom. III, pag. 53.

Clément XI voulut abolir en 1713 ce tribunal de la monarchie; mais le roi Victor Amédée de Savoie, alors roi de Sicile, lui résista fortement, & la cour de Rome, par un accord fait en 1720, laissa subsister les choses dans leur ancien état.

Il y a des personnes qui comptent cent & dix mille prêtres ou religieuses dans le seul royaume de Naples; c'est un trente-sixième; on ne compte en France qu'un cent huitième; d'autres cependant disent qu'il n'y a que quarante mille ecclésiastiques dans les deux Siciles. Il y en a même qui ne comp-

tent que vingt-cinq mille prêtres, mais cela est peu vraisemblable. Quoiqu'il en soit, il y a vingt-quatre archevêchés & cent vingt-trois évêchés dans le royaume de Naples & de Sicile, & plusieurs sont d'un revenu très-considérable : celui de Montréal en Sicile vaut, dit-on, cent mille écus, celui d'Aversa à-peu-près autant, quoique la ville soit petite & voisine de Naples ; l'abbaye de Catane, le monastère de Cava sont également riches ; le mont Cassin l'est beaucoup plus. On trouve le catalogue de tous les évêchés dans le *Calendario della Corte*, qui s'imprime tous les ans.

La nomination des évêchés est partagée entre le pape & le roi ; les uns sont *Vescovi Regii*, ou évêques de nomination royale, les autres sont *Vescovi Papalini*, ou évêques de nomination papale : pour les premiers, qui sont au nombre de vingt-cinq, le *Capellano maggiore*, ou grand aumônier du roi, présente ordinairement trois sujets, & le roi en choisit un, pour les autres, c'est le pape seul ; il faut cependant le consentement du roi, ou un *Exequatur* qui s'expédie aussi dans les bureaux du grand aumônier ; mais c'est ordinairement une affaire de pure formalité. Il y a un nombre immense d'abbayes, le pape nomme à la plupart.

J'ai lu dans le Voyage manuscrit de M. l'abbé de Vougny, conseiller au parlement, écrit en 1730, que tous les ordres religieux ont à Naples le privilége d'acquérir les maisons voisines à droite & à gauche jusqu'aux extrêmités de la rue, pour étendre leurs bâtimens, & les isoler entièrement de tous côtés ; qu'ils ne sont pas même obligés de payer ces maisons suivant leur valeur actuelle, mais suivant le prix de la dernière vente, quand elle auroit été faite plus de cent ans auparavant. On m'a assuré à Naples que ce privilége n'existe point, & que les maisons religieuses n'ont pas même le droit qu'ont les autres citoyens, de se faire donner la préférence pour

pour la maison qui touche la leur, lorsqu'elle est en vente. Cet usage a lieu pour les biens de campagne; il est la source de beaucoup de procès, mais il donne le moyen d'arrondir les héritages d'une manière fort commode, sans payer trop la convenance.

Le clergé & les églises ont absorbé long-temps les richesses nationales, & ces revenus immenses augmentent encore par des fondations & des legs. La décoration des églises est l'objet d'une dépense qui excède peut-être tout ce qui est employé pour le bien public. Les églises sont en général d'un mauvais goût, mais elles sont enrichies de marbres, de pierres dures, de peintures, de dorures; il y a des chapelles couvertes jusqu'à la voûte de reliquaires, ou d'ex-voto d'or & d'argent. Pour convertir une partie de cet argent à des usages plus raisonnables, on a déjà demandé au clergé & aux ordres religieux des sommes à titre d'emprunt. C'est ainsi qu'il est dû plusieurs millions aux Chartreux & aux Bénédictins. On a imposé les grands bénéfices en les chargeant de certaines dépenses, comme la confection des grandes routes, la construction des ponts & de quelques pensions militaires; & l'on demande actuellement des déclarations de tous leurs biens. Tous ceux des couvens de la Calabre ultérieure viennent d'être affectés au soulagement des pauvres, & les religieux ont été repartis dans les couvens des autres provinces, à l'occasion des calamités de 1783. Tout cela annonce le remède aux anciens abus, & prépare de sages institutions, & une révolution heureuse pour le pays. Quoique le royaume n'eût point de guerre à soutenir, & qu'on n'y fit aucune grande amélioration, quoiqu'on laissât les forteresses tomber en ruine, les ports se combler & les chemins se ruiner, les revenus de l'état ne suffisoient pas aux dépenses de l'état & de la cour, & à l'entretien d'un luxe par lequel on croyoit

devoir en impoſer au peuple ; mais on a ſenti qu'il valoit mieux le rendre heureux que de l'éblouir, & l'on s'occupe des moyens de rétablir l'agriculture, d'ouvrir des communications, de défendre l'abord des côtes par le moyen d'une marine, de donner de la force aux lois, & de ramener dans ces beaux pays l'abondance & le bonheur. Le roi a déclaré ſouvent qu'il ne déſiroit que d'être inſtruit du bien qu'on pouvoit faire, & il eſt heureuſement ſecondé dans ſes projets.

Les lois civiles du royaume de Naples ſont très-multipliées & très-différentes d'un endroit à l'autre ; elles ſont partie de toutes celles des peuples qui s'y ſont établis, Grecs, Romains, Goths, Sarrazins, Lombards & Normands ; ceux-ci y établirent le droit féodal qui s'obſerve encore à la rigueur, & qui exclut les puînés & les filles des ſucceſſions aux fiefs.

Les recueils de lois ſont encore incomplets, les difficultés continuelles, & la juriſprudence incertaine. Les procès durent à l'infini, ils coûtent ſouvent plus que les objets conteſtés, & finiſſent par l'impoſſibilité de les pourſuivre.

Le roi nomme à toutes les charges de judicature ; mais il faut être docteur en droit, & approuvé par trois des principaux magiſtrats. Chaque ville a un juge, duquel on appelle au tribunal de la province, & enſuite à la Vicairie de Naples.

LA VICARIA, ou le palais de la juſtice, dont nous avons déja parlé, renferme tous les tribunaux où ſe traitent les affaires contentieuſes. Le chef de la juſtice s'appelle *Regente della Vicaria*, il n'a pas voix délibérative, mais il diſtribue les procès entre les juges. C'étoit en 1765 le duc de Cirizano ; c'eſt actuellement le marquis de Foſcaldo. Le premier degré de juriſdiction eſt celui de la *Vicaria civile*, qui répond à notre Châtelet ; cette cour de juſtice eſt compoſée de deux chambres, *rote* ; les appel-

lations & ses jugemens se portent au conseil, *sagro consiglio*, composé de cinq chambres. Le troisième degré est la chambre royale, dont nous allons parler, qui juge en dernier ressort; quelquefois, au lieu de plaider à la chambre, on demande au roi des commissaires de son conseil, *votanti aggiunti*, pour la révision du procès qui a été jugé dans le conseil ordinaire. Depuis l'année 1750 environ, l'on a ôté aux juges le produit des épices, *jus sententiæ;* il appartient au roi, qui donne des gages aux magistrats; le président du conseil a dix-sept mille livres par an, & les conseillers sept mille sept cent.

La camera reale di S. Chiara, ou la chambre royale de Ste. Claire, est un tribunal suprême, analogue au parlement de Paris, que le roi consulte quelquefois, mais quand il lui plaît, & où sont envoyés ses ordres, ou les lois qu'il fait pour y être publiées sans aucune forme d'enregistrement: il est composé d'un président & des chefs des quatre rotes du sacré conseil, *sagro consiglio*, d'un avocat fiscal & d'un secrétaire. Les requêtes qu'on présente à ce tribunal commencent par ces mots: *Sacrée royale Majesté.*

Les affaires criminelles sont jugées en première instance à la Vicairie criminelle par le *Regente della Vicaria*; il nomme un commissaire pour faire le rapport du procès à la rote, composée de deux conseillers appelés *Capi di Rota*, & de six juges; les appellations de ses jugemens se portent ordinairement au conseil; mais quelquefois elles se portent à la chambre de Ste. Claire, dans les matières où le roi a délégué la Vicairie, & seulement lorsqu'il s'agit de la peine de mort, ou de la question.

La question ordinaire consiste à avoir ce qu'on appelle la corde ou l'estrapade, comme dans toutes les villes d'Italie; la question extraordinaire, *Tortura acre*, consiste à rester suspendu une heure par

des ficelles qui prennent les bras du patient. On l'emploie rarement.

Il y a encore un autre genre de question employée à Naples : on enferme le criminel tout nud dans un cachot fort humide, où l'eau découle des murs. Il n'a ni siége ni lit, rien où il puisse s'asseoir; on lui porte à manger dans cet état à des heures réglées, & s'il refuse la nourriture, on la lui fait prendre par force. Il y a toujours quelqu'un à la porte pour recevoir ses dispositions : il est rare qu'il y reste plus de quatre jours dans cette horrible situation.

Tout vol, suivant les lois, est puni de mort, même le vol simple au-delà de six ducats, soit vingt-cinq liv. quatorze sols de notre monnoie; les armes, tels que pistolets, couteaux, stilets, sont défendues sous peine de quinze ans de galères, & cela n'est que trop nécessaire dans un pays où il y a tant de fainéans. On donnoit la corde avec une grande facilité, pour des délits très-légers, & souvent un peu arbitraires; mais cela n'a pas lieu actuellement. D'un autre côté, la peine de mort s'inflige rarement, soit qu'il se commette peu de crimes, ou qu'on échappe à la peine trop aisément, comme le disent bien des personnes, & qu'avec de l'argent on suspende les poursuites des crimes les plus atroces; il est sûr que l'on voit à Naples fort peu d'exécutions à mort.

Dans les matières criminelles, non-seulement on prend les conclusions du ministère public, c'est-à-dire, de l'*avocato fiscale*, mais on écoute encore l'avocat des pauvres, qui est obligé de défendre le criminel, & qui prend le procès en communication. Voyez *Istituzioni criminali*, cinq vol. *in*-4°.

Dans les provinces du royaume, le président & les auditeurs de rote jugent en première & en seconde instance; l'appel de leurs jugemens en matière civile se porte au conseil, & en matière cri-

minelle à la *Camera reale*, comme dans les affaires jugées par la Vicairie de Naples.

J'ai parlé de l'affluence du monde que l'on trouve à la Vicairie; les gens de justice, *Paglietti* (1), sont multipliés à l'infini; on compte vingt-cinq à trente mille hommes que le barreau fait vivre à Naples; mais aussi on y porte les causes d'appel de tout le royaume, & même de la Sicile.

Les avocats cultivent beaucoup l'éloquence, ils plaident avec chaleur, mais leur style est souvent fort empoulé; il y en a qui se font cinquante mille livres de rente de leur cabinet. Les avocats les plus distingués deviennent toujours conseillers sans avoir de charges à acheter; ils plaident en public comme chez nous; mais ils ont à côté d'eux les procureurs de leurs parties, qui lisent les pièces, (ainsi que cela se pratiquoit autrefois en France) quand le cas le requiert, ou lorsque le président ou le rapporteur les interpellent de le faire; je dis, lorsque le rapporteur les interpelle, car il n'y a point de cause qui n'ait un rapporteur nommé pour en faire l'examen avant qu'elle soit portée à l'audience, & quand les avocats ont plaidé, on les fait retirer avec l'audience, ensuite le rapporteur rend compte de l'affaire: le jugement étant arrêté tant sur les plaidoieries que sur le rapport, on fait rentrer l'auditoire, & le président prononce: si l'affaire mérite un plus long examen, on en renvoie la décision à un autre jour, ce qui revient à notre délibéré. Cet usage de nommer des rapporteurs dans toutes les affaires d'audience recule un peu la décision des procès, en doublant en quelque sorte le travail des juges, mais en général les procès sont mieux instruits. Suivant un édit de 1775, les juges doivent motiver leurs jugemens, en citant la loi, & les faire imprimer pour que chacun soit à portée de les juger.

(1) La *Paglietta* est le rabat.

Pour procurer une plus prompte expédition aux parties, les juges ont des *Ajutanti di ſtudio*, (on prononce *Aiutanti*) qui répondent à ce que nous appelons ici des *ſecrétaires*; mais l'*Ajutante* fait ſes fonctions d'une manière plus honorable, car il ne reçoit rien de ſon travail. Les juges ont des bibliothèques, où de jeunes avocats qui ne ſont point encore employés, & qui cherchent à ſe faire connoître, ſe raſſemblent pour tenir des conférences; & le magiſtrat qui leur permet de travailler chez lui choiſit celui d'entr'eux qui eſt le plus inſtruit pour en faire ſon *Ajutante di ſtudio*.

Il y a auſſi une inſtitution très-utile, & qui eſt très-ancienne dans le royaume de Naples; c'eſt celle des *Conſultori*, eſpèce de conſeillers qui n'ont pas voix délibérative dans les corps d'adminiſtration municipale, mais dont on eſt obligé de prendre toujours l'avis, & qui ſont chargés de mettre ſous les yeux du corps municipal les lois & les uſages, à-peu-près comme les avocats du roi en France, les ſecrétaires à Veniſe, les penſionnaires en Hollande. M. le marquis d'Argenſon a célébré beaucoup en France l'uſage des conſulteurs de Naples, comme manquant en grande partie à notre adminiſtration.

Pour reconnoître la procédure & la juriſprudence de Naples on peut conſulter Rapolla, *Iſtituzione del regno*, deux vol. in-4°. & Frezza *de Feudis*, qui ſont les auteurs les plus accrédités.

Pour les affaires de finances qui intéreſſent les revenus du roi, ou *l'Azienda Reale*, on procède en une cour appelée *Regia Camera*, compoſée d'un lieutenant & de pluſieurs préſidens de la chambre.

On n'évaluoit le revenu total de l'état pour les deux royaumes qu'à cinq ou ſix millions de ducats, dont la Sicile ne paie que douze cent mille, ou quatre cent mille onces; & cependant il y a des provinces où l'on paie au roi le quart de ſon revenu; les fiefs paient environ un dixième; il y a de grandes

inégalités dans la répartition, & des priviléges très-extraordinaires, comme celui de la ville de Palerme, dont les habitans sont exempts d'impôts pour tous leurs biens. Depuis quelques années il y a eu de nouvelles impositions qui ont augmenté les revenus du roi.

Les trois corps de l'état sont chargés chacun d'une somme fixe, dont ils font la répartition entre les membres qui en dépendent. Les villes domaniales paient des redevances réglées, qu'elles délivrent annuellement dans chaque province à un trésorier ou receveur des impositions ou des revenus de la couronne.

Les taxes dans le continent sont réparties sur la noblesse par les assemblées des siéges de Naples, & sur le clergé par l'administration même.

Parmi les autres droits qui se perçoivent dans le royaume de Naples, les uns sont en régie, d'autres sont affermés; les droits de douane sont régis par un sur-intendant général & plusieurs administrateurs; mais le nombre des droits & des bureaux rend l'administration très-compliquée & la perception dispendieuse. Il y a des distinctions infinies sur la nature des marchandises soumises aux droits; pour ne pas paroître les augmenter, on a établi des formes de déclaration, de vérification & de visites, qui exigent chacune un bureau, & une recette qu'on afferme séparément. La vente du sel, celle du tabac, celle de la neige pour les rafraîchissemens, & celle du fer, appartiennent au roi, & sont affermées à différentes compagnies. Il en est de même des droits établis sur la vente de la soie non-travaillée, de l'huile, du savon, de la viande de boucherie, des viandes salées, du vin, de l'eau-de-vie, du poisson frais & salé, &c.; chacun de ces droits appartient à une compagnie particulière. Nous parlerons encore des inconvéniens de cette administration dans le chapitre du commerce de Naples.

CHAPITRE XXVIII.

De la police & des mœurs de Naples.

NAPLES eſt pavée de larges dales, qui ſont d'une véritable lave ; ce pavé eſt fort commode pour les gens de pied, mais fort gliſſant pour les chevaux, ſurtout dans les rues montantes qui y ſont en fort grand nombre, auſſi eſt-il très-ordinaire à Naples de voir des mules ou des chevaux de carroſſe qui ne ſont point ferrés des pieds de derrière, & des roues de voitures qui n'ont point de cercles de fer ; on les défend même pour les gros chariots qui roulent dans la ville.

L'officier de port appelé *Portolano* eſt obligé de faire nettoyer les rues, & il reçoit pour cet effet au marché un droit appelé *Jus della piazza* ; cependant les rues y ſont très-ſales quand il pleut ; elles ne ſont guère nettoyées que par les *Mondezzari*, qui vont ramaſſer les immondices pour les porter aux jardiniers ; & elles ſont très-embarraſſées par les échopes ou les petites boutiques. Le *Portolano*, qui devroit veiller à l'exécution des réglemens, s'en occupe peu, parce qu'il fait beau pendant une ſi grande partie de l'année, qu'on eſt peu incommodé de la mal-propreté des rues.

M. Groſley dit qu'il n'y a pas l'ombre de police à Naples ; je ne ſuis pas de ſon avis : il n'y a point de lanterne la nuit pour éclairer la ville, mais il y a des reverbères devant les principaux palais ; d'ailleurs les lanternes allumées devant les madonnes, preſqu'à chaque coin de rue, ſuffiſent dans certains quartiers ; cette dévotion diminuoit beaucoup ; le père Rocco, Dominicain, l'a ranimée par ſon crédit ſur le peuple. Les sbires, chargés de veiller la nuit

à la sureté de la ville, sont distribués en vingt-deux escouades, dont sept chaque nuit font la ronde à leur tour dans la ville & dans les fauxbourgs; chaque escouade est composée d'un capitaine de justice avec un substitut, un caporal & dix sbirres; ils sont commandés par un commissaire appelé *Scrivano*, qui est obligé de prendre avec lui deux bourgeois pour servir de témoins dans les procédures qui se présentent à faire.

Le *Scrivano* de la principale escouade, laquelle est appelée *Sopraronda*, est chargé de distribuer les six autres dans les quartiers où elles doivent aller, sans qu'elles soient averties d'avance du lieu de leur destination. Elles sont obligées trois fois dans la nuit, savoir à quatre heures de nuit, à sept & à dix en hiver, de venir lui rendre compte de ce qui s'est passé: & si l'on a arrêté quelqu'un, on le conduit dès le matin chez le régent de la Vicairie. La ronde dure jusqu'à une heure ou deux avant le jour.

Indépendamment de ces sept escouades de sbirres qui s'appellent *Guardie*, il y a encore trois piquets d'infanterie, qui doivent faire la ronde chaque nuit. Ils sont composés d'un sergent, d'un caporal & de dix soldats sous la direction d'un *Scrivano*.

Les commissaires ou exempts de police appelés *Scrivani* se multiplient excessivement; il y en avoit jusqu'à cent & dix de mon temps, & le nombre n'en est pas fixe; ils n'ont point de gages pour la plupart, mais ils sont taxés pour chaque sorte de crime qu'ils découvrent; on a souvent suspecté l'intégrité de quelques Scrivani, & j'ai ouï former des plaintes contre cette partie de l'administration de la police; on prétendoit que les filoux étoient d'accord avec les Scrivani, & qu'ils n'étoient point assez punis; mais en 1779 on a établi des commissaires, *Deputati*, qui font des tournées la nuit, & rendent compte au *Regente*; ils parviennent à la magistrature par leur exactitude dans ces fonctions.

Les vols avec violence & les assassinats sont assez rares : le peuple de Naples a peu de besoins, & n'est pas assez avide ou assez méchant pour exposer sa vie & son repos par de grands crimes ; les Napolitains crient beaucoup, ils se menacent continuellement d'un ton à faire craindre pour leur vie, mais cela a rarement des suites, ils font beaucoup de bruit & peu de mal, à moins qu'il ne survienne quelque grand objet de rixe. Dans une occasion où il s'agit de se disputer des viandes, on a vu quelquefois vingt personnes assassinées à coups de couteau ; & sur vingt assassins à peine y en a-t-il un d'arrêté ; cependant à Naples on tue moins qu'à Rome.

Il y a dans Naples environ quarante mille *Lazaroni*, c'est-à-dire, gens pauvres, dont un grand nombre n'a point d'état, & n'en veut point avoir ; il ne leur faut que quelques aunes de toile pour s'habiller, deux sols par jour pour se nourrir ; plusieurs couchent sur des bancs quand ils n'ont point de lit, on les appelle même pour cela *Banchieri* ; la paresse les rend, pour ainsi dire, aussi stoïciens que les grands y sont voluptueux & recherchés. Ainsi les *Lazaroni* travaillent à peine quelques heures dans la semaine, le reste du temps ils ne font rien. C'est sans doute un grand vice dans un état que cette foule de gens oisifs ; mais pour changer le goût d'une nation, & en forcer le naturel pour lui donner de l'émulation, pour lui inspirer le goût du travail, & pour employer utilement tous les bras, il faut bien du temps & bien des soins ; il faut un projet fortement conçu, suivi longtemps & avec vigueur, un prince qui réside & qui s'occupe de son royaume ; il n'est pas douteux qu'on ne fît alors de grandes choses dans le royaume de Naples ; la marine seule y offre tant de ressources, elle peut occuper tant de bras, elle ouvre un si vaste champ à l'industrie & au commerce, qu'on peut tout espérer de cette ville.

On ne doit pas être étonné que des gens de l'eſpèce que nous venons de décrire ſoient menteurs & trompeurs, c'eſt ce qui fait le plus de tort à la réputation des Napolitains.

En écoutant la converſation des Lazaroni, ſans même entendre leur langage, on remarquera, dit M. de Saint-Non, que les mots *Magnare*, *Buſcare* (gagner adroitement) & *Denari*, ſont le refrain ordinaire de tous leurs diſcours.

La populace de Naples eſt aiſée à contenir malgré le nombre; il y faut cependant trois choſes, *Farina*, *Furca*, *Feſtini*, des proviſions, des exemples de ſévérité, & des fêtes ou ſpectacles. La cocagne étoit un de ceux que le peuple déſiroit le plus; mais depuis quelques années il a été ſupprimé. Tous les dimanches de carnaval on élevoit un temple, ou bien un amphithéâtre, quelquefois une pyramide en bois avec décoration, garnie de haut en bas de pains, de volailles, de poiſſons, & autres denrées que l'on abandonnoit au peuple, à l'inſtant du ſignal que donnoit le canon du château-neuf; les Lazaroni les plus adroits grimpoient juſqu'au ſommet de l'édifice, & dans peu de minutes, il ne reſtoit plus rien. Il y en a une deſcription & une figure dans le Voyage pittoreſque.

Le caractère tranquille de ce peuple a bien paru dans la terrible diſette de Naples en 1764; on n'y vit pas la moindre émeute; cependant les rues étoient remplies de malheureux, qui mouroient ou de la faim, ou des maladies qu'entraîne la mauvaiſe nourriture, & les magiſtrats avoient d'autant plus de tort, qu'ils avoient laiſſé exporter des bleds en abondance quelques mois auparavant.

Les vengeances atroces, les jalouſies cruelles qui étoient ſi communes dans les derniers ſiècles, ne paroiſſent plus aujourd'hui, du moins à Naples & dans les environs; les grands vivent en ſociété avec la même liberté qu'à Paris, & le peuple s'eſt huma-

nisé à leur exemple : cependant les femmes des bourgeois aisés sont encore dans l'usage de ne sortir jamais seules à pied ; & il y a dans la basse ville des maris qui mènent eux-mêmes leurs femmes à la messe, & qui se mettent devant elles si on les regarde un peu trop ; mais la jalousie ne va pas ordinairement plus loin. On ne rencontre point autant qu'à Paris & à Lòndres, de ces femmes qui sont la honte de leur sexe par leurs importunités ; il est vrai qu'il y a des indicateurs qui se placent dans des endroits connus, comme auprès du théâtre, mais c'est encore avec une espèce de réserve ou de timidité, qui fait honneur aux mœurs & à la police de Naples ; on les a proscrits plus sévèrement encore depuis quelques années, & l'on a obligé les femmes publiques à se retirer dans un quartier fixe, du côté du Serraglio & de Pontoscuro, dans le fauxbourg de Capoue.

La multitude de gens oisifs dans le bas peuple doit contribuer, aussi bien que l'ardeur du climat, à rendre fort communs le libertinage & les maladies qui en sont la suite. Nous appelons en France *mal de Naples*, la maladie vénérienne, parce qu'en effet c'est à Naples que les François la prirent. Chaque pays a donné à cette maladie le nom de ceux qui la lui ont communiquée ; les Flamands, les Hollandois, les Africains & les Mores l'appellent mal Espagnol ; les Portugais mal Castillan ; les habitans des Indes & du Japon l'appellent mal Portugais ; les Persans mal des Turcs ; les Polonois mal des Allemands ; les Moscovites mal des Polonois : ces dénominations font voir l'ordre & les progrès que la contagion a suivi ; mais les Allemands, les Anglois, les Espagnols & les Turcs, l'appellent mal François, parce qu'ils prétendent l'avoir reçu de nous ; les Italiens même lui donnent ce nom, parce que les François ont contribué beaucoup à le répandre en Italie. Le vaisseau de Chris-

tophe Colomb, revenu en Eſpagne le 6 Mars 1493, après la découverte de l'Amérique, fut la première cauſe de cette maladie en Europe, du moins ſuivant un grand nombre d'auteurs; il infecta le Portugal & l'Eſpagne en moins d'un an, & les voyages qu'on fit les années ſuivantes en Amérique ne firent qu'en augmenter les progrès (1).

Ferdinand & Iſabelle ayant fait paſſer des troupes en Italie pour ſecourir le roi de Naples contre Charles VIII, roi de France, en 1494, pluſieurs Eſpagnols qui ſervirent dans cette guerre communiquèrent le mal à des femmes Napolitaines, qui en infectèrent les François de l'armée de Charles VIII, & ces derniers l'apportèrent en France, où cette maladie fut nommée pour cette raiſon mal Napolitain.

La foule de peuple qu'il y a dans Naples fait qu'on y a des domeſtiques à peu de frais, auſſi les maiſons des gens riches abondent en pages, en laquais, en coureurs : il n'y a point de Dame qui, à la promenade, n'ait des coureurs (*volanti*) aux côtés du carroſſe; on recherche volontiers les domeſtiques Milanois, comme fidelles & exacts, & les gens du pays n'en ſont que plus déſœuvrés. Le goût du luxe y eſt porté extrêmement loin; les marchands ſe plaignent que la nobleſſe ne paie pas, qu'il ſe trouve de très-grands ſeigneurs qui n'ont ſur ce chapitre ni délicateſſe ni honneur : mais il n'y a guères de pays où l'on n'en trouve beaucoup de cette eſpèce.

Les domeſtiques, du moins en général, ne ſont point encore ſur le pied d'aller mettre à contribution les étrangers auſſitôt qu'ils ont paru chez

(1) Voyez Gonzalve Fernandez d'Oviedo, ſommaire de l'hiſtoire naturelle & générale des Indes Occidentales, & M. Aſtruc, Traité des maladies vénériennes. M. Sanchez a cependant donné des raiſons aſſez fortes de croire que cette maladie eſt plus ancienne.

leurs maitres, comme cela ſe pratique à Rome; ſoit parce qu'il y a plus de richeſſe à Naples, ſoit parce que les étrangers n'y ſont pas en ſi grand nombre ni auſſi long-temps qu'à Rome; cependant à Pâques, à la S. Martin, à Noël, ou quand la maîtreſſe de la maiſon eſt accouchée, ils vont faire des complimens, & on leur donne la *mancia*; mais beaucoup de gens s'en tirent pour deux carlins, qui ſont ſeize ſols.

La ſociété y eſt extrêmement agréable, ſurtout parmi les perſonnes de la cour; les converſations y ſont magnifiques, on y ſert des rafraîchiſſemens, on y joue, & l'on ne fait point payer les cartes; les étrangers y ſont très-bien reçus, & y trouvent toute ſorte de plaiſirs quand ils y ſont annoncés d'une manière diſtinguée. La nobleſſe y eſt riche, magnifique, donne à manger plus que dans le reſte de l'Italie, & vit d'une manière pleine d'aiſance & d'agrément. Depuis le mariage du roi, les fêtes de la cour ſont magnifiques, le carnaval très-brillant, les maſcarades fort ſingulières: on en fit une en 1778 pour repréſenter l'entrée du ſultan à la Mecque; il y avoit quatre cent maſques, & toute la cour en étoit; les habits, les chars, la muſique, tout contribuoit à former une fête extraordinaire; on en a fait des gravures. Voyez le Voyage pittoreſque de Naples, Tome I.

Il y a deux fois la ſemaine un rendez-vous de la nobleſſe, appelée *Academia de' Cavaglieri*, où il y a de la muſique, où l'on danſe, où l'on joue, c'eſt dans un des bâtimens nouveaux que l'on a faits ſur la place du palais.

Les chevaux & les voitures ſont un des principaux articles du luxe napolitain: la nobleſſe roule tous les jours pour en jouir, & pour en faire parade; on dépenſera dix louis par mois pour la table, & cent pour l'écurie.

La manière de s'habiller eſt la même qu'à Paris;

les Dames qui passent pour avoir le plus de goût sont celles qui se rapprochent le plus de nos usages; une marchande de modes françoise étoit la plus accréditée de la ville; l'on y a les nouvelles étoffes de Lyon presqu'aussitôt qu'à Paris.

Il y a peu de sigisbéature à Naples, les femmes de qualité vont assez indifféremment avec tout le monde, comme à Paris; la liberté y est même plus grande à certains égards, car il n'est point contre l'usage que les Dames aillent en visite & en conversation chez des hommes qui ne sont point mariés; j'ai déjà observé que cela se pratique également à Rome.

Les Dames reçoivent les visites & les complimens de leurs amis le jour de leur naissance, & souvent une amie donne une fête à celle dont on célèbre la naissance. Elles reçoivent aussi des visites le jour même qu'elles sont accouchées, la tête fort peu couverte, & sans prendre de précautions pour se tenir chaudement ou pour ne pas être obligées de parler; le climat fait qu'il n'arrive aucun accident; on observe seulement le premier ou le second jour de ne pas rester dans la chambre à coucher plus de cinq ou six personnes à la fois.

Les grandes maisons de Naples sont très-riches; mais il y a des familles où les biens sont substitués à l'aîné, ensorte que les cadets ont peine à se marier, à plus forte raison les filles; aussi dans une maison noble où il y en a plusieurs, quelquefois on n'en marie qu'une, & les autres sont mises dans les couvens dès l'âge de trois ans; elles n'ont dans la suite que la liberté de choisir la maison où elles veulent s'engager; & l'habitude du couvent leur fait souvent désirer cet engagement. Aussi dans le seul couvent de Ste. Claire, compte-t-on plus de deux cent religieuses, & à proportion dans beaucoup d'autres couvens.

On trouve à Naples des couvens pour tous les états, comme pour les filles des marchands, les filles de docteurs, & le nombre de religieuses est immense.

La politesse outrée qui va toujours en croissant à mesure qu'on avance en Italie, est à Naples au dernier période : tout étranger de quelque considération est traité d'excellence, du moins par les gens du peuple : un prêtre ôte jusqu'à sa calotte pour saluer une personne à qui il veut marquer des égards ; la paysanne la plus vieille & la plus laide s'appelle *bella Donna*, quand on lui parle, & cela ne signifie que bonne femme : une chose bien travaillée est *lavorata d'incanto*, il y en a qui disent *stravagantemente lavorata ;* tout est ainsi au dernier superlatif, & il semble qu'on ne s'y arrête, que parce que le langage ne fournit pas des expressions ultérieures. Au reste, c'est un agrément de plus pour les étrangers, qui n'y étant point accoutumés, sont toujours flattés des propos obligeans, & à qui il n'en coûte rien pour payer de la même monnoie.

On remarque chez les Napolitains un geste particulier qui est agréable ; il se fait en passant le revers des doigts de la main droite avec vîtesse sous le menton ; il exprime la négation, comme notre geste de tourner la tête à droite & à gauche, mais il est plus gracieux : il donne occasion à une femme de faire paroître une belle main, ou de faire briller un beau diamant : il est aussi en usage à Rome, où on l'a emprunté des Napolitains ; mais il est peu úsité dans les autres parties de l'Italie. M. Greüze trouvoit ce geste si piquant, qu'il l'exprima dans deux tableaux qu'il fit à Rome. Il y a des danseuses qui introduisent souvent ce geste dans leur jeu avec toutes les grâces possibles. Le geste napolitain vient du Levant, & il est usité dans toute la Turquie.

Le clergé de Naples eſt en général fort régulier ; le cardinal Serſale, qui étoit archevêque en 1765, donnoit l'exemple de la régularité, & il l'exigeoit de ſon clergé d'une manière édifiante : ſon ſucceſſeur eſt M. Filingieri.

Je ſais qu'il y a eu autrefois bien des aventures, bien des déſordres dans les couvens de Naples ; mais le goût des hiſtoires galantes & des entrepriſes romaneſques eſt fort diminué, depuis que l'on s'eſt humaniſé dans la ville, & que la jalouſie a fait place au goût de ſociété ; il n'en eſt pas encore tout-à-fait de même en Sicile.

Quant à la dévotion du peuple, elle eſt toute extérieure, démonſtrative & inconſéquente ; ils aſſaſſineroient, le roſaire à la main ; il leur faut des ſpectacles de dévotion pour les intéreſſer à la religion. Auſſi les fêtes, les ornemens des égliſes, les repoſoirs, les niches, les autels que l'on conſtruit dans les rues, la crêche que l'on fait faire à Noël, les machines pour l'expoſition du S. Sacrement, &c. font d'une richeſſe, d'une ſomptuoſité & d'une magnificence que l'on ne voit point ailleurs. Les préparatifs d'une fête de ſaint durent quelquefois pluſieurs mois, & coûtent autant que des fêtes qui ſeroient données par une grande ville dans des occaſions importantes ; les illuminations, les feux d'artifices, les proceſſions, les ſpectacles pieux, augmentent ces ſortes de dépenſes, & elles reviennent chaque année.

Les convois ſe font avec la plus grande pompe, ainſi que les proceſſions.

J'ai parlé de la proceſſion ſingulière des Bataglini, qui ſe faiſoit de nuit la veille de la Pentecôte ; il ſe fait encore de ces proceſſions qui ſont des eſpèces de ſaintes maſcarades, compoſées d'une foule de pénitens qui accompagnent une énorme machine portée en grande pompe, garnie de muſiciens en habits de théâtre, & ſuivie de tout ce

qui peut inſpirer au peuple l'émotion & le reſpect pour les choſes ſaintes.

Il étoit commun encore vers 1730, de voir un prédicateur quitter ſon ſurplis & ſa ſoutane, ouvrir par derrière ſa veſte, mettre ſon dos à nud, ſe frapper avec une diſcipline de fer, & traverſer ainſi toute l'égliſe en continuant de ſe déchirer au milieu du peuple qui fondoit en larmes. M. de Vougny vît faire au Père Cachiotti, miſſionnaire Jéſuite, le 25 & le 26 Septembre 1730, une ſemblable cérémonie à Naples, dans l'égliſe de *Santa Anna del Palazzo*; les ſynodes ont proſcrit ces pieuſes comédies, & je n'ai pas ouï dire qu'il y en eût actuellement, ſi ce n'eſt peut-être dans quelques oratoires particuliers.

La veille de Noël, on ſe diſtingue par la dévotion à la Vierge; il y des madonnes dans preſque toutes les rues, & l'on tire des fuſées devant chacune. On fait dans les maiſons des crêches, *Preſepi*, pour leſquelles on dépenſe quelquefois juſqu'à ſoixante mille francs, & le peuple marque ſa joie autant que ſa dévotion; des joueurs d'inſtrumens viennent de la Calabre, avec des muſettes, des guitares, des tambours-de-baſque, des crotales; tout le monde danſe & chante plus qu'en tout autre temps; on voit dans les rues des tas de viandes, & le peuple mange avec excès.

Les Napolitains ont toujours le nom de Dieu à la bouche; *per amor di Dio*, eſt leur expreſſion la plus familière; c'eſt une ſuite de l'eſprit de dévotion qui a toujours régné à Naples.

CHAPITRE XXIX.

De la musique & des spectacles.

LA musique est surtout le triomphe des Napolitains, il semble que dans ce pays-là les cordes du tympan soient plus tendues, plus harmoniques, plus sonores que dans le reste de l'Europe ; la nation même est toute chantante ; le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation même, tout y marque & y respire l'harmonie & la musique ; aussi Naples est-elle la source principale de la musique italienne, des grands compositeurs & des excellens opéra. Dès le commencement du siècle, les Napolitains ont eu la première réputation pour la musique, Porpora, Vinci, Leo, Scarlatti, se distinguèrent par-dessus tous les autres musiciens. Durante parut ensuite, & il est regardé comme le chef de l'école de Naples. On compte parmi ses élèves Pergolèse, Piccini, Sacchini, Tarradellas, Guglielmi, Traetta, compositeurs les plus célèbres de notre temps ; ils ont formé eux-même Anfossi & Païsiello. On connoît également les noms de Corelli, Rinaldo, Jommelli, Duni, Galuppi, Perez, & autres compositeurs fameux qui ont fait éclore à Naples leurs chefs-d'œuvres (1). M. Gibert, habile musicien François, connu par ses solfeges, & par les petits opéra de la Sibylle, du Carnaval d'été, de la Fortune au village, d'Apelle & Campaspe, y a passé plusieurs années ; il cultivoit la musique dans la pro-

(1) C'est ce que dit J. J. Rousseau, dans le bel article de son dictionnaire de musique, au mot Génie : *Vas, cours, vole à Naples*, &c. Voyez aussi l'*Histoire de la musique* & de ses effets, par M. Bourdelot, 1726, 2 vol. *in-12.* & le grand ouvrage de M. de la Borde : *Essai sur la musique*, en 3 vol. *in-4.* 1783.

mière école qu'il y eut; il puisoit à la source des musiciens dont on avoit besoin pour la France, & dont il faisoit des recrues de temps à autre.

J'ai parlé des différens conservatoires de Naples, où l'on élève des enfans destinés pour la musique: presque tous les castrats, ou *Castrati*, qui chantent en Italie, sont façonnés à Naples, parce que c'est l'endroit où cette opération se fait avec le plus d'adresse. Ces voix artificielles sont si estimées en Italie, que les entrepreneurs d'opéra, quand ils en trouvent de belles, les prennent à des prix excessifs. Le malheureux appas du gain est cause que quelquefois des paysans ou des pauvres pères de famille, qui ont beaucoup de garçons, en sacrifient un: ils s'adressent à quelque chirurgien pour faire l'amputation, & lorsque leurs enfans sont entièrement guéris, ils les font enterrer dans un de ces conservatoires, où ils sont très-mal nourris, mais où l'on ne néglige rien pour leur apprendre la musique. On leur présente d'abord des instrumens de toute espèce, on les éprouve & on leur apprend à jouer de celui pour lequel ils ont plus de disposition: on leur montre aussi la composition, & il est d'usage qu'ils ne sortent point de ces sortes d'hôpitaux sans avoir fait la musique d'une messe. S'ils ont de la voix, on s'attache encore plus à les cultiver, parce que c'est la partie la plus recherchée & pour laquelle on se fait le mieux payer.

Il est défendu d'attenter à la virilité des jeunes gens dans les conservatoires; mais on ne veille pas beaucoup à l'observation de cette loi; quelquefois aussi les pères qui se déterminent à cette opération retirent leurs enfans après qu'on leur a donné les premiers élémens de la musique, pour juger si leur voix peut devenir plus belle, & après l'opération, ils les remettent au conservatoire, où l'on continue leur éducation. Mais il arrive souvent que l'opération, au lieu de leur embellir ou de leur con-

ſerver la voix, la leur fait perdre tout-à-fait ; on prétend même que ſur cent à peine y en a-t-il un à qui elle réuſſiſſe parfaitement ; d'ailleurs, leur voix eſt ſujette à ſe perdre dans le temps de la mue, ou dans l'eſpace de quelques années par le ſeul effet de l'âge. Il ſemble qu'on autoriſe à Rome cette ſorte de barbarie, en donnant à ces malheureux qui n'ont plus aucune reſſource du côté de la voix, la permiſſion de ſe faire prêtres : mais comme ſuivant les canons ils ſeroient irréguliers s'ils n'étoient pas entiers de tous leurs membres, on prétend qu'on y ajoute une formalité qui ſert pour ainſi dire, de palliatif, mais qui ne diminue pas l'indécence de cette pratique.

L'uſage de cette opération eſt moins funeſte à la ville de Naples qu'elle ne le ſeroit ailleurs : elle prive l'état de bien des ſujets, mais on n'y fait aucune attention dans un pays où la population eſt immenſe en comparaiſon du travail ; & l'état en profite d'ailleurs par l'avantage qu'il a d'être le ſéminaire des meilleurs muſiciens, & un fond inépuiſable d'excellente muſique pour tout le reſte de l'Europe.

En effet, ces *Caſtrati* ſe répandent ſur les théâtres de toute l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Eſpagne ; l'on en fait venir même pour la chapelle du roi à Verſailles. Parmi ces muſiciens, il y en a qui font fortune : Caffarelli a fait bâtir un palais à Naples avec cette inſcription : *Amphion Thebas, ego domum.* Nous avons parlé de Farinelli dans le Tome II. Albanèſe, qui fait les délices de Paris, eſt de la Pouille, & c'eſt à Naples qu'il a été élevé. La répugnance qu'ont les Italiens pour les voix fortes & dures, telles que nos baſſes-tailles & même nos hautes-contre, leur fait regarder comme néceſſaire à leurs plaiſirs l'uſage des *Caſtrati* : il vaut mieux cependant pour la nature humaine que l'on ſoit accoutumé,

comme nous, à trouver du plaisir dans les voix naturelles, mâles, éclatantes, & qui ont toute leur force; c'est l'habitude seule qui décide des plaisirs; la nôtre est plus heureuse, & nos plaisirs plus naturels.

Il y a cinq théâtres à Naples; celui de S. Charles, celui des Florentins, le théâtre neuf, celui de S. Carlino, qui est sur la place où l'on joue des opéra-bouffons, & le théâtre del Fondo.

Le théâtre de S. Charles est presqu'attenant au palais; & c'est de tous les théâtres modernes de l'Italie le plus remarquable par sa grandeur; il a été fait à-peu-près dans le goût de celui de Turin, sur les dessins d'Ametrani, & sous la conduite de ce Carasale, dont nous avons parlé à l'occasion de Capo di Monte. Le bâtiment a deux cent soixante-dix pieds sur cent & huit, il est remarquable par la beauté de la charpente; il communique au palais du roi, qui peut y venir à couvert. Le public y arrive par de grands escaliers fort commodes, & de beaux corridors; le parquet a soixante-six pieds depuis le théâtre jusqu'aux loges, & autant de largeur; l'ouverture du théâtre a près de cinquante pieds de largeur; il a autant de hauteur, & cent quatorze pieds de profondeur, avec une rampe douce dans le fond pour y faire monter des chevaux.

La forme de la salle est celle d'une raquette ou soufflet, espèce de demi-cercle dont les côtés sont prolongés en ligne droite en se rapprochant jusqu'à l'ouverture du théâtre; elle a soixante-six pieds de hauteur, le plafond est de niveau, construit en bois. Il y a six étages de loges, qui sont assez grandes pour qu'on puisse y jouer & y recevoir des visites; on compte vingt-quatre loges dans le premier rang, & vingt-six dans les autres; aussi cette salle est si grande & si haute, que l'on perd beaucoup du chant; le théâtre n'a pas d'avant-

scène, mais le bord avance vers la salle par une portion circulaire.

On a beaucoup embelli cette salle pour le mariage du roi : outre les dorures & les peintures, le devant de chaque loge est garni d'une glace d'environ cinq pieds de long sur deux de hauteur. Il y a sur le devant une girandole à deux bougies, que l'on éclaire lorsque le roi vient au spectacle les jours de gala. La cloison qui sépare les loges a sur le devant une glace d'environ quatre pieds de hauteur, sur huit à dix pouces de largeur ; lorsque tout est éclairé, cette salle a un air de magnificence qui étonne. La loge du roi est en face, & occupe l'espace de trois loges, des premières & des secondes.

On estime la recette totale de l'opéra sur ce théâtre, d'environ cent mille livres (1), & cependant il y a des acteurs à qui l'on donne jusqu'à dix-huit mille livres d'appointemens.

Il y a dans les trois premiers rangs quatre-vingt-quatre loges qui appartiennent aux principales familles de Naples ; elles les ont achetées, & ne peuvent y renoncer sans la permission du roi ; mais indépendamment de la première finance, on paie chaque année à l'entrepreneur mille quatre cent vingt-quatre liv. pour les premières & secondes loges, & neuf cent quatre-vingt-cinq liv. pour les troisièmes ; il peut tenir douze personnes dans chaque loge.

Dans les trois autres rangs de loges, il y en a quatre-vingt-dix qui se louent.

Comme il y a un revenu certain, les entrepreneurs étoient moins intéressés à attirer le public, en augmentant la dépense ; aussi depuis quelques années, on a rétabli la régie de l'opéra pour le compte du roi ; c'est M. le Picq, danseur du roi,

(1) Elle est six à sept fois plus forte à Paris, & l'on y joue trois ou quatre fois plus.

qui en a la direction. Il y a un magistrat chargé de veiller à la police des spectacles, & dont la jurisdiction s'étend sur les acteurs & les spectateurs, & même sur les auteurs.

Les places du parterre, *la Platea*, dans lesquelles on est assis comme au théâtre françois, depuis 1782, ne coûtent que vingt-six sols, & les abonnemens du premier & du second rang sont d'une *Doppia*, ou de dix-neuf liv. pour un opéra qui a douze ou quatorze représentations. Il y a près de six cents personnes assises commodément au parterre.

C'est ordinairement le 4 Novembre, jour de la fête du roi d'Espagne, que l'opéra recommence; il y a quatre opera chaque année, de douze ou quatorze représentations chacun & cela dure jusqu'au mois de Septembre.

Les principaux compositeurs de Naples étoient de mon temps, Piccini, Sacchini, Franc. di Maio, Trajetto, Guglielmi, Caffaro, Ferradini, Jumella. La partie dramatique des opéra italiens répond très-bien à la beauté de la musique, surtout dans les poëmes d'Apostolo Zéno & de Métastasio; ce dernier est le plus recherché, & il n'y a point d'année où l'on ne mette de nouvelle musique sur quelques-uns de ses poëmes, parce que les musiciens sont beaucoup plus communs en Italie que les grands poëtes, & qu'on veut, en fait de musique, une variété continuelle (1).

Métastasio composoit avec une extrême facilité, il étoit fertile en inventions dramatiques; souvent l'action de ses pièces est double, mais il sacrifioit la règle d'unité aux agrémens de son poëme & aux besoins du théâtre; il entendoit très-bien l'appareil du spectacle; il savoit y introduire d'une façon naturelle les combats, les triomphes, les fêtes, & tout ce qui peut en augmenter la magni-

(1) Dell' opera in musica, trattato del Cav. Ant. Planelli dell' ordine Gierosolim. *Napoli* 1772.

ficence. Enfin, il y a beaucoup de force d'expreſſion & de ſenſibilité dans ſes opéra.

Il a ſu emprunter des anciens & des modernes, tels que Corneille, Quinault, Racine, Crébillon, les ſujets, les ſituations, les penſées dont il avoit beſoin; quelquefois il lui a fallu deux tragédies pour en faire une, comme on en peut juger par le dernier acte d'Olimpias, ainſi que Térence avec deux comédies de Ménandre en avoit fait une ſeule; mais il rend ſupérieurement tout ce qu'il approprie, & le réſultat va toujours à ſon but. Auſſi pluſieurs auteurs François ont imité Métaſtaſe; il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui travaillent pour l'opéra françois y puiſaſſent ſouvent, comme Poinſinet a fait en ſe ſervant d'un auteur italien pour l'opéra d'Ernelinde. Le ſtyle de Métaſtaſe eſt coulant, vif, ſententieux, rempli de penſées ingénieuſes, mais quelquefois un peu recherchées; c'eſt le défaut du pays. Ses vers ſont harmonieux & faciles, ſes peintures ſouvent magnifiques; l'héroïſme même s'y trouve avec toute ſa dignité: il faut voir le reproche que Caton fait à Céſar: *Ami tanto la vita*, ou celui de Thémiſtocle à ſon fils: *Non tanta ancor, non tanta*, &c.

Ainſi l'on peut dire en général que l'opéra d'Italie eſt parfait, ſoit pour la muſique, ſoit pour les paroles; il n'en étoit pas de même des autres parties du ſpectacle, danſes, décorations, habillemens; mais depuis 1766 on a perfectionné beaucoup ces différentes parties; Bibiena à Turin, & Joly à Naples, ſe ſont diſtingués pour la décoration: les habits à Naples ſont de la plus grande richeſſe, & M. le Picq a mis la danſe ſur le meilleur pied.

J'ai vu l'opéra n'être compoſé que d'environ une demi-douzaine de perſonnes, & il n'avoit point cette majeſté, cet appareil de chœurs, & de fêtes en chants & en danſes qui ſe trouve dans les

nôtres ; mais actuellement on m'assure qu'il n'est pas rares de voir deux ou trois cent acteurs ou figurans sur le théâtre. L'orchestre est plus nombreux & plus varié que le nôtre, parce que les musiciens ne sont ni rares, ni chers en Italie ; celui de Naples renferme cinquante violons, deux clavecins, &c. & personne n'y bat la mesure. Les belles voix se paient à un prix exorbitant, & cela non-seulement en Italie, mais en Espagne, en Portugal, en Allemagne. On emploie dans un opéra trois ou quatre voix de dessus, femmes ou castrats, avec une voix naturelle d'homme, qui ait un *tenore*, (c'est la haute-contre françoise) pour faire le rôle de roi. Les voix de basse n'y sont pas en usage, elles sont rares & peu estimées, l'on ne s'en sert que dans certaines farces, où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse.

Cet usage d'avoir cinq voix de dessus, & seulement une haute-contre, sans aucune voix de basse, produit une monotonie pour les compositeurs, & M. Piccini s'en plaint beaucoup : l'oreille est fatiguée par cinq voix semblables, qui veulent chanter toutes dans le même genre, & presque toujours dans le genre de Bravoura, qui est contre la nature, & qui ne convient qu'aux oiseaux. La haute-contre a même encore cette prétention ; c'est prostituer un bel art par une véritable dépravation de goût.

Les chanteurs François tâchent d'exprimer le sentiment avec pureté, en suivant la note, quoiqu'ils aient le défaut de forcer ; les Italiens avec leur broderie dénaturent jusqu'au récitatif, qui devroit être toujours simple.

J'ai dit que le *tenore* des Italiens étoit la haute-contre des François ; du moins les *tenori* n'en différeroient presque pas s'ils vouloient chanter sans faire les singes des castrats, par la quantité de roulades & de broderies qui défigurent l'ouvrage des

compositeurs. Le *tenore* va de *ut* à *sol* en pleine voix, & jusqu'à *re* en *falzetto* ou fausset : notre haute-contre, ordinairement après le *sol*, monte en pleine voix jusqu'au *si* b ; au lieu que le *tenore*, après le *sol*, entre dans le fausset ; mais cela n'est pas sans exception : Babbi montoit jusqu'à *ut* en pleine voix, de même que Caribaldi, jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Amorevoli, qui étoit un peu plus ancien, alloit jusqu'à *re*. A Paris, Geliot avoit la même étendue qu'Amorevoli, & Legros avoit celle des deux premiers ; ces qualités de voix dans tous les pays sont très-rares : Lainez va jusqu'au *la* forcé. Rousseau jusqu'au *la* b un peu forcé, Dufrenoy jusqu'au *sol* forcé ; tous ceux qui ont succédé à Legros, sont obligés de crier pour arriver au ton de la haute-contre, excepté Rousseau ; mais il a le timbre plus petit. Ainsi Geliot & Legros auroient été appelés *tenori*, & non pas *contralti*, quoiqu'on ait coutume de traduire ce mot par haute-contre. Les *contralti* sont des voix de femmes en second dessus, qui vont depuis *la* jusqu'à *ut* en pleine voix, & jusq'en *fa* en fausset ; au lieu que l'étendue ordinaire des voix de femmes en-dessus est depuis *re* jusqu'en *mi* en pleine voix, & jusqu'en *ut* en fausset.

Les castrats qui ont la voix de *soprani* ou dessus ont la même étendue que les femmes ; d'autres sont des *contralti*, ou seconds dessus : nous en avons beaucoup à Paris parmi les chanteuses des chœurs ; on les met souvent à l'unisson des hautes-contre, mais on ne les fait jamais chanter seules. Ces voix ont été quelque temps recherchées en Italie : Reginelli, vers 1730, & *Baalardo*, vers 1745, eurent de la célébrité ; mais ceux qu'on a vus depuis étoient médiocres, & l'on n'en emploie que rarement pour les spectacles.

Ce que j'ai dit des voix de femmes n'est pas sans exception. La Gabrielli alloit depuis *si* b jusqu'en *ut* de pleine voix, & jusqu'à *fa* en fausset ;

cette étendue eſt très-rare, ſa voix l'étoit également pour la plénitude, l'égalité, la ſoupleſſe & la legéreté; cette voix étoit faite pour être au-deſſus des roſſignols; elle a gâté les chanteuſes d'Italie, qui toutes ont voulu l'imiter. La Baſtardella a eu cependant encore plus d'étendue, car elle avoit deux notes de plus en-bas & deux en-haut; c'étoit une voix pleine, mais inégale : quand on l'entendoit ſans la voir, on croyoit entendre trois voix différentes. Ce qu'elle avoit d'admirable, c'étoit un fauſſet depuis *ſol* juſqu'en *la*, & dans ce fauſſet, elle faiſoit des roulades légères & admirables; mais dans le *medium* & le bas, ſa voix étoit rétive. Après cette digreſſion ſur la comparaiſon des voix, je reviens aux acteurs de l'opéra en Italie.

Occupés uniquement de leur muſique & du goût du chant, ils paroiſſent peu appliqués au talent de la déclamation, & leur jeu m'a paru mauvais en comparaiſon du nôtre; quand on voit une actrice comme Mlle. Arnoux ou Mlle. S. Huberti dans Didon, l'on pourroit ſe paſſer des paroles qu'elles chantent, tant il y a d'expreſſion dans leur jeu; je n'ai rien vu qui en approche dans les opéra d'Italie, mais les Italiens trouvent que notre jeu eſt outré & hors de la nature.

Les grands acteurs en Italie, les virtuoſi du premier ordre, ne ſe donnent pas la peine de jouer toujours eux-mêmes; quand ils le font, c'eſt quelquefois d'une façon très-familière & très-peu reſpectueuſe pour les ſpectateurs; ils ſaluent les perſonnes de leur connoiſſance, même au milieu de leur jeu, ſans crainte de déplaire au public, dont l'indulgence autoriſe cet abus; on peut auſſi l'attribuer au peu d'attention qu'on donne au ſpectacle, où l'on fait un bruit inſupportable dans le parterre où l'on eſt aſſis, ſoit dans les loges : la préſence du roi diminue quelquefois cet inconvénient.

La Gabrielli, qui brilloit à Naples en 1765,

passoit pour la plus belle voix de l'Italie ; elle avoit été quelque temps à Vienne, d'où elle fut obligée de sortir; elle étoit demandée, en 1765, à Pétersbourg, à Berlin, à Gênes, à Parme, à Florence, mais ses conditions étoient si exorbitantes, & elle s'étoit rendue si difficile, qu'elle avoit fini par rester à Naples, où elle vouloit se reposer cette année-là. Elle portoit à son côté, comme un titre d'honneur, les chiffres en diamans d'un jeune gentilhomme qui lui plaisoit, & qu'elle aimoit sans intérêt. Au reste, il n'est pas permis à Naples d'entretenir publiquement les actrices, ni même d'aller sur le théâtre à l'heure du spectacle ; si on a une fille entretenue, on fait pour elle beaucoup moins de dépense que l'on n'en fait à Paris. Actuellement la Balducci passe pour la plus belle voix, comme Marchesini parmi les castrats.

Les danses étoient à Naples une des parties foibles de l'opéra, mais qui se perfectionnent de jour en jour, comme je l'ai déjà dit ci-dessus. La danse, en Italie, consiste souvent en des ballets & des pantomimes, qu'on donne dans les entr'actes, & qui sont peu relatifs à la pièce. Ce sont, par exemple, des bergeries, des danses de matelots ou de Chinois; les danseurs y sont en petit nombre ; les danseuses qui dansent seules, y mettent le plus de mouvement & d'efforts qu'elles peuvent, souvent jusqu'à s'exténuer; car les Italiens n'ont de goût que pour la danse haute & pantomime, qui est accompagnée de pas extraordinaires, de contorsions & de tours de force, dont on fait en France moins de cas que de la plus belle danse terre-à-terre de Vestris, & Mlle. Hennel, ou de la danse remplie de grâce de Mlle. Guimard. J'ai ouï dire que les danseurs italiens étoient venus en France s'y perfectionner ; mais de retour en Italie, ils n'ont pu faire goûter notre genre gracieux. Pour amuser en général les Italiens, il faut quelque

chose de grotesque; il n'y a que l'étonnante légéreté de d'Auberval qui pourroit leur faire aimer le gracieux de notre danse. Il y a cependant de bons danseurs en Italie qui la préfèrent à tout autre, mais ils sont obligés de l'abandonner pour plaire au plus grand nombre.

Les Italiens aiment à voir parodier notre danse ainsi que nos usages. J'ai ouï raconter que dans l'intermède d'un grand opéra, on avoit introduit un danseur vêtu comme l'étoit notre Dupré, quand il enchantoit la cour & la ville, & portant comme lui une longue perruque : le singe de Dupré commença par exprimer une danse gracieuse; ensuite, précipitant ses mouvemens, il passa à une espèce de fureur, pendant laquelle faisant beaucoup de sauts & des cabrioles, il fit tomber sa perruque par terre, & acheva son entrée tête nue, en affectant de temps en temps des poses d'une ou deux mesures, pendant lesquelles il développoit toutes ses grâces apprêtées. Ce lazzi parut délicieux; on disoit au parterre : *Ecco come balla Dupré, il piu famoso ballerino de' Francesi.*

Cependant les danseurs Italiens regardèrent les nôtres comme leurs maîtres (1): presque tous les pas de la danse portent en italien la même dénomination qu'en françois, les terminaisons n'en sont pas changées; & cela vient de ce que nous sommes en quelque sorte regardés comme les créateurs de cet art, dont nos maîtres de ballets ont formé les pas & les dessins, & dont ils ont entièrement perfectionné le goût (2).

(1) Traité historique de la danse, par M. de Cahusac, 1754, 3 vol. *in*-12 reliés en un.

(2) La seule chose étrange & ridicule que l'on put leur reprocher, c'étoit l'usage de danser avec des masques : j'étois étonné que les grâces & les succès de M. d'Auberval n'eussent pas rendu insupportable pour le public le déguisement hideux & choquant de nos autres danseurs; mais actuellement on a quitté l'usage des masques.

On assujettit les danseuses à porter des caleçons comme chez nous ; les actrices même ont la gorge couverte, mais c'est avec une gaze légère qui accuse le nud, & ne rend pas l'habillement moins agréable.

Voilà en abrégé ce que l'opéra italien suivant moi a de beau, & ce qu'il a de foible par rapport au nôtre. M. Burney, dans son voyage d'Italie, s'est plaint de mes jugemens, son trudacteur allemand a pris ma défense.

TEATRO NUOVO, le théâtre neuf, est près de la rue de Tolède, son étendue est beaucoup moindre que celle de nos salles de Paris. On y joue des opéra bouffons, accompagnés de ballets & de pantomimes, qui sont toutes en action & souvent très-bien composées ; ce spectacle tient même pendant l'été, & lorsque le théâtre S. Charles est fermé.

TEATRO DE' FIORENTINI, théâtre où l'on donne aussi des opéra bouffons, quelquefois des comédies, comme celles de Goldoni, & de quelques autres Napolitains, on y joue même des tragédies françoises. La salle est petite, elle a quatre rangs composés chacun de quinze loges ; sa forme est dans le goût des nôtres.

Le théâtre *del Fondo* a été bâti en 1779, vis-à-vis la porte du château neuf, à l'endroit qu'on appeloit Place Françoise.

Celui de S. Carlino est sur la place appelée Largo del Castello, on y donne des pièces pour le peuple, qui aime mieux polichinelle qu'Ariste, & l'on y joue souvent deux fois dans la soirée : d'abord à vingt-deux heures pour ceux qui sont obligés de rentrer de bonne heure, & ensuite à une heure jusqu'à quatre heures d'Italie. Il y a maintenant à chaque théâtre une troupe fixe & permanente.

Tous les spectacles de Naples jouent le samedi

& le dimanche, parce que ce sont les jours où le peuple y abonde. Ils prennent encore chacun un autre jour de la semaine, comme le mercredi ou le jeudi ; il n'y a que le vendredi où l'on donne relâche au théâtre en mémoire de la passion de Notre Seigneur.

Naples est la seule ville d'Italie où l'on voit des moines au spectacle, quoique rarement & comme à la dérobée ; à Rome ils se contentent d'assister aux répétitions ; à Naples, les moines jouent même des comédies chez eux ; on en joue aussi dans les maisons particulières, ce sont souvent des impromptus : le goût de l'imitation & le talent de contrefaire, qui est naturel aux Italiens, se trouve surtout à Naples ; les farceurs y excellent comme leurs ancêtres, *Atellani* & *Osci*, qui étoient en possession d'amuser le peuple de Rome ; les Atellani habitoient là où est Sant' Arpino, près d'Aversa. Dans le bas âge, ce fut encore au royaume de Naples que se rendirent célèbre *Pulcinella*, qui étoit un paysan bouffon de l'Acerra, *Giangurlo* & *Coviello*, qui étoient de la Calabre, *Spavento*, qui jouoit le faux-brave Napolitain ; ces noms sont restés attachés à des caractères comiques, sur les théâtres d'Italie. Nous parlerons de la comédie plus en détail à l'article de Venise.

CHAPITRE XXX.

Des sciences & des arts.

NAPLES fut autrefois plus célèbre qu'elle ne l'est actuellement pour les sciences & pour les lettres : Cicéron & Séneque appeloient cette ville *la mère des études*. On y a vu fleurir en divers temps beaucoup de grands hommes, qui n'étoient pas nés dans

dans cette ville, tels que Virgile qui étoit de Mantoue, Tite-Live, Sénèque, Claudien; & dans le quatorzième siècle, Bocace qui étoit Toscan, & Pontanus, né à Cerreto dans l'Umbrie.

Il y a eu aussi d'illustres Napolitains: Varron, cité par S. Augustin, *de Civit. Dei*, *L. XV*, *C.* 8., parle d'un mathématicien célèbre, appelé *Dio Neapolites.* Ovide né dans une ville du royaume de Naples, à Sulmona, dans l'Abruzze citérieure méridionale, à trente lieues à l'est de Rome & au nord de Naples. Il mourut en Hongrie en revenant de son exil l'an 17. Voyez l'Encyclopédie de Paris au mot *Sabarie.* On croit que son exil vient de ce qu'il avoit été témoin d'un inceste dans la famille d'Auguste; on dispute sur le lieu de cet exil. L'opinion commune est pour l'embouchure du Dniester, longitude 49 degrés, latitude 46 degrés. Mais le P. Boscovich, dans son voyage de Constantinople, (Lauzanne 1773, pag. 200) dit que c'est à Babadagh, longitude 45 degrés, latitude 45 degrés, ou 75 lieues plus à l'occident, & il y a près de-là une ville d'*Ovidia.* On cite encore, comme né dans le royaume, Stace, (Publius Papinius Statius) poëte qui fut célèbre à Rome, sous le règne de Domitien, dont Juvenal fait l'éloge, & dont il nous reste un poëme de la Thébaïde, ou de la guerre des deux frères, Etéocle & Polinice, rois de Thèbes.

Dans les temps d'ignorance, le royaume de Naples fut distingué par dessus tous les autres, les Bénédictins du mont Cassin & d'Otrante nous conservèrent la plupart des auteurs classiques. L'école de Salerne fit fleurir la médecine; les pandectes de Justinien furent trouvées à Amalfi; c'est à un habitant de la même ville, Giovanni Gioia, ou Gaia qu'on a attribué l'invention de la boussole; du moins il s'en servit des premiers pour naviguer, vers l'an 1300. Les Siciliens eurent des poëtes,

même avant les Provençau du moins ʋa n Pétrarque.

Dans le treizième siècle, André d'Isernia fut appelé l'évangéliste du royaume & le patriarche des Feudistes.

Barthemi, de l'ancienne & noble famille de Capoue, docteur & protonotaire du royaume sous Charles II, étoit fait, suivant l'expression de ce prince, pour gouverner les nations.

Le roi Robert le Sage, protégea les lettres, il fit lui-même en vers latins, un traité des vertus morales, qui a été imprimé avec les œuvres de Pétrarque. Sous son règne vivoit Barlaamo, religieux de la Calabre, qui enseigna le grec à Pétrarque, & fut ensuite évêque de Geraci.

La reine Jeanne I, mise à mort en 1382, élevée à la cour du roi Robert, favorisa aussi les gens de lettres, & spécialement Boccace.

Antonio Bologna ou Panormita, jurisconsulte & poëte célèbre vers 1451, étoit de la maison Beccarelli de Bologne; mais il étoit né à Palerme: il fut couronné comme poëte par l'empereur Sigismond, & secrétaire d'Etat du roi Alphonse I, les ducs de Palma & les princes de Camporeale en descendent. Voyez *Paolo Jovio*, cap. 12. *Elogi siculi di Girol. Raguza*.

Pontanus vivoit dans le même temps; ils furent les premiers qui formèrent des assemblées littéraires à Naples, tandis que Pomponio Leto de Salerne en formoit à Rome: on cite même l'academia Antoniana, établie par les soins de Panormitanus, comme la première qu'il y ait eu en Italie.

Apostolo Zeno dit que dans le seizième siècle il y avoit tant de bons poëtes à Naples, que l'on fit plusieurs volumes en rassemblant les pièces détachées les plus remarquables; plusieurs femmes se distinguèrent parmi les poëtes.

Vittoria Colonna, fille de Fabrizio Colonna,

grand connétable du royaume, & femme de Ferdinand d'Avalo, marquis de Pescaria, capitaine général de Charles-Quint, fit beaucoup de chansons. Tullia d'Arragona, Costanza d'Avalo, duchesse d'Amalfi, & Laura Terracina, ont laissé des poësies.

En 1550, Alexandre Spinello fit une tragédie de Cléopatre, sur le modèle des tragédies anciennes.

Il y eut vers ce temps-là des poëtes illustres à Naples, tels que le Tasse, Sannazar & Costanzo, & plusieurs historiens distingués.

Angelo di Costanzo fit une histoire du royaume de Naples, à laquelle il travailla pendant cinquante-trois ans, & qui fut imprimée en 1582 à Aquila, mais il est encore plus connu par ses poësies. Il naquit à Naples en 1507, & il y mourut vers l'an 1590 (1). Crescimbeni voulant donner une idée des plus beaux sonnets italiens dans tous les genres, choisit tous ses modèles dans Costanzo : voici le premier qu'il cite pour le genre majestueux.

Nell' assedio crudel, che l'empia sorte
Mi tiene a tal, che l'alta impresa io lasce
Benche manchi la vista, onde si pasce
Per gli occhi, non però l'alma è men forte.

Perchè le viene ogn' hor per altre porte
Quell' immagin gentil, che dalle fasce
Le diede il ciel per cibo, onde rinasce
In lei'l vigore, e sprezza ogn' hor la morte.

Nè insidie umane mai, nè caso avverso
Potranno avere in lei cotanta forza
Ch' ella si renda e ch' habbia a mutar verso:

Che quanto dell' inferma afflitta scorza
Di fuori abbatte il mio destin perverso
Tanto dentro il pensier salda, e rinforza.

(1) V. *Giornale de' Letterati d'Italia.* Tom. I. p. 204. *Crescimbeni*, Tom. II. & VI. *Le Rime d'Angelo di Costanzo Cavaliere Napoletano*, *sesta edizione in Padova* 1750, 185 pag. in-12.

Après avoir rapporté ce ſonnet comme un modèle dans le genre ſublime, il en propoſe un du même auteur: *Quando al bel volto d'ogni grazia adorno*, comme un modèle pour les beautés poëtiques; & celui qui commence par ces mots, *Mentre a mirar la vera ed infinita voſtra beltà*, *&c.* dans un genre plus ſimple. Le ſonnet, *Poichè voi ed io varcate avremo l'onde*, lui ſert d'exemple pour le concours ſingulier des idées; & cet autre, *Alpeſtra, e dura ſelce, onde il facile d'amor*, dans le genre de la tendreſſe ſimple & naturelle (1).

Pour les ſciences, on cite un grand nombre d'auteurs connus dans le ſeizième ſiècle.

Auguſtin Niphus, philoſophe & médecin de Sueſſa, ancienne ville du Labour, & dont il eſt beaucoup parlé dans les auteurs.

Lucas Gauricus, philoſophe & aſtronome, qui fit beaucoup de traductions eſtimées.

Bernardino Teleſio, de Coſenza, qui en écrivant contre Ariſtote, commença d'écarter le préjugé des écoles.

Marco Aurelio Severino di Tarſia, médecin célèbre, qui profeſſa l'anatomie & la chirurgie à Naples.

Luigi Lilio, ou Aloïſius Lilius, de Calabre, auteur de la forme actuelle du Calendrier Grégorien & des épactes.

Joſeph d'Auria, Napolitain, & Fabrizio Mordente, de Salerne, mathématicien de l'empereur Rodolfe II.

Jean-Baptiſte Porta, grand phyſicien, dont nous avons parlé ci-deſſus; on prétendoit qu'il avoit la pierre philoſophale; il fit auſſi des tragédies & des comédies en 1560; il forma à Naples une académie des ſecrets de la nature.

---

(1) *Dell' iſtoria della volgar poeſia, ſcritta da Giovan. Mario Creſcimbeni, volume ſeſto.* Au reſte, on reproche à cet auteur de n'avoir pas le goût le plus parfait dans ſes jugemens, & d'avoir loué quelquefois des choſes médiocres.

Fabio Colonna, célèbre botaniſte, qui a donné ſon nom à une plante fort connue, *Valeriana Columnæ*; Ferrante Imperato (1), célèbre naturaliſte.

François Fontana, donna en 1646 des obſervations aſtronomiques très-curieuſes.

Jean Alphonſe Borelli naquit en 1608, au château de l'Œuf, où ſon père & ſa mère étoient enfermés; il donna des éditions d'Euclide, d'Apollonius, & d'Archimède; il publia, en 1666, ſa théorie des Satellites; en 1667, un ouvrage ſur la force de percuſſion; en 1670, une hiſtoire de l'éruption de l'Etna arrivée en 1669, & un traité du mouvement produit par la gravité: il mourut le 31 Décembre 1679. Son ouvrage célèbre *De motu animalium*, ne fut imprimé qu'après ſa mort, il a été réimprimé à la Haye en 1743, avec des diſſertations de Jean Bernoulli. Nous avons parlé de Borelli dans le Tom. II.

Capua, mort en 1695, donna un ouvrage rare, intitulé *Parere*, ſur l'incertitude de la médecine, & un traité *delle Mofete*. Je pourrois citer beaucoup d'autres Napolitains connus dans l'hiſtoire littéraire (2), mais je paſſe à ceux de notre temps.

Les gens de lettres ne ſont pas, ce me ſemble, en auſſi grand nombre à Naples qu'à Rome, & même dans d'autres villes d'Italie, à proportion du nombre des habitans; il y a peut-être moins d'émulation que d'eſprit; les études n'y ont pas été ſoutenues, encouragées, recompenſées; ajoutons à cela que l'on imprime peu, parce qu'il n'y a pas aſſez de commerce de librairie, & que par

(1) *Iſtoria naturale di Ferrante Imperato Napolitano*, 1599. Venetia 1672. in-folio.

(2) *Iſtoria dello ſtudio di Napoli*, *Paolino* 1753. 2 vol. in-4. *Bibliotheca Napoletana di Niccolo Toppi colle addizioni di Lionardi Nicodemo* 1683. *Vite de gli ſcrittori Salentini*, *Galatini*, *Ceſentini*, &c.

conſéquent les ſavans ont peu d'occaſions de ſe faire connoître dans les autres pays ; d'ailleurs il faut de la patience pour faire des livres, & il y a dans ce beau pays plus de vivacité que de patience. La ville de Naples a été ſurnommée *Otioſa*, comme on le voit dans Horace & Silius Italicus, parce qu'en effet la chaleur du climat, la fertilité de la terre, & l'indifférence de ſon gouvernement ont toujours contribué à rendre les Napolitains indolens. Cependant il y auroit fallu d'autant plus de vigueur, que la chaleur du climat éloigne davantage de l'application & du travail ; d'ailleurs, l'étude & la ſcience y ſont encore mépriſées par la nobleſſe plus qu'en France, où l'on trouve même encore ce petit reſte de l'ignorance barbare du moyen âge : j'ai vu cependant à Naples des gens de lettres diſtingués dans chaque genre : j'ai déjà parlé du prince de S. Severo, en donnant la deſcription de ſon palais ; on auroit eu de la peine à trouver ailleurs un prince, peut-être même un ſavant de profeſſion, plus habile dans la phyſique & dans les arts.

M. Mazocchi, chanoine de Naples, étoit un des plus ſavans hommes de l'Europe, il eſt mort en 1771, âgé de quatre-vingt ſept ans ; perſonne ne s'eſt acquis une plus grande réputation que lui dans les langues orientales & dans les antiquités ſacrées & profanes ; ſon ouvrage ſur les tables d'Héraclée eſt rempli d'érudition, celui qui eſt intitulé *Spicilegium Biblicum*, parut en 1762 & 1766, il contient les plus ſavantes diſſertations ſur l'Ecriture Sainte, & il eſt trop peu connu parmi nos théologiens. Je vis avec ſatisfaction ce reſpectable vieillard parler des ſciences & des ſavans qu'il avoit connus, s'intéreſſer encore aux nouvelles littéraires, montrer plus de vivacité & de mémoire qu'on ne peut en eſpérer dans un corps affoibli par un âge ſi avancé. On trouve l'hiſtoire de ſa vie, & le cata-

logue de ses ouvrages à la tête du premier volume de ses Œuvres posthumes, donné en 1771 par M. l'abbé Gaëtano Migliori.

M. Giacomo Martorelli étoit un savant du même genre; il a publié deux volumes *in*-4°. pleins d'érudition, *de' Fenici e degli Euboici*, & deux volumes sous le titre de *Regia theca calamaria;* il a spécialement étudié les antiquités des environs de Naples, il est mort depuis peu, & M. Cristiani a écrit sa vie.

Le père de la Torre étoit aussi dans un autre genre l'un des savans qui faisoient le plus d'honneur à la ville de Naples, il est mort au mois de Février 1782; il étoit de l'ordre des Somasques, & connu dans toute l'Europe par son savoir en mathématiques, en physique, en histoire naturelle & dans toutes les parties de la philosophie & des arts; c'étoit lui qui soutenoit le plus à Naples le goût de la physique & de l'observation; il a publié un grand cours de physique en italien & en latin, qui a été réimprimé plusieurs fois; son histoire du Vésuve contient une foule d'observations, jointes à la meilleure physique. Il étoit fort occupé en 1765 à faire des lunettes d'approche, qui par la combinaison de différentes lentilles, planes d'un côté & convexes de l'autre, produisoient un meilleur effet que les lunettes ordinaires; il avoit fait venir aussi de Londres à grands frais la *flint glasse*, appelée communément crystal d'Angleterre, pour faire des lunettes acromatiques, dont on voit depuis quelques années des effets si singuliers (1).

Le père de la Torre avoit fait aussi d'excellens microscopes, avec de petites gouttes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe sur du tripoli fin calciné : il a donné les détails de sa mé-

(1) M. Dollond à Londres s'est principalement signalé dans ce genre d'ouvrages, & nous avons d'excellens mémoires sur ce sujet de MM. Clairaut, d'Alembert & Klingenstirna, du père Boscovich & du père Pezenas.

thode dans le premier volume du Recueil d'observations microscopiques ; les derniers objets dont il s'étoit occupé, & qu'il me fit voir, étoient les yeux des mouches qui sont des polièdres, composés chacun de trois à quatre mille facettes, dont chacune est entourée d'un triple vaisseau sanguin. Les organes de la génération des mouches : la femelle introduit un organe dans le mâle, qui la serre avec trois muscles, & qui introduit à son tour les organes sécrétoires par lesquels une mouche répand cette gomme qui lui sert à s'attacher & à dormir contre la glace de miroir la plus polie. C'est avec ces petits globules de verre dont je viens de parler, qui grossissent deux mille fois le diamètre d'un objet, que le père de la Torre étoit parvenu à considérer ces corpuscules, & à les suivre dans leurs derniers détails.

Le duc de Noia, de l'illustre maison Caraffa, étoit connu par un mémoire fort curieux sur la tourmaline, pierre singulière, qui devient électrique lorsqu'on la chauffe, semblable à la pierre de Ceylan, dont il est parlé dans les mémoires de l'académie pour 1717. Il avoit fait lever un plan de Naples & de ses environs, en trente-cinq feuilles, dont j'ai parlé. Il avoit aussi un cabinet de médailles de la grande Grèce, de pierres gravées, de vases de Campanie, & d'autres curiosités : il est mort depuis quelques années.

M. Serrao étoit le plus célèbre médecin de Naples ; il avoit donné sur le Vésuve un ouvrage très-estimé, mais dans lequel il s'étoit borné principalement à l'éruption de 1737. Nous avons encore de lui un ouvrage sur la tarantule, dont je parlerai dans le volume suivant, des descriptions d'animaux, un recueil d'opuscules, &c.

M. Sarcone venoit de donner sur l'épidémie de 1764, un ouvrage en deux vol. *in*-8°. dont j'ai ouï dire beaucoup de bien ; il a fait de plus des pièces de théâtre,

M. Cirillo, profeſſeur de botanique, étoit occupé avec le père de la Torre à faire des expériences de phyſique & des obſervations d'hiſtoire naturelle. Il a donné des inſtitutions de botanique; il deſſinoit très-bien, & c'étoit un des phyſiciens les plus diſtingués de Naples.

M. Faſano donna en 1765 une relation de la maladie épidémique de 1764.

On ne peut parler de phyſique ſans citer avec éloge Mlle. Mari-Angela Ardinghelli, qui dès ſa première jeuneſſe s'eſt faite connoître par les talens les plus marqués & par les connoiſſances les plus rares; iſſue d'une famille noble & diſtinguée, ornée de toutes les grâces de ſon ſexe, elle y joint une modeſtie ſimple & aiſée qui l'embellit aux yeux de ceux qui la voient. Elle eſt connue dans la république des lettres par les traductions italiennes qu'elle a données des ouvrages anglois de Hales, le plus grand phyſicien de l'Angleterre; mais ſa modeſtie l'a empêchée de donner au public des choſes qui n'appartenoient qu'à elle : elle eût écrit d'ailleurs bien davantage, ſi ſon cœur auſſi eſtimable que ſon eſprit ne l'eût obligée de ſe livrer aux ſoins qu'exigeoit une mère déjà âgée, & de la ſoulager dans les affaires domeſtiques de ſa famille. Mlle. Ardinghelli eſt à la tête des femmes illuſtres qui font en Italie la gloire de ſon ſexe. C'eſt auſſi à elle que M. l'abbé Nollet a adreſſé une partie de ſes lettres ſur l'électricité; depuis mon voyage elle a épouſé M. Criſpo, juge de la Vicairie.

La princeſſe de Colombrano étoit une autre dame auſſi diſtinguée par ſon ſavoir que par ſa naiſſance, très-verſée dans la phyſique, & qui étoit en correſpondance avec beaucoup de ſavans en Europe.

Sabatelli étoit un habile aſtronome, dont on peut voir des obſervations dans les mémoires de l'académie pour 1760.

Nicolas di Martino étoit maître de mathémati-

ques du roi de Naples, il a donné au public plusieurs ouvrages de sciences; il est mort en 1769.

Pierre di Martino, son frère, s'étoit fait connoître aussi par des livres de même genre, il est mort également.

M. Palmieri étoit auteur d'un ouvrage estimé sur l'art de la guerre : *Riflessioni critiche sull' arte della guerra, di Giuseppe Palmieri, Tenente Colonello e Sergente maggiore del reggimento di Calàbria ultra*, 1761, deux vol. *in*-4°.

L'abbé Antoine Genovèse étoit regardé comme un des plus grands philosophes de notre siècle : on a de lui un cours de métaphysique, de très-beaux ouvrages sur la théologie, la morale, sur le commerce, sur les grains, & autres objets utiles. C'est le premier qui ait traité de l'économie politique. Il est mort en 1770.: on a fait un recueil de ses lettres familières, qui sont remplies de jugement & d'esprit.

Le marquis Galliani, (Berardo) dont on a une traduction de Vitruve, avec des notes très-estimées, étoit frère de M. l'abbé Ferdinand Galliani, ci-devant secrétaire d'ambassade à la cour de France, qui faisoit les délices des sociétés de Paris, par la vivacité de son esprit, la variété de ses connoissances, & les saillies de la critique la plus agréable; & celui-ci a donné un ouvrage sur le commerce des bleds. Il est actuellement à Naples, où il est regardé comme un des plus beaux esprits & des meilleurs écrivains de l'Italie; il étoit occupé en 1782 d'un grand ouvrage de droit public.

M. Pasquale Carcani étoit le principal rédacteur du grand recueil des antiquités d'Herculanum; il étoit employé aussi dans les bureaux du marquis Tanucci, ce qui l'empêchoit de s'occuper entièrement d'érudition.

Le père Gennaro Sanchez de Luna, Jésuite, a écrit sur l'érudition grecque.

Le père Negri, Barnabite, eſt connu par ſes commentaires ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique de Tornielli.

M. Damian Romano étoit un juriſconſulte diſtingué par ſes écrits, ainſi que M. Carlo Franchi, mort en 1769.

M. Cirillo étoit auſſi un très-bon juriſconſulte, il a donné le Code Carolin; il étoit très-verſé dans les langues : il avoit même fait des comédies qui avoient eu du ſuccès.

Le marquis Tanucci, que nous avons cité comme miniſtre, pouvoit être mis auſſi au nombre des écrivains diſtingués : on a de lui des diſſertations en matière d'érudition & de juriſprudence, qui avoient commencé ſa réputation, & qui avoient fait connoître au roi de Naples ſes talens pour le gouvernement; il a donné l'exemple rare d'un homme de lettres, qui ſait paſſer tout d'un coup de la tranquillité de ſon cabinet aux embarras de l'adminiſtration, ſans s'y trouver déplacé, & il a montré par une heureuſe expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.

D. Gaëtano Filingieri a donné un livre très-eſtimé ſur la ſcience de la légiſlation, en quatre volumes; on le compare à l'eſprit des loix.

Pour la juriſprudence, on cite encore MM. Ferrari, Roſini, Toſcani, Lupold, Smurraglia, & le comte de Caſtellamonte. Pour la théologie, le père della Croce, Auguſtin déchauſſé, théologien & prédicateur. M. Conforti, & les pères Felice Maria & Bernardo Maria Griacco, Capucins. Pour l'hiſtoire morale, M. le duc Sforza, M. Peliccia, M. Capecelatro & M. Murena.

C'eſt ſurtout pour l'érudition & l'antiquité que l'on trouve à Naples des perſonnes très-diſtinguées: M. Nicolas Ignarra, digne ſucceſſeur de Mazocchi, eſt auteur d'un excellent traité : *De Palæſtra Neapolitana commentarius in inſcriptionem Athleticam, Neapoli, anno* 1764, *detectam;* 1770, *in*-4°. Il a

publié une dissertation qui est un chef-d'œuvre : *De inscriptione Græcà Heracleæ, in magna Græcia, anno 1763 repertâ, schèdiasma.* On a encore de lui, *Vetusti epigrammatis in marmore scalpti, Neapoli nuper effossi, editio altera accuratior*, 1759, *in-4°. Alexii Symmachi Mazochii vita*, 1772, *in-8°*. Il a donné une nouvelle édition de l'hymne à Cérès, attribué à Homère, nouvellement découvert à Moscou par M. Mathæi, & publié à Leyde par M. Ruhnkenius, avec de savantes remarques; il y a encore plusieurs autres ouvrages savans de M. Ignarra.

M. Diodati a donné la vie de Martorelli, & un savant ouvrage de *Christo græce loquente*, 1767, où il prouve que le grec étoit la langue familière de Jésus-Christ & des Juifs de son temps : M. de Rossi, à Parme, a combattu ce système.

M. Signorelli a donné en 1777 une excellente histoire des théâtres : *Storia critica de' teatri antichi e moderni, libri III, del Dottor D. Pietro Signorelli.* In Napoli, 1777 : cette histoire critique est pleine de goût & de réflexions judicieuses.

Le marquis de Caldesera, sous le nom de Lercata, a donné un calcul chronologique de l'antiquité du monde; M. Masdea, des thèses sur l'érudition grecque & hébraïque; M. Majorani a écrit sur l'agriculture des anciens; M. Migliori est un savant antiquaire de Naples : mais il y en a un aussi à Reggio qui mérite d'être cité; c'est M. Joseph Morisani, auteur d'un excellent ouvrage, intitulé : *Inscriptiones Reginæ, dissertationibus illustratæ.* Neapoli 1770, in-4°. & d'un autre, intitulé : *Josephi Morisani Metropolitanæ Reginæ Ecclesiæ canonici, de Protopapis & Deutereis Græcorum, & Catholicis eorum Ecclesiis diatriba.* Neapoli 1768, in-4°.

M. Hamilton, envoyé d'Angleterre à Naples, avec qui je fis le voyage du mont Vésuve, avoit une collection précieuse de vases étrusques, les uns

en nature, les autres dessinés d'après les originaux, en différens endroits : ce cabinet a été transporté en Angleterre, mais il y en a encore deux collections à Naples. Il y a de ces vases qui sont admirables pour les formes ; j'en remarquai un qui portoit des caractères grecs, ce qui pourroit faire soupçonner que beaucoup de ces vases ont réellement une origine grecque, & la beauté de leur forme semble aussi l'indiquer ; mais il y avoit beaucoup de choses à expliquer en faisant graver ces figures : M. Hamilton les a publiées avec les explications, en 1767 & 1775, en deux volumes *in-folio*, dont M. Dancarville a été l'éditeur ; nous avons aussi de M. Hamilton un grand ouvrage sur les volcans, *Campi Phlegræi*, en 2 volumes *in folio* ; les planches de ces deux ouvrages sont enluminées.

M. l'abbé Ciro Saverio Minervini a donné divers ouvrages sur l'antiquité, l'érudition, la législation & l'histoire naturelle ; il a un cabinet d'histoire naturelle, entr'autres une belle collection de minéraux : il a aussi une collection de médailles.

Il y a des cabinets de médailles à Naples, chez le baron Ronchi, le prélat Calefati, & M. l'abbé Galliani.

M. Baffi prépare le catalogue des manuscrits de la bibliothéque de S. Jean de Carbonara, & la traduction du commentaire d'Hermias sur le Phèdre de Platon, avec le texte & des notes.

M. Secondo a donné la vie de Jules-César intitulée : *Storia della vita di Caio Giulio Cesare, tratta dagli autori originali, da Giuseppe Maria Secondo.* In Napoli, 1776, 3 vol. in-8°. c'est le meilleur ouvrage qu'on ait fait sur ce sujet.

M. Paul Moccia, professeur au collége royal, a fait des épîtres latines, & un auvrage sur prosodie grecque ; c'est lui qui a la propriété singulière de surnager à l'eau, sans jamais pouvoir y enfon-

cer, à raiſon du tiſſu plus adipeux & plus celluleux que celui des autres hommes.

M. Diego Colao Agra a donné des recherches philoſophiques ſur les langues.

Le père Bertola a publié un bon ouvrage ſur la littérature allemande : *Idea della poeſia Alemanna.* Napoli, 1779, deux vol. in-8°. où il a fait connoître les meilleurs poëtes Allemands, & traduit en vers leurs plus beaux morceaux.

M. Michel Torcia, bibliothécaire à S. Salvadore, a traduit de l'anglois l'état préſent de la nation Angloiſe de M. Grenville ; il a donné un éloge de Métaſtaſe en 1771, où il y a des choſes hardies contre les Anglois & contre des gens célèbres ; il a publié une relation du tremblement de terre de 1783, & une relation des fouilles faites en Sicile par le préſident Airoldi, &c.

D. Franceſcantonio Grimaldi, avocat, a donné des ouvrages d'érudition.

M. Soria a traduit l'hiſtoire de Mahomet II, de M. Guillet.

La phyſique & les mathématiques ont beſoin d'être encouragées à Naples : mais l'académie des ſciences & belles-lettres, établie en 1779, eſt déjà ſur un très-bon pied : il y a vingt penſionnaires, le préſident ſera toujours le maggiordomo maggiore ; c'eſt actuellement le prince de Belmonte, M. Macédonio en eſt vice-préſident. Les revenus de l'académie ſont de quinze mille ducats ; le roi a aſſiſté à des aſſemblées, & l'on y a lu des mémoires intéreſſans.

On penſe à établir un jardin de botanique, un laboratoire, un cabinet d'hiſtoire naturelle, un obſervatoire, pour lequel on a déjà les inſtrumens des Jéſuites au *Geſu Vecchio* ; ainſi il y a lieu d'eſpérer que Naples ſera bientôt, pour les ſciences, au niveau des plus grandes capitales. Il y a un petit cabinet d'hiſtoire naturelle au collége royal de la Nunziatella.

D. Giuseppe Poli, physicien, mathématicien & poëte, est professeur de physique expérimentale à l'université & l'académie des cadets; il a donné un excellent cours de physique, il a voyagé très-utilement en France, en Angleterre, en Hollande; il en a rapporté les meilleurs instrumens de physique & les plus belles pièces d'histoire naturelle; il a par exemple les coquilles trouvées par M. Banks, dans son voyage autour du monde avec le capitaine Cook, les armes, les habits, & les meubles des habitans de Taïti & de la nouvelle Zélande. M. Poli est un des académiciens les plus zélés, les plus instruits, je dois ajouter, qu'il est des plus obligeans.

M. l'abbé Vito Caravelli a publié un grand cours de mathématiques, & les trois premiers volumes d'un traité complet d'astronomie.

M. l'abbé Marzucchi est un habile professeur de mathématiques.

M. Barsaloni a écrit sur la méchanique, M. Mattei sur la physique de l'artillerie.

M. Lamberti sur la mesure des voûtes. M. Goffredo & M. Carletti sur l'architecture.

M. Scalfatti a décrit les opérations militaires que le roi fit exécuter par ses troupes en 1774.

M. l'abbé Pacifico est très-versé dans les mathématiques; mais il cultive encore l'histoire naturelle, & il a un jardin de botanique, le seul que j'aie vu à Naples.

M. Muscio est un physicien estimé, de même que M. Pigonati, & M. de Bottis, qui a écrit sur le Vésuve.

Pour la médecine, je citerai d'abord D. Giov. Vivenzio médecin de la reine; il a un beau cabinet de physique, pour lequel il a fait venir des instrumens d'Angleterre : il demeure dans le palais du roi.

D. Joseph Vaïro, bon professeur en chimie.

M. Cotugno, anatomiste célèbre, il a donné des ouvrages sur la cyatique nerveuse & sur un nouveau conduit de l'oreille; ses ouvrages sont cités par M. Ferber.

M. Troja a donné des dissertations neuves & intéressantes sur plusieurs objets d'anatomie & de médecine.

M. Niccolo Andria a écrit sur les eaux minérales & sur l'air fixe.

M. Filippo Baldini sur les bains froids, sur les odeurs.

M. Nolani, sur la ciguë.

MM. Ruberto, Sernicola, Zacchiroli, ont écrit sur la médecine; M. Ferrara sur les morts subites.

Don Louis Tortora, chirurgien de Naples, a fondé une pension pour entretenir à Paris un élève en chirurgie, choisi par les professeurs de médecine ou de chirurgie, dans l'université de Naples. Il y a aussi aux Incurables plusieurs professeurs qui enseignent aux enfans de la maison les différentes parties de la médecine.

Il n'y a pas autant de poëtes à Naples qu'il sembleroit devoir s'en trouver dans la partie la plus animée de l'Italie; cependant on en cite plusieurs. On parloit surtout, en 1765, de Madame Corilla, célèbre improvisante ou improvisatrice (*Madalena Morelli, de Pistoia*).

Il y avoit aussi un jeune improvisateur nommé Casparino Molle, qui, dès l'âge d'onze ans, avoit ce genre de talent, à un degré éminent, & qui l'a encore actuellement. M. l'abbé Louis Serio a fait aussi l'étonnement de Naples, comme improvisateur; il est poëte de la cour, & professeur d'éloquence à l'université.

Il y a parmi le peuple des gens qui improvisent dans le langage du peuple, & ce jargon a de la grâce: des gens d'esprit s'en sont servis, & ont fait même des traductions d'Homère, de Virgile, du

du Taſſe, en idiome populaire, comme Mondonville avoit fait un opéra languedocien, & la Monoye des noëls bourguignons.

J'ai oui citer M. le duc de Belforte comme un des meilleurs poëtes de l'Italie. M. Veſpaſiani fit imprimer à Paris, en 1768, un *Omaggio poetico*, fait pour le mariage du roi de Naples, par M. de Belforte, avec une traduction françoiſe, & l'on en fit un grand éloge dans les journaux : M. Veſpaſiani diſoit que dans le genre d'Anacréon & de Pindare, l'auteur avoit hérité de la lyre de Chiabrera ; qu'on voyoit dans ſes ouvrages l'eſprit de Politien, la majeſté & l'harmonie du Taſſe, la noble facilité de Métaſtaſe, & qu'il n'y avoit point d'épitalame au-deſſus de la ſienne.

Don Emanuel Campo Longo, profeſſeur de belles lettres, a donné divers ouvrages très-eſtimés : il excelle à imiter le ſtyle des auteurs Latins & Italiens, comme on le voit dans ſon ouvrage intitulé, *il Proteo*. Il a donné divers poëmes : *la Poliſemeide*, *la Galleide*, *le Smanie di Pluto* ; *la Mergellina*, ouvrage ſur la pêche, en vers & en proſe, à l'imitation de l'*Arcadia* de Sannazar ; il a auſſi publié des ſermons de carême.

Les autres poëtes dont on parle actuellement à Naples ſont, MM. Cappelli, Gajone, Mauro, Papadia & Mattei ; celui-ci non-ſeulement eſt un poëte fort eſtimé, mais il a donné des traductions en vers & en proſe. M. Planelli a écrit ſur l'opéra.

Madame la ducheſſe de Vaſtogirardo, de la maiſon Piccolomini, demeuroit à Naples, mais elle étoit de Sienne ; je l'ai ouï citer comme la Sapho de notre ſiècle ; elle a fait imprimer des poëſies. La princeſſe de Recco, auſſi aimable que ſpirituelle & enjouée, me fit voir auſſi de fort jolis vers de ſociété qu'elle avoit faits ſur ſa vie & ſur celle du duc de S. Nicolas.

Le génie des Napolitains eſt très-porté à l'enthou-

fiaſme & à la vivacité poëtique : j'ai vu par exemple un ouvrage du père Biagio Caputi, Oratorien, qui l'annonce bien dans le titre, comme dans l'exécution : *Eſtaſi e rapimento ſopra la Luna, di Archerio Filoſeno, poëma*, 1763.

LES ARTS n'ont pas été auſſi cultivés à Naples qu'à Rome & à Florence ; les vice-rois n'y ont jamais excité beaucoup d'émulation ; il n'y a eu que le génie naturel de cette nation pleine d'eſprit, qui quelquefois s'eſt fait jour à travers les obſtacles, & produit des perſonnages diſtingués.

Le cavalier d'Arpino, ou le *Joſepin*, Joſeph-Céſar d'Arpinas, fut le plus ancien des peintres de réputation qui ſe diſtinguèrent à Naples. Il naquit en 1560 à Arpino dans la terre de Labour ; il fut réduit par ſa pauvreté à ſervir des peintres qui travailloient au Vatican ; mais le Pomeranci, qui lui reconnut des talens, l'employa dans divers ouvrages à Monte-Cavallo & au Capitole, & c'eſt-là que ſont ſes plus beaux ouvrages. Il vint en France en 1600 avec le cardinal Aldobrandin, légat du pape, à l'occaſion du mariage de Henri IV. avec Marie de Médicis : le roi lui fit des préſens conſidérables, & le créa chevalier de S. Michel ; c'eſt pourquoi il eſt connu ſous le nom du cavalier d'Arpino. Ses principaux ouvrages à Naples ſont la ſacriſtie & la coupole des Chartreux. Il mourut à Rome en 1640.

L'Eſpagnolet, Joſeph Ribera, naquit à Barletta en Eſpagne en 1589, ſuivant d'autres, à Gallipoli dans la province de Lecce en 1593. Il travailla preſque toujours à Naples ; il a été regardé comme le plus habile peintre qu'il y ait eu dans cette ville, & il y mourut en 1649. Ce peintre n'eſt point connu en France pour ce qu'il eſt. « Je croyois, » m'écrit M. de Seine, que cet artiſte ne s'étoit » occupé qu'à peindre des natures hideuſes, tel- » les que des SS. Jérômes, que l'on rencontre » dans preſque tous les cabinets en France, même

» dans beaucoup de villes d'Italie ; mais lorsque
» je fus aux Chartreux à Naples, je fus agréablement surpris de voir que cet artiste étoit digne d'aller de pair avec les plus grands maîtres pour la beauté du caractère, du style, du dessin & de l'expression ; il a su réunir les plus grandes beautés de l'art avec l'imitation de la nature & la noblesse, quand les sujets qu'il a traités l'ont exigé. On en peut juger par les douze prophètes, placés dans la nef de l'église ; ce sont des chefs-d'œuvres de l'art. Son tableau de la sacristie est de la même beauté. On peut dire qu'il n'est point connu de ceux qui n'ont point voyagé en Italie ». Ce peintre avoit surtout étudié la manière du Caravage, dont le caractère distinctif est la force, & qui surpassoit en cela tous les autres. L'Espagnolet aimoit les sujets terribles, comme ceux de Tantale, d'Ixion, de Prométhée, les martyres de S. Barthélemi, de S. Etienne, de S. Laurent, &c. & il y a mis une fierté & une vérité qui étonnent.

Luca Giordano, que nous appelons Jordans ou Jordane, naquit à Naples en 1632. Les ouvrages de l'Espagnolet furent ses premiers modèles ; il parcourut ensuite toute l'Italie, pour se former d'après les chefs-d'œuvres des plus grands maîtres ; il savoit imiter leurs différentes manières de façon à tromper les plus habiles ; il avoit d'ailleurs une facilité étonnante ; personne n'a fait autant d'ouvrages, pas même le Tintoret ; aussi avoit-il le surnom de *Fa presto*. Le roi d'Espagne, Charles II, le fit venir à sa cour en 1692 ; il peignit l'Escurial, la chapelle royale de Madrid & le sallon de *Buenretiro* ; lorsqu'il revint à Naples, il fut si recherché & si employé qu'il fit la plus grande fortune : la ville est remplie de ses ouvrages. Il mourut en 1705.

Il Calabrese, le Calabrois, ou le chevalier Mat-

tia Preti, né en 1613 à Taverna dans la Calabre, étudia long-temps d'après le Corrège; il s'attacha ensuite à Lanfranc, peintre de Parme, qui avoit beaucoup travaillé à Naples. Il est estimé pour la variété, la richesse de l'invention; c'est le plus grand dessinateur qu'il y ait eu à Naples, mais il avoit peu de coloris & de gracieux. Il mourut à Malthe en 1699. Il avoit obtenu du grand-maître la croix de Malthe & la commanderie de Syracuse. Il a fait à Malthe de beaux plafonds.

Salvator Rosa naquit à Renella, près de Naples, en 1615; il travailla sous l'Espagnolet & sous Lanfranc, & s'acquit une très-grande réputation dans la peinture, la gravure, & même la poësie: son enjouement le faisoit rechercher autant que la réputation de ses talens. Il ne travailla pas long-temps à Naples; ce fut à Rome où il se distingua le plus, & il mourut en 1673. Il est surtout connu pour grand paysagiste; il a peint aussi des marines & des batailles avec beaucoup de succès.

Mario de' Fiori, ou Mario Nuzzi, naquit en 1603 à Renna, ville de l'Abruzze ultérieure; il mourut en 1673.

Paul de Matteis & le cavalier Massimo sont encore au nombre des grands peintres de Naples.

François Solimène, né à Nocera en 1657, mort en 1747 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a été le dernier peintre Napolitain qui ait eu une grande réputation. Il avoit été destiné par son père à suivre le barreau, & il le fit pendant quelque temps, ne s'occupant de peinture que pour son amusement; cependant le talent singulier qu'il avoit pour ce bel art le détermina à s'y consacrer, & il est un de ceux qui a le plus travaillé à Naples; il avoit de l'imagination, une touche ferme & savante, un coloris frais & vigoureux; il étoit d'ailleurs homme de bonne société & faisoit très-bien des vers, ainsi que Solvator Rosa son prédécesseur. Solimène a

laiſſé pour élèves Corrado, peintre du roi d'Eſpagne, & le comte San-Félice.

Les peintres qui étoient les plus conſidérés à Naples, en 1766, étoient Franceſco de Mura, peintre de beaucoup de mérite, appelé auſſi Franciſchiello di Caſtellamare, Giuſeppe Bonito, Conca, Ricciarelli. Depuis ce temps-là j'ai ouï citer Fiſchietti, Celebrano, de Dominicis & Starace. La célèbre Angélique Kaufman, née ſur les bords du lac de Conſtance, eſt établie à Naples.

Les ſculpteurs les plus célèbres qu'il y ait eu à Naples ont été Jean de Nola, Auria, Santa Croce, le cavalier Coſmo Fanzago, & Laurent Vaccaro; celui-ci travailloit au commencement de ce ſiècle, & nous avons indiqué ſes ouvrages en pluſieurs endroits de ce livre. J'ai parlé ſouvent du Bernin, mais c'eſt à Rome qu'il a paſſé preſque toute ſa vie, quoiqu'il fût né à Naples.

Dans l'architecture, il y a eu André Vaccaro & Laurent Vaccaro, car ce dernier excella dans l'architecture comme dans la ſculpture, & Dominique-Antoine Vaccaro, fils de Laurent.

Les plus habiles architectes de Naples, dans ces derniers temps, ont été Vanvitelli, & M. le chevalier Fuga, qui eſt encore vivant.

Louis Vanvitelli, premier architecte du roi de Naples, étoit regardé comme le premier architecte de l'Italie; en 1750, il fut appelé par le roi Charles III, pour conſtruire le ſuperbe château de Caſerte, dont nous parlerons dans la ſuite de ce voyage. Il avoit alors cinquante ans, il étoit architecte de S. Pierre de Rome & de la chambre apoſtolique; il avoit dirigé les dernières réparations du dôme de S. Pierre, lorſqu'on y mit ces grands cercles de fer qui ont fait l'objet d'une longue conteſtation. A Naples, il reſtaura le palais du roi, dont la principale façade alloit s'écrouler; il en remplit les arcades pour la renforcer, en même

temps qu'il la refondoit, & il fit des niches à la nouvelle église de l'*Annunziata*, remarquable par sa régularité & par la situation singulière du dôme; il construisit le bâtiment de la Cavallerie, *quartieri di Cavalleria*, qui est vers le pont de la Magdelaine, & le grand bâtiment de la place appelée *Largo dello Spirito Santo*, commencé en 1758. Enfin il fit éclore le goût de la bonne architecture à Naples.

M. Fuga est un architecte fort connu à Naples, ainsi que M. Gioffredo, qui a écrit sur l'architecture.

CHAPITRE XXXI.

Des mesures, des poids & des monnoies.

LE palme de Naples contient à-peu-près neuf pouces huit lignes & demie de France. Il se divise en douze *oncie*; l'oncia en cinq minuti.

La canne est de huit palmes, ainsi elle contient six pieds cinq pouces huit lignes.

Le mille de Naples est composé de mille pas, & le pas est de sept palmes & un tiers, ou de cinq pieds onze pouces deux lignes & deux tiers; du moins dans les environs de Naples & de Caserte; ainsi le mille de Naples est de neuf cent quatre-vingt-neuf toises.

Le *passo*, qui est à Naples de sept palmes & un tiers, est de huit palmes à Accerra, Somma, Ottaiano & dans les environs; il est de sept & un quart à Capoue, de huit & un quart à Aversa, de sept & deux tiers à S. Severino, Rocca, Nocera de' Pagani, Scafati, Gragnano, la Cava & Salerno. De sept seulement à Eboli, à Taranto, à Brindisi, dans la Pouille, l'Abruzze, la Calabre, la Basilicate, le *Principato citra*, & *Principato ultra*. Il est de sept & demi à Tiano & Sessa, enfin il n'est que de six palmes à Otranto & à Lecce, si

ce n'eſt dans quelques endroits de la province de Lecce où il eſt de ſix & demi.

Le *moggio*, ou l'arpent de Naples, eſt une ſurface de trente pas en tout ſens ou de neuf cent pas quarrés; on s'en ſert pour la meſure du terrain, & cela revient à huit cent quatre-vingt-ſept toiſes quarrées aux environs de Naples, où le pas eſt de ſept palmes & un tiers; ce *moggio* approche beaucoup de l'arpent de Paris, qui contient neuf cent toiſes quarrées. On sème dans le *moggio* la valeur d'un *tumulo* de grains, qui fait à-peu-près quatre boiſſeaux; on en sème ſix & même juſqu'à douze aux environs de Paris, c'eſt-à-dire, un ſetier, qui pèſe deux cent quarante livres poids de marc.

Les meſures de Naples pour les ſolides & les fluides ſont aſſez mal fixées; on prétend que le bénitier de S. Janvier eſt le modèle de la meſure des liquides, il a quatre pouces neuf lignes de profondeur, & ſeize pouces huit lignes de diamètre; mais ſa courbure étant celle d'une voûte ſurbaiſſée, & ſes bords très-arrondis, il m'a paru difficile d'en bien déterminer la capacité.

Le *Campione* qui eſt chargé de marquer les meſures, & d'en faire chaque année la reconnoiſſance, n'a qu'un modèle de bois très-irrégulier & très-groſſier; il règle les autres meſures ſur celle-là, en la rempliſſant de millet & le verſant dans la meſure qu'il veut régler. Il m'a aſſuré que les meſures originales de bronze ſont enterrées à la *Vicaria*, au-deſſous du lion de bronze, pour y avoir recours en cas de conteſtation ou de perte des autres meſures dont on ſe ſert.

La jauge, *Maſſagonia*, étoit entre les mains de *Don Vincenzo Baccio Terracina*, qui demeuroit à *Ponte nuovo*, près la porte de Capoue, mais je n'ai pu en tirer aucun éclairciſſement qui fût aſſez exact pour donner des réſultats bien précis; je me ſuis donc contenté de meſurer les étalons du Campione,

pour connoître la capacité des mesures de Naples.

Le *tumulo* ou tomolo, dont on se sert pour mesurer le blé, contient quarante rotoli de trente-trois onces chacun, ou deux mille cinq cent cinquante pouces cubes, en sorte qu'il revient à-peu-près à notre minot de sel, qui est de deux mille cinq cent trente-cinq pouces, ou à quatre boisseaux, qui sont à Paris de six cent soixante-un pouces chacun. Le tumulo est réputé communément à Naples de trois palmes cubes, cela feroit deux mille sept cent trente-huit pouces, au lieu de deux mille cinq cent cinquante que j'ai trouvé par la mesure immédiate.

Le son, *la crusca*, se mesure avec le même *tumulo*, mais on le comprime deux fois avec les mains, & l'on fait la mesure comble.

Le sel se mesure aussi avec le même *tumulo*; cette mesure remplie de sel pèse cinquante rotola.

La mesure du vin, *botte*, contient environ cinq cent trente-quatre pintes de Paris, du moins par un milieu entre plusieurs mesures différentes que j'ai examinées; la botte se divise en douze barils, chacun de quarante-quatre pintes & demie; le baril en soixante caraffes; en sorte qu'une caraffe & demie fait à-peu-près notre pinte de Paris.

La *Regia Camera* a une mesure particulière, qui est plus grande dans le rapport d'onze à dix; car soixante caraffes de la chambre en font soixante de l'*oste*, c'est-à-dire, de l'aubergiste.

La mesure de l'huile, *Salma*, pèse environ deux cent quarante livres poids de marc, elle contient dix staia; & le staio trente-deux pignotti.

La livre dont on se sert pour peser à Naples vaut dix onces de France, trois gros & demie & vingt-sept grains, ou six mille trente-neuf grains poids de marc; la livre de Naples se divise en douze onces, dont chacune vaut cinq cent trois grains & un quart, l'once en trente *trapesi*, le *trapeso* en vingt *acini*; cent onces font trois *rotoli*,

ainſi le *rotolo* eſt de trente-trois onces & un tiers de Naples, ou vingt-neuf onces un demi-gros & trente-cinq grains poids de marc.

Le *ſtaro* eſt de dix *rotoli* & un tiers. Le *cantaro* eſt de cent *rotoli*, ce qui fait environ cent quatre vingt-deux livres, c'eſt-à-dire, preſque deux quintaux de France.

LES MONNOIES les plus ordinaires de Naples ſont les ducats, les carlins & les grains ; dix grains font un carlin, dix carlins font un ducat : cette manière de compter par fractions décimales eſt fort commode pour les calculs ; le grain ſe diviſe encore en douze *cavalli*, mais le *cavallo* eſt une trop baſſe monnoie pour qu'un étranger en ait beſoin. On donnoit à Naples, en 1765, cinquante-ſix carlins pour un louis, ainſi le ducat valoit quatre livres ſix ſols de France, & le carlin huit ſols & demi. En 1775 on donnoit cinquante-ſix & demi & même cinquante-ſept carlins pour un louis ; en 1784 on n'en donnoit que cinquante-cinq ; en 1785 on m'écrit qu'ils n'en valent que cinquante-deux.

Il y a beaucoup d'autres monnoies différentes à Naples auxquelles un étranger a de la peine à s'accoutumer, mais dont il peut ſe paſſer en comptant toujours par carlins ; telles ſont la pièce de quatre *cavalli* ; le *torneſe* qui vaut ſix *cavalli*, la pièce de neuf *cavalli* ou de trois *quatrini*, la *pubblica* qui vaut dix-huit *cavalli*, ou un grain & demi ; au-deſſus du carlin, il y a les pièces de douze & de treize grains ; le *tari* qui vaut vingt grains ou deux carlins, la pièce de vingt-quatre & de vingt-ſix grains, celle de trois, de quatre, de cinq & de ſix carlins, celle de ſoixante-ſix grains ; la piaſtre ou ducat qui vaut dix carlins, la pièce de douze carlins, enfin celle de treize carlins & deux grains.

Les monnoies d'or ſont de deux ducats, de trois, de quatre, de ſix, de dix, de ſeize & de vingt-quatre ducats ; celle de trois ducats ou de trente

carlins, eſt fort uſitée, & s'appelle *oncia d'oro*, once d'or ; quatre ducats & demi font la *doppia*, & vingt-ſix carlins font un ſequin.

L'extraction des différentes marchandiſes fait que le change eſt ſouvent à l'avantage de Naples ; on ne donnoit en 1765 que cent & onze grains pour une piaſtre de Livourne, eſtimée cinq liv. de France, cela fait vingt-deux grains & un cinquième pour une livre (1) ; cependant on devroit donner au moins vingt-trois & un tiers, à raiſon du prix de nos louis d'or, qui paſſent pour cinquante-ſix carlins quand ils ſont tranſportés à Naples ; il eſt vrai qu'il y a des temps où l'on donne à Naples juſqu'à vingt-cinq grains pour une livre de France, c'eſt lorſque le royaume de Naples doit à la France des retours en argent. L'abbé Expilly évalue notre livre à vingt-quatre grains, dans ſon Géographe manuel, & il a raiſon, quant à la valeur de l'or ; car le marc d'or fin à vingt-quatre carats, valant à Paris ſept cent quarante liv. neuf ſols un denier & un onzième, ſuivant l'ordonnance de 1726, & l'once de Naples peſant cinq cent trois grains & deux tiers, il s'enſuit que l'once de Naples vaut quatre-vingt liv. dix-neuf ſols deux deniers ; mais elle vaut dans le commerce à Naples dix-neuf ducats & quatre carlins : ces deux quantités ſont dans le rapport de un à vingt-trois & quatre-vingt dix-ſept centième ; on trouve vingt-quatre & un quart ſi l'on prend le prix de l'or à la Zecca, qui eſt toujours un peu différent de celui du tarif, comme le prix de l'or dans le commerce excède toujours celui de l'ordonnance de 1726.

L'intérêt ordinaire de l'argent prêté à Naples eſt de trois & demi ou quatre pour cent, quoiqu'on en donne ſix au mont de Piété ; les perſonnes qui craignent les procès aiment mieux prêter à trois

(1) En 1775, on donnoit vingt-ſix carlins pour un ſequin de Florence, & vingt-cinq pour un ſequin de Rome.

pour cent &. même à deux, & ne placer que chez des gens extrêmement sûrs ; les Jésuites, par exemple, trouvoient de l'argent à deux pour cent, tant qu'ils en vouloient.

CHAPITRE XXXII.

Du commerce de Naples & des consommations.

LE commerce & les arts fleurissoient dans le royaume de Naples long-temps avant que nous en eussions. Les arts de la soirie & les métiers qu'on y emploie nous sont venus de-là. Les François tirèrent de la Calabre les cannes à sucre pour les planter à la Martinique ; mais ces pays, les plus célèbres autrefois par les richesses & la population, sont maintenant presque déserts, ils sont couverts de bois ou de marais, & fournissent peu de ressource au commerce.

D'immenses fiefs substitués de mâle en mâle, & reversibles au roi, sont une des causes du peu de culture. Les vastes possessions des ecclésiastiques sont egalement négligées.

Les prohibitions d'exporter les grains, les huiles, &c. ont formé un obstacle de plus aux progrès de l'agriculture.

Il étoit même défendu d'en transporter d'une province à l'autre, si ce n'est avec des permissions qui se payoient, & ce monopole est le plus dangereux pour l'agriculture.

Le gouvernement a offert, en 1771, des terrains & des avances aux familles qui s'établiroient dans des terrains incultes, pour les défricher, mais il n'en a résulté que peu de chose.

Le défaut de communications est encore un obstacle au commerce. On a commencé un chemin pour aller de Naples en Calabre, sur une longueur de cent lieues, mais il n'y a guère que les vingt

premières lieues de praticables ; d'ailleurs, les chemins les plus importans feroient ceux qui joindroient les villes de l'intérieur du pays avec celles de la côte, & il faudroit que les provinces en fussent chargées. D'ailleurs, on trouve fréquemment dans les provinces des troupes de bandits, qui rendent les voyages dangereux.

Malgré tous ces obstacles, le royaume de Naples fournit des bleds, des troupeaux, des soies, des vins, &c. beaucoup moins cependant qu'il ne devroit en fournir.

La plupart des productions se vendent sans être travaillées, & les étrangers qui les ont achetées, viennent les revendre dans le royaume après qu'elles ont été employées. Les arts méchaniques n'ont pas été perfectionnés, parce que la chaleur, le défaut d'activité & de population, la corruption des mœurs & des principes, ont arrêté l'émulation & l'industrie.

La marine marchande occupe environ sept cent bâtimens, tant grands que petits, dont cinquante à Naples, le reste en différentes villes des royaumes de Naples & de Sicile, mais ils ne font que le commerce des côtes ; il y en a très-peu qui aillent dans d'autres pays ; le commerce extérieur se fait par les étrangers, surtout les François ; plusieurs maisons de Marseille se sont partagées pour former des établissemens à Naples & à Palerme, & surtout depuis la dernière guerre.

La France tire de Naples beaucoup de bled, d'huile, de laine & de soie crue ; elle tire aussi quelques ouvrages en soie tout façonnés, des taffetas, des bas de soie tricotés, & surtout des mouchoirs de soie, dont l'usage se soutient dans les provinces méridionales, comme beaucoup d'autres usages d'Italie, à cause de la fréquentation & de la proximité.

On fait à Naples des étoffes d'or & d'argent ; le fabricant le plus connu s'appelle *Carola* ; elles

ſe conſomment dans le pays, & ne font pas un objet d'exportation.

La France tire auſſi de Naples du chanvre, de la manne, du jus de régliſſe qui ſe prépare dans la Calabre & dans l'Abruzze, du poil & des peaux de lapins, du mairain pour les tonneaux, du marbre, des macaroni; on aſſure que Rome tiroit de Naples pour quatre cent mille livres de macaroni, avant les défenſes que le pape fut obligé de faire en 1764 pour favoriſer l'agriculture dans ſes états.

Pour donner une idée plus complète du commerce dans le royaume de Naples, je vais rapporter les relevés que m'a communiqué M. de Richeprey, pour l'année 1776, en avertiſſant que depuis la guerre de 1778 le commerce de France à Naples a encore augmenté, parce que celui des Anglois a diminué.

En 1766, il aborda dans les ports des deux Siciles cent ſoixante-un navires marchands françois, quatre-vingt anglois, douze hollandois, cent-vingt génois, quatre vénitiens, ſix eſpagnols, trois ſuédois, & deux danois.

En 1777, il y aborda cent quatre-vingt-deux navires françois, dont douze venant de différens ports d'Angleterre, avoient conduit au compte de marchands anglois diverſes productions des manufactures angloiſes. Il n'arriva cette année dans les deux Siciles que quarante-neuf navires anglois; mais on y compta cent vingt-ſix bâtimens génois, dix grecs, dix ſuédois, huit hollandois, trois toſcans, & deux vénitiens.

Depuis les hoſtilités qui commencèrent alors entre la France & l'Angleterre, le nombre des vaiſſeaux expédiés par la France augmenta d'un quart, tandis que celui des navires anglois fut réduit à trois.

Des cent ſoixante-un bâtimens françois abordés en 1776, quatre-vingt-deux étoient partis de Sardaigne, d'Italie & d'Eſpagne, chargés de marchan-

dises de ces pays, où ils en avoient porté en France & du royaume même de Naples, ensorte qu'ils procurèrent à leurs commettans un double bénéfice.

Les soixante-dix-neuf autres bâtimens françois, abordés en 1776, étoient chargés des productions des manufactures, ou des colonies françoises.

3375 Barriques de sucre.	19 De chandelles.
702 De melasse.	14 Caisses de quincaillerie.
507 De café.	40 De quinquina.
1 Barrique de casse.	150 Barres de fer.
83 De poivre.	99 Rouleaux d'étain.
64 De cacao.	130 Panniers de vin de Bourgogne.
45 De tabac.	234 Panniers de syrops ou liqueurs.
33 De tartre.	363 Balles d'étoffes de soie.
30 De cire.	199 De merceries.
140 De goudron.	77 D'indiennes.
12 D'alun.	155 De draperies.
12 De pierres à feu.	132 De toiles.
9 D'indigo.	345 De cuirs.
8 D'huile fine.	20 De livres.
197 De brai.	5 De dorures.
50 De miel.	11 D'étamines. &c. &c.
100 Quintaux de bois Campêche.	

Beaucoup de marchandises faciles à transporter ne se trouvent pas dans ce dénombrement, parce qu'elles entrent dans le royaume de Naples en contrebande; telles sont les montres, les bijoux, les galons, les bas de soie, les dentelles, &c. On assure même que la majeure partie des toiles, des soieries & des draperies étrangères sont introduites en fraude; que les bijoux forment l'objet d'une contrebande de trois millions, & que les dentelles vont seules à deux millions.

Les Hollandois & les Gênois transportent dans les ports de France des productions qu'ils achettent dans les ports des deux Siciles, en retour des productions de France qu'ils y ont vendues; mais les François tirent par eux-mêmes la majeure partie des productions des deux Siciles dont ils font usage. Il partit, en 1776, des différens ports de Naples, cent cinquante-sept bâtimens fran-

çois ; soixante-dix étoient chargés des productions de ce royaume pour l'Italie, la Sardaigne & l'Espagne ; quatre-vingt-sept autres étoient expédiés pour Marseille, cinquante-deux étoient chargés de soixante-deux mille neuf cent milleroles d'huile, & de différentes matières premières du sol des deux Siciles, savoir :

1449 Balles de laine.	140 Caisses de manne.
167 De soie.	10 De flambeaux de poix.
23 D'amadoue.	68 Barrils de suif.
13 De peaux d'agneaux.	70 Corbeilles de crin.
6 De peaux de chevreaux.	1091 De chanvre.
11700 Tomoli de blé.	3300 Douelles.
4580 Tom. d'haricots.	28 Sacs de pierres-ponces.
178 Corbeilles de macaroni.	193 De tartre.
2920 Quint. de fruits secs.	20 Barrils & quatre caisses de vin.
600 Caisses de réglisse.	
10 Sacs de noix de galles.	

On a trouvé une mine de salpêtre dans la Pouille, comme nous le dirons ci-après, & cela pourra devenir un objet de commerce.

Les Napolitains se plaignoient de ce que les étoffes & les draps des manufactures de France étoient de peu de durée, & qu'ils n'en trouvoient pas dans les couleurs & les qualités qui leur plaisoient ; ils préféroient des étoffes & des draps plus chers d'Angleterre, plus solides & plus agréables pour eux que ceux qui leur étoient apportés.

Les Anglois, outre leurs draperies, vendoient dans les ports des deux Siciles du poisson salé, du plomb, de l'étain, & quelques productions des Indes & de l'Amérique ; les Hollandois y apportent des draperies, des épiceries, & d'autres marchandises des Indes. Les Gênois y transportent, sur des bâtimens plus petits que ceux des autres nations, des clous, des ferremens, des toiles de Suisse, des marchandises de France, d'Espagne, du Levant, & beaucoup de charbon. Les navires du nord, ceux des Danois & des Suédois, sont chargés de goudron, de brai, de fer, de pelleteries, de cuirs tannés, & de bois de construction.

Les vaisseaux anglois & ceux des nations du nord se chargent en retour des mêmes objets que les vaisseaux françois; & la plupart des bâtimens génois reviennent de Naples chargés pour la France ou l'Espagne.

Je ne parlerai pas du commerce particulier de la Sicile; M. Rolland a donné dans ses lettres un détail de cinquante pages à ce sujet. On assure que la Sicile seule exporte cinq cent mille salmas de bled, dont dix & demi font un last d'Amsterdam, ou quatre mille dix-huit de nos livres, ce qui lui produit six millions.

Il y a plusieurs bons ports dans le royaume de Naples: celui de Tarente est un des meilleurs de la Méditerranée; on pourroit facilement réparer ceux de Cortone, d'Otrante, de S. Cataldo, de Trani, d'Ortone, de Salerne.

Ceux de Naples, de Gaëte, de Baies, de Reggio, sont précédés de golfes & de rades qui sont très-favorables.

Dans les isles de Procida & de Stronboli, il y a de bons ports; en Sicile il y a ceux de Messine, de Catane, de Palerme, de Trapani, d'Agrigente, de Syracuse; ainsi ces royaumes ont reçu de la nature tout ce qui peut favoriser la marine & le commerce; mais le gouvernement les a trop longtemps négligés.

Les commerçans se plaignent non-seulement des droits établis dans le royaume de Naples, mais encore de la forme de perception; il y a un tribunal, érigé en 1739, pour connoître des affaires du commerce étranger, à la place des juges qui étoient délégués pour chaque nation, & les étrangers n'y sont pas favorisés.

Un autre obstacle vient des pirateries des corsaires d'Alger, de Tunis & de Maroc: ils font des descentes, ils enlèvent des navires marchands, & leurs profits sont tels que les sujets même du roi

de

de Naples s'associent quelquefois avec eux ; il y a du danger à les poursuivre, il n'y a aucun profit à les prendre, ensorte que la marine royale peut seule affranchir le commerce de ce fléau ; mais le roi n'a pas assez de vaisseaux. On a sollicité surtout en Sicile un établissement de marine qui pût empêcher les descentes, & l'on y a déjà destiné quatre cent quatre-vingt mille livres sur les revenus de l'évêché de Montréal.

Les savons, les essences de Naples, les fleurs artificielles, les confitures, sont encore des choses recherchées des étrangers ; on y fait des *diavoloni*, ou petites dragées d'anis, aromatisées avec de l'huile essentielle de canelle ou de géroffle, qui sont stomachiques ou du moins cordiales, &, à ce qu'on prétend, un peu aphrodisiaques, ce qui en augmente beaucoup la consommation ; on les vend jusqu'à cinq carlins l'once, c'est-à-dire, près de quarante francs la livre de France.

Les raisins secs, appelés quelquefois chez nous raisins de carême, que nous tirons de Naples, se font surtout dans la Calabre ; c'est ce qu'on appelle *uva passa*, *Zibibo*, *Ragin secco*, suivant les lieux ; on les nomme des *passes* en Provence & Languedoc ; c'est une espèce particulière de raisins à gros grains, que l'on trempe trois à quatre fois dans une lescive alkaline & bouillante, faite avec des cendres ordinaires ; cela suffit sans autre préparation pour les condenser & les conserver ; mais on leur donne par-là une propriété saline qui cause la soif à ceux qui en ont beaucoup mangé. Ces raisins sont une branche de commerce assez considérable dans le royaume de Naples ; car quoiqu'on en fasse dans le reste de l'Italie, & même en Provence, ceux de la Calabre sont meilleurs & moins chers. Voilà à-peu-près les principaux

objets de commerce qui méritent d'être cités (1); tout cela n'est pas assez condérable pour produire de grandes fortunes, aussi je n'ai pas ouï citer de millionaires parmi les négocians de Naples : ce sont les *Rossi*, *Berio*, *Ruggieri*, *Lignola*, *Rota*, qui passent pour les plus riches.

La poste de France arrive à Naples le vendredi; elle part le samedi pour Rome, c'est le jour le plus convenable pour écrire à Paris, où les lettres arrivent le vingtième jour, & coûtent vingt-six sols de port.

Il y a quelques arts d'industrie à Naples : tel est le giallolino, ou jaune de Naples, qui se fait avec du plomb & de l'antimoine; & les cordes de violon, qui se font avec des boyaux d'agneaux. Le travail des tables incrustées de pierres dures ne se faisoit autrefois qu'à Florence; il est actuellement établi à Naples, où l'on fait de très-beaux ouvrages en ce genre, mais en petit nombre.

On y fait de jolies tabatières d'écaille, garnies en or; on y monte les diamans assez proprement, mais souvent on fait venir les dessins de Rome.

Une des choses particulières que l'on remarque à Naples est le *lastrico*, ou ciment, dont les terrasses & les dessus des maisons sont couverts; il est formé avec de la chaux & de la pouzzolane, qui sont détrempées, broyées, & battues à différentes reprises; ce travail est fort long quand on le veut bien faire; mais il est très-rare qu'il le soit assez bien pour n'être pas sujet aux lézardes, ou aux crevasses (2). La chaux qu'on y emploie

(1) On peut voir au surplus les *Riflessioni di Nicola Fortunato, Giureconsulto Napolitano, intorno al commercio antico e moderno del regno di Napoli, sue finanze maritime, &c.* In Napoli 1760. *in-4.*

(2) On commence à y suppléer à Paris avec le ciment de Loriot, qui a été appliqué en terrasse, par M. d'Etienne, en 1782. Voyez le Journal des Savans, Mai 1783. M. Faujas de S. Fond s'occupe aussi à y introduire l'usage de la pouzzolane.

ne coûte que vingt-cinq carlins la voiture de dix cantara, ou douze sols le quintal, quand on l'achète en détail; le *peso* qui est de quarante *rotola*, coûte quinze grains, y compris les droits qui sont de cinq grains, ce qui fait dix-huit sols le quintal. La chaux douce, qui sert pour les enduits, ne coûte que quatorze grains le *peso*.

Dans le genre des arts utiles, on peut voir encore à Naples une machine curieuse pour monter les fardeaux, une pour raper du tabac, une pour faire aller plusieurs pilons en même temps, & une à Caserte pour mettre en place les colonnes. Un moulin pour exprimer l'huile d'olive, d'après un modèle trouvé à Pompeia, dont le méchanisme a été retrouvé par M. le marquis Grimaldi & D. Fr. Le Vega, ingénieur, qui préside aux fouilles de Pompeii.

Les tremblemens de terre qui ont dévasté la Calabre en 1783 ont donné lieu à une machine curieuse qu'on a faite pour juger de la direction des tremblemens de terre. C'est un gros pendule dont la verge a dix à douze pieds, & porte un globe de huit à dix pouces de diamètre, placé au milieu de quatre petits timbres d'horloge, qui sont suspendus à deux lignes du globe, & il ne peut être agité sans les faire sonner. Au bout de la tige qui traverse le globe, il y a un petit pinceau dont le poil porte sur une plaque d'ivoire placée horizontalement : on trempe le pinceau dans une couleur noire qui sèche difficilement, afin qu'on ne soit pas obligé de la rafraîchir tous les jours. Dès que la pendule est agitée, le pinceau trace sur la plaque les lignes qui annoncent la direction du tremblement de terre, & une boussole qui est adaptée à la plaque fait connoître vers quelle partie s'est fait le mouvement.

Le prix des denrées est moindre à Naples qu'à Paris & à Londres, parce que la terre produit

beaucoup plus à Naples, & aussi parce qu'il y a plus de frugalité, moins de commerce & moins d'argent. Quoique le bled fût cher en 1765, il ne coûtoit pas quinze carlins le tumulo, pesant quarante rotoli, chacun de trente-trois onces & un tiers, ce qui fait vingt livres le setier de Paris. La *palata* de pain commun, qui coûte quatre grains, doit peser vingt-sept onces, ce qui revient à deux sols deux deniers la livre; le vin commun à douze carlins le barril, fait deux sols quatre deniers la pinte de Paris; il y en a même à la moitié de ce prix-là; la *lacrima fina*, c'est-à-dire, le vin d'ordinaire qui est le plus estimé, est d'un sequin le barril, ce qui revient à soixante-douze liv. le muid de Paris, ou cinq sols la bouteille: la viande coûtoit neuf grains le rotolo, de trente-trois onces & un tiers, ce qui revient à quatre sols trois deniers la livre (1); le veau coûte cinq sols huit deniers, il y a du veau plus délicat & plus recherché, *vitella mongana*, qui vaut près de douze sols; mais aussi ces veaux, principalement ceux de *Sorrento*, sont la viande la plus estimée de l'Italie; on leur donne plusieurs vaches, on les nourrit avec un soin particulier, & l'on parvient à leur donner un goût exquis & une extrême blancheur.

Le sel ne coûte que deux ducats & cinquante-sept grains le tumulo, ou les cinquante rotola, ce qui ne revient qu'à deux sols quatre deniers & demi la livre; les macaroni, également nécessaires au peuple Napolitain, reviennent à trois sols quatre deniers la livre; le jambon à six sols sept deniers; le charbon à quarante-huit sols le quintal; de sorte qu'un artisan, sa femme & quatre enfans vivent honnê-

(1) En 1784, on m'écrit que le prix du pain est le même, mais le mouton coûte douze grains, le veau ordinaire dix-huit, le veau de Sorrento trente-six à quarante. Le bœuf est taxé à douze grains, mais il faut le payer quatorze pour n'avoir pas beaucoup de réjouissance ou de basse viande.

tement ſans dépenſer plus de quatre ducats, ou dix-ſept livres par mois pour leur ménage. La neige, dont on fait un uſage continuel, coûte trois grains le rotolo; on la tire des montagnes de Sorrento & autres montagnes voiſines.

Les cabriolets que l'on prend ſur la place, *caleſſe*, ne coûtent que quatre livres ſix ſols par jour, & les carroſſes de remiſe ſix livres huit ſols, où quinze carlins, y compris la *mancia* du cocher. Une felouque avec ſix rameurs coûte vingt carlins, ou huit livres douze ſols, & elle ſuffit pour une nombreuſe compagnie.

Je terminerai ces détails ſur le commerce de Naples par un état des conſommations annuelles de la ville, qui donnera une idée de ſa grandeur: il eſt tiré du produit des entrées que paient toutes les denrées, le tout réduit en meſures de Paris, auquel j'ai joint la valeur en meſure du pays. Il ſe conſomme à Naples, ſauf les parties qui entrent en contrebande & les franchiſes des communautés & de différens particuliers:

389280	Setiers de blé ou de farine, ou	1212206	*tumuli.*
88093	Setiers d'orge ou d'avoine,	274277	*tumuli.*
75292	Quintaux d'huile,	400000	*ſtara.*
45542	Quintaux de fromage,	25000	*cantara.*
72866	Quintaux de poiſſon,	40000	*cantara.*
45542	Quintaux de viandes ſalées,	25000	*cantara.*
43720	Quintaux de neige ou de glace.	24000	*cantara.*
165620	Muids de vin,	90000	*botte.*
60354	Minot de ſel,	60000	*tumuli.*
21800	Bœufs ou vaches,		
160000	Moutons ou agneaux,		
55000	Cochons.		
82000	Chevreaux,		
1600000	Poules, poulets ou pigeons.		
20000000	Œufs.		
300000	Melons d'eau.		

Les droits d'entrées ſur leſquels ce dénombrement a été fait, ſont d'un ducat pour une botte de vin, ou quarante-ſix ſols pour un muid de Paris. On paie un grain & demi pour un rotolo de

viande, ou huit deniers & demi par livre, poids de France ; la même chose pour le fromage ; un grain pour un rotolo de cochon, ou cinq deniers trois quarts par livre.

Les melons d'eau ne paient rien, non plus que la volaille.

Au nombre des agrémens que procure la position de Naples, on doit compter celui de la pêche qui est des plus abondantes, & qui occupe une quantité prodigieuse de peuple. On a reproché à Montesquieu d'avoir dit que la populace de Naples vivoit de poisson sec que la mer laisse sur ses bords, c'étoit une exagération ; mais le fait est qu'il y en a beaucoup qui vivent, soit de poisson, soit du produit de la pêche, qui y est très-abondante & très-facile.

Les poissons les plus estimés & les plus délicats sont appelés *Sturione* (1), *Triglia*, *Sfoglia* (Solle) *Spigola dentale*, *Pesce spada*, *Calamaretti*, *Cernia*, &c. tous ces poissons s'appellent *Pesce nobile* ; on les a cependant à très-bon compte, souvent à quatorze ou quinze sols la livre.

Les coquillages *Frutti di mare*, y sont aussi très-bons, surtout ceux qu'on nomme *Ostriche*, (huîtres) *Ancini*, (oursins) *Spere*, *Sponnoli*.

C'est à Naples & à Gênes que se font principalement les pâtes que l'on mange dans le reste de l'Italie, & que nous appelons en général macaroni : on les fait principalement d'une sorte de bled, ou *saragolla*, dont le grain est dur, qui fait un pain rougeâtre, glutineux. On le tire de la Pouille, de Termini en Sicile, & du Levant, comme de Livadie en Grèce. Il dégénère & il s'abatardit avec le temps, quand on le sème aux environs de Rome. Il rompt sous la dent, il a peu de farine & de substance ; on le mout de différentes grosseurs, &

(1) Celui-ci ne se pêche pas aux environs de Naples.

l'on distingue cinq qualités différentes dans la mouture : 1°. la fleur ; 2°. la farine ; 3°. la petite semoule, *Semolella* ou *Rarita* ; 4°. la semoule, *Semola* ; 5°. le son, *Vrenna* ou *Semolone*. On passe cette farine par des tamis de différentes grosseurs ; les *Vermicelli* sont de cinq passées, les *Fidelini* de six passées, & ainsi des autres. Les pâtes fines se font avec la troisième farine appelée *Semolella* ; on la pétrit avec peu d'eau, sans aucun levain, parce que la pâte s'aigriroit trop facilement : pour la brier, c'est-à-dire, la pétrir, on se sert d'une brie, qui est une barre, ou espèce de timon, de dix ou douze pieds de long, dont une extrêmité tient à charnière dans la muraille, & qui a une partie tranchante, sous laquelle on place la pâte, tandis que deux ou trois hommes font mouvoir la brie en sautant avec force sur l'autre extrêmité : on travaille ainsi la pâte pendant un quart-d'heure, suivant qu'on a besoin d'une pâte plus ou moins déliée.

On met ensuite cette pâte sous la presse appelée *Torchio*, qui a une grosse vis, ordinairement verticale, quelquefois horizontale ; trois à quatre hommes la font tourner avec un grand levier, comme dans certains pressoirs à vin. Il y a sous la vis un cylindre de bois creux, qu'on remplit de pâte ; au fond du cylindre est une plaque, ou forme de cuivre appelée *Trafila*, d'environ dix pouces de diamètre, percée d'une multitude de trous qui décident de la grosseur & de la figure des pâtes.

On distingue plus de trente sortes de pâtes : *Fedelini*, *Vermicelli*, *Sementelle*, *Punte d'Aghi*, *Stelucce*, *Stellette*, *Occhi di pernici*, *Acini di pepe* ; ce sont-là les pâtes les plus fines. *Maccaroni*, *Trenette*, *Lazagnette*, *Pater noster*, *Ricci di foretana* ; celles-ci sont les plus grossières.

Il y a des formes dont les trous ont une pointe au milieu, & cela produit des cordons forcés en manière de tubes, comme sont les macaroni ordi-

naires. La forme qui sert pour les étoilettes a un couteau qui tourne autour du centre, & qui coupe les étoiles à mesure que la pâte paroît au travers des trous de la forme (1).

Lorsqu'on fait des pâtes longues qu'on ne coupe point, on place un enfant avec une espèce d'éventail pour empêcher les filets de se coller ensemble.

C'est à la *Torre dell' Annonziata*, à quatre lieues de Naples, que sont les ouvriers en pâtes fines, du moins pour la plupart, car les *Maccaronari* de Naples, qui font les pâtes ordinaires, ont droit de les empêcher de travailler en ville.

Les pâtes fines coûtent à Naples huit grains le rotolo, ou trois sols neuf deniers la livre.

Les macaroni sont la nourriture ordinaire du peuple, il leur est presque impossible de s'en passer. Policinella, devenu roi, à qui l'on ne donnoit pas de macaroni, parce que c'étoit un aliment trop commun, disoit en langage napolitain, *Mo mo me sprencepo*, dans le moment je quitte la royauté.

---

(1) Voyez l'art du vermicellier donné par M. Malouin en 1767, & le mémoire du D. Beccari dans les mémoires de Bologne, sur la farine propre aux macaroni.

Fin du Tome cinquième.

L'indice di questo volume
è rilegato, per errore, nel vol. VI



